3 1761 09941322 1

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XIX.

ADÉLAIDE DE MERAN.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

LF
PG28

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guillaume Charles Antoine Pigault de l'Épinoy, called

TOME DIX-NEUVIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1824.

421591
6.4.44

ADÉLAÏDE DE MÉRAN.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Tu m'as quittée, toi, qui partageas seize ans les jeux de mon enfance ! tu m'as quittée pour un mari ! Je ne sais rien du mariage ; mais il me semble impossible que personne remplace dans ton cœur une amie telle que moi. On peut penser auprès de son époux ; mais retrouve-t-on avec lui ces doux épanchements, ces saillies heureuses, ces traits de gaieté qui faisaient le charme de notre vie ? Tu ne le crois pas, puisque tu veux que je t'écrive comme je te parlais ; ton mari ne te suffit pas, puisque tu éprouves le besoin de me lire. Je t'avoue franchement que ton absence me cause un vide affreux, et que t'écrire, c'est soulager mon cœur. Je t'écrirai donc ; je t'écrirai tout, mes actions, mes pensées, et je

t'adresserai mes cahiers à mesure que je les remplirai.

Tu trouveras dans ce début une teinte de mélancolie qui ne m'est pas naturelle, et que je ne peux attribuer qu'à notre séparation. Je la surmonterai, car que peut-elle contre un mal sans remède? elle te rendrait moins heureuse, si ton mari possède ton cœur; elle t'affligerait davantage, si tu ne goûtais pas avec lui les douceurs de l'amour, de cet amour dont nous avons si souvent parlé, sans le connaître, et que je ne connais pas davantage aujourd'hui.

L'intérieur de cette maison est ce qu'il était quand tu nous a quittés. Mon père souffre toujours de la nécessité de vivre au fond d'une province, confondu avec quelques propriétaires, qui prennent avec lui un ton d'égalité qui le choque, et dont la fortune rapide lui paraît blesser les principes rigides dont il a toujours fait profession. Il regrette le temps, où, entouré de complaisans et de valets, chamarré d'or et de cordons, il allait chercher des humiliations à la cour. Il se plaint toujours des Anglais, qui ont sacrifié, à Quiberon, l'élite de la noblesse française. Il leur impute la perte de ses meilleurs amis et des trois quarts de sa fortune. Tout cela peut être très-vrai, son ressentiment peut être légitime; mais moi, qui n'ai pas vu cette pompe, ces grandeurs, et qui n'ai rien à regretter, je conçois qu'on puisse oublier le passé, et se trou-

ver heureux du présent, entre une épouse attentive et prévenante, et une fille tendre et soumise. Qu'importe qu'on ait eu cent mille écus de rente, lorsqu'ils sont perdus sans retour, et que, de cette immense fortune, il reste encore une terre qui produit au-delà de nos besoins ? Ma mère, tu le sais, administre sa maison avec une économie qui n'est pas sans dignité, et qui permet de mettre tous les ans quelque chose en réserve. Que de motifs de consolation pour mon père ! que de raisons pour moi d'être satisfaite de mon sort !

M. de Méran continue à me traiter comme un enfant. Il ne me marque aucune confiance; il ne parle de ses affaires à ma mère que lorsque je suis absente. J'ai cependant seize ans, et il sait combien je lui suis attachée. Mais il m'a vu naître, grandir; il a contracté l'habitude de me voir telle que j'ai été long-temps, et de me traiter en conséquence. Cette espèce de bizarrerie n'influe en rien sur ses sentiments pour moi : c'est un excellent père, quoiqu'il s'épargne la peine, ou se prive du plaisir de le paraître. Ma bonne mère s'efforce de me dédommager de cette réserve austère, et elle y réussit à peu près.

Nous avons, depuis quelques jours, le propriétaire de très-beaux herbages, qui touchent à notre parc, et qui s'étendent jusqu'aux portes d'Argentan. M. Rigaud est un bonhomme, qui rit facilement, qui a de l'esprit naturel, pas la moin-

dre prétention, et qui, en deux ou trois visites, a plu à mon père, à un tel point, qu'il est presque commensal du château.

Voici comment il a réussi auprès de M. de Méran. Il a demandé la permission de lui offrir son *hommage respectueux* par une lettre assez bien tournée, et si remplie d'égards, que les portes lui ont été ouvertes aussitôt. Il s'est présenté avec aisance, mais avec une politesse et des marques de déférence qui ont disposé en sa faveur. Il a constamment refusé un fauteuil, que ma mère avait fait avancer près de celui de M. de Méran; il a pris une chaise, a parlé peu, n'a jamais interrompu, et a laissé entrevoir, pour l'ancienne noblesse, une estime, une considération qui lui ont concilié tout-à-fait les bonnes graces de M. de Méran.

Mon père lui a proposé une partie d'échecs, honneur qu'il n'a fait encore à aucun de nos voisins. M. Rigaud a accepté par une profonde inclination. Il a perdu trois ou quatre parties de suite, et cette manière n'est pas la plus mauvaise de bien faire sa cour. Il a déclaré qu'il s'avouait vaincu, et que, pour acquérir une certaine force à ce jeu, il faut avoir été officier-général : il a été prié à dîner pour le lendemain.

Je n'ai plus à te parler que de Jules, instigateur, inventeur, coopérateur de nos jeux enfantins. Il y a trois ans, je sautais, je courais, je folâtrais avec lui. Maintenant sa taille, son air,

ses vingt ans, m'inspirent une réserve que je condamne, mais que je ne saurais vaincre. C'est surtout lorsque je suis seule avec lui, que je sens combien tu m'étais nécessaire, et quelle est l'importance de la perte que j'ai faite. Je te disais tout, et souvent je ne trouve pas un mot auprès de Jules. Il est aussi silencieux que moi. Nous marchons l'un à côté de l'autre; nous faisons dix fois le tour du parc; nous rentrons sans avoir parlé de toi, ni de nous, et nous appelons cela nous être promenés.

Hier, mon père a reçu une lettre de l'oncle de Jules, M. d'Estouville. Il est rentré dans la totalité de ses biens. Il remercie M. de Méran des soins qu'il a donnés à l'éducation de son neveu, et il le prie de lui envoyer le jeune homme à Paris, où il se propose de lui donner un état conforme à sa naissance. Mon père a lu la lettre à haute voix, et je ne sais pourquoi M. d'Estouville m'a déplu pour la première fois.

Tu n'as pas oublié que le marquis de Courcelles, père de Jules, était l'ami intime du mien; qu'il a été tué à Quiberon, à côté de M. de Méran, et qu'il l'a conjuré, en mourant, d'avoir soin de son fils. Mon père l'a promis, et tu sais avec quelle scrupuleuse exactitude il a rempli cet engagement. Par la volonté de M. de Courcelles, par une suite de soins tendres et soutenus, M. de Méran est devenu le second père de Jules, et je ne crois pas que personne ait le droit de lui ôter

son pupille. Je conçois que M. d'Estouville, jouissant aujourd'hui d'une grande fortune, se conduise en homme délicat; mais je crois qu'il aurait tort d'insister, et qu'il doit laisser à mon père la satisfaction de jouir de ses bienfaits. Qu'il fasse une pension à son neveu; qu'elle soit considérable; il le peut, puisqu'il n'a point d'enfans; mais qu'il laisse Jules dans une maison qui, depuis quinze ans, est la sienne; où il a ses habitudes, ses plaisirs; dont il n'a jamais pensé à s'éloigner, et que les propositions de son oncle semblent lui rendre plus chère. Il a pâli, rougi, pendant que mon père lisait; son grand œil bleu se portait, d'un air suppliant, sur ma mère et sur moi. Je ne peux rien, et ma mère bien peu de chose. Le cœur de M. de Méran a prononcé seul, et conformément à nos vœux. Il a déclaré que jamais il ne renoncera aux droits dont le marquis de Courcelles l'a investi. Il a ajouté que ses preuves sont consignées dans un certificat de MM. Merseuil et du Fernage, qui ont entendu, recueilli les dernières paroles du marquis de Courcelles, et qu'il est décidé à faire valoir cette pièce, si on l'y contraint.

Les yeux de Jules se sont remplis de douces larmes; il s'est levé, s'est allé jeter aux genoux de mon père, qui l'a relevé, et la pressé dans ses bras. Je tenais, je ne sais comment, le bas de l'habit de M. de Méran. Je l'ai porté sur mon cœur, par un mouvement irréfléchi, involontaire.

Mon père s'est tourné de mon côté, m'a embrassée avec une tendresse qu'il ne m'avait jamais marquée. Ma mère a souri.

Nous nous sommes séparés. J'ai été essuyer mes yeux dans ma chambre. Jules a traversé le corridor, en essuyant les siens; il s'est arrêté à ma porte; je l'avais laissée ouverte. Il s'est avancé, il a reculé; je suivais tous ses mouvements dans ma glace. Un soupir a frappé mon oreille, et a produit sur moi un effet que je n'avais pas éprouvé encore. Je suis entrée dans mon cabinet; j'ai pris un livre, je l'ai jeté; j'en ai repris un autre, qui m'a déplu autant que le premier. J'ai regardé mes petits oiseaux, que le printemps semble ranimer, et j'ai soupiré à mon tour. Je suis descendue par mon escalier dérobé; je me suis enfoncée dans le parc. J'ai vu de loin M. et madame de Méran, qui paraissaient causer avec intérêt et chaleur. Je les ai abordés : la conversation a changé d'objet. Jules nous a joints. Il m'a offert son bras; je l'ai pris en rougissant. Mon père et ma mère se sont regardés, et ont souri encore. Nous sommes rentrés.

CHAPITRE II.

Premières anxiétés d'un jeune cœur.

Tout ce qui s'est passé hier me paraît un songe, une illusion. Tantôt je m'abandonne à mes sou-

venirs; tantôt je frémis, en pensant à des incidents qui m'ont séduite, entraînée, et qui, peut-être, ne me préparent que des peines. Pourquoi Jules a-t-il rougi, pâli, lorsque mon père a lu l'article de la lettre de son oncle, qui l'appelle auprès de lui? pourquoi m'a-t-il regardée avec tant d'expression, lorsque ses yeux et sa bouche sont restés muets à l'égard de mon père? pourquoi s'est-il jeté aux pieds de M. de Méran avec la vivacité, le délire d'un homme à qui on vient d'accorder plus que la vie, quand il a eu la certitude de ne plus nous quitter? Que signifient ces larmes brûlantes qui tombaient sur ses joues? comment se fait-il que ma reconnaissance ait égalé la sienne, et que je l'aie marquée à mon père d'une manière aussi positive? qui a fait couler mes larmes? pourquoi ai-je été les cacher? quelle crainte a empêché Jules de franchir le seuil de ma porte, et d'entrer dans une chambre qui lui a été ouverte dans tous les temps? par quelle raison ma lecture chérie m'a-t-elle paru insupportable? par quelle puissance deux pauvres petits serins ont-ils fixé mon attention? d'où vient ce soupir qui m'est échappé en les regardant? quelle sensation nouvelle, et inconnue jusqu'alors, m'a fait rougir quand Jules m'a offert son bras, et que je l'ai accepté? qui a fait sourire M. et madame de Méran à l'aspect d'un trouble que j'aurais voulu cacher à ceux qui m'entourent et à moi-même? C'est ce sourire qui fait naître

quelquefois des espérances, peut-être bien mensongères.

Je ne finirais pas, et ce chapitre serait tout en questions, si je ne réfléchissais que jamais je n'ai rien éprouvé de semblable auprès de toi, et si cette idée ne suffisait pour m'éclairer sur ce qui se passe dans mon cœur. Que ne donnerais-je pas pour t'avoir ici! Nous parlerions... de ce dont je ne peux parler qu'à toi. Ton absence me condamne à un silence absolu. Jules, à chaque instant plus réservé, plus timide, me cherche et m'évite à la fois. Il me regarde; il semble qu'il ait quelque chose à me dire : j'écoute, j'attends, et il se tait. Mon père me parle rarement, et toujours de choses indifférentes. Madame de Méran m'entretient d'affaires domestiques, et, d'aujourd'hui, je n'entends plus rien de ce qu'ils me disent. Suis-je libre un instant, je vais dans le parc me recueillir, penser... à quoi? à qui? ai-je besoin de le dire? Mon cœur bat, mon sein se gonfle; je soupire, et je ne me soulage pas. Je pleure, et, confuse, humiliée, je m'échappe dans la campagne. Je rentre furtivement; ma bonne Jeannette répare le désordre de ma toilette, n'en parle à personne, et moi je pense qu'elle doit me prendre pour un enfant; que ma conduite est bizarre, déplacée. Je me promets d'en changer, et le jour suivant ramènera les mêmes sensations, les mêmes extravagances. Je n'ai lu de ma vie qu'un roman, que le hasard a fait tomber sous ma main.

J'ai ri aux éclats du grand sérieux des personnages, de l'importance qu'ils attachaient à ce que je croyais n'être que des bagatelles. Je ne rirais plus, si je relisais ce livre aujourd'hui. Non, ma chère, ce n'est pas ton absence seule qui me rend distraite, rêveuse, mélancolique; je conçois maintenant que tu aies pu quitter ton amie pour suivre un jeune homme bien fait, aimable, que t'ont présenté tes parens.

La naissance, la considération publique, la fortune, tout était égal entre vous. Jules n'a pour lui que l'amitié de mon père, et il est un âge, dit-on, où les sensations s'émoussent, et où l'esprit de calcul les remplace. Il m'est impossible de prévoir ce qui m'est réservé. Je sais bien ce que je désire : je n'ose le dire qu'à toi.

Quel chemin effrayant m'a fait faire en un jour une lettre que j'eusse entendue avec la plus parfaite indifférence, si Jules n'en était l'objet! Que dis-je? Le feu existait; il était concentré; un incident très-simple a suffi pour le développer; où s'arrêtera l'incendie? Parlons d'autre chose.

J'ai jugé M. Rigaud bien légèrement. C'est un homme d'un mérite distingué. Il a porté l'art de la mécanique au-delà de ce qu'on osait en attendre. Il est l'inventeur d'un métier qui travaille la laine depuis la tonte jusqu'à la dernière perfection du drap. Cette machine, de cent vingt pieds de longueur, est divisée en compartimens. Dans le premier, la laine se lave; elle sèche et elle est

cardée dans le second; elle se teint et se file dans le troisième. Le drap se tisse plus loin, et il sort du métier émondé et lustré. Chaque mécanique peut faire vingt aunes de drap en quinze heures, et un enfant suffit pour conduire l'ouvrage.

M. Rigaud se propose de faire fabriquer jusqu'à cent métiers, et d'obtenir la fourniture d'habillement de l'armée. Son drap n'aura pas la finesse, le moelleux de celui de Louviers; mais il sera à un prix tel que le gouvernement économisera soixante-quinze pour cent sur cet objet, et cette étoffe sera d'une grande utilité pour la classe indigente du peuple.

M. Rigaud parle de tout cela avec une modestie dont je lui sais bien bon gré. Il me semble qu'à sa place, j'aurais un peu de vanité. Il n'a pu cependant résister au désir de nous faire voir les différens rapports qui ont été faits sur sa mécanique, et qui sont autant d'éloges complets. Ce mouvement d'un juste orgueil est tellement naturel, qu'il ne peut donner lieu à aucune réflexion.

Le local qu'habitait à Paris M. Rigaud, est beaucoup trop resserré pour une entreprise de cette importance. Il va faire construire de vastes hangars sur sa terre, et ses ouvriers lui enverront ses métiers, à mesure qu'ils seront confectionnés. Ces bonnes gens ne se connaissent pas entre eux. Les menuisiers, les serruriers, les bourreliers, ont été pris aux plus grandes distances

possibles les uns des autres, et chaque individu fabriquera toujours une même roue, ou telle autre chose, dont il lui sera impossible de prévoir l'emploi. M. Rigaud a jugé cette mesure indispensable, pour s'assurer le secret et la propriété exclusive de sa découverte. C'est lui-même qui montera ses métiers.

Celui qui existe, arrivera ce soir dans des caisses fermées avec son cachet, et sous la surveillance de gens sur qui il peut compter. Il propose à mon père de lui faire voir demain quelques essais. Cette offre a été acceptée avec une politesse qui m'a paru tenir de la reconnaissance.

Je te parlerai souvent de M. Rigaud. J'ai besoin de lui pour éloigner des idées qui me séduisent quelquefois, mais qui souvent m'effraient. Combien je me repentirai plus tard de m'être livrée à un penchant bien doux, ma Claire, mais qui ne peut attirer sur moi que des chagrins! cependant mon père et ma mère ont souri, en voyant l'embarras de Jules et le trouble que je ne pouvais cacher. S'ils n'avaient le dessein de mettre le comble à leurs bienfaits, laisseraient-ils avec moi, toujours avec moi, un jeune homme beau, bien fait, aimable... Aimable! Il ne l'est plus depuis qu'il est muet. Comment fait-on parler un homme qui aime et qui s'obstine à se taire? Dis-le-moi, mon amie, toi qui es maintenant plus instruite que moi.

Oh! oui, oui, M. et madame de Méran ont des projets. C'est à cette idée que je m'arrête. Je la caresse et je la conserve soigneusement au fond de mon cœur. Elle me rendra heureuse aussi long-temps qu'elle existera; et s'il faut y renoncer, il sera temps alors, non de me plaindre, mais de gémir en secret.

Tout-à-l'heure, je parlais de toi à maman, de ton mariage, de ton époux. J'avais un œil à mon ouvrage, l'autre épiait la vérité dans les traits de ma bonne mère. J'ai parlé du bonheur qui résulte d'une union bien assortie, avec une chaleur qui, je crois, ne m'est pas ordinaire. L'étonnement s'est peint dans les yeux de madame de Méran. Je me suis tue, et, presque aussitôt, j'ai surpris un sourire imperceptible, qui m'a fait connaître qu'on pénètre mes projets, et qu'on ne les blâme pas.

M. Jules était présent. Il a rougi, à son ordinaire, et n'a pas daigné proférer un mot. Cet homme-là aurait-il la prétention de me pénétrer aussi? Ne l'a-t-il pas déja fait? Je ne m'en consolerais point. Laisser lire dans son cœur, c'est en quelque sorte se déclarer la première, et je sais qu'une jeune personne qui ne peut s'empêcher d'aimer, doit au moins être impénétrable.

Que les hommes sont heureux! Rien ne les empêche de chercher à plaire, de dévoiler leur ame à l'objet qui les a charmés, de solliciter un aveu si doux à faire, et qui, je le sens, doit por-

ter, dans tout notre être, une ivresse, une vie jusqu'alors inconnues. Jules est un homme, et il se tait!... Peut-être n'a-t-il rien à me dire... Je te mens, Claire, je me mens à moi-même. Il me dirait beaucoup, s'il pouvait vaincre sa timidité. Qui peut le rendre craintif à ce point? Ai-je l'air si terrible? Mon caractère est doux, et ma physionomie peint, dit-on, mon caractère. Éloignons ces réflexions. Attendons, avec calme, qu'il plaise à ce beau monsieur-là de parler. Avec calme! je suis piquée, très-piquée, et je le lui prouverai à la première occasion.

La voilà; elle se présente d'elle-même. Nous sortons pour aller prendre le frais dans la prairie. Il avance d'un pas, il recule de deux, comme il a maintenant la mauvaise habitude de le faire. Il voudrait m'offrir son bras; moi, je prends celui de mon père.

Il est mécontent, il fait la moue. Tant mieux. Qu'il donne la main à madame de Méran. C'est ce qu'il fait; c'est tout ce qui lui restait à faire. Oh! comme il me regarde! pauvre enfant! je suis presque fâchée de ne l'avoir pas attendu. « Que « regardez-vous donc toujours derrière vous, me « dit M. de Méran? N'avez-vous jamais vu votre « mère? » Ces expressions sont sèches; mais elles me rappellent à ce que je me dois: il est, je crois, des circonstances où, pour frapper juste, il faut frapper fort. Je ne sais si maman a entendu ce que vient de dire mon père; mais elle prend le

devant. Bon, je ne serai plus tentée de tourner la tête. Ah! c'est M. Jules qui la tourne à son tour. Quelle inconséquence! j'ai pu, à la rigueur, ne regarder que ma mère; mais lui, qui regarde-t-il? M. de Méran? Peut-on le supposer? Je presse ma marche: il faut que nous soyons en ligne pour éviter les interprétations. Mon père me suit, sans réflexions, sans interpellations. Je crois qu'il sourit encore. Que veulent donc dire tous ces sourires-là? Rien que de bon, n'est-il pas vrai, Claire?

Oh! mon père m'a aussi devinée. Il ralentit sa marche, lorsque nous sommes à côté de maman et de Jules. Je me sens rougir... Mais d'une force! il regarde maman avec une expression que je ne lui ai pas vue encore. Ma mère répond à ce coup d'œil par un autre qui veut dire: cela est vrai; vous voyez juste, et je pense comme vous. Pas la moindre apparence de mécontentement. Tout va bien, Claire; tout va bien.

Je suis d'une gaieté folle. Je laisse le bras de mon père, et je joue sur le gazon, en chantant cette ronde si jolie, que tu aimes tant, et que M. Jules a faite dans le temps où il parlait. M. Jules me regarde, et continue à promener majestueusement ma mère. Oh, l'insupportable homme!... Je crois que madame de Méran dégage son bras... Oui, oui. Jules s'avance, et moi je recule: il faut bien se venger un peu. Il s'arrête, interdit. Je commence le couplet: *Il faut danser*

avec sa mie, *etc.*, et il reste cloué à sa place. Hé, va donc, mon ami, lui dit M. de Méran, en le poussant par les deux épaules. Je n'aurais pas cru mon père capable de ce trait de bienveillance. Forte de son approbation, je fais la moitié du chemin. Nos mains se rencontrent; je sens la sienne frémir. Qu'a-t-il donc? oh! je le sais : il me communique son frémissement... C'est celui du plaisir.

Nous nous arrêtons à l'instant. Nos mains tombent; les sons expirent sur nos lèvres. « C'est « assez danser, nous crie maman. » Elle reprend le bras de Jules; je reprends celui de mon père, et je répète, intérieurement, ces mots qui lui sont échappés : *hé! va donc, mon ami.* Je les répète en me déshabillant; en attendant le sommeil. Je les répète encore en rouvrant les yeux à la lumière, et mon cœur à l'espérance, à la joie, au bonheur.

Le moment du réveil est celui de la journée où les idées sont plus fraîches, les perceptions plus faciles, où on se rend compte, presque sans prévention, de sa conduite et de celle des autres. Tu croiras facilement que je suis honteuse d'avoir accusé Jules, de lui avoir marqué du dépit. L'intéressant jeune homme remplit un devoir pénible, et ce n'est point à moi à l'en punir. Il m'aime, Claire; il m'aime de toute son ame; mais il sent sa position. Sa résistance aux volontés de son oncle, peut le brouiller avec lui, et dès lors il n'a

plus rien à attendre que de l'amitié de M. de Méran. Est-il dans la probité, est-il même dans la délicatesse de chercher à plaire à la fille de son bienfaiteur, sans avoir obtenu l'aveu de ses parens? Il faut éviter les occasions; il faut le vouloir au moins. Nos sentimens ne dépendent pas de nous, peut-être; mais une ame honnête et forte comprime ceux que la reconnaissance défend de dévoiler. Voilà les véritables causes de l'extrême réserve de Jules; voilà ce que tu me répondrais, si ce cahier était rempli et que je te l'eusse adressé. Comment n'ai-je pas pensé tout cela plus tôt?

J'estime Jules plus que je ne peux te le dire. Je ne chercherai plus à le faire parler. Mais je le dédommagerai, autant que me le permettra la décence, de la contrainte qu'il s'impose. Combien il doit souffrir! combien je souffre moi-même, et pour lui et pour moi! depuis deux jours il a cessé de me donner des leçons; je lui en demanderai une aujourd'hui. La musique rafraîchit le sang; elle porte une espèce de calme dans le cœur le plus agité; elle établit entre le maître et l'élève une sorte d'intimité, qui doit tourner au profit de l'amour discret. Je n'ai aucune expérience des passions; mais je sens que Jules a besoin d'être avec moi, comme moi d'être avec lui; que le son de ma voix le touche, comme la sienne m'a souvent fait tressaillir, lorsqu'il se trouvait inopinément à côté de moi. Je soutiendrai son courage

par des expressions pleines de bonté, par ces mots jetés qui inspirent la confiance et l'espoir. Ce n'est pas là l'interroger, l'attirer, m'exposer à lui faire prendre de moi une idée défavorable, n'est-ce pas, Claire?

Si je pressentais ma mère? Si je lui laissais entrevoir que je suis persuadée qu'elle a lu dans mon cœur et dans celui de Jules? Si j'implorais, ouvertement enfin, les effets de l'indulgence qu'elle nous marque à tous deux? Pourquoi, si j'ai réellement pénétré ses desseins et ceux de mon père, refuserait-elle de faire entendre à Jules qu'il peut espérer? Autorisé par cette espèce d'acquiescement à nos vœux, il me dirait qu'il m'aime. Oh! quel plaisir j'aurais à l'entendre! je lui dirais que je l'aime aussi. Quel bien je lui ferais! tous les jours, à toutes les heures, à chaque instant, nous parlerions de notre amour. N'est-ce pas là le bien suprême? En est-il un au-dessus de celui-là? Je ne sais; mais je ne peux le concevoir.

Oui, je parlerai à maman... Non, non, elle n'osera rien prendre sur elle. Elle consultera M. de Méran. Il faudra qu'elle lui rende ce que je lui aurai dit. Me pardonnera-t-il de le presser ainsi, de vouloir avancer le terme qu'il a fixé, ou du moins de chercher à pénétrer, malgré lui, ce qu'il juge à propos de me cacher encore? Quelle opinion aura-t-il d'une fille qui aime, et qui ose avouer son amour à ses parens, qui ne l'inter-

rogent pas? Est-ce là, prévention à part, la conduite que doit tenir une jeune personne, bien élevée, modeste, qui connaît ses devoirs, et qui les respecte? Non, non, je ne parlerai point.

Je me suis placée près de lui à déjeuner. Je l'ai servi; je n'ai cessé de lui parler de choses bien indifférentes, à la vérité; mais ne trouves-tu pas que, dans certaines circonstances, le langage a un accent qui change le sens des mots? Il m'a répondu assez péniblement d'abord. Bientôt son langage s'est accentué comme le mien; son œil s'est animé; ses lèvres vermeilles m'ont souri. Je crois qu'il était heureux. J'étais si satisfaite de lui avoir procuré un instant de bonheur!... Ah! je me rappelle que mon père et ma mère ont gardé le silence le plus absolu; ils écoutaient, et je suis certaine qu'il ne nous est pas échappé un mot, qui puisse altérer leur estime pour nous, et la juste confiance qu'ils nous accordent.

En quittant la table, j'ai invité Jules à passer au piano. Il m'a suivie sans résistance; mais sans paraître le désirer. Cette douce familiarité, qui a fait si long-temps le charme de notre vie, lui paraît dangereuse aujourd'hui. Ne crains pas, mon ami; je veille pour tous deux... je veille! Je me flatte de régler les mouvemens de son cœur, et j'aime autant que lui, et je n'ai que seize ans! Enfant imprudente et orgueilleuse!

Ma mère a pris son ouvrage, et elle vient s'établir auprès de nous; tant mieux: tout, jusqu'à

l'innocence, a besoin d'un appui. Je fais un choix d'airs qui respirent la gaieté; Jules m'en présente un bien sentimental, et qu'il chante comme un ange. Il ne chantera pas celui-là aujourd'hui: il ne le chantera pas de long-temps.

Je me mets au piano; je prélude; je commence. Sa voix tremble. Je veux la soutenir de la mienne; nous ne savons ce que nous faisons; moi, je ne vois plus la musique. Je m'étais cependant bien promis d'être maîtresse de moi. Ma mère éclate de rire, et, sans parler de ce qui vient de se passer, elle commence un conte très-plaisant, dont le souvenir a, dit-elle, provoqué ces éclats. Tu sais qu'elle conte avec beaucoup de grace. Insensiblement elle nous a communiqué sa gaieté. Jules a ri franchement, de tout son cœur. Nous nous sommes remis au piano, et nous avons chanté, pendant deux grandes heures, avec une justesse, un agrément, une facilité, dont je suis encore étonnée.

En nous levant, nous avons trouvé M. de Méran appuyé sur le dossier de mon fauteuil. « Bien, « mes enfans, fort bien, a-t-il dit; je vous re- « mercie du plaisir que vous m'avez procuré; mais « M. Rigaud nous attend. Allons voir la machine « qui fait vingt aunes de drap en quinze heures. »

Mes enfans, a-t-il dit; mes enfans! Claire, sens-tu bien la force de cette expression? Il nous remercie du plaisir que nous lui avons fait! Jamais mon père ne s'est montré bon et affectueux à ce

point. Je me repens presque de l'avoir jugé sévère, et il est des momens où je me sens capable de lui dire tout... Non, je ne dirai rien; je suis retenue par les réflexions que je t'ai communiquées plus haut.

Il est d'autres momens où je crois que je consentirais à passer ma vie auprès de Jules, sans autres liens que ceux qui nous unissent déja : sans autres jouissances que de pouvoir le calmer, le rendre à lui-même. Que nous apprendrons-nous, quand nous nous dirons : J'aime? que nous servira-t-il de le répéter?

CHAPITRE III.

Le jeune cœur s'ouvre à la félicité.

Je me contredis. Oui, si c'est un bonheur d'aimer, le bien suprême est de se le dire, de se le répéter, toujours, sans cesse. Lis, Claire, lis attentivement les détails de cette journée.

Nous arrivons chez M. Rigaud. Il vient au-devant de nous, jusqu'au bas de son perron, et M. de Méran reconnaît cette marque de respect en lui présentant la main. Nous sommes reçus, sous le vestibule, par une femme de quarante ans, qui a dû être très-jolie, et qui paraît avoir reçu une éducation soignée; c'est madame Rigaud. Son mari nous l'a présentée. Mon père se plaint obligeamment de ne l'avoir pas vue au château;

M. Rigaud balbutie quelques mots sur les égards dus aux distances, et entraîné par de tels procédés, M. de Méran invite madame Rigaud à venir passer avec ma mère les momens dont elle pourra disposer. Ma pauvre mère, condamnée jusqu'alors à éviter toute espèce de liaisons avec les femmes de nos voisins, et à qui une retraite absolue ne convient pas, s'attache aussitôt au seul individu de son sexe qu'il lui soit permis de voir. Elle marque à madame Rigaud une bienveillance qui n'est pas de la protection, qui n'est pas non plus de la familiarité; elle a pris précisément le ton qui peut enhardir sa nouvelle amie sans blesser les préjugés, ou le juste orgueil de M. de Méran.

La maison est bien, très-bien. Je remarque avec plaisir l'attachement que deux vieux domestiques ont pour leurs maîtres : il fait l'éloge des uns et des autres.

Après un quart d'heure de conversation, sur des objets assez indifférens, M. Rigaud reproduit son idée favorite, celle qui l'occupe essentiellement, et dont il ne peut se détacher qu'en apparence. Il revient à sa mécanique, à son drap, à ses projets de fortune; il nous propose de passer dans le bâtiment, où son métier est établi provisoirement. Nous le suivons.

Un enfant de dix à douze ans fait jouer une pompe, et la partie de la mécanique, destinée au lavage des laines, s'emplit d'eau. L'enfant, armé d'un entonnoir, verse la teinture dans un autre

compartiment. Cette première opération se fait par des conduits, qui dispensent de rien ouvrir, et l'enfant, machine lui-même, fait tout mouvoir, sans avoir d'idée de ce qu'il fait.

La seule chose qu'on puisse apercevoir est un triple rang de crochets extérieurs, qui saisissent partiellement la laine, qui la tirent dans l'intérieur, et ressortent pour se rattacher aux toisons, qu'on a besoin d'approcher à mesure que les crochets opèrent. Trente ou quarante livres de laine sont entrées ainsi, et en assez peu de temps, dans le premier compartiment de la mécanique.

M. de Méran regardait très-attentivement, et ne s'est pas permis une question. Maman causait avec madame Rigaud; Jules semblait étudier la disposition et l'effet des rouages par le bruit qu'ils produisaient, et moi, à qui l'art de la mécanique est fort indifférent, je ne voyais que Jules, et quand je le vois, le temps passe avec rapidité.

« M. le comte, le drap ne commencera à sortir « du métier que dans quelques heures, dit M. Ri- « gaud. Voulez-vous me faire l'honneur de visiter « mon petit domaine? » Son petit domaine! il est plus étendu que le nôtre, et l'épithète a paru déplaire à M. de Méran, qui cependant s'est laissé conduire.

Nous l'avons suivi, et partout nous avons reconnu une main intelligente et active. Nous sommes arrivés à un petit bois, dont la lisière n'annonçait rien qui pût piquer notre curiosité. Nous

y sommes entrés, cependant, sur les pas de notre guide, et nous avons parcouru quelques allées tortueuses, mais soignées. Bientôt nous entendons le murmure d'une cascade, dont l'eau tombe mollement du haut d'une roche sur un sable bordé de gazon. Nous tournons de ce côté, et nous traversons des bosquets de lilas et de rosiers, qui parfument l'air. De petites retraites agréables, sans être recherchées, sont ménagées de loin en loin. Il échappe à ma mère de dire que ces berceaux parlent plus à l'imagination et au cœur, que des ruines bâties hier et des kiosques, accessibles de toutes parts aux rayons du soleil, et à l'œil perçant des curieux. M. de Méran a un kiosque et des ruines toutes neuves, et il met ce qu'il a fort au-dessus des propriétés des autres. D'ailleurs des colonnes brisées rappellent ces monumens gothiques, élevés à grands frais par les seigneurs de la cour de François Ier, et c'est de cette époque que date l'illustration de notre famille. Sous aucun rapport, M. de Méran ne peut souffrir de comparaison avec la roture, et un regard expressif a annoncé son mécontentement à ma pauvre mère. Elle a voulu réparer la faute bien involontaire qu'elle venait de commettre, et elle n'a trouvé que des phrases gauches et forcées, qui ajoutaient visiblement à l'humeur de M. de Méran. Il était près d'éclater : Jules et moi, nous étions sur des charbons ardens. Fort heureusement, nous avons découvert la cascade, et à côté

du bassin, un homme habillé en Neptune, et armé du redoutable trident. La nouveauté de ce spectacle a fixé l'attention générale, et on a continué d'avancer, sans s'occuper davantage de chapiteaux renversés. Le dieu des mers a salué gravement mon père, et lui a débité des vers, qui m'ont paru meilleurs que ceux que faisait ma maîtresse de pension pour la distribution des prix. Ces vers-ci étaient un éloge pompeux de l'amiral Bonnivet, dont nous descendons, et de plusieurs chefs d'escadre, ses arrière petits-fils, qui se signalèrent en différentes occasions. Le dieu terminait en regrettant que les talens distingués de mon père fussent inutiles à son pays.

Si M. de Méran n'eût été loué de la manière qui devait le flatter le plus, si nous n'eussions craint de le blesser ouvertement, il eût éclaté de rire, et nous aussi. Neptune était représenté par le maître d'école du village, gros et court comme Sancho Pança. Une peau de mouton lui couvrait les épaules; une autre, décemment placée pardevant, descendait jusqu'aux genoux. Les jambes, les bras, et la poitrine découverts, étaient en rapport parfait avec une peau d'ours. Le trident était une fourche, sur laquelle on apercevait encore des traces de l'usage journalier auquel elle est consacrée. Ajoute à tout cela, la perruque à marrons dont se pare maître Antoine pour paraître au lutrin, une voix de basse-contre sans

modulations, et tu auras une juste idée du chantre de l'amiral Bonnivet et de ses descendans.

L'anxiété et le trouble de l'auteur le trahissaient malgré lui. Nous avons tous deviné madame Rigaud, et nous l'avons félicitée. M. de Méran lui a demandé la permission de l'embrasser avec la noble courtoisie des chevaliers du siècle de François Ier. M. Rigaud, enchanté de cette marque de haute bienveillance, s'est enhardi jusqu'à proposer un dîner offert de grand cœur, et qui pouvait être accepté sans que cela tirât à conséquence. Le correctif *sans conséquence* a levé toutes les difficultés que M. de Méran allait peut-être opposer à l'invitation. Il a donné, d'un air gracieux, un honnête pourboire à Neptune, qui l'a accepté avec de grandes révérences, et nous avons repris gaiement le chemin de la maison, très-satisfaits les uns des autres.

Nous avons trouvé un dîner très-bon et fort bien servi. Mais ce qui a probablement contribué à le faire trouver excellent à mon père, c'est qu'on lui avait donné un fauteuil plus élevé que les autres de quelques pouces, et que son verre de cristal, taillé en forme de calice, était le seul de cette espèce qu'on eût mis sur la table.

M. Rigaud nous a appris que le bien qu'il possède est dans sa famille depuis deux cents ans, et qu'il a promis à son père mourant de ne jamais le vendre ni l'aliéner. Il a ajouté que son entre-

prise exigeant une grande mise de fonds, il comptait partir incessamment pour Paris, où il chercherait un associé, dont les capitaux entreraient en compensation avec son industrie, et qu'il admettrait au partage égal des bénéfices. Il présume que le gain pourra aller de quatre à cinq cent mille francs par an. Ainsi, un associé qui mettrait un demi-million dans la chose retirerait ses fonds en deux ans à peu près, et jouirait ensuite, lui et les siens, de deux cent mille livres de rente, au moins, bien claires et bien nettes.

On allait quitter la table, lorsqu'on est venu nous annoncer que le drap commençait à sortir de l'extrémité de la mécanique. Nous avons couru et nous nous sommes convaincus, par la vue et le toucher, que M. Rigaud ne promet rien qu'il ne puisse faire. Nous avons vu de bon drap, bien frappé, bien lustré, d'un beau bleu, et ce qui a levé tous les doutes sur la durée d'une teinture aussi promptement imprimée à la laine, c'est l'épreuve du vinaigre à laquelle M. Rigaud a soumis devant nous un échantillon de son drap, dont la couleur n'a souffert aucune altération.

M. et madame de Méran ont félicité M. Rigaud sur ses talens et ses succès. Nous avons pris congé d'eux, et nous sommes rentrés au château. De toute cette journée, je n'avais pu être un instant à moi. Il était temps que je cédasse au vœu le plus doux de mon cœur, celui d'être avec Jules, de le voir, de lui parler, de l'entendre. Mon père

et ma mère m'en ont donné la facilité. Ils se sont enfermés ensemble, pendant deux heures au moins, pour parler... j'ignorais encore de quel objet. Jules était vis-à-vis de moi. Il me regardait... Tu sais comme il me regarde, quand son imagination est exaltée. Ajoute à ce premier charme celui, plus irrésistible, sans doute, de l'amour passionné qui se peignait dans ses yeux. Il a fait un mouvement; j'ai cru qu'il allait se précipiter à mes genoux. Un tremblement universel m'a saisie, et cependant je désirais vivement qu'il cédât à cette première impulsion. J'avais tort, sans doute, car enfin s'il avait parlé, j'aurais répondu, ou plutôt le mot *j'aime* se serait échappé en même temps de nos lèvres brûlantes. Claire, j'ai cru jusqu'à présent qu'il est facile d'être sage, de l'être toujours. Je ne comprenais pas qu'on pût louer une femme vertueuse. Je commence à pressentir que cette réputation est le fruit de bien des efforts, et je conçois qu'on estime et qu'on respecte celle qui se les impose.

J'étais là, toujours là. Mes yeux fixés sur Jules devaient l'encourager, je le sens, et je te l'avoue. Il a rétrogradé; il s'est éloigné, et je t'avoue encore que cette conduite a froissé mon cœur. « Ne « pouvoir ni parler ni se taire! » s'est-il écrié; « cet « état est affreux, il est insoutenable. » Il est sorti.

J'ai pleuré, Claire, quand j'ai cessé de le voir; oui, j'ai pleuré d'amour et de dépit. Je te fais encore cet aveu dans l'humilité de mon ame. Se-

rait-il vrai qu'une femme est dans la dépendance de l'homme qu'elle aime; que la crainte de le perdre, ou même de l'affliger, peut la rendre capable de tout? Ah! trop heureuse alors celle qui, comme moi, a trouvé un homme dont la probité égale la tendresse.

On vient de lui remettre une lettre. Il la lit dans le jardin. De qui est-elle? Je ne suis pas jalouse; je n'ai pas même le droit de l'être; mais rien de ce qui le touche ne peut m'être indifférent. Il est tout simple que je descende au jardin. Où serais-je donc avec lui, si j'évitais de le rencontrer dans un endroit où les yeux de nos gens, de nos parens, peut-être, seront fixés sur nous? Quand le mot amour s'échappe pour la première fois, ce doit être un torrent qui brise, qui renverse toutes les barrières qu'on lui oppose. Il sera contenu, comprimé dans un lieu où la faiblesse est sous la garantie des mœurs publiques. Je descends au jardin.

Je m'approche de lui. Il se parle à lui-même. « Enfin, se disait-il, si je ne peux rien pour elle, « j'ai du moins un sacrifice à lui faire, et celui-ci « me semble diminuer l'intervalle que la fortune « a mis entre nous. — De quel sacrifice parlez-« vous, Jules? Je ne souffrirai pas que vous m'en « fassiez aucun. » Imprudente! A quelle humiliation je me serais exposée, si ce n'avait pas été de moi qu'il parlait? Il a tourné la tête; il a serré

précipitamment sa lettre, et nous sommes restés muets l'un vis-à-vis de l'autre.

J'ai repris un peu de courage. « Jules, de qui « est cette lettre? — Elle est de mon oncle, ma- « demoiselle — Mademoiselle! Autrefois vous me « nommiez votre sœur. — Ce nom ne convient « plus. — M'aimez-vous moins que quand vous « me le donniez? — Vous aimer moins, vous aimer « moins! Le croyez-vous, mademoiselle? » Je me suis tue : j'ai senti qu'une question de plus amènerait un aveu positif, et que j'aurais à me reprocher de l'avoir provoqué.

« Eh bien! monsieur, que vous écrit votre on- « cle? — Permettez que ce soit mon secret. — « Voilà le premier que vous avez pour moi. — « Le premier, Adèle, le premier! oh! il en est un « bien plus important, qui me tourmente, qui « me tue, que je ne peux dire, ni renfermer. » Mon trouble croissait à chaque instant. Je craignais de l'avoir trop entendu; je tremblais de lui répondre. Si j'avais ouvert la bouche, c'en était fait. Nous étions d'intelligence, sans que ce mot, si redouté, fût prononcé par aucun de nous. Je me suis tournée vers le château. J'ai invoqué la présence de ma mère dans toute la bonne foi de mon cœur. Je l'ai vue sur les degrés. De quel poids je me suis trouvée soulagée. J'ai couru à elle. Je l'ai pressée dans mes bras; j'ai caché ma rougeur dans son sein.

Cependant, Claire, il est impossible que Jules et moi nous taisions plus long-temps. A la première occasion, au premier moment, l'explosion...

« Ma bonne mère, Jules a reçu une lettre de « M. d'Estouville. Je suis certaine qu'elle parle « d'affaires de la plus haute importance, et Jules « refuse de satisfaire l'intérêt pressant que nous « lui portons. Il parle de sacrifices. Oh! il n'en « doit à personne; empêchez-le d'en faire aucun.

« Jules, lui dit maman, M. de Méran n'a pas « balancé à vous lire la lettre qu'il a reçue de « votre oncle; pourquoi n'imitez-vous pas cette « franchise? Est-ce à votre âge qu'on juge sans « prévention, et qu'on connaît ses véritables in- « térêts? — Je les connais, madame, je les con- « nais. Je n'ai qu'un désir, et je n'en peux avoir « d'autre, celui de passer ma vie avec vous, de « vous prouver ma sincère reconnaissance, mon « vif attachement. C'est dans l'expression journa- « lière de ces sentimens que je place ma félicité. « Voilà la seule que je puisse connaître, que je « veuille goûter. Le reste m'est indifférent. — La « confiance est la première marque de la sincérité « des sentimens dont vous parlez. Donnez-moi « cette lettre. — Dispensez-moi de vous la mon- « trer, madame; je vous en prie, je vous en con- « jure. — Devez-vous avoir des secrets pour moi, « qui vous ai tenu lieu de mère? Et à qui donc « parlerez-vous sans réserve, si ce n'est à ceux « qui vous aiment si tendrement? — Je crains de

« les affliger. — Hé! ne voyez-vous pas que vous « nous tourmentez l'une et l'autre; que la crainte « du mal qui vous menace, peut-être, nous frappe « comme s'il était arrivé? S'il est réel, nous de- « vons le connaître pour le partager. S'il est « imaginaire, vous devez dissiper l'anxiété qui « nous agite. Donnez-moi cette lettre, M. de « Courcelles, ou je ne crois plus à votre amitié. « — Madame, la voilà. »

Je passe mon bras sous celui de ma mère, et je lis avec elle. M. d'Estouville est furieux. Il reproche amèrement à Jules la préférence qu'il nous accorde sur lui. Il déclare formellement que s'il ne part pas aussitôt pour Paris, il le privera de sa succession. Il ne craint pas de lui dire, qu'un homme comme lui doit rougir de vivre des bienfaits d'un étranger. Un étranger! M. de Méran n'est-il pas son père, et les dons de l'amitié humilient-ils jamais?

Cependant il s'agit de deux cent mille livres de rente. Oh! quel sacrifice en effet! non, je ne le recevrai pas. Je ferai mon devoir; j'en aurai le courage. « Parlez-lui, maman; rendez-le à son « parent, à lui-même, à la fortune. Si l'amitié a « ses droits, la nature n'a-t-elle pas les siens? « Oserons-nous les lui ravir? — Ainsi, mademoi- « selle, vous me chassez de chez vous! — Vous « chasser, Jules, vous chasser! — Je connais votre « cœur à tous; vous rejetterez un sacrifice que le « mien a juré irrévocablement. Voilà ce que j'avais

« prévu ; voilà la persécution que je redoutais, et « que je voulais m'épargner. Bannissez-moi de « votre présence ; exilez-moi des lieux qui me « sont si chers, et où je laisserai plus que ma vie. « Je partirai ; mais je n'irai point recevoir de lois « de M. d'Estouville, que je ne connais que par « la tyrannie qu'il voudrait exercer sur un être, « qui n'attend, qui ne veut rien de lui que l'oubli « le plus absolu. Je prendrai rang dans une de « nos phalanges, et je prouverai que l'homme « courageux ne cède ni aux promesses, ni aux « menaces, et qu'il sait supporter l'adversité. »

Ah! Claire, si tu savais combien mon faible cœur a joui en l'écoutant! c'est à ce cœur si tendre qu'il parlait, et l'énergie de ses sentimens a ranimé l'espérance et la force, qui s'éteignaient en moi. J'étais vraie, lorsque je l'engageais à obéir à son oncle; mais je crois que je serais morte, s'il eût cédé à mes raisonnemens, à ceux, plus suivis encore, que ma mère a opposés à sa résolution.

Mon père nous a joints en ce moment, et maman lui a présenté la lettre de M. d'Estouville. M. de Méran a lu avec attention, et a réfléchi quelque temps après avoir cessé de lire. Je voyais l'incertitude se peindre dans tous ses traits. J'attendais mon arrêt, appuyée sur ma mère et tremblante de tout mon corps. « Pour Dieu, monsieur, « prononcez, lui dit-elle; vous n'avez pas d'idée « de ce que nous souffrons tous. — Ce n'est pas

« à moi, madame, qu'il convient de prononcer. « M. de Courcelles a seul le droit de juger entre « son oncle et nous. — Mon père, son jugement « est porté. — Et quel est-il, mademoiselle? — « Il renonce à deux cent mille livres de rente. « Il les sacrifie au plaisir de vivre avec vous, de « vous aimer, de vous en donner chaque jour des « preuves nouvelles. »

La sérénité a reparu sur le visage de mon père. « Jeune homme, a-t-il dit, à votre place, je me « conduirais comme vous. Mais ma position et « mon âge m'imposent des devoirs, dont je ne « peux m'écarter, et je les trahirais, en prolon- « geant votre séjour chez moi, si je n'avais à vous « offrir l'équivalent de ce que vous ôte votre on- « cle. J'ai à parler à M. Rigaud. Attendez-moi ici. « Je m'expliquerai à mon retour. »

Un équivalent! quel peut-il être, Claire, si ce n'est la main de sa fille? Pénétrée de cette idée, je me jette dans les bras de ma mère; je l'embrasse, en répandant de douces larmes. Jules tient sa main et la couvre de baisers. Et lui aussi, il a deviné l'équivalent dont a parlé mon père. Ah! quand on aime comme nous, est-il une pensée qui ne soit commune à tous deux?

Enfin dans deux heures, plus tôt peut-être, Jules pourra me dire qu'il m'aime, sans manquer à son bienfaiteur. Je pourrai l'écouter, lui répondre, sans blesser ni la décence, ni la piété filiale. Ah! Claire, quel moment que celui où nos ames

se confondront pour la première fois! il sera plus délicieux encore par ce calme intérieur, qui naîtra de l'approbation de nos parens, par la certitude que notre félicité sera aussi la leur. Oh! je le sens, si le bonheur parfait ne résulte pas toujours de l'accomplissement rigoureux de ses devoirs, au moins n'existe-t-il jamais pour ceux qui les négligent, ou qui les enfreignent.

Ma mère s'abandonne à toute sa sensibilité. Elle partage notre allégresse; elle nous serre tous deux dans ses bras; elle nous appelle ses enfans; elle nous regarde alternativement; ses yeux puisent une vie nouvelle dans les nôtres. Des mots sans suite lui échappent, et cependant ils laissent tout pénétrer. Elle ne dira rien de positif; elle veut laisser à mon père le plaisir de nous annoncer la bienheureuse nouvelle. Ah! il ne nous manque que la satisfaction d'entendre confirmer, par M. de Méran, ce que nous savons déja.

Jules parle à présent; il a retrouvé les mots heureux qui charmaient nos jeux enfantins. Il m'a rendu le nom de sœur; mais c'est pour un moment : ce nom que je désirais si ardemment, et qu'il me refusait tout à l'heure, ne dit plus assez maintenant. Je serai son amie, sa douce, sa tendre, sa fidèle amie; j'imaginerai, s'il se peut, des qualifications plus expressives encore, pour les recevoir de lui, pour les lui prodiguer.

Ah! Claire, tu me reconnaîtrais aujourd'hui; je suis folle d'amour et de bonheur. Ma tête dé-

lire; mais c'est avec cette gaieté, ce doux abandon, qui te plaisaient tant, il y a quelques mois. Ma mère sourit à la saillie qui m'échappe, à celle qui pétille sur les lèvres de Jules. Elle-même a des traits heureux, qu'excite le bonheur commun, et qu'elle renfermait jusqu'ici, sans doute par la crainte de déplaire à M. de Méran. Il prétend que la dignité et la réserve sont les graces d'une femme de quarante ans. Ma mère n'en a que trente-cinq, et elle est encore jolie. N'importe, il ne faut pas qu'elle rie... oh! elle rira quand je serai la femme de mon Jules, et que nous serons bien cachés tous les trois. *La femme de mon Jules!* que ce mot est doux à prononcer! Ah! oui, oui, on peut quitter son amie pour son époux.

A propos, pourquoi donc M. de Méran est-il allé chez M. Rigaud? quelle affaire si importante peut l'avoir conduit là? Pourquoi ne pas *s'expliquer clairement* d'abord, et parler ensuite mécanique et drap le reste de la soirée? Ma mère pourrait répondre à cette question. Sans doute cette seconde visite, rendue le même jour à M. Rigaud, a été concertée dans le long entretien que M. et madame de Méran ont eu ensemble. Je parle, j'insiste, je ris, je caresse, je boude, je m'éloigne.... pour revenir bien vite : maman est impénétrable. Elle commence un conte, je l'interromps; elle en recommence un autre; je chante, je danse autour d'elle. Jules s'empare de

ma main; je prends celle de maman, et nous voilà tous trois sautant cette ronde que le méchant refusait l'autre jour de chanter avec moi dans la prairie.

Tout à coup un homme prend ma main et celle de ma mère. Je regarde... oh! mon Dieu, c'est M. de Méran! Est-ce un songe, une illusion? M. de Méran ne blâme pas nos jeux; il ne dédaigne pas de s'y mêler. M. de Méran danser! je n'en reviens pas, Claire. Il faut qu'il soit heureux, bien heureux, pour oublier ainsi ses habitudes, et l'étiquette, quelquefois minutieuse, qui règle toutes ses actions. Ah! j'ai le meilleur des pères. Je le craignais; je ne peux plus que l'aimer.

Cette saillie de gaieté ne pouvait durer. M. de Méran a repris bientôt ce maintien imposant, ce ton solennel, qui ressemblent si bien à la sévérité, et qui m'ont si long-temps abusée. « Rentrons, a-t-il dit; j'ai des choses importantes à « vous communiquer. »

Nous l'avons accompagné jusqu'à son appartement, où tout était disposé pour l'auguste conférence qui allait s'ouvrir. En nous plaçant, j'ai rencontré la main de Jules, et je crois que je l'ai pressée. Dans la position où nous sommes, il n'y a pas de mal à cela, n'est-ce pas, Claire?

Mon père a pris la parole, et nous a invités à ne pas l'interrompre. « M. de Courcelles, j'ai « promis à mon ami mourant de vous tenir lieu « de père, c'est-à-dire que j'ai contracté l'enga-

« gement de ne pas mettre de bornes à mon af-
« fection, à mes soins, à mes bienfaits. Jusqu'à ce
« moment, vous m'avez dû beaucoup; mais une
« grande fortune vous appelle; vous la rejetez par
« l'effet de votre reconnaissance, de votre atta-
« chement envers ma famille; vous êtes donc
« quitte avec moi, et pour que je sois réellement
« votre père, il faut que vous me deviez quelque
« chose : je vous offre la main de ma fille. »

Ici, Claire, sans nous regarder, sans nous parler, sans nous entendre, Jules et moi, nous sommes tombés à ses genoux. La chambre de mon père était devenue un temple. Nous voyions en lui le ministre qui consacrait le plus tendre amour. Nos têtes inclinées appelaient sa bénédiction.

« Relevez-vous, mes enfans, et écoutez. Ma-
« dame de Méran et moi avons pénétré, dès
« long-temps, votre inclination mutuelle, et nous
« y avons applaudi en secret. Nous avions formé
« le projet de vous unir, avant que M. d'Estou-
« ville pensât à s'attacher Jules par ses libéralités.
« Ma fortune actuelle pouvait suffire à tous; vous
« eussiez partagé notre sort, mes enfans, et héri-
« tiers un jour de nos biens, Jules eût joui d'une
« aisance qui eût pu suffire à ses vœux. Les cir-
« constances sont changées. M. d'Estouville paraît
« déterminé à reconnaître la docilité de Jules par
« des sacrifices présens. M. de Courcelles les re-
« jette : je lui dois un dédommagement.

« — Rien, rien, mon père, rien que la main « d'Adèle, et je possède tout. — Monsieur, vous « pensez en amant; je dois agir en père. Ne m'in- « terrompez plus, s'il vous plaît. Vous avez été « témoins, comme moi, des succès de M. Rigaud; « vous connaissez les avantages qu'on doit rai- « sonnablement attendre d'une telle entreprise. « Je viens de chez lui; je lui ai proposé d'être « l'associé qu'il allait chercher à Paris, et il a « accepté ma proposition, avec les marques d'une « satisfaction vraie.

« Ne croyez pas que les circonstances puissent « influer sur mes opinions. J'ai toujours regardé « le commerce comme fort au-dessous de ma nais- « sance, et ma manière de voir est encore la « même à cet égard; mais je suis loin de consi- « dérer l'opération de M. Rigaud comme une « affaire mercantile. Cet homme-là devient essen- « tiellement utile à toutes les classes de la so- « ciété; il s'immortalise par sa découverte, et « joindre mon nom au sien, c'est l'associer au « génie et à la gloire.

« Lui et moi partons demain pour Paris. Je « vais y emprunter cinq cent mille francs sur ma « terre; il va y presser la confection de ses mé- « tiers. Trois ans, au plus, me suffiront pour reti- « rer ma mise. Alors je libère mon bien. Madame « de Méran et moi, nous continuons d'y vivre « avec la dignité qui convient à notre rang, et « j'abandonne à M. de Courcelles deux cent mille

« livres de rente légitimement acquises. C'est pré-
« cisément ce qu'il peut attendre de son oncle,
« et mademoiselle de Méran lui apporte en dot un
« grand nom et d'assez belles espérances. Toute
« la France doit applaudir à ces dispositions, et
« je me félicite de les avoir conçues.

« A l'époque où je rentrerai dans mes fonds,
« Jules aura vingt-trois ans; mon Adèle en aura
« dix-neuf. C'est ordinairement à cet âge qu'on
« dispose de soi avec jugement : il est difficile de
« bien sentir plus tôt les obligations sacrées que
« le mariage impose. Jules emploiera ces trois
« années, non à faire le commis marchand, je
« rougirais de le lui proposer; mais à s'instruire
« auprès de M. Rigaud, à veiller à ses intérêts et
« à ceux d'Adèle, comme j'examine la conduite et
« les comptes de mon régisseur.

« Le terme marqué pour votre union n'est pas
« aussi éloigné que vous pouvez le croire : le
« temps s'écoule vite, mes enfans, quand on
« s'occupe et quand on aime. A chaque somme
« qui me rentrera, Jules réfléchira qu'il a fait un
« pas de plus vers le bonheur; il lira dans les
« yeux d'Adèle l'amour modeste qui récompense
« la fidélité et le travail de l'amant, et qui compte
« les instans, sans prétendre y rien retrancher.

« Aimez-vous, mes enfans. Votre mère et moi,
« nous y consentons, nous vous y invitons; mais,
« Jules, le jour heureux est encore éloigné. In-
« capable de former un plan de séduction, vous

« l'êtes peut-être également de résister à des oc-
« casions sans cesse renaissantes. Monsieur, je
« vous confie l'innocence d'Adèle. C'est sous votre
« sauve-garde que je mets son inexpérience.
« Que ce dépôt soit sacré pour vous. Justifiez ma
« confiance par la plus rigide vertu. Souvenez-
« vous qu'on ne transige point avec elle, et que
« la résolution de s'arrêter à tel ou tel degré, n'est
« que préparer, assurer une chute complète et
« irréparable. »

Jules s'est remis aux genoux de M. de Méran, et j'y suis tombée avec lui. Nous avons prononcé d'une voix ferme, et dans toute la pureté de notre cœur, le serment d'être toujours dignes des plus respectables parens, et de nous conduire en leur absence, comme si nous étions devant eux.

Mon père et ma mère nous ont bénis. Ils nous ont relevés, embrassés... Embrassés avec une satisfaction, une tendresse, dont je ne peux te donner d'idée. Jules a pris ma main. Ivre de joie et d'amour, il l'a couverte de baisers. Cet aveu, si long-temps renfermé, si ardemment attendu, s'est échappé de sa bouche en traits de feu. Il a voulu entendre de la mienne l'assurance d'un sentiment que je n'ai pu lui cacher. Je lui ai juré amour éternel, avec la réserve d'expressions que me prescrivait la bienséance; mais avec ce trouble, cette rougeur, cette voix altérée et tremblante, qui annoncent au vainqueur chéri toute l'étendue de son bonheur.

Nous sommes irréprochables, Claire. Pas un mot ne nous est échappé, avant que mon père et ma mère eussent autorisé cet amour, timide à paraître. Mais qu'il était temps qu'ils prononçassent! un jour plus tard, peut-être... Ah! n'altérons point par de tristes réflexions la sérénité de celui-ci.

Nous ne pensons plus qu'aux dispositions nécessaires pour le départ de M. de Méran. Jules et moi, nous allons, nous venons, nous montons, nous descendons; nous nous rencontrons, nous nous heurtons; nous rions, nous repartons. Nos gens ne conçoivent rien à notre célérité. Le mot est à peine prononcé, que l'objet est placé dans une malle, dans une valise, et notre prévoyance supplée le mot qui n'est pas articulé encore. Cher et respectable père! c'est pour nous qu'il va supporter les fatigues d'un assez long voyage! Ah! prouvons-lui, par notre empressement à lui complaire, combien nous sommes pénétrés, heureux de sa bonté.

Dans l'état où je suis, on ne dort pas. Il faut s'occuper de son bonheur; il faut surtout pouvoir en parler. Ma mère sait tout, et je ne peux avoir de confidente plus sage, plus respectable qu'elle. Je passe dans sa chambre; je l'attire sur son ottomane; je l'étourdis de mon caquetage; je ne lui donne pas le temps de me répondre. Elle a presque autant de plaisir à m'entendre que moi à déraisonner. Les heures s'écoulent, et nous ne

nous en apercevons pas. Le jour commence à poindre; il m'avertit de mon indiscrétion; j'en demande pardon à ma mère, et une mère, heureuse de la félicité de sa fille, n'a rien à lui pardonner.

On sonne à la grille à tout briser. C'est M. Rigaud, et c'est Jules qui va lui ouvrir. Ah! je le vois, mon charmant ami n'a pas plus dormi que moi. Dans un instant, tous les domestiques sont debout. M. de Méran passe chez ma mère; il nous trouve fatiguées; il nous gronde un peu. Il fait arranger sa voiture; il envoie chercher les chevaux. M. Rigaud demande la permission de nous saluer; je lui demande celle de lui offrir le chocolat que j'ai préparé la veille. Il accepte; j'appelle Jeannette, et avant qu'elle soit descendue, le chocolat est servi. Nous nous mettons tous à table. Jules prie mon père de se charger d'une lettre pour son oncle. Il nous en fait la lecture. Elle est respectueuse; elle exprime de la sensibilité, de la reconnaissance; elle est bien.

Le fouet des postillons nous fait quitter la table. Nous conduisons mon père à sa voiture. Ma mère et Jules l'embrassent; moi, je l'étreins dans mes bras; je le presse contre mon cœur. Une larme coule sur sa joue; je la recueille et je pleure aussi. Ah! Claire, ces larmes-là sont celles du plaisir.

La berline s'éloigne. Je rentre, appuyée sur le bras de ma mère et sur celui de Jules. Je suis

excédée, anéantie. Tant de sensations se sont succédé si rapidement ! Cependant je mets ce cahier sous enveloppe, parce que je suis impatiente de recevoir ta réponse. Sois franche comme moi. Dis-moi tout ce que tu penses.

Ma mère me presse de me mettre au lit. Je te quitte pour lui obéir.

CHAPITRE IV.

Première séparation.

Quel beau jour! les objets que dore le soleil, sont-ils aussi rians que je les vois? Jamais la nature ne m'a paru si belle, et peut-être doit-elle à mon cœur satisfait une partie de ses charmes. Je crois que l'œil d'un être heureux embellit tout ce qu'il fixe.

Je descends à ce petit jardin, que je cultivais avec Jules et toi, et qui, depuis six mois, est tout-à-fait abandonné. Je veux lui rendre sa parure : il m'offre tant de souvenirs! c'est là que nous nous laissions aller à la gaieté de l'enfance; c'est là que s'est développé le sentiment qui nous unit l'une à l'autre; c'est là que Jules a commencé à me fixer, que j'ai remarqué les progrès que je faisais sur son cœur, que j'ai été effrayée d'un amour qui pouvait faire notre malheur. Avec quel plaisir je le cultiverai, maintenant que l'anxiété qui me minait est disparue, et qu'il m'est permis

d'avoir Jules pour émule et pour compagnon de cet agréable délassement!... Il m'a prévenue. Il donne ses ordres au jardinier; il exécute avec lui. Sans cesse nous pensons, nous agissons sympathiquement. N'avons-nous qu'une même et seule ame à nous deux?

Oh! mon Dieu, l'ortie et le chardon ont crû de toutes parts. Cette pièce de gazon, que nous foulions d'un pied léger, est dépouillée de sa verdure. Ce banc, où nous nous mettions avec la volonté de travailler, et où nous ne faisions que rire et jouer, chancèle sur ses supports. Ce bosquet, sous lequel nous nous cachions alternativement pour le plaisir de nous chercher, de nous trouver, de nous embrasser, ne m'offre que l'image de la dévastation. Des branches desséchées ou rompues; la terre jonchée des fleurs, qu'une main insouciante a arrachées; la fuite du rossignol et de la fauvette, dont le chant nous faisait si doucement rêver; toutes ces traces des ravages du temps et de l'abandon des trois fortunés propriétaires, m'ont arraché un profond soupir. « Ma chère, ma charmante Adèle, ce mar-« ronnier, que nous avons planté ensemble, n'a « pas souffert de la destruction générale. Il a « grandi, et notre chiffre, que j'y ai gravé, s'est « étendu avec l'écorce. Oh! mon amie, c'est la « crainte de revoir ce chiffre qui m'a éloignée « d'une retraite qui m'était si chère. En le gra-« vant, je croyais tracer un souvenir d'amitié, et

« depuis, ces deux lettres m'avertissaient sans « cesse du changement qui s'était fait dans mon « cœur. Désespéré de mon amour, je fuyais tout « ce qui pouvait le nourrir, l'augmenter; je gé- « missais en secret de ne pouvoir échapper à moi- « même. Aujourd'hui je cherche tous les objets « qui ont quelque rapport avec cet amour, que « mon Adèle partage, et qui est approuvé de ses « parens. Oh! défrichons, embellissons cette re- « traite; rappelons-y nos petits chantres ailés, et « leurs touchantes amours. Revoyons ce chiffre; « revoyons-le tous les jours, à toutes les heures. « Jurons-nous à l'ombre de notre marronnier d'être « fidèles, comme l'est la nature à le reverdir cha- « que printemps. »

Il travaillait, il traçait, il émondait en me parlant ainsi. Moi, je ne faisais rien, je ne lui répondais pas, je l'écoutais dans une sorte d'ivresse, d'enchantement. Il avait cessé de parler, et j'écoutais encore. Ah! Claire, que je suis heureuse! je ne demande rien que d'entendre toujours Jules me parler ainsi. Sa voix est si douce, son ton si pénétrant, sa figure si expressive! il n'est pas une partie de mon être qui ne jouisse auprès de lui. Est-il vrai que le mariage ajoutera à ma félicité? Que peut-il y ajouter? Dis-le-moi, Claire.

Ma mère vient nous trouver. Je lui montre le marronnier et le chiffre : elle les connaissait comme moi. « Puissiez-vous, mes enfans, vous aimer aussi « long-temps que durera ce gage de votre amour.

« — Maman, quand on aime une fois, n'est-ce « pas pour la vie?

« — Ambroise, je vous recommande particu- « lièrement ce petit jardin. J'y viendrai travailler « souvent avec ma fille et M. de Courcelles. Ré- « tablissez le cours de ce petit ruisseau, obstrué « de toutes parts. Son cours lent et régulier est « l'image d'une vie heureuse et tranquille.

Jeannette accourt. Elle nous annonce madame Rigaud. Nous allons la recevoir. Elle sourit aussi en nous regardant Jules et moi. Nous ne disons cependant rien qui puisse l'éclairer. L'amour heureux ne peut-il se cacher? Elle est aimable, madame Rigaud. Elle répand de l'intérêt sur tout ce qu'elle dit, et elle parle de tout, excepté de l'amour. A la vérité, elle a quarante ans... Hé bien! qu'importe? Ne peut-on se rappeler un beau jour parce qu'il est écoulé? Le jour nébuleux qui lui succède, n'en rend-il pas le souvenir plus précieux? Ah! jusque sous les glaces de l'âge, Jules et moi nous aimerons à célébrer nos premières amours. La politesse de madame Rigaud, les agrémens de sa conversation nous forcent à l'écouter, à lui répondre, et pas un mot qui aille à mon cœur, qui flatte celui de Jules! Quel temps elle nous fait perdre!

On dit qu'il y a des femmes qui savent dissimuler. Comment donc font-elles? Que je me taise, ou que je parle, mon cœur est toujours à découvert. Maman me regarde d'une manière qui

m'annonce qu'elle pénètre mon mécontentement, et qu'elle ne l'approuve pas. Elle veut parler, et elle paraît embarrassée sur le choix de ses expressions. Peut-être craint-elle de me nuire dans l'esprit de madame Rigaud; peut-être aussi désirerait-elle nous mettre tous à notre aise. « Mon « aimable voisine, dit-elle enfin, vous remarquez « sans doute la contrainte de ces deux jeunes « gens, et vous n'en pouvez deviner la cause : je « vais vous la dire. Ils s'aiment depuis long-temps, « et hier, M. de Méran a arrêté leur mariage pour « une époque assez éloignée, il est vrai; cependant « la joie qu'ils ont ressentie ne leur a laissé que « la faculté de jouir de leur bonheur, et leur a ôté « celle de s'exprimer, et même d'être à la conver- « sation. Excusez-les.

« — Comment, madame la comtesse, que je « les excuse! ce qu'ils éprouvent est très-naturel, « et j'aime à les voir heureux, comme je l'ai été « à leur âge. L'aspect de ce couple charmant me « rappelle à des souvenirs bien doux. Permettez « que je les en remercie, et que je les félicite. » Madame Rigaud nous a embrassés tous deux. De quel pesant fardeau je suis débarrassée! Que je sais de gré à ma mère de s'être expliquée franchement! Nous sommes avec nos confidens, et, en leur présence, on se laisse aller à l'impulsion de son cœur.

Nous avons cessé de nous contraindre. Jules s'est approché de moi. Il m'a demandé ma main;

je la lui ai laissé prendre. Il m'a parlé amour; je lui ai répondu. Il y avait dans nos idées une incohérence, un désordre, qui ne devaient pas donner une opinion favorable de notre esprit. Quand on aime, on dit toujours bien pour soi; on doit rarement plaire aux autres. J'ai regardé madame Rigaud; elle m'a paru attendrie. J'en ai conclu que l'amour n'est jamais si touchant, que lorsqu'il déraisonne, et que la liaison des pensées, la correction du langage prouvent du cacul, et par conséquent un cœur froid.

Le dîner a été charmant. Jules et moi avons fait l'histoire de notre petit ménage depuis... Mais depuis hier, jusqu'à... jusqu'à... Mais, je crois, jusqu'à la plus extrême vieillesse. Je ne suis pas vaine; mais j'avoue avoir esquissé des tableaux que les Graces n'eussent pas désavoués : quand on est dans l'enchantement, on peint toujours bien le bonheur. La vigueur du pinceau de Jules entraînait maman et madame Rigaud avec une force irrésistible. Elles souriaient; elles pleuraient; elles me pressaient tour à tour dans leurs bras.

Dès ce moment, l'étiquette a été bannie du château. Madame Rigaud y passe une journée, nous allons le lendemain nous établir chez elle. Sans cesse elle entend l'expression du sentiment le plus pur et le plus vrai. Ce langage ne paraît pas l'ennuyer, car elle est toujours avec nous. Peut-être quand on a passé l'âge d'aimer, croit-on

rétrograder en voyant la félicité des autres. Peut-être est-ce là une des jouissances de notre arrière-saison.

Maman s'attache tous les jours davantage à madame Rigaud. Moi, je la trouve charmante. Peut-être encore sa complaisance ajoute-t-elle quelque chose à son mérite. Croirais-tu qu'elle la porte jusqu'à passer des heures entières avec nous dans le petit jardin? Il est entièrement restauré. Je le trouve délicieux. Oh! ce marronnier, comme il s'élève, depuis que sa tige est débarrassée des vilaines plantes qui en dérobaient une partie! Comme il est droit, vert, majestueux! Et ce chiffre! avec quel plaisir je m'arrête devant lui! Que je rêve là doucement! Quelquefois madame Rigaud me jette sa pelotte de coton pour me tirer de ma rêverie; maman me dit que je suis un enfant; je ne sens, je n'entends rien. Jules paraît; je cours au-devant de lui. Il a seul le pouvoir de m'arracher au marronnier, ou plutôt le marronnier n'est qu'un trophée érigé à l'amour: il n'est précieux que lorsque Jules n'est pas avec moi.

Je reçois ta réponse. Tu me félicites, ma bonne Claire; mais tu me crois plus heureuse que prudente. J'aurais parlé, dis-tu, si mon père ne se fût expliqué très-à-propos, et ne m'eût épargné une démarche répréhensible. Je ne sais ce que j'aurais fait, Claire; mais je m'applaudis avec toi de n'avoir rien à me reprocher. Le terme fixé

pour notre mariage t'effraie. Pourquoi donc? Crois-tu qu'on se lasse d'être heureuse? Et je le suis tant! Tu me conseilles d'être toujours auprès de ma mère, ou de madame Rigaud. Je n'en vois pas la nécessité. Mais il est vraisemblable que ces dames pensent comme toi, parce qu'une d'elles est sans cesse avec nous. Que m'importe? Il nous est permis de tout dire; n'est-ce pas comme si nous étions seuls?

Ton mari t'aime tendrement, et tu as la certitude d'être mère dans quelques mois. Je partage avec toi ce double bonheur; je t'en fais mon sincère compliment. M. de Villers a, dis-tu, des momens de vivacité qui t'embarrassent, qui t'effraient quelquefois. Permets que je te conseille à mon tour. Un homme vif n'est jamais à craindre pour l'objet qu'il aime. Ne heurte point M. de Villers; laisse-le dire. Souris-lui, embrasse-le, quand il sera calmé; il te demandera pardon. Tu vas t'écrier que je parle en femme raisonnable; que tu étais loin de me croire cette connaissance du cœur humain. Ma chère amie, je ne veux pas d'éloges que je n'ai pas mérités. Le moyen que je t'indique a souvent été employé par ma bonne mère, et toujours avec succès. On ne se défie pas de l'enfance, et ce que j'ai vu et entendu, il y a neuf ou dix ans, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Ces dames et Jules suivent l'allée qui conduit au petit jardin. Jules se tourne à chaque pas du

côté du château. Oui, oui, mon ami, je t'entends, je te suis. J'ouvre ma croisée; je fais voltiger mon mouchoir. Je suis entendue; Jules me répond de la main. Je te quitte, Claire. Je vole où m'appelle l'amour.

On vient de remettre à maman un énorme paquet de mon père. Il renferme une lettre de monsieur à madame Rigaud. Notre cher mécanicien annonce l'envoi de plusieurs métiers. Il a joint à sa lettre les plans des hangars qu'il faut faire construire. Il engage sa femme à aller à Argentan; à y voir les ouvriers de toute espèce, à leur communiquer les plans, à leur faire rédiger leurs devis. Il prie M. de Courcelles d'accompagner sa femme, de la seconder. Il n'y a pas, dit-il, un moment à perdre. Il est clair que mon père a trouvé de l'argent.

Jules et moi nous nous regardons tristement. Nous séparer, pour combien d'heures, lorsque nous sommes si bien ensemble! voilà ce que disent nos yeux. Maman nous a entendus. « Mes « enfans, il le faut. La politesse et votre intérêt « l'exigent. — Mademoiselle, je ne garderai M. de « Courcelles que trois jours. — Trois jours, ma- « dame, pour aller à Argentan, à deux lieues « d'ici! — Trois jours, sont-ils donc si longs, « mademoiselle? — Ils passent rapidement quand « je suis avec lui.— Adèle, ma fille, le marronnier « te restera. — Et quel sera l'appui de Jules, ma- « man? — La satisfaction de travailler à assurer

« votre union. Résignez-vous, mes enfans. — Il « le faut bien. »

A propos, et la lettre de mon père? Maman ne finit pas de la lire : il est vrai qu'elle a huit pages d'une écriture très-serrée. Ah! elle me parvient enfin. J'attire Jules sur le banc; nous tenons chacun un côté de la lettre; nous lisons ensemble. J'avais passé mon bras autour de son cou... Je l'ai retiré, Claire; je l'ai retiré aussitôt.

Mon père a trouvé cinq cent mille francs à un intérêt raisonnable. Il a passé son acte d'association avec M. Rigaud, et il a versé ses fonds dans ses mains. M. Rigaud va faire des acquisitions considérables en laines. Dans deux mois l'entreprise sera en pleine activité. Mon père oublié, ignoré maintenant, a cependant conservé à Paris un ami puissant, qui fait le bien, lorsqu'il en trouve l'occasion. Il n'est plus douteux que les draps, nécessaires à l'habillement des armées, seront fournis par M. Rigaud. Mon père termine cet article très-long, par deux lignes charmantes : il s'applaudit à chaque instant du parti qu'il a pris, parce qu'il assure la félicité de sa fille chérie et de son fils adoptif.

Il a été chez M. d'Estouville. Il s'est fait accompagner de MM. de Merteuil et du Fernage. L'explication a été vive; mais M. d'Estouville a fini par convenir qu'il n'a pas le droit de contraindre son neveu. La lettre de Jules a singulièrement contribué à le calmer : il a paru satis-

fait du ton de respect et d'affection qui y règnent. Il persiste cependant dans le dessein de ne laisser son bien qu'à celui qui s'attachera à son sort, et qui prendra soin de sa vieillesse. Avec quel plaisir je vois qu'il n'existe plus d'inimitié entre l'oncle et le neveu! Que nous importe la fortune de M. d'Estouville? ne sommes-nous pas richès déja? ne le serons-nous pas davantage dans quelques années, et, à la rigueur, ne le serions-nous pas assez de notre amour?

Ah! M. de Méran a été te voir plusieurs fois, et tu l'as accueilli comme un second père. Je t'en remercie, Claire. Probablement il ne t'a pas dit tout ce qu'il pense de toi : je vais te l'apprendre. Tu es plus jolie que jamais; ta grossesse te donne un air de langueur qui te sied à merveille; tu es toujours ce que tu fus ici, bonne, douce, spirituelle, aimable; ton mari raffole de toi; tu fais son bonheur et celui de tous ceux qui t'appartiennent; enfin, tu tiens ta maison avec une facilité, une noblesse qu'on rencontre rarement dans une femme de vingt ans. Si mon père était là, je l'embrasserais sur les deux joues pour la justice qu'il te rend. Il finit sa lettre en nous annonçant son prochain retour.

Ah! mon Dieu! madame Rigaud ne propose-t-elle pas à Jules de partir dès demain? Où serait donc l'inconvénient de différer d'un jour ou deux? Je combats la résolution de madame Rigaud. Maman me fait observer que si Jules ne part qu'a-

près-demain, il reviendra un jour plus tard : je baisse la tête et je n'ajoute pas un mot. Pauvre Jules! pauvre Adèle.

Où iront-ils loger? dans quelque mauvaise auberge où ils manqueront de tout. Trouve-t-on quelque chose à Argentan? Je veux qu'il soit là comme ici... à la présence près de son Adèle, que rien ne peut remplacer. Et moi, comme je vais être seule! Ah! Claire, c'est la première fois que nous nous quittons depuis qu'il est sorti de son lycée, et qu'il est entré chez mon père.

Je fais une revue exacte dans l'office et dans les armoires où maman serre ses petites friandises, et je fais des paquets de ce qu'il y a de mieux. J'envoie Jeannette à la cave; je lui ordonne d'arranger un panier du meilleur vin; de faire rouler ensuite un coucher complet dans une banne, et de le faire charger sur le cabriolet dans lequel ils monteront demain matin. Si M. de Méran était avec nous, je n'oserais disposer ainsi de ce qui est au château; mais maman est si bonne! Peut-être n'ai-je fait que la prévenir. Où donc est-elle? où sont-ils tous les trois? Jules part demain, et il peut perdre un seul instant! Leur absence me laisse au moins la liberté de tout arranger à mon gré.

Ah! le voilà. Il a mis quelques effets dans une valise. Ces soins-là étaient indispensables, et je l'accusais! Il faut savoir réparer une injustice, et je n'ai qu'un moyen pour cela : c'est de me mon-

trer plus aimante que je ne l'ai paru encore. Il est bien doux d'effacer ainsi ses torts. Je me consolerais d'en avoir à chaque instant, en m'abandonnant sans réserve à la vivacité de mon amour.

Il m'écrira, Claire, il m'écrira tous les jours d'Argentan; je lui répondrai; maman le permet, sous la seule condition que les lettres de Jules lui seront adressées, et qu'elle fera partir les miennes. Elle veut lire les unes et les autres, rien n'est plus clair. Eh bien, elle aura une jouissance de plus, et nous un témoin irrécusable de l'innocence de notre amour.

Notre souper est triste, bien triste. Je pense que, dans quelques heures, je ne le verrai plus. Il fait la même réflexion : je lis sa pensée dans ses yeux. Maman n'est pas gaie, sans doute parce qu'elle nous voit souffrans. Madame Rigaud veut animer la conversation. Peine inutile. Personne ne lui répond, et l'esprit ne produit pas longtemps seul.

Tu vas dire, Claire, que notre chagrin est de l'enfantillage; que trois jours sont un point imperceptible de la durée de notre existence. Tu diras tout ce que tu voudras : le raisonnement ne peut rien contre le sentiment. J'éprouve qu'en amour la perte la plus légère est immense. Il n'est au pouvoir de personne de me persuader le contraire.

Maman remarque qu'il est l'heure de se retirer : c'est dire que nous nous fassions nos adieux.

Des adieux! ce mot a quelque chose d'effrayant, de funèbre. « Jules, remettons ce moment à de-« main. N'ajoutons pas une nuit à celles que nous « passerons éloignés l'un de l'autre. Celle-ci s'é-« coulera plus doucement par l'espérance de nous « revoir encore. » Il sort plongé dans une profonde tristesse. Maman me conduit chez moi : elle veut me faire un conte. Ah! je suis incapable d'écouter. Madame Rigaud est plus adroite : elle me parle de son retour; de la joie que Jules et moi aurons à nous retrouver. Elle fixe mon attention; elle la soutient par la grace, le charme de ses tableaux; elle me console. Madame Rigaud a aimé. Oh! elle a aimé bien tendrement : l'expérience seule peut donner cette connaissance approfondie des replis du cœur humain.

Je n'ai pas dormi, Claire, et la nuit ne m'a pas paru longue. Je l'ai passée à répéter ce que m'a dit madame Rigaud, à ajouter des tableaux aux siens, à laisser errer mon imagination sur les scènes de bonheur qui se succédaient sans interruption.

Le jour paraît. Je m'habille, je descends. Maman, Jules, madame Rigaud, m'ont devancée. Comment ont-ils donc fait? Si je n'avais craint que maman m'accusât de folie, je serais là depuis deux heures.

Le domestique, qui doit les conduire, vient les avertir que leur voiture est prête. Je lui fais sa leçon; je m'épuise en recommandations : il

semble que la route d'ici à Argentan soit semée de précipices, et c'est le plus beau chemin du monde. Que veux-tu, Claire? Peut-être ne cherché-je que des prétextes, pour retenir Jules quelques instans de plus.

Voilà le moment redouté; le voilà, Claire, puisque c'est le dernier. Je n'ai pas la force de lui parler. Que lui dirais-je, d'ailleurs, qui pût exprimer ce que je sens? Il tient ma main; je le regarde; une larme s'échappe de ma paupière; je l'essuie furtivement. En portant mes yeux sur les siens, je le vois s'efforcer de retenir des pleurs, qui coulent malgré lui. Ma main lui échappe; madame Rigaud l'entraîne; je cache ma peine dans le sein de maman. Elle me conduit au marronnier, elle me le montre. « Adèle, c'est ici que « tu le reverras. »

Que signifient ces éclats de rire? Nous passons dans la cour; nous trouvons nos gens arrêtés devant le cabriolet. Il est encombré de manière à n'y pas faire entrer une épingle : ce que je faisais de mon côté, maman l'avait fait du sien. « Ces « dames, dit madame Rigaud, en riant de tout « son cœur, ont cru que nous partions pour les « Grandes Indes. » Maman a ri; Jules a ri; j'ai ri avec eux. Il m'est démontré maintenant que les extrêmes se touchent.

Il faut décharger le cabriolet, et faire un choix dans les choses qu'on y a entassées. Au moins une heure de gagnée, Claire. Mais dans une heure, il

faudra revenir aux pénibles sensations qui nous affectaient si fortement, il y a quatre minutes. Ah ! lorsqu'un mal est inévitable, il n'y a pas à différer : il faut se résigner, se présenter, et recevoir le coup.

C'en est fait, il est parti cette fois. Mon pauvre cœur est oppressé. Maman me parle. Hé ! que me font des mots? Il n'y a que des larmes qui puissent me soulager. J'en trouve, Claire; elles coulent en abondance; et je me sens mieux. Oh ! je suis seule, absolument seule. Je le cherche dans tous les lieux qu'il animait, qu'il embellissait de sa présence. Une solitude désolante, un désert aride ont succédé à la vie, au mouvement. Oh ! si je me séparais de lui pour toujours, je mourrais, je le sens, et la mort serait le plus grand bien qui pût m'arriver : c'est le seul remède à d'éternelles douleurs.

Pourquoi donc cette soif de richesses? Quarante mille livres de rente n'auraient-elles pas suffi aux besoins de tous? Jules et moi aurions-nous demandé quelque chose à mon père? Aurait-il été forcé à diminuer son train? Nous aurions vécu comme nous vivons maintenant. M. de Méran pouvait commencer notre félicité, en jouir lui-même demain, aujourd'hui, hier. Mais on nous impose trois ans d'attente, et qui sait ce qui peut arriver pendant un espace aussi long? Jules sera assujéti à un travail qui lui dérobera presque tout son temps. Que lui restera-t-il à donner à l'amour?

Dans trois ans, nous aurons deux cent mille francs de revenu! Hé! nous aimerons-nous davantage, et le bonheur réside-t-il dans le faste et le superflu? Il est en nous; c'est là qu'il faut le chercher, et non sous des monceaux d'or, qui doivent flétrir et dessécher le cœur.

Je m'arrête. Je crois que je raisonne mal, Claire. Je réponds du cœur et de la conduite de Jules. Mais des parens, qui ont de la prudence, marient-ils un homme de vingt ans.? Ai-je bien moi-même ce qu'on exige d'une maîtresse de maison? Est-ce à seize ans, dépourvue de tout usage du monde, timide quelquefois jusqu'à paraître embarrassée, que je pourrais diriger mes gens, leur inspirer du respect, régler les plaisirs d'un cercle, y développer la dignité aimable qui plaît et qui impose? M. de Méran peut-il consentir à ce que Jules renonce à la fortune de son oncle, sans lui offrir l'équivalent de ce qu'il me sacrifie? Bornera-t-il ses espérances à cette terre, qui produit à peine le quart des revenus de M. d'Estouville, et n'est-il pas dans la nature qu'un père soit flatté de voir sa fille posséder de grands biens? Quand je juge avec désintéressement, je ne trouve rien à opposer à ces raisonnemens-là. Je sens que la sagesse même règle la conduite de mes parens; que ce sont eux, et non moi qu'il faut croire; que je dois bénir leur prévoyance, leur bonté, et me soumettre sans murmure. Voilà ce que je me dis à présent, et dans quelques minutes, mon cœur re-

viendra tout entier à Jules, à l'amour; je me laisserai aller à des plaintes indiscrètes, déplacées. Pauvre jeune fille! je n'ai plus une heure de calme; je change d'opinion à chaque instant, et cependant je suis heureuse de cet avenir même, qui se montre encore si loin de moi. Étrange opposition d'un individu avec lui-même! Ces combats entre mon cœur et ma raison dureront-ils, Claire?

Le cabriolet ne revient pas. Sans doute Jules a voulu m'écrire avant que de le faire repartir. Peut-être écrit-il en ce moment. Je vais lui écrire aussi. Forte de son absence, je laisse courir ma plume; je ne cherche pas une expression; elles se présentent en foule, et elles sont toutes délirantes.... Non, cette lettre ne partira pas. Il y a trop d'amour sur ce papier. Qu'il rentre au fond de mon cœur; qu'il ne s'en échappe que des lueurs que puisse avouer la plus rigoureuse décence. Ne dois-je pas d'ailleurs présenter mes lettres ouvertes à maman? Oui, je bénis sa prévoyance. Je sens la nécessité de m'y soumettre.

Qu'il serait heureux cependant s'il lisait cette lettre!... Mais son estime; mais ce que je me dois!... C'en est fait, Claire, la lettre est en morceaux. J'ai fait une bonne action, car je suis contente de moi.

Je descends auprès de ma mère. J'écrirai sous ses yeux. Sa présence calmera mon imagination, et il ne m'échappera pas un mot indigne d'elle et de moi.

C'est cela; c'est bien cela. Je ne laisse percer

qu'un sentiment doux. Jules suppléera ce que je ne peux lui dire. « Tu parais embarrassée, Adèle. « Écris à ton ami, comme si ta fille devait lire tes « lettres un jour. Parle-lui à son retour comme tu « voudras que parle ta fille à l'amant que tu lui « auras choisi. » Je me lève; j'embrasse maman de tout mon cœur, et je me jure à moi-même de ne jamais oublier ces conseils.

J'entends le pas d'un cheval, un bruit de roues... C'est le cabriolet qui rentre.... oui, le voilà. Je cours, je vole. Firmin me remet la lettre que j'attendais. Je la prends, je porte la main sur le cachet.... je m'arrête. Je me souviens de ce que j'ai promis à ma mère. Je reviens en courant; je lui présente le paquet. Elle l'ouvre, elle lit; elle me remet la lettre. « Tu peux la lire, mon enfant. Les expressions sont « tendres; mais ce sont celles d'un cœur honnête. »

Une première lettre de lui! Conçois-tu ma joie, mon ravissement? Jules a tracé ces caractères : oh! combien ils sont précieux pour moi! Je ne lis pas, je dévore. Je relis, pour relire encore, et je crois toujours lire pour la première fois. Je m'échappe; je cours sous le marronnier; je veux réunir tout ce qui parle à mon cœur. Là, je pèse, j'interprète chaque mot. Je trouve, je rétablis le vrai sens, caché sous une réserve indispensable. Je porte la lettre sur mes lèvres; je la serre dans mon sein; je l'en retire pour la baiser encore, pour la relire... je suis hors de moi.

Et Jules? ne saura-t-il pas que je me suis oc-

cupée de lui, que je ne peux m'occuper d'autre chose? N'éprouve-t-il pas le besoin de me lire? Ne lui rendrai-je pas le bien qu'il me fait? Je rentre au château. Je presse maman de faire repartir Firmin. Elle a lu, elle a cacheté ma lettre; elle en est contente; elle me permet d'en disposer. Je cherche Firmin. Le pauvre homme se repose. Je souffre du surcroît de fatigue que je vais lui imposer; mais dans une heure Jules peut avoir ma lettre. Et j'attendrais à demain! non, non, cela est impossible. Je parle à Firmin. Mon ton est doux et caressant; je presse lorsque je peux commander. Effet certain de la bonté sur ceux qui sont dans notre dépendance! Dès que Firmin m'a comprise, il se lève; il va à l'écurie; je ne le quitte pas, et pendant qu'il selle un cheval, je l'interroge sur Argentan, sur l'auberge, sur ce qu'y fait Jules, sur ce qu'il dit; je demanderais presque ce qu'il pense. Au départ de mon courrier, je connais le *Lion Rouge* et la chambre de Jules, comme si je l'avais accompagné.

J'apprends, au retour de Firmin, qu'il s'est enfermé avec ma lettre, et qu'il n'a plus reparu. Il a travaillé toute la journée. Madame Rigaud se loue infiniment de son intelligence et de son activité. Elle croit possible de nous le ramener demain au soir. Oh! oui, cela est possible, très-possible. Qu'elle me le ramène, et le baiser de la reconnaissance sera le prix de ce qu'elle aura fait pour moi.

Firmin rapporte une lettre de mon père. Sur-

croît de bonheur! bonheur inespéré! Il arrive aussi demain soir avec M. Rigaud. Oh! il faut que Jules revienne; il le faut absolument. Au point du jour, je renvoie Firmin à Argentan. Quelle réunion précieuse comblera demain tous mes vœux! Et je n'aurai passé qu'une nuit loin de Jules! J'emploierai ce temps à arranger une petite fête: ce sera celle de la piété filiale et de l'amour. « Une « petite fête, n'est-ce pas, maman? Tu le per- » mets? — Je t'y invite. Je t'aiderai dans tes dis- » positions. »

L'idée de Jules est unie maintenant à celle de mon père. Ces deux êtres-là sont inséparables; Adèle les porte tous deux dans son cœur. Je m'en occupe exclusivement dans ce lit, dont la vivacité de mes sensations semble avoir banni le sommeil. Des paysannes vêtues de blanc; des bouquets et des rubans à leur corset... des guirlandes de fleurs présentées par elles à mon père, et attachées par Jules et moi, sous le berceau où il sera assis. Elles formeront une espèce de dais sur sa tête. Maman, placée à côté de lui, partagera nos hommages. M. et madame Rigaud... les bords du ruisseau illuminés... une musette... un repas champêtre... Mes yeux se ferment... Je n'ai pas dormi la nuit dernière; je cède, malgré moi, à la fatigue et aux douceurs du repos.

CHAPITRE V.

Une petite fête.

Dix heures, dix heures! Est-il possible de dormir ainsi quand on attend son père et son amant? Je m'habille à la hâte; je descends; je prends à peine le temps de déjeuner, et je cours le village : je n'ai pas un instant à perdre.

J'ai rassemblé six paysannes, jeunes, un peu hâlées, mais jolies. Je les emmène avec moi. Je les introduis dans le grand parterre : je ne veux pas qu'on arrache une feuille au petit jardin. J'invite Ambroise à se réunir à elles, à trancher sans pitié le lilas, le seringat, l'anémone, la jonquille et l'humble muguet. Je préside aux travaux, j'encourage mes petites ouvrières; dans une demi-heure nous avons d'énormes faisceaux de fleurs. Je les fais porter à l'ombre; Ambroise va chercher des cerceaux, des bottes de jonc, et assis tous ensemble sous le grand tilleul, nous travaillons avec ardeur à faire nos guirlandes. Maman paraît sous son grand chapeau de paille; elle se place au milieu de nous. La chansonnette se fait entendre; elle égaie notre travail; elle ajoute à notre activité.

Ah! mon Dieu! j'ai perdu la tête. J'ai oublié de faire partir Firmin pour Argentan. Il faut que Jules sache que son bienfaiteur arrive aujourd'hui. Il

est dans les convenances qu'il se rende ici pour le recevoir. Madame Rigaud n'a rien à opposer à un semblable motif. Je ne dirai pas un mot de notre amour dans mon billet: j'aurais l'air d'avoir cherché un prétexte pour satisfaire mon cœur, et j'affaiblirais la raison que je veux donner comme l'unique cause de mes instances. Il y a bien un peu de calcul et de ruse dans ce que je fais là; j'en conviens, Claire. Mais tu conviendras aussi que tout cela est très-innocent.

Je prends le crayon de maman. Je trouve un chiffon de papier dans son sac. J'écris cinq à six lignes; je les lui montre; je les donne à Firmin; il part comme le vent. Jules reviendra ce soir. Oui, oui, il reviendra.

Hé! mais il nous faut de l'artillerie; pour célébrer dignement le retour de mon père. Maman a chargé le garde-chasse de distribuer de la poudre à ceux de nos habitans qui ont de vieilles canardières. Bon! oh! quel bruit ils vont faire! Elle a ordonné le souper; il sera servi sous la coudrette. Point de livrée; rien qui rappelle la servitude. Les jeunes filles apporteront les plats. Quand elles seront habillées, ce seront autant d'Hébé. « Idée « heureuse, excellente maman... » Oh, mon Dieu, je n'entends rien à travailler le jonc; mes fleurs se détachent; quelques-unes se brisent. Mes jeunes filles rient de ma maladresse... « Jeannette, du « fil, du gros fil, du fil en quantité. Dépêchez-« vous, courez, volez. »

Où donc est allé Ambroise? Ah! il arrange les cerceaux qui doivent supporter les guirlandes. « Et une musette, maman? Où trouverons-nous « une musette? Le ménétrier du village ne joue « que du violon, et son instrument n'a que trois « cordes. — L'instrument qui plaira le plus à ton « père, est celui qui résonnera sous tes doigts. Ce « soir, on apportera le piano dans ton petit bos- « quet. — Et des verres de couleur, maman? — « Tu ne penses pas à ceux qui t'ont si bien servi « à ma fête. — Jeannette, Jeannette, allez vite dans « le petit grenier. Faites descendre ces verres; qu'on « les nettoie; qu'on les apporte ici. Nous étudie- « rons la manière la plus avantageuse de les placer « à l'effet. Est-ce bien tout, maman? Ne manque- « t-il plus rien? — Je ne le crois pas, ma fille. — « Finissons nos guirlandes, et allons dîner. — Dîner « à midi! Ma pauvre Adèle, tu crois abréger le « temps, en faisant en quelques heures ce qui « pourrait t'occuper pendant une journée. — Tu « as raison, maman. Mon agitation, le mouvement « que je me donne, la célérité que je mets à tout, « ne font pas aller plus vite les aiguilles de ma « montre. Hélas! »

Que ce jour est long, Claire! Nos dispositions étaient multipliées; elles sont faites, et j'ai encore cinq à six heures à attendre! Le temps s'arrête-t-il pour l'être impatient? Je vais, je reviens, je repasse partout; je m'afflige tout de bon de ne trouver plus rien à faire. Je tire ma montre, je

regarde la pendule; je ne peux m'en rapporter à elles. Je consulte le cadran solaire : le soleil ne marche pas aujourd'hui. Je me dépite, je m'ennuie, je bâille, je me fâche sérieusement; je suis en ce moment le petit être le plus déraisonnable qui existe dans la nature.

Ah ! la cloche sonne enfin. Enfin nous allons dîner. Une heure à table ; une autre employée à tout revoir, à répéter mes instructions, à m'assurer qu'elles sont conçues, qu'elles seront bien exécutées, et nous verrons après.

Firmin est de retour. Madame Rigaud croit toujours pouvoir revenir aujourd'hui; mais il lui est impossible de déterminer l'heure. Elle croit! Peut-on s'exprimer ainsi! Ne se doute-t-elle pas que je compte les minutes, que je suis sur des charbons? Elle croit! Et Jules! qui ne me répond pas un mot ! Il est au milieu de dix à douze ouvriers, dit Firmin. Des charpentiers, des serruriers! Et que suis-je donc, moi?... Ne sens-tu pas, injuste petite créature, qu'il se hâte de tout terminer pour te revoir plus tôt? Un regard de lui ne vaut-il pas vingt lettres? Dînons, maman, dînons. »

Elle ne finit pas. J'aurais dîné trois fois, pendant qu'elle mange cette aile de volaille. Je ne suis pas maîtresse de moi; je saute sur ma chaise; je me sens prête à m'envoler. Oh! Claire, quel mal m'aurait fait ce cœur-là, si on m'eût refusé Jules! Maman a la bonté de ne pas se fâcher. Elle pardonne à ce qu'elle appelle mon enfantillage. Oh!

non, non, je ne suis plus un enfant. L'enfance ne connaît pas ce feu divin qui circule dans mes veines.

Enfin maman se lève. Je cours de tous les côtés; je cherche à étendre mon horizon. Étourdie que je suis! Quand Jules est parti, j'étais affligée, navrée, absorbée. Je n'ai pensé ni au belvédère, ni au télescope. Mon œil contristé eût accompagné Jules jusqu'aux portes d'Argentan. Je reviens sur mes pas; je monte, j'ajuste l'instrument. Voilà l'enceinte de la ville; les murailles sont au bout de ma lunette; je crois respirer le même air que lui. Déja je suis heureuse.

On me touche le bras; je me tourne: c'est ma-
« man. « Adèle, ta façon d'aimer ne vaut rien. Nos
« facultés sont bornées, et tu uses l'amour avant
« le temps. — L'amour, maman! c'est l'éther, le
« feu céleste qui anime tout; il est indestructible.
« — Viens faire un piquet à écrire. — Un piquet,
« maman, quand j'attends Jules, quand je suis fixée
« ici par l'espoir de voir sortir le cabriolet d'Argen-
« tan dans une heure, dans une minute, à l'instant
« même; quand je peux le suivre à travers le feuil-
« lage jusqu'à la grille du château! Je ne serais pas
« au jeu. Dispensez-moi de jouer, ma bonne mère;
« laissez-moi ici. — Et ton père, qui peut-être ar-
« rivera le premier? — Tu as raison. Envoie un
« domestique à la dernière poste; qu'il y prenne
« un cheval quand ces messieurs y arriveront;

« qu'il revienne ventre-à-terre. Je descends, je « vole au-devant de mon père, je me précipite « dans ses bras. Mais, par grace, laisse-moi ici.— « Quelle enfant! quelle enfant! » Elle se retire.

Pour l'empire du monde, je n'éloignerais pas mon œil du télescope. Est-on en prison dans cette ville? Personne n'en sort. Vous verrez que madame Rigaud ne se mettra en route qu'après avoir fait écrire le dernier clou, la dernière cheville. Quelle femme! Et je croyais qu'elle avait aimé!

Ah! ah! une voiture... Hé, non, ce n'est pas cela. M. Jules avait bien affaire d'accepter une pareille proposition! Est-ce au fils d'un chef d'escadre qu'il convient de se mêler de hangars?... Allons, allons, n'est-ce pas l'amour qui le fait descendre de son rang? Dois-je lui reprocher un oubli dont je suis l'unique objet? D'ailleurs mon père, esclave de l'honneur, juge irrécusable de tout ce qui s'y rapporte, aurait-il souffert que l'homme qui doit être son fils eût à rougir à ses propres yeux, et à ceux des autres?... Ah! un cabriolet! caisse et roues jaunes! Le voilà, le voilà!... Non, non. Ce cheval est blanc; le nôtre est noir.

La nuit s'approche, et dans une heure je ne pourrai plus rien distinguer. Je suis au supplice... Me trompé-je encore? Oh! c'est lui, c'est lui, cette fois! La capote porte dans l'intérieur du cabriolet une ombre qui ne me permet pas de

distinguer ses traits. N'importe; c'est lui qui conduit, et je vois un gant chamois, une manche verte. Le voilà, le voilà!

Une longue file d'ormes, qu'on a négligé d'élaguer, me dérobe la voiture. Pourquoi ne pas élaguer tous les arbres? A-t-on besoin d'ombre sur une grande route? Un quart-d'heure s'écoulera avant que le cabriolet reparaisse. Oh! cela ne finira pas. Ce cheval ne va point. Ne peut-il le presser? Ah! je l'ai entrevu. Il a mis le cheval au galop; il partage mon impatience. Encore des arbres, toujours des arbres!

Il a dépassé enfin la maudite avenue. Je le revois; je ne le perdrai plus de vue. Oh! c'est bien lui. Son bel œil se porte sur ce belvédère. Son cœur lui dit que je suis là. Dans dix minutes, il sera ici.

Je descends. « Maman, n'est-il pas dans les « convenances que nous allions recevoir madame « Rigaud? — Madame Rigaud? oui, oui, ma fille, « allons au-devant de madame Rigaud. » Le ton avec lequel elle a prononcé ces paroles tient de la finesse, de la raillerie : je n'ai pas l'air de m'en apercevoir. Je passe mon bras sous le sien; je l'entraîne. Ma pauvre mère ne marche plus. « Adèle, « je ne peux soutenir un tel pas. Tu ne vois pas « que nous courons. Je suis fort aise de revoir « madame Rigaud; mais je ne crois pas qu'il soit « nécessaire d'aller au-delà de la grille. — Eh! « maman, nous la rencontrerons vis-à-vis de la

« ferme, et tu ne seras pas sortie de tes domai-
« nes. — Adèle, tu n'ignores pas que je te pénè-
« tre. Souviens-toi de cette vérité, elle te sera
« utile dans beaucoup de circonstances : qui fait
« trop, dépasse le but et n'y revient jamais. —
« Mais maman... — Asseyons-nous ici, mademoi-
« selle. »

Il n'y a rien à répliquer à cela : je me soumets. Nous sommes assises sur un banc qui touche à la grille. Si tu voyais, Claire, ta bonne amie, allongeant son nez en l'air et ses bras à travers les barreaux, s'y appuyant avec force, tu dirais qu'elle veut renverser, reculer au moins cette grille. Ce que tu aurais dit, maman vient de me le dire. Je me retire précipitamment; je croise mes mains sur ma poitrine; je me tais. Mais mon cœur bat avec une violence!

Le cabriolet tourne enfin ce coude où est la laiterie, tu sais, où nous gâtions tout, en voulant faire du fromage. Jules nous voit... Il ne se donne pas le temps d'arrêter; il ouvre la voiture; il s'élance; il est à côté de nous. « Que faites-vous,
« monsieur? lui dit ma mère. Vous laissez une
« dame, que vous êtes chargé de conduire. Vous
« l'exposez aux accidens que peut causer votre
« imprudence. » Il retourne, il prend la bride du cheval, il le conduit. Il fait à madame Rigaud les excuses les plus polies, les plus franches. Nous l'avons toujours dit, Claire : il a le cœur excellent.

Madame Rigaud descend, et nous prenons tous

les quatre le chemin du château. Elle ne cesse de louer Jules, c'est-à-dire qu'elle parle charpente, mécanique, draps jusqu'à satiété. N'aurons-nous pas le temps de nous occuper de tout cela, quand le moment sera venu? J'ai bien d'autres affaires dans la tête aujourd'hui. Je n'ai pas vu Jules depuis deux jours, et au bout de deux jours on a tant de choses à se dire! aussi nous disons, nous disons, que ne disons-nous pas? Je détaille à mon ami mes dispositions pour la fête du soir. Je lui en donne la surintendance; je veux qu'il en ait tout l'honneur aux yeux de M. de Méran. Je suis longue dans mes descriptions, parce qu'il m'interrompt souvent. A propos d'une fleur, il me parle de moi. A propos de la joie que j'aurai de revoir mon père, je peins à Jules un sentiment, qui n'est pas l'amour filial. Oh! que nous sommes bien comme cela! je tiens son bras; je le regarde, il me sourit avec une tendresse, une expression! Tout à coup, nous cessons de parler; nous reprenons la parole ensemble, et cependant nous nous entendons à merveille. Des mots ne sont pas nécessaires quand on aime comme nous.

Désordre charmant, abandon délicieux, non, rien ne peut vous être comparé. La pudeur même, qui fait souvent expirer la parole sur mes lèvres, n'ôte rien aux jouissances de l'amour. Mon trouble, ma rougeur, l'agitation de mon sein ne disent-ils pas plus que je ne saurais exprimer, et maman peut-elle me défendre cela?

Antoine rentre dans la cour du château. Il a vu mon père et M. Rigaud arriver à la dernière poste. On lui tenait un cheval prêt. Il a été comme l'éclair. Dans peu d'instans je réunirai autour de moi tout ce qui m'attache à la vie. « Jules, vous « m'avez bien comprise? — Parfaitement, ma « charmante amie. — Je me repose entièrement « sur vous de l'exécution. — Vous me quittez, « Adèle! — Je vais recevoir mon père — J'y vais « avec vous. Pensez-donc que j'ai été trente-six « heures sans vous voir, et qu'un moment ne « suffit pas à mon cœur. — Et dites-moi, mon- « sieur, qui dirigera le feu roulant? Qui conduira « M. et madame de Méran sous le petit bosquet? « Qui ménagera à mon père des surprises répé- « tées? Mon ami, nous nous reverrons cent fois « dans la soirée, et un sourire de notre bienfai- « teur nous dédommagera des privations volon- « taires que nous allons nous imposer. » Tu vois, Claire, combien je suis raisonnable quand il le faut. Oh! sache-moi gré de ma conduite. Tout le mérite m'en appartient : je te jure qu'elle m'a peu coûté.

Jules a rassemblé nos mousquetaires. Il les range des deux côtés de la grille; il visite les armes; il m'assure que tout ira bien. Il court donner un coup d'œil au bosquet. A peine il nous a quittées, que le fouet des postillons se fait entendre dans l'éloignement. Maman, madame Rigaud et moi nous courons à la grille : maman va

très-bien, quand elle le veut. Ah! elle prend la grande route; elle marchera, dit-elle, jusqu'à ce qu'elle rencontre la berline. Elle a raison : elle doit plus à mon père qu'à Jules et à madame Rigaud. Une tendre épouse ne peut jamais *dépasser le but.* Oh! Jules, je ferai tout pour toi, et peut-être croirai-je ne jamais faire assez.

Maman fait signe de la main aux postillons : ils prennent le petit pas. Mon père les fait arrêter; il descend; il est dans nos bras. Nous marchons tous ensemble. Il est entre ma mère et moi; il semble se partager entre nous. M. Rigaud chemine avec sa femme : tout le monde est content.

Nous ne sommes plus qu'à vingt pas de la grille. Mon père va rentrer chez lui au milieu d'un déluge de feu. Il lui rappellera le combat d'Ouessant, où il s'est immortalisé. Combien il va être étonné, satisfait! je ne me sens pas d'aise.

Mon grand-maître de l'artillerie est revenu à son poste. J'entends le commandement *apprêtez armes, en joue, feu.* Mon père sourit; il m'embrasse.

Désolation de la désolation! les armes manquent, ou font long feu : Jules m'en avait cependant répondu. Il arrive au bruit de deux ou trois coups, qui se succèdent de loin en loin. « Quelle « poudre avez-vous donc distribuée? dit-il au « garde-chasse. — Monsieur, j'ai gardé la meil- « leure pour le service du château. » Jules fait une scène à ce pauvre homme; M. de Méran

gronde et le menace. Ce malheureux est père de famille. Perdra-t-il sa place pour quelques coups de fusil de plus ou de moins? Je fais signe à sa femme, qui, cachée dans la foule, cherche à jouir de la fête. Elle approche; elle tient un enfant de chaque main. Mon père les voit; sa physionomie se remet. Je prends son bras; Jules offre le sien à maman; nous marchons vers le bosquet.

Mes petites paysannes, jolies comme des anges, se présentent avec une grace naïve. Elles nous enlacent de leurs guirlandes; elles nous conduisent au trône de gazon qu'elles ont préparé. Nous y plaçons M. et madame de Méran. En un clin d'œil, les guirlandes ont formé sur leurs têtes une couronne émaillée et odorante... Autre accident! les cerceaux fléchissent sous le poids des fleurs; ils crient; ils se rompent; l'édifice, élevé avec tant de soins, s'écroule; mon père et ma mère sont ensevelis sous les roses et le jasmin. Nous les dégageons, et pour ramener la sérénité sur le front de M. de Méran, je cours à mon piano. Jules m'y accompagne : nous nous disposons à chanter cet air si joli de la piété filiale... Quelle fatalité me poursuit donc aujourd'hui ! L'humidité du bosquet a pénétré l'instrument. Il est discord; il m'est impossible d'en tirer quatre sons de suite. Je m'afflige, je me désole; mon père se fatigue de ces contre-temps répétés; il fronce le sourcil. Jules se hâte de faire allumer les verres de couleur. Il ordonne qu'on serve le souper.

Ah! du moins, l'illumination réussit à merveille; elle est d'un effet charmant. Mais le souper est mal servi; il n'y a pas d'intelligence dans l'arrangement des plats; les sauces ont été renversées dans le trajet du château au bosquet. Il est décidé que rien ne réussira ce soir. Il y a de quoi perdre la tête! je ne sais plus ce que je fais, ce que je dis.

Bientôt une pluie affreuse vient mettre le comble à toutes mes infortunes. Les plats sont inondés, mon piano perdu; les verres de couleur s'éteignent les uns après les autres; nous sommes mouillés jusqu'à la peau. Nous regagnons le château en courant; mon père glisse dans une allée du jardin, il tombe; Jules se précipite; il le relève, et je crois entrevoir qu'il est couvert de boue. Je voudrais être à cent pieds sous terre.

Nous rentrons. Chacun se retire de son côté; nous changeons de la tête aux pieds; nous nous retrouvons au salon. Je suis humiliée, confuse, rouge jusqu'au blanc des yeux. « Il n'y a pas « d'événement qui n'ait son côté moral, dit M. de « Méran. Souvenez-vous, ma fille, que ce qu'on « fait avec précipitation réussit rarement. — Mais, « reprend ma mère, toute la prévoyance humaine « ne peut empêcher un orage. — Allons, allons, « mes enfans, ne pensons plus à cela. Adèle, dis « qu'on nous serve des œufs à toutes sauces, car « il faut enfin souper. »

Je ne cours pas, je vole. J'ordonne et j'exécute

à la fois, trop heureuse de faire oublier mes très-récentes disgraces. Je furette dans tous les coins de l'office, et dans une demi-heure de temps je parviens à faire servir un repas qui a l'air de quelque chose. Je me garde bien d'ouvrir la bouche; Jules est aussi silencieux que moi, et s'il nous arrive de lever les yeux, c'est pour nous regarder à la dérobée.

« Ma chère Adèle, me dit enfin mon père, je « te sais bon gré de l'intention, et au moins ta « fête n'a pas eu de suites désastreuses. Cepen- « dant, ajoute-t-il en riant :

« Si je croyais aux présages,
« Je sens que j'aurais grand'peur. »

« Qu'en dites-vous, M. Rigaud? Une fête, donnée « pour célébrer notre association, notre retour, « le commencement très-prochain de nos travaux, « et qui finit aussi mal, peut donner lieu à de « tristes réflexions? » Tout cela est dit gaiement, et nous rions tous des présages et des accidens qui en ont amené l'idée. Bientôt on ne s'occupe plus que du présent; on se livre au plaisir de se trouver réunis, et demain, mon premier soin sera de faire disparaître tout ce qui pourrait rappeler cette malencontreuse soirée.

Jules m'a prévenue. Il ne reste plus de traces de mes petits chagrins d'hier, et j'ai le bon esprit de n'y plus penser. Puis-je, d'ailleurs, m'occuper d'autre chose que de Jules, quand je suis avec

lui? Ah, Claire! qu'il est aimable, qu'il est aimant! Comme il parle! Pour s'exprimer ainsi, il faut être tout amour. Oh! je le sens, je parlerais comme lui, si je me laissais aller à l'impulsion de mon cœur. Mais, mon amie, lui répondre ainsi, serait jeter de la poudre sur des charbons ardens; nous sortirions bientôt des bornes que nous nous sommes prescrites, et je n'oublierai jamais que tu me conseilles d'être partout avec lui, comme si ma mère était présente. Je ne dis rien; mais j'écoute dans un ravissement dont je ne peux te donner d'idée. Être charmant, tu me deviens nécessaire comme l'air que je respire!

Que cette matinée est belle! Quel prestige l'amour répand sur tout ce qui l'environne! Je le répète, une plante, une fleur, un brin d'herbe, tout me paraît animé du bonheur qui me pénètre. Il a pris mon bras; il tient ma main; la sienne lui parle. Oh! comme elle est éloquente! oh! comme la mienne lui répond!

« Cessons, Jules, cessons. Cette situation est « trop forte; elle est brûlante; je ne peux la sou- « tenir plus long-temps. » Je dégage mon bras, je m'éloigne de lui; je m'arrête, il me regarde; je lui souris, il se rapproche; maman paraît; je vais à elle, je l'embrasse, j'oppose un sentiment à un autre; je suis calme en rentrant au château.

On ne parle au déjeuner que d'affaires sérieuses, et on ne dit pas un mot qui ne se rapporte à Jules. Il va être continuellement occupé. Il le

sera, ainsi que je l'ai prévu, de manière à n'avoir que de courts intervalles à donner à l'amour, et il serait si doux de lui consacrer toute notre vie! Aujourd'hui même, il doit recevoir les devis des différens ouvriers; il discutera avec eux les intérêts communs. Dès demain, il fera arriver les bois de charpente; il suivra tous les travaux. M. Rigaud le guidera d'abord, c'est-à-dire que si je visite les ateliers, nous serons obsédés sans cesse par quelqu'un, par des étrangers, devant qui il faudra imposer silence même à nos yeux. C'est bien dur, Claire.

CHAPITRE VI.

Le premier baiser d'amour.

Six jours sont à peine écoulés, et l'enclos de M. Rigaud est devenu méconnaissable. Tout y est renversé, encombré; on ne sait où mettre le pied. Ici résonne la hache; là, s'élève une forge, dont le foyer brûle avant qu'elle soit couverte. La chèvre, le levier, la bisaigue, crient sous les bras vigoureux qui les remuent. Les ouvriers vont, viennent, rient, chantent et jurent tout à la fois; il y a de quoi devenir sourd. M. de Méran se promène au milieu de ces vastes ateliers. Il encourage pas sa présence; il récompense le zèle et l'industrie; il est à tout. Hier, M. Rigaud le comparait au roi Idoménée, bâtissant la ville

de Salente, et mon père n'a pu cacher le plaisir que lui a fait la comparaison.

Et ton amie, que crois-tu qu'elle fasse au milieu de ce désordre apparent? Crois-tu qu'elle se soit oubliée? non, Claire. Elle s'est entendue avec Jules, et Jules a fait élever une maisonnette en planches, bien simple, bien gaie, et décorée d'un joli papier. Pour les autres, c'est son cabinet; pour nous c'est un temple érigé à l'Amour. Il est assez spacieux pour que quatre à cinq personnes y soient fort à leur aise. Dans l'endroit le plus éclairé, Jules a placé son bureau, ses plans, ses crayons, ses livres de compte: c'est le digne architecte du roi Idoménée. Tout près de là, il a ménagé un petit coin, que remplit exactement ce lourd métier, qu'on ne déplace pas comme on veut. Plus loin est une chiffonnière. Mademoiselle Adèle brode au métier; maman et madame Rigaud cousent ou festonnent. On parle peu; on pense beaucoup. Jules sort, rentre sans cesse, et chacun de ses mouvemens m'autorise à lever les yeux... sur lui, Claire.

On ne peut pas toujours broder. Quelquefois je sors avec lui. Nous courons ensemble; je saute d'une pièce de bois sur une autre; j'évite un outil tranchant; pour cela, le bras ou la main de Jules me sont nécessaires, et l'Amour glane où il ne peut moissonner.

Nous nous rendons ordinairement chez M. Rigaud après le déjeuner. Quelquefois nous dînons

chez lui; souvent il vient dîner avec nous. Le soir, nous nous rassemblons sous mon marronnier. Papa et M. Rigaud parlent draps; maman et madame Rigaud parlent ménage; Jules et moi nous parlons amour. Les journées s'écoulent dans une agréable activité, et je viens d'éprouver que le travail est le contre-poids des passions : l'oisiveté les nourrit et les accroît. Je travaillerai, Jules travaillera : l'exaltation de sa tête et de la mienne n'amènent que des dangers. Quand elles sont échauffées, et que nous sommes seuls, nous aimons plus qu'il le faut, plus que nous le devons. J'en suis encore effrayée. Écoute, Claire, écoute.

Il est arrivé aujourd'hui une quantité considérable de laines. Madame Rigaud est particulièrement chargée de cette partie. Jules reçoit les laines, les inscrit; elle les fait emmagasiner, remuer, aérer. Elle a été occupée de ces soins pendant la plus grande partie de la journée, et maman, qui sans paraître s'occuper de rien observe tout, a oublié, pendant uue grande heure, son utile surveillance. Elle a été... je ne sais où, et je suis restée seule avec Jules. J'avoue que mon premier mouvement a été de plaisir. La réflexion m'a ramenée à un sentiment de crainte, d'une crainte vague, dont je ne pouvais trop me rendre compte. Mais est-il possible, Claire, de redouter long-temps l'homme qu'on adore? L'aiguille est tombée de ma main; je suis restée les deux bras appuyés sur mon métier, les yeux fixés sur Jules.

Il avait aussi laissé tomber sa plume, et quand on se regarde ainsi, comment ne pas s'approcher? Insensiblement nos chaises se sont touchées; nos mains se sont enlacées. Nous parlions en mots entrecoupés, très-bas, et de trop près. J'ignore réellement comment je suis arrivée là; mais je me suis trouvée sur les genoux de Jules; mon visage touchait presque au sien; je respirais son haleine; la mienne l'enivrait; nous étions hors de nous. Tout à coup, Claire, nos lèvres se sont rencontrées, se sont fixées, une puissance surnaturelle semblait les rendre inséparables. Quel baiser! Quel feu, quel désordre, quelle volupté il a porté dans tous mes sens! Je voyais le danger; je n'avais ni la force, ni la volonté de m'y soustraire. Je périssais, si Jules eût été un homme ordinaire. Il n'avait qu'à vouloir, qu'à commander. Il ne l'a pas voulu : graces lui en soient rendues. Il a détaché ses lèvres des miennes; il m'a repoussée doucement; je me suis retrouvée sur ma chaise; il a éloigné la sienne; il s'est levé; il est sorti.

Je suis restée en proie à mes réflexions, et j'en faisais d'affligeantes. Convaincue de l'énormité de ma faute, forcée de m'avouer que je ne suis rien que par la générosité de Jules, j'ai senti mon infériorité, et cette sensation humiliante m'a arraché des larmes. Je me suis promis de tout avouer à maman, de la conjurer de ne pas me quitter une minute. J'ai pensé bientôt que cette

mesure nous exposerait Jules et moi à des reproches bien mérités; qu'elle provoquerait peut-être l'arrêt de notre séparation; qu'au moins on nous priverait de la liberté honnête dont nous jouissons, et je n'ai pas eu le courage de donner des armes contre lui et contre moi. Je me suis mise à son bureau; j'ai pris sa plume; je lui ai écrit quelques lignes. Je n'ai pas affecté une fierté à laquelle ma faiblesse l'aurait empêché de croire. Je me suis montrée ce que je suis. Je l'ai supplié de m'épargner à l'avenir, d'éviter les occasions d'être seul avec moi. Je lui ai rappelé que mon innocence est un dépôt que M. de Méran lui a confié. Je ne lui ai pas reproché de l'avoir ternie : j'étais sa complice, ou plutôt je me suis laissée entraîner comme lui à la plus périlleuse, mais à la plus délicieuse ivresse. J'ai caché mon papier sous un de ses plans; je suis sortie; j'ai cherché maman; je lui ai dit que j'étais indisposée; je suis rentrée au château; je me suis enfermée chez moi. Pour les mines de Golconde, je n'aurais point paru devant Jules en ce moment : il avait sur moi trop d'avantage et de supériorité.

Quel baiser, Claire, quel baiser! Je ne l'oublierai de ma vie. Oh! il m'a éclairée, tout-à-fait éclairée; je n'ai plus de questions à te faire; je sais maintenant ce qui manque à mon bonheur et à celui de Jules. Je suis étendue sur ma chaise-longue, la tête et le cœur pleins de ce terrible et si doux baiser. Je me le reproche amèrement, et

j'en appelle un second avec une violence dont je ne suis pas maîtresse, et que je ne peux avouer qu'à toi. Je regarde mes serins avec envie; je ne peux en détacher mes yeux. Heureux petits êtres, qui ne connaissez que l'impulsion de la nature, et qui cédez, sans contrainte et sans remords, à l'attrait du plaisir... Où vais-je m'égarer! Je m'arrache de cette chambre; je parcours le château, et partout je porte avec moi le trait empoisonné.

Ma mère, inquiète de ma santé, me cherche, me rencontre, me parle. Oh! maman est mon ange tutélaire. La voir, l'écouter, c'est revenir à moi; c'est former la résolution d'être toujours digne d'elle.

Ce soir, en jouant sous le marronnier, il m'a glissé un papier. C'est la réponse à mon billet. J'ai pris le sien à la dérobée; je l'ai caché dans mon sein palpitant. J'étais mécontente de moi: je dissimulais, j'avais un secret pour ma mère; j'oubliais qu'elle doit lire avant moi tout ce que Jules m'écrit, et mes réflexions et mes regrets n'ont rien pu contre le charme qui me subjuguait. Une voix intérieure me disait, au contraire, que l'amour seul doit lire ce qui ne peut être senti que par lui. Cette voix toute-puissante a fait taire celle de ma conscience. Voilà des torts, des torts graves. Hé! qui n'en a pas quelques-uns dans sa vie?

Impatiente de parcourir ces précieux caractères, j'abrège la durée de nos jeux; je me hâte

de me renfermer chez moi. Je tire le talisman de mon corset protecteur... Oh! Claire, quelle lettre! C'est un brasier que j'avais caché dans mon sein. Si maman lisait cet écrit, tout serait perdu, terminé; une séparation, dont je ne pourrais me plaindre, serait la suite de ces transports décevans et indiscrets. Pourquoi m'écrire ainsi? N'a-t-il pas vingt ans? Ne sait-il pas qu'une pauvre jeune fille, dont le cœur s'ouvre à peine à l'amour, ne peut résister à toutes ses forces réunies? il me demande pardon de s'être oublié dans son cabinet; il s'accuse de ma faiblesse; il professe pour moi la plus haute estime, et il parle de ce baiser avec un délire qu'il me communique à l'instant, et qui étouffe mes remords. Est-il capable d'un plan de séduction? Veut-il couvrir de fleurs le précipice qu'il creuse sous mes pas? Oh! non, non, il est bon, honnête, délicat. Pouvait-il régler ses expressions au moment où j'avais fait passer dans son ame tous les feux qui embrasaient la mienne? S'il avait pu m'écrire avec quelque réserve, je lui aurais reproché de ne pas m'aimer, et, en effet, il ne m'aimerait pas. Mais ce style ravissant, ce baiser peint avec une vérité telle, qu'en lisant je crois le recevoir et le donner encore; tout cela me transporte, m'accable, me tue. Dix lettres comme celle-là, et c'en est fait de ma sagesse ou de ma vie. Et cependant, Claire, je ne peux ôter mes yeux de dessus ce dangereux papier. Je l'ai lu vingt fois, je le sais par cœur, et je le relis

encore. J'ajoute à ce qu'il dit; je lis ce qu'il pouvait dire... insensée! Ne dit-il pas assez, et ce que je dis moi-même vaut-il ce qui est écrit?

Je me mets au lit. Je place ce billet sur mon cœur. Il le corrode, il le brûle. Je l'éloigne, pour le reprendre, pour m'exposer encore au même supplice, pour savourer la même ivresse. Le sommeil fuit, et si, par intervalles, il appesantit ma paupière, cette lettre, ce baiser se retracent à mon imagination enflammée. Il n'est donc plus de repos pour moi ni le jour, ni la nuit.

Les premiers rayons du soleil me surprennent dans ces alternatives de regrets et de jouissances. Je me lève fatiguée, excédée, et cet accablement même est ma sauve-garde : il rappelle ma raison. Elle agit seule, lorsque je suis incapable de sentir. Je sais ce qu'elle exige de moi. Le sacrifice est cruel. N'importe; je vais le consommer à l'instant. Dans un moment, peut-être, je ne le pourrais plus, je ne le voudrais plus.

Je tiens ce papier, je le tiens ouvert, tendu; mes doigts se contractent; je vais le mettre en pièces... Oh! que je lise une fois encore... Non, non, si je le relis, je le remettrai dans mon sein; je le relirai cent fois dans la journée, et ma raison s'égarera sans retour.

Je suis à genoux, Claire, à genoux devant ce billet. Je le couvre de baisers et de larmes. Je sens renaître l'amour et ses transports. Je me hâte; je n'ai qu'une seconde à moi; je la donne

au devoir... Sa lettre est en lambeaux; ses débris couvrent mon parquet.

Je les ramasse avec un respect religieux. Je les porte encore sur mes lèvres; je les y reporte encore, et, en détournant la vue, je les place sur ma lampe de nuit. Orgueilleuse de ma victoire, j'attise le feu avec une joie féroce. Je m'arrache le cœur et je crois jouir.

Oui, je jouis en effet. Cette crise terminée, je sens que j'ai rempli un devoir indispensable, et malheur à celle qui a fait ce qu'elle a dû et qui n'est pas contente d'elle.

Je ne lui écrirai plus; je lui défendrai de m'écrire, non avec le ton timide d'une amante qui demande grace, mais avec la fermeté d'une femme qui veut être obéie. Jamais non plus je ne serai seule avec lui; j'en contracte l'engagement devant toi, Claire; j'en jure par ce que je dois à mes parens, à moi, à Jules lui-même, à qui je veux épargner un crime. Punis-moi, dénonce-moi à ma mère, ôte-moi son estime, sa confiance, fais-moi séparer de l'homme que j'adore, si je viole ma promesse.

Je suis là, toujours là, immobile à ma place, et sais-tu ce qui m'occupe en ce moment? Je rougis de te le dire; mais je me suis imposé la loi de ne te rien cacher. Qui me défendra de moi-même, si je dissimule avec toi? Je suis fixée vis-à-vis de ces oiseaux: je les regarde avec avidité; leurs caresses reproduisent ce trouble dan-

gereux que je redoute tant, et qui a tant de charmes! Eux aussi connaissent le baiser! Oh! que leur sort me semble digne d'envie! Ce spectacle me ramène aux institutions sociales, à leur origine; je n'ai plus qu'un pas à faire pour les attaquer, les haïr, pour n'admettre que la nature et ses lois. Je me séparerai de mes serins; j'éloignerai de moi tout ce qui me rappellerait un moment d'oubli, tout ce qui m'en ferait désirer un second. Madame Rigaud a trouvé ces oiseaux jolis; je vais les lui offrir. Elle croira que je m'impose une privation; elle m'en saura gré. Oui, c'en est une; mais elle ignorera toujours de quel genre elle est.

La cage est détachée. Je la prends, je l'emporte; ce nouveau sacrifice est fait... A quoi pensé-je? La pauvre mère couve ses petits. Elle les abandonnera; ils perdront la vie, parce que j'ai reçu un baiser de feu! Le soin de ma sûreté me donne-t-il le droit d'être cruelle? Non, non, vivez, innocens petits êtres, vivez et baisez-vous un jour.

Je remets la cage à sa place. Mais je faufile un rideau; mais je l'attache entre moi et le frêle asile du bonheur; mais je charge Jeannette de pourvoir aux besoins de la petite famille; mais je me promets de n'entrer dans ma chambre que lorsque les amours sommeilleront, et d'en sortir avant leur réveil. Es-tu contente, Claire?

Je passe chez ma mère. C'est là que je suis

bien; c'est là que j'échappe à moi-même. Elle est indisposée. Je ne la quitterai pas d'aujourd'hui. J'ordonne à Jeannette de garnir le lit qui est dans ce cabinet. Tendre mère! Comme elle est sensible à ces attentions! comme elle loue ce qu'elle appelle la tendresse filiale! Ah! Claire, qu'il est cruel de recevoir des éloges et de sentir qu'on ne les mérite pas.

CHAPITRE VII.

Le second baiser.

J'ai été imprudente, dis-tu. Oh! oui, bien imprudente. Tu ne me juges pas coupable. Je ne crois pas l'être en effet. Tu trembles que je le devienne; tu me conseilles, tu me pries, tu m'ordonnes de fuir Jules, de ne plus lui écrire, et surtout de ne jamais recevoir de lettres de lui; tu me conseilles... Que ne me conseilles-tu pas? Ah! Claire, le moment où tu vis M. de Villers, décida la plénitude de ton bonheur. Le juger, l'aimer, lui plaire, être à lui, a été l'affaire d'une semaine. Tu n'a pas eu le temps de désirer, et qu'il est facile de conseiller les privations du sein de l'abondance.

Ne t'alarme pas de ce que je te dis. Tu remplis envers moi les saints devoirs de l'amitié, et je me montrerai digne de ta tendre sollicitude. Oui, je combattrai sans cesse, et je vaincrai, je l'espère,

parce que je ferai tout pour vaincre. On oublie la lettre qu'on a écrite : je pourrai donc lui écrire quelquefois. Mais je lui défendrai de me répondre, parce qu'il est impossible de se détacher des caractères divins que trace cet homme-là... Que dis-je? Sera-t-il en sa puissance de m'obéir? Aurai-je la cruauté de lui inspirer des désirs que je ne voudrai point partager? L'exposerai-je à combattre seul? Non, non, je rétablirai le calme dans son cœur agité, et, pour cela, il ne faut pas lui écrire; il faut même ne pas lui parler amour.

Que de sacrifices! et à qui vais-je les faire? A l'espérance d'un peu d'or. Ah! dis-moi, mon amie, est-ce dans ton opulence que tu trouves le bonheur? Le nécessaire, une chaumière, et l'homme qu'on adore ne suffisent-ils pas?... Je m'arrête. Ces réflexions me rendraient ingrate, injuste envers mon père, et d'ailleurs il n'est pas de puissance capable de rien changer à ses résolutions, quand il a prononcé. Parlons d'autre chose.

Trente métiers sont déja montés. Dans quelques jours nous en aurons soixante en pleine activité. La fabrication est rapide, et les débouchés sont certains. M. Rigaud a terminé tous ses marchés avec le ministère. Il s'est engagé à fournir vingt mille aunes de drap par mois. Les prix sont très-modérés, et cependant les bénéfices sont immenses. Dans le premier trimestre, mon père touchera dix fois ce qu'il faut pour payer les intérêts de la somme qu'il a empruntée. L'al-

légresse est dans tous les cœurs. Elle se peint sur toutes les physionomies. Les heures de repos s'écoulent au sein de tous les plaisirs qu'il est possible de se procurer ici. Tous les soirs mon marronnier prête la fraîcheur de son feuillage aux jeux les plus animés. Ma mère et madame Rigaud ne dédaignent pas de se mêler à la jeunesse du voisinage. M. de Méran a cessé de l'éloigner du château, depuis qu'il sent les avantages et par conséquent la nécessité de vivre avec ses inférieurs. Mais malheur à qui s'écarterait de l'étiquette qu'il a établie! Son exclusion serait aussitôt prononcée.

Au reste, cette étiquette n'a rien de trop gênant. Elle ne s'observe qu'à l'égard de M. et de madame de Méran. Ma grande jeunesse n'inspire pas encore ce triste respect, si inférieur à une saillie de gaieté. On m'aime, cela vaut mieux, et je fais tout ce que je peux pour le mériter. Réservée avec les jeunes gens, je mets nos demoiselles à leur aise. Je préviens leurs désirs, je place chacune d'elles dans le jour qui lui convient. Toutes n'ont pas de l'esprit, et toutes paraissent en avoir. Elles me quittent satisfaites de moi, et impatientes du lendemain.

Il y a là un petit monsieur bien lourd, bien gauche, bien plaisant, qui m'a fait l'honneur de me remarquer. Il est toujours auprès de moi; il me regarde sans cesse et ne dit pas un mot. S'il parlait, j'en rirais; si M. de Méran l'entendait, il

le ferait jeter dans les fossés du château : le crime le plus irrémissible pour un roturier, serait d'oser s'occuper de moi. Les idées bien connues de mon père à cet égard, lient peut-être la langue de M. Hubert. Au reste, il n'est pas très-maladroit aux petits jeux, et *le gage touché* lui vaut souvent quelque chose.

Madame Hubert est une bonne grosse femme, aussi ridicule que son fils, qu'elle a la bonté de trouver charmant. Elle répète souvent qu'il aura cent mille francs un jour, et qu'il peut prétendre aux partis les plus distingués. Pour me mettre à portée de faire une application, elle ajoute que je suis une demoiselle accomplie sous tous les rapports et... Elle arrête sur le *et*, parce que je la regarde d'un air qui signifie clairement que je ne veux pas entendre le reste. Elle m'excéderait, si elle n'avait des tours de phrase d'une originalité à démonter la gravité la plus imperturbable.

Hier, nous jouions à notre ordinaire. J'ai été obligée deux ou trois fois de prêter mes joues à M. Hubert. Croirais-tu, Claire, que Jules a fait une mine qui m'a effrayée? Je ne sais s'il a dit quelque chose à mon père; mais un instant après, *le gage touché* a été interdit, avec une sévérité qui ne permettra plus d'y penser. Jules jaloux! et de qui, bon Dieu? de M. Hubert. Existe-t-il un homme que je puisse lui préférer, qui puisse même soutenir avec lui aucune espèce de comparaison? N'importe, les familiarités lui déplai-

sent, je ne m'amuserai plus de M. Hubert, me suis-je dit; je ne rirai plus de sa chère maman. Oh! mon bien-aimé, si je ne peux combler ta félicité, au moins t'épargnerai-je jusqu'au plus léger chagrin. Tu te plaindras peut-être de notre destinée; de moi, jamais.

Je n'ai pas voulu qu'il rentrât chez lui avant que j'eusse dissipé le nuage qui obscurcissait sa figure charmante. J'ai été le prendre au milieu du cercle. Je l'ai conduit à un tertre, sur lequel maman et madame Rigaud étaient assises. Là, je me suis expliquée avec toute la franchise de mon ame. Honteux de me voir réparer, avec cette publicité, une faute qui n'existait que dans son imagination, il a rougi, balbutié; il a voulu nier sa petite et ridicule jalousie. Je lui en ai arraché l'aveu. « Mon ami, lui ai-je dit ensuite, qui me re-« fuse une confiance illimitée, ne m'estime point, « et ne mérite point mon amour. Je puis vous « déplaire; mais je ne saurais être coupable, et « si vous avez quelque idée de la justice, vous « me parlerez quand il m'arrivera de vous affliger. « Mon empressement à vous rassurer, à vous cal-« mer, à reconnaître des torts, sans doute bien « involontaires, vous prouvera que mon cœur est « tout à vous, qu'il ne bat que par vous et pour « vous, et qu'une modestie, excessive et déplacée, « peut seule vous faire craindre des rivaux. »

Oh! mon amie, si tu l'avais vu alors; il t'eût attendrie. Quelques touffes de lilas et de rosiers

nous cachaient au reste de la compagnie. Il est tombé à mes pieds, à ceux de ma mère. Il les a pressés, embrassés; il nous a demandé pardon à toutes deux. Il m'a juré une estime sans bornes; mais il m'aime trop, dit-il, pour n'être pas jaloux, même de l'air que je respire, et il ne peut supporter de me voir donner, avec facilité, à d'autres des baisers dont je suis si avare envers lui. Des baisers, Claire! il appelle cela des baisers! Il m'en a donné un, lui! C'est celui-là qui en mérite le nom, et qui jamais ne s'effacera de ma mémoire.

Je l'ai relevé, je l'ai mis dans les bras de ma mère; elle l'a embrassé! Je l'ai embrassé à mon tour; je l'ai embrassé plusieurs fois, et je ne lui ai pas donné un baiser. Je lui ai rendu seulement ce que j'avais accordé à ce vilain petit Hubert. Je ne peux plus le souffrir; sa grosse mère m'est insupportable. Je ne leur parlerai plus, je ne les regarderai plus; ma froideur les bannira du château. Ils ont inquiété, tourmenté Jules; je ne leur ferai pas de grace.

Dans huit jours, la première livraison de draps partira pour Paris. M. Rigaud donnera ce jour-là un dîner splendide, où mon père a consenti que les chefs d'ateliers fussent admis, à condition qu'on dînera sur la pelouse; qu'ils seront au bas bout de la nappe, car il n'y aura pas de table, afin que ces gens-là ne puissent pas dire avoir eu l'honneur d'être admis à celle de M. le comte de Méran. M. le comte donne la place du haut à Jules,

son agent général, et lui et ma mère auront l'air d'être là sans conséquence, seulement pour encourager nos principaux ouvriers. Un petit bal terminera la fête. Mais il est bien convenu qu'on dansera chez M. Rigaud, et qu'on laissera les chefs d'ateliers boire entre eux sur le gazon : il ne faut pas qu'aucune de ces mains-là touche celle de mademoiselle de Méran.

Qu'est-ce donc, Claire, que le plaisir qui est ainsi calculé? De quoi jouit-on, quand on redoute sans cesse l'ombre de cette égalité, qui seule répand sur la vie de ceux qui se conviennent, cet aimable abandon, ce charme que je ne peux définir, même en sentant tout ce qu'il vaut? Mon pauvre père s'ennuiera magnifiquement. Maman aura l'air de s'amuser beaucoup, parce que les opinions, les arrangemens de mon père doivent lui plaire constamment. Moi, je serai avec Jules, et je suis toujours si bien avec lui!

Qu'il est aimable, qu'il est bon! Croirais-tu que M. Hubert et sa mère sont les objets de ses attentions, de ses prévenances? Il semble vouloir les dédommager de l'abandon absolu où je les laisse. Il cherche à me faire oublier qu'il a été jaloux, ou peut-être il veut expier ce mouvement de jalousie en caressant l'homme qui l'a excité.

Sa vie et la mienne sont semées maintenant de privations et de chagrins. Qu'est devenue cette gaieté folâtre qui m'animait autrefois? Je regretterais ma paisible indifférence, s'il m'était possible

d'exister sans amour. Jules et moi nous nous cherchons par l'effet d'une force irrésistible; nous nous rencontrons, nous nous évitons, pour nous retrouver, et nous éviter encore. Éclairés par notre faiblesse, fermes dans la résolution d'être irréprochables, sans être convenus de rien, nous fuyons les occasions, les jouissances les plus simples et les plus innocentes. Je ne prends plus son bras, ce bras que pressait, que caressait ma main; je ne trouve plus la sienne. Je m'interdis ces riens charmans qui nous faisaient palpiter de joie l'un et l'autre. Nous ne nous parlons plus que devant des témoins, dont la présence nous force à nous circonscrire dans les plus rigoureuses bienséances. Notre bouche a perdu l'habitude de dire *amour*, et le sentiment le plus vif est concentré au fond de nos cœurs. Quels ravages il fait dans le mien! Je ne vis plus, Claire; je languis, semblable à la fleur que le soleil a frappée, et qui penche sur sa tige flétrie et décolorée.

Quel état! il est insoutenable, et, de long-temps, notre sort ne peut changer que par une explosion subite et terrible. Je fais tout pour la prévenir. J'ai confié à maman mes douleurs, mes combats et mes craintes. Je ne lui ai rien caché que ce fatal et ravissant baiser. Avec quelle bonté elle me soutient, elle me console! Elle ne me conseille pas, Claire; elle sait que l'amour n'écoute que ce qu'il lui est doux d'entendre; qu'il ne fait que ce qui le flatte. Elle me montre le but dans l'éloi-

gnement; elle me fait pressentir les délices que me réserve l'avenir; elle s'afflige avec moi sur le présent. Quel trésor qu'une bonne mère!

Avec quelle confiance je te parle! avec quelle franchise je t'ouvre mon ame! Prends bien garde, Claire, tu es dépositaire du secret de mon bonneur. Ce que je confie à l'amitié doit être couvert d'un voile impénétrable, comme ces antiques mystères, qu'on dérobait soigneusement à l'œil des profanes. Ne m'expose pas à rougir devant M. de Villers, quand je le reverrai. Hé, quel homme est capable de juger le cœur d'une femme? Il faut, pour le connaître, avoir nos penchans, notre faiblesse; les avoir combattus comme nous; s'être vaincu comme nous, dans l'obscurité et le silence; se contenter, comme nous, du témoignage de sa conscience, et renoncer à la gloire d'éclat que cherchent, qu'idolâtrent, qu'obtiennent des hommes, qui souvent ne la méritent point.

Je crois que ta pauvre amie devient philosophe. Quel maître que l'amour! Avec quelle facilité il développe nos facultés intellectuelles! C'est lui qui nous force à observer, à comparer, à juger, et une femme sensible gagne en six mois ce que sa triste indifférence ne lui eût pas donné d'expérience en plusieurs années.

La maison de M. Rigaud était encombrée de ballots de draps. Il avait fallu en mettre jusque dans le château. Tout cela a été chargé ce matin sur des chariots, qui ont été dirigés aussitôt sur Pa-

ris. La fête va commencer. Je ne suis point parée. C'est par mes qualités, et non par un luxe qui humilie toujours nos inférieurs, que je veux obtenir la considération de nos bons paysans. Une simple robe blanche, un soulier noir, un de ces chapeaux de paille, qui me coiffe si bien, dit Jules, négligemment noué sous le menton avec un ruban bleu-clair; voilà toute ma toilette. M. de Méran a mis un superbe habit brodé, et il a voulu que ma mère se parât de ses diamans.

Ce que j'ai prévu vient d'arriver. Nos villageois s'éloignent de mon père, et ils se rapprochent de moi. A la vérité, Jules est toujours là; il est leur chef immédiat, et il a su s'en faire aimer. Il est mis aussi simplement que moi. L'art n'a pas défiguré les dons qu'il a reçus de la nature, et il est beau, il est beau, Claire, comme l'Amour adolescent.

On va se placer. M. Hubert s'approche. Jules se jette entre lui et moi. Encore un mouvement de jalousie. Je regarde Jules si tendrement, je lui souris avec tant de douceur! Il est calmé.

M. de Méran est tourmenté au point de me faire de la peine. Hélas! mon digne père n'a d'autre défaut que de ne vouloir point reconnaître un homme sous la bure. Rien n'échappe à madame Rigaud. Elle dit tout haut que M. de Méran est assis d'une manière incommode, et elle ordonne qu'on apporte une table. A ces mots, mon père semble respirer plus facilement.

La table est là. Elle tient juste six couverts. M. et madame de Méran vont s'y placer, et ils invitent M. et madame Rigaud à les suivre. Mon père vient me prendre sur le gazon, où j'étais à côté de Jules, où j'étais si bien! Je fais signe à mon bien-aimé; il vient se mettre auprès de moi. M. Hubert rougit, pâlit. Ce jeune homme souffre, et quoiqu'il m'ait fait bien du mal, je ne peux m'empêcher de le plaindre.

M. de Méran a repris toute sa gaieté. Enfans que nous sommes! A quoi tiennent nos dispositions intérieures? Souvent à des niaiseries.

Tout en moi est-il sensation, amour, jouissance? Quel est, Claire, le nouveau plaisir que je goûte en ce moment? Je n'en soupçonnais pas l'existence. Le pied du bien-aimé est légèrement appuyé sur le mien; nos genoux, nos jambes se pressent, et je tressaille d'aise et de bonheur. Depuis que j'ai donné et reçu ce baiser enchanteur, je n'ai pas connu de semblables délices. Un second baiser pourrait seul me les faire oublier. Non, non, plus de baisers, je les crains trop. Mais que le feu qui brûle mon cœur se répande dans mes veines, qu'il circule avec mon sang, qu'il se communique à tout mon être; que le pied parle, puisqu'il a aussi son langage. Ce langage, pour être muet, n'est pas moins expressif, et n'est pas dangereux. Je peux à mon gré prolonger ou dissiper le charme. Il suffit de me lever pour qu'il n'en reste que le souvenir.

Mais souvenir d'amour ne s'affaiblit pas aisément; souvenir est encore jouissance. Elle se reproduit, dans le silence et le recueillement. Mes forces ne suffisent pas à ce que j'éprouve. On a quitté la table, et je me sens mal à mon aise. Mes sensations m'ont-elles trop agitée, ou cette indisposition est-elle naturelle? Je ne sais; mais je la sens augmenter de moment en moment. Personne auprès de moi que Jules, à qui il appartenait de s'apercevoir le premier que je suis souffrante. Il s'approche, il est effrayé; il m'offre son bras; je suis forcée de le prendre. Tu vois, Claire, qu'il n'y a pas de ma faute.

J'étais arrivée, je ne sais comment, à l'extrémité du jardin. Je pensais à Jules, en marchant, et quand je pense à lui, je marcherais des heures entières sans m'en douter. Il y a là une touffe d'arbres, au milieu de laquelle on a construit un joli pavillon. J'avais de la peine à me soutenir, et il a bien fallu que j'entrasse. Il m'a approché un siége; il s'est assis vis-à-vis de moi. Sa figure charmante exprimait à la fois la crainte et le plus tendre intérêt. Je lui ai souri pour le rassurer. Il n'y a pas de mal à cela.

Toujours craintif, il s'approchait de plus en plus. Il a pris ma main; je la lui ai abandonnée: je croyais avoir de la fièvre, et il voulait s'en assurer. De la fièvre! je n'en avais pas encore, Claire. Mais bientôt... fièvre de désirs, de félicité, d'ivresse, pourquoi m'avez-vous quittée?

Où en étais-je? Ah! il tenait ma main, et qu'importait-il qu'il en tînt deux ou une? J'ai avancé la seconde, et tu sens qu'il l'a saisie. Il les caressait, il les couvrait de baisers, et ces baisers allaient droit à mon cœur. Sa jolie tête était presque sur mes genoux; la mienne était inclinée vers lui, et mon œil avide suivait tous ses mouvemens. Il se relève, Claire; je n'ai pas le temps de me retirer, peut-être n'y pensé-je point. Pour la seconde fois, sa bouche rencontre la mienne. Immobile sur mon siége, je le presse dans mes bras; je me sens enveloppée par les siens; nos deux corps enlacés semblent n'en faire qu'un. Notre haleine est embrasée; des torrens de feu passent de l'un à l'autre; la même ivresse nous domine; le même oubli de nous, du devoir, de l'honneur, nous égare. Un instant encore, et c'en est fait de ton amie: elle brûle de tout accorder; elle trouve tout légitime.

Quel ange de miséricorde a conduit là ma respectable mère? Inquiète de ne pas me voir, elle me cherchait partout. Elle entre dans ce pavillon, et elle y trouve sa fille dans les bras d'un homme perdu d'amour et de désirs. Elle jette un cri perçant. Non, la foudre tombant à mes pieds ne me causerait pas un tel effroi. Je me sens défaillir, et c'est encore dans les bras de Jules que je perds le sentiment.

La connaissance m'est rendue, et je me trouve dans mon lit. Ma bonne mère est assise près de moi. Oh que son aspect me fait de mal! Je dé-

tourne la tête; je voudrais me cacher à tout l'univers, à moi-même. « Reviens, me dit-elle, reviens « à ta mère, qui te blâme, qui te plaint, et qui « t'aime toujours. Ton âge est celui des erreurs; « mais où chercheras-tu des consolations et un « appui, si je t'éloigne de moi par une sévérité « mal entendue? Mon enfant, sèche tes larmes; « elles ne répareront pas la faute que tu as com- « mise; elles te rendront plus faible, et tu as be- « soin de toute ton énergie et de ta résignation.

« Laissons le passé, et occupons-nous de l'avenir. « Jusqu'ici, tu m'as confié toutes tes actions. Fais « plus, dévoile-moi tes plus secrètes pensées. Sois « avec moi ce que tu serais avec Claire; je t'aime « plus qu'elle, et je suis aussi indulgente. Prendre « l'engagement de me découvrir tes pensées, c'est « t'imposer la loi de n'en avoir que d'honnêtes, « ou de rejeter, à l'instant, celles qui ne s'accor- « deraient point avec ce que tu te dois. Je sais que « mon âge et ma qualité de mère doivent t'inspirer « une sorte de réserve. Eh bien, mon ange, oublie « ce que je suis. Je te dispense du respect; je ne « veux que ton affection; mais je la veux toute « entière.

« Je parlerai le même langage à M. de Courcelles. « Je le persuaderai, je l'espère, et je le détermi- « nerai à un sacrifice que votre position respec- « tive rend nécessaire. — Eh! quel sacrifice avez- « vous à lui demander, maman? — Vous ne pouvez « habiter plus long-temps sous le même toit. Je

« ne vous fais pas de reproches; j'aime à croire que « rien n'a été prévu, arrangé par vous, que l'oc- « casion a tout fait. Mais il est de mon devoir d'em- « pêcher qu'il s'en présente d'autres, dont le ré- « sultât nous serait fatal à tous. Adèle déshonorée; « son père furieux, armé contre son amant; sa « mère mourante de chagrin, et entraînant peut- « être après elle sa malheureuse fille, voilà les « maux que peut causer un moment, et que nous « devons prévenir. — Oui, j'ai commis une faute, « une grande faute, je le sens à la rigueur de la « punition que vous m'infligez. Je la reçois, ma- « man, avec respect et soumission. Mais, dites- « moi, où exilerez-vous Jules? Pendant quel temps « sera-t-il banni de votre présence! — Il faut, ma « fille, qu'il insinue à M. de Méran que le bien de « notre association exige qu'il loge et qu'il mange « chez M. Rigaud. Tu le verras tous les jours; « mais tu le verras avec moi, et sous la condition « expresse que, lorsque nous serons là, tu ne t'é- « loigneras pas de moi de quatre pas. Ici, tu me « parleras de ton amour, de tes peines, de tes « combats. J'éclairerai ta faible raison; je la sou- « tiendrai; je l'opposerai à ton cœur. Crois-moi, « mon enfant, deux ans et demi sont bientôt écou- « lés, même au sein de l'infortune. Doivent-ils « paraître éternels, quand on est soutenu par l'es- « pérance, par la certitude du bonheur le plus « complet qui puisse embellir la carrière, souvent « pénible, que nous parcourons tous? Dis-moi,

« Adèle, approuves-tu mon plan, acceptes-tu mes « propositions? Réponds avec franchise et avec « liberté. Si tu as quelques objections sensées à « me faire, parle. Me voilà prête à me rendre à « la force, à la justesse de tes raisonnemens. »

Je m'attendais à des reproches, et maman me prodiguait les marques les plus touchantes de sa bonté. Oh! que le coupable est humilié, quand on lui oppose la générosité et le pardon! Je me soulève péniblement; je me mets à genoux devant ma mère; j'élève vers elle mes mains jointes; je balbutie la promesse qu'elle a exigée, et je tombe dans ses bras. Je me sens pressée sur son sein; ses larmes mouillent ma joue; les miennes coulent avec abondance.

« Remettons-nous, ma fille. Votre père et les « personnes qui sont ici viendront bientôt sans « doute demander dans quel état vous êtes. Qu'un « calme, au moins apparent, dérobe à tous les yeux « la scène douloureuse qui vient de se passer. Plus « d'espoir de bonheur pour vous, si M. de Méran « avait quelque soupçon de votre faiblesse. Jamais « on ne lui en a connu, et qui n'a rien à se par- « donner, pardonne rarement aux autres. »

Qui eût entendu maman s'exprimer ainsi, eût pensé qu'elle a pu quelquefois avoir besoin d'indulgence. Ah! elle unit l'extrême bonté à la vertu la plus pure. C'est une justice que mon père s'est toujours plu à lui rendre; c'est elle qu'il m'a toujours proposée pour modèle.

Ma mère me faisait répéter ce que ma bouche avait tant de peine à prononcer. Ah! Claire, confier ses plus secrètes pensées est facile à promettre. Mais qui peut garantir la fidèle exécution d'un semblable engagement? Je promettais pour complaire à maman, et je la trompais, mon amie, car j'étais toute à la scène du pavillon, et je ne lui en disais pas un mot lorsque Jules est entré dans ma chambre.

Il a tout entendu. Il s'élance, il se précipite aux pieds de ma mère. Il déplore son audace criminelle; il veut mettre un terme à ses coupables entreprises; il élèvera une barrière entre lui et moi; il s'accuse, il accuse l'amour; une passion insurmontable, effrénée, a tout fait; il se déclare indigne des bontés de M. de Méran; il invoque le suprême bonheur; il supplie ma mère de consacrer les doux nœuds qui nous unissent déja. Sa pauvre tête s'égare, se perd. Ses idées n'ont pas de suite; ses mots sont sans liaison. C'est un enfant qui déraisonne, qui s'afflige, qui se calme, pour s'affliger encore, et se calmer de nouveau.

M. de Méran paraît. Son œil est étincelant. Il a tout entendu aussi. Je voudrais être morte.

« Monsieur, dit-il à Jules, j'avais confié l'inno-
« cence à l'honneur. Vous vous êtes chargé de ce
« dépôt sacré. Quel compte maintenant avez-vous
« à en rendre à vous et aux autres? N'alléguez
« pas un amour indomptable: cette excuse est celle
« des séducteurs. Les brigands, qui infestent les

« grandes routes, prétendent aussi être entraînés « par une force irrésistible. L'exacte probité ne « transige jamais avec le devoir; elle suit invaria- « blement la route qu'elle s'est tracée. Je suis « fâché de vous le dire, monsieur. Je ne vous « mets plus au rang des honnêtes gens.

« Levez-vous, monsieur, levez-vous. Que signi- « fient ces exclamations exagérées, ces mouve- « mens impétueux? Ils ne m'abuseront pas. Et « vous, mademoiselle, noyez-vous maintenant « dans d'inutiles larmes. Pleurez l'estime perdue « de votre père, de votre mère, et sans doute « celle de votre complice... Laissez-moi, mon- « sieur, laissez-moi. Me suivrez-vous à genoux « jusque dans le salon? Rendrez-vous public le « déshonneur de ma fille? Laissez-moi, vous dis-je. « Je ne vous aime plus, je ne vous connais plus, « et si je ne ménageais en vous la mémoire d'un « ami, qui m'est bien chère, vous auriez déja « reçu des marques de mon ressentiment. — M. de « Méran, mon ami, ménagez votre fille. Elle suf- « foque, elle périt. Prêtez l'oreille aux accens du « repentir. Ouvrez-lui votre cœur et vos bras. « Songez qu'un père est l'image de Dieu, qui punit « et qui pardonne. Bornez le châtiment à la peine « que j'ai prononcée. Adèle a été faible sans doute; « mais elle n'est pas indigne de votre estime. « Rendez-la-lui, et pardonnez. »

Pardonnez-moi, pardonnez-nous, nous écrions-nous tous trois ensemble, et tous trois aux pieds

de mon père : j'avais rassemblé ce qu'il me restait de forces pour m'élancer de mon lit; ma mère n'avait eu que le temps de jeter un schall sur mes épaules. Il nous voyait tous trois prosternés, supplians; il nous regardait d'un œil sec. « Voilà, « s'écrie ma mère, la première grâce que je vous « demande. La refuserez-vous à vingt ans de ten- « dresse et de vertu? »

O mon amie! quel cœur que celui d'un père! La fierté, le ressentiment, l'énergie même disparaissent. Un œil humide, des bras qui s'avancent, qui vont nous enlacer, annoncent la fin de cet épouvantable orage. M. de Méran relève ma mère. « Tu as vaincu, lui dit-il. Non, je ne peux rien « te refuser. » Il me relève; il relève Jules. « Calme- « toi, infortuné jeune homme. Je ne saurais te « haïr ni te méconnaître. Je te la rends. » Il nous presse l'un et l'autre sur son cœur. Ses larmes, qu'il s'efforçait de comprimer, s'ouvrent enfin un passage. Il se laisse aller sur mon ottomane. Nous y tombons avec lui, et nos bénédictions s'échappent à travers nos sanglots. Qu'elles étaient douces ces larmes que nous versions ensemble! Elles étaient le sceau de l'entier oubli du passé, de la plus parfaite réconciliation.

« Jules, Adèle, j'entends, j'ordonne que ce qu'a « prescrit madame de Méran soit exécuté de point « en point. Laissons-la avec sa fille; suivez-moi, « Jules. Je vais parler à M. Rigaud. »

Ils sont sortis. Mon père est rentré le soir;

Jules n'était pas avec lui. Ainsi l'expiation de ma faiblesse commence dès ce moment. Je l'expierai pendant deux ans et demi encore! Ah! Claire, la peine est-elle dans la proportion de ma faute?

CHAPITRE VIII.

Quel coup!

J'ai reçu toutes tes lettres. Tu approuves la sage prévoyance de mes parens. Et moi aussi, je l'approuve, et je ne souffre pas moins.

J'ai passé deux mois sans t'écrire. Que t'aurais-je dit? Vœux inutiles, privations trop fortement senties, voilà de quoi se composent la vie de Jules et la mienne.

Notre commerce a pris une extension telle que nous n'aurions osé l'espérer. Les demandes viennent de toutes parts, et les fonds qui rentrent sont employés en acquisitions de métiers et de matières premières. Tout à l'heure, maman disait, d'un ton timide, que des circonstances favorables peuvent rapprocher un terme qu'auraient éloigné des événemens malheureux, sans que personne ait eu à se plaindre. Mon père n'a pas répondu. Mais sa figure s'est resserrée, et un coup d'œil expressif a empêché ma bonne mère d'ajouter un mot. J'ai soupiré, et comme elle j'ai gardé le silence. M. de Méran se promenait par la chambre d'un air préoccupé. Je suivais tous ses mouvemens; je cherchais à surprendre sa

pensée. Il s'est arrêté devant ma mère, et d'un ton de bienveillance, bien propre à lui faire oublier ce que ce coup d'œil avait de dur, il lui a dit : « Ma bonne amie, on ne marie pas des « enfans. »

Des enfans, Claire! J'ai bientôt dix-sept ans. Bientôt Jules en aura vingt-un.

Que de choses j'avais à répondre! Je cherchais des tours, des expressions qui rendissent ma pensée, sans blesser M. de Méran, lorsque M. Rigaud est entré. Sa figure était décomposée, sa voix tremblante, sa démarche mal assurée. Il a tiré M. de Méran à l'écart. « Qu'y a-t-il, bon Dieu? « s'est écrié ma mère. — Rien, ma bonne maman, « rien, ai-je répondu. Peut-être une indisposition, « peut-être... — Non, non, Adèle, ce n'est pas « cela. M. Rigaud paraît profondément affecté. »

Jeannette vient appeler maman de la part de mon père. Oh! oui, oui, il y a quelque chose d'extraordinaire, d'alarmant.

Je sonne; je fais venir Firmin. « Allez, courez « chez M. Rigaud. Demandez M. de Courcelles. « Voyez-le, dites-lui... Dites-lui... que vous venez « savoir comment il se porte. Allez, ne perdez « pas un moment. »

Je vais, je viens, je sors, je rentre, je m'assieds, je me lève; je ne suis plus à moi. Serait-il arrivé quelque malheur à Jules? Prétendrait-on me le cacher?... Firmin ne revient pas. Quelle lenteur! Le voilà, le voilà.

Un billet de Jules! il n'est pas cacheté. Le lirai-je? Je ne le dois pas. Mais point de cachet... Qui saura.... Hé! ne le saurai-je pas, moi? en discutant avec moi-même, j'ai ouvert le papier. Je cherche le mot *amour*. Il n'y est pas; je peux lire... Dieu, grand Dieu! une lettre foudroyante du ministre, adressée à M. Rigaud. De quoi s'agit-il donc? Les expressions de cette lettre doivent être communes à mon père et à son associé, à mon père, qui me consolait à la fin de la scène de douleur que je t'ai écrite, et qui a besoin de consolations à son tour. Je cours, je vole lui offrir celles qu'il est en mon pouvoir de lui donner. J'entre dans son cabinet; je me jette dans ses bras.

M. Rigaud est debout; son visage est couvert de ses mains. Ma mère, assise dans un coin, paraît accablée. Pauvre enfant, pauvre enfant, dit et répète mon père, en me serrant douloureusement dans ses bras. «Pour Dieu, m'écriai-je, tirez-« moi de l'anxiété insupportable où je suis. Que « dit cette lettre? Où est-elle? » Je la vois sur un bureau; je veux m'en saisir; M. de Méran me retient; ma mère prend la lettre et l'enferme sous la clé.

Ah! sans doute, un grand malheur accable ma famille. Quel peut-il être? Je sollicite, je prie, je presse, je conjure. « Vous le saurez trop tôt, ma « fille, me dit M. de Méran. — Ah! mon père, « craindre un malheur, quel qu'il puisse être,

« c'est plus qu'en être frappé. Ne voyez-vous pas « le mal affreux que me fait le ménagement dont « vous usez envers moi? Parlez, je vous en sup- « plie. Sommes-nous menacés dans notre fortune, « notre liberté, notre honneur? Je supporterai « tout avec vous et pour vous; je vous donnerai « l'exemple du courage. Celui de Jules soutiendra « le mien, et notre amour, nos soins, nos égards « vous dédommageront de ce que vous aurez « perdu. — Jules, ma fille, Jules! — Je connais « son cœur, mon père, et je vous réponds de lui. « Mais donnez-moi cette lettre; au nom de Dieu « donnez-moi-la. — Donnez-la-lui, madame. Que « gagnerons-nous à différer? Je crois qu'elle a « raison : le mal qu'on redoute est plus cruel que « celui qu'on éprouve. »

Je la tiens cette lettre; je la dévore des yeux... Juste ciel! mon père, M. Rigaud, accusés d'avoir trompé le gouvernement, d'avoir fait sciemment des livraisons défectueuses; des injonctions ruineuses pour le moment; des menaces pour l'avenir; un style dur et méprisant; tout ce qui peut irriter, accabler mon père, se trouve rassemblé dans cette lettre cruelle. « Il faut répondre, lui « dis-je. Il faut dire qu'un homme de votre sang « peut se tromper lui-même, et ne trompe sciem- « ment personne. Il faut offrir votre fortune en « dédommagement du tort qu'a souffert le gou- « vernement; il faut appeler des menaces à la jus- « tice du ministre lui-même; il faut lui faire sentir

« que l'expression du mépris est déplacée même « à l'égard du coupable convaincu. — Tu es mon « sang, tu es ma digne fille. Ce que tu me con- « seilles est fait. — Voyons maintenant, mon père, « quels sont les défauts des draps qui ont été « livrés, et sur lesquels on n'entre dans aucun « détail. Allons chez M. Rigaud; faisons travailler « un métier à découvert. Le secret sera perdu « sans doute; mais l'honneur peut être conservé. » M. Rigaud, mon père, maman, m'entourent, me caressent, me louent. De quoi me louent-ils? Je ne suis qu'une fille sensible, qui veut offrir à Jules une main pure.

Je sors, et on me suit. Je marche d'un pas ferme. Je souris à ma pauvre mère; je l'engage à espérer. Je lui dis que le mal ne peut être aussi grand que le croit le ministre; que sa lettre a été écrite dans un mouvement d'indignation, que le temps dissipera des préjugés défavorables, et qu'ils feront place à l'équité. Je le croyais, Claire; mais je le croyais seule. La consternation était peinte sur tous les visages; tous les cœurs étaient brisés. Et moi, dépourvue d'expérience, qui ai à peine quelque usage du monde, je prenais pour des réalités les rêves de mon imagination. Ah! j'ai cru long-temps cette terre peuplée d'hommes tels que Jules et mon père.

Nous approchons des ateliers. Jules vient au-devant de nous. Il est pâle, défait, méconnaissable. « Tout est perdu, dit-il, et le ministre a

« raison. Personne ici n'est coupable; mais qui « peut pénétrer dans l'intérieur des consciences? « — Expliquez-vous, mon ami, lui criai-je. Les « faits d'abord; nous reviendrons ensuite aux prin- « cipes. »

Ce que j'ai examiné, Claire, il vient de l'exécuter. Il a fait sortir les ouvriers. D'un bras vigoureux il a soulevé les couvercles d'un métier. Il a reconnu que les fils qui se rompent ne peuvent plus se rattacher, et que le duvet du drap couvre ces défectuosités. Il a été dans ses magasins; il a ouvert un ballot; il a tiré le drap avec force, et il s'est déchiré sous sa main. Il juge que le mordant nécessaire pour faire prendre la teinture en aussi peu de temps doit être corrosif.

« Jules, mon ami, passez à votre bureau; écri- « vez un mémoire en faveur de notre bon père. « Dites qu'il est étranger aux arts mécaniques; « que M. Rigaud lui-même a pu être abusé par les « rapports avantageux que des sociétés savantes « ont faits sur sa découverte. Dites qu'il est facile « à un inventeur de se flatter d'un plein succès, « et qu'un homme qui a vécu cinquante ans sans « reproche, ne doit pas être jugé légèrement. Écri- « vez, mon ami. Que ce mémoire soit imprimé; « qu'il soit distribué à Paris avec profusion. Sau- « vons l'honneur, et s'il faut perdre la fortune, « c'est vous qui me dédommagerez; c'est votre « cœur qui me tiendra lieu de tout. Si le mien « suffit à votre félicité, qu'aurons-nous à regret-

« ter? — Adélaïde et une chaumière, et je serai « le plus riche des mortels. Mais mon protecteur, « mon ami, mon père, dépouillé de tous les pres- « tiges de la jeunesse, qui nous soutiennent main- « tenant, habitué à l'opulence, obligé de descendre « de son rang, privé peut-être de la juste consi- « dération dont il a joui jusqu'à présent, aura-t-il « le courage de supporter son sort? — Jeune « homme, pourquoi serais-je moins fort que vous? « Pourquoi me jugez-vous ainsi? Dans quelle cir- « constance m'avez-vous vu faiblir? Faites ce que « vous prescrit ma fille. »

On s'aperçoit enfin que madame Rigaud n'est pas avec nous. M. de Méran veut la voir. Elle s'accuse du renversement de notre fortune, dit son mari; elle craint de se présenter. « Qu'elle « vienne, s'écrie mon père. Vous êtes d'honnêtes « gens; je ne vous reproche rien. Mon amour « pour ces enfans et la fatalité ont tout fait. »

Bonne madame Rigaud! Elle paraît, timide, éplorée. Je vais à elle, je l'embrasse; je la conduis à ma mère, qui l'accueille, qui la caresse, qui la rassure. Pauvre mère, qui elle-même a tant besoin de consolations! « Madame, dit mon père « à madame Rigaud, l'infortune est moins sensible « quand elle est partagée. Mais le premier devoir « du malheureux est la résignation. Épargnez tou- « tes deux à vos époux le spectacle d'une afflic- « tion à laquelle ils ne peuvent apporter de re- « mède. » Épargnez, toutes deux, à vos époux!

a-t-il dit... Voilà la première fois qu'il parle collectivement de son associé et de lui, de madame Rigaud et de la comtesse de Méran. Ah! le malheur a du moins cela de bon, qu'il rapproche les hommes, et leur donne des appuis qui les aident à supporter leur sort.

Jules écrit au milieu des craintes, distrait par une conversation plus ou moins animée, à laquelle il est forcé lui-même de prendre part. Je suis derrière lui; je lis à mesure qu'il écrit. Il me semble que ce n'est pas cela; que ce n'est pas un mémoire qu'il rédige. Je ne trouve pas de suite, de liaison dans ses idées. Ce qu'il fait sera du moins très-utile pour diriger une plume plus exercée et une tête calme.

Firmin nous apporte nos lettres. M. Rigaud en ouvre une qui le fait frémir. Qu'y a-t-il encore à redouter, et où s'arrêtera l'infortune? Cette ettre est de notre homme d'affaires à Paris. Nos marchands refusent de payer. Cent mille écus de billets, mis dans la circulation, retombent sur nous. Les effets ont été protestés; les marchandises déposées; des procédures commencées. Notre ruine est entière. Celle de M. Rigaud paraît inévitable.

Des événemens désastreux et inattendus nous frappent avec une force qui suspend l'usage de nos facultés intellectuelles. Nous éprouvons bientôt le besoin de retrouver des idées, de les classer, pour opposer à l'orage une résistance propor-

tionnée au danger. M. de Méran s'est montré le premier, calme et grand. Il a entraîné tous les autres.

Après une sérieuse, mais courte discussion, il a été arrêté que mon père et M. Rigaud partiront demain pour Paris; que M. Rigaud suivra les affaires contentieuses; que mon père verra le ministre et fera imprimer des mémoires.

En examinant plus en détail ce qu'il conviendra de faire, on a senti que M. Rigaud ne pourrait suffire à tout, et on a décidé que Jules partira avec ces messieurs. Son absence peut être longue; hé bien, Claire, je ne me suis pas permis la moindre réflexion. J'ai pensé que la présence de Jules serait agréable à M. de Méran, le distrairait de ses chagrins, et quand il a daigné me demander mon consentement, je l'ai donné avec une facilité, une grace, dont il a paru me savoir bien bon gré. Je me dois cette justice, Claire : d'aujourd'hui je n'ai donné une pensée à l'amour. J'ai été tout entière à mes respectables et infortunés parens.

Mais le soir, quand je suis rentrée dans ma chambre, quand le silence et le calme de la nuit m'ont rendue à moi-même, et m'ont permis de me porter dans l'avenir, j'ai frémi, j'ai répandu des larmes. Quand reviendra-t-il, me suis-je demandé, et dans quel état sera son cœur? Je suis jolie, dit-on; mais on dit aussi qu'il est à Paris mille objets séduisans, qui font de l'art de plaire

leur unique occupation, qui attirent, attachent, enchaînent. Non, reprenais-je aussitôt, seule je peux fixer Jules, parce qu'aucune femme ne peut l'aimer comme moi... Mais l'occasion, la facilité... Mais ses sermens, mais l'honneur... Et puis, ce ne sont pas des plaisirs qu'il lui faut; c'est un cœur, et le mien le suivra partout.

Il écrira tous les jours, et il adressera ses lettres à maman. Tous les jours je lui écrirai aussi sous le couvert de mon père. M. et madame de Méran liront avant nous : telle est leur volonté. Mais qu'importe? il n'y aura de changé que les adresses, et les adresses ne sont rien. L'amour est tout, et c'est lui qui conduira notre main.

Le jour me surprend dans ces alternatives d'espérances et de craintes. Je me lève précipitamment; je descends, je cours, je cherche, et je ne trouve personne. J'interroge Firmin... Ils sont partis, Claire; partis au milieu de la nuit! Il a pu s'éloigner sans me voir encore, sans m'adresser un dernier adieu, sans recevoir le mien! Quel coup! Je ne peux le supporter. Oh! la perte de notre fortune n'était rien. Mais être blessée dans ses plus chères affections; se voir en quelque sorte abandonnée, dédaignée, voilà ce qu'une femme ne supporte pas, ce que moi, je le répète, je ne peux supporter. Je me répands en plaintes inutiles; je pleure de dépit et d'amour. J'accuse Jules, je le condamne, je ne veux plus l'aimer, non, je ne l'aimerai plus.

J'entre dans ce bosquet, témoin des plus doux épanchemens. Je marche vers ce marronnier, d'où nos mains unies se sont cent fois élevées vers le ciel; d'où notre bouche lui a cent fois adressé les vœux les plus tendres, et le serment d'une éternelle constance. C'est là que je veux lui reprocher de m'avoir délaissée; c'est là que j'appellerai sur lui la punition due au parjure... Ah! je ne trouve au fond de mon cœur que son image adorée.

Que vois-je? ma mère debout auprès de cet arbre. Elle l'embrasse d'une main; elle élève l'autre. Elle semble prier pour sa malheureuse fille. Je vais à elle. « Il est parti, il est parti, m'é-« crié-je, et il ne m'a pas vue! Le barbare! que « lui ai-je fait? Ne savait-il pas qu'il déchirerait « mon cœur; que je ne peux vivre sans le sien? « — Ne l'accuse pas, Adèle, et écoute moi. Nous « avons voulu vous épargner à tous deux une « scène déchirante... — Ah! vous m'avez accablée. « — M. de Méran est sorti aussitôt que tu es « entrée dans ta chambre. Il est retourné chez « M. Rigaud; il a envoyé chercher des chevaux, « et il a notifié à Jules qu'il fallait partir sans te « voir. Le malheureux jeune homme s'est échappé; « il est accouru : j'étais là pour l'arrêter. Il m'a « suppliée; il est tombé à mes genoux, et j'ai été « inflexible... Que vas-tu dire? Ne blâme pas ta « mère. Rappelle-toi l'état fâcheux où tu es tom-« bée quand il est allé à Argentan, quand il t'a

« quittée pour deux jours seulement. Qu'eût-ce « été aujourd'hui, où vous vous séparez pour des « semaines, pour des mois peut-être? Il t'écrira « tous les jours, tu lui répondras, et s'écrire, « n'est-ce pas se parler, s'entendre? »

Ah! Claire, de quel poids douloureux je me suis sentie soulagée! Avec quelle ardeur délirante j'ai imploré le pardon de l'homme que j'avais si mal jugé! *Il s'est échappé*, mon amie; *il est tombé aux genoux de ma mère;* que pouvait-il faire de plus? *Elle a été inflexible!* Elle n'a donc jamais aimé?

Je rentre; je me mets à mon secrétaire, j'écris et je m'abandonne à toute ma tendresse : il n'est pas là pour me répondre, et, seule avec mon amour, je n'ai plus de baisers à redouter. Quelle lettre il va recevoir! Où donc ai-je appris à écrire? Ah! ne peut-on pas tout quand on aime comme moi! J'écris, j'écris; une feuille succède à une autre; je ne peux m'arrêter. Maman et madame Rigaud viennent m'arracher à cette délicieuse occupation. Il faut déjeuner, disent-elles. Déjeunons; je continuerai après.

Il va à Paris. Tu le verras, heureuse Claire, Ah! dis-lui que son Adèle l'adore; que jamais elle ne pourra aimer que lui; qu'il aura les derniers vœux de son cœur, et son dernier soupir.

Une lettre de lui! on n'a pas eu le temps de mettre les voitures en état avant leur départ. Ils ont été obligés de s'arrêter à dix lieues d'ici, et il

me consacre deux heures dont il peut disposer. Le paquet est énorme, et l'amour étincelle à chaque mot. Je te remercie, mon ange, et de m'aimer ainsi, et de si bien peindre ce que tu sens. Oui, ton cœur et le mien étaient faits l'un pour l'autre; ils vibrent à l'unisson; ils s'entendraient d'un bout du monde à l'autre; ils n'ont qu'une vie, qui est commune à tous deux.

Je ne déchirerai pas cette lettre; je peux la garder, maman le permet. Ah! ne nous devait-on pas quelque dédommagement du sacrifice forcé que nous venons de faire? Lettre charmante, je te porterai sur mon sein; je t'en tirerai cent fois le jour, pour te relire et te couvrir de baisers: ceux-là ne sont pas dangereux.

Je fais un retour sur moi-même. Je regarde, et je m'aperçois que je suis seule. Cette lettre et mon marronnier, voilà tout ce qui me reste de lui. Ah, Claire!

CHAPITRE IX.

Jusqu'où ira l'infortune?

Il m'a écrit d'Évreux, et c'est encore l'amour qui a conduit sa plume. Quel foyer que ce cœur-là! Je l'alimenterai, Claire. Perdre quelque chose de sa tendresse, serait plus que perdre la vie.

Une lettre de Paris! Maman la lit la première, ainsi que cela est convenu. Elle me la remet en-

suite... Oh, mon amie, quel changement! Il est affreux, je ne le soutiendrai pas. Où est cette ame brûlante, expansive, qui s'exhalait en traits de feu? où sont ces expressions délirantes, qui charmaient mon cœur, que ma bouche aimait à répéter, et qui m'aidaient à supporter les peines de l'absence? Je cherche en vain cet abandon, cette douce mollesse, ce désordre charmant, cet enthousiasme qui règnent dans ses premières lettres. Tout ici est froid et paraît étudié. Je ne trouve que de l'esprit. Oh! Claire, est-ce avec son esprit qu'on écrit à une femme qu'on trompe? Croit-on l'abuser facilement, quand on l'a habituée à entendre le langage du plus tendre amour? Peut-on se flatter qu'elle ne sente pas l'extrême différence qui existe entre ce que dicte la tête et ce qui s'échappe du cœur? Parce qu'on est changé, suppose-t-on qu'elle a cessé d'aimer elle-même, et que des traits brillans pourront la satisfaire? Réponds à ces questions, Claire; réponds-y de suite.

Tu as de l'esprit en m'écrivant, ingrat! Ah! c'est ton amour qu'il me faut. Rends-le-moi, il m'est dû; je le veux.

Ainsi donc mes alarmes sont déja justifiées! l'air empoisonné de Paris a déja produit ses funestes effets! Ce cœur, source inépuisable des sentimens les plus vifs, asile de l'honneur, de la délicatesse, de toutes les vertus, a donc changé en un instant! Il s'est dépouillé de tout ce qui m'avait sé-

duite, et je ne peux vaincre le mien! Je sors pour cacher ma douleur; je m'enferme dans ma chambre; je ne veux pas de témoins de mon désespoir. Je reprends cette fatale lettre, j'en pèse tous les mots; je leur cherche de l'expression, de la vie; je voudrais absoudre M. de Courcelles. Je ne le peux pas, mon amie, et c'est là le comble du malheur.

Bonheur inattendu! est-ce un songe, une illusion? Ah! si c'en est une, qu'elle ne m'abandonne jamais! je suis prosternée la face contre terre; je m'humilie devant Jules : je ne suis pas digne de lui, puisque j'ai pu le croire coupable. Il ne l'est pas, Claire, il ne l'est pas. Écoute, écoute.

Maman a la vue faible, et elle a encore la petite vanité de ne pas vouloir se servir de lunettes. Elle n'a pas vu une bande de papier très-fin, adroitement collée le long d'une des marges. Je ne l'ai aperçue moi-même qu'après avoir tourné vingt fois cette lettre dans mes mains : ces caractères désespérans fixaient seuls mon attention. J'ai détaché cette bande, et voilà ce que le bien-aimé a écrit dessous.

« Quoi que j'écrive, ou qu'on vous dise de moi, « ne croyez que votre cœur. Le mien est à vous « sans partage et sans retour. M. de Méran pré- « tend que mes lettres ne sont propres qu'à vous « causer des émotions inutiles et peut-être dan- « gereuses. Il m'a dicté celle-ci; il dictera les au- « tres. J'ai lieu de croire que des ordres sévères

« ont été donnés à vos gens, et que rien ne vous « parviendra directement. N'importe, confiance et « fidélité. »

On craint que son style enchanteur ne me cause des émotions trop violentes. Ah! ne doit-on pas craindre, au contraire, les effets de cette froideur simulée! Ne sait-on pas comment j'aime, combien j'ai besoin d'être aimée? Je réponds, Claire, non à la lettre de M. de Méran; mais à celle que m'eût écrite Jules, si on ne l'eût réduit au rôle humiliant de copiste.

Maman veut lire avant que je ferme mon paquet. Pourquoi donc? Je croyais qu'il suffisait que mon père parcourût mes lettres, avant que de les remettre au bien-aimé. N'importe, maman l'exige; elle sera satisfaite.

Je ne reviens pas de mon étonnement, croiras-tu ce que maman vient de me dire? Elle trouve trop d'abandon dans mon style, trop d'amour dans mes expressions. Hé! que ferais-je de mon cœur, si je ne l'ouvrais tout entier à Jules? Maman croit que la décence ne me permet pas d'écrire ainsi à un homme, qui n'est pas mon mari. Hé! ne doit-il pas l'être? N'est-il pas celui que m'ont choisi mes parens? Je devais, me dit ma mère, régler mes expressions sur celles de Jules; me sentir humiliée d'avoir reçu de lui l'exemple d'une réserve louable. Mon amour-propre seul devrait me porter à ce qu'exige de moi la raison, et pendant que maman me fait ces observations, je vois des larmes rouler dans ses yeux.

Ah! mon amie, quel trait de lumière! on veut persuader à chacun de nous, qu'il est moins cher à l'objet qu'il idolâtre. On veut affaiblir peu à peu un sentiment qui est l'ame de notre vie; on croit dissoudre sans efforts les nœuds les plus forts et les plus doux, et maman souffre en suivant un plan que lui a tracé mon père avant son départ. Hé! n'est-ce pas assez d'avoir perdu ma fortune; veut-on m'ôter encore ce qui me la ferait oublier? M. de Méran ne sait-il pas que je serai toujours riche avec Jules, et qu'il peut être heureux encore du bonheur de ses enfans?

Tu vois mon père, tu le vois tous les jours. Tâche de le pénétrer, Claire, et écris-moi aussitôt que tu croiras avoir découvert quelque chose. Ne me ménage point; je veux connaître toute l'étendue du malheur qui me menace. Il me restera des larmes pour attendrir, pour fléchir mes parens; ils ne me résisteront pas.

Je vais écrire à Jules une lettre compassée; cela me sera facile : je n'aurai qu'à penser que j'écris à M. Hubert, à M. Hubert, qui nous délaisse depuis que la fortune nous trahit, et qui ne sent pas que mademoiselle de Méran, n'ayant plus que son nom, est encore fort au-dessus de lui. Dis bien à Jules, Claire, *que quoi que j'écrive, ou qu'on lui dise de moi, c'est son cœur qu'il doit croire, et que le mien est à lui sans partage et sans retour.*

J'ose te donner une mission secrète, employer la ruse, la dissimulation. Ah! mes parens m'en

ont donné l'exemple, et cependant ma conscience me fait des reproches. Elle me dit qu'à l'âge de M. de Méran, on place le bonheur dans l'opulence, et qu'il désire ardemment le mien; que plus tard, peut-être, je penserai comme lui, et que je sentirai les droits qu'il aura acquis à ma reconnaissance. Le devoir me crie qu'il ne m'appartient pas de juger mon père, et que je dois lui être soumise, quoi qu'il ordonne. Mais laisserai-je Jules sans soutien, sans consolations? N'a-t-il pas ses droits aussi? Ne les tient-il pas de M. de Méran lui-même? Ah! mon cœur parle plus haut que ma conscience, que le devoir. Dis à Jules que je serai à lui, ou que je ne serai à personne; j'en fais le serment; je te charge de le lui transmettre.

Mais que dis-je? Penserait-on réellement à nous séparer? Je ne peux le croire. Ne connaît-on pas mon excessive sensibilité? Ne craint-on pas de me donner la mort? L'amour extrême s'alarme, ou espère aisément; jamais il ne juge rien de sang-froid. Peut-être les motifs de la conduite de M. de Méran sont-ils étrangers à ceux que je lui suppose. Peut-être ne convient-il rigoureusement pas que deux jeunes gens, qui ne s'appartiennent pas encore, développent leurs sentimens avec cette franchise, cette chaleur auxquelles nous nous laissons entraîner. Cependant, nous sommes presque nés ensemble; nous avons crû sous les yeux de mes parens; ils ont applaudi à l'amitié de notre

enfance; ils ont encouragé notre amour naissant. Ne sommes-nous pas une exception à la règle générale? Quoi qu'il en puisse être, observe, interroge, Claire, surprends jusqu'à la pensée. Rassure ton amie tremblante. Dis-lui qu'elle a encore le meilleur des pères, le père le plus digne de son amour.

Une lettre de toi! Ah! quoi qu'elle renferme, j'en avais le plus pressant besoin. Tu as vu Jules, tu le vois tous les jours. Ses traits te paraissent plus développés. Ils ont pris de la noblesse, sans rien perdre de ce charme qui doit lui attirer tous les cœurs. Sa taille est parfaite, et son maintien plein de graces. Oh! comme tu le juges bien, Claire! Son esprit, dis-tu, est délicat, orné, et quand il parle, le mot propre semble venir se placer de lui-même. Oh! oui, oui, le voilà peint trait pour trait.

Il passe avec toi une partie de ses journées, et sans cesse il parle de moi. Il s'exprime avec une chaleur qui fixe l'attention de ton mari, et qui lui inspire le plus vif intérêt. Ainsi il n'adore, il n'adorera que moi, et il se fera des amis de tous ceux qui l'entendront. Félicite ton Adèle, Claire. Elle s'est attachée à un petit être accompli.

Il éprouve les craintes qui m'agitent. Il croit entrevoir du changement, non dans l'affection, mais dans les projets de M. de Méran. Il est possible, ajoutes-tu, que mon père, dépouillé de sa fortune, ne veuille pas que Jules partage mon

malheur. Sa fierté ne peut lui permettre de solliciter M. d'Estouville, qui paraît aimer beaucoup son neveu; mais qui entend maintenir l'éclat de son nom par tous les dehors de l'opulence, et qui annonce les plus grandes vues à cet égard.

Qu'ai-je lu, bon Dieu! Tu m'en dis trop, Claire, et tu as la cruauté de ne pas t'expliquer positivement. Tu laisses à mon cœur accablé à développer ces phrases insignifiantes. Ah! tu sais trop que je ne m'y tromperai pas, et que je trouverai ce que tu as craint de me dire. Mon père a rendu Jules à son oncle, n'est-il pas vrai? Et déja M. d'Estouville s'occupe de son établissement. Je vais être seule, abandonnée, livrée à un amour sans espoir, et qui ne peut s'éteindre qu'avec ma vie... Non, l'esprit de calcul et des convenances sera toujours étranger à Jules. Il aime autant que moi, et jamais il ne donnera sa main sans son cœur. Il quittera tout, fortune, grandeurs, pour venir se réunir à son Adèle; soulager son père par son travail; le consoler dans ses revers, et répandre quelques lueurs de félicité sur les derniers jours de mon excellente et malheureuse mère. M. de Méran a fait ce que lui prescrivait l'honneur; mais il a un cœur aussi. Il ne voudra point déchirer celui de sa misérable fille; il ne voudra pas réduire au désespoir l'infortuné jeune homme qu'il a adopté; il ne chassera pas de sa maison l'appui que vont y ramener la reconnaissance et l'amour.

Ah! Claire, que de consolations m'offre la suite

de ta lettre! Ce qui m'eût paru insuffisant, affligeant, il y a quelques semaines, est aujourd'hui un baume consolateur versé sur ma blessure. Jules, dis-tu, est incapable de m'abandonner. Il résistera constamment à son oncle. Le temps fera le reste. Ton mari nous offre sa médiation. Si nous le désirons, il fera à M. d'Estouville les représentations les plus fortes. Il lui dira qu'il doit tout faire pour celui qui lui a conservé, élevé son neveu, et qui lui destinait sa fille lorsqu'il avait une fortune brillante à lui donner. Il cherchera à attendrir; à ranimer du moins la délicatesse, qui semble s'éteindre en ce moment... Si nous le désirons, dis-tu! Ah! presse, supplie M. de Villers de persévérer dans ce généreux projet. Dis-lui que je suis à ses genoux; qu'il est mon unique ressource; que je mets en lui mon espoir, et que le bonheur de toute ma vie sera sa récompense.

Tu m'indiques une liqueur qu'on peut faire partout, et tu me dis d'en frotter légèrement les pages blanches qui restent à la fin de ton paquet. Il peut arriver, dis-tu, lorsque ton mari se sera prononcé, que M. de Méran prescrive à ma mère des mesures dont elle n'osera pas s'écarter, et que tes lettres soient lues avant que de me parvenir. Tu m'apprends de quoi je dois me servir pour t'écrire dans les interlignes, si je suis réduite à ne te parler que de choses indifférentes. La composition de cette encre, qui ne laisse aucune trace sur le papier, t'a été donnée par M. de Villers, qui pré-

voit que le moment de s'en servir n'est peut-être pas éloigné. Ah! non, non, Claire, on ne me privera pas des doux épanchemens de l'amitié. On te permettra de partager la douleur poignante qui me torture déja.

D'après ce que je viens de lire, il est évident pour moi que la liqueur que je vais préparer fera sortir des caractères tracés sans doute par l'amour. Encre mystérieuse, heureuse invention, je bénis ton auteur.

Je viens d'obtenir un plein succès, Claire. A la vérité, j'ai suivi ta recette avec la plus scrupuleuse exactitude. Combien je suis récompensée de mes soins! Que de choses charmantes j'ai lues! Ah! je te l'ai dit, je te le répète, cet homme-là est tout amour.

Il règne dans ces deux grandes pages une sécurité qui me fait croire que tes craintes sont exagérées. Jules n'écrirait pas ainsi, s'il soupçonnait seulement qu'on pût penser à nous séparer... Peut-être, sûr de son cœur, déterminé à opposer à son oncle une résistance invincible, ne veut-il pas ajouter à mes alarmes. Eh! ne faut-il pas qu'enfin je connaisse mon sort? Demain, je composerai cette encre protectrice dont tu m'as donné le secret. Je t'écrirai des choses bien indifférentes, des enfantillages même. Je ne cacheterai pas ma lettre; j'aurai l'air de l'avoir oubliée. Maman la lira, je n'en doute point, et je parviendrai à détruire tout soupçon d'intelligence entre moi et mon amie. Je

conjurerai Jules de me dire tout, tout absolument. Pourquoi serais-je moins forte que lui? Je ne connais rien de plus cruel que l'incertitude dans laquelle je me perds. Étrange empressement de vouloir connaître ce qu'on redoute plus que la mort!

Tromper sa mère! Ah! Claire, cette idée me poursuit, me tourmente. Mais ne puis-je au moins jurer à l'époux qu'on m'a choisi une fidélité éternelle? Ma bouche en a cent fois fait le serment; ma main ne fera que le répéter. Cette lettre sera toute pour le bien-aimé, puisque les interlignes seules signifieront quelque chose. Être réduite à de pareils moyens pour se parler de l'amour le plus tendre, le plus légitime! Ah! Claire, nous sommes bien malheureux!

Je viens de passer deux jours affreux. Il faut que j'aie horriblement souffert pour n'avoir pu penser à t'écrire. Où donc s'arrêtera l'infortune.

Avant-hier matin, j'ai remarqué que maman avait les yeux rouges. Je l'ai priée, suppliée de me confier le sujet de sa peine. Elle a résisté long-temps; mais lorsqu'elle a été convaincue que la vérité ne me ferait pas plus de mal que mes alarmes toujours croissantes, et portées enfin à un degré effrayant, elle m'a donné une lettre de mon père qui est arrivée en même temps que la tienne. Quelle lettre, grand Dieu! Ma pauvre et excellente mère a passé une nuit entière dans les larmes, et c'est sur sa fille qu'elle pleurait.

Le gouvernement exige le remboursement d'un

million. Nous sommes ruinés, ruinés sans ressource. La terre que nous habitons n'est plus à nous. Elle est mise en vente, ainsi que le bien de M. Rigaud. Il ne nous restera que ce qui appartient à ma mère, une petite habitation dans les hautes Pyrénées, près de Tarbes, et quelques terres affermées sept à huit mille francs : voilà ce que tu sais, et ce qui pour moi est un malheur à peine senti. Mais ce qui suit, Claire, est insupportable. Mes forces ne suffisent pas pour soutenir un pareil coup. J'en mourrai.

M. d'Estouville est charmé de son neveu, de ses attentions, de ses prévenances, de son respect. Il veut, dès ce moment, lui donner un état brillant, et il lui destine une demoiselle qui joint à une grande fortune tous les moyens de plaire, et toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un époux. Je suis le seul obstacle aux projets de M. d'Estouville, et il faut que je me sacrifie ; mon père le veut, il l'ordonne. Il faut que j'écrive à Jules que je renonce à lui, que je lui rends sa liberté. Jamais ma main ne tracera cet épouvantable arrêt.

Mon père est indigné de l'inutile démarche que ton mari a faite auprès de M. d'Estouville, sans son aveu. Il prétend qu'on doit croire que M. de Villers a agi de concert avec lui, et que l'infortune l'a dégradé au point de lui faire offrir sa fille à quelqu'un qui la rejette. Il proteste qu'il ne vous reverra jamais. Il soupçonne que l'intérêt que je

vous inspire à tous deux vous portera à me donner des conseils. Il défend expressément que tes lettres me parviennent, et que maman laisse partir celles que je t'écrirai. Ainsi, Claire, cette encre mystérieuse nous devient inutile. Jules n'entendra plus parler de moi. Il ne saura pas que je porte son image dans mon cœur, et qu'elle y sera constamment gravée en traits de feu; qu'elle me sera présente le jour, qu'elle me suivra dans les bras du sommeil. Déja je ne sais plus comment je te ferai parvenir ce que je t'écris.

M. d'Estouville a fait proposer, dis-tu, à mon père cent mille francs en dédommagement des dépenses que Jules lui a occasionnées. M. de Méran a répondu avec fierté, qu'il ne vend ni ses soins, ni son affection. Il ne veut plus voir l'oncle ni le neveu. Ah! mon amie, que de coups à la fois! J'en mourrai, j'en mourrai!

Madame Rigaud est là. Maman et elle pleurent ensemble. Elles ne pleurent que leur fortune; moi, je pleure mon amant. Il est des instans où je ne trouve pas une larme, et alors je me sens prête à suffoquer. Maman me délace; elle me donne des sels. Ah! qu'elle me laisse mourir.

Mon père est ruiné. Il l'est pour avoir désiré augmenter la fortune de sa fille. C'est moi, c'est mon fatal amour qui ont attiré le malheur sur sa tête respectable. C'est à moi à le dédommager. C'est dans ma tendresse, dans ma soumission qu'il doit trouver un soulagement à ses peines. Eh bien,

Claire, je m'immolerai à mon père; je lui donnerai plus que ma vie.

Je prends la plume. Je vais les tracer ces mots terribles qui porteront la mort dans le sein de Jules... Mon cœur se brise, mes yeux se troublent, ma main refuse d'obéir. Je me jette dans les bras de ma mère. « Jamais, lui dis-je, jamais je n'ou-« blierai Jules; jamais je ne lui ordonnerai de re-« noncer à moi. » Elle me reconduit au secrétaire; elle remet la plume dans ma main. Elle me presse, elle me prie. Ma mère descend avec moi jusqu'à la prière! Ah! j'obéirai, je le dois, je le veux... Ma main reste immobile, mon sang se glace, je tombe privée du sentiment.

Je reviens à la vie; je renais sur le sein de ma mère. Elle attendait ce moment pour me faire lire ce qu'elle vient d'écrire à mon père. Elle lui rend compte de ce qui vient de se passer; elle lui peint mon déplorable état avec l'éloquence de la nature. Elle le supplie, par l'amour qu'il lui a porté, de ne pas sacrifier sa fille à sa fierté, de se rapprocher de Jules, de l'encourager dans sa résistance aux projets de son oncle, de lui faire tout espérer du temps. Quel bien me fait cette lettre! Elle achève de me rendre à moi-même; elle fait renaître l'espérance dans mon cœur anéanti... Non, non, l'orgueil de M. de Méran est sensiblement blessé. Il ne reviendra pas sur ce qu'il a prononcé.

Et je pouvais trouver éloigné le terme fixé pour notre mariage! Je me plaignais, Claire! Que de bé-

nédictions j'adresserais maintenant au ciel, si j'avais la certitude d'obtenir la main de Jules, n'importe à quelle époque de ma vie! Baiser suave et pénétrant, que je me suis tant reproché, combien j'étais loin de te croire le dernier! Délices inexprimables, c'en est donc fait! je ne vous goûterai plus.

J'ai de la fièvre. Maman veut passer la nuit près de moi. Je ne le souffrirai pas; elle a besoin de repos autant que sa malheureuse fille. Jeannette se propose; elle me suffira. Maman consent à se retirer, sous la condition expresse que Jeannette l'éveillera, si mon mal paraît augmenter. L'éveiller! elle ne dormira pas plus que moi.

Quel soulagement j'éprouve en ce moment, Claire! Je pourrai t'écrire librement, et recevoir tes lettres avec facilité. Dans les longues angoisses qui viennent de se succéder, on ne cherche pas ses expressions; on ne voit pas ceux devant qui on parle. En allant et venant, Jeannette a tout entendu. Elle m'a élevée, elle m'aime; elle est très-attachée à Jules. Il lui a souvent rendu des services, et je n'ai pas laissé échapper une occasion de lui faire du bien. Nous en recevons la récompense. Elle me demande si je veux qu'elle fasse mettre mes lettres à la poste par un pauvre paysan, qui lui est dévoué, parce qu'elle a quelquefois obtenu des secours pour lui de ma mère. Les tiennes, celles de Jules, peuvent être directement adressées à cette excellente fille. Vous aurez seulement

la précaution de faire mettre les adresses par une main inconnue. J'ai pris Jeannette dans mes bras; je l'y ai pressée avec transport.

Un étranger se présente. Il est porteur d'une lettre de mon père. Maman est invitée à lui faire voir cette propriété jusque dans les moindres détails. Elle n'a pas la force de parcourir avec lui cette terre, dont il vient nous bannir. Elle lui donne Ambroise, et elle me regarde d'un air pénétré! Oh! calme-toi, ma bonne mère, si tes regrets ne portent que sur moi.

Cet homme me déplaît beaucoup, et je sens combien je suis injuste à son égard. Que doit voir ici un être indifférent, étranger à notre situation, à nos peines, qui même ne nous connaît pas? Une terre qui est en vente, qui peut lui convenir, et qu'il est intéressé à bien connaître. Il me semble que je lui dois une espèce de réparation. Je sors, je le suis à quelque distance; je voudrais qu'il me parlât; je lui ferais tout voir; je répondrais à toutes ses questions.

Ambroise l'arrête à la porte de mon petit bosquet, de mon petit bosquet, qui déja peut-être ne m'appartient plus; il parle avec chaleur. Je me glisse derrière cette haie de seringat, que tu connais; j'arrive sans être vue. « Ah! monsieur, disait « Ambroise, le chagrin le plus cuisant pour made- « moiselle sera d'être privée de cette petite retraite « qu'elle se plaisait à embellir. — Idées romanes- « ques! on se console de tout. » Claire, cet homme-là n'a pas d'enfans.

Je le précède, je vais m'asseoir sous mon marronnier : un cœur froid ne doit pas en approcher. Mon air réservé en éloignera cet homme. Hé! mon Dieu, il ne voit ni moi, ni l'arbre chéri. Hélas! les circonstances seules me le rendent précieux. Les autres sont-ils obligés de voir, de sentir comme moi ?

Il ne fait que passer. Ambroise le conduit du côté de la ferme, et je reste là. Je regarde ce chiffre d'amour, qui devait croître sous nos yeux, et nous rappeler jusque sous les glaces de la vieillesse le charme délirant de nos premières années. C'est aujourd'hui un chiffre de deuil.

Je donne des larmes à cette idée. Sur quoi n'en répandrais-je pas? Tout ici fut vie et bonheur; il ne reste du passé que des souvenirs, qui rendent le présent affreux.

Je me lève, je salue ce chiffre avec un respect religieux; je m'éloigne à pas lents. Je retourne auprès de ma mère éplorée. Madame Rigaud est avec elle. On est venu aussi voir ses herbages. Elle n'a pu soutenir les froids calculs qui ont été faits en sa présence. Elle s'est éloignée de cette maison, où son mari, où ses ancêtres sont nés, où elle a vécu heureuse vingt ans, et d'où elle est expulsée comme nous.

Ambroise nous ramène ce monsieur, qui a tout examiné, qui trouve tout bien, et qui déclare que nous pouvons regarder notre terre comme vendue. A ces mots, ma bonne mère me prend dans ses

bras, ses plaintes éclatent, ses larmes coulent en abondance. Te le dirai-je, Claire, je ne regrette que mon marronnier. Si je pouvais l'emporter avec moi, je croirais n'avoir rien perdu.

Hé! pourquoi ne l'emporterai-je pas? Il me vient une pensée que peut seul donner l'amour malheureux, et pourtant consolateur. Je retourne au bosquet, armée d'un instrument tranchant. Ma main frémit, en s'approchant de l'écorce révérée, qui doit la vie à Jules, et à qui l'infortune va l'ôter. J'ai tracé un cercle autour du chiffre... C'est tout ce que je puis.

Tremblante, irrésolue, je m'assieds sur ce banc... C'est ici, me disais-je, que cent fois sa bouche et la mienne ont répété *amour et bonheur.* C'est ici que nos mains se pressaient; qu'un bras amoureux s'arrondissait autour de l'objet des plus tendres affections; que nous nous regardions des heures entières; que nous nous entendions, sans nous rien dire. Non, non, *il ne reste du passé que des souvenirs qui rendent le présent affreux.*

J'emporterai ce banc avec le marronnier. Il ne sera point profané par le désœuvrement, la frivolité, l'indifférence. Oui, je l'emporterai. Je vais chercher Ambroise, je lui fais prendre une hache... Une hache! je frissonne en regardant cet instrument de destruction.

Je lui montre le chiffre. Je lui présente mon couteau. Le bonhomme m'a comprise : sous sa bure, il y a un cœur.

Il suit le cercle que j'ai à peine marqué. Je tremble qu'il brise ce chiffre, mon dernier trésor, mon unique espoir... Je suis sûre que ma physionomie peint chacun de ses mouvemens. Je le seconde de mes vœux; je retiens mon haleine, j'étends mon mouchoir sous sa main destructive et pourtant secourable; je crains de perdre une parcelle de l'arbre chéri.

Encore un coup... encore un, Ambroise... Ah!... ah! le voilà ce chiffre tant désiré! il est entier; il est dans mes mains; il est sur mon cœur; il semble lui donner une nouvelle vie.

J'ai donné le signal. La hache est levée. Le premier coup retentit déja à mon oreille; il pénètre au fond de mon cœur. Frêle arbrisseau, naguère plein de vie, de fraîcheur, et maintenant étendu sur la poussière! ainsi tombera ton Adèle sous le poids des privations et de la douleur.

La terre est ouverte. Un œil scrutateur y cherche les racines jusques au moindre filament. L'arbre est divisé en mille parties; le banc a volé en éclats; tout est recueilli, placé sur des nattes soigneusement arrangées. Je tiens mon petit râteau... J'agite légèrement la superficie du terrain, et lorsqu'à force de recherches, j'ai découvert, ramassé un brin du bois précieux, je crois avoir fait une conquête.

J'envoie chercher au château une large feuille de tôle. Ici va commencer une bien triste jouissance. Le feu jaillit de la pierre; la flamme pétille.

Elle se communique des parcelles du banc à celles de l'arbre, qui sue encore la vie. Ce qui vient de se consumer est remplacé à l'instant. Peu à peu, tout a brûlé, tout a disparu. Il ne reste que des cendres embrasées, image de mon cœur. Elles vont refroidir; il refroidira comme elles; il reposera enfin dans le calme et la nuit du tombeau.

J'ai pris avec moi un sac, dont le dessin a été tracé par Jules. Ici, tout est encore lui, tout doit être lui, rien que lui. J'y enserre les cendres sacrées. Je les dispute au vent, qui quelquefois m'en enlève, en disperse des parties. Ainsi l'infortune nous a séparés; ainsi cette masse de sensations, qui nous était commune, n'est plus qu'un sentiment isolé, sans rapports, auquel rien ne saurait plus répondre.

Quand nous serons dans les Pyrénées, je prendrai un gland. Placé au milieu de ces cendres, je le confierai à la terre. Il croîtra, et ce sera encore Jules.

Je remets ce paquet à Jeannette. J'y joins une longue lettre pour le bien aimé. Ah! qu'il m'écrive, qu'il m'écrive tous les jours.

CHAPITRE X.

L'entrevue.

Une lettre de toi, Claire, et je n'en reçois pas de Jules! Et tu ne le verras pas de quatre jours!

Et tu me dis cela avec une légèreté qui me confond. Je trouve dans tes pensées une sorte de piquant, de gaieté, qui me paraît déplacée dans les circonstances où je suis. Il y a dans tes expressions quelque chose d'énigmatique qui exerce ma patience, et que je ne pénètre pas. Seulement je crois entendre que le bien-aimé a emprunté de l'argent à M. de Villers, et qu'il va l'employer utilement. Comment se fait-il que son oncle, qui aime le faste, qui a sur lui les vues les plus élevées, le réduise à emprunter? M. d'Estouville doit applaudir à l'usage estimable que Jules, si je je t'ai bien comprise, veut faire de cet argent. Pourquoi ne lui pas fournir, abondamment, les moyens de mériter l'estime et la considération, sans lesquelles l'opulence n'est rien?

La dernière partie de ta lettre obscurcit le vague dans lequel tu m'as jetée. M. d'Estouville ne donne pas d'argent à son neveu; mais il acquitte à l'instant, et sans réflexions, tous les mémoires qu'on lui présente. N'est-il pas évident que Jules peut faire tout le bien que désirera sa belle ame, sans avoir d'or dans sa poche? Pourquoi donc emprunter à ton mari? Il n'aime pas le jeu, et je suis sûre de son cœur comme du mien. Que veut-il faire de cet argent? Je m'y perds.

Ah! Claire, Claire! tu insultes au malheur. Demain, dis-tu, ma douleur se calmera, ma jolie petite figure se dilatera, mon cœur battra de

joie!... Ta raison serait-elle altérée? Quel malheur pour toi et ton tendre époux! Quel bonheur pour moi si je perdais la mienne!... Je ne souffrirais plus.

Un homme arrive à grande course de cheval à la grille du château. Son postillon est à cinq cents pas au moins derrière lui. Il est couvert de poussière; il m'est impossible de distinguer la couleur de son habit. Pourquoi tant d'empressement? Quel nouveau désastre vient-on nous annoncer encore?

Il peut à peine descendre de cheval; il marche avec difficulté... On ne vole pas pour apporter une nouvelle affligeante. Serait-ce un ange consolateur qui vient fermer nos blessures? Je cours, je franchis l'escalier en une seconde... Dieu! grand Dieu! soutien du malheureux, reçois toutes mes bénédictions!...

Quelle scène! Que d'amertume, que de bonheur, que de larmes douces et cruelles!... Oh! attends, Claire, attends que ma tête soit remise. Il m'est impossible de lier deux idées dans ce moment. . . . . .

. . . . . .

Voilà donc ce que voulait empêcher son oncle! Tel est le digne emploi que Jules comptait faire de cet argent! Ah! Claire, l'infortuné en a ennobli l'usage. L'infortuné! ai-je dit; hé, que suis-je donc moi?

Où en étais-je? Ah! je courais à la grille du

château... Je rencontre maman; elle étend les bras; elle me ferme le passage. « Adèle, Adèle, « n'avancez pas. » Elle a reconnu Jules.

Il m'a vue, il s'élance; il est aux pieds de ma mère; il étend une main vers moi. Je la prends; je la presse sur ma bouche, sur mon cœur; je tombe aux genoux de maman avec lui. Jeannette, Ambroise, Firmin, tous nos gens sont là, empressés, enchantés de revoir Jules, et nous ne les voyons pas. L'éclat est fait; ma mère veut en prévenir un plus grand. Elle nous relève, elle nous entraîne, elle s'enferme avec nous.

Elle a parlé long-temps à Jules. Il ne l'entendait pas, et je ne sais ce qu'elle a dit. Sans doute elle voulait lui faire sentir les suites que pouvait avoir, pour elle et pour moi, une démarche aussi imprudente. Elle a pris sa main; elle a essayé de l'emmener; je tenais l'autre; je la serrais de toutes mes forces; je ne l'aurais quittée qu'avec ma vie.

« Laissez-moi, laissez-moi, madame, s'est enfin « écrié Jules. Ce moment de bonheur est le der- « nier que je puisse espérer; ne me l'enviez pas, « ne m'en privez pas. » Je joins mes supplications aux siennes; maman s'attendrit; sa fermeté l'abandonne. Elle nous tire sur l'ottomane, sur cette ottomane où j'ai essuyé les larmes de mon père, où une fois déja j'ai reçu son pardon. Elle s'assied entre nous deux. Une conversation vive, brûlante, sans ordre, commence aussitôt. Nos mains se cherchent; nos têtes se penchent l'une

vers l'autre. Maman les relève, les éloigne... Oh! quelle soif j'avais d'un baiser! il m'a été impossible de le cueillir.

Jeannette entre précipitamment, et crie: *M. de Méran.* Ma mère rougit, pâlit; mes jambes fléchissent sous moi. Jules me soutient et je sens un tremblement général qui agite son corps. « Je suis « perdue, nous dit maman. M. de Méran croira « que j'ai favorisé cette entrevue; il ne me le par- « donnera jamais. M. le comte ignore peut-être, « reprend Jeannette, que M. de Courcelles est ici. « Faites-le sortir, mademoiselle, par le cabinet « qui ouvre sur le jardin. Voilà la clé de la petite « porte du parc. Qu'il fuie, qu'il se jette dans la « forêt; ne perdez pas un instant. »

Ma mère, terrifiée, oublie que c'est moi qui vais faciliter la retraite de Jules. Elle s'appuie sur le bras de Jeannette, et va au-devant de mon père. Et moi, troublée, éperdue, incapable de rien projeter, de rien prévoir, le cœur brisé de l'idée d'une soudaine séparation; je marche avec Jules; je crois le conduire; je ne distingue pas les objets; un voile épais est étendu sur mes yeux. Je m'arrête; je regarde autour de moi; je cherche à savoir où je suis, à reconnaître le chemin qui conduit à cette porte qui va se fermer entre lui et moi... Est-ce l'habitude, un mouvement machinal, ou l'amour qui nous a conduits là? Nous sommes à l'endroit même où s'élevait ce marronnier, dont il ne reste que les cendres;

nos pieds foulent la place où il a été consumé. Tous les souvenirs se réveillent à la fois. Passion, tourmens, félicité passagère, espérances anéanties, viennent ensemble nous assaillir. Nous sommes immobiles, muets; mais brûlans. Il a un bras passé autour de mon cou; nos corps unis, pressés, semblent n'en faire plus qu'un; je sens son cœur battre avec violence; ses yeux dardent tous les feux de l'amour. Je ne me possède plus. C'est moi qui cherche ses lèvres, qui y attache les miennes, qui les en éloigne, pour les y rattacher, avec plus de force et de volupté. Déja cent baisers sont donnés et reçus. Bientôt ils sont innombrables. Nous voulons épuiser, en un instant, tout le bonheur qui devait se répandre, par intervalles, sur le reste de notre vie. Une épingle se détache; mon fichu s'entr'ouvre; ce ne sont plus mes lèvres que cherche le bien-aimé. Il dévore mon sein; il m'embrase de mille feux inconnus, et que je ne peux plus combattre. « Achève, « lui dis-je. Je veux acquitter enfin toutes les « dettes de l'amour. »

Oui, Claire, ma langue a articulé ces paroles affreuses; mon cœur les confirmait; et j'attendais ma défaite absolue au sein des délices les plus ravissantes, et qui pourtant me semblaient incomplètes. Magnanimité, triomphe de mon amant, de l'honneur, de la vertu, je ne vous oublierai jamais, et jamais je ne penserai à ce moment fatal, sans bénir le plus respectable des hommes.

Il a entendu mon vœu sacrilège; il a frémi, et de la crainte de succomber, et de la violence qu'il se faisait à lui-même. L'extrême danger lui a rendu le jugement et la raison. Il s'est dégagé de mes bras; il m'a arraché la clé de la petite porte du parc; il s'est éloigné à grands pas; il m'a laissée mourante de honte, de douleur et de désirs.

Ne se possédant plus, délirant, hors de toute mesure, le malheureux marche au hasard; il ne voit pas plus que moi; comme moi, il est incapable de lier deux pensées. Immobile à la place où il m'a quittée, mon cœur vole sur ses pas; je le suis des yeux à travers les arbres, qui me le dérobent par intervalles... Que va-t-il faire, grand Dieu! il s'égare, il reprend le chemin du château; il va se faire voir à mon père, il va nous perdre tous. Je crie, je l'appelle, je m'élance après lui. Ah! Claire, je ne cherchais qu'un prétexte pour le revoir, lui parler, m'égarer de nouveau, pour me repentir encore.

Bonheur inespéré! Jeannette l'a aperçu. Elle accourt; elle lui prend la main; elle le conduit par des sentiers écartés et solitaires. C'en est donc fait; il va disparaître pour jamais; je ne le verrai plus... Cette idée m'anéantit. Je m'arrête, je chancèle, je tombe sur le gazon. Je ne perds pas le sentiment; il me reste, pour me pénétrer du vide, de l'horrreur de ma situation, de l'amertume qui va s'étendre sur toute ma vie, et en faire un long supplice.

Quelle voix vient frapper mon oreille?... C'est celle de M. de Méran! il est furieux; il se dit outragé; le mot *séducteur* lui échappe. Jules répond avec fermeté. Mon Dieu, mon Dieu, prévenez les malheurs que je prévois. Je me lève, je cours, je me jette entre mon père et mon amant.

Claire, M. de Méran n'est pas entré au château. Las d'être enfermé dans une voiture, il a fait quelques tours de jardin, avec maman, et sans s'en apercevoir, peut-être, ils ont pris ces sentiers, que l'escarpement du terrain rend difficiles, et qui ne sont pas fréquentés. Peut-être aussi ont-ils voulu parler de leurs affaires, et n'être entendus de personne. Maman, qui croyait Jules sorti du parc, n'a pas prononcé son nom, et ce qu'elle redoutait tant est arrivé. Mon père l'a crue d'intelligence avec nous; il l'a accablée de toute son indignation. Ma malheureuse mère fondait en larmes, quand je suis arrivée.

Ah! je me dois cette justice, Claire, que la nature l'a emporté sur l'amour, et lui a même imposé silence. Je n'ai vu que ma mère, ma mère souffrante, et pour moi. Cet aspect m'a donné un courage dont je ne me croyais pas capable. Cette enfant, toujours tremblante au moindre signe d'improbation de son père, lui a parlé avec l'énergie de l'âge mûr. « Monsieur, lui ai-je dit, « Jules est arrivé ici sans en avoir prévenu per- « sonne. Maman a fait tout ce qui était en son « pouvoir pour l'empêcher d'entrer au château.

« L'amour, la résistance de Jules ne lui ont bien-
« tôt laissé d'autre ressource que de se placer
« entre lui et moi. C'est en sa présence que se
« sont parlés deux infortunés que vous avez unis,
« et que vous voulez séparer, comme si nos cœurs
« pouvaient changer à un commandement tyran-
« nique, et par des circonstances qui leur sont
« indifférentes. »

Claire, j'ai vu le moment où l'autorité paternelle, où l'orgueil blessés ne garderaient aucune mesure. M. de Méran a levé la main sur moi. Maman a jeté un cri. Je me suis avancée au-devant du coup. J'aurais voulu qu'il m'écrasât sur la place. Ce bras menaçant est retombé, et j'ai continué de parler.

« Maman a fait sentir à M. de Courcelles com-
« bien sa démarche est imprudente, et à quel
« point elle pouvait nous compromettre tous trois.
« Elle l'a pressé de se retirer; il a obéi. Il devait
« être sorti du parc quand vous y êtes entré, et
« ma mère s'est conduite en femme prudente, en
« voulant vous dérober les derniers adieux de deux
« êtres que vous réduisez au désespoir.

« Vous avez traité Jules de séducteur! Il n'y en
« a pas d'autres ici que la jeunesse, l'amour, et
« l'ordre de nous aimer, que nous avons reçu de
« vous. Mais tous ces moyens de séduction n'in-
« fluent en rien sur la vertu de M. de Courcelles.
« La sienne est pure et entière; il vient de m'en
« donner la marque la plus certaine. Je l'en re-

« mercie, je l'en estime, je l'en honore davantage, « et je lui jure, devant le ciel et devant vous, « qu'à l'avenir je serai digne de lui; mais qu'au- « cune puissance ne m'empêchera de l'adorer, et « qu'il aura mon dernier soupir. »

Cette fois, Claire, le coup est parti avec une telle promptitude, que personne n'a pu le prévenir. Il m'a renversée; une dent de mon peigne est entrée dans la chair; le sang a coulé sur mon visage. Jules s'est précipité sur moi. « Tout autre « que vous, a-t-il dit à M. de Méran, paierait de « sa vie cet acte d'une atroce violence. » Mon père l'a saisi par le bras. « Marchons, monsieur, mar- « chons. » Ils s'éloignaient à grands pas. Je me suis relevée; j'ai couru. « Jules, après avoir fait « le plus grand des efforts, après avoir respecté « la fille, vous armerez-vous contre le père? Éloi- « gnez-vous, sortez à l'instant, je vous l'ordonne. « Si vous balancez, je rétracte le serment que je « viens de prononcer. »

Maman me suivait, éplorée, suppliante, s'adressant tantôt à Jules, tantôt à M. de Méran. Jeannette, cachée depuis le moment où elle l'avait entrevu, est venue aussi se jeter entr'eux. Je tenais mon père dans mes bras. Il les eût plutôt rompus que détachés. Ses yeux se sont portés sur moi. Partout j'avais du sang. Il a pâli; j'ai senti ses jambes chanceler. Il est tombé, sans que j'aie pu le retenir. Il s'est évanoui.

Nous l'avons pris, nous l'avons porté... Nos

forces ont été bientôt épuisées; nous l'avons déposé sur l'herbe. Il est revenu à lui. C'est moi qu'il a cherchée aussitôt. « Ma fille, je vous de-« mande pardon. » Voilà les premiers mots qu'il a prononcés. Ils ont déchiré mon cœur.

Un père demander pardon à sa fille, qui lui désobéit, qui le brave! Rien au monde ne peut résister à cela, puisque l'amour lui-même en est incapable. Ton amie, soumise et repentante, s'est jetée entre les bras de son père. « Ordonnez, lui « ai-je dit, je vous obéirai. » Il m'a embrassée avec une tendresse que je ne méritais pas, et qui m'a confondue. Jules et moi nous marchions à côté de lui, les yeux baissés, le cœur palpitant de crainte : nous attendions notre arrêt.

« Mes enfans, j'ai tout fait pour votre bonheur, « vous ne l'ignorez pas. Il m'en coûte ce qui me « restait de fortune, et vous pouvez me consoler « de cette perte, en vous résignant comme moi. « Jules, ma fille ne possède plus rien, et vous « n'avez d'espérances que dans les bontés de votre « oncle. Je serais votre ennemi, si je me plaçais « entre vous et lui. Qu'y gagnerais-je, d'ailleurs? « Marier deux jeunes gens, à qui, lorsque le ban-« deau de l'amour sera tombé, il ne restera que « la misère, et qui peut-être auront la faiblesse « de ne savoir pas la supporter, serait un acte de « démence. Faire une nouvelle démarche auprès « de M. d'Estouville, qui repousse, qui rejette « Adèle, serait une bassesse. Il ne me reste que

« l'honneur. Je le conserverai... Jules, il est inu-
« tile que vous m'interrompiez. Je sais tout ce que
« vous pouvez me dire sur la durée d'une première
« passion, sur les douceurs d'une union assortie;
« je pressens les privations auxquelles vous voulez
« vous soumettre; je connais les sermens que vous
« allez prononcer, de la meilleure foi du monde.
« J'en ai fait de semblables à vingt ans; le sou-
« venir même s'en est perdu avec le sentiment
« qui les avait provoqués. Ma chère enfant, or-
« donnez, venez-vous de dire, et je vous obéirai.
« Je n'ordonnerai pas; je prierai. — Mon père,
« mon digne père! — Promets-moi, Adèle, je t'en
« conjure pour nous tous, de cesser à jamais une
« correspondance, qui entretient un amour, qui
« ne peut plus faire que votre malheur à tous
« deux. Faites-moi la même promesse, vous que
« j'avais nommé mon fils, et sur qui je dois avoir
« conservé quelques droits. Jurez-moi de ména-
« ger le repos de ma fille, celui de sa mère et le
« mien. Je sais combien il doit vous paraître dur,
« en ce moment, de vous rendre à mes prières.
« Mais, mes enfans, la vertu, la raison, le temps
« surtout sont de grands maîtres. Vous ne con-
« naissez pas leur puissance; vous l'éprouverez
« un jour, et vous sentirez, l'un et l'autre, que la
« conduite que je tiens, en ce moment, est dans
« votre intérêt personnel, et qu'elle m'est tracée
« par ma tendresse, la prudence et la délicatesse. »

« Monsieur, a repris Jules avec une extrême vé-

« hémence, je ne sais pas résister à un père qui « prie. Je m'élèverai jusqu'à vous, par le plus « grand effort de vertu que puisse faire un homme, « dans la position où je me trouve. Je jure de ne « plus écrire à mademoiselle; mais je jure en même « temps de refuser tous les partis que me proposera « mon oncle; d'attendre le terme que lui a fixé la « nature, pour revenir offrir à Adèle, si elle est « libre encore, une fortune, un état et tout mon « être. Souvenez-vous, mademoiselle, que je m'en- « gage seul, et que je ne vous demande rien. Vous « ne me devez pas de sacrifices, et je ne me plain- « drai jamais de vous voir accepter un parti digne « de vos qualités, de vos talens, et de vos charmes. « M. de Méran, êtes-vous satisfait? »

Mon père l'a pressé sur son cœur, avec une force de sentiment, dont je ne peux te donner d'idée. Confondue, humiliée d'une noblesse de procédés, que je me sentais incapable d'imiter, je me taisais. Je cherchais dans mon cœur de nouveaux moyens à opposer à mon père et à Jules lui-même, lorsque Firmin est venu nous apporter une lettre.

Elle est de M. d'Estouville. Il ne doute pas que son neveu soit avec nous; mais il connaît assez mon père pour croire qu'il le renverra à l'instant. Il compte assez sur ma prudence pour être persuadé que je ne chercherai point à entretenir un sentiment, qui ne peut avoir *de résultat heureux*, et qui, devenu public enfin, à force d'im-

prudences, nuirait à ma réputation, et à mon établissement.

Oui, Claire, il est certain que M. d'Estouville me rejette, et j'ai donné, à mon amour-propre blessé, ce que j'allais peut-être refuser à la grandeur de l'exemple et à mon père suppliant. Je me suis hâtée de répéter les propres paroles de Jules : je sentais qu'un instant plus tard je ne le pourrais plus.

Hélas ! cet enthousiasme de vertu n'a duré qu'un moment. Force, courage, volonté même, tout s'est évanoui lorsqu'il a fallu nous séparer. Séparation cruelle, dont une fois déjà nous avions supporté les douleurs, et qui allait être suivie d'une privation nouvelle ! Plus de lettres ! Plus de moyens de verser dans le sein l'un de l'autre les accens plaintifs de l'amour malheureux ! Le désespoir se peignait dans les yeux de Jules. Il s'éloignait, et je sentais ma vie s'en aller avec lui. Il revenait, et je croyais renaître. Le malheureux est enfin tombé à mes pieds. Il en a baisé la poussière; il a baisé le bas de ma robe. Il m'a dérangé de la place que j'occupais; il a arraché l'herbe que je venais de fouler; il l'a enfermée dans son sein. Ma mère fondait en larmes; M. de Méran cherchait à nous cacher les siennes. Mes yeux étaient secs; mais l'enfer était dans mon cœur. « Embrassez-vous, « a dit mon père, en laissant échapper des san- « glots, qu'il ne pouvait plus contenir, embrassez- « vous pour la dernière fois, et souvenez-vous de

« vos promesses. Non, s'est écrié Jules, si je la « touche, je ne partirai pas. » Et se tournant avec vivacité, il s'est éloigné à grands pas. Je le regardais les bras étendus vers lui. J'attendais qu'il se retournât pour lui faire un dernier signe d'amour.... Il a disparu; j'ai entendu la porte fatale crier sur ses gonds; elle a brisé mon cœur.

Nous retournions au château sans nous regarder, sans nous parler. Chacun était courbé sous sa portion de douleur. Ce que je souffrais, moi, est inexprimable. Comment une frêle créature ne succombe-t-elle pas sous cet excès d'affliction? La mort, ce dernier refuge des infortunés, serait-elle donc un bienfait, puisque je l'invoquais en vain? Oh! que la vie m'était à charge! que j'étais lasse de la traîner, quand une consolation que j'étais loin d'espérer, me l'a rendue supportable.

M. et madame Méran marchaient devant moi. Je les suivais machinalement, appuyée sur le bras de ma bonne Jeannette. « Calmez-vous, mademoi- « selle, calmez-vous, m'a dit l'excellente fille. Lors- « que je conduisais M. Jules à la petite porte du « parc, il m'a remis quelque chose, qui vous fera « un grand plaisir. — Qu'est-ce, Jeannette, qu'est- « ce, ma bonne amie? — Une lettre et son por- « trait. — Une lettre! son portrait, dis-tu! Donne, « Jeannette, donne donc. — Attendez, mademoi- « selle : monsieur ou madame peut se tourner, « découvrir notre intelligence, et je ne saurais « plus vous être utile. — Tu ne peux plus rien

« pour moi : nous avons promis de cesser de nous « écrire. — Tient-on ces promesses-là, mademoi- « selle? — Jules tiendra la sienne, je le connais, « et je tâcherai de l'imiter... Hâtons-nous donc. « Tout à l'heure je mourais de douleur; je meurs « maintenant d'impatience. » Toujours dans des positions extrêmes! je ne les soutiendrai pas long-temps.

Nous nous sommes jetées dans une contre-allée. Je ne marchais plus, je volais, et pourtant j'étais bien faible. En entrant dans ma chambre, j'ai perdu ce qui me restait de forces; il a fallu me mettre au lit.

C'est là que j'ai reçu, des mains de Jeannette, les tristes et dernières marques que le malheureux me donnera de son amour. Quelle lettre! Ah! Claire, il l'avait écrite dans l'incertitude où il était de pouvoir m'approcher. Mais ce portrait!... il est vivant. Quel peintre a donc pu rendre la grace et l'expression de cette figure-là? Où a-t-il trouvé ces regards de flamme, que Jules n'a encore adressés qu'à moi?... Ah! quand on l'a peint, il était tout à son Adèle; il croyait la voir, lui parler.

Ce portrait a calmé mon cœur; il m'a fait retrouver des larmes; il m'a soulagée. Je l'ai couvert des plus tendres baisers. Froide illusion, qui me rappelait des transports divins, déja bien loin de moi, et qui cependant n'était pas sans quelque charme!

Ma mère est entrée. Elle m'a perdue de vue dans le parc, en parlant avec mon père des moyens

de me distraire de mes peines. Celui qui leur a paru le plus prompt et le plus sûr est de m'éloigner, sans délai, de cette terre, qui est vendue, et où je suis poursuivie de souvenirs déchirans. Ah! quittons-la, puisque je n'y dois plus revoir celui qui animait et embellissait tout. J'emporterai, avec moi, ses lettres, son portrait, et mes cendres: je ne laisserai ici qu'un désert.

CHAPITRE XI.

Départ pour les Pyrénées.

Tout annonce notre prochain départ. La réduction de différens objets de dépense amène de tristes réflexions, qui surtout affectent mon père. Je m'efforce de paraître gaie, pour que lui et maman ne s'affligent au moins que sur eux. Parviens-je réellement à les abuser sur ce qui se passe dans mon cœur? Je fais tout ce que je peux pour cela, et je sens que le sourire n'est que sur mes lèvres.

Je marque à mon père plus de respect et d'attachement que lorsqu'il avait un reste assez brillant de sa première fortune. Je n'oublie pas que je suis la cause innocente de sa ruine totale, et que je lui dois tous les dédommagemens qu'il est en mon pouvoir de lui donner. Quelquefois il paraît sensible à mes soins; quelquefois l'humeur perce malgré lui. Elle a été hier jusqu'à la

brusquerie, et je n'ai pas eu l'air de m'en apercevoir. M. de Méran nourrit, dès l'enfance, des idées de grandeurs qui, dans ce moment, doivent le rendre très-malheureux. Je plaindrais sincèrement un étranger, frappé du même coup; ainsi, mon dévouement doit être sans bornes, lorsque dans l'infortuné je retrouve mon père. Je remplirai mes devoirs dans toute leur étendue.

Nous avons reçu aujourd'hui une lettre de Tarbes. Il paraît que ce petit domaine, long-temps négligé, ne peut être remis en valeur sans des avances de fonds que nous n'avons pas. L'habitation, délabrée, a besoin de fortes réparations : il y a de quoi perdre la tête. Pour nous ménager mutuellement, nous renfermons nos idées, et peut-être chacun de nous souffre-t-il plus que si nous épanchions nos peines au dehors. Si la douleur se communique, elle s'adoucit aussi lorsqu'elle est partagée. A la première occasion, je romprai ce morne silence, image anticipée du tombeau.

Mon père a bien voulu me consulter sur la réforme de notre domestique. J'ai répondu que mon devoir est de le servir, et que ce devoir serait un plaisir pour moi. Ce mot *servir* lui a arraché un profond soupir. J'ai continué de parler avec tendresse, avec effusion; maman m'a répondu du ton de la confiance et d'un entier abandon; nous avons entraîné M. de Méran. De ce

moment, nous mettons nos peines en commun, et nous nous en trouvons mieux.

Je tremblois, Claire, de voir Jeannette inscrite sur l'état de ceux qu'on va congédier : ce n'est que par elle que je peux recevoir tes lettres et savoir ce que fait, ce que dit, ce que pense le bien-aimé. Elle seule est conservée. Les autres sont payés et vont partir. Ce bon Firmin ! ce vieux Ambroise ! ce sont eux surtout que je regrette. Combien de petits services ils m'ont rendus, avec cette joie franche qui prouve l'attachement, et qui empêche de sentir la fatigue ! Quelquefois j'ai été assez heureuse pour leur être utile auprès de mon père, et les bons offices qu'on se rend mutuellement sont des liens que chaque jour rend plus forts. Les derniers adieux de ces bonnes gens nous ont tiré des larmes à tous.

Je ne veux pas que mon père s'aperçoive de leur absence. J'ai appelé Jeannette, et j'ai partagé entre elle et moi le travail intérieur. Je me suis réservé ce qu'il y a de moins pénible, ce qui me répugne le moins, et cependant M. de Méran me plaint beaucoup. Ah ! s'il l'avait voulu, il aurait ici un enfant de plus, qui partagerait avec moi les soins que je vais lui rendre ; qui soutiendrait son courage ; qui l'animerait du sien. Le tableau du bonheur calme d'abord, intéresse ensuite, et finit par entraîner. Quand le cœur est satisfait, on s'occupe peu de fortune, et M. de Méran a

fermé le sien à tout ce qui pouvait lui faire oublier ses revers. Je n'ajouterai pas un mot : respect au malheur.

J'étais tout à l'heure à l'office. Je faisais de ces petits gâteaux que mon père aime tant! il est entré. « Mademoiselle de Méran, s'est-il écrié, ma« demoiselle de Méran réduite à de semblables « fonctions! — Le but de mon travail l'ennoblit, « papa, et vous oubliez que ce n'est pas la pre« mière fois que je m'occupe ainsi. — Ce travail « était libre alors. — Il l'est encore; il le sera tou« jours : il n'est pas de contrainte pour qui se « livre à l'impulsion de son cœur. » Il m'a embrassée avec une affection, qui me récompense amplement de mes attentions, de mes prévenances.

Nous parlons souvent de cette maison où nous allons nous rendre, et où nous serons à peine abrités. Si Jules connaissait notre position! garde-toi bien de lui en parler, Claire; tu l'affligerais sans aucun avantage pour nous : jamais mon père ne recevra rien de M. d'Estouville.

Nous nous sommes rassemblés pour dîner, et la conversation est revenue à notre prochain départ, et aux moyens de nous arranger, le moins mal que nous le pourrons, à notre nouveau domicile. Maman a tiré de son sac un écrin qu'elle a mis sur la table. « Adèle, m'a-t-elle dit, avec une « émotion profonde, ceci devait t'appartenir un « jour; je comptais avoir le plaisir de t'en parer moi-

« même : le sort en décide autrement. Me permets-« tu de disposer de ces pierreries ? » J'ai pris l'écrin; je l'ai présenté à mon père. « Acceptez, lui « ai-je dit, ce que vous offre maman. Faites ré-« parer la maison des Pyrénées; remettez les terres « en valeur, et croyez, papa, qu'on peut être heu-« reux partout, quand on le veut fortement. — « Puisses-tu l'être, ma fille ! — Hélas ! le souvenir « de ce que j'ai perdu me suivrait dans un palais « comme sous le chaume, et je ne regrette pas « ces superfluités, puisque ce n'est plus pour Jules « que je m'en serais parée. » Nous nous sommes approchés, attendris. Nos bras enlacés nous ont étroitement unis tous les trois. Nous nous sommes embrassés; nous avons mêlé nos larmes. M. et madame de Méran veulent bien attacher quelque prix à ce qu'ils appellent mon sacrifice ! Des diamans ! eh ! que me sont les mines de Golconde ? Je les donnerais, si elles étaient à moi, pour un regard, un sourire du bien-aimé.

Demain on vendra les chevaux et les voitures. On ne gardera qu'une simple calèche, dans laquelle nous voyagerons modestement. Jeannette s'y placera près de moi. Je crois te l'avoir déja dit, le malheur a cela de bon qu'il rapproche les hommes; qu'il leur fait sentir le besoin qu'ils ont les uns des autres; qu'il les rend plus sensibles, et par conséquent meilleurs. Je ne crois pas le riche naturellement dur, ou méchant. Mais il est difficile de s'attendrir sur des maux dont on n'a pas d'idée.

Après demain, on vendra le mobilier, et on se pourvoira à Tarbes de ce qui sera rigoureusement nécessaire. Dans trois jours, nous quitterons ce château pour n'y rentrer jamais. Ne m'écris plus ici. Adresse-moi ta première lettre à Tarbes.

Dans trois jours, berceau de mon enfance et de celle de Jules, lieux qui nous ont vus croître, bosquets témoins de nos jeux et de nos premières amours, points consacrés par des baisers de feu et par des remords, je me croyais détachée de vous, et, à chaque pas, je retrouve des souvenirs; partout j'ai des regrets à donner. Dans trois jours je vous quitterai sans espérance de vous revoir! je suis éloignée de Jules; il faut m'éloigner encore des lieux que sa présence m'avait rendus chers. Ainsi je me détache successivement de tout et de moi-même. Je partirai pauvre; ce n'est rien; mon amour me tuera, ce n'est rien encore : pour qui doit toujours souffrir, la tombe est le port désirable.

J'oublie de te parler des pauvres Rigaud. Leur détresse est égale à la nôtre, et ils la supportent plus courageusement que nous. Le mari a obtenu, à Cherbourg, une place de trois à quatre mille francs. Il va s'y rendre incessamment, et tout disposer pour y recevoir sa femme.

Je finis, et je vais fermer ce paquet. Jeannette l'enverra ce soir à Argentan. Dis bien a ce malheureux que je ne respire, que je ne vis que pour lui; qu'il m'est présent le jour et la nuit; que la

tendresse qu'il m'inspire, n'est comparable qu'à lui-même, puisqu'on ne peut le comparer à personne; que rien ne le bannira de mon cœur, et que si je suis fidèle à ce que j'ai promis à mon père, je le serai également aux sermens que j'ai faits à l'amour.

Dans deux jours tu auras ce paquet. Peut-être Jules sera auprès de toi, quand tu l'ouvriras. Cache-lui bien, je te le répète, notre malheureuse situation. Qu'il lise le reste avec toi; qu'il sache combien il est chéri; qu'il ajoute à l'insuffisance de la langue ce que lui dictera son cœur. J'embrasse mon ami, mon frère, mon amant bien-aimé. Ah! qu'il me trouve un nom plus doux, pour que je puisse le lui donner.

Je finis, t'ai-je dit; et quand je parle de cet être adorable, je ne peux plus m'arrêter. Je me lève, je jette ma plume au loin, et je sors de ma chambre. Je n'ai que ce moyen-là pour cesser d'écrire...

Je reviens. Recueille avec soin tout ce qu'il te dira de moi; n'omets pas un mot, Claire : rien n'est indifférent pour l'amour. Oh! si tu pouvais aussi me rendre les inflexions de sa voix! je suppléerai ce que tu ne peux faire : son organe vibre sans cesse à mon oreille, et va se perdre au fond de mon cœur. Je finis, je finis.....

.....

C'est demain que nous nous arrachons de ces lieux. Nous errons tous trois dans les appartemens,

dans le parc, dans mon petit bosquet. Il est aisé de voir que nous éprouvons tous le même genre d'émotion. La mienne est d'une extrême violence; M. et madame de Méran ne voient que leur terre; je sens que j'y laisse mon amant. Oh! combien j'ai déja souffert et je n'ai pas dix-huit ans! peut-être ai-je encore une longue carrière à parcourir, et l'infortune seule marche devant moi! sa main de fer s'appesantit sur tout mon être; elle l'accable, sans pouvoir l'anéantir.

La vente de ce qui était ici, a produit fort au-delà de ce qu'on en devait espérer. Il est décidé qu'avant de disposer des diamans de ma mère, on se rendra sur les lieux, et on évaluera la dépense qui paraîtra indispensable. On pourra conserver quelque chose de l'écrin. On t'adressera ce qu'on sera forcé de vendre; et on compte, pour en tirer le meilleur parti, sur ton amitié, ton activité et ton intelligence.

Voici la dernière fois que le soleil éclaire pour nous une habitation et des sites qu'il faut abandonner. Je vais dire un éternel adieu à mon petit bosquet; répandre mes dernières larmes sur le point où s'élevait mon marronnier. Je le porte dans un sachet suspendu à mon cou; le portrait du bien-aimé est auprès de ces cendres; mon cœur gémit sous ces deux monumens d'amour et d'affliction. Que de souffrances! grand Dieu! que de souffrances! ôtez-moi la force de les supporter; appelez-moi à vous.

Je m'éloigne à pas lents, la tête baissée, la poitrine oppressée, sans respiration et sans force. Je suis le chemin qui conduit à la petite porte du parc; je cherche la trace de ses pas imprimés sur le sable lors de notre dernière séparation : il n'en reste pas de vestiges. Ainsi les générations se succèdent et s'effacent. Cent ans encore, et il ne restera rien de notre amour, de ce que nous aurons souffert, même dans la mémoire des hommes.

Peut-être à la place où je suis, un cœur, bourrelé comme le mien, s'est éteint sous le poids de ses maux. Peut-être ici a-t-il existé une ville célèbre, dont tout, jusqu'au nom, s'est perdu dans la nuit des temps. Peut-être d'ambitieux monumens y consacraient la gloire de quelque héros, dont la poussière est confondue avec celle des colonnes et des pilastres. Partout nous foulons aux pieds les débris de l'espèce humaine et des cités ensevelies.

Absorbée dans ces tristes réflexions, je suis sortie du parc, et j'ai été attendre la voiture sur le chemin. Je me suis assise sur le revers d'un fossé, dans un état d'accablement impossible à dépeindre. Le monde, ses habitans, leurs jouissances, tout disparaissait à mes yeux, et même à mon entendement. Je ne tenais plus à ce vaste univers que par la douleur.

Des cris, plusieurs fois répétés, ont enfin frappé mon oreille, et m'ont rendue attentive. J'ai reconnu la voix de Jeannette et l'accent de l'inquié-

tude. Je me suis levée; j'ai été à elle. Elle m'a dit qu'on n'attendait que moi pour partir; elle a voulu me ramener au château. « Le sacrifice est « consommé. Si je rentre là, il faudra le renou- « veler. Assez, assez de mal, Jeannette. » Je me suis assise de nouveau, la bonne fille s'est éloignée. Bientôt j'ai entendu le fouet du paysan qui nous mène à petites journées; la calèche s'est arrêtée devant moi. « Adieu donc, ai-je dit, adieu « pour toujours. »

J'étais avec Jeannette sur le devant de la calèche. Je regardais les murs d'enceinte et la cime des arbres du parc, qui paraissaient reculer devant moi. J'avançais la tête pour les voir plus long-temps. Bientôt je les ai perdus dans un horizon vaporeux qui s'épaississait à chaque instant. Forcée de me reployer sur moi-même, j'ai porté toutes mes affections sur mon sachet et ce portrait. J'ai pensé qu'on peut se consoler de ses pertes, quand il reste beaucoup. J'ai mis la main sur ces objets précieux; je les ai pressés sur mon pauvre cœur, et il a été soulagé. Le grand air, des sites nouveaux, des scènes champêtres m'ont distraite assez pour que je pusse suivre une conversation peu attachante et souvent interrompue. Jeannette seule cherchait à l'animer et à la soutenir. La digne fille nous voyait tous plus ou moins affligés; elle nous parlait de choses assez insignifiantes; mais on était forcé de l'écouter, de

lui répondre : on avait donc quelques momens de relâche.

On marche jusqu'à ce que les chevaux aient besoin de se rafraîchir. On déjeune, on dîne. Le soir on soupe et on se couche tristement, pour faire les mêmes choses le lendemain. En me mettant au lit, en me levant, je prends le portrait du bien-aimé, je l'approche de mes lèvres, je lui donne quelques larmes, et je le replace sur mon cœur.

Claire, Claire! je demande le nom de la ville où nous allons arriver : c'est Versailles. Demain nous tournons autour de Paris, pour gagner la barrière d'Enfer, et prendre la route de Long-Jumeau! Parcourir extérieurement l'enceinte qui le renferme, et ne pouvoir pas y pénétrer! Le savoir si près de moi, et ne pas le voir! Quel supplice! J'ai parlé de toi; du désir de t'embrasser, en passant, de la reconnaissance que m'inspirerait cette faveur. M. de Méran m'a répondu par un regard sévère. Je n'ai plus rien, rien absolument à espérer.

Jeannette me regarde d'un air de mystère; elle me presse légèrement la main. Que médite-t-elle? Obtiendrai-je de cette fille la pitié que mon père me refuse? Ah! que dis-je? Il a raison. Me permettre de voir Jules, c'est fournir de l'aliment au feu qui me dévore... Il me serait pourtant si doux de le voir un moment, un seul moment!

Je donnerais, pour l'obtenir, le reste d'une vie que je ne puis lui consacrer... Non, je ne l'obtiendrai pas : je gagnerais tout à le voir et à mourir.

Nous voilà dans cette ville, jadis si brillante, dit-on, et maintenant dépouillée de sa splendeur. Ainsi se flétrit la jeunesse. Bientôt il ne me restera rien de cette fraîcheur, de ces charmes qu'idolâtre Jules, et qu'entretenait l'espoir d'une inaltérable félicité. On me propose une promenade dans le parc. Qu'y verrai-je? rien, puisque le bien-aimé n'y est pas. Jeannette me fait un signe imperceptible, et je prends le bras de M. de Méran.

Non, je ne vois rien. Tout cela peut être très-beau, pour qui peut se livrer à une imagination féconde et brillante. Je n'ai plus qu'un cœur; et des allées symétriques, des nappes d'eau régulières, des statues ne lui disent rien.

Nous rentrons, assez fatigués. Espérance, me dit Jeannette, en passant près de moi. L'espérance! Ah! jamais elle ne peut renaître, et c'est là le dernier degré du malheur. *L'espérance n'entre point ici*, a écrit le Dante sur la porte des enfers.

Je soupe, je me couche, je dors, je m'éveille, je baise ce portrait, je pleure sur lui, la nuit se passe, je remonte en voiture. Mes yeux cherchent Paris. Je ne le découvre pas; mon cœur le sent. Nous arrivons sur la hauteur de Sèvres. Les monumens de cette ville immense se présentent

tout à coup. Un feu brûlant me monte au visage; bientôt un frisson me saisit; ma voix s'altère; ma respiration est gênée; je ne vis plus, Claire; je suis toute à l'amour malheureux. Espérez, m'a dit Jeannette... Se trouvera-t-il sur le chemin? Le verrai-je en passant? Qu'il n'ajoute pas à ce que je souffre, en se montrant pour disparaître aussitôt.

Et malgré ce vœu bien sincère, je voudrais percer les murs épais qui sont devant moi; je fatigue mes pauvres yeux à force de le chercher, même où je sais qu'il ne peut être. Je ne vois rien.

Nous passons un pont; nous entrons dans un vaste terrain : c'est, dit-on, le Champ-de-Mars. Je ne vois rien.

Nous prenons une large et longue allée : ce sont les boulevards neufs. Je ne vois rien, je ne vois rien.

Espérez, m'a dit Jeannette. Ah! sans doute elle lui a écrit hier, pendant que nous étions dans le parc de Versailles. Il sait que je suis sous les murs de Paris, et je ne le vois pas! Quoi, il compte pour quelque chose M. d'Estourville et le monde! Quoi, son cœur ne s'élance pas au-devant du mien! Quoi, il n'est pas capable de ce que je ferais pour lui, si je ne craignais d'affliger les plus respectables parens! Il n'a pas de père, lui, et il balance! Ah! il n'aime plus; il n'a jamais aimé. Il ne connaît pas ce dévouement absolu qui sacrifie à l'objet adoré, fortune, honneur, existence. Homme

ingrat et cruel, je te désire, je t'appelle, et je ne te vois pas!

Non, non, il n'est pas ingrat, il n'est pas cruel; il est prudent pour nous deux. M. et madame de Méran examinent attentivement tous ceux qui passent auprès de nous. Ils cherchent Jules sous la bure du paysan, sous le sarrau du charretier. Quelque déguisement qu'il ait pris, il serait reconnu, et l'explosion serait terrible. Et je l'accuse! Ma bonne Claire, quand tu recevras ce paquet, dis-lui que je me repens; que je lui demande pardon.

Il me semblait tenir encore à lui par cette enceinte même que nous suivions. C'en est fait, nous voilà séparés à jamais. Je suis sur la grande route qui conduit aux Pyrénées, où je vais m'ensevelir.

Nous arrêtons à un village qu'on appelle Mont-Rouge. Pendant qu'on prépare le déjeuner, je vais cacher ma peine sous une tonnelle, qui est au fond du jardin. Jeannette me suit et me rend un billet que vient de lui remettre Firmin. Firmin! je m'y perds.

Le billet est adressé à Jeannette. Il est du bien-aimé.

« Je vous remercie, ma chère Jeannette, de l'avis que vous me donnez; mais je n'en profiterai pas. Un honnête homme ne transige jamais avec sa parole; et voir une demoiselle à qui on a promis de ne plus écrire, serait manquer d'une manière

dérisoire à ses engagemens. Que dirait-on de quelqu'un qui, ayant juré de ne pas entrer dans une maison qu'habite un objet adoré, y jetterait des brandons enflammés pour l'en faire sortir? Aurait-il, ou non, violé son serment?

« Je ne vous parle pas de ce que je souffre en cédant à la voix de l'honneur. Mademoiselle de Méran seule peut s'en faire une idée. Les obstacles, les vues de mon oncle me la rendraient plus chère, si mon amour pouvait croître encore. Elle aura mon dernier soupir.

« J'ai pris Firmin et Ambroise à mon service. Le soir et le matin je leur parle d'Adélaïde; je parle d'elle pendant le jour à madame de Villers; je m'occupe d'elle pendant la nuit; et si le sommeil ferme ma paupière, il me retrace une image adorée. Ainsi je suis tout à elle, sans réserve, sans cesse, sans aucun intervalle. »

Quel homme, Claire! Il me force à joindre l'admiration à l'amour, à l'estime; à reconnaître en lui toutes les vertus qui honorent l'humanité. Que je suis petite auprès de lui! Ah! qu'au moins on sache ce qu'il vaut. Que M. et madame de Méran l'admirent avec moi. « Viens, viens, Jeannette, je « cours leur faire lire ce billet. — Vous allez me « perdre, mademoiselle. — Tu as raison, et que « deviendrais-je si je ne t'avais plus! » J'ai serré ce billet dans mon sein. Je l'en tire quand je suis seule; je le relis à la dérobée, et je me sens plus grande à chaque fois que je l'ai relu.

Digne et cher ami! Il a recueilli Firmin et Ambroise. Il sait quel intérêt je leur porte; c'est à moi que s'adresse le bienfait, et il a la générosité de n'en rien dire! Oui, je m'élèverai jusqu'à lui, en lui rendant un culte plus pur. C'est ainsi qu'on se rapproche du grand être, dont il est le plus parfait ouvrage. Ces idées sublimes, en lui imprimant un caractère divin, me calment insensiblement. Je les entretiens avec soin, parce que je vois leurs effets contribuer essentiellement au repos de M. et de madame de Méran. Nous causons avec une sorte de facilité; nous suivons même des idées abstraites. En sortant d'Orléans, mon père peignait le beau idéal physique et moral. « C'est Jules, » me suis-je écriée : et levant mes yeux vers un ciel dégagé de nuages, les y fixant; étendant mes bras comme pour l'invoquer : « il « est là, mon père; il est là, maman. Il plane, il « veille sur nous. Jules, protège-moi. »

M. et madame de Méran se sont regardés d'un air d'affliction qui m'a pénétrée. « Non, leur ai-je « dit, ma raison n'est pas aliénée; ne le craignez « pas. Mais Jules est plus qu'un homme. En l'éle- « vant à une hauteur infinie au-dessus de moi, « je ne fais que lui rendre justice, et c'est ainsi « que je me soustrais à l'empire de mes sens; c'est « ainsi que j'ennoblis le sentiment qui m'attache « à lui. Sa pureté seule pouvait écarter de moi « les orages; je suis tranquille, vous le voyez, « mon père. »

Ils se sont regardés encore, et ils ont souri. Ah! quel bien m'a fait ce sourire-là!

Il nous est arrivé à Montauban un évènement bien agréable, et cependant fort extraordinaire. Je te dirai ce que j'en pense, Claire, quand je te l'aurai raconté.

Fatigués par une marche de douze heures, nous prenions le frais à la porte de l'auberge, sous des tilleuls touffus et du plus beau vert. Deux bancs à dossier invitaient les voyageurs à partager avec nous les agrémens de la soirée, et deux hommes bien mis se sont placés sur celui dont ils pouvaient disposer. La conversation languit entre les membres d'une même famille, qui trouvent rarement quelque chose de nouveau à se dire; un étranger, qui survient, y répand nécessairement de la variété. Ceux-ci paraissaient bien élevés, et d'une gaieté franche. C'est ainsi que les a jugés mon père, après les avoir écoutés quelque temps.

Il leur a enfin adressé la parole. On a d'abord épuisé les lieux communs sur le chaud et le froid, la pluie et le beau temps. Ensuite on est venu, selon l'usage, à des questions directes. « Ces « dames et monsieur viennent probablement de « Paris? — Oui monsieur. — Nous y allons. Une « affaire importante nous y conduit. — Affaire « commerciale, probablement? — Oui et non. « Commerciale pour moi, et d'un intérêt bien « supérieur pour celle qu'elle regarde principale-

« ment. — Voilà une énigme. — Oh, monsieur, « je vous en donnerai le mot. Une demoiselle de « Toulouse, jeune, jolie, comme mademoiselle; « aimable, comme mademoiselle l'est sans doute, « se marie incessamment avec un jeune homme « très-riche qu'elle aime, et dont elle est tendre- « ment aimée. » Qu'elle est heureuse! ai-je dit tout bas à ma mère.

Le voyageur a repris. « Mademoiselle d'Ami- « court aime la parure, c'est bien naturel, et « M. Du Peyrail est généreux. Il est venu chez « moi, en qui vous voyez, monsieur, le joaillier « le mieux assorti de Toulouse. — Je commence à « comprendre. M. Du Peyrail n'a pas trouvé chez « vous ce qu'il désirait. — Il m'a ordonné de par- « tir à l'instant pour Paris, et de m'y adresser dans « les plus fortes maisons. Voilà les dessins que « nous avons arrêtés ensemble. »

Il est difficile à une jeune personne, devant qui on parle de parure, de ne pas prêter une oreille plus ou moins attentive. Je me suis levée assez machinalement pour jeter un coup d'œil sur ce dessin. « Hé mais... voyez donc, maman, « comme cela ressemble à la monture de vos pier- « reries; il n'y a presque point de différence. — « Madame a des diamans de cette beauté-là, et « montés dans ce genre? a repris le joaillier. « Il est fâcheux pour moi qu'ils ne soient pas à « vendre. Je serais dispensé de finir un voyage

« long encore, et je surprendrais agréablement « M. Du Peyrail, toujours impatient de jouir. »

En écoutant cet homme, en le regardant avec plus d'attention, il m'a semblé l'avoir vu, l'avoir déja entendu..... je ne me rappelais pas où. M. de Méran a dit quelques mots à l'oreille de ma mère, qui lui a répondu par un signe d'approbation. « Venez, monsieur, a-t-il dit au joail- « lier, je vais vous montrer une parure, assez « inutile aujourd'hui ; mais dont vous voudrez « bien m'indiquer la valeur réelle. » Nous sommes rentrés, et en montant chez nous, j'ai remarqué sur la figure du joaillier un air de satisfaction, qui m'a portée à l'examiner de plus près.

Mon père a ouvert l'écrin devant lui. « Voilà « qui est magnifique, s'est-il écrié. Il n'y a en « effet presque aucune différence de ce dessin au « mien, et, quoique j'en sois l'auteur, j'avoue fran- « chement que je préfère le vôtre : il a quelque « chose de plus élégant, de plus léger. — Eh bien, « monsieur, à combien estimez-vous ces pierre- « ries? » Le joaillier les a examinées attentivement les unes après les autres; il a loué beaucoup, blâmé peu, et enfin il a déclaré que cet écrin valait environ soixante mille francs. « Hé, monsieur, « s'est écrié mon père à son tour, il n'en a coûté « que trente. — En quelle année, monsieur, l'a- « vez-vous acheté? — Mais... en 1792. — Monsieur, « monsieur, les diamans ont doublé de valeur

« depuis cette époque. — Vous êtes bien sûr de « cela, monsieur? — Sûr au point que si monsieur « voulait soixante mille francs de son écrin, je les « lui compterais tout à l'heure. — Et vous êtes « joaillier, monsieur? — Oui, monsieur, de père « en fils. — On peut donc traiter avec vous sans « manquer à la délicatesse?—Très-certainement, « monsieur. — Avant de pousser les choses plus « loin, je vous dirai cependant que j'ai porté cette « parure à Paris, il y a au plus six semaines. Je « l'ai fait évaluer par deux bijoutiers, avantageu- « sement connus. Le premier l'a estimée vingt- « huit mille francs, et le second vingt-cinq. — « Ce sont des fripons, des fripons insignes, qui « veulent gagner deux cents pour cent sur chaque « affaire. Dans ma famille, nous nous bornons à « un modique bénéfice. Nous ne faisons pas notre « fortune, il est vrai; mais nous jouissons de l'es- « time publique, et la confiance de M. Du Peyrail « prouve ce que j'avance. Voilà, monsieur, son « plein-pouvoir; prenez, lisez. »

Mon père et ma mère se sont retirés à l'écart. Ils se sont parlé avec assez de vivacité et se sont rapprochés de nous. « Réellement, monsieur, a « repris M. de Méran, vous donneriez soixante « mille francs de cet écrin? — A la minute, mon- « sieur. — Comptez la somme. »

Le joaillier a dit un mot à son compagnon, qui est sorti et rentré presque aussitôt, chargé d'une lourde cassette. Les soixante mille francs

ont été comptés en or, et le fond de la cassette m'a paru encore assez passablement garni. « Vous « voudrez bien, monsieur, me donner un reçu, « d'après lequel je justifierai, à M. Du Peyrail, « de l'emploi de ses fonds : il m'accordera le bé- « néfice qu'il jugera convenable — C'est trop juste, « monsieur. »

Pendant qu'on comptait, que maman serrait les espèces, que mon père écrivait, je regardais cet homme, et je me confirmais de plus en plus dans l'idée que je l'avais déja vu. Il m'était impossible de me rappeler où. Il fallait pourtant que ce fût au château que nous quittons, ou chez M. Rigaud, puisque, pendant deux ans, je n'ai pas dépassé les limites de ces deux terres.

Mon père l'a invité très-poliment à souper avec nous. Il a remercié et a dit qu'il allait remonter en voiture, et courir une partie de la nuit, afin de pouvoir demain, de très-bonne heure, présenter son acquisition à M. Du Peyrail. Il est sorti en effet. Nous l'avons vu de notre balcon monter dans sa chaise de poste, et reprendre le chemin de Toulouse.

Il y avait treize jours que nous allions à petites journées, et cet accroissement inattendu de fortune semblait nous autoriser à voyager d'une manière moins économique. Les frais d'auberge d'ailleurs étaient considérables, et en ajoutant quelque chose à ce qu'on paierait encore pour cet objet, nous pouvions prendre la poste, et arriver

en trois jours à Tarbes. J'en ai fait la proposition. M. de Méran m'a répondu qu'une marche plus rapide incommoderait ma mère; qu'elle n'avait jamais couru la poste sans éprouver des étourdissemens, des maux de cœur. Je n'ai pas insisté.

L'hôtesse est venue savoir si nous voulions être servis chez nous, ou manger à table d'hôte. M. de Méran lui a demandé avec qui nous y serions. « Avec un président, un riche fabricant de Tou-« louse, et un officier de marine qui va à Paris. « —Eh bien, nous souperons à table d'hôte. Cela « dissipera Adèle. »

Mon père, extrêmement satisfait du marché qu'il venait de conclure, avait fait passer dans mon ame quelque chose du contentement qu'il éprouvait; ma mère le partageait vivement. Nous voyions notre habitation réparée; un joli mobilier remplacer les meubles riches, mais antiques, que nous avons vendus; la petite terre remise en valeur. De la modération dans les désirs; point de relations avec les voisins opulens, et il est possible encore de vivre dans une sorte d'aisance.

Il est difficile de ne pas revenir constamment à l'idée qui nous occupe exclusivement. Étrangers à ceux avec qui nous étions à table, nous parlions du bijoutier de Toulouse et de sa rare probité. Nous nous entretenions très-généralement, et assez brièvement des améliorations à un bien que nous ne connaissions pas encore, et nous paraissions revenir de concert, tous les

trois, à notre honnête joaillier. Le président, ennuyé probablement d'entendre toujours parler de cet homme, a fini par demander son nom. « Jonas, a répondu M. de Méran. — Il n'y a pas « de Jonas, joaillier à Toulouse. — Ceci est un « peu fort, monsieur. Je viens de lui signer le reçu « du prix d'un assez bel écrin que je lui ai vendu. « — Eussiez-vous signé trente quittances, mon- « sieur, il n'y aurait pas pour cela de Jonas, bi- « joutier à Toulouse. J'en appelle à Monsieur, qui « est de cette ville comme moi. » Le fabricant a répondu par un signe négatif, afin de ne rien perdre d'un temps très-agréablement employé par lui.

« Il en sera ce qu'il vous plaira, messieurs, a « repris mon père. Mais M. Jonas est un parfait « honnête homme. — Je ne nie pas cela, mon- « sieur; mais je soutiens qu'il n'est pas bijoutier « à Toulouse. — Et probablement, monsieur, « vous n'y connaissez pas davantage M. Du Pey- « rail, jeune homme aimable, riche?... — Non, « monsieur, je ne le connais pas. — Qui se ma- « rie, au premier jour, avec mademoiselle d'Ami- « court, fille charmante, à ce que dit M. Jonas. « — M. Jonas, M. Du Peyrail, mademoiselle d'A- « micourt!... Que signifie ce galimatias? — Gali- « matias, dites-vous? Prenez garde, s'il vous « plaît, monsieur, au choix de vos expressions. « — Finissez ces mauvaises plaisanteries, et ap- « prenez, monsieur, que vous parlez au président

« du tribunal de première instance de Toulouse.
« — Et vous, monsieur, au comte de Méran, an-
« cien chef d'escadre, cordon rouge, commandant
« la marine à Brest, descendant de l'amiral Bon-
« nivet, allié aux Guises, aux Rohans et aux Mont-
« morencys. »

Je t'avoue, Claire, que j'ai vu avec un sensible plaisir l'hommage rendu à un nom justement célèbre. Avant que mon père ait parlé de l'amiral Bonnivet et des Montmorencys, l'officier de marine, et, à son exemple, le président et le fabricant se sont levés, et lui ont adressé une profonde inclination. Dès ce moment, il n'a plus été question de pointiller. On est entré de bonne foi dans les détails de la vente de l'écrin, et il est demeuré constant pour moi que le prétendu Jonas a imaginé une histoire, pour faire accepter à mon père trente mille francs au-delà de la valeur des diamans. « Quel que soit cet homme, a « repris M. de Méran, j'ai vendu de bonne foi, et « ma conscience est tranquille. — Vous avez vendu « de bonne foi, M. le comte, a répondu le pré- « sident, c'est fort bien; mais il y a d'adroits filous « partout. Si celui-ci vous avait payé en fausse « monnoie?... » Mon père s'est pincé les lèvres, maman a pâli; moi, j'étais tranquille : je commençais à voir clair.

On a envoyé chercher un orfèvre. On lui a fait toucher et peser une trentaine de pièces prises au hasard. Il les a déclarées être de bon or, et

c'est alors que ma mémoire infidèle a commencé à me servir. Je me suis rappelé un homme qu'on disait être un tapissier de Paris, qui, mêlé dans la foule des acheteurs et des curieux, poussait, à un prix extravagant, la moindre bagatelle mise en vente au château : c'est ainsi que notre mobilier a été poussé aussi haut. Cet homme portait alors une perruque et une veste brune; ici, il était en cheveux et dans un déshabillé élégant. Voilà toute la différence, et bien certainement c'est le même individu.

Il est facile de deviner la main d'où partent ces fonds. Je me garderai bien d'éclairer mon père : sa fierté lui ferait regretter des dédommagemens, que je regarde, moi, comme une restitution légitime de ce que Jules lui a coûté. Remercie-le pour moi d'avoir déterminé son oncle à être juste, parce qu'il m'est permis maintenant de l'estimer. Ma reconnaissance envers le bien-aimé ne s'étend pas plus loin. Sa tendre sollicitude envers nous, son empressement à nous soulager, l'adresse et la décence qu'il a mise dans l'exécution, sont de ces choses que mon cœur ne compte pas, parce que je les aurais faites comme lui, si j'étais à sa place, et que, comme lui, j'aurais été heureuse de les faire. Ce que je compte, ce que je compterai éternellement, c'est de s'être arraché de mes bras, lorsque ivre d'amour et de désirs, je lui ai dit : *achève*... Voilà Claire, l'héroïsme de l'amour, le terme le plus élevé où puisse atteindre la vertu humaine.

Je passe la nuit à t'écrire. Demain, je remettrai ce paquet à Jeannette, et je dormirai dans la calèche à côté d'elle.

CHAPITRE XII.

On arrive à Velzac.

Après vingt-deux jours de route, nous sommes arrivés à Tarbes. Mon premier soin a été d'envoyer Jeannette s'informer à la poste s'il n'y avait pas de paquet à son adresse. Mon espoir et le plus doux pressentiment n'ont pas été déçus. Ma bonne, mon excellente amie, avec quel empressement et quel plaisir j'ai lu les détails que tu me donnes. L'amitié est bien loin de l'amour; mais je crois qu'elle s'identifie quand elle lui sert de soutien. Jamais, Claire, je ne t'ai aimée autant que depuis que tu me parles de l'objet de tous mes vœux.

Il accorde à son oncle au-delà de ce que lui prescrivent la bienséance et les liens du sang; dis-lui que je l'en loue. Le jeu, les spectacles, les femmes n'ont pour lui nul attrait; il passe chez toi tous les momens dont il peut disposer; il ne se lasse pas de parler de son Adèle; je le conçois. Tu n'es jamais fatiguée de l'entendre; cela fait plutôt ton éloge que le mien. Il a refusé une orpheline jeune, jolie, immensément riche; crois-moi, ce sacrifice ne lui a rien coûté. L'offre d'un

trône ne m'ébranlerait pas, si Jules n'y était assis. Je n'ai rien refusé encore, et je ne présume pas que, dans les Pyrénées, je puisse jamais lui rendre ce qu'il a fait pour moi. Mais je suis certaine qu'il juge mon cœur d'après le sien : il sait qu'il n'est pour moi qu'un homme au monde, comme je suis assurée d'être tout pour lui.

Il vient d'être nommé auditeur au Conseil d'État. Je le prie, Claire, de remplir avec exactitude des fonctions qui doivent le mener à une place plus importante. Que je lui appartienne ou non, je serai fière dans tous les temps de le voir investi de l'estime et de la considération publique : la gloire qu'il aura méritée me sera commune avec lui. J'en jouirai dans le secret de mon cœur, si je ne peux l'avouer hautement.

Tu ne me dis rien de ce que nous lui devons! une fausse modestie l'a-t-elle empêché de t'en parler, ou croit-il que ses dons puissent m'humilier? L'amour ennoblit tout, et je ne sais quel est le plus heureux de celui qui donne, ou de celle qui reçoit. Ceci pourrait être l'objet d'une longue discussion.

Je reviens à notre arrivée à Tarbes. C'est une ville irrégulière, mais située dans une belle plaine, qu'arrose l'Adour. Dans une rue assez étroite, nous avons été arrêtés par une chaise de poste, qui s'est croisée avec notre calèche. Mon père a reconnu aussitôt M. Jonas, et l'a appelé par son nom. M. Jonas l'a salué avec un sorte d'embar-

ras, et lui a dit qu'il venait de Bagnères, où sa femme prend les eaux, et qu'il retournait à Toulouse. M. de Méran allait lui parler de ce qu'il a appris du président, lorsque les deux voitures se sont détachées. Le postillon de M. Jonas a fouetté; il est parti au galop. Mon père s'est borné à faire quelques observations, assez légères, sur cet individu, auquel il a, sans s'en douter, des obligations que moi-même peut-être je ne connais pas encore dans toute leur étendue. En effet, que vient de faire à Tarbes ce prétendu Jonas? Je ne crois pas plus qu'il ait une femme à Bagnères, qu'une boutique de joaillerie à Toulouse.

Maman m'a regardée d'un air qui voulait dire: ce Jonas ne serait-il pas l'agent principal de M. d'Estouville et de Jules? En sais-tu quelque chose, Adèle? Je n'ai pas proféré un mot, et les choses en sont restées là.

A peine étions-nous descendus de voiture, que mon père a envoyé chercher son fondé de pouvoirs. Il est accouru aussitôt. C'est un homme bien élevé et très-aimable, qui a protesté qu'il ne nous laisserait pas à l'auberge, et qu'il ne parlerait d'affaires que chez lui. Ses instances portaient l'empreinte d'un intérêt si réel, que maman a accepté sa main sans balancer. Mon père et moi les avons suivis, après avoir recommandé à Jeannette de ne pas s'éloigner de la chambre où notre petit trésor était déja enfermé sous deux tours de clé.

Les complimens d'usage faits et reçus, mon père a parlé du lieu que nous allons habiter. Cet antique et modeste domaine est situé à mi-côte près du village de Velzac. La vue est très-belle, et le jardin descend jusqu'à la rive de l'Adour. Cette terre, morcelée depuis long-temps, était sous Charles IX un marquisat, qui dès-lors appartenait aux ancêtres de madame de Méran. Il existe encore dans la première enceinte deux tours qui défendaient les approches d'un château, dont il ne reste plus de vestiges, et entre lesquelles on avait jeté, sur l'Adour, un pont que le temps a également détruit. On remarque encore sur une de ces tours les armes des marquis de Montcenay. Ces particularités ont paru faire plaisir à M. de Méran.

Il a parlé de suite de la restauration de ces tours, monumens qui prouvent une antique noblesse. Maman a répondu d'un ton timide qu'il était possible d'employer plus utilement la modique somme qui nous reste. Mon père n'a pas insisté. Mais l'homme d'affaires, M. Dupont, a dit que ces tours n'étaient presque pas dégradées, et qu'il avait cru pouvoir prendre sur lui de les faire réparer, et de mettre sur celle qui est à droite, les armes de M. le comte de Méran. Mon père a beaucoup loué l'intelligence de M. Dupont, et lui a serré la main avec affection.

Maman a fait quelques questions sur l'état de la maison, et elle a observé très-judicieusement,

que cette partie de notre propriété est bien aussi intéressante que des écussons et des créneaux. M. Dupont a répondu que du moment où il a su que nous venions habiter Velzac, il s'est empressé de faire travailler partout, et qu'il s'applaudit d'avoir fait assez de diligence pour nous éviter l'embarras des ouvriers.

« Mais, monsieur, a repris mon père, vous m'a-
« vez écrit, il y a quelques mois, que les bâti-
« mens étaient totalement dégradés, et il me sem-
« ble que vous auriez dû, avant que d'agir, m'en-
« voyer un aperçu des dépenses, et attendre mes
« ordres. — La maison a moins souffert, mon-
« sieur, que je ne l'imaginais. J'ai conduit un ma-
« çon sur les lieux; je lui ai fait faire un devis, et
« la modicité du prix m'a déterminé à passer sur
« les usages reçus. Le total des mémoires ne
« monte qu'à quatre mille et quelques cents li-
« vres, et vous n'avez absolument d'autre dépense
« à faire, pour être logé agréablement et commo-
« dément, que celle des meubles que vous juge-
« rez convenable d'acheter ici. »

Quatre mille francs, ai-je pensé, pour rétablir une maison et deux tours, que M. Dupont écrivait, il y a quelque temps, être à peine couvertes! Il y a encore du Jonas dans cette affaire-ci.

Dis au bien-aimé que j'entends, que je veux qu'il s'arrête là. Je crois que mon père est au moins couvert de ce qu'il a dépensé pour lui, et

il ne convient pas que M. de Méran reçoive rien de M. d'Estouville.

On a parlé ensuite du produit des terres. Elles rapportent net sept mille francs. Une basse-cour, un verger, un jardin avec cela : nous vivrons.

M. Dupont a proposé d'aller, en attendant le souper, chez quelques marchands de meubles. Mon père, décidé à nous établir demain à Velzac, si la chose est possible, a accepté volontiers la proposition. Il a réfléchi aussitôt que ces sortes d'acquisitions ne regardent pas un homme, et surtout un homme comme lui. Il m'a invitée à accompagner maman, et il a prié M. Dupont de nous donner quelqu'un pour nous conduire.

Quand on a la clé d'une affaire, on en pénètre aisément les détails. M. Dupont a eu un moment d'embarras qui ne m'a point échappé. J'en ai conclu qu'il ne comptait pas rester chez lui ; qu'ainsi il ne lui était pas égal qu'on nous conduisît chez le premier tapissier. Forcé cependant de tenir compagnie à mon père, il a tiré à part une parente avec qui il demeure, et après lui avoir, probablement, donné ses instructions, il nous a engagées à la suivre. Il est clair d'après toutes ces observations que Jonas, que nous avons rencontré à Tarbes, n'y est venu que pour se concerter avec M. Dupont.

Ne te le disais-je pas ? mademoiselle Sophie nous a d'abord conduites chez deux ou trois mar-

chands, chez qui nous n'avons rien trouvé qui pût nous convenir. Nous sommes enfin entrées dans un vaste magasin, où il semblait qu'on eût un état des objets qui nous étaient nécessaires. Tout était classé de façon à ce que nous n'eussions qu'à passer de l'ameublement complet d'une chambre à une autre, à écrire les choses et les prix. En une heure au plus nous avons acheté un mobilier aussi nombreux, simple, mais de meilleur goût que celui du château, et le tout ne va qu'à trois mille francs. Je m'attendais à cela, et maman, très-surprise, d'abord, du bon marché qu'on nous faisait, a fini par me dire à l'oreille: « Ne devines-tu rien, ma fille? — Il y a long-temps « que j'ai tout deviné, maman. — Ton père, étran- « ger aux affaires et aux soins d'une maison, n'a « pas d'idée encore de ce qui se passe. Prends « garde qu'il t'échappe un mot. »

Le marchand nous a proposé très-obligeamment de faire emballer nos meubles dans la soirée, et un roulier, qui avait l'air de se promener dans la rue, s'est arrêté enfin devant le magasin. Il s'est approché de nous insensiblement. Il a d'abord hasardé quelques mots; puis il nous a dit d'un ton naïf, qu'il venait charger à Tarbes des marchandises, qu'on ne pouvait lui livrer avant trois jours, et que si ces meubles ne devaient pas aller loin, il nous demandait la préférence. Le fripon en connaissait la destination aussi bien que nous.

A peine avons-nous eu accepté ses services, que

nous avons vu arriver un menuisier, ses garçons, et une charrette chargée de caisses de toutes dimensions. Ces à-propos répétés auraient infailliblement éclairé mon père, s'il eût été avec nous.

Nous avons engagé le marchand à venir recevoir son argent; il nous a répondu qu'il restait pour accélérer les emballages et le chargement, et qu'il aurait l'honneur de nous voir le lendemain matin. Un homme qui ne nous a jamais vues, et qui laisse enlever ses meubles, avant que d'avoir touché un écu! Jonas manque de jugement, ou ses ordres sont exécutés par des maladroits.

En retournant chez M. Dupont, nous avons parlé, maman et moi, des procédés de M. d'Estouville. Nous nous sommes demandé si la délicatesse nous permettait d'accepter quelque chose d'un homme qui ne sait donner que de l'argent, et qui refuse ce qui ferait mon bonheur, celui de Jules, de mes parens, et peut-être le sien. Nous convenions l'une et l'autre que M. de Méran, dépouillé de sa fortune, pouvait reprendre ce qu'il a donné dans des temps plus heureux; mais il est difficile de déterminer ce que Jules lui a coûté, et ce que M. d'Estouville a dépensé pour nous. Nous sommes tombées d'accord sur ce point: que maman écrira au bien-aimé; qu'elle le priera d'empêcher son oncle d'aller au-delà de ce qu'il a fait jusqu'ici, et que, s'il n'a pas égard à sa prière, elle déclarera tout à M. de Méran, qui ne manquera pas de renvoyer les choses, dont il pourra disposer.

Ce soir, en entrant dans la chambre que M. Dupont m'a donnée, je me suis occupée, avant que de t'écrire, d'un calcul approximatif. Jules a été quinze ans chez nous, et j'évalue sa dépense à mille écus par année : cet article monte donc à quarante-cinq mille francs. M. d'Estouville peut en avoir perdu quatre ou cinq mille sur le mobilier du château ; il en perdra trente mille sur les diamans. Il reste, pour arriver aux quarante-cinq mille francs, dix à douze mille livres employées en réparations, et données d'avance au tapissier de Tarbes. Jusqu'ici je ne vois qu'une restitution, et je ne crois pas que nous ayons à nous plaindre ; mais, je le répète, Claire, je défends expressément au bien-aimé d'ajouter la moindre bagatelle à ce qu'il a fait pour nous. Je ne le menace point, s'il va contre mes ordres, de me brouiller avec lui ; il ne m'en croirait pas. Mais dis-lui bien qu'il m'affligerait sérieusement, et il s'arrêtera. Il doit sentir que nous sommes au-dessus du besoin ; il doit craindre de blesser la fierté de mon père, et il me connaît assez pour savoir que ma richesse est dans mon amour.

Nous avons fait en très-peu de temps les deux lieux de Tarbes à Velzac. Le roulier, parti de très-grand matin, est arrivé en même temps que nous, et nous avons fait une entrée, sinon triomphale, au moins très-agréable. L'habitation est riante, elle se présente bien, et les deux tours ont un aspect imposant qui a fait sourire mon père. Nous

avons passé un pont-levis, jeté sur un fossé sec, et par conséquent fort inutile; mais M. de Méran a appris avec beaucoup de satisfaction, du jardinier, qu'il est très-facile d'y faire entrer l'eau de l'Adour. Ce jardinier est un garçon de bonne mine, que M. Dupont a employé à remettre le jardin en culture, et qui espère, a-t-il dit, que M. le comte le gardera à son service, quand il aura vu quel parti il a tiré du terrain.

Mon père et ma mère, occupés à faire décharger et placer les meubles d'après la distribution intérieure, ne donnaient aucune attention aux détails; moi, j'examinais tout attentivement. Il n'y a de réparations apparentes que sur les murs extérieurs; des papiers frais cachent le reste, et de la couleur, nouvellement appliquée, couvre des menuiseries qui sans doute sont neuves. Il était déja évident, pour moi du moins, qu'on a dépensé ici beaucoup au-delà de ce que portent les mémoires de M. Dupont.

En allant et venant, je suis entrée dans une chambre, qui touche à celle que maman a prise pour elle. J'ai été frappée de sa parfaite ressemblance avec celle que j'occupais au château. Même distribution de la chambre et des deux cabinets, mêmes papiers, mêmes nuances de couleur sur les portes et les croisées, et ce qui a comblé ma surprise, c'est d'y avoir trouvé des meubles absolument semblables aux miens, et qu'après un long et minutieux examen, j'ai reconnu être les mêmes.

M. de Méran s'est récrié comme moi. Le jardinier nous a dit avoir rassemblé ces meubles de toutes les parties de la maison. Il les a mis dans cette chambre, parce qu'elle lui paraît convenir à une jeune demoiselle, et qu'il lui semble raisonnable de réserver les meubles neufs pour monsieur le comte et madame la comtesse. M. de Méran a bien voulu croire que ces meubles existassent dans une maison, dont les murs se tenaient à peine debout, il y a deux mois. Mais je crois qu'il serait dangereux de mettre sa crédulité à de nouvelles épreuves.

Ainsi, Claire, j'ai recouvré, grace au bien-aimé, ce grand fauteuil bleu, où je travaillais, et dans lequel il se mettait avec tant de plaisir, quand je ne l'occupais pas; j'ai toutes ces chaises en tapisserie, sur lesquelles je l'ai vu alternativement assis; je retrouve ces rideaux de lit sous lesquels lui, toi, moi, nous sommes si souvent cachés pendant notre enfance; voilà le secrétaire dans lequel étaient ses lettres : je viens de les y replacer. Il n'y a rien ici qu'il n'ait touché et qui ne me soit précieux. Chambre chérie, où sans cesse je le retrouve, je ne te quitterai plus. Voilà, Claire, voilà de ces choses dont mon cœur lui tient compte, parce que l'amour parfait, prévenant, délicat, a pu seul deviner mes plus secrètes pensées, et prévoir la douce impression que les objets produiraient sur moi. Adresse-lui les expressions de la plus sincère, de la plus vive reconnaissance. Hé-

las! je ne peux pour lui que l'adorer; mais si mon amour extrême, constant, inébranlable suffit à son bonheur, il est le plus heureux des hommes.

La fatigue de la route, la diversité des sites, des objets, avaient calmé ma tête, et donné quelque relâche à mon cœur. Peines et plaisirs, anxiétés, espérances, vœux, désirs, privations, j'ai tout retrouvé dans cette chambre pleine de lui, et je ne m'en plains pas : tourmens d'amour ne sont jamais sans quelques douceurs. Tu ne te doutes pas de cela, toi qui de l'amour n'as connu que le bonheur. Oh! combien ma félicité s'accroîtrait de ce que j'ai souffert, de ce que je souffrirai encore, si jamais j'obtenais sa main! et si je dois ne l'avoir jamais, j'aime, je suis aimée; c'est exister, c'est exister pour lui. Cette pensée me rattache à la viè.

La journée a été employée tout entière à mettre de l'ordre et de l'arrangement partout : à peine avons-nous pris le temps de manger. Excédés de lassitude, nous nous sommes couchés avec le soleil. Il commence à peine à paraître, et me voilà debout. Dupont, Jonas et le jardinier sont d'intelligence, et je me trompe fort, ou la surprise que m'a causée ma chambre, ne doit pas être la dernière. Ah! Claire, si celle que je pressens se réalise, ce sera le chef-d'œuvre de l'amour.

Je descends dans le jardin. Il a peu d'étendue; mais il est varié et dessiné fort agréablement. Le jardinier est appuyé sur sa bêche et me regarde aller et venir. Il me fait enfin un signe d'intelli-

gence... Oui, Claire, oui, j'ai deviné, je le vois; je trouverai ce que mon cœur m'a annoncé... J'y suis, j'y suis! voilà déja l'allée tortueuse, bordée de lilas, qui conduisait à mon petit bosquet. Je pousse un cri de joie, je cours, je vole... Oh! c'est lui, c'est bien lui! voyons, examinons... Dieu! grand Dieu! par quelle magie mon marronnier a-t-il été transplanté ici! le voilà, le voilà bien! même circonférence, même élévation, mêmes branchages! et notre chiffre, Claire, et notre chiffre! et le banc vert, et les mêmes arbustes, et les mêmes plantes? il ne manque pas une touffe de violettes. Je déraisonne, j'extravague, je délire de plaisir et de bonheur. Homme charmant, homme adoré, que te dirai-je? Les expressions me manquent, et cependant je sens mon cœur errer sur mes lèvres. N'est-il donc pas de langage qui satisfasse l'amour, qui puisse le peindre dans toute son étendue? Jules ne connaîtra-t-il jamais la violence du mien? Ne pourrai-je lui donner une idée juste des délices qu'il me fait goûter aujourd'hui?

J'aperçois le jardinier à travers le buisson de seringats. Il me regarde d'un air si satisfait! il paraît jouir de son ouvrage et partager mon bonheur. Je lui fais signe d'approcher. Je l'interroge; il répond d'une manière évasive. Je le presse; il est embarrassé. Il ne peut plus nier, et cependant il balance à me dire la vérité. Je deviens plus pressante, je prie, je promets une discrétion à toute

épreuve ; il parle enfin. Ah ! méchante, que de choses tu m'as cachées ! pourquoi m'avoir laissé ignorer que Jonas est le valet de chambre affidé de M. d'Estouville ; qu'il est venu ici avec M. Dupont et soixante ouvriers de toute espèce, répandre l'or, et tout changer en dix-sept jours sur les dessins du bien-aimé ? Pourquoi me taire que les meubles de ma chambre ont été envoyés directement d'Argentan à Velzac ; que ce jardinier, si intelligent, appartenait à l'oncle de Jules, et qu'il est ici pour recevoir les paquets de Jeannette, et lui remettre les tiens ? Il est possible, à la rigueur, qu'on ne t'ait pas instruite de ces particularités ; mais ce qu'il est impossible que tu ne saches pas, c'est que l'homme adoré n'a pas voulu qu'un arbre qu'il n'aurait point planté, fût l'objet de mon culte. Il a couru la poste avec Jonas ; il s'est caché quand les circonstances l'ont exigé ; il est venu ici ; il a foulé cette terre, que je regarde maintenant avec amour et respect ; il a choisi lui-même le marronnier, qui devait remplacer le mien ; il l'a ébranché ; il l'a planté de ses mains ; il y a gravé notre chiffre. Non, Claire, jamais je ne pourrai m'acquitter envers lui, pas même en faisant le bonheur de toute sa vie, et je ne peux lui donner un moment !

Pourquoi as-tu gardé le silence sur des faits aussi importans, et que je te rappelle avec tant de charme ? Jules est-il venu ici contre la volonté de son oncle, ou a-t-il dû son consentement à

quelque promesse qui doive alarmer mon amour? Non, on ne renonce pas à ce qu'on aime si parfaitement. Cependant cette idée me poursuit. Elle m'inspire des craintes que je ne peux surmonter. Écris-moi la vérité, toute la vérité, je t'en conjure.

Une réflexion triste en amène nécessairement une autre. Je pense que l'activité continuelle, dans laquelle vit mon père, depuis quelque temps, ne lui a pas permis de rien observer d'une manière suivie. Cependant, il ne faut qu'un instant pour l'éclairer, pour qu'il rapproche des faits qui se lient évidemment, et cet instant peut être celui où il entrera dans ce bosquet. Sa parfaite conformité avec celui que nous quittons, ne peut être l'effet du hasard, et il doit suffire de mon marronnier pour rappeler à mon père ma chambre et ses meubles, et lui faire examiner dans les détails d'immenses réparations faciles à reconnaître; le faire remonter au prix trop modique du mobilier de Tarbes, à la valeur extraordinaire donnée aux diamans, et mettre enfin à découvert la main généreuse qui s'est si heureusement cachée jusqu'ici. Cette pensée me fait frémir. Le jardinier s'aperçoit de mon trouble, et je ne lui en dissimule pas la cause. « Jouez vous-même la surprise, made-« moiselle, sur des rapports aussi réguliers. Si M. le « comte en est frappé, il s'en expliquera avec M. Du-« pont, et tout est prévu. Soyez tranquille. »

Je n'avais pas besoin de feindre pour marquer de l'exaltation, et ce genre d'émotion peut s'ap-

pliquer à tout. J'entraîne mon père; maman nous suit; nous sommes au pied du marronnier. Je ne peux te rendre le changement subit qui s'est opéré sur la figure de M. de Méran. Ce que je venais de prévoir est arrivé aussitôt. Il a tout rappelé, tout rapproché, et il a fini par un éclat qui m'a effrayée. Déja je voyais les meubles de ma chambre brisés, mon bosquet arraché et livré à la bêche, le jardinier chassé, toutes mes jouissances anéanties. Maman a parlé contre sa conscience, par pitié pour moi. Elle a dit qu'il ne lui paraissait pas que messieurs d'Estouville et de Courcelles se fussent permis d'être généreux envers nous, et qu'il fallait d'abord interroger le jardinier. Elle m'a adressé un coup d'œil qui signifiait que très-probablement mon bon Jules avait pris les mesures propres à voiler ses actions.

Mon père a appelé Jérôme. « Qui t'a donné le « plan de ce bosquet? lui a-t-il demandé d'un ton « terrible. — Monsieur le comte, c'est M. Dupont. « — Et tu dis avoir trouvé ici les meubles qui « sont dans la chambre de mademoiselle? — Je « vous jure, monsieur le comte, qu'ils y étaient, « quand M. Dupont m'y a amené. — Vas à l'ar- « bes; amène-moi Dupont; je veux éclaircir tout « cela. Cours, vole. »

J'ai profité de ce moment pour faire valoir les talens de Jérôme. J'ai représenté qu'il a dû obéir à celui qui l'a employé; que peut-être M. de Méran lui doit un dédommagement de la frayeur

qu'il lui a causée, et qu'il ne peut rien faire pour lui qui le flatte davantage que de le prendre à son service. « Je te garde, lui a dit mon père, « avec une sorte de bienveillance. Que Dupont « vienne à l'instant, et qu'il prenne avec lui toutes « ses pièces justificatives.

« Ces gens-là, a-t-il dit après le départ de Jé- « rôme, sont bien extraordinaires! vouloir donner « à un homme comme moi! à moi, qui ai sèche- « ment, durement même refusé leurs offres! si « j'aperçois la moindre ruse dans la conduite de « Dupont, je fais abattre les tours, et peut-être « la maison. — Nous n'en serons pas mieux logés, « a répondu maman d'une voix timide. » Mon père est parti d'un éclat de rire; nous sommes rentrés, et nous avons déjeuné assez gaiement.

Quand un orage est calmé, il est rare qu'il se reproduise par le même motif. Mon père avait ri, et il a reçu M. Dupont avec assez d'affabilité. Cependant il lui a déclaré d'un ton ferme qu'il prétendait avoir des éclaircissemens sur tout ce qu'il a vu. Dupont a tiré une lettre de Jules, et l'a lue à haute voix. Le bien-aimé lui dit qu'il a trouvé à Paris, chez un tapissier, un ameublement qu'il a reconnu être le mien; il a pensé que je le reverrais avec plaisir; il l'a acheté, et il prie M. Dupont de le faire placer dans la chambre qu'il croira devoir être la mienne. Il l'invite à ne rien dire de cet arrangement à M. de Méran, dont il connaît la délicatesse et la susceptibilité. Mais

aussi il entend qu'on ne lui cache rien s'il conçoit des soupçons, et s'il veut savoir la vérité. Il présume qu'il lui sera permis de faire un léger cadeau à celle qui fut sa sœur, et qui dut être sa femme. Si cependant mon père lui refuse cette marque de bienveillance, il est prêt à recevoir neuf cents francs, que lui ont coûté mes meubles.

« Il n'y a rien à dire à cela, s'est écrié M. de « Méran. » Il a été prendre de l'or; il a compté les neuf cents francs, avec injonction à Dupont de les faire passer de suite à M. de Courcelles.

De quel poids j'ai senti mon pauvre cœur soulagé! l'affaire du bosquet s'est arrangée plus facilement encore. « Peut-être, dit Jules, dans la « même lettre, ferez-vous travailler au jardin. Je « vous envoie le plan d'une petite retraite, que « mademoiselle de Méran a souvent embellie de « sa présence, et qu'elle sera bien aise de retrou- « ver à Velzac. Je vous engage à ne rien négliger « pour lui procurer cette satisfaction. »

« A la bonne heure, à la bonne heure, a dit « mon père », et satisfait sur les deux articles qui l'avaient le plus frappé, il a examiné assez légèrement les réparations faites, les mémoires à la main. Il n'a pas vu une couleur gris-sale, appliquée en bien des endroits, sans doute pour cacher des parties de mur absolument neuves, et qui n'a pas échappé à mon œil observateur. Au reste, il n'est pas étonnant qu'on y voie beaucoup mieux à dix-huit ans qu'à soixante. Il n'a plus

été question de rien. M. Dupont a dîné avec nous, et il a laissé mon père parfaitement satisfait de sa gestion, et tout-à-fait revenu sur le compte de Jules et de son oncle.

J'ai été dans la soirée prendre possession de mon petit bosquet. J'y ai porté le ravissement, dont j'avais été saisie le matin en y entrant. Mais te le dirai-je, Claire? j'y ai bientôt retrouvé les derniers baisers, le sentiment des privations actuelles, les craintes les plus fondées sur l'avenir, des soupirs et des larmes. Je les cacherai soigneusement. C'est pour les sécher qu'on m'a enlevée brusquement du château : on n'épargnerait pas ce bosquet, si on savait qu'il en a rouvert la source.

J'ai appelé Jérôme. Je lui ai fait entr'ouvrir la terre au pied du marronnier. J'ai mis à découvert le haut des racines, et j'ai placé, dans les intervalles, les cendres de celui que j'ai brûlé. Les sels, dont elles sont remplies, passeront dans cet arbre-ci; ils feront partie de sa substance, et cette idée rendra pour moi l'illusion complète. Je verrai le premier marronnier sous l'écorce du second.

Jérôme voulait replacer la terre qu'il venait d'enlever; je ne l'ai pas permis : une main profane ne touchera pas ces cendres précieuses. C'est l'amour qui les a recueillies; c'est à lui seul qu'il appartient de les déposer ici.

CHAPITRE XIII.

Personnages nouveaux.

Une lettre de toi, ma bonne, mon excellente amie! avec quelle tendre sollicitude tu dissipes mes alarmes! avec quelle complaisance tu me parles du bien-aimé, et avec quelle satisfaction je te vois applaudir à sa constance, à sa respectueuse fermeté avec son oncle! Ah! je le sens, nous nous aimerons jusqu'à la mort, et on nous sépare, et les auteurs de nos maux croient peut-être avoir aimé! ils n'ont connu de l'amour que le nom.

M. d'Estouville, dis-tu, a donné à Jules tout l'argent qu'il lui a demandé; il a consenti qu'il vînt ici, sous la seule condition qu'il ne chercherait pas à me voir, et qu'il ne m'écrirait plus. Que le ciel soit loué! mon amant n'a rien ajouté aux promesses qu'il a faites à mon père, et qu'il remplit si religieusement.

M. d'Estouville se flatte, sans doute, que l'absence et le temps m'effaceront du cœur de son neveu : il en juge par le sien. Non, cet homme-là n'a jamais aimé.

Nous venons de recevoir nos malles, chargées à Argentan, et ce qui vaut mieux, mon piano et toute cette musique que Jules m'a choisie, et qu'il chantait avec moi dans des temps plus heu-

reux. J'ai fait porter tout cela dans ma chambre : je veux qu'elle soit pleine de lui; que tout y soit amour. C'est là et dans mon bosquet que je passe ma vie, que je le retrouve sans cesse, que je le pleure souvent, que je suis quelquefois heureuse.

M. Dupont est venu nous parler de cent et quelques arpens de terre, qui sont à vendre dans notre voisinage. Cette ouverture a fait plaisir à M. de Méran, assez embarrassé de cinquante mille francs, environ, qui lui restent encore. Il a chargé l'homme d'affaires de conclure. J'ai pensé d'abord qu'il y avait encore du Jonas dans cette acquisition. J'en ai parlé franchement à M. Dupont, qui, me voyant à peu près instruite, n'a pas cru devoir dissimuler avec moi. Il m'a avoué qu'on a dépensé ici quinze mille francs, et que les meubles achetés à Tarbes en coûtent huit. Mais il m'a protesté, et il m'a prouvé que les terres de ce pays-ci sont fort inférieures à celles de la Normandie.

Ainsi notre revenu se trouve porté à neuf mille francs. Je m'en applaudis à cause de mon père, car maman pense, comme moi, que l'opulence oblige à une représentation, souvent trop gênante, et qui ne donne jamais le bonheur. C'est le cœur qui en est le foyer, et l'être qui est au-dessus du besoin, peut n'avoir rien à désirer. Cet accroissement d'aisance permet à maman d'adjoindre à Jeannette une cuisinière, chargée du soin de la basse-cour. Ainsi, je redeviens made-

moiselle de Méran, c'est-à-dire que je ne fais plus que ce qui me plaît. Je brode, je touche du piano, j'arrose mon marronnier, et je vis d'amour.

A propos d'amour, je m'aperçois que Jeannette et Jérôme s'attachent l'un à l'autre. Cette découverte me fait plaisir. Ce garçon, accoutumé aux environs brillans de Paris, aurait pu s'ennuyer dans nos montagnes, et vouloir retourner chez son premier maître. L'amour fera pour lui de nos sites sauvages un lieu de délices, et cet homme est absolument nécessaire à notre correspondance! Hélas! ils n'ont besoin, pour être heureux, ni de parens, ni de fortune. Ils s'uniront quand ils auront dit *j'aime;* et je crois que le moment n'est pas éloigné. Alors ils seront irrévocablement fixés ici. Tu vois que tout s'arrange aussi bien que je peux le désirer dans ma triste position.....

.....

Je suis mécontente, Claire, très-mécontente, et c'est de Jules. Il devait nous mieux connaître et contenir son oncle.

Ce matin, j'ai voulu serrer dans le coffre de mon secrétaire des fleurs artificielles, dont le carton est arrivé brisé. J'ouvre et je trouve... Tu le sais peut-être aussi bien que moi, et tu partagerais mon mécontentement avec Jules, si je croyais que tu n'eusses pas fait tout ce qui était en toi pour empêcher que je fusse humiliée par M. d'Estouville. De quel droit prétend-il me forcer

à recevoir de lui un bienfait, et un bienfait inutile, puisque maman, ni moi ne pouvons plus nous parer de ces diamans, qu'il est indispensable de cacher soigneusement à mon père ?

L'écrin était enveloppé d'un papier, qui porte ces mots, tracés par une main inconnue :

« Mademoiselle de Méran ne sera pas dépouillée « d'une parure que lui destinait l'affection de ma- « dame sa mère. On la supplie de croire qu'on est « loin de penser à blesser son amour-propre, et « on se flatte qu'elle acceptera, sans répugnance, « un témoignage de la profonde estime qu'on a « pour elle. »

Oui, mon amour-propre est blessé; il l'est de la manière la plus douloureuse. Non, M. d'Estouville ne m'estime pas, puisqu'il me refuse à son neveu, déja riche assez pour qu'on ne doive pas s'occuper d'ajouter à sa fortune. Cet éloge affecté n'est qu'une dérision piquante, et je ne vois dans ce cadeau que l'orgueil de l'opulence, qui veut faire sentir, à la médiocrité, l'intervalle qui les sépare. Que M. d'Estouville se souvienne que la fortune est inconstante; que mon père a été riche comme lui; que sa noblesse date d'aussi loin que la sienne; qu'il a sur lui l'avantage de lui avoir conservé son neveu; de l'avoir élevé dans des principes, qui l'honoreront partout; que de tels bienfaits ne s'acquittent pas avec quelques brillans, et que *donner* est un outrage dans la position où nous nous trouvons respectivement.

Sûre de l'assentiment de ma mère, je me suis mise à mon secrétaire, et j'ai écrit à cet oncle fastueux tout ce que je viens de t'en dire. J'ai adouci les expressions, parce que je crois qu'une femme ne doit jamais sortir d'une modération, au moins apparente, lors même qu'elle est offensée. Ma lettre terminée, j'ai été chercher maman. J'ai mis sous ses yeux l'écrin, le billet, et ma réponse. Elle m'a embrassée, et je suis demeurée convaincue que nous avons tous, du juste et de l'injuste, un sentiment qui ne nous égare jamais.

Ma mère a écrit à M. Dupont. Elle lui enjoint de renvoyer cet écrin à M. d'Estouville, et de lui dire que si ces diamans reparaissent ici, ou si, par des moyens détournés, on nous fait parvenir quelque chose que ce soit, M. de Méran en sera averti aussitôt, dût sa fierté nous faire tomber dans l'indigence. Demain, de grand matin, Jérôme portera ce paquet à Tarbes.

Parlons d'autre chose : il me répugne de m'étendre sur ce qui ne fait pas honneur aux gens que j'aime. A une demi-lieue d'ici est un superbe château, qui appartient à M. d'Apremont, ancien colonel de cavalerie, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et, ce qui vaut mieux, plein de qualités, dit-on. Cette terre est d'un rapport considérable, et le propriétaire en a d'autres encore en Picardie et en Champagne. Il a cinquante ans, et n'est pas marié encore. Il est aux eaux de Bagnères, avec une nièce qu'il aime beaucoup, et il doit

venir passer deux mois ici. Mon père a déja feuilleté son *Dictionnaire de la Noblesse,* et il a trouvé que les d'Apremont descendent des comtes d'Armagnac. Il n'est pas d'illustration plus ancienne et plus pure, et M. d'Apremont sera fort bien reçu ici, s'il juge à propos de prévenir un homme respectable, qui, de sa splendeur passée, ne peut plus offrir que des souvenirs.

Un M. des Audrets, bon gentilhomme qui a servi sous M. d'Apremont, et qui ne l'a pas quitté pendant les orages de la révolution, est ici depuis quelques jours. Il est chargé de tout faire préparer pour recevoir dignement le maître du château. Nous tenons ces détails de Jeannette, qui court de tous les côtés. M. des Audrets ne s'est pas encore présenté chez nous; mais je l'ai entrevu plusieurs fois de ma croisée : il donnait des ordres dans le parc, dont une partie de murs borde un côté de notre jardin. Il m'a paru âgé de quarante-cinq à quarante-huit ans; il n'est ni bien ni mal fait; ni beau ni laid; et peut-être ni spirituel ni borné. Au reste, sa manière d'être m'importe peu : l'Apollon du Belvédère animé ne fixerait pas mon attention.

M. des Audrets rentre dans le parc en ce moment, et pour la première fois ses yeux se portent sur ma croisée. Il me regarde avec une ténacité qui tient de l'affectation. Je quitte ma fenêtre, puisqu'il ne veut pas que j'y reste. Il y a des êtres bien extraordinaires.

Je viens de passer deux heures à mon piano; j'y ai chanté ces romances que Jules aime tant, et que le charme de sa voix rendait si touchantes. En me levant j'ai voulu prendre l'air, et j'ai vu M. des Audrets, rêvant à la même place où il était deux heures auparavant.

Je me suis retirée, et le soir j'ai fermé mes persiennes, pour ne plus les rouvrir tant que cet ennuyeux voisin sera à Velzac.

Depuis quelques jours ma bonne Jeannette tournait autour de moi. Elle paraissait toujours prête à me parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Ce matin, je l'ai mise à son aise, parfaitement à son aise, et elle s'est enfin expliquée. Je te l'avais bien dit, Jérôme et cette excellente fille s'aiment. Ils croient, avec raison, que quelqu'un qui connaît les peines de l'amour doit leur être favorable, et ils sollicitent ma médiation auprès de maman. Ils n'ont pas voulu ajouter que les services continuels qu'ils me rendent, leur donnent des droits à ma bienveillance. J'ai saisi cette occasion pour leur parler de ma reconnaissance, et je me suis empressée de la leur prouver.

Maman aime beaucoup Jeannette, et elle commence à estimer Jérôme. Il m'a suffi de lui exposer les faits pour obtenir son consentement, et elle m'a répondu de celui de M. de Méran. Classe obscure, mais heureuse, où le cœur est tout, et de qui le mot *convenances* n'est pas même connu, pourquoi Jules et moi ne sommes-nous

pas nés dans votre sein? Le jour où nous nous sommes aimés eût été celui de notre bonheur. Nous serions pauvres; mais nous n'aurions pas d'idée de ces besoins, dont l'aisance fait contracter l'habitude. Nous travaillerions; mais le repos nous paraîtrait plus doux. Mon père, né dans cette condition, ne serait pas tourmenté de sa chimère de grandeur; il vivrait sans désirs, comme sans regrets, et notre félicité embellirait ses derniers jours. Mais je suis fille de qualité, M. de Méran est fier, M. d'Estourville est immensément riche; il faut que je souffre, aujourd'hui, demain, dans un mois, dans un an, toute ma vie, peut-être. Oh! mon pauvre cœur! mon pauvre cœur!

A la fin du dîner, mon père a fait venir Jeannette et Jérôme. Il a donné son consentement à leur mariage, avec une sorte de solennité. Jérôme a sauté à deux pieds de haut, et il est retombé à genoux devant mon père. Jeannette, profondément inclinée, rougissait de pudeur et de plaisir. Ces bonnes gens m'aiment de tout leur cœur, et ils ne cessent de me tourmenter. M. de Méran a parlé, aux futurs époux, des devoirs et des douceurs du mariage; il s'est exprimé avec une dignité imposante, et se laissant aller à l'affection qu'il a toujours eue pour Jeannette, il l'a recommandée à la tendresse, aux égards, aux soins de Jérôme, d'une manière bien touchante. Hélas! c'est à peu près ainsi qu'il nous parlait à Jules et à moi, il y a environ un

an et demi. Que de maux ont depuis pesé sur nos têtes !

Quelques instans après, on a annoncé M. des Audrets. Mon père n'avait aucune raison de ne pas le recevoir : il est entré. Il s'est présenté avec l'embarras d'un homme qui craint quelque chose. Aurait-il eu une intention directe, en me fixant à ma croisée, avec une continuité fatigante pour moi? Il s'est remis promptement, et le compliment qu'il a adressé à mon père est d'un homme d'esprit. Il a dit à maman les choses les plus obligeantes, et enfin j'ai eu mon tour, comme tu peux bien le croire. Il est retombé, en me parlant, dans son premier embarras. Tout ce que j'ai entendu, c'est que les graces ingénues se sont fixées près de moi ; que M. des Audrets aime passionnément la musique; qu'il me croit une virtuose, et qu'il s'estimera heureux, quand je voudrai bien lui permettre de m'entendre.

La conversation est devenue générale, et je l'ai observé à mon tour. Je n'ai plus à te parler que de sa figure, dont l'éloignement ne m'a pas permis de juger de ma croisée. Il a la bouche grande, mais assez bien meublée ; le nez trop fort, les yeux vifs et assez ouverts. Les sourcils noirs et très-fournis se joignent, et sont d'un effet désagréable. Je ne m'arrête à tout cela, que parce que cet homme me fait peur, quand il me regarde, ce qui ne lui arrive pas souvent. Il paraît avoir contracté l'habitude de ne jamais fixer celui à qui

il parle, et on prétend que les gens au regard oblique sont faux. Que m'importe, après tout? Je n'ai rien à craindre, ni à espérer de lui.

Il a exprimé le désir de m'entendre à mon piano. Mon père, qui veut bien me croire beaucoup de talens, et qui en tire une certaine vanité, a appuyé M. des Audrets. J'ai prétexté un grand mal de tête : je ne veux rien faire pour cet homme-là. Je ne veux pas surtout qu'il entre dans ma chambre ; qu'il en touche aucun meuble : il en effacerait l'image du bien-aimé.

Je suis sortie, et j'ai été faire un tour de jardin. J'y ai trouvé Jeannette et Jérôme, causant dans la plus douce intimité. Le son de leur voix, qui arrivait à mon oreille, portait l'expression de la volupté ; le contentement se peignait dans tous leurs traits; ils n'avaient pas un mouvement où je ne trouvasse l'amour. Ah! Claire, ce spectacle me tue. Que de choses il me rappelle! L'envie ne peut entrer dans mon cœur. J'ai fait, au contraire, tout ce qui était en moi pour couronner les vœux de ma bonne et fidèle Jeannette ; je m'en applaudis, même en ce moment. Mais suis-je condamnée à avoir sans cesse sous les yeux le tableau d'un bonheur auquel il ne m'est pas permis d'atteindre? C'est le supplice de Tantale.

Je suis rentrée, et j'ai retrouvé M. des Audrets. J'ai pris mon ouvrage, pour être dispensée de le regarder, et j'ai été m'asseoir dans l'endroit le plus reculé du salon. J'écoutais en travaillant. Il

vit habituellement chez M. d'Apremont. Sa fortune est très-bornée; mais son ami supplée à tout avec magnificence. M. d'Apremont est aussi bel homme qu'on peut l'être à cinquante ans. Son esprit est orné, son caractère est ferme; ses opinions sont invariables. Il n'a jamais voulu se marier, précisément parce qu'il aime beaucoup les femmes, et qu'il redoute la dépendance à laquelle son épouse l'aurait facilement assujéti, si elle avait eu l'ambition de le mener. Voilà, ce me semble, un singulier motif pour s'éloigner du mariage. Eh, Claire, un mari que mène un peu sa femme est-il donc si à plaindre? Ne nous est-il pas permis de chercher dans la douceur, dans des insinuations raisonnées, un ascendant que nous tournons à l'avantage de tous deux? Est-il sans exemple qu'un époux égaré ait été ramené par l'épouse modérée et sensible?

Je crois que M. des Audrets ne cesse de me regarder lorsque je travaille, car jamais je ne lève les yeux sans rencontrer les siens. Cet homme-là me gène, et commence à me déplaire beaucoup.

Je m'aperçois qu'on a descendu mon piano dans le salon, pendant que j'étais dans mon bosquet. Je vois qu'il faut chanter, pour me débarrasser de cet importun. Je me lève, je me place, et je prélude. Il est derrière moi, et il me regarde, dans la glace, d'une manière qui m'intimide au point de m'empêcher de continuer : je retourne à mon ouvrage. Mon père me dit que je fais l'en-

fant; M. des Audrets se plaint amèrement de la privation que je lui impose. Il a l'audace de me présenter la main pour me reconduire à l'instrument; je cache les miennes sous mon métier, et je lui lance un regard qui le déconcerte. Il a fait un tour ou deux dans le salon; il a dit quelques niaiseries, a pris son chapeau, et s'est retiré. Que me veut cet homme, Claire? Il ignore que mon cœur est donné, et peut-être il se flatte de parvenir à me plaire. Si j'étais libre, il ne m'inspirerait que de l'aversion.

Il est revenu aujourd'hui, sous le prétexte de communiquer à mon père une lettre qu'il a reçue de son ami. M. d'Apremont exprime une vive satisfaction d'avoir M. de Méran pour voisin, et il ajoute que sa nièce s'empressera de se lier avec moi. Il est clair que M. des Audrets a parlé de nous en termes favorables, afin de lier les deux familles, et de pouvoir être avec moi tous les jours. Je répondrai, au premier mot expressif qu'il m'adressera, de manière à l'éloigner pour toujours.

Il s'est établi dans l'esprit de M. de Méran, par des flatteries délicates, fines, et insinuées avec beaucoup d'adresse, il faut que j'en convienne. Ainsi il est parfaitement accueilli, et il est presque toujours chez nous. Il me parle avec une circonspection, qui dissiperait mes premières craintes, s'il ne semblait épier l'occasion de m'entretenir en particulier. J'espère qu'il ne la trouvera jamais.

Il affecte une franchise à laquelle je ne crois

pas. Il voudrait nous faire croire à son attachement, par des confidences qui n'ont rien de bien important; mais qui tendent à prouver un abandon absolu. Il pourra tromper mon père; moi, je l'ai jugé, et tous ses efforts ne contribueront qu'à m'affermir dans l'opinion que j'ai conçu de lui. Il nous a dit entre autres choses que M. d'Apremont s'occupe sérieusement de l'établissement de sa nièce. Elle a de son père et de sa mère, qu'elle a perdus dans son enfance, cent mille livres de rente, et elle en attend beaucoup plus de son oncle. Cependant il ne paraît pas très-facile de la marier. Il y a eu des conférences, à ce sujet, entre M. d'Apremont et l'oncle d'un jeune homme, orphelin aussi... Claire, ces premiers détails m'ont fortement émue, et j'ai fixé, à mon tour, M. des Audrets. Je n'ai aperçu aucune marque d'embarras; ainsi il ne cherchait pas à me pénétrer, comme je l'ai cru d'abord. Il racontait simplement des faits, auxquels il me croit étrangère, à moins cependant qu'il soit maître de lui, au point de prendre toujours le masque qui convient à la circonstance, ce qui n'est pas impossible. Alors il veut se venger de l'éloignement que je lui marque, et il a complètement réussi. Mais d'où saurait-il que j'aime aussi tendrement que je suis aimée? Hé! peut-être de M. d'Estouville. Il a continué.

Le jeune homme, a-t-il dit, oppose à son oncle une résistance, que jusqu'ici rien n'a pu vaincre.

Il est éperdûment amoureux d'une demoiselle qu'on dit très-jolie, très-aimable, et pleine de qualités; mais qui ne lui convient point, parce qu'elle n'a pas de fortune. Les deux oncles sont persuadés que le temps et l'absence le feront revenir de ce ridicule entêtement. L'hiver, qui s'approche, ramènera les plaisirs bruyans; la dissipation, les agrémens de mademoiselle d'Apremont, l'amour-propre, toujours flatté d'une conquête brillante, feront le reste. Ils le croient, du moins. Pauvres gens!

Il ne restait plus à M. des Audrets qu'à nommer Jules et ta déplorable amie.

Mon père et ma mère se sont regardés; il ne m'eût pas été possible d'articuler un mot, si j'avais voulu hasarder une question. Toutes réflexions faites, cet homme ignore la part, très-active, que je prends à cette affaire. D'après le sentiment secret que je lui suppose, il ne se serait pas expliqué avec une légèreté aussi offensante pour moi.

Mademoiselle d'Apremont est donc cette rivale, qui doit finir par m'écraser, uniquement parce qu'elle est riche. Elle arrive après demain. Oh! comme je vais l'observer! je ne suis pas jalouse, Claire : ce sentiment ne convient pas à ma triste position. Mais je veux voir si cette femme est réellement digne d'un cœur, qui, jusqu'à présent, n'a battu que pour moi... Hé! le désir de la bien connaître, est-il autre que cette jalousie, dont je me défendais tout à l'heure? Puis-je me dis-

simuler les alarmes où me jettent les agrémens qu'on accorde à mademoiselle d'Apremont; la séduction des plaisirs, les insinuations perfides et sans cesse répétées, les occasions de se voir, qu'on multipliera à l'infini? Et quelles sont mes armes à moi? Des vœux impuissans, des plaintes solitaires : des larmes stériles peuvent-elles combattre une femme qui réunit tout ce qui charme, séduit, entraîne? Je suis perdue, Claire, ou Jules est plus qu'un homme.

Que de maux j'ai déja soufferts! Les plus douces espérances détruites, une séparation douloureuse et sans terme, l'exil des lieux où naquit notre mutuel amour, étaient, je le croyais du moins, plus qu'il est possible à un cœur brûlant de supporter. Eh bien, Claire, si l'infortune devait s'arrêter là, je serais encore heureuse, je le serais en ce moment. Mais le perdre sans retour, le savoir dans les bras d'une autre! voilà le dernier, le plus grand de tous les maux. Cette idée est déchirante, affreuse; elle est mortelle pour moi. Ah! dis-lui bien qu'il est l'arbitre unique de ma vie; qu'il peut me la conserver ou me l'ôter à son gré.

Je veux m'arracher à ces pensées cruelles. Tous mes efforts n'aboutissent qu'à en changer les nuances. Elles varient; mais elles sont toutes accablantes. C'est aujourd'hui que Jeannette se marie. Je m'étais flattée de me distraire, en m'occupant des préparatifs, en réglant le repas, la petite fête

que mon père donne aux époux. Eh bien, ces apprêts mêmes, ou plutôt leur objet, la satisfaction de mon père et de ma mère, l'espèce d'ivresse de Jeannette et de Jérôme, les douces caresses qu'ils croient dérober à mes yeux, en passant, en repassant près de moi, tout me force à me reployer sur moi-même, tout pèse sur mon pauvre cœur, et le froisse d'une manière terrible, insoutenable.

La cérémonie est terminée. Jeannette a prononcé le mot qui l'unit irrévocablement à Jérôme, avec une fermeté qui annonçait bien que son cœur se donnait avec sa main. Elle n'est pas très-jolie, et elle m'a paru belle de son bonheur. Jérôme était radieux. J'avais pris un chapeau et un voile : je savais que j'aurais des larmes à cacher. Toujours, toujours des larmes! Combien j'en ai versé depuis un an, combien j'en verserai encore! Cette demoiselle d'Apremont!.. Ah! Claire; la douleur n'est donc pas une maladie mortelle? On souffre, on pleure, on ne meurt pas.

Il est des instans où je voudrais fuir; il en est d'autres où je surprends l'espérance au fond de mon cœur. Je cherche en vain à rappeler ma raison; elle est trop loin de moi. Je sens la nécessité de relever mon courage, et je ne trouve que l'amour. Quelle vie, grand Dieu, quelle vie!

Je me suis dérobée à la gaieté qui animait tout autour de moi, et qui me faisait sentir plus vivement mon malheur. J'ai porté dans mon bosquet mes plaintes secrètes; j'y donnais un libre cours

à mes soupirs, et j'éprouvais quelque soulagement. M. des Audrets a paru tout à coup devant moi. Je me suis levée précipitamment, et je me suis élancée dans le jardin : je ne veux pas que cet homme s'arrête un moment dans cet asile de l'amour malheureux. Il m'a suivie, Claire. Son teint était animé, son œil étincelant, sa respiration courte et gênée. Il m'a glacée d'effroi. J'allais pousser des cris, si je n'avais réfléchi aussitôt que nous étions en vue de la maison, et que je n'avais rien à redouter. Il m'a parlé en mots entrecoupés; son extrême agitation ne lui permettait pas de s'exprimer d'une manière suivie et intelligible; aussi n'ai-je trouvé que de l'obscurité dans les choses qu'il m'a adressées. Il est atteint, m'a-t-il dit, d'une passion violente, et il ne peut vivre sans moi : je m'attendais à cet aveu. Il n'a pas de fortune; ainsi il ne doit pas penser à m'épouser : pourquoi donc me parle-t-il de son amour? Mais il peut tout, a-t-il ajouté, sur un homme immensément riche, et il l'amènera à demander ma main, si je veux lui promettre des marques certaines de ma reconnaissance, et lui en donner d'avance d'assez positives pour qu'elles soient une garantie de mes bontés à venir. Il sait que je ne peux disposer de rien, et il me demande d'avance des preuves de ma reconnaissance! Si j'avais de l'or, je le prodiguerais pour l'éloigner, lui et l'homme sur lequel il peut tout. Il m'aime, dit-il, et il veut me marier à un autre! Quelle dé-

mence, Claire! J'aurais ri de cette incohérence d'idées, si je pouvais rire encore.

Il m'a parlé de constance, de plaisirs vifs et mystérieux, de je ne sais quoi encore, où je n'ai rien compris du tout. Fatiguée, excédée de ce verbiage insignifiant, je l'ai interrompu, et je lui ai répondu, avec fierté, qu'il ne me convient pas d'écouter quelqu'un qui déclare ne pas penser à se marier; que j'ai d'ailleurs un éloignement invincible pour le mariage, et que je me flatte qu'il voudra bien à l'avenir ne me rien dire qui me soit personnel. Je suis rentrée, et j'ai tout répété à maman, pour qu'elle se place entre cet homme et moi, et qu'elle me délivre de ses importunités.

Le croiras-tu, Claire? ma mère, en m'écoutant, a marqué une surprise, une indignation qui m'ont frappée. Je suis certaine de lui avoir rendu, à peu de chose près, les propres termes de M. des Audrets. Quelle signification cachée peuvent-ils donc avoir? Ce n'est pas tout: maman m'a expressément recommandé de ne rien dire de tout cela à M. de Méran. Cette défense a ajouté à mon étonnement et à ma curiosité. J'ai fait quelques questions à ma mère; et elle m'a répondu d'une manière tellement évasive, que je ne l'ai pas plus comprise que M. des Audrets. Tout ce que je peux présumer, c'est que cet homme m'a dit des choses déplacées, répréhensibles peut-être; mais je ne sais en quoi. Il m'aime, il veut me marier à un autre, et il compte sur

ma reconnaissance; je ne vois là que de la bizarrerie. Si tu y trouves autre chose, dis-le-moi, Claire, et si j'ai réellement à me plaindre de M. des Audrets, cache-le au bien-aimé, par la même raison, quelle qu'elle soit, que maman m'ordonne de me taire avec M. de Méran.

Oui, il y a dans ceci un côté très-sérieux : ma mère vient de tirer à part M. des Audrets; il a rougi, pâli, en l'écoutant, et, quand elle a cessé de parler, il s'est retiré sans répondre un mot. Il m'a lancé un regard terrible, en sortant. Que m'importe sa colère? maman est instruite, et veillera sur moi. Mais j'ai une envie de pénétrer ce mystère! Peut-être n'en est-ce un que pour ton amie. Tu entendras aussi bien que ma mère, et tu seras moins réservée qu'elle, n'est-il pas vrai?

« Je ne pouvais, m'a-t-elle dit le soir, interdire « cette maison à M. des Audrets, sans me mettre « dans la nécessité d'instruire M. de Méran de mes « motifs; mais je me suis prononcée de manière à « te garantir de rien entendre désormais qui soit « indigne de toi. » Je m'y perds. Écris-moi, oh! écris-moi, dès que tu auras reçu ce paquet; je t'en prie, je t'en conjure.

Tous les habitans du village paraissent fous, aujourd'hui. Ils courent de chez eux à la grande route; de là à l'avenue du château d'Apremont; ils forceraient la grille, s'ils n'étaient contenus par des domestiques, qui ont assez de peine à les écarter. Voilà la première fois que le propriétaire

visite ce château, et il y arrive avec un train qui peut piquer la curiosité. J'ai aussi cédé à la mienne. Armée d'une longue-vue, je vois ce que je te raconte de la chambre supérieure d'une de nos tours, d'où l'œil plonge dans la partie cultivée du parc. Je distingue une file de voitures à deux, quatre, et six chevaux, plus brillantes les unes que les autres. M. d'Apremont amène donc toute une cour avec lui.

On descend de carrosse; on monte au péristyle. Les messieurs ont des habits de campagne du meilleur goût. Un homme de belle taille est entouré de huit à dix jeunes gens qui paraissent lui marquer beaucoup de déférence : c'est probablement M. d'Apremont. Une dame, mise simplement, mais avec élégance, est à son tour l'objet des hommages de ces messieurs : c'est sans doute la redoutable nièce. Quelques femmes se tiennent à une distance respectueuse : ce sont des suivantes. Des domestiques, en bottes, en culottes de peau, en vestes galonnées, déchargent les voitures, vont et viennent, et l'énigmatique des Audrets paraît donner des ordres de tous les côtés. Bientôt tout le cortége disparaît à mes yeux. On est entré au château; la nuit s'approche, et ce ne sera que demain que je reverrai un objet que je suis si intéressée à connaître et à juger.

CHAPITRE XIV.

Mademoiselle d'Apremont.

Le soleil paraît à peine, et je suis dans ma tour : il me semble que mon empressement doive se communiquer aux habitans du château. Quel enfantillage! dirais-tu, si tu ne sentais qu'un intérêt très-majeur m'attire ici, et m'y fixe.

J'ai connu à peu près M. des Audrets, avant de l'avoir entendu. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que les mouvemens, les habitudes du corps peuvent donner une indication générale du caractère de l'individu : autant que je le pourrai, je ne perdrai rien de ce que fera mademoiselle d'Apremont.

Il y a deux heures que je suis ici, et personne ne paraît encore; pas une croisée ne s'ouvre au château. J'ai le temps de réfléchir, et je vais tirer quelques conséquences de ce repos apathique. Je dormais peu quand j'étais heureuse : mon bonheur me tenait éveillée. Je dors moins depuis que l'infortune m'a frappée. J'infère de là que le sommeil n'approche que des êtres tranquilles. Le cœur de mademoiselle d'Apremont est donc en repos. Si j'ai bien entendu tes lettres, elle a vu le bien-aimé, et son cœur est calme! Qui donc pourra l'émouvoir ? personne. Cette première remarque a cela de satisfaisant que la jeune personne ne pressera pas son oncle de conclure.

Mais si elle a les agrémens, les qualités que la renommée publie, comment n'a-t-elle pas fortement frappé quelques-uns des jeunes gens qui l'accompagnent? et le silence le plus absolu paraît régner aussi chez eux... Hé, mon Dieu! est-il nécessaire d'ouvrir ses persiennes, pour s'occuper très-sérieusement de Jules et de mademoiselle d'Apremont? Ne préjugeons rien encore; attendons, attendons.

La porte du péristyle s'ouvre enfin... oh! ce ne sont que des laquais... Une femme de chambre paraît. Un des jeunes gens se précipite sur ses pas; elle se jette derrière une touffe d'arbres qui la cache aux valets, mais qui ne me dérobe rien. Le jeune homme la suit, et lui remet un papier qu'elle serre dans une poche de son tablier. Ce n'est pas à elle qu'on écrit, puisqu'on trouve aisément l'occasion de lui parler. On ne lui dit que quelques mots; on ne daigne pas prendre sa main, qui s'avance assez naturellement; on se retire : le papier est pour mademoiselle d'Apremont.

On n'écrit pas à une femme, sans avoir quelques probabilités de succès. D'ailleurs la facilité avec laquelle la suivante a reçu le billet, prouve que ce n'est pas le premier dont elle se charge, et une demoiselle ne reçoit pas plusieurs lettres d'un homme qui ne l'intéresse pas. Mademoiselle d'Apremont a donc une inclination. Quelle découverte, Claire! quel baume elle porte dans mon sang!

La femme de chambre se rapproche du château. Elle joue, ou elle en fait le semblant, avec un jockei de dix à douze ans, qui paraît éveillé comme un page. Un autre jeune homme descend le péristyle, ne la regarde point, et s'enfonce dans le bois. La femme de chambre saisit le ballon du jockei, et le jette dans une touffe de rosiers. L'enfant court à son ballon, et la suivante est sur les pas du jeune homme qui la précède. Les arbres me les dérobent tout-à-fait... Ah! je les revois. Le monsieur s'arrête; la femme de chambre le joint, reçoit de lui un second papier, le cache dans l'autre poche de son tablier, saute, court et revient au péristyle, où, pour avoir l'air de faire quelque chose, elle arrange un bouquet de fleurs que lui offrent les vases de marbre qui ornent les degrés.

Je t'avoue, Claire, qu'en ce moment ma pénétration est en défaut. Il est impossible, n'est-il pas vrai, qu'une femme reçoive des lettres de deux hommes à la fois? Peut-être y a-t-il quelque autre dame au château. Au reste, comme je te le disais tout-à-l'heure, ne préjugeons rien; attendons.

Un jeune homme, très-bien fait, saute tous les degrés à la fois. Il fait pirouetter la femme de chambre, lui arrache son bouquet, et fuit avec la légèreté du daim. La femme de chambre s'élance après lui... Y aurait-il un troisième billet? A qui donc tout cela pourrait-il s'adresser?... Précisément, l'officieuse suivante reçoit encore un papier. Elle cache celui-ci sous son fichu.

Plus ces scènes se multiplient, et moins je conçois le jeu des acteurs. Je reviens à ma première idée : peut-être la femme de chambre a-t-elle, pour son compte, un rôle intéressant dans cette affaire. Ne peut-on suivre la sienne en menant celle d'une autre?... Cependant on se serait arrêté auprès d'elle; on ne me devine pas au haut d'une tour, armée d'une perfide lunette, et on lui aurait dérobé quelque caresse... Je m'y perds, je m'y perds.

Je fais une réflexion un peu tardive à la vérité. Est-il bien d'épier ainsi les actions de ceux qui ne nous doivent aucun compte de leur conduite? Mais, dis-moi, Claire, n'ai-je pas le droit de m'occuper de mes intérêts les plus chers; et si je suis réservée au dernier des malheurs, si Jules doit céder enfin aux prières, aux promesses, aux persécutions, n'est-il pas essentiel pour lui de bien connaître celle qui ne fera jamais son bonheur, mais dont les défauts pourraient empoisonner sa vie. Je verrai tout ce que je pourrai voir. Je n'exagérerai, je n'atténuerai rien. J'en prends l'engagement formel, et je le tiendrai rigoureusement.

Quelle phrase viens-je d'écrire! *si Jules doit céder*... Ah! répète-lui que je l'en crois incapable. Mais j'étudierai mademoiselle d'Apremont, et si elle donne, contre elle, des armes dont un honnête homme puisse se servir, ce ne sera plus son amour que Jules opposera à son oncle, mais le

langage de la raison, qui finit toujours par persuader.

Les deux portes du péristyle s'ouvrent. M. d'Apremont descend les degrés. Il donne la main à une jeune personne, dont un grand chapeau de paille cache entièrement la figure. Les jeunes gens et M. des Audrets, rangés circulairement à côté et derrière l'oncle et la nièce, font respectueusement leur cour. Aucune autre femme de marque ne les précède ou ne les suit. Il n'est pas présumable que la suivante que j'ai vue se charge de la correspondance de ses compagnes. Les trois billets sont-ils donc pour mademoiselle d'Apremont, et si elle est capable de semblables écarts, quel nom donnerai-je à sa conduite?

On se promène avec un calme, au moins apparent. Mademoiselle d'Apremont tourne la tête, de temps en temps, sans doute pour répondre à ceux qui l'accompagnent. Pas un mouvement, pas un geste qui décèle l'agitation de l'ame. La présence de l'oncle comprime toutes les passions.

Je n'ai pas d'observation à faire en ce moment, aussi n'ai-je pas balancé à suivre Jeannette, qui est venue m'avertir qu'on m'attendait à déjeuner. Je l'ai engagée à se lier particulièrement avec la femme de chambre aux billets, que je lui ai désignée, aussi bien que je l'ai pu, par sa taille élancée, ses grands cheveux blonds, et sa robe de taffetas gris. Jeannette est trop communicative

pour ne pas la faire parler, et il ne faut qu'un mot pour expliquer ce que j'ai vu.

Nous quittions la table, lorsqu'un grand laquais, galonné de la tête aux pieds, est venu demander à quelle heure M. et mademoiselle d'Apremont pourraient venir rendre leurs devoirs à M. et à madame de Méran. Si le message se fût adressé à moi, je les aurais reçus à l'instant même, tant je brûle de voir cette terrible rivale. Mon père a répondu que l'heure lui était indifférente, et qu'il verrait toujours avec plaisir des voisins aussi distingués.

Le domestique était à peine sorti de la salle à manger, que M. de Méran a donné ses ordres. Il nous a invitées maman et moi à faire la plus brillante toilette; il a prescrit à Jeannette et à Jérôme de prendre leurs habits de noce, et de ne plus quitter l'anti-chambre; il est allé ensuite se couvrir la tête de poudre, et le corps de broderie. J'ai représenté à maman que cette affectation nous donnerait un ridicule; que ce luxe d'un moment rappellerait notre médiocrité. Elle m'a répondu avec beaucoup de douceur, qu'une fille qui peut complaire à son père, en mettant une robe au lieu d'une autre, ne doit pas balancer. Elle a raison.

Il n'est qu'onze heures du matin, et nous voilà tous parés, comme si nous allions à une fête. J'ai remarqué à demi-voix, que lorsque nous rendrons à M. d'Apremont la visite qu'il va nous faire, il

faudra reprendre les mêmes habits, ou en mettre d'inférieurs. M. de Méran a froncé le sourcil. J'ai couru à mon piano, et j'ai touché cet air si gai, et qu'il aime tant, pour rappeler la sérénité dans son ame.

Je n'avais pas fini, que Jérôme est venu annoncer l'oncle et la nièce. « Ouvrez les deux battans », lui a dit mon père.

Ils sont entrés, suivis de deux jeunes gens, très-empressés auprès de la demoiselle. Le cœur m'a battu avec une extrême violence; toutes mes facultés ont passé dans mes yeux et mes oreilles.

Mademoiselle d'Apremont est bien, très-bien. Il est facile de trouver une figure plus régulièrement jolie. Il n'en est pas de plus noble, et en même temps plus prévenante; son sourire est enchanteur. Sa taille est haute, fine et déliée; elle ne fait pas un mouvement qui ne découvre une grace nouvelle. Elle ne laisse à désirer qu'un peu plus d'embonpoint.

Elle m'a abordée avec la plus aimable cordialité; elle ma adressé des choses extrêmement flatteuses, et qui n'avaient rien de recherché. Ou je me trompe fort, ou elle a beaucoup d'esprit; elle a surtout celui du moment. Elle a monté la conversation, avec moi, jusqu'au terme qu'elle a jugé que je ne pouvais pas dépasser, et elle s'est arrêtée là. Mais quand l'entretien est devenu général, elle m'a étonnée par l'art avec lequel elle cachait, sous le plus aimable badinage, la force

du raisonnement et la justesse des observations. Je l'aurais aimée dès ce moment, si j'avais pu cesser de voir en elle ma plus cruelle ennemie. Tu dois sentir, Claire, combien je suis vraie dans le jugement que je porte d'elle.

Cependant, elle a, je crois, vingt-deux ou vingt-quatre ans. Elle doit réunir tous les suffrages, tous les vœux; elle a de la naissance, de la fortune, et elle n'est pas mariée! Les hommes, intéressés à bien voir, auraient-ils quelque raison de la mésestimer? Est-ce vraiment à elle que s'adressaient les trois billets, et aurait-elle déja donné lieu à d'autres réflexions du genre des miennes? Il est des momens où je le désire bien vivement, Claire. Il en est d'autres, où je regretterais qu'un des plus parfaits ouvrages qui soient sortis des mains de la nature, se dégradât volontairement.

Il y avait au moins une heure que M. et mademoiselle d'Apremont étaient avec nous, et je n'avais pas jeté encore les yeux sur leur ajustement. Un amour violent absorbe-t-il nos autres facultés au point d'éteindre en nous cette avide curiosité, petite passion des femmes qui n'en ont pas d'autres? Mademoiselle d'Apremont était mise avec la simplicité des graces qui ne la quittent jamais. De la mousseline des Indes, du linon et des dentelles seulement; mais tout cela est taillé avec tant de goût, et drapé avec tant d'élégance! Son oncle portait un habit très-uni; un dessous de

nankin, un chapeau et des souliers gris. Je n'ai pu m'empêcher de penser que mon père ressemblait un peu à ces comédiens, qui passent, pour paraître un instant sur la scène, un habit brillant, qu'ils déposent quand la toile est baissée. La mise de ma mère et la mienne me rappelaient ces bonnes femmes, qui, prêtes à monter dans une diligence, se chargent de tous leurs joyaux, pour éblouir des gens plus riches qu'elles. L'oncle et la nièce n'ont point paru s'apercevoir de ce travers, que j'aurais voulu nous épargner à tous. Mademoiselle d'Apremont n'a cessé de me combler de prévenances. Elle m'a fortement engagée à l'aller voir souvent, pendant le temps qu'elle passera à Velzac. J'ai promis, Claire : elle me séduit complètement quand, à force d'amabilité, elle me distrait des projets de MM. d'Estouville et d'Apremont; mais au moindre retour sur moi-même, je me promets bien de trouver le défaut capital qu'elle a sans doute, ou tous les hommes finiraient par tomber à ses pieds. Ces trois billets, ces trois billets!.. Mais avec autant d'esprit, de connaissance du monde et des convenances, est-il vraisemblable qu'elle se mette, pour ainsi dire, dans la dépendance d'une femme de chambre? Je torture mon imagination, et je ne trouve aucune explication satisfaisante de ce qui s'est passé dans ce parc.

J'ai examiné les deux jeunes gens, et je les crois très-tendrement attachés à mademoiselle d'Apre-

mont. Je n'ai pas remarqué qu'elle accordât de préférence à aucun; mais elle leur marque une bienveillance, une sorte d'estime, et même des prévenances, bien propres à resserrer des liens, que déja peut-être il ne dépend pas d'eux de rompre. Peut-on jouer ainsi avec l'amour? Ou elle ne connaît pas son ascendant, ou elle ignore les peines d'un sentiment qui n'est point partagé. Je ne crois pas qu'elle ait le malheur d'être née très-sensible : elle conserve, à tous les momens, une liberté d'esprit qui prouve le calme de son cœur. Oh! si elle pouvait s'attacher à un de ces jeunes gens!

Après une conversation très-longue, très-variée, et par conséquent attrayante, l'oncle et la nièce ont pris congé de nous. A Velzac, comme en Normandie, on a l'amour-propre de juger les autres, et on se donne le plaisir d'en médire un peu. M. et madame de Méran s'accordent parfaitement avec moi sur les agrémens et les qualités de mademoiselle d'Apremont. Ils pensaient d'abord qu'elle pourrait être un peu plus réservée; mais je leur ai fait remarquer que son âge autorise certaines choses, qui seraient déplacées dans une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans; qu'il n'est pas de femme qui ne sente intérieurement ce qu'elle vaut, et que le désir de briller est presque légitime, quand on a tout ce qu'il faut pour se le faire pardonner. Mon père et ma mère sont revenus à mon avis. Tu vois avec quelle loyauté

je me conduis envers celle, que tout autre que moi détesterait peut-être. Toute à l'amour, je sais souffrir, me plaindre, pleurer, et je ne peux haïr.

J'ai donné peu d'attention à l'oncle. M. et madame de Méran lui trouvent un grand sens, de la facilité, de la tenue; mais ils le croient opiniâtre, et même irascible. Ils ont loué sa taille, sa tournure, son maintien, et la régularité de ses traits. Je ne sais pas encore bien quelle est sa figure; mais il a cinquante ans, et n'en eût-il que vingt, il ne ferait pas sur moi la plus légère impression.

J'ignore si mon père a été frappé de mes réflexions sur sa broderie et sur notre parure très-recherchée à ma mère et à moi. Mais il les a rendues nulles en décidant que la visite de M. d'Apremont lui serait rendue cet après-dîner. Comme on ne fait pas ordinairement deux toilettes par jour, il est tout simple de nous présenter dans l'état où nous sommes; comme on ne se pare pas tous les jours à la campagne, et que M. d'Apremont nous a donné l'exemple de la simplicité, on ne concluera rien contre notre garde-robe, en nous voyant mis selon notre usage habituel. Mon père ne m'a pas communiqué ses idées à cet égard; mais voilà probablement ce qu'il pensait.

Jeannette a ponctuellement suivi les instructions que je lui ai données, et elle n'a pas perdu un instant. Elle a pris, pour s'introduire au château, un prétexte assez adroit. Elle a demandé à saluer les femmes de mademoiselle, et à leur

donner sur les localités, qu'elles ne connaissent pas encore, tous les renseignemens dont elles peuvent avoir besoin. On a paru lui savoir très-bon gré de ses prévenances, et il ne lui a fallu qu'un moment pour se mettre au mieux dans l'esprit de la première femme de chambre. Il a suffi de louer la finesse de sa taille, la beauté de ses cheveux blonds, et le goût de sa robe de taffetas gris, pour en recevoir l'invitation de voir le château, et ensuite, celle beaucoup plus intéressante, d'aller se reposer dans sa chambre. La flatterie, contre laquelle on s'élève tant, est-elle naturelle à l'homme? Sans aucun art, et peut-être sans réflexion, Jeannette a trouvé la corde qu'il fallait pincer.

Le caquetage s'est monté d'une manière suivie dans cette chambre. Julie n'est pas fine, et cependant elle se vante d'avoir la confiance de sa maîtresse. Je doute à présent que mademoiselle d'Apremont la donne à personne. On s'est entretenu, selon l'usage, de tous les individus qui habitent le château. Trois de ces messieurs, au moins, sont éperdûment amoureux de la demoiselle, qui paraît ne se décider pour aucun, et ses irrésolutions sont très-lucratives pour Julie, à qui on suppose une influence qu'elle ne peut avoir. Ce matin même, elle a reçu, dans le parc, des cadeaux que chaque aspirant lui a remis en cachette, et déployant trois papiers, qui étaient sur sa commode, elle a fait voir à Jeannette une

bourse à monture d'or, une montre émaillée, et de jolies boucles d'oreilles. Décidément cette fille ne sait rien : si elle avait le secret de sa maîtresse, elle serait moins communicative. Il résulte de ce que je viens de te dire, que j'ai pu me tromper à l'égard des trois billets; mais ce qui change en certitude le soupçon d'un défaut essentiel, c'est que mademoiselle d'Apremont a été plusieurs fois au moment de se marier, et que les prétendans se sont retirés brusquement, sans daigner motiver un procédé aussi bizarre. Je connaîtrai ce défaut : il est impossible qu'il ne s'en manifeste quelque chose à des yeux constamment ouverts, et si je parviens à saisir un premier fil, je déchirerai bientôt le voile dont mademoiselle d'Apremont s'enveloppe.

Je sens bien que faire manquer ce mariage n'est pas assurer mon repos. Il est à Paris d'autres femmes qui peuvent convenir à M. d'Estouville. Cependant il tient beaucoup à la fortune, et une très-riche héritière ne se rencontre pas tous les jours. D'ailleurs, dans ma position, c'est beaucoup que gagner du temps.

Nous partons pour nous rendre au château. Je t'écrirai demain ce qui se sera passé.

Tout est grand dans cette maison. Le ton du maître est noble et imposant. Mademoiselle d'Apremont reçoit, et prévient les besoins et les désirs, comme elle fait tout, avec une aisance, et une grace, qui lui sont particulières.

Sept à huit personnes étaient venues de Tarbes, et avaient dîné au château. Quand nous sommes entrés, le salon était garni, et cette circonstance m'a paru favorable aux observations. Une demoiselle est plus réservée quand le cercle est rétréci, que dans une assemblée nombreuse, où elle ne peut être l'objet d'une continuelle attention. Les allans et les venans changent sans cesse la forme du tableau, et les conversations particulières se lient sans inconvenance; c'est là ce que j'attendais.

Placée dans un angle, d'où je pouvais tout voir, j'avais d'abord été distraite par les lieux communs que m'adressaient ceux qui passaient près de moi. J'ai appris combien il est facile de se défaire d'un importun. Ces messieurs me donnaient un peu d'humeur, et je ne répondais que par oui et par non. Ils m'auront prise pour une imbécile; n'importe. En cinq minutes, je me suis trouvée aussi isolée, que si j'avais été seule dans le salon. Cette expérience m'a fait connaître qu'une femme, aimée de trois hommes, ne les fixerait pas longtemps, si elle ne prenait la peine de leur paraître aimable, et si même elle ne leur donnait des espérances. Cette première réflexion m'a conduite à penser que le défaut de mademoiselle d'Apremont pouvait bien être la coquetterie, et je n'ai pas tardé à me convaincre de la justesse de cette opinion.

Assise entre les deux jeunes gens qui l'avaient

accompagnée chez nous, elle leur adressait alternativement de ces regards de feu qui portent le trouble dans les sens, et qui disent autant que l'aveu le plus positif. L'un d'eux lui a dit à l'oreille quelques mots, auxquels elle a répondu à haute voix, et en riant de tout son cœur, probablement pour ôter à l'autre tout soupçon d'intelligence entre elle et son rival. Je voyais son genou s'approcher de celui de qui elle détournait la tête, sans doute pour lui prouver que, même en écoutant ce qu'on lui disait ailleurs, elle s'occupait exclusivement de lui. La satisfaction se peignait dans les traits de ces pauvres jeunes gens. Ils faisaient, pour l'empêcher d'éclater, des efforts qui ne m'échappaient pas, et ils se regardaient, de temps en temps, avec un rire ironique, qui prouvait que chacun d'eux insultait intérieurement au malheur de son concurrent.

Bientôt une autre scène a attiré mon attention. On avait lié quelques parties, et le troisième prétendant était enchaîné à une table de boston. Il ne perdait rien de ce qui se passait au fond de la salle, et le dépit, l'indignation, la jalousie contractaient une figure vraiment intéressante. Les yeux de mademoiselle d'Apremont se portent sur cet autre infortuné; elle se lève, se fait avancer un fauteuil par ceux mêmes qu'elle quitte; elle s'assied auprès de celui qu'elle torturait depuis un quart d'heure, et sous le prétexte de voir son jeu et de le conseiller, elle approche la tête jusqu'à

pouvoir respirer son haleine, et, dans cette position, son bras se trouve accollé au sien depuis l'épaule jusqu'au coude. Tu n'as pas d'idée, Claire, de la révolution subite qui s'est faite sur ce visage si sombre quelques secondes auparavant. Les nuages s'en sont éloignés; l'hilarité et le contentement y ont reparu. Les deux autres observaient, aussi attentivement que moi, la table de boston, et l'air d'une profonde affliction succédait, par degrés, à l'ivresse dans laquelle je les avais vu plongés. Il me semble qu'un amant doit démêler un rival au milieu de cent mille hommes, et ces trois malheureux ne peuvent s'abuser sur leurs prétentions respectives. L'amour-propre, quelques demi-faveurs secrètes, persuadent à chacun d'eux qu'il est aimé; la légèreté de mademoiselle d'Apremont leur fait craindre ou de ne pas l'être assez, ou qu'elle leur échappe. Comme elle étudie leurs sensations! Comme elle paraît deviner leur pensée! Avec quelle facilité elle les calme, elle les rassure par un regard, un sourire, un mot qui semble jeté au hasard, et qui échappe à ceux qui n'ont pas d'intérêt à en saisir le sens! Ces jeunes gens sont une cire molle que cette femme modifie à son gré. Cela durera-t-il?

Je pense qu'il faut infiniment d'esprit pour bien jouer un rôle aussi difficile que celui dont se charge mademoiselle d'Apremont; mais quel travail effrayant il exige! il faut juger ce qu'il convient de faire, pour attirer l'homme indifférent,

sans paraître lui faire d'avances. Il faut sentir ce qu'on peut accorder, pour le fixer, sans rien perdre de son estime. Il faut dissiper l'humeur et prévenir le dégoût, en le faisant passer à propos de la crainte à l'espérance. Il faut tout voir, tout faire de sang-froid, parce qu'un mouvement, un geste, une inflexion de voix doivent être calculés. Quel métier que celui-là! qu'il est bas et pénible! et quel est le prix de tant de soins? La coquette en trouve-t-elle un à froisser, à déchirer, à désespérer des cœurs honnêtes, sans aucun avantage pour elle? C'est à ce plaisir barbare que mademoiselle d'Apremont a sacrifié des établissemens avantageux. Une soif dévorante de plaire lui fait chercher, sans cesse, de nouvelles victimes, et l'homme dont elle accepterait la main, serait le plus misérable des êtres, s'il n'avait assez d'énergie pour la ployer sous un joug de fer. Mais quelle vie, Claire, que celle d'un mari réduit à tourmenter sa femme, pour alléger le poids de ses propres maux! Oh! que Jules évite cette enchanteresse, comme l'homme prudent s'éloigne d'un précipice, dont les bords sont émaillés de fleurs.

C'est au plaisir barbare de faire des victimes, ai-je dit, que mademoiselle d'Apremont a sacrifié des partis convenables. Quelque esprit que je lui reconnaisse, quelque empire qu'elle ait sur elle-même, quelque adresse qu'elle mette dans sa conduite, est-il possible qu'elle soit constamment

impénétrable? Des hommes jaloux n'ont-ils pas dû enfin la juger, et la brusque retraite de quelques-uns ne prouve-t-elle pas que loin d'avoir rien sacrifié à son incalculable orgueil, elle a eu l'humiliation d'être abandonnée? Qui sait si dans quatre jours, il lui restera un des trois êtres qu'elle tourmente aujourd'hui? Dans quelques années, elle aura perdu ses agrémens. Successivement délaissée de tous ceux qu'elle aura attirés, et qui auront enfin apprécié ce cœur de glace et sa duplicité, elle vieillira sans avoir un ami. Digne punition de sa coquetterie effrénée.

Il me semble que mes observations, très-générales jusqu'ici, je l'avoue, suffiraient pour autoriser Jules à vouloir bien connaître celle qu'on lui destine, et à engager son oncle à l'étudier lui-même, avant de la jeter dans ses bras. Cependant, je ne m'en tiendrai pas à ce que j'ai vu hier. Je tâcherai de pénétrer dans les détails, de connaître quelque particularité qui me donne la mesure des mœurs de mademoiselle d'Apremont, comme j'ai celle de son caractère. L'occasion m'est offerte : son oncle donne, dans deux jours, une fête, à laquelle nous sommes invités. Le tumulte, l'espèce de désordre inséparable d'une réunion nombreuse, sont favorables à l'intrigue, et pourront servir ma jalousie.

Je ferai venir Jeannette au château. Elle est liée avec les femmes de la maison, il est tout simple qu'elle aille leur aider, et qu'elle s'amuse

ensuite à voir danser. Je la chargerai d'observer de son côté.

Ne me reproche pas, Claire, de commettre la faute, dont j'avais cru d'abord mademoiselle d'Apremont coupable, celle de me mettre dans la dépendance de ma femme de chambre. Jeannette sait que Jules m'a été solennellement promis par mon père; que je suis forte de son consentement aux yeux de la raison et de l'équité, et que le malheur, qui nous a séparés, n'a pu désunir deux cœurs, qui battront éternellement l'un pour l'autre. Je cherche à me conserver un bien, qui est à moi, par le droit le plus légitime. Il n'y a rien dans tout cela qui puisse altérer l'estime que me porte Jeannette. Mademoiselle d'Apremont, au contraire, en confiant sa triple intrigue à Julie, se déshonorerait dans son esprit.

A propos, je ne t'ai rien dit de M. des Audrets: les accessoires disparaissent devant l'objet principal. Il m'a beaucoup regardée, m'a peu parlé, et ne m'a dit que des choses indifférentes. J'ai remarqué plusieurs fois, dans la soirée, que maman avait sans cesse les yeux sur lui, et c'est peut-être à sa surveillance que je dois la liberté dont j'ai joui.

Il est des momens où il me semble que je ferais bien d'appuyer mes récits d'un témoignage irrécusable, de celui de ma mère, par exemple. Je crois qu'il conviendrait mieux, que le jour de la fête j'errasse, avec elle, dans les appartemens et

le parc, que seule ou avec Jeannette; mais à son âge et dans le calme absolu de ses sens, se prêterait-elle à des démarches que la passion seule peut rendre excusables? Et puis consentirait-elle à éclairer M. d'Estouville sur la conduite de mademoiselle d'Apremont? En cherchant à l'éloigner de cette jeune personne, ne paraîtrait-elle pas vouloir le rapprocher de moi, et quelle serait sa confusion, si on lui refusait la confiance que nous accordent si rarement ceux dont les intérêts diffèrent des nôtres? Ah! Claire, pourquoi n'es-tu pas ici? Toutes réflexions faites, j'agirai seule; je n'écrirai que pour le bien-aimé; son cœur et sa prudence feront le reste.

Je reçois ta lettre avec l'extrême satisfaction que j'éprouve toujours en te lisant. Mille et mille actions de graces à l'homme charmant, qui aime avec persévérance autant qu'il est aimé. Ton fils, dis-tu, ajoute chaque jour quelque chose à ton bonheur. Ah! je sens combien doit être cher à sa mère l'enfant d'un père adoré. Aurai-je quelque jour l'inexprimable félicité de presser contre mon sein celui de Jules? Ah! si le sort m'accordait cette faveur insigne, je serais plus qu'une mortelle. L'enfant chéri n'accroîtrait pas notre amour: il est tout ce qu'il peut être. Mais Jules me disputerait et ses premières caresses, et le plaisir d'assurer ses premiers pas, et celui de lui faire articuler le premier son. Le vois-tu, cet enfant, s'échappant des bras de son père, pour venir se

jeter dans les miens? Jules le suit en tremblant; tous deux s'approchent de moi; nous formons un groupe, immuablement uni par tous les sentimens qui font le charme de la vie, et nos parens, témoins de ces scènes délicieuses, bénissent le jour où ils nous ont unis... Encore un rêve, ma bonne amie, rien qu'un rêve. Ah! laisse-moi rêver. Le temps donné à de si douces illusions est une conquête sur la plus cruelle des réalités.

Puis-je croire ce que je lis? Quoi, ces marques de reconnoissance, que me demandait d'avance M. des Audrets, sont des faveurs, qui puissent lui garantir l'abandon absolu de ma personne, lorsqu'il m'aurait mariée! Quelle perversité, quelle horreur! Oh! si je l'avais compris, je l'aurais, à l'instant même, écrasé du poids de mon indignation. Qu'il se garde de revenir sur de pareilles insolences : j'éclate, fussé-je au milieu de cent personnes. Et ma mère, qui a refusé de m'instruire! Pourquoi tenir dans l'ignorance une jeune fille, que son âge même et quelques agrémens exposent à des dangers, dont la nature ne lui a pas donné d'idée? Je ne redoute pas les hommes qui ne m'inspirent rien, et je suis peut-être entourée de piéges, dont on croit me sauver par la surveillance seule. Mais la plus tendre, la plus active sollicitude ne peut-elle être trompée par la ruse, l'adresse, la duplicité? Mon ignorance elle-même n'était-elle pas une arme terrible contre moi? L'inexpérience évite-t-elle un abîme vers lequel

elle marche les yeux fermés? Tu as ouvert les miens : je t'en remercie, Claire. Oh! quel homme atroce que ce des Audrets.

J'ai passé deux jours sans t'écrire, parce que je n'avais à te rendre compte ni d'une sensation, ni d'une circonstance nouvelle. Je ne t'aurais parlé qu'amour, et je crains de te fatiguer en me répétant sans cesse. Et puis, ma bonne Claire, je t'avoue que je me suis occupée des dispositions nécessaires pour paraître convenablement à la fête de demain. Je voulais une mise au moins agréable et des couleurs qui ne me trahissent pas dans les ténèbres, si mademoiselle d'Apremont s'y enfonce, et que j'aie la hardiesse de m'y engager sur ses pas. J'ai arrangé une robe de levantine verte, que j'ai garnie de guirlandes de myrte. Je serai coiffée en cheveux, j'aurai des gants foncés; il ne me restera de blanc que le visage, et, quoi qu'en dise Jules, mes yeux ne porteront pas la lumière dans l'obscurité.

Je vais satisfaire un petit mouvement de curiosité. Je te quitte pour monter à ma tour, et voir quelque chose des préparatifs. Ils doivent être considérables, car M. d'Apremont veut donner la plus haute idée de sa magnificence et de son goût. C'est ainsi qu'il s'est expliqué avec son intendant et ses domestiques, à ce que m'a dit Jeannette, à qui Julie ne cache plus rien, même des très-légers défauts qu'elle a cru remarquer en sa maîtresse. La futilité des observations de

cette fille est une preuve nouvelle de la prudence et de la discrétion de mademoiselle d'Apremont.

Tout est en mouvement dans le parc. Ici, on vide des paniers remplis de verres de couleur, et on les suspend aux arbres. Là, on plante des solives, dont je ne prévois pas la destination... Ah! j'y suis, j'y suis ; il y aura un feu d'artifice. Plus loin on a monté un orchestre, et deux peintres travaillent à faire du marbre avec de la toile et des ais de sapin. Là-bas, est un superbe buffet... Ah ! voilà mademoiselle d'Apremont. Elle joue avec un bouquet, qu'elle tient avec une négligence qui a quelque chose de voluptueux. Elle se promène, elle rit, elle folâtre avec M. Duverlant, c'est l'homme au boston de l'autre jour. Elle le quitte, pour aller parler aux ouvriers. Elle paraît les encourager, les louer; son geste annonce la bienveillance, et je les vois pénétrés de sa bonté: cette fille-là veut plaire à tout l'univers. Elle revient à Duverlant; elle le quitte encore, pour revenir à lui; ils avancent, ils s'éloignent des ouvriers; ils arrivent à l'endroit même où Julie, l'autre jour, a reçu le premier cadeau. Là, ils s'arrêtent. Ils se croient invisibles. Leurs mouvemens annoncent la chaleur de leur conversation. Oh! si je pouvais les entendre!

Duverlant sort un papier de sa poche, et mademoiselle d'Apremont en tire un de dessous son fichu... L'échange est fait; chaque billet est à son adresse. Écrire à un homme qu'on n'aime

pas! cela se conçoit-il? Je ne dormirais plus, si un homme, quel qu'il soit, Jules excepté, avait en sa possession une preuve de mon imprudence, ou de ma faiblesse.

Mademoiselle d'Apremont se tourne vivement. A-t-elle entendu quelque chose?... Ah! ce sont ses deux autres victimes qui volent sur ses traces. Elle va droit à ces messieurs; elle leur marque ce tendre empressement, qui ne manque jamais son effet. Duverlant se dérobe dans la profondeur du bois. Il ne veut pas sans doute qu'on le surprenne seul avec la demoiselle : ce serait exposer sa réputation. Comme il la sert!

Le maladroit! Il a cru serrer son billet; il l'a laissé glisser, je ne sais comment; le voilà par terre. Fort heureusement les autres prennent la route du château. Mais quelqu'un, M. d'Apremont lui-même peut passer et trouver cette lettre. Quel mal elle ferait, si les autres ont aussi une correspondance ouverte, ce qui est assez vraisemblable. Quel bruit, quels éclats, quel scandale, de la part de ces amans trompés, éclairés enfin sur le plus triste, et selon moi, le plus vil manège! C'est ce qui pourrait m'arriver de plus heureux, et cette idée me fait frissonner. Malgré la pitié, qui me parle en faveur de mademoiselle d'Apremont, je donnerais tout au monde pour avoir cette lettre. Je l'enverrais directement à M. d'Estouville. Que dirait-il à l'aspect d'une pièce aussi convaincante! Je vais faire courir Jeannette...

Est-ce bien moi, grand Dieu, qui médite un semblable projet!... Oui, oui, je vais envoyer prendre ce papier; mais pour le soustraire à tous les yeux. Je suis incapable d'en faire un usage répréhensible. Aucune considération ne me donne le droit de déshonorer mademoiselle d'Apremont.

O quel malheur! des Audrets seul, rêvant, arrangeant peut-être quelque perfidie, des Audrets prend l'allée qui conduit à l'endroit où est tombé ce malheureux papier. Peut-être ne le verra-t-il pas; il occupe si peu d'espace! Le méchant avance, et mon cœur bat presque aussi fort que si j'étais la coupable. Il arrive, l'y voilà, il va passer... non... oui, oui, il va passer... il a vu le billet, il se baisse, il le prend, il l'ouvre, il le lit; il est l'ami intime de M. d'Apremont. Comment cela finira-t-il?

Duverlant revient sur ses pas. Il regarde, il cherche... Il n'est plus temps. Ce jeune homme paraît profondément affecté. Il passe à côté de des Audrets; ils se saluent, ils s'éloignent; je ne les vois plus.

Je descends, affligée, fatiguée. Je rentre, et je trouve au salon un ancien officier de marine, invité à la fête, et qui s'est empressé de venir rendre ses devoirs à mon père, avec qui il a fait plusieurs campagnes. Il demeure à dix lieues de Velzac, et il est arrivé aujourd'hui, pour ne rien perdre de la fête de demain. Il connaît beaucoup M. d'Apremont, et les personnes qui composent sa société.

J'avais vraiment besoin d'être rassurée sur les suites que peuvent avoir les démarches, plus que hasardées, de la demoiselle. Peut-être Duverlant lui convient-il, et alors, quelque usage que des Audrets fasse de sa lettre, elle n'aura été qu'imprudente. J'interroge l'officier de marine sur les qualités, l'état, la fortune de plusieurs de ces messieurs : c'est un détour que je prends, pour arriver, sans donner de soupçons, à ce pauvre Duverlant... Oh! bassesse. Oh! infamie. Il est marié, Claire, marié depuis deux ans à une amie intime de mademoiselle d'Apremont. Et elle reçoit ses lettres, et elle lui écrit, et elle ne l'aime pas! Elle n'aime personne. Elle enlève à une femme intéressante le cœur de son mari, uniquement pour satisfaire sa vanité. Quel nom donner à une semblable conduite? Je n'en connais pas.

Fatiguée au-delà de toute expression, de réfléchir à des horreurs, dont je n'avais pas d'idée, et que je ne conçois pas encore, je me suis retirée dans ma chambre, et ce matin, je me suis décidée à suivre dans les ténèbres ces mystères d'iniquité. Que de choses ils couvriront de leurs voiles, si j'en juge par ce qu'on se permet en plein jour. Quoi qu'il arrive à mademoiselle d'Apremont, je ne la plaindrai pas.

CHAPITRE XV.

Suite du précédent.

Je reçois un billet de mademoiselle d'Apremont. Elle me dit que la fête commencera par un déjeuner, et elle me prie d'engager M. et madame de Méran à se rendre au château à dix heures. Elle a trouvé l'art d'écrire, là-dessus, trois pages, qui m'auraient tourné la tête, si je n'avais pénétré dans l'intérieur de cette femme. Je ne m'étonne plus de ce que ses amans, qui peuvent tout lui dire, et à chaque instant du jour, lui écrivent pour obtenir d'elle des réponses, dont ils doivent faire le plus grand cas. Mais pourquoi use-t-elle son esprit avec moi, qui n'ai ici nulle influence? Il entre peut-être dans son plan de se faire des partisans, des appuis de tous ceux qui l'approchent, contre quiconque oserait l'attaquer.

J'ai remis son billet à mon père. « C'est la simplicité de madame de Sévigné, s'est-il écrié, « unie à une pureté de style, et à une grace d'expression que n'a pas toujours le modèle. » Il s'est hâté de s'habiller. Nous sommes partis.

J'ignore si elle avait aposté quelqu'un; mais elle a paru au haut du péristyle, au moment où nous mettions le pied sur les degrés. Son premier sourire, son premier mot ont été pour M. de Méran, ce qui n'est pas dans les convenances, et une fille

comme elle ne les enfreint jamais involontairement. Aurait-elle conçu l'odieux projet de prendre aussi mon père dans des lacs, que bientôt il ne pourrait plus rompre? J'en jugerai avant qu'on ait fini de déjeuner, et cette petite fille, si simple, si peu redoutée, devant qui on ne prendra pas même, peut-être, la peine de dissimuler, arrêtera le mal dès sa naissance.

Oui, Claire, oui, elle a des projets. Elle a placé mon père auprès d'elle; toutes ses prévenances sont pour lui, et elle ne lui adresse pas un mot, qui ne soit un éloge indirect. M. de Méran l'écoute avec un plaisir qu'il ne pense plus à cacher. Les trois rivaux, beaucoup plus jeunes que lui, ne paraissent pas s'en occuper, et louent peut-être intérieurement la prudence de la demoiselle, qui détourne d'eux l'attention générale. Moi, je ne dis rien : je regarde et j'écoute. Voilà la seconde fois que je joue ce rôle dans ce château. N'importe.

Une symphonie concertante se fait entendre du salon. On se lève, on se précipite. Mon père a donné la main à mademoiselle d'Apremont; il la conduit à un fauteuil, et il se place auprès d'elle. Il lui parle avec une chaleur, qui, je l'espère, n'est remarquée que par moi. Elle ne lui répond que des mots; mais sa physionomie a l'expression de la plus douce tendresse, et elle l'écoute en marquant la mesure sur le dos du siége qu'il occupe. Je crois que l'extrémité de ses doigts effilés et purpurins doivent effleurer quelquefois son épaule.

Ce spectacle me révolte, m'indigne. Je me lève, je tourne en dehors du cercle, je m'approche de mon père, et j'entends distinctement ces mots : « Monsieur le comte, un homme aimable n'a pas « d'âge : les graces se plaisent à couronner de « myrtes les cheveux blancs d'Anacréon. » Quel chemin cette fille a fait en moins de deux heures ! Il faut que les hommes aient un fonds prodigieux d'amour-propre, pour que mon pauvre père donne dans un piége tendu avec une précipitation aussi remarquable. Je me fais voir à tous deux; c'est moi maintenant que la demoiselle comble de caresses, et elle revient à son but par un détour : elle me félicite d'avoir un père qui joint les qualités les plus aimables à un mérite distingué. Je dois être fière de lui appartenir. Je l'aime sans doute autant qu'il mérite de l'être... Sais-je tout ce qu'elle m'a dit? Mon père paraissait me voir là avec impatience. Cependant, piquée d'une leçon indirecte, que je ne méritais pas, et que mademoiselle d'Apremont avait, moins que personne au monde, le droit de me donner, je lui ai répondu assez sèchement, que je connais au moins autant mon père et mes devoirs que ceux qui veulent bien se donner la peine de s'occuper du premier et de me rappeler les seconds. Je suis passée plus loin, étonnée de la fermeté que je venais de mettre dans ma réponse. Je ne suis plus cette enfant craintive, qui redoutait jusqu'à son ombre. Je crois, Claire, que mon caractère se développe dans les

proportions de la connaissance que j'acquiers du cœur humain, et les circonstances me font avancer rapidement.

Retirée dans un coin, j'arrangeais aussi des plans. Le premier, auquel je me suis arrêtée, était de tirer à part mademoiselle d'Apremont; de lui dire qu'elle pouvait se borner à mettre la désunion entre sa meilleure amie et M. Duverlant; qu'elle n'aurait jamais à tenter d'entreprise plus glorieuse en ce genre, et que le dessein de brouiller deux époux avancés en âge était au-dessous d'elle. J'ai réfléchi aussitôt que j'éveillerais la défiance, et que j'avais besoin de toute la sécurité de mademoiselle d'Apremont, pour tirer un parti avantageux de cette journée, et surtout de la nuit. Je me suis décidée à continuer mon rôle passif, et à raconter demain, en déjeunant, et sans intention apparente, tout ce que j'aurais découvert. Démasquer cette fille, c'est mettre mon père à l'abri de ses séductions, c'est lui épargner des chagrins, c'est remplir un devoir sacré.

On blâme, on méprise, on évite une jeune personne qui a eu une faiblesse, répréhensible sans doute, mais qui a fait le bonheur de son amant. On estime, on recherche, on fête, on adule une fille dont le cœur est toujours froid, et la tête sans cesse exaltée; qui abuse de ses charmes et de ses talens pour asservir, tourmenter, torturer tout ce qui l'approche; qui ne trouve pas de conquêtes au-dessous d'elle; qui s'applaudit

lorsqu'elle trouve une nouvelle victime, ou un esclave de plus, dont elle grossit sa cour; qui, sous l'apparence de la sensibilité la plus vraie, est réellement sans pitié; qui rit en secret des larmes qu'elle a fait répandre, et qui calcule le jour et l'heure où elle en fera couler d'autres. Voilà, Claire, voilà un fléau de l'humanité; voilà la dispensatrice d'un poison, d'autant moins redouté qu'il est caché sous des graces toujours piquantes; voilà la femme qui trouble les familles, qui brouille le fils et le père, l'époux et l'épouse; voilà le monstre que la nature a formé dans un moment d'erreur, et que la société devrait rejeter de son sein. Les gens superficiels jugent qu'on n'a rien d'essentiel à lui reprocher, parce qu'elle a des mœurs. Consultez ceux de ses amans qui l'ont jugée enfin, et qu'ils vous disent à quel supplice affreux elle les a condamnés. Elle a des mœurs! Et comment n'en aurait-elle pas? Son ame est desséchée par l'orgueil; son imagination a usé ses sens. Et qui sait s'ils ne se raniment pas quelquefois; si elle n'a pas succombé à l'instant où elle croyait avoir le plus d'empire sur elle-même; si son premier vainqueur, trompé pour un autre, ne s'est pas éloigné dans le silence que doit toujours garder un honnête homme? Oh, que de secrets cette nuit peut révéler!

La symphonie concertante est terminée, et l'on se presse autour de mademoiselle d'Apremont. Elle chante avec un goût, une précision! Elle a

un organe si flatteur! Que serait le concert, si elle ne daignait se faire entendre? Voilà ce que lui répète, jusqu'à satiété, la jeunesse brillante qui l'environne. Le moyen de résister à des instances aussi soutenues! Comment n'être pas enivrée de tant d'adulations! La demoiselle se lève; M. de Méran la conduit au piano. « Voyez, monsieur le « comte, prenez le morceau que vous préférez. » Mon père est flatté, enchanté de cette nouvelle marque de déférence. Il exciterait l'envie, s'il pouvait être un rival redoutable.

Tu sens, Claire, que toute cette musique a été triée d'avance, et qu'il importe peu à mademoiselle d'Apremont quel morceau mon père choisira. Il prend un air de Gulistan.

Elle prélude; elle commence. Un silence absolu règne dans toutes les parties du salon. Les auditeurs, penchés vers l'instrument, semblent vouloir franchir l'espace qui les en sépare. Ils retiennent leur haleine; ils craignent de perdre un son. Le contentement, l'admiration se peignent sur toutes les physionomies. Elle finit; on la couvre d'applaudissemens: elle en méritait. Sa voix a peu de volume; mais elle est pure, harmonieuse, et elle en tire un grand parti. Il ne manquait à son triomphe qu'un objet de comparaison, et c'est à moi que ces messieurs ont bien voulu donner la préférence. Comment penser qu'une petite fille, qui ne dit mot, qui est toujours cachée dans quelque coin, soit modeste par un autre motif que le

sentiment de son infériorité? M. d'Apremont s'approche de moi. « Des Audrets m'a dit, mademoi-« selle, vous avoir entendue, d'un peu loin, à la « vérité, et ses éloges font désirer à l'assemblée « de jouir d'un plaisir nouveau. Rendez-vous à nos « vœux. » Je me lève, et je me laisse conduire, sans marquer de confiance, et sans paraître redouter une défaite. Je prends une partition au hasard. « C'est Didon, c'est Didon », chuchote-t-on autour de moi, et la glace me renvoie un sourire équivoque, qui n'a rien d'encourageant : ces messieurs ne savent pas que j'ai eu l'amour pour maître. J'invoque le bien-aimé, et je fais courir mes doigts sur l'instrument. On ne rit plus; on est attentif. Je chante l'air : *Ah! que je fus bien inspirée, etc.*, avec autant d'aisance que si j'étais dans ma chambre. Je veux faire sentir à mon père que mademoiselle d'Apremont n'est pas la première femme du monde dans tous les genres. Demain, je lui prouverai qu'elle doit beaucoup à un manége constamment étudié. Ce dernier point convenu, elle cessera d'être dangereuse pour lui.

Je finis mon air, et je continue, pendant quelques minutes, à badiner l'instrument dans tous les tons. Je me lève au moment où on paraît être dans une sorte d'extase, et je me retire dans mon coin. On vient à moi; on me presse de me remettre au piano : c'est là que je les attendais. Entre Jules et toi, j'aurais chanté des heures entières. Je voulais laisser à mon auditoire la haute

opinion qu'il avait conçue de moi, et je sais que je ne suis pas également forte, ni toujours heureuse dans mon exécution. Je me suis refusée aux plus vives instances; et pour punir un peu mademoiselle d'Apremont de n'avoir pas joint son suffrage à ceux de l'assemblée, j'ai été la prier de reprendre la place que lui assigne la supériorité de son talent. Je mentais, elle l'a senti, et son amour-propre l'a clouée sur son siége. Quelques jeunes gens ont essayé différens morceaux qui ont produit peu d'effet. De ce moment, la musique instrumentale a brillé seule, et elle a terminé le concert.

Tout ce qui n'est pas attaché au char de mademoiselle d'Apremont s'est réuni auprès de moi. Je me suis vue au milieu d'une cour; et si j'étais capable de vouloir plaire à ceux que je ne peux aimer, je pouvais rendre l'instant décisif, et partager ce petit univers avec une rivale. Je me suis rejetée dans mes monosyllabes, et mes courtisans se sont éloignés les uns après les autres, regrettant probablement de ne trouver en moi qu'une machine à sons. Dis à Jules que cette humiliation volontaire ne m'a rien coûté, et que c'est de lui seul que je veux être connue, appréciée.

On se répand dans toutes les parties du parc. On a eu soin d'y multiplier les jeux. La balançoire, la bague, les courses sur l'eau vont occuper cette brillante jeunesse; je pense, moi, à connaître, à étudier le terrain; je prends le bras de ma mère,

et je l'entraîne, sous le prétexte de voir ce parc si varié, si romantique. Je remarque d'abord que l'illumination ne s'étendra pas à plus de deux cents toises du château. Au-delà des derniers verres de couleur, je trouve un pavillon chinois, ouvert de tous les côtés. On y monte par des degrés, élevés sur les quatre faces. Entre chaque escalier sont des vases de marbre blanc, placés sur un talus couvert en gazon. Plus loin, sont des kiosques, des grottes, et autres retraites tellement éloignées, et si bien closes, qu'il n'est pas présumable qu'une femme, qui tient à sa réputation, s'expose à y être surprise avec un homme. Le pavillon chinois sera assez éclairé, pour qu'on puisse aller s'y reposer sans se rendre suspect. Il ne le sera pas tellement qu'on craigne d'y accorder quelques légères faveurs, qui ne satisfont pas un amant, mais qui lui persuadent qu'il est aimé, et qui le fixent. On peut causer en liberté dans un endroit élevé, d'où personne ne peut approcher, sans être vu de ceux qui ont tant d'intérêt à ne pas se laisser entendre. Ces conversations doivent rouler sur les souvenirs du passé, sur les espérances de l'avenir. Mademoiselle d'Apremont se mettra à découvert. C'est sur ce pavillon que j'aurai sans cesse les yeux.

Une réflexion que j'ai déja éloignée, se reproduit malgré moi. Suivre les pas de quelqu'un, épier ses actions, l'écouter, surprendre jusqu'à sa pensée, n'est-ce pas manquer à l'honnêteté, à

la délicatesse, à la retenue qui sied à une jeune personne? N'y a-t-il pas de la bassesse à profiter d'avantages qu'on ne doit qu'à une espèce de trahison? Voilà ce que je me demande à moi-même, et ce qui alarme ma conscience, dont je ne sais pas, dont je ne veux pas étouffer la voix. Cependant quand je compare ce que je dois à chacun des êtres qui composent la société, à la tendresse exclusive que j'ai vouée à Jules et à mon père; quand je pense qu'il s'agit du bonheur du premier et du repos du second; que négliger de les éclairer, c'est les pousser moi-même dans le précipice que je vois ouvert sous leurs pas; quand je me dis que ce secret sera renfermé entre nous; que d'ailleurs une coquette, qui est l'ennemie de tous, n'a droit aux ménagemens de personne, la force de mes premiers raisonnemens s'atténue, mes craintes se calment, mon audace renaît, et se soutient de la pureté de mes intentions. Le sort en est jeté : je connaîtrai mademoiselle d'Apremont.

Je ramène ma mère à la grande pièce d'eau, autour de laquelle la foule est rassemblée. Les regards sont fixés sur deux nacelles dorées, que l'amour a chargées de guirlandes de fleurs, et d'emblèmes ingénieux. La belle d'Apremont est dans l'une, et ses amans sont ses rameurs. Dans l'autre est une jeune femme qui paraîtrait jolie, si sa concurrente ne réunissait, au plus haut degré, tous les genres de séduction. On va disputer

le prix de la course : ce sont trois écharpes vertes, que les vainqueurs porteront pendant la durée de la fête, et qu'ils recevront des mains de celle pour qui ils auront vaincu. Il est facile de prévoir qui favorisera la victoire : la jeune dame a, pour rameurs, son mari et ses deux frères.

Une musique militaire donne le signal du départ. Les rames frappent ensemble l'onde unie et transparente. Deux hommes seulement manient l'aviron; le troisième tient la barre du gouvernail, et se dispose à couper la barque rivale. La fortune paraît indécise pendant quelques minutes. Mademoiselle d'Apremont est inquiète ; elle encourage ses rameurs du geste et de la voix. La proue de l'autre nacelle a dépassé la sienne; la barre du gouvernail est tournée ; quelques secondes encore, elle va présenter le flanc, et arrêter, en continuant de s'élancer vers le but, la femme ambitieuse qui prétend à tous les genres de gloire. Elle se croit perdue et ne se déconcerte pas : elle promet un baiser à chacun de ses rameurs. Ils font des efforts terribles et soutenus; ils repoussent la barque ennemie, avec une violence qui fait craindre qu'elle chavire. On pousse un cri d'effroi. M. d'Apremont rassure les esprits, en criant qu'il n'y a que deux pieds d'eau. Le rire succède aux alarmes.

La jeune femme, qui court contre mademoiselle d'Apremont, croit reprendre son avantage, en promettant aussi, à ses rameurs, une récom-

pense qu'on pouvait mettre fort au-dessus d'une écharpe. Mais qu'est la promesse d'un baiser pour un mari, qui peut en prendre mille, et pour des frères, qui s'en soucient peu? Ils ne sentent que la fatigue; les autres l'oublient en regardant mademoiselle d'Apremont. Sa nacelle vole; elle arrive; elle glisse mollement sur une pente douce, émaillée de fleurs. Mademoiselle d'Apremont s'avance, au bruit d'une fanfare et des applaudissemens; elle détache les écharpes de l'ormeau auquel on les a suspendues; ses jolies mains en décorent les vainqueurs; sa tête charmante présente le second et le plus précieux des prix; ses joues rosées reçoivent le triple hommage de la reconnaissance et de l'amour.

Mon père avait eu les honneurs du déjeuner, et une heure de conversation pendant le concert. Il était tout simple que le dîner appartînt à ceux qui avaient procuré un nouveau triomphe à mademoiselle d'Apremont. Quel prétexte naturel de les placer auprès d'elle, de les dédommager des privations du matin, de les leur faire oublier! Quel art que celui de prévoir le moment où des plaintes éclateraient, de les prévenir, de concilier des intérêts opposés, de satisfaire tout le monde! L'art par excellence serait de pouvoir aussi se contenter soi-même. Mais la satisfaction intérieure est le résultat de nos actions, et non de froids calculs; et que pensent, que font de louable ces

petits monstres qu'on aurait dû étouffer le jour de leur naissance?

M. de Méran paraît souffrir, et il est auprès de la jolie dame, qui a disputé le prix à mademoiselle d'Apremont. Mais cette dame n'a pas étudié la grace et l'expression d'un geste, le piquant de telle ou telle pose; elle ignore ce jeu de physionomie, qui séduit, qui entraîne; elle ne connaît pas ces mots qui ne compromettent pas, et qui cependant disent tout. Elle aime son mari dans toute la simplicité d'un bon cœur : à qui pourrait-elle plaire?

On quitte la table, et M. de Méran essaie d'approcher de l'enchanteresse. Le premier coup d'archet la lui ravit. Elle passe au salon avec Duverlant; vingt couples la suivent, et la walse commence. Ah! Claire, on ne danse pas comme cela, sans avoir consacré des années au plus futile de tous les talens, et cette perfection même annonce un cœur et une tête vides. L'admiration est générale; et si je communiquais la réflexion que je viens de faire, mademoiselle d'Apremont ne serait plus qu'une femme ordinaire.

La walse finit, elle propose d'aller former des contredanses sous les grands marronniers. Un désir qu'elle exprime est l'équivalent d'un ordre : on obéit avec empressement. On a porté la prévoyance jusqu'à placer sur le sable un vaste parquet portatif et un riche pavillon s'étend au-dessus

des danseurs et les garantit du grand air et de la rosée. Un jeune homme, d'une assez jolie figure, vient m'inviter. Je danse comme tous ceux qui ne mettent aucune prétention à un simple amusement, et j'ai l'amour-propre de ne pas vouloir contribuer à faire briller celle qui a persuadé à tous ceux qui sont ici que des agrémens sont des qualités. D'ailleurs, je veux rester libre : le moment des révélations approche, ou je me trompe fort.

Mademoiselle d'Apremont refuse de danser la seconde contredanse. Sachons à quoi elle va employer le temps. Je vais, je viens, je me jette derrière le buffet, je cherche le pavillon chinois, je crois y arriver par un détour, et je m'enfonce dans une espèce de labyrinthe dont je ne connais pas l'issue. Là je rencontre... j'en frissonne encore, je rencontre des Audrets. Il veut me prendre la main; je repousse la sienne avec un cri d'indignation, et le geste du mépris le plus marqué. « Vous êtes une enfant, me dit-il; vous contez « tout à votre maman; à quoi cela vous mènera-« t-il? Une femme attachée à son mari se garde « bien de lui parler de choses qui se terminent « ordinairement par un duel. Ainsi je n'ai à craindre « que la mauvaise humeur de madame de Méran, « et je m'en soucie peu. La vôtre se dissipera, et « vous céderez à la force de mes moyens. J'ai affaire « ailleurs, et je vous quitte. » Il me laisse, confondue de la scélératesse profonde qu'il ne se

donne pas la peine de dissimuler. Je tremblais de m'être trouvée, seule dans des lieux écartés, exposée aux attentats de cet homme. Je sentais quelles suites pouvait avoir mon imprudente entreprise; j'allais y renoncer; déja je revenais sur mes pas. Jeannette me joint à quelque distance du buffet. Elle a entendu mademoiselle d'Apremont dire à des Audrets, sous le péristyle : *pendant la seconde contredanse.*

Elle a refusé de danser; des Audrets m'a quitté parce qu'il a affaire ailleurs; elle lui a donné un rendez-vous. Un rendez-vous à des Audrets! mais en quel lieu? Et quand je le saurais, oserais-je les suivre? Je confie à Jeannette mes observations sur le pavillon chinois, mes projets, mes craintes actuelles et mon irrésolution. Elle croit le moment décisif contre mademoiselle d'Apremont; elle me presse de ne pas le laisser échapper. Elle m'encourage en me représentant Jules, cédant, comme tant d'autres, aux piéges, aux séductions, m'oubliant, et signant le malheur du reste de sa vie. Elle n'a rien à ajouter sur la faiblesse de mon père: je le respecte trop, pour en parler à d'autres qu'à toi. Que le bien-aimé n'en sache rien. C'est, je l'espère, la seule chose que j'aurai jamais à lui cacher.

Jeannette me persuade, m'entraîne. Elle s'est souvent promenée dans le parc avec Julie; elle le connaît parfaitement. Elle me conduit au pavillon par le côté opposé aux lumières. La base

de ce bâtiment, élevée de huit à dix pieds, porte sur une ombre épaisse; il n'est pas présumable que nous soyons découverts. Cependant le cœur me bat avec une force extraordinaire; je sens mes genoux ployer sous moi; Jeannette a de la peine à me soutenir.

Nous approchons. Oui, c'est ici le lieu de la scène. On parle à demi-voix; il m'est impossible de distinguer un mot. Pourrons-nous approcher encore sans être découverts? Oui. Ceux qui sont dans le pavillon doivent être tournés vers l'endroit où on danse : c'est de là seulement qu'on peut venir, quand on n'a pas de raisons de se cacher, et mademoiselle d'Apremont ne peut soupçonner les miennes. Nous avançons sur la pointe des pieds, et, à la faveur des ténèbres, nous nous glissons entre les vases qui décorent le pourtour du bâtiment.

« Je vous l'ai déja dit, votre oncle, qui paraît « si ferme dans ses opinions, n'a que celles que « je lui communique, et il n'y tient qu'autant que « j'ai intérêt à ne pas l'en faire changer. C'est à « moi seul que vous devez la rupture du mariage « qu'il voulait faire, il y a trois mois : vous savez « à quel prix j'ai consenti à vous conserver sa « fortune; dès long-temps je devrais l'avoir reçu, « et je n'entends pas que vous différiez davantage. » C'est l'infâme qui prétend m'aimer, me réduire, dont mademoiselle d'Apremont a maintenant à se défendre. « Est-ce pour me répéter ces sottises-là

« que vous m'avez demandé un rendez-vous ici?
« Vous pouviez me les dire partout. — Ce n'est
« pas en courant qu'on traite un semblable sujet.
« J'ai voulu vous parler de vos vrais intérêts, vous
« les faire sentir, connaître votre dernière réso-
« lution, et en profiter.—La voici. Je n'ai jamais
« eu de faiblesse; et si je voulais m'en permettre
« une, vous devez croire que vous n'en seriez pas
« l'objet. — Je me rends justice; aussi n'est-ce
« pas de l'amour que je vous demande. Votre
« possession me suffit, je la veux, et je l'obtien-
« drai. — Vous ne m'avez jamais parlé avec cette
« insolence. — C'est que je n'avais pas d'armes
« contre vous. Vos relations très-intimes avec
« Duverlant, Beauclair et Vertpré ne m'étaient pas
« connues, j'en ai des preuves évidentes, et je
« m'en servirai, si vous m'y forcez.—Des Audrets,
« je vais être aussi franche que vous. Je n'aime
« aucun homme; je m'amuse de tous. Je dois
« peut-être à ma froideur la conservation de ce
« qu'on appelle vertu. Mais la mienne n'a reçu
« aucune atteinte; et une femme est bien forte,
« quand on n'a rien à lui reprocher. Que direz-
« vous à mon oncle que je ne puisse démentir?
« — Que vous ne craignez pas de trahir l'amitié
« dans la personne de madame Duverlant; que
« vous avez séduit, aveuglé son mari; que vous
« lui écrivez des lettres passionnées, que j'en ai une
« à ma disposition. Cette lettre est là, dans ma
« poche. Je vais vous la rendre, ou vous perdre;

« décidez-vous à l'instant. — M. des Audrets...
« M. des Audrets... vous ne ferez pas cette action
« atroce... Vous n'en êtes pas capable. — Je le
« suis de tout pour vous obtenir. Vous êtes à ma
« discrétion, vous le sentez, rendez-vous. — Lais-
« sez-moi... laissez-moi, vous dis-je, ou je vais
« jeter des cris, qui seront entendus du château.
« On accourra, je vous accuse, je vous diffame,
« je vous fais chasser d'ici. — Vous n'êtes pas assez
« forte pour arracher le masque de vertu que je
« porte depuis vingt ans; votre oncle ne vous
« croira pas. — Il croira au désordre où vous m'a-
« vez mise, à celui où vous serez vous-même, car
« je suis résolue à me défendre jusqu'à la der-
« nière extrémité. »

Un silence de quelques secondes a régné dans le cabinet. Mademoiselle d'Apremont a repris la parole. « Voulez-vous me rendre ma lettre à Du-
« verlant? — Jamais. — Hé bien, je vais trouver
« mon oncle; j'avoue franchement ma faute, je
« la pleure; j'ai toujours des larmes à ma dispo-
« sition. Je déclare à M. d'Apremont l'usage in-
« fame que vous voulez faire de cette lettre; je
« tourne son indignation contre vous; j'obtiens
« mon pardon, et, reprenant sur lui le juste as-
« cendant que vous n'avez jamais pu me faire
« perdre, je lui fais retirer la main bienfaisante
« qui vous soutient depuis si long-temps. — Ma-
« demoselle... mademoiselle... — Je n'entends

« rien. — Écoutez-moi. — Ma lettre. — Un mot,
« par grace.

Un nouvel acteur paraît subitement sur la scène : c'est Duverlant. « Rendez cette lettre, monsieur,
« ou craignez mon ressentiment. — Je ne cède
« jamais aux menaces. — Il cédera à la force, s'é-
« crièrent Beauclair et Vertpré. »

Sans doute ils ont vu disparaître mademoiselle d'Apremont. Ils auront jugé qu'elle ne quittait pas la danse sans des motifs qu'il leur importait de connaître. Peut-être leur a-t-elle déja donné quelques rendez-vous au pavillon. Ils auront pensé qu'elle pouvait y être avec un rival inconnu jusqu'alors. Ils s'y seront rendus isolément avant moi ; et chacun de nous a occupé, par un hasard heureux, une face différente du bâtiment.

« Vous n'aimez aucun homme, et vous vous
« amusez de tous! Ce n'est pas là ce que vous
« m'avez juré et écrit, a dit Vertpré avec amer-
« tume. Vous devez à votre froideur, a repris
« Beauclair, la conservation de ce qu'on appelle
« vertu. Je crois la vôtre intacte... — Et moi aussi.
« — Et moi aussi. — Cependant vous m'avez peint
« en traits de feu, sans doute pour m'attacher da-
« vantage, les combats que vous livraient votre
« cœur, mon amour et mes vœux ardens. Vous
« m'avez promis votre main, au retour de votre
« oncle à Paris. — Et à moi aussi. — Et à moi aussi,
« lorsque j'aurais légalement rompu les nœuds qui

« me lient, et que je vais resserrer avec une force « nouvelle. — Je ne vous parlerai pas, mademoi- « selle, de l'indignité d'une semblable conduite. « La confusion que vous éprouvez en ce mo- « ment nous venge assez ; et si ces messieurs « veulent me croire, nous n'avilirons pas l'autel « où nous avons sacrifié de si bonne foi.

« Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
« L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

« Mais nous ne souffrirons pas que M. des Au- « drets, à qui mademoiselle n'a donné aucun sujet « de plainte, obtienne de la crainte ce qu'elle a « refusé à notre amour, ou la force à s'aller ac- « cuser devant son oncle. La manœuvre de cet « homme est celle d'un scélérat; il ne mérite au- « cun ménagement. Messieurs, reprenons cette « lettre, puisqu'il refuse de la rendre; nous lui « ferons après l'honneur de nous couper la gorge « avec lui, s'il le juge à propos. »

De grands mouvemens se font entendre au-dessus de moi. On attaque, on se défend. Je tremble de tous mes membres. « Je n'ai pas de lettre, je « n'ai pas de lettre, s'écriait des Audrets; j'ai voulu « seulement effrayer mademoiselle. » Et au même instant un papier tombe dans le fichu de Jeannette. Elle se lève aussitôt; elle me prend sous le bras ; elle m'entraîne chancelante, éperdue, terrifiée de ce que je viens d'entendre.

Nous reprenons les détours par où nous avons

été au pavillon. Mes forces renaissent à mesure que je m'en éloigne. Je me remets tout-à-fait en rentrant dans la grande allée, illuminée de toutes parts. Là, Jeannette tire, de dessous son fichu, le papier qui est tombé du pavillon. C'est, ainsi qu'elle l'a prévu, la lettre de mademoiselle d'Apremont. Elle est positive, passionnée, convaincante. Peut-on peindre avec tant de charme un sentiment qu'on n'a jamais éprouvé! Que d'observations elle a dû faire, et quelle habitude elle a de la perfidie! du reste, il paraît qu'elle a des mœurs : la déclaration formelle et maintenue de ses amans prouve qu'au moins elle a été sage avec eux. Ne la jugeons pas trop rigoureusement : laissons-lui les mœurs, pour qu'il lui reste quelque chose.

Il ne paraît pas qu'on ait rien entendu ici de la scène qui vient de se passer. La distance, le bruit des instrumens, l'abandon des danseurs, l'attention de ceux qui les regardent, ont sauvé mademoiselle d'Apremont d'une humiliation publique. Quel parti va-t-elle prendre? Hé, que m'importe? J'ai réussi au-delà de mes espérances; j'ai un moyen sûr de rompre le mariage de Jules, et de désabuser mon père; je n'ai plus d'intérêt à savoir ce que fait cette fille-là.

Je rencontre ma bonne mère, alarmée de ne voir ni moi, ni des Audrets. Je lui réponds, sans réfléchir, que j'ai fait un tour de parc avec Jeannette, et je me mets dans l'impossibilité de lui

répéter ce que m'a dit cet homme, ce que certainement il n'aurait pas osé dire en présence de ma femme de chambre. Mais je me plains de la ténacité avec laquelle il a cherché l'occasion de me parler, et je prie maman de veiller sur moi plus exactement que jamais.

Bientôt un bruit sourd circule dans l'assemblée. On dit que mademoiselle d'Apremont est incommodée. Vertpré, Beauclair et Duverlant paraissent et annoncent qu'elle vient de rentrer au château. Aussitôt les danseurs s'arrêtent, les instruments se taisent; on se parle, on s'interroge, on s'inquiète; la rumeur est générale. A quelle femme s'intéresse-t-on, bon Dieu! voilà les hommes: toujours dupes des grandes réputations, ils refusent un peu d'estime au mérite modeste qui dédaigne de les éblouir.

Les jeux, la danse, sont rompus. La foule s'empresse; chacun veut s'assurer par lui-même de l'état de la divinité, qu'on vient de dépouiller, au pavillon, de son auréole. Vertpré, Beauclair, Duverlant, sourient de pitié, sans dire un mot. Des Audrets, maltraité par eux, est sans doute déja renfermé chez lui. M. de Méran s'avance aussi vite que le permet son âge; maman et moi pouvons à peine le suivre.

Julie est dans la premèire antichambre de l'appartement de mademoiselle. Elle a, dit cette fille, une forte migraine; elle ne peut recevoir per-

sonne, pas même son oncle. On se retire dans un morne silence.

Des domestiques apportent des lettres, très-probablement écrites aussitôt après l'aventure du pavillon : le ton peu naturel avec lequel on les lit; le défaut de motif, pour les lire à haute voix, me confirment dans cette opinion. Madame Duverlant est dangereusement malade; la fuite d'un banquier de Montauban expose la fortune de Beauclair; Vertpré est appelé à Toulouse pour tenir un joli petit neveu que sa sœur vient de lui donner. Tous trois prennent congé de M. d'Apremont, et ordonnent que leurs voitures soient prêtes au point du jour. Il est clair pour moi qu'ils veulent s'éloigner sans éclat, épargner la honte de les revoir à une femme dont ils ont tant à se plaindre : ce sont d'honnêtes gens.

Puisse la triste épreuve que Duverlant vient de faire de l'inconstance, le rendre pour jamais à une épouse, qui mérite, dit-on, son plus tendre attachement!

Nous rentrons chez nous. Mon père est sérieux, rêveur. Le jour va paraître; ce n'est pas le moment de parler de mademoiselle d'Apremont.

Lorsqu'on a assisté à une fête brillante, on ne se rassemble pas le lendemain, sans parler des plaisirs de la veille. Chacun a remarqué quelque chose, et la critique et l'éloge alimentent la conversation pendant quelques momens. J'étais assez

en fonds pour la faire durer une heure au moins. Il entrait dans mon plan de voir venir, et d'amener naturellement ce que j'avais à raconter. Maman a commencé par louer tout ce qu'elle a vu. Elle a compté ensuite ce qu'a dépensé M. d'Apremont. D'après son calcul, cette journée lui coûte un an de notre revenu : c'est beaucoup d'argent, dépensé pour déshonorer une femme dans l'esprit de cinq personnes.

Mon père n'a pas laissé échapper une occasion aussi favorable de parler de l'enchanteresse; il a fait l'énumération de ses charmes; il s'est étendu sur la grace et la noblesse qu'elle met à tout ce qu'elle fait, sur l'aisance avec laquelle elle remplit les devoirs de maîtresse d'une grande maison, sur la pénétration qui lui fait prévenir les désirs de tous. J'ai terminé le portrait en ajoutant, à demi-voix, qu'il est fâcheux de ne pas trouver un cœur sous la plus séduisante enveloppe. Mon père a relevé le mot avec aigreur : je m'y attendais. Il m'a dit qu'il n'est pas d'une belle ame de juger légèrement; et qu'établir une opinion défavorable, sur de simples conjectures, est une chose répréhensible. J'ai répliqué que, s'il m'était permis de parler, j'accumulerais les preuves de manière à étonner et à convaincre. Mon père a rougi; ma mère m'a interrogée du ton de la plus vive curiosité. M. de Méran ne peut supposer un défaut à une femme qui le trouve assez aimable, pour ne pas s'apercevoir du ravage des ans. Ma-

man ne serait pas fâchée de venger sa fille de l'espèce d'oubli où on l'a laissée, en abaissant l'objet exclusif de tous les hommages, de tous les vœux. Elle me presse de parler. Je commence.

« Réfléchissez, mademoiselle, me dit M. de « Méran, que vous êtes ici juge et partie, et que « ce n'est pas sur votre témoignage que M. d'Es- « touville jugera mademoiselle d'Apremont. — « Aussi, monsieur, ne demandé-je pas que vous, « ni lui, vous en rapportiez à ma parole. J'ai « promis des preuves, j'en donnerai. » Mon père se tait; je reprends mon récit.

« Rien de positif, disait-il quelquefois; fausses « interprétations, s'écriait-il dans un autre mo- « ment. » Cependant les présomptions se succédaient, se soutenaient tellement, que je voyais l'incertitude remplacer, sur le visage de mon père, les passions qui l'avaient successivement agité. « Quelque intérêt que vous ayez, Adèle, à rom- « pre le mariage de Jules, je ne vous crois cepen- « dant pas capable de faire un roman aussi ca- « lomnieux, et qui, définitivement, ne pourrait « persuader que votre mère et moi. — Voici, « monsieur, de quoi convaincre M. d'Estouville. » Je tire la lettre de mon sein, je la présente à mon père. « Il n'y a, lui dis-je, que deux mots « à ajouter : *M. Duverlant est marié à Auch.* »

Je ne peux te rendre la révolution qui s'est opérée dans toute la personne de M. de Méran. Sa physionomie exprimait la colère et le mépris;

sa voix était étouffée. Il a lu et relu cette lettre; il en a pesé toutes les expressions. Il s'est promené long-temps, les yeux fixés au plafond, les mains fortement serrées. Ses membres tremblaient, ses muscles étaient contractés au point de me faire craindre des convulsions. Oh! quel ravage cette misérable fille eût fait dans ce cœur-là, si je n'avais été assez heureuse pour la prévenir!

Je me suis approchée de mon père; je l'ai pressé contre mon cœur; je l'ai embrassé avec la plus vive tendresse. « De quel songe tu m'as « tiré! m'a-t-il dit, en m'embrassant à son tour. « J'accordais à cette femme-là toutes les qua- « lités, comme j'aimais à reconnaître en elle tout « ce qui peut plaire, et ce n'est qu'une mal- « heureuse, digne du dédain et de l'abandon de « tous les honnêtes gens! » La force des expressions, le ton exalté de mon père auraient éclairé maman, si elle avait eu quelques soupçons. Elle n'a vu, dans l'amertume de ces réflexions, que l'indignation d'un homme de bien.

M. de Méran est allé s'asseoir auprès d'elle; il lui a pris les mains, il lui a donné les noms les plus tendres. Maman le regardait d'un air étonné. Je voyais, moi, un père de famille revenir au sentiment de ses devoirs, et chercher à dédommager son épouse de l'erreur d'un moment.

Insensiblement les esprits se sont calmés, et on a raisonné de sang-froid sur les événemens de

la nuit précédente. Maman a commencé par blâmer les mesures que j'ai prises pour acquérir une preuve quelconque. Elle m'a fait sentir combien il était facile qu'elles tournassent contre moi. Elle m'a fait un tableau effrayant des humiliations qui m'auraient accablée, si j'avais été découverte épiant, écoutant, avant que mademoiselle d'Apremont eût été démasquée. J'ai frissonné, Claire, en pensant que je pouvais perdre en un moment la réputation d'honnêteté et de délicatesse, qui est à présent toute ma fortune.

Mon père a prétendu, au contraire, que, puisque j'avais des soupçons, j'ai bien fait de vouloir les éclaircir; que le succès de mes démarches peut amener des résultats qui, pour être cachés, n'en seront pas moins avantageux; que n'eussé-je opéré d'autre bien que de garantir Jules de sa perte, je dois me féliciter de ce que j'ai fait. Il jugeait en homme intéressé, je le sentais. Si mademoiselle d'Apremont eût été, pour lui, un objet indifférent; si, en la lui faisant connaître, je ne lui eusse rendu un service important, il m'eût jugée plus sévèrement que ma mère, je n'en doute pas.

On a parlé ensuite de l'usage qu'on ferait de cette lettre. Maman, constante dans sa manière de voir les choses, a représenté qu'il suffit de faire connaître à Jules le caractère de la demoiselle, et que nous n'avons pas le droit de la diffamer dans l'esprit de M. d'Estouville; que, piqué

de s'être trompé dans son choix, il peut rendre public le déshonneur de cette jeune personne; qu'alors nous nous repentirions d'avoir fait le mal, sans aucun avantage pour nous, puisque la rupture de ce mariage ne changerait rien aux vues de M. d'Estouville. « Hé! madame, Jules pourra-« t-il faire valoir ce que je lui écrirai de made-« moiselle d'Apremont? Son oncle verra-t-il autre « chose dans mes lettres que l'intention de rap-« procher son neveu d'Adèle, et si vous étiez à « sa place, jugeriez-vous autrement? Savez-vous « si Jules ne cédera pas enfin à des circonstances, « impossibles à prévoir, à l'ascendant que son « oncle doit avoir sur lui? Quels motifs raisonna-« bles aura-t-il de refuser constamment une fille, « dont l'éloge est dans toutes les bouches? Ne se « peut-il pas même qu'elle parvienne à lui plaire, « et que verra-t-il alors dans vos lettres que des « imputations vagues, dont il finira par ne faire « aucun cas? Si ce mariage avait lieu, Jules, que « vous avez tant aimé, serait le plus malheureux « des hommes, parce que vous auriez écouté une « fausse délicatesse. Non, madame, M. d'Estou-« ville lira la lettre de mademoiselle d'Apremont; « il saura qu'elle est écrite à un homme marié, et « l'éclairer, c'est remplir un dernier devoir à « l'égard de M. de Courcelles. »

Il y avait de la pusillanimité dans l'avis qu'avait ouvert maman, et de la passion dans la réplique de mon père. Mais son ressentiment s'accordait

avec mes craintes, et assurait une rupture que j'avais préparée avec tant de réflexions et de soins. Je me suis rangée du parti de M. de Méran. J'ai peint la coquetterie telle que je l'ai vue, et le portrait était hideux. Mon père, animé encore par la force et la vérité de mes traits, a pris aussitôt la plume. Ma mère et moi nous sommes mises à notre ouvrage.

Il fallait que je fusse toute entière à l'exécution de ce projet, pour ne pas m'être arrêtée aux suppositions injurieuses de mon père. Jules, céder enfin à l'ascendant de son oncle! Jules, aimer mademoiselle d'Apremont, ou une autre! Jules, m'oublier, m'ôter une vie qui n'est soutenue que par la faible espérance de lui appartenir un jour! Cela ne se peut pas; n'est-il pas vrai, Claire? cela ne se peut pas.

Mademoiselle d'Apremont n'a plus à redouter la présence de Duverlant, de Beauclair et de Vertpré. Des Audrets et elle ont des vérités trop dures à se dire, pour ne pas se ménager mutuellement. Ces considérations ont puissamment contribué, sans doute, à lui rendre la tranquillité d'esprit, sans laquelle une intrigante ne peut agir. Elle est entrée chez nous pendant que mon père écrivait, et elle a développé son amabilité et ses graces ordinaires; il semblait que les événemens de la nuit précédente ne fussent qu'un songe, dont les impressions fâcheuses s'étaient dissipées avec les ténèbres.

Les gens aimables, a-t-elle dit, ont tous quitté le château. Il reste un homme à Velzac, dont la société lui est infiniment chère, et les qualités de sa femme et de sa fille ajoutent aux droits qu'il a acquis à son affection et à sa bienveillance. Les plaisirs bruyans étourdissent, et le cœur aime à se reposer dans une douce intimité. Elle espère que nous nous verrons beaucoup, et sans cérémonie. En débitant ces cajoleries, elle nous souriait, à ma mère et à moi, de la manière la plus séduisante, et elle s'approchait insensiblement de mon père. Assise enfin auprès de lui, elle l'a attaqué, avec la réserve qu'elle met à tout en public, et qui aurait pu en imposer à des gens qui n'auraient rien su; mais nous ne laissions échapper ni un mot, ni une inflexion de voix, ni une intention. Mon père était rouge de colère, et très-probablement elle attribuait à ses charmes et à son manège le trouble qu'il s'efforçait en vain de cacher. Je voyais arriver le moment de l'explosion, et je sentais la main de maman trembler dans la mienne.

Une expression d'une délicatesse remarquable, et qui annonce la candeur d'une belle ame, a achevé de mettre mon père hors de lui. « Mademoiselle, a-t-il dit avec un sourire amer, tout « cela est très-joli, sans doute, et surtout très-« sincèrement senti. Vouloir plaire à un homme « de mon âge, est d'une modestie bien rare dans « une jeune femme; mais je me rends justice, et

« je vous fixerais bien moins que MM. de Beau-
« clair, de Vertpré et du Verlant, qui, dit-on,
« n'ont pas à se louer de vos procédés. Je vous
« prie en grace de vouloir bien ménager mon
« cœur, et surtout le repos de madame de Méran. »

Il m'est impossible de te peindre l'état où cette sortie imprévue a jeté mademoiselle d'Apremont. Elle était pâle et rouge à la fois; ses lèvres étaient agitées de mouvemens convulsifs, ses yeux ne savaient où se reposer. Ce n'était là que le prélude d'une scène vraiment effrayante.

« Mademoiselle, a repris mon père, d'un ton
« plus poli et plus doux, vous savez peut-être
« que j'ai élevé M. de Courcelles, et que je lui
« porte toujours l'intérêt le plus tendre : je ne
« dois pas permettre qu'il soit trompé. Cependant
« un rapport clandestin n'est pas d'un honnête
« homme, et vous pouvez lire la lettre que j'écris
« à M. d'Estouville. Celle que vous avez adressée
« à M. Duverlant sera renfermée dans le paquet.

« Ne craignez rien de votre oncle : soyez bien
« sûre au moins que jamais il ne sera instruit
« par nous. — Il le sera par moi, s'est-elle écrié
« d'un ton terrible. — Vous aurez tort, mademoi-
« selle, et ce paquet, quoi que fasse M. d'Apre-
« mont, ne parviendra pas moins à M. d'Estou-
« ville. »

Elle s'est levée, les yeux hagards, la bouche écumante, les traits renversés, tourmentée d'un mouvement de rage qu'elle ne pensait pas à maî-

triser. « Quoi ! tout le monde ici se prononce « contre moi, tout le monde, jusqu'à des êtres « obscurs que j'aurais dû ne pas daigner regar- « der ! » A ces derniers mots, mon père s'est levé à son tour; je l'ai vu prêt à s'oublier, sa main... Je me suis jetée entre mademoiselle d'Apremont et lui.

Elle m'a repoussée avec violence, et j'ai été tomber sur le bras d'un fauteuil; ma tête a porté, j'ai jeté un cri, mon père est accouru, il m'a relevée. Cette fille a saisi le moment; elle s'est jetée sur les papiers; elle a mis en morceaux sa lettre à Duverlant.

M. d'Apremont est entré. Elle a composé aussitôt son maintien et son ton; elle n'a pu cacher l'altération remarquable de sa figure, elle en a tiré parti. « Mon cher oncle, je souffre continuel- « lement depuis que je suis à Velzac. J'ai été très- « malade cette nuit, et, tout à l'heure, je viens « d'être attaquée de vertiges que les soins de ma- « dame de Méran ont calmés avec beaucoup de « peine. Madame de Valny ne reste chez vous que « par complaisance : permettez que demain nous « partions ensemble pour Paris. Cette dame est « d'un âge mûr; elle a votre confiance, je m'éta- « blirai chez elle jusqu'à votre retour. »

M. d'Apremont a adressé à ma mère les plus tendres remercîmens; il s'est informé de ma santé, qui lui paraissait chancelante. J'ai attribué ma pâleur et ma faiblesse aux fatigues de la nuit; il

a donné la main à sa nièce, il est sorti avec elle. Nous sommes restés stupéfaits, anéantis.

Ainsi, je viens de mentir pour ne pas perdre l'objet le plus méprisable. Perdre cette fille! Si nous en étions capables, nous ne le pourrions pas sans preuves, et elle vient d'anéantir la seule que nous pouvions produire contre elle. Que Jules au moins lise ces détails; ils sont de la plus grande vérité, je te le jure par l'amitié, par l'amour, par l'honneur, par ce qu'il y a de plus sacré.

Mademoiselle d'Apremont ne restera pas ici; son oncle ne lui refuse rien. Ton mari connaît M. de Valny; peut-être es-tu liée avec sa femme. Fais en sorte de ne la recevoir que les jours où tu sauras que Jules ne doit pas venir chez toi; ne le conduis jamais chez elle. Il est possible que cette fille sente enfin le néant de ses jouissances; que les dangers qui les accompagnent l'en dégoûtent, et que, sûre de tenir ses fautes cachées à trois cents lieues de Velzac, elle conçoive la noble ambition de remonter au rang de femme estimable. Combien alors elle serait dangereuse pour moi! Elle n'aurait que des perfections, et elle les aurait toutes. Ma bonne amie, ne la reçois, je t'en supplie, qu'autant que tu ne pourras t'en dispenser, sans violer les bienséances. Fais plus: instruis le bien-aimé de mes tendres alarmes. Dis-lui que je sens mon infériorité, et que s'il veut me convaincre de la ferme résolution de me conserver son cœur, il ne verra pas celle qui les subjugue tous.

Il l'a vue plusieurs fois, je le sais; mais les circonstances n'étaient pas les mêmes : il venait de me quitter, ivre d'amour et de bonheur; il n'avait pas un désir, pas une pensée qui ne se rapportassent à moi, et quand l'ame est remplie, les yeux ne s'arrêtent sur rien. L'a-t-il toujours cette fièvre d'amour, dont je brûlais avec lui? N'a-t-elle pas souffert d'altération? Suis-je toujours pour lui la première des femmes? Que dis-je la première? S'il nommait la seconde, et qu'elle fût près de lui, je serais perdue, Claire, je le serais sans retour. Je l'en conjure à genoux, qu'il ne voie pas mademoiselle d'Apremont.

Elle part; elle part demain. On fait ses malles en ce moment. Jeannette, qui revient du château, l'a vue donner ses ordres à Julie avec la plus grande tranquillité. Quelle femme! Pourquoi la nature n'imprime-t-elle pas sur ces visages-là tout l'odieux de l'intérieur?

CHAPITRE XVI.

Persécutions, infidélité.

M. d'Apremont suivra de près sa nièce. Il devait être ici six semaines encore, et il n'y restera que le temps nécessaire pour finir avec ses fermiers. Ainsi l'absence de mademoiselle d'Apremont transforme en un désert insupportable ce château, animé jusqu'à ce jour par les graces,

les ris, les jeux. Ce départ précipité me rassure sur les projets odieux de des Audrets. Sans doute il suivra son ami; il trouvera à Paris des objets faciles; il m'oubliera. Est-il d'ailleurs si dangereux? Il joint la lâcheté aux vices du cœur : il a laissé partir Duverlant, Beauclair et Vertpré, sans leur demander raison des violences qu'ils se sont permises à son égard dans le pavillon. Un regard, un mot de mon père l'accableront, et j'instruirai M. de Méran, si le monstre m'y contraint.

Je retourne à mon élysée, dont mes anxiétés, et une vie très-active m'ont éloignée pendant quelques jours. Là, je retrouve mon marronnier, mes pensées chéries et mon cœur. C'est là que je relis ces lettres de feu, que je m'attendris sur elles, que je les mouille de douces larmes, que je couvre de baisers le portrait de leur auteur. Ces lettres, qui me désolent quelquefois, rappellent toujours ma sécurité première. Mademoiselle d'Apremont ne peut être dangereuse pour l'homme qui m'a aimée avec un abandon aussi exclusif. Je l'ai fixé par des goûts simples, par la candeur du premier âge, par des vertus modestes. Ma figure même a quelque chose qui n'est qu'à moi, et tout est emprunté dans mademoiselle d'Apremont. L'art et le calcul percent à chaque instant. Non, elle ne plaira jamais à qui j'ai pu plaire.

Cependant lorsque le cœur de Jules s'est développé, j'étais le seul objet qui pût l'attacher; il était encore près de la nature; il n'avait pas

respiré l'air de Paris... Ah! je veux éloigner des craintes, qui ajoutent, à des peines trop réelles, un mal peut-être chimérique. Pleine de confiance dans ton amitié, dans ta surveillance, dans ta véracité, je me résous à attendre de toi tout ce qui peut me rassurer, ou combler mon infortune. Je m'efforce de revenir à cette gaieté douce, sans laquelle on est à charge à ceux avec qui on vit habituellement.

M. d'Apremont a passé avec nous une partie de la journée. Il s'est plu à causer avec moi; il m'a priée de me mettre à mon piano et de chanter; j'ai fait ce qu'il a voulu, parce qu'il était seul. Des Audrets ne paraît plus ici; il a raison: ma mère et moi lui ferions sentir combien sa présence nous est désagréable. En quittant le piano, je me suis mise à mon métier. M. d'Apremont a regardé attentivement mon ouvrage. Il a loué mes talens en général, et la grace avec laquelle je travaille: il est bien bon. L'heure du souper approchait, et il ne se retirait pas. Maman m'a fait un signe que j'ai parfaitement compris. J'ai passé à l'office, et je me suis entendue avec Jeannette. En rentrant, j'ai trouvé ces messieurs au trictrac. Je m'en suis approchée, et j'ai souri à une école échappée à M. d'Apremont. « Made-« moiselle connaît ce jeu-là? — Un peu, monsieur. « — Cela suppose un jugement déja exercé. — « Je ne sais, monsieur, jusqu'à quel point mon « jugement est formé. Mon père aime le trictrac,

« et je me suis empressée de l'apprendre. — Voilà « plus que de la raison, mademoiselle; la piété « filiale est la source de mille bonnes qualités, « et je suis persuadé que vous les possédez toutes. « — Je ne croyais pas, monsieur, qu'une simple « attention pour mon père méritât des éloges. — « Prenez garde, mademoiselle : n'attacher aucune « importance à ce qu'on fait de bien est peut-être « de l'orgueil. — Comment cela, monsieur? — « N'est-ce pas déclarer qu'on a tellement l'habi- « tude de bien faire, qu'on ne s'aperçoit plus « d'une action louable? » Jeannette est venu avertir qu'on avait servi, et elle m'a tirée d'un embarras, qui croissait toujours davantage, et qui enfin m'aurait ôté tous les moyens de répondre.

Mon père a invité M. d'Apremont à souper. Il a accepté, et il a beaucoup loué, en me regardant, un ambigu qui était assez bien, mais qui ne pouvait rien offrir de remarquable à un homme accoutumé à développer chez lui ce que le luxe a de plus recherché. Peut-être me sait-il bon gré d'être parvenue, avec peu de moyens, à donner un air d'opulence à la médiocrité.

Mais pourquoi ce même homme, qui jusqu'alors ne m'avait adressé que des choses froidement polies, qui même, chez lui, ne s'occupait de moi qu'avec une sorte d'indifférence, s'est-il attaché pendant plusieurs heures à me faire exclusivement briller? Ah! M. d'Apremont, isolé, peut préférer la conversation d'une très-jeune personne à ses

propres réflexions : l'homme désœuvré s'amuse de tout, et loin d'avoir de l'orgueil, comme il me l'a reproché, en badinant, je m'applique bien volontiers le vieil adage : *quand on est seul, on devient nécessaire.*

Il nous a engagés à dîner pour demain. Mon père a accepté et j'en ai été fâchée : je ne peux me trouver avec des Audrets, sans éprouver une émotion infiniment pénible.

Nous revenons du château, où nous avons passé quelques heures assez agréables. Des Audrets était allé à Tarbes, et quel que soit le prétexte de son voyage, je lui sais bien bon gré de s'être éloigné, au moment où il savait que j'allais entrer chez M. d'Apremont. Qu'il continue à se conduire ainsi, et je ne me souviendrai de son hypocrisie et de ses vices que pour le plaindre sincèrement.

Avant le dîner, M. d'Apremont nous a fait voir ce qu'il a cru pouvoir piquer notre curiosité. Quelques tableaux, quelques statues ont fixé d'abord notre attention. Mais un fauteuil, qui a servi au dernier comte d'Armagnac, décapité sous Louis XI; les tuniques blanches de ses deux enfans, placés sous l'échafaud, m'ont inspiré le plus vif intérêt. Il me semblait voir ces déplorables enfans, debout, les mains jointes, recevant sur leur tête et leurs épaules nues le sang de leur malheureux père. Je contemplais d'un œil avide les traces de ce sang, très-visibles encore; je me laissais aller à la plus douce pitié; j'en avais les

expressions et l'accent, et bientôt passant à l'indignation que m'a toujours inspirée un acte tyrannique, j'ai fait, du crapuleux et féroce Louis XI, un portrait d'une vérité tellement entraînante, que mon père m'a serré la main, en me regardant avec une tendresse inexprimable. Ce mouvement m'a rappelée à moi-même. J'ai réfléchi qu'il ne convient pas à une fille de dix-huit ans de s'emparer de la conversation, devant des personnes à qui elle doit des égards, et je me suis tue. M. d'Apremont m'a beaucoup regardée; mais il ne m'a pas dit un mot. Peut-être a-t-il trouvé, dans mes citations et mon enthousiasme, une teinte de pédantisme et de prétention, qui l'a indisposé contre moi. Cependant il m'a traitée avec une bienveillance marquée, pendant le dîner, et le reste de la soirée. Il a essayé plusieurs fois à remettre la conversation sur des objets qui pussent m'intéresser. J'ai été très-économe de paroles, et je ne me suis permis de développemens, que lorsque j'y ai été en quelque sorte forcée.

M. d'Apremont vient tous les jours chez nous. Il y vient sans façon; il y déjeune, ou il y dîne avec plaisir. Nous allons fréquemment chez lui, et nous n'y avons trouvé des Audrets qu'une seule fois. Il s'est conduit avec une réserve qui m'a mise à mon aise. Peut-être a-t-il totalement renoncé à un dessein d'une exécution difficile, et dont les suites pourraient être cruelles pour lui. Peut-être aussi dissimule-t-il pour faire renaître ma con-

fiance. La suite nous fera connaître, à maman et à moi, ses véritables sentimens. La suite, ai-je dit? Cette expression doit te paraître extraordinaire, puisque je t'ai annoncé plus haut le départ très-prochain de M. d'Apremont. Hé bien, il n'en est plus question du tout. Il paraît se plaire beaucoup ici, et il a commencé dans son parc des embellissemens qui le retiendront long-temps à Velzac.

Ce matin, la conversation est tombée, je ne sais comment, sur le mariage. M. d'Apremont a répété avec beaucoup de franchise ce que des Audrets nous a dit de sa répugnance pour cet engagement. Il avoue qu'il a été retenu par la crainte de tomber dans la dépendance d'une femme impérieuse, pour laquelle sa tendresse eût pu être portée jusqu'à la faiblesse. Il a ajouté ces paroles remarquables : « J'ai eu tort sans doute « de ne pas distinguer une demoiselle élevée dans « le grand monde, et entraînée par son tourbillon, « d'avec une jeune personne douce, réservée, timide, et en qui on reconnaît à chaque instant « les traits primitifs de la nature. » Il avait les yeux sur moi en parlant ainsi. J'ai baissé les miens, et j'ai rougi.

Ces paroles effrayantes me poursuivent partout. Elles m'ont rappelé ce que m'a dit des Audrets, il y a quelques semaines, de son influence sur un ami immensément riche, et de la facilité avec laquelle il le déterminerait à m'épouser, s'il pou-

vait compter sur *ma reconnaissance*. Cet homme odieux veut-il me rendre plus malheureuse que je le suis, et a-t-il commencé à user de son empire sur M. d'Apremont? Mais que gagnerait-il à faire ce mariage? J'ai rejeté ses offres avec le plus souverain mépris, et croit-il que si j'étais l'épouse de M. d'Apremont, je renoncerais à la seule consolation qui reste à une femme infortunée, le témoignage d'une conscience pure?

L'épouse de M. d'Apremont! cette idée me fait frissonner. Cependant je suis bien convaincue qu'il n'est aucune puissance sur la terre, qui puisse me contraindre à donner ma foi sans mon cœur, et ce cœur est à Jules, tout à Jules, il sera toujours à lui.

Peut-être aussi, trop prompte à m'alarmer, ai-je donné, aux paroles de M. d'Apremont, une application qu'il était loin d'y attacher. Ah! Claire, on croit tout, quand on craint tout. Je ne perdrai pas un mot de ce que dira M. d'Apremont; je l'observerai; j'interpréterai jusqu'à son silence. Il est impossible qu'il ne se décèle pas bientôt, si j'ai eu le malheur de lui inspirer un sentiment plus tendre que celui de l'amitié.

Trois jours sont écoulés, et je ne sais encore rien de positif sur les vues de M. d'Apremont. Cependant mes craintes ne sont que trop fondées. Hier, nous étions au château; nous nous promenions dans le parc. Maman était entre des Audrets et mon père; je suivais avec M. d'Apremont. Il

m'avait offert son bras, et plusieurs fois il a pris ma main, que j'ai retirée aussitôt. Je l'ai regardé furtivement, et j'ai remarqué dans ses yeux un feu que je n'y avais pas vu encore. Nous avons marché quelque temps sans nous rien dire, et tout à coup il a rompu le silence par des questions tellement brusques, qu'il m'était impossible de les prévoir, et par conséquent de préparer mes réponses. « Quelle idée, mademoiselle, vous « faites-vous du mariage? — Aucune, monsieur. « — Serait-il possible que cet excellent petit cœur-« là fût resté muet jusqu'à présent? — Je n'en-« tends pas bien ce que monsieur veut me dire. « — Quel est le caractère, quels sont l'extérieur « et l'âge que vous désirez dans un mari? — Si « je m'étais occupée de ces idées-là, monsieur, il « ne serait pas convenable que je m'en entretinsse « avec vous. — Vous aimez vos parens, made-« moiselle? — Autant qu'ils le méritent, monsieur. « — Vous les estimez donc? — Et mon estime est « fondée. — Ainsi vous êtes persuadée qu'ils ne « vous prescriraient rien qui n'ait votre bonheur « pour objet? — Je sais, monsieur, combien ils « me sont tendrement attachés. — D'après cela, « vous êtes disposée à suivre en tout les conseils « que vous recevrez d'eux? — Je vous prie de re-« marquer, monsieur, que ces questions multi-« pliées sont embarrassantes, et peut-être dépla-« cées. Permettez-moi de rejoindre maman. »

Je l'ai quitté, et j'ai été prendre le bras de

mon père. Il ne m'a pas été possible de prêter la moindre attention à ce que disait des Audrets. Les expressions de M. d'Apremont m'étaient continuellement présentes; je les répétais, je les pesais. Je me suis déterminée enfin à en parler à ma mère, et à prévenir, par une déclaration formelle de mes dispositions, les suites du dessein de M. d'Apremont, s'il en a un d'arrêté, ainsi que tout semble me l'annoncer.

Quelle a été ma surprise! Maman a pris, en plaisantant, les choses, très-sérieuses et très-raisonnables, que je lui ai dites à ce sujet; elle m'a répondu que mon petit amour-propre m'abusait probablement, et que d'ailleurs la recherche d'un homme bien né, aimable, riche, n'est pas faite pour causer d'aussi vives alarmes. Maman aurait-elle pénétré quelque chose des intentions de M. d'Apremont, et serait-elle disposée à le seconder? A quelles persécutions ne dois-je pas m'attendre, s'il fait une ouverture directe à M. de Méran? Seule contre tous, courageuse, mais sans aucun moyen de résistance que ma volonté invariable, mes jours s'écouleront tous dans l'amertume. Délaissée de mon père et de ma mère, étrangère, pour ainsi dire, dans leur maison, exposée aux poursuites de M. d'Apremont, aux machinations de des Audrets, à quelle protection pourrais-je recourir, éloignée de Jules et de toi? Ah! que déja mon amour me coûte cher! Je compte les momens heureux que je lui dois; je trouve quel-

ques éclairs de bonheur, et des jours, des semaines, des mois passés dans le regret du bonheur même, les craintes et les larmes. Oui, je me repentirais d'aimer, si l'être le plus parfait n'était l'objet de tous mes vœux.

Je veux prévenir des Audrets; je veux le voir avant que les choses soient plus avancées, lui déclarer ma résolution fixe, immuable de ne jamais m'engager. J'exécute ce dessein aussitôt que je l'ai conçu : je m'échappe de la maison, je vais au château, je fais venir le valet de chambre de cet homme, et je le charge de lui dire que je l'attends sur la grande pièce de gazon, qui est sous les croisées du salon. Là, il n'y a pas un arbre, pas un buisson, et je remarque que toutes les croisées sont ouvertes : la témérité ne peut rien attendre même du hasard. Cependant mon cœur, agité par l'idée d'un danger pressant, mon énergie, en opposition directe avec ma raison et les convenances, se calment pendant que j'attends des Audrets, et bientôt je ne vois plus que la fausse démarche dans laquelle je suis engagée, et l'impossibilité de rétrograder. Mon premier mouvement a été de fuir. J'ai senti, après un moment de réflexion, qu'une explication avec des Audrets est indispensable; que je suis intéressée à le convaincre de la fermeté de mon caractère; qu'il est averti, qu'il y a moins d'inconvéniens à l'attendre qu'à m'échapper du château, comme un enfant pusillanime. Je reste; mais je suis en proie à un

trouble, qui augmente à chaque seconde. Ah! Jules, sache-moi gré de ce que je fais en ce moment! Combien il faut que je t'aime, pour avoir pu prendre une semblable détermination!

Tu le croiras sans peine, Claire; le nom du bien-aimé, l'espoir d'échapper à une chaîne qui me séparerait de lui sans retour, m'ont rendu quelque force, et j'étais en état de parler d'une manière suivie quand des Audrets s'est présenté.

« J'étais loin de m'attendre, a-t-il dit du ton « de l'ironie, que la fière, la vertueuse Adélaïde « pût venir au-devant de moi. » Ce début m'a piquée au vif, et j'ai retrouvé tout mon courage. « La fierté, monsieur, sied à toute femme qu'on « offense, et la vertu est son plus bel ornement. « Je ne m'étendrai pas davantage sur des qualités « dont vous connaissez à peine le nom, et qui sont « si loin de votre cœur. — La réplique est amère, « mademoiselle. — C'est vous qui l'avez provo- « quée, monsieur; je ne vois pas d'ailleurs pour- « quoi je ménagerais celui qui ne respecte rien, « pas même la nièce de son meilleur ami. » Il a rougi, Claire, et il a fait de vains efforts pour cacher son embarras. J'ai senti l'avantage que je commençais à avoir sur lui, et je me suis décidée à en profiter. « Je n'entends pas ce que mademoi- « selle veut dire, a-t-il repris d'une voix mal as- « surée. — Vous voulez des détails, monsieur; je « vais vous en donner. Vous avez promis à made- « moiselle d'Apremont d'empêcher son oncle de

« jamais se marier, si elle voulait vous accorder « *des marques positives de sa reconnaissance;* vous « m'avez promis un riche parti, si je veux vous en « donner de *la mienne.* Cette demoiselle vous a « traité avec un mépris égal au mien : c'est le seul « rapport que j'aie, et que je veuille avoir avec « elle. Désespérant de la réduire, vous avez tourné « toutes vos vues sur moi, et vous avez commencé « à travailler l'imagination et le cœur de M. d'A- « premont. Si vous ne le détournez de me de- « mander à mon père, je vous déclare que je l'in- « struirai de ce qui s'est passé au pavillon entre sa « nièce et vous. Vous allez me répondre, ainsi « qu'à elle, que je ne serai pas crue. Sachez que « j'invoquerai, s'il le faut, le témoignage de MM. Du- « verlant, de Beauclair et de Vertpré : démasquer « un homme tel que vous, c'est servir la société. « Apprenez encore que si M. d'Apremont attri- « buait ce que je lui aurais dit à l'envie gratuite « de vous nuire, si on me traînait mourante à « l'autel, si l'on m'engageait à un homme que je ne « peux aimer, loin de céder jamais à vos lâches « désirs, j'emploierais, pour vous faire bannir du « château, toute l'influence qu'une femme jeune « et estimable doit avoir sur son mari. »

Je voyais dans ses traits l'expression de la colère; elle agitait tout son corps. Il voulait cacher les sentimens cruels qui le torturaient, et ses yeux effrayans, ses lèvres tremblantes, sa respiration courte et élevée disaient ce qu'il croyait taire. Il a

senti la nécessité de mentir pour me gagner. Il m'a juré que M. d'Apremont n'est pas l'homme dont il m'a parlé; qu'il ne lui a suggéré aucune des expressions tendres ou flatteuses qu'il a pu m'adresser; qu'il sentait bien avoir perdu tous ses droits à ma confiance; mais que je devais être assez équitable pour ne pas le rendre garant, sans preuves, des dispositions de M. d'Apremont à mon égard. Enfin, il a paru sortir tout à coup d'un sommeil léthargique et se livrant à des idées nouvelles. — « Mademoiselle, a-t-il ajouté, quand « vous invoqueriez contre moi le témoignage de « MM. de Vertpré, Duverlant et de Beauclair, « qu'en résulterait-il? M. Duverlant, marié à une « femme charmante et généralement estimée, con- « sentira-t-il à donner de la publicité à son intrigue « d'un moment avec mademoiselle d'Apremont? « Et que diront les autres? Qu'ils ont eu la gros- « sièreté de vouloir m'arracher une lettre. S'accu- « seront-ils, pour vous complaire, et quoi qu'ils « disent de cette lettre, manquerai-je de répondre « que la leur donner, c'eût été compromettre évi- « demment la réputation de cette demoiselle; qu'au « contraire, cette pièce était dans mes mains une « arme innocente, dont je pouvais me servir pour « obtenir d'elle une conduite plus régulière. Vous « m'objecterez que ces messieurs ont entendu ce « qui s'est dit au pavillon avant qu'ils y mon- « tassent. Eh, ne puis-je répliquer qu'éclairé sur « cette triple intrigue, et, voulant ménager le re-

« pos de mon ami; j'ai tout fait pour la rompre, « sans qu'il en sût rien, et que je suis devenu « l'objet de la calomnie et de la vengeance de ces « messieurs? Me supposez-vous sans adresse, et « pensez-vous que M. d'Apremont balance un in- « stant entre un homme en qui, depuis vingt ans, « il a une confiance absolue, et deux étourdis qu'il « ne connaît que par leur légèreté et leurs petites « graces? Quel rôle alors joueriez-vous dans cette « affaire? Celui d'une femme qui écoute pour dé- « naturer les faits, et porter le trouble dans les « familles.

« Ces réflexions, que je n'avais pas faites d'a- « bord, me rassurent sur le succès des démarches « que vous pourrez faire. Vous m'avez écrasé d'a- « bord; mais je prends assez d'avantage sur vous, « pour ne plus me donner la peine de dissimuler. « Je ne vous aime pas; mais je vous désire. Vous « épouserez M. d'Apremont et vous serez à moi. »

La foudre tombant à mes pieds n'eût pas fait sur moi plus d'impression que la fin atroce de ce discours. Je voyais un abîme ouvert devant moi, et j'ignorais les moyens de l'éviter. Je voulais répondre, et je ne trouvais pas un mot. Des Audrets sentait sa supériorité; il en jouissait; il me regardait, en riant de ce rire féroce qu'on prête aux esprits infernaux, quand M. d'Apremont a paru.

Tout a changé en un instant. La figure du monstre a pris un air de sérénité et de candeur; son accent était celui de l'aménité et de la bien-

veillance. « Mon ami, a-t-il dit, j'étais sur la route « de Tarbes, et j'ai aperçu mademoiselle qui « se promenait, accompagnée de sa femme de « chambre. Je marchais derrière elle; la conver- « sation était animée; je me suis approché, per- « suadé que ce que j'entendrais ajouterait à l'es- « time que j'ai conçue pour la plus jolie personne « que j'ai vue encore. Pardonnez-moi cette espèce « d'indiscrétion, mademoiselle, puisque les suites « en seront agréables pour vous. On parlait, mon « ami, de vos faisans dorés. Mademoiselle louait « leur plumage, la légèreté et la grace de leurs « mouvemens; elle exprimait le désir fortement « prononcé d'en posséder deux. Elle eût donné « pour les avoir, disait-elle, la robe qu'elle finit « de broder. J'ai cru pouvoir vous prévenir, et j'ai « assuré mademoiselle du plaisir que vous éprou- « veriez en lui offrant vos petits chinois. Je l'ai « pressée de venir les choisir, et j'ai dit à Jean- « nette de prendre une cage chez M. de Méran et « de l'apporter ici. Jeannette ne vient pas, et en « l'attendant, en attendant que je pusse vous parler « de ce qui nous occupe si sérieusement, j'entre- « tenais mademoiselle, qu'il n'eût pas convenu de « laisser seule. »

Quelle présence d'esprit, Claire, et quelle prévoyance! Il a senti la nécessité de donner à mon imprudence une tournure naturelle; d'expliquer, d'une manière satisfaisante, comment je me trouvais seule au château. Il a jugé que la présence

de M. d'Apremont devait ajouter à mon embarras, à mon trouble; que je ne trouverais pas un mot pour colorer ma démarche, et que je me remettrais pendant qu'il ferait son roman. Oh, oui, il a de l'adresse; il en a beaucoup. Mais quel usage en fait-il, bon Dieu!

M. d'Apremont s'est écrié qu'il s'estimait heureux d'avoir chez lui quelque chose qui pût me plaire; que probablement Jeannette ne trouvait rien de convenable chez mon père, et qu'il était inutile de l'attendre. Je me suis laissée conduire à la faisanderie. Ils m'ont arrêtée devant deux faisans, que j'aurais tendrement chéris, si je les eusse reçus de Jules; mais auxquels la main qui me les offre ne peut donner aucun prix. Il a fait venir une cage magnifique; on y a mis les pauvres oiseaux; on les a portés chez moi. J'accompagnais celui qui les portait; je suis entrée avec lui, et je suis montée à la chambre de ma mère. « Vois « donc, maman, le joli cadeau que m'envoie « M. d'Apremont. » Je voulais qu'on crût que je venais de le recevoir au bas de l'escalier, à la porte de la maison, et c'est ce qu'a compris ma mère, puisqu'elle n'a fait aucune observation. Voilà de la ruse, j'en conviens, Claire, mais au moins celle-ci ne nuit à personne. Revenons.

Je dois amour et respect à mon père. Mais j'ai incontestablement le droit de lui résister, s'il veut me contraindre à faire du reste de ma vie un supplice continuel. Cependant je voudrais mettre dans

mes refus cette douceur qui indispose moins... mais qui, quelquefois aussi, encourage la force à déployer toutes ses ressources. Mon père sait ce qui s'est passé au pavillon; il croirait sans peine ce que je lui dirais de des Audrets. En lui révélant ce mystère d'iniquité, j'arrêterais tout peut-être. Mais mon père est fier, il est courageux; il prodiguerait sa vie, pour laver l'affront fait à sa fille. Je me soumettrais au sort le plus cruel, plutôt que de faire couler une goutte de son sang, et des Audrets, qui a redouté trois jeunes gens, peut se montrer brave avec un homme de l'âge de mon père. En admettant, d'ailleurs, que je parvinsse à éloigner cet homme du château, changerais-je quelque chose aux sentimens que j'ai inspirés à M. d'Apremont? Je ne sais comment sortir de la position cruelle où je me trouve. Écris-moi, éclaire-moi, s'il en est temps encore. Chaque jour, chaque moment amène une crise nouvelle : non, ta réponse n'arrivera pas assez tôt.

Je reviens sur ce que j'ai résolu. J'aime mieux m'accuser d'une faute légère, que de m'exposer à faire quelque imprudence, que personne au monde, peut-être, ne pourrait réparer. Je vais dire à maman que j'ai été seule au château; je lui rendrai exactement ma conversation avec des Audrets; j'implorerai son indulgence; j'invoquerai sa bonté, je lui demanderai des conseils.....

Je l'ai vue, Claire; je me suis abandonnée à mon cœur; je l'ai laissé parler; j'ai peint l'amour

en traits de feu; j'ai fait valoir les droits de Jules; j'ai protesté contre toute espèce de violence; j'ai marqué des Audrets du sceau de l'infamie. J'ai vu des larmes rouler dans les yeux de ma mère; je suis tombée à ses genoux, je les ai embrassés, je l'ai suppliée de secourir, de protéger sa malheureuse fille.

Elle m'a relevée; elle m'a fait asseoir auprès d'elle, et elle m'a parlé le langage de la froide raison. Des raisonnemens à quelqu'un qui brûle, qui craint, et qui ne peut entendre que ces mots : *Amour et espérance.*

Ce que j'ai retenu de cet entretien désespérant, c'est que je peux, à la faveur d'une alliance illustre, relever ma maison, et rendre à mon père tout le bonheur qu'il a perdu; c'est qu'un homme de l'âge de des Audrets est loin de cette impétuosité de la jeunesse, qui saisit un moment favorable, et qui en profite, avant que la pudeur ait pensé à se défendre; que je n'ai à craindre de lui que des tentatives de séduction, dont je peux me garantir, puisqu'il s'est mis à découvert; qu'enfin, si ses importunités me devenaient insupportables, il serait temps alors d'éclairer mon mari. Mon mari! Ce mot m'a tirée de mon accablement; il a rendu la force à mes organes, l'énergie et la clarté à mes expressions. « Et vous « aussi, me suis-je écriée, vous êtes contre moi! « Qui donc me reste au monde, si ma mère se « joint à mes persécuteurs? M. d'Apremont serait

« mon mari! Jamais, jamais. Plutôt mourir mille « fois. Ne vous prévalez, madame, ni de mon ex- « trême jeunesse, ni de l'affection que je vous « porte pour m'opprimer. Je serai fidèle à mes « sermens; j'appartiens à Jules, et ni mon père « ni vous ne m'amenerez à le trahir. Si on m'y ré- « duit, je porterai partout ma douleur et mes « plaintes; je m'adresserai aux ames sensibles; je « m'en ferai des appuis, et vous céderez à la cla- « meur publique. »

Effrayée de ce que je venais de dire, je suis tombée aux pieds de ma mère, je lui ai demandé pardon; j'ai repris le ton du respect, sans rien perdre de ma fermeté, et je lui ai déclaré que ma résolution est réfléchie, légitime, inébranlable.

Je ne sais ce qu'elle allait me répondre; elle paraissait émue. Peut-être la nature allait l'emporter sur l'intérêt et l'ambition, lorsque mon père est entré avec M. d'Apremont. Je les ai salués avec la plus grande froideur, et je n'ai plus levé les yeux de dessus mon ouvrage.

On a parlé des embellissemens du parc, et pour que je ne pusse douter du triste sort auquel on me réserve, on s'est étendu avec une sorte d'affectation sur le projet d'abattre le mur qui sépare notre jardin de la propriété de M. d'Apremont. J'ai senti qu'il s'était déclaré à mon père, et que je n'avais plus rien à craindre ni à ménager.

Mon père et ma mère se sont levés, et ont ouvert la porte qui conduit à mon bosquet. Je me

disposais à les suivre : « Restez, mademoiselle, m'a « dit M. de Méran, restez, je vous l'ordonne. »

Je me suis remise à ma place. M. d'Apremont s'est approché de moi.

Il est resté quelques momens sans parler. Il roulait mon coton dans ses doigts; il les passait sur ma broderie; il levait les yeux au plafond; il les reportait sur mon métier, sur moi. Je savais d'avance tout ce qu'il allait me dire, et je souffrais horriblement.

« Mademoiselle... Mademoiselle... Mademoi- « selle. » Il s'est arrêté. « Que voulez-vous, mon- « sieur, ai-je répondu d'une voix timide. — Me « ferez-vous la grace de m'entendre? — Mon père « m'a ordonné de rester, monsieur : son intention « est donc que je vous écoute.

« — J'aurais tout à craindre, mademoiselle, si « je parlais à une de ces femmes dissipées, courant « sans cesse après des prestiges, et jugeant de tout « sans réfléchir sur rien. Vous êtes simple, mo- « deste, raisonnable, et un homme de mon âge « ne vous paraîtra pas ridicule uniquement parce « qu'il vous aime. J'étais décidé à ne jamais for- « mer d'engagement; je vous ai vue, et une réso- « lution, établie sur la connaissance du monde, « et fortifiée par les années, s'est évanouie en peu « de jours. Plus jeune, j'aurais cherché à vous « plaire avant que de m'ouvrir à M. de Méran; « mais il est une époque de la vie où, malheureu- « sement, on n'inspire plus d'amour; où on ne

« doit rien attendre que de la reconnaissance et du « devoir, et telle est la force du sentiment qui « m'attache à vous, que je me contenterai de ce « que vous m'accorderez.

« D'après cette manière de voir, il était naturel « que je m'adressasse d'abord à M. de Méran, et « que je lui fisse des propositions tendantes à « rétablir, autant que cela se peut, une sorte d'é- « quilibre que la nature a rompu entre vous et « moi. Ma nièce a cent mille livres de rente, et « cela lui suffira. J'en ai trois cent mille, que je « vous abandonne si je n'ai pas d'héritiers, et, dans « le cas contraire, je vous assure cinquante mille « écus de douaire. Je laisse à M. et à madame de « Méran l'usufruit de ma terre de Velzac, pen- « dant le reste de leur vie, et il ne manque plus, « mademoiselle, que votre consentement pour « que je sois l'homme du monde le plus heureux.

« — Monsieur, la magnificence de vos offres « prouve la sincérité de l'attachement dont vous « m'honorez. Elles eussent été superflues, et je ne « me serais pas aperçue de cette disparité d'âge, « dont vous parlez avec une franchise trop mo- « deste, si je n'avais un éloignement invincible « pour le mariage. J'ose me flatter, monsieur, « que vous ne vous armerez pas contre moi de « l'autorité paternelle, et que vous mériterez, en « ménageant mon repos, que je joigne la recon- « naissance à l'estime profonde que vous m'avez « inspirée. »

Un silence de quelques minutes a succédé à cette première explication.

« Mademoiselle, la jeunesse est l'âge des illu-
« sions, et au vôtre on se fait du mariage une
« idée bien éloignée de la réalité. On se persuade
« que l'amour est la base sur laquelle repose le
« bonheur des époux; il peut les rendre heureux
« pendant quelques mois, pendant quelques an-
« nées. Mais la cessation des obstacles, la certi-
« tude d'une félicité que rien ne peut contrarier
« ni suspendre, la satiété qu'amène cette situa-
« tion, et l'ennui qu'elle produit enfin, tout con-
« court à dissiper le charme. Si vous aimiez,
« mademoiselle... « Ici il m'a regardée fixement. »
« Si vous aimiez, et qu'on vous unît à l'objet de
« vos vœux, vous seriez étonnée, un jour, d'être
« tombée, à son égard, dans cet état d'apathie,
« qu'aujourd'hui vous ne concevez pas être pos-
« sible. — Pourquoi, monsieur, éclairé par l'ex-
« périence, vous exposeriez-vous à un changement
« qui vous paraît inévitable? Épouse-t-on une
« femme, uniquement par amour, avec la certi-
« tude de cesser de l'aimer peu de temps après
« le mariage? — Il est, mademoiselle, d'heureux
« dédommagemens de la perte de la plus vive,
« de la plus douce, de la plus précieuse des
« sensations. Une amitié solide, les égards mu-
« tuels, les soins, les prévenances, et surtout des
« enfans font encore du mariage un état plein de
« douceur. Et puis, vous l'avouerai-je? Il ne m'est

« plus possible de réfléchir, ni de rétrograder.
« La force des sentimens que vous m'inspirez ne
« me laisse plus voir que vous, et le bonheur de
« vous posséder. — Je vois, monsieur, que chaque
« âge a ses erreurs. La vôtre est de croire que
« ma jeunesse me laisse sans défense, et que je
« me présenterai avec docilité au joug qu'on veut
« m'imposer. Si vous me connaissiez mieux, vous
« auriez rejeté les motifs, très-insuffisans, qui
« vous ont porté à vous ouvrir d'abord à mon
« père; vous m'auriez fait connaître vos disposi-
« tions à mon égard, et je vous aurais épargné
« des démarches, toujours désagréables, quand
« elles sont sans succès.

« — Je m'attendais, mademoiselle, à quelques
« difficultés. M. de Méran m'a parlé... Oserai-je
« vous dire?... — Poursuivez, monsieur. — Il m'a
« parlé d'une liaison d'enfance... — Il n'a fait que
« me prévenir. Oui, monsieur, j'aime de la plus
« extrême tendresse un jeune homme accompli.
« Mes parens me l'avaient accordé. De malheu-
« reuses circonstances nous ont séparés; nos cœurs
« sont restés unis, et il n'est pas de puissance qui
« parvienne à rompre de tels nœuds. Oserez-vous
« épouser une fille, dont toutes les sensations,
« toutes les pensées appartiennent à un autre?
« Croiriez-vous posséder une femme, si elle ne
« répondait à vos transports que par des plaintes
« et des soupirs? Si la considération de votre propre
« intérêt ne suffit pas pour vous arrêter, écoutez

« votre générosité, que j'implore. Ne me réduisez « pas au désespoir. Éloignez-vous, oubliez-moi, « et je vous chérirai comme un bienfaiteur. »

Un silence prolongé nous a donné, à l'un et à l'autre, le temps de nous recueillir.

« Vous vous livrez à des chimères, mademoi- « selle; vous reconnaîtrez, plutôt que vous le « croyez peut-être, que l'amour n'est pas éternel. « — Connaissez-vous l'objet de l'amour le plus « tendre? — M. de Méran n'a pas cru devoir me « le nommer. — J'imiterai sa discrétion. Sachez « seulement, monsieur, que ce jeune homme n'est « comparable à personne, comme son amour ne « peut se comparer qu'au mien. Monsieur, ne re- « noncez pas au bonheur : placez-le où vous pou- « vez le trouver. Ayez la grandeur d'ame de com- « battre et de vaincre votre inclination. A votre « âge on aime faiblement; au mien l'amour est un « feu que rien ne peut vaincre. Vous avez toute « votre raison, et la mienne est à son aurore. Ayez « pitié d'un malheureux enfant, qui ne peut être « à vous, qui tombe à vos pieds, et qui vous de- « mande grace. »

J'étais à ses genoux; je lui tenais les mains; je les mouillais de mes larmes. « C'en est trop, ma- « demoiselle, c'en est trop! Vous unissez, aux « charmes les plus touchans, l'attrait irrésistible « de la beauté dans la douleur. Je ne peux m'en « défendre plus long-temps; ma raison, que vous « invoquez, est sans force. Le sort en est jeté : il

« faut que je sois votre époux, ou que je meure.
« Votre vertu me répondra de vous. »

Il m'a relevée; il m'a portée sur l'ottomane. Il s'est promené à grands pas, en répétant par intervalles : « Oui, je le sens, ma vie y est atta-
« chée... Plus de considération qui me retienne...
« Je brave, je hasarde tout... Non, je ne cours
« aucun risque... Elle a de la vertu, et je peux
« être heureux encore. »

Mon père et ma mère sont rentrés. L'état déplorable, dans lequel ils m'ont trouvée, a dû les instruire de tout. Ils s'attendaient à une vive résistance de ma part, puisqu'ils n'ont fait voir aucun étonnement. Mais ils m'ont marqué le plus haut intérêt; ils m'ont donné les plus tendres soins. M. d'Apremont s'est retiré.

On a senti que cette scène avait été assez prolongée; on a voulu me laisser prendre quelque repos; on ne m'a parlé de rien pendant le reste de la soirée. Mais ce matin, de bonne heure, maman est entrée dans ma chambre; elle s'est assise auprès de mon lit. Ce que le ton a de plus affectueux, les caresses de plus touchant, les insinuations de plus adroit, tout a été employé pour m'ébranler; tout a été inutile. L'illustration de la famille d'Apremont, l'énumération de ses biens, le tableau, ordinairement séduisant pour une jeune personne, du luxe qui m'environnerait, des bijoux dont je serais couverte, des plaisirs variés qui m'attendent, n'ont pas fixé un instant mon

attention, et j'ai répondu, par quatre mots prononcés avec énergie : tout cela n'est pas Jules.

Madame de Méran ne m'a pas caché son mécontentement. Elle m'a donné à entendre que mon père ne renoncera pas facilement à l'espoir d'un établissement aussi avantageux pour moi; qu'un chef de famille ne sacrifie pas la réalité à des chimères, que se plaît à caresser un enfant sans expérience; qu'il est des circonstances où il peut user de son autorité, et où on le blâmerait de ne pas le faire. « Jules, maman, me suis-je « écriée, Jules, ou personne. » Elle a continué de parler; j'ai fermé les yeux, j'ai cessé de répondre.

Elle s'est retirée, en me disant que M. de Méran serait peut-être plus persuasif. Je me suis levée, et j'allais descendre, lorsque mon père s'est présenté à son tour. Son ton était sévère; mais n'avait rien de dur. Il a répété tout ce que m'avait dit ma mère, et tremblante devant lui, je suis tombée à ses pieds. « Ce n'est pas, made- « moiselle, ce genre de soumission que je vous « demande. Prêtez-vous aux vues prudentes d'un « père, qui ne désire que votre bonheur, qui « vous éclaire sur vos vrais intérêts, et qui veut « bien prier encore, quand il pourrait comman- « der. » Il m'a relevée; il m'a fait asseoir; il s'est placé près de moi; il a pris une de mes mains; il l'a pressée dans les siennes. « Mon enfant, ma « chère enfant, examine la conduite que j'ai te- « nue envers toi, depuis que tu existes. Tu as été

« l'objet de ma constante sollicitude; je t'ai pro-
« digué les soins les plus tendres; je t'ai appris
« à parler, à penser; j'ai applaudi à ton amour
« naissant pour Jules; j'ai fait tout ce qui était en
« moi pour le couronner. J'ai exposé, j'ai perdu
« ce qui me restait de fortune, uniquement pour
« accroître la tienne, et quand tu peux rele-
« ver l'éclat de ma maison, me replacer au rang
« dont je suis descendu, ajouter à ton propre
« bonheur le sentiment de celui de ton père,
« envers qui tu peux t'acquitter d'un seul mot,
« tu refuses de le prononcer! Une passion, main-
« tenant sans objet comme sans espoir, ferme ton
« cœur à la reconnaissance, à la piété filiale. Sais-
« tu si ce Jules, à qui tu sacrifies ton père, ta
« mère et toi-même, est digne encore de ta ten-
« dresse; si quelqu'une de ces femmes faciles,
« dont Paris abonde, ne t'a pas ravi la sienne;
« s'il tient à toi maintenant par d'autres nœuds
« que ceux de la décence et de la délicatesse,
« qui ne lui permettent pas de rompre ouverte-
« ment un engagement qui a eu une sorte de pu-
« blicité? — Il est fidèle, il l'est, mon père; je
« n'en saurais douter. — Je suppose qu'il le soit.
« Mes droits, ceux de ta mère, ne valent-ils pas
« les siens? Ne sont-ils pas plus anciens et plus
« sacrés? Feras-tu tout pour lui et rien pour nous?
« Faudra-t-il que je meure sans t'avoir vue hono-
« rablement établie? Et que feras-tu, quand tu
« auras perdu tes parens; quand Jules aura cédé

« aux circonstances, à son oncle, qui te rejette,
« et peut-être à son cœur, car cela doit arriver?
« Ton amour passera; tu te trouveras seule; tu re-
« gretteras tes belles années, perdues au sein d'il-
« lusions mensongères; tu vieilliras, sans appui,
« sans consolations, et tu termineras péniblement
« une carrière qu'auront abrégée d'inutiles regrets.
« Mon enfant, j'ai soixante ans d'expérience, et
« tu es encore aux portes de la vie. C'est moi que
« tu dois écouter, et non un cœur exalté, qui te
« fascine la vue, et qui t'empêche de voir les ob-
« jets ce qu'ils sont. Crois-moi, l'amour n'est
« qu'un sentiment passager, et il n'est pas néces-
« saire de le porter en dot à son mari, pour être
« heureuse dans son intérieur. Rends-toi à mes
« raisonnemens, à mes instances; accepte la main
« de M. d'Apremont. — Je ne le peux, mon père.
« — Tu ne le peux, cruel enfant! — Je ne le peux.
« — Sais-tu que j'ai fait plus que tu devais at-
« tendre du meilleur des pères? Ne crains-tu pas
« de lasser ma tendresse et ma patience? — Par-
« don, pardon, mon père. Oui, je vous dois beau-
« coup, oui, j'ai causé votre ruine. Je sens vos
« chagrins, je les partage, et je voudrais pouvoir
« vous obéir. Mais ce malheureux qui est là-bas,
« qui m'adore, quoi que vous en puissiez dire,
« à qui j'ai juré d'être fidèle, qui, à son départ, a
« reçu, devant vous, des sermens que vous n'avez
« pas désapprouvés, ne doit-il pas compter sur ma
« constance? Empoisonnerai-je, en l'abandonnant,

« le reste de sa vie? Lui ferai-je maudire, chaque « jour, celui où il s'est attaché à moi, où il a cru « que l'amour vrai et la bonne-foi ne sont pas des « chimères? Quoi! il aurait jusqu'ici résisté à son « oncle; il aurait refusé pour moi les partis les « plus avantageux, et je lui donnerais l'exemple « de la perfidie et du parjure? Jamais, mon père, « jamais. N'insistez pas, je vous en conjure. Ne « me réduisez pas plus long-temps à la cruelle « nécessité de vous résister. — Ainsi donc, made- « moiselle, vous prenez de vaines déclamations « pour des principes, et une passion insensée est « devenue la règle de vos devoirs. Le mien est « de vous rendre à vous-même, et je le remplirai, « quoi qu'il doive vous en coûter. Obéissez, je « vous l'ordonne. — Je ne le peux, mon père, je « ne le peux. »

Il s'est levé; je l'ai suivi; je suis retombée à ses pieds; il s'est détourné de moi. Je l'ai arrêté par son habit; je me traînais après lui sur mes genoux. Il m'a repoussée avec violence, avec colère; je suis tombée le front sur le parquet; mon sang a coulé; il l'a vu, et il est sorti.

Ma mère est entrée aussitôt. Elle m'a bandé le front. Elle paraissait vivement touchée, et cependant elle m'a intimé, de la part de mon père, l'ordre de ne paraître devant lui que lorsque je serais décidée à recevoir la main de M. d'Apremont.

Ainsi me voilà confinée dans ma chambre! Je

suis punie, et de quoi, bon Dieu! Punie! cette idée est accablante. Ah! Claire, mon père, presque suppliant, avait pris sur moi un ascendant que j'ai eu de la peine à lui cacher. Sa sévérité me justifie à mes propres yeux, et me rend tout mon courage. Qu'on me laisse ici; qu'on m'y laisse toute ma vie. J'y serai à l'abri des persécutions; j'y vivrai entre le portrait et les lettres du bien-aimé; je parlerai de lui à Jeannette; je retrouverai le repos, et la portion de bonheur dont il m'est permis de jouir.

Vil des Audrets! C'est lui qui m'a désignée à M. d'Apremont; qui lui a fait proposer des avantages tels, qu'il n'était pas possible que mon père balançât un moment. C'est lui qui poursuit ce mariage pour me déshonorer, pour outrager son ami. C'est lui qui suscite les persécutions auxquelles je suis en butte, et qui m'a fait tomber dans la disgrace de mes parens. Eh bien, qu'il éloigne de moi M. d'Apremont, et je lui pardonne tout.

Et cet homme, comment persiste-t-il à épouser une fille qui le refuse, qui en aime un autre, qui le lui a dit? Les passions ôtent-elles la raison et le jugement? Comment n'est-il pas révolté de l'idée de posséder un être tremblant, inanimé, dont le cœur le repousse? Lui suffit-il d'arracher les voiles de la pudeur, de l'outrager dans ce qu'elle a de plus secret? Est-ce là de l'amour? C'est la plus barbare, la plus odieuse brutalité.

Et mes parens, ont-ils renoncé à la délicatesse, à l'honneur? Un homme riche se présente; ils ne consultent pas mon cœur. Ils me vendent, ils veulent me livrer. Un tel mariage est une prostitution consacrée par la loi.

Je ne m'étais jamais occupée de ma figure. Je me regarde à présent, et je me déteste. Oui, je suis belle, trop belle. Que ne puis-je inspirer le dégoût et l'ennui à tous les hommes, Jules excepté!

Ma mère vient me voir une fois tous les jours. Jeannette ne me quitte presque pas. Nous parlons amour à l'heure, à la journée. Elle a déja la certitude de devenir mère; un sentiment nouveau l'attache à son mari, et Jérôme paraît l'aimer davantage. Ah! je le crois. Si Jules... Et ce serait M. d'Apremont! Cette pensée m'indigne, me révolte; elle me fait frissonner.

Il est presque toujours chez nous. Il m'a fait demander la permission de me voir. J'ai répondu que je ne peux recevoir dans ma chambre que mon père et ma mère. Ils ne m'ont pas fait dire de descendre; tant mieux : ils m'ont épargné une nouvelle scène douloureuse pour moi, et humiliante pour M. d'Apremont. Il m'a écrit. Il y a dans sa lettre de l'esprit et de la passion, et cependant elle ne m'a pas touchée. Ah! c'est que rien de cet homme-là ne peut arriver à mon cœur.

Dieu! bon Dieu, qu'ai-je lu! Les premières lignes de ta lettre ont porté la désolation et la

mort dans mon sein. Cruelle amie, comment ta main s'est-elle prêtée à tracer de semblables caractères? Tu veux me préparer au coup le plus affreux; tu me supposes le courage de l'attendre et de le supporter. Tu veux opposer mon amour-propre à mon amour. Tu crois que le juste orgueil d'une femme estimable peut s'armer contre son cœur, et le réduire au silence!... Oui, tu es mon amie, puisque tu as la force de me faire pressentir l'affreuse vérité. Mais, Claire, mon amour-propre, ma raison sont muets. Je descends dans mon cœur, et je n'y trouve que l'amour. L'ingrat! son oncle l'a conduit chez madame de Valny, et il y est retourné seul! Il y va tous les jours, et on ne le voit plus chez l'amie de son Adèle. Il est coupable, s'il craint de se présenter devant toi. Mademoiselle d'Apremont aura été enfin frappée de ses graces et de son mérite. Elle veut se l'attacher, et malgré ce que tu lui as dit de cette femme, il ne peut échapper à la séduction. Fille odieuse! une de tes victimes ne s'élèvera-t-elle pas enfin contre toi? Ne mettra-t-elle pas à découvert la noirceur de ton ame? N'aura-t-elle pas le courage de te marquer enfin du sceau de l'infamie, de te forcer à te cacher à tous les yeux? Dis à ce malheureux que je pleure, que je gémis, et que je l'adore. Dis-lui que je refuse une alliance illustre, des tas d'or, une profusion de bijoux, et que c'est à lui que je sacrifie tout cela. Dis-lui que je suis dans la captivité, et que

c'est lui qui m'y retient. Oh! si mon père savait que ses pressentimens peuvent se réaliser demain, aujourd'hui, que peut-être ils le sont déja, avec quelle force il tonnerait contre cette passion insensée, qui, dit-il, ferme mon cœur à la nature, qui me fait manquer à mes premiers devoirs!

Mais non, Jules n'est pas coupable; il ne peut l'être. Ton amitié s'est trop légèrement alarmée. Elle a trop facilement cru aux apparences. Ne peut-il, sans m'oublier, sans me trahir, se livrer aux plaisirs de la société, et quelle femme les répand autour d'elle avec autant de variété que mademoiselle d'Apremont?... Cependant, il y a deux mois, dis-tu, que cela dure... Non, on ne voit pas, pendant deux mois, tous les jours, une femme qui n'attire que par les graces de sa conversation. L'esprit doit fatiguer à la longue, et l'attrait des plaisirs s'use enfin. Ils font naître le besoin de la retraite, et ils rendent plus doux le repos et le recueillement. L'amour seul fixe. Lui seul rend un objet toujours précieux, toujours nouveau.

Horrible anxiété! Qui éloignera les idées qui bouleversent ma tête, qui froissent, qui déchirent mon cœur? Ah! quand la chaîne du malheur se déroule sur nous, elle nous enlace, elle nous presse de toutes parts; le chaînon que nous n'avons pas vu encore succède à celui qui nous blesse. Cette chaîne cruelle s'étend à l'infini. Quelques

êtres en saisissent enfin l'extrémité : il en est pour qui elle n'en a point.

Jeannette entre chez moi. Elle tient une lettre... elle est de Jules. Je tremble en portant la main sur le cachet. Je sens que de cette lettre dépend ou ma vie ou ma mort.

Pourquoi m'écrit-il directement, lui, qui avait solennellement promis à M. de Méran de ne le pas faire? Oh! ce n'est pas pour me parler de son amour qu'il manque à sa parole! Dès longtemps, ton intervention suffisait au soulagement de deux cœurs opprimés... Il ne m'aime plus, il ne m'aime plus. Il me l'écrit, parce qu'il n'a pas osé te le dire.

Depuis une heure, je tiens cette lettre dans mes mains; je la regarde, je pleure sur elle. Que de larmes j'ai déja versées! Comment en trouvé-je encore? Jeannette me soutient, me console; elle me presse de lire, de renaître à l'espoir, et je vois dans ses yeux qu'elle-même n'en a plus... Je frissonne... Je brise enfin le cachet...

Que la terre s'entr'ouvre sous moi... Que la foudre me réduise en poussière... Mon Dieu, ôtez-moi le sentiment de mes maux; terminez mon supplice. Il est horrible, il est au-delà des forces humaines... Jules est infidèle.

Je quitte la plume; je ne peux écrire un mot de plus... Je me meurs...

J'ai été quinze jours sur le bord du tombeau. Une fièvre ardente a failli, cent fois, à rompre

les ressorts de ma frêle machine. Quinze jours d'un délire continuel ont affaissé mes organes, ont anéanti mon entendement. Cependant je suis hors de danger. Vigueur de la première jeunesse, pourquoi m'avez-vous rendue à la vie et à mes maux?

Je ne te dirai rien de plus aujourd'hui. Demain, je tâcherai de reprendre la plume.

Je suis faible, bien faible, et cependant je reviens à toi, mon amie. J'ai tant de choses à te dire. Lorsque ma fièvre s'est calmée, et que mes yeux se sont rouverts, j'ai vu autour de moi mon père, ma mère et M. d'Apremont : tous trois fondaient en larmes. J'ai donné quelques signes de connaissance, et M. d'Apremont s'est retiré aussitôt. J'ai appelé maman d'une voix presque éteinte; elle a poussé un cri de joie. Mon père s'est élancé vers mon lit, il m'a pressée dans ses bras. Ce que la nature a de plus vrai et de plus touchant dans ses expressions; ce que les caresses ont de rassurant; ce que la plus extrême bonté peut prévoir et faire, ils m'ont tout accordé, tout prodigué. Ils n'ont pas nommé M. d'Apremont, et je leur en sais bien bon gré. Ah! que ne peuvent-ils arracher de mon cœur le trait empoisonné! Je le sens, il est là... il y sera toujours.

Au moment où ma maladie s'est déclarée, Jeannette a senti la nécessité d'éclairer ceux qui me donnaient des soins sur la cause et la nature du mal. En perdant l'usage de mes sens, j'avais laissé

tomber à mes pieds la lettre de M. de Courcelles; la bonne jeune femme, l'avait relevée, serrée, et au risque de se faire renvoyer, elle l'a remise à mon père. Cette lettre est trop favorable aux vues de mes parens pour qu'ils marquassent du ressentiment à celle qui l'a reçue, et qui me l'a remise. Ils ont paru croire que ce paquet est le premier qui arrive de Paris à l'adresse de Jeannette. Je présume qu'ils n'en ont pas parlé à M. d'Apremont; ils n'auront pas voulu perdre sa nièce dans son esprit. On a replacé cet écrit dans mon secrétaire. On croit que je la relirai cette lettre cruelle, qu'elle alimentera mon ressentiment. Hélas! elle est gravée dans ma mémoire; elle n'en sortira plus. Jamais mes yeux ne se reporteront sur ces caractères de désolation et d'effroi; mais tu connaîtras les hommes, tu sauras comment m'a traitée celui dont le cœur m'avait paru l'asile de toutes les vertus. J'ai chargé Jeannette de copier cet écrit qui dépose à jamais contre M. de Courcelles. Le voilà, je te l'adresse; lis, Claire, et dis-moi comment je ne suis pas morte.

«MADEMOISELLE,

« C'est un coupable, tourmenté, bourrelé par le remords, qui ose vous écrire, et vous dévoiler l'affreuse vérité. Je n'implore pas votre indulgence: j'ai élevé, entre vous et moi, une barrière qu'il n'est plus en votre pouvoir de franchir. Je veux

seulement que vous sachiez combien j'étais étranger au crime; combien j'étais loin de prevoir celui que j'ai commis, à quel degré d'oubli de soi-même l'homme sans défiance peut être entraîné.

« J'ai trahi mes sermens et mon cœur, ce cœur qui vous a oubliée un moment, et qui est encore plein de vous. J'ai trahi la beauté, la candeur, tous les sentimens, toutes les qualités qui font une femme accomplie; il ne me reste plus qu'à briser votre cœur, et la fatalité, qui m'a poursuivi sans relâche, m'en impose la loi cruelle. Il faut que je parle ou que je sois à vos yeux le plus vil de tous les êtres. Je peux tout supporter hors votre mépris, et le mérite-t-il réellement celui qui est tombé dans un abîme, qu'il n'a pas eu le temps de voir, qu'il n'a pu éviter?

« Madame de Villers vous a probablement appris qu'en arrivant dans cette ville j'ai été, en quelque sorte, forcé de voir mademoiselle d'Apremont. Sans cesse entourée d'une cour brillante, elle s'occupait peu de moi, peut-être parce que je ne lui marquais que des égards, dont un homme, bien né, ne se dispense jamais envers une femme. Elle a accompagné M. d'Apremont aux eaux de Bagnères; une partie de ceux qui cherchaient à lui plaire, l'y ont suivie. Je m'en suis applaudi. Je connaissais les vues de mon oncle; j'espérais qu'elle ferait un choix, et j'étais certain de n'en pas être l'objet.

« Elle est revenue inopinément à Paris, avec

madame de Valny. Quelques mois auparavant elle n'avait pas produit sur moi la plus légère impression. J'avais entendu parler d'elle d'une manière peu avantageuse; vos lettres à madame de Villers, en me donnant des détails circonstanciés sur ce qui s'est passé à Velzac, m'ont dévoilé les causes secrètes de ce retour précipité. L'amour constant que je nourris au fond de mon cœur; l'espoir de surmonter un jour les obstacles, qui se sont élevés entre vous et moi, tout concourait à me persuader que mademoiselle d'Apremont ne pouvait être dangereuse pour moi. Voilà ma faute, la seule que j'aie à me reprocher. C'est ma présomption qui m'a perdu. Le reste a été le résultat cruel des circonstances et non de ma volonté.

« Le caractère de madame de Valny, son amabilité, son opulence, font de sa maison le rendez-vous de la meilleure compagnie. Mon oncle m'a proposé de me présenter chez elle. Je sentais que cette dame n'était que le prétexte; que le but de M. d'Estouville était de me rapprocher de mademoiselle d'Apremont. D'après mon opinion bien prononcée, et ma folle confiance dans mes forces, je n'ai pas résisté; je me suis laissé conduire.

« Madame de Valny, légèrement incommodée ce jour-là, n'avait pas voulu recevoir. Mon oncle est son ami depuis de longues années : nous avons été admis.

« La conversation a d'abord été générale. Bientôt M. d'Estouville s'est attaché à madame de Valny.

J'étais auprès de mademoiselle d'Apremont : pouvais-je ne pas lui dire quelque chose? Elle a relevé mon premier mot ; l'entretien s'est animé, elle l'a soutenu avec les graces et l'imagination brillante que vous lui connaissez. Elle ne parlait qu'à mon esprit ; mais vous savez combien le sien est attirant : je me laissais aller au charme de l'entendre.

« Un malheureux livre m'a fait retourner là le lendemain. Je connais l'auteur, j'en parlais avec éloge ; elle a voulu lire l'ouvrage ; je le lui ai porté. Pourquoi suis-je rentré dans cette maison ?

« Madame de Valny était dans son appartement. Mademoiselle d'Apremont m'a reçu ; elle était seule. Nous n'avions rien de particulier à nous dire ; j'ai ouvert ce livre. Il traite de l'amour, il en parle avec une chaleur et une vérité... Il le peint tel que vous me l'avez inspiré... ah ! tel que je le sens encore. Je lisais, elle paraissait attendrie ; j'ai vu une larme mouiller sa paupière. Je me suis dit : elle a de la sensibilité ; elle en a trop, on le croit, mais que m'importe ?

« Un passage, plein de force et du plus touchant intérêt, a fait tomber le livre de mes mains, et je jure, par l'honneur, par ce qu'il y a de plus sacré, qu'en ce moment j'étais tout à Adèle. Mademoiselle d'Apremont m'a regardé... comme vous m'avez regardé quelquefois. Le bout de ses doigts effleurait mes genoux. Le livre était tombé entre nous deux... elle s'est baissée, elle l'a relevé. En se baissant elle m'a laissé entrevoir... c'était là le

piége. Je devais le sentir, l'éviter... je suis resté.

« Elle a parlé; elle s'est étendue sur ce qu'elle appelle ses étourderies; elle a exprimé des regrets sur de beaux jours perdus dans l'indifférence, et les plaisirs bruyans. Elle a dit sentir maintenant combien il doit être doux d'aimer exclusivement un être qui lui rendrait tout le bonheur qu'elle s'efforcerait de répandre sur sa vie. Son accent, son maintien, ses mouvemens, tout était grace et volupté. Il était temps que ma mémoire me servît. Je me suis rappelé ce que vous avez écrit à madame de Villers. Adèle ne peut tromper, ai-je pensé. Votre nom, votre candeur, votre amour, le mien, m'ont rendu à moi-même. J'ai voulu vaincre, et je me suis levé.

« Déja? m'a-t-elle dit avec un ton si doux! — « Mon oncle est seul, mademoiselle; permettez « que je lui donne le reste de la soirée. — Je vais « demain à la noce de mademoiselle de Bourg-« neuf: refuserez-vous de me donner la main? » J'ai répondu par une profonde inclination; ce n'était pas m'engager : j'étais maître encore du parti que je voudrais prendre. Je suis sorti, déterminé à ne plus reparaître chez madame de Valny.

« Cependant j'ai des sens; ils sont neufs, irritables, impérieux. Je les ai toujours maîtrisés près de vous, parce que je vous adore. Mademoiselle d'Apremont ne m'inspirait ni estime, ni respect. Je ne voyais en elle qu'une femme coquette, mais charmante. Je la croyais parvenue au point où

on ne pouvait plus la perdre. Ma cruelle imagination me la représentait sans cesse, baissée, relevant ce livre. La délicatesse ne s'armait pas contre mes désirs... Que vous dirai-je ?... Le lendemain, à la nuit tombante, j'étais chez madame de Valny.

« Mademoiselle d'Apremont m'attendait. Elle était parée de tout ce que l'art peut ajouter à la belle nature. Nous sommes montés en carrosse.

« Je lui donnais la main. Elle est entrée au salon, avec la démarche d'une femme sûre de fixer tous les yeux, et tous les cœurs. De ce moment, les hommes n'ont vu qu'elle, et elle paraissait ne voir que moi.

« Personne ne danse comme elle. Je ne me lassais pas de la regarder. Bientôt j'ai envié aux autres l'avantage de la faire briller. Je ne danse pas bien, et je n'ai pu résister au désir de paraître à côté d'elle. Étrange, détestable faiblesse, qui a préparé mes malheurs... et les vôtres, si vous pouvez conserver pour moi un reste de tendresse.

« On a joué une valse, danse perfide, que toute femme honnête doit s'interdire. Hé! pourquoi l'ai-je dansée? Je tenais une de ses mains; l'autre reposait sur mon épaule. Vingt fois son sein a effleuré ma poitrine; vingt fois j'ai senti son cœur battre contre le mien. Je n'étais plus à moi : il aurait fallu être un ange, pour résister à l'ivresse qu'elle sait inspirer. La valse a fini. Je lisais dans ses yeux le désir qui me dévorait. Le même délire

nous a égarés l'un et l'autre. Au milieu de l'espèce de désordre, qui règne toujours dans une assemblée nombreuse, lorsqu'on cesse de danser, et que les gens, impatiens d'attendre, s'empressent de prendre leurs places, sans nous être dit un mot, sans aucun projet, peut-être sans y avoir pensé, nous nous sommes trouvés à l'extrémité de l'appartement, dans un cabinet... L'occasion, l'isolement absolu, la sécurité qu'il fait naître....

.....

« Je l'avais mal jugée. Elle avait toujours été sage; elle venait de cesser de l'être pour moi. Revenu à moi-même, j'ai senti l'énormité de la faute que je venais de commettre envers vous, et j'ai eu la cruauté de la lui reprocher. Ses larmes ont coulé, et sa douleur n'était pas feinte. J'ai résisté à ce que ce spectacle avait de touchant. Je me suis arraché de ses bras; j'ai fui par un escalier qui s'est trouvé devant moi; je suis sorti de l'hôtel; j'ai couru me renfermer dans mon appartement.

« Je croyais y échapper à moi-même. C'est là que le voile de l'illusion est tombé; c'est là qu'Adèle, ses charmes, ses qualités, sa constance et mes sermens m'attendaient; c'est là que le remords s'est fait entendre, qu'il a déchiré mon cœur. J'ai passé une nuit cruelle, et le matin, accablé, anéanti, j'ai senti le besoin de rafraîchir mon sang; j'ai erré par les rues, et je suis entré, je ne sais par où, dans les Champs-Élysées. La scène de la nuit s'est présentée à mon souvenir, et m'a torturé

d'une autre manière. Elle était sage, elle était sage, répétais-je sans cesse, et je l'ai traitée avec une brutalité sans exemple; ne lui dois-je pas une réparation? Je me suis jeté dans un fiacre; je me suis fait conduire chez madame de Valny.

« Cette dame est d'une faible santé. Une nuit de veille l'avait affaiblie; elle n'était pas visible; c'est ce que je désirais. Je voulais voir mademoiselle d'Apremont, m'expliquer avec elle, lui parler de l'amour qui m'attache à vous, de l'impossibilité d'être jamais à une autre. Elle a paru. « Je « vous attendais, m'a-t-elle dit, du ton le plus « doux. Si vous n'étiez venu, j'étais la plus mal- « heureuse des femmes, et vous le plus ingrat et « le plus coupable des hommes. Je vous pardonne « la manière cruelle dont vous m'avez traitée hier, « parce que vous aimez ailleurs. Je sais que cet « amour a produit la résistance que vous avez op- « posée jusqu'ici à votre oncle et au mien. Je n'en « connais pas l'objet; M. d'Estouville a été, à cet « égard, d'une discrétion que rien n'a pu vaincre. « D'ailleurs, le nom de la jeune personne est in- « différent pour mon oncle et pour moi. Mais « puisque votre amour n'est pas éteint, pourquoi « avez-vous abusé de celui que j'ai pour vous, et « que je n'ai pu vous cacher? Pourquoi avez-vous « provoqué ma première faiblesse, pour me la re- « procher ensuite avec des expressions outra- « geantes? Jugez-vous, et répondez-moi. »

« Que pouvais-je lui dire? vous nommer eût

été vous compromettre, sans aucun but avantageux pour vous, ni pour moi. Je me suis borné à des excuses que je lui devais sous tous les rapports. Elle m'interrompait souvent, pour m'adresser de ces choses flatteuses et tendres, auxquelles il est impossible à un homme de résister. Son ressentiment était éteint; il n'y avait plus de place dans son cœur que pour l'amour. Elle s'y livrait avec cet abandon qui doit être naturel à une femme qui a été faible une fois, et qui aime... Nous étions sur une ottomane.....

.....

« Une première faute produit les regrets; la seconde les éteint. Je vous ai oubliée, Adèle, je l'avoue dans l'amertume de mon ame. Oui, je vous ai oubliée; j'ai cessé de voir madame de Villers, qui eût pu me rendre à vous. J'étais infidèle; j'ai voulu continuer de l'être; j'ai été tous les jours chez madame de Valny.

« Jour terrible, jour de désolation, de désespoir, où elle m'a appris les suites qu'ont eues nos fréquentes entrevues, et qu'il m'était si facile de prévoir! Les agrémens de mademoiselle d'Apremont, la facilité du triomphe, ma jeunesse, la fatalité m'ont perdu, perdu sans retour.

« Avez-vous de l'ambition, m'a-t-elle dit? vous « pouvez former une alliance illustre. Tenez-vous « à la richesse? je vous offre cent mille livres de « rente, et j'en attends beaucoup plus de mon « oncle. Voulez-vous être aimé? je ne peux vous

« exprimer combien vous m'êtes cher. Mon ami, « vous ne déshonorerez pas la petite nièce des « comtes d'Armagnac, de ces malheureux qui, « long-temps persécutés, ont balancé avec éclat « la fortune de leurs souverains; vous n'abandon- « nerez pas la mère de votre enfant; vous n'aban- « donnerez pas l'être infortuné qui n'a pas de- « mandé à naître, et à qui vous devez un état. »

« Ma tête était tombée sur ma poitrine. J'écoutais; je ne répondais pas. Je voyais le mur impénétrable qui s'élevait entre Adèle et moi. Je la voyais irritée, maudissant le moment où elle a connu l'amour, où elle a répondu au mien. Je descendais dans mon cœur; je n'y trouvais qu'Adèle. Mais aussi ce cœur, plein de vous, répétait ces mots accablans: *Vous n'abandonnerez pas cet être infortuné qui n'a pas demandé à naître, et à qui vous devez un état.*

« Effrayé de ma position, tremblant de vous perdre, entraîné par l'honneur et la nature, j'ai passé trois jours dans les combats et l'irrésolution. J'ai commis le crime, me suis-je dit enfin; je dois en supporter la peine. Non, je n'abandonnerai pas mon enfant.

« J'ai vaincu l'amour et moi-même; j'ai demandé à mon oncle la main de mademoiselle d'Apremont. Il m'a embrassé en versant des larmes de tendresse. Hélas! il ne sait pas que je sacrifie plus que ma vie : je lui ai caché le fatal secret; j'ai respecté celle à qui je vais m'unir.

« Il a craint sans doute que je retirasse la parole que je lui avais donnée : il a pressé les dispositions, avec une activité, qui ne m'a pas laissé le temps de me reconnaître. Le consentement de M. d'Apremont est arrivé ce matin... quand vous lirez cette lettre, je serai marié.

« Marié ! et ce n'est pas à vous ! Malheureux que je suis ! je souffre, je pleure, et je ne meurs pas ! Plaignez-moi, Adèle, si vous pouvez prendre encore quelque intérêt à mon sort.

« Je vous devais ces détails. Épouser mademoiselle d'Apremont, sans vous dévoiler mes motifs, c'était me rendre vil à vos yeux. Je n'aurais été pour vous qu'un insensé, ou qu'un monstre d'ingratitude, et, je vous le répète, mademoiselle, il m'est impossible de renoncer à votre estime.

« Permettez-moi de vous demander une grace; c'est probablement la dernière que vous m'accorderez : je vous ai confié la réputation de madame de Courcelles; n'abusez pas de ce dépôt, je vous en supplie. Ne la réduisez pas à rougir devant madame de Villers. »

CHAPITRE XVII.

On a pu le prévoir.

Jamais, t'ai-je dit, Claire, mes yeux ne se reporteront sur ces caractères de désolation et d'effroi. Une force irrésistible m'entraîne à mon se-

crétaire ; je reprends la lettre fatale ; j'en pèse les circonstances, les moindres expressions. Elle allume ma colère ; elle excite ma pitié ; je suis maintenant le jouet de toutes les passions.

Le malheureux ! il a voulu que je crusse qu'il était étranger au crime ; qu'il était loin de le prévoir. Ah ! il a tout senti, tout jugé d'avance. Il a voulu succomber ; il a péri ; il m'a entraînée dans l'abîme.

Homme de mauvaise foi, n'avais-tu pas lu ce que j'écrivais de cette fille à madame de Villers ? Ne devais-tu pas craindre ces agrémens, ces qualités brillantes, auxquelles tu savais qu'on ne résiste pas ? Tu t'es rendu au premier mot de ton oncle ; tu t'es laissé conduire chez madame de Valny ; tu t'es empressé d'y retourner.

Tu attribues ta perte à un malheureux livre ! Excuse frivole, misérable, inadmissible. Une femme se baisse devant toi, et le souvenir de quelques charmes, aperçus à la dérobée, te poursuit jusque dans ton sommeil ! Déja l'infidélité était commise ; elle était au fond de ton cœur.

Tu as des sens, dis-tu ? Eh ! n'en ai-je pas aussi, et ont-ils jamais parlé pour un autre que toi ? La force, que ton sexe s'attribue, ne doit-elle pas lui rendre la victoire plus facile ? N'avez-vous pas, au moins, les mêmes moyens que nous de résister ? Dis qu'il te fallait des plaisirs. Ingrat, tu as pu les goûter, lorsque tu me savais malheureuse, souffrante, pleine de ton image et d'amour ?

Tu passes les jours entiers auprès de l'enchanteresse. Elle te marque des regrets de sa conduite passée; elle exprime le désir de te fixer. Aussitôt ton amour-propre jouit; ton imagination s'allume. Tout en elle, t'écries-tu, *tout est grace et volupté.* Méchant, aurais-tu rien vu de tout cela, si tu n'avais cessé de m'aimer? Il y avait des jeunes gens au château d'Apremont. J'aurais pu en remarquer quelqu'un, aussi intéressant que toi peut-être, et meilleur sans doute. Je ne leur ai pas accordé un regard; j'aurais cru te faire un larcin. Mes désirs, mes vœux, mon cœur, mes pensées, tout était à toi, exclusivement à toi, et tu me trahissais!

Tu conduis cette femme à une noce! Tu oses valser avec elle, et me peindre les sensations que tu as éprouvées! Ignorais-tu que la valse est fille de la licence? Et que devais-tu penser d'une femme qui faisait battre *son cœur contre le tien; dont le sein effleurait ta poitrine; dont la main caressante errait sur toute ta personne? Il aurait fallu être un ange pour lui résister!* Eh! qui t'obligeait à soutenir un combat inégal? Perfide, il fallait fuir. Il en était temps encore.

Elle était vierge, dis-tu? Est-il possible d'avoir tous les vices? Le libertinage est le seul qui lui manquait. L'insensibilité, la dissimulation, l'astuce, la perfidie, la cruauté, ne suffisent-elles pas pour déshonorer une femme?

Tu gémis maintenant, tu te désespères, tu ne

meurs pas. Eh pourquoi le coupable mourrait-il? Vis, pour souffrir et me regretter. Ai-je pu mourir, moi, qui suis innocente, et qui pouvais espérer de voir finir mes douleurs?

Tu me parles de ton amour! Eh? que m'importe maintenant que tu m'aimes ou non? Éteins cet amour, si vraiment il t'en reste quelque chose: il te rendrait plus malheureux, sans adoucir mon sort, et j'ai encore la bonté de te plaindre.

Tu veux que je me taise avec madame de Villers! Hé, pourquoi mon amie ignorerait-elle quelque chose? Où chercherai-je des consolations, si ce n'est dans son cœur? *La réputation de la femme*, perfide, en a-t-elle une à perdre?

Claire, cette fille a senti la nécessité de former un établissement qui, sans la rétablir dans l'estime de tout le monde, la rendît en quelque sorte indépendante de l'opinion. Elle a tout calculé, tout préparé; elle avait marqué le moment de la défaite de M. de Courcelles. Elle ne l'aime pas, elle le trompe; elle l'a trompé jusque dans ses bras. Elle sera son fléau.

Oh! s'il était vrai que la figure enchanteresse de M. de Courcelles; que son doux sourire; sa voix pénétrante pussent agiter pour la première fois le cœur de cette femme! Si elle se pénétrait de cette vérité, qu'épouser un homme, c'est se charger du soin de son bonheur, je lui pardonnerais ses intrigues, sa bassesse. Mais lui!... Claire, lui!... Non, je ne peux lui pardonner.

Oh, mon amie, quel cœur il a déchiré! tu y as toujours lu comme moi-même; tu en connais les replis les plus cachés : il est inutile que je m'étende sur ce sujet.

Mon père a senti, hier, une légère indisposition, qui semble prendre aujourd'hui un caractère plus sérieux. Jérôme est allé à Tarbes chercher un médecin.

Je me suis établie dans la chambre de M. de Méran. Je suis bien faible encore; mais je m'empresse de lui rendre tout l'intérêt, tous les soins qu'il m'a prodigués.

MM. d'Apremont et des Audrets sont venus le voir aujourd'hui. Je me suis félicitée de ce qu'ils étaient deux : il est des choses dont on n'aime pas à parler devant un tiers. Aussi M. d'Apremont ne m'a rien adressé de particulier. J'ai plusieurs fois surpris dans les yeux de des Audrets... Hé, que m'importe comment un homme me regarde? Je le méprise, il ne peut être dangereux pour moi : maman me l'a dit.

Le médecin est arrivé; il a trouvé de la fièvre au malade; il présume que cela n'aura pas de suite. Il a cependant prescrit quelques remèdes. Il doit revenir demain.

Mon père a exigé que je me retirasse à dix heures du soir. Je ne me sens pas en état de résister à des fatigues soutenues, et j'ai cédé. Pourquoi me suis-je rendue? A quoi, désormais, peut me servir la vie?

Claire, ma bonne amie, la nuit a été mauvaise, très-mauvaise; la fièvre a considérablement augmenté. Jeannette m'a dit en confidence qu'il y a eu du délire. Ce matin, maman a voulu m'interdire l'entrée de la chambre de mon père. J'ai résisté à ses prières, à ses ordres; j'ai repris la place que m'ont marquée la nature et le devoir.

M. d'Apremont est revenu; il était seul. Il a parlé avec éloge de ma persévérance, de mon active sollicitude. Quelles femmes a-t-il donc vues, si le respect et l'amour filial lui paraissent des qualités?

J'entends une voiture... C'est le médecin... Je cours au-devant de lui. Je lui rends ce que m'a dit Jeannette, ce qu'elle a cru devoir cacher à maman. Je l'observais en lui parlant; j'ai surpris un mouvement de tête, qui n'annonce rien de bon.

Il est monté; il a examiné le malade; il a écrit. Il nous a ensuite priées, maman et moi, de passer avec lui dans une chambre voisine. Là, il nous a déclaré que la maladie est inquiétante, et qu'il est prudent de nous éloigner. M'éloigner de mon père malade! Qui donc prendra soin de lui? Des étrangers? Je ne le souffrirai pas. Pourquoi exposerait-on Jeannette plutôt que moi? Qui l'oblige au sacrifice de sa vie? Elle y tient par l'amour et le bonheur: la mienne ne peut être qu'une longue suite de peines. Puissé-je la perdre, en remplissant le plus sacré des devoirs!

La discussion a été longue et vive. Je ne sais si mon père a entendu quelque chose; mais quand j'ai repris ma place près de lui, il a avancé la main; il a rencontré la mienne; il l'a portée sur ses lèvres; il l'y a long-temps pressée, et son œil me disait affection et reconnaissance. Je me suis penchée sur son lit; je l'ai tendrement embrassé. Maman m'a tirée avec force; je me suis éloignée de quelques pas. Les yeux attendris de mon père me suivaient; ils semblaient me rappeler. Je me suis approchée; maman avait pris ma place. Je suis restée debout à côté du lit. On a senti que j'étais irrévocablement décidée. On m'a approché un fauteuil.

Le mal a sensiblement augmenté pendant la journée. On a renvoyé à Tarbes. Le médecin est ici. Il ne s'éloignera que lorsqu'il n'y aura plus rien à craindre.

Il est minuit. J'ai consenti à me retirer, et je t'écris à la hâte. Je suis accablée; j'ai besoin de repos.

La nuit a été cruelle. Il n'a pas eu un moment de calme, et il a constamment déliré. Il ne m'a reconnue que vers huit heures. O mon Dieu! mon Dieu! Je croyais avoir tout perdu : je sens à présent ce que vaut un père. Mon dieu, conservez-le moi.

Une berline à six chevaux entre dans la cour... C'est la livrée de M. d'Apremont. Il descend de la voiture; il a avec lui un homme que je ne con-

nais pas... Oh! mon amie, il a su qu'un célèbre médecin de Paris était à Baréges. Il n'a voulu s'en rapporter qu'à lui; il a couru toute la nuit; il a crevé deux chevaux; il ramène l'espérance dans nos cœurs. Je n'ai pu résister à un pareil trait : je me suis jetée dans ses bras.

Je me suis reculée, confuse de ce que je venais de faire. J'ai senti l'avantage que j'avais donné sur moi; j'ai pâli, j'ai rougi... « Ne vous alarmez pas, « mademoiselle, m'a-t-il dit, du ton le plus mo- « deste. Je n'ai pas reçu comme une faveur ce « qui ne pouvait être qu'un hommage de la piété « filiale. »

Le médecin de Paris a blâmé le traitement qu'on a fait suivre à mon père. Il a prouvé à son confrère de Tarbes qu'il s'est complétement trompé. Vingt-quatre heures plus tard, a-t-il dit à maman, il n'y avait plus de ressources. C'est donc à M. d'Apremont que je devrai la vie de mon père. A M. d'Apremont!

Pourquoi prononcé-je son nom avec amertume? Quel tort a-t-il envers moi, que celui de m'aimer, et de prétendre à ma main?

Le médecin de Tarbes s'est retiré confus, et un peu mécontent, je crois, quoique maman l'ait noblement récompensé. Celui de Paris voulait indiquer par écrit ce qu'il faudra faire, selon les accidens qui peuvent arriver, et il se proposait de retourner à Baréges, où il a des affaires importantes. M. d'Apremont l'a tiré dans l'embrasure

d'une croisée; il l'a prié, pressé de rester. « Dix « mille francs, si vous le sauvez, a-t-il dit à demi- « voix. » Le médecin s'est rendu. Que n'obtient-on pas avec de l'or?

M. d'Apremont a-t-il cru que je ne l'entendais pas, ou veut-il me forcer à la reconnaissance? Ah! n'examinons ni le motif du bienfait, ni la main d'où il part. Qui fait le bien est toujours respectable; il l'est surtout pour ceux qu'il a servis.

Jeannette est venue me prier de trouver bon qu'elle me relevât pour une heure. Je suis montée à ma chambre. Ma cruelle imagination m'a rappelé la lettre fatale. Je l'ai reprise; je l'ai mise à côté de son portrait. Quel contraste, bon Dieu! Est-ce bien lui qui a tracé ces caractères déchirans? La candeur, la bonne foi et l'amour respirent dans ce portrait; ses yeux sont tournés vers les miens, et des traits de feu s'en échappent; sa bouche me sourit... Peinture mensongère, qui le représente tel qu'il fut pour moi!... Ce sourire, cette expression de physionomie, tous les sentimens qu'il m'avait voués, s'adressent maintenant à une autre. Au moment où j'écris, l'artificieuse le presse peut-être dans ses bras. Peut-être, en recevant ses caresses, insulte-t-il à ma douleur. Cette idée est mortelle; je veux lui échapper... Elle me poursuit sans relâche; elle me fait souffrir horriblement. L'affreuse jalousie s'est emparée de mon cœur. Je suis en proie à tous les tourmens de l'enfer.

Je me réfugie auprès de mon père; j'oppose la piété filiale à l'amour. Qui l'emportera, bon Dieu?...

. . . . . .

Depuis vingt-quatre heures, il ne m'a pas été possible de prendre la plume. Les événemens se sont succédés avec une rapidité... Tout est fini pour moi. L'horrible sacrifice est consommé.

Le médecin avait enfin décidé que les ressources de l'art étaient épuisées; qu'il n'y avait plus d'espérance que dans la nature, et qu'une crise heureuse pouvait seule sauver le malade. Maman et moi avions fondu en larmes, en écoutant cet arrêt. « Une crise heureuse! s'est-elle écriée. Une « crise heureuse! Adèle! N'entends-tu pas? Ne « sens-tu pas que toi seule peux la déterminer? « — Moi, maman! Ordonnez, ordonnez. — M. d'A- « premont a des droits à notre éternelle reconnais- « sance; ton mariage avec lui comblerait tous les « vœux de ton père. Si cette union ne le rend « pas à la vie, elle rendra du moins ses derniers « momens moins cruels. Jules t'a donné l'exemple « du courage; il s'est sacrifié à son enfant; es-tu « incapable de te dévouer pour ton père? Adèle, « le laisseras-tu mourir? » Je ne réponds plus; je n'écoute plus rien. Je rentre dans la chambre de mon père. Mes bras sont étendus vers lui; mon sein palpite; ma tête est exaltée; un saint enthousiasme s'est emparé de moi; l'amour est oublié. « Vivez, mon père, vivez pour former des « nœuds qui vous paraissent si désirables : je me « donne à M. d'Apremont. »

Une révolution subite s'opère dans tous les traits du malade; ses yeux peignent la satisfaction dont son cœur est pénétré. Il me devra encore des jours heureux, dit-il; je suis son sauveur, son ange tutélaire. La crise désirée commence. Puisse-t-elle se terminer heureusement!

Oh! mon amie, on savait trop que je ne résisterais pas aux puissans motifs qu'on opposerait à mon cœur. Toutes les dispositions étaient faites, Claire. Maman tire une sonnette: M. d'Apremont, le maire de Velzac, le curé, un notaire, des témoins paraissent à l'instant. Tous les yeux sont fixés sur moi; un morne silence règne dans l'assemblée. Un froid mortel me glace; ma langue se refuse à répéter le consentement que je viens de donner; je le balbutie. On me fait signer au contrat, sur les registres de la municipalité; je prononce le *oui* fatal. Je le prononce, à genoux, à côté du lit de mon père... Partout ailleurs je me serais rétractée.

C'en est fait, c'en est fait. Je ne peux t'en dire davantage... Je t'écrirai demain.

Le noble orgueil de sauver mon père; la satisfaction que j'éprouvais en le voyant revenir à la vie; ses tendres caresses, celles de maman, tout avait concouru à soutenir mon courage. La cérémonie était à peine terminée, que je suis revenue sur moi-même, et ce moment a été affreux. J'ai regardé M. d'Apremont; j'ai frémi, en pensant aux droits que je venais de lui donner. Hélas!

Claire, ce *mot*, si doux à prononcer, quand on s'unit à ce qu'on aime, est inséparable pour moi de l'idée d'un éternel et insupportable esclavage. Je ne sais si M. d'Apremont a l'art de lire dans les cœurs; mais il s'est approché de moi avec bonté; il m'a protesté qu'il ne veut rien tenir du devoir; que son intention est de me mériter avant de m'obtenir; il m'a conjurée de modérer mes alarmes; de ne pas me faire, de notre union, une image déchirante pour moi et injurieuse pour lui. Sa douceur, sa modération m'ont tiré des larmes, et ne me l'ont pas fait paraître plus aimable : Claire, on ne peut aimer qu'une fois. Un profond soupir s'est échappé de mon sein. Tu sais à qui il était adressé. Puisse-t-il être le dernier que je donne à de bien cruels, à de bien chers souvenirs.

Les portes se sont ouvertes tout à coup. Des femmes, chargées de présens, se sont présentées. Ce que l'art a produit de plus riche et de plus élégant, en étoffes, a été déployé devant moi. Des écrins, garnis de pierres précieuses, variées presque à l'infini, m'ont été présentés. Maman m'essayait ces parures les unes après les autres; elle me conduisait devant une glace; elle me faisait remarquer l'effet de chaque diamant. Je ressemblais à ces victimes, qu'on pare avant que de les égorger. Un sourire de dédain m'est échappé. M. d'Apremont m'a devinée; il s'est approché de moi. « Je sais, m'a-t-il dit, que rien ne peut « vous embellir. Mais consentez à faire valoir ces

« objets, dont ma tendresse se plaît à vous offrir « l'hommage. » Un coup d'œil de reconnaissance a été ma réponse; il m'a baisée au front, et s'est allé asseoir à l'extrémité de la chambre.

Mon père me regarde avec une complaisance, un orgueil!.. Dans toute autre circonstance j'aurais ri de moi-même. Figure-toi une poupée, surchargée d'ornemens, par un enfant sans goût et sans adresse, et tu auras une idée de ce qu'était ton amie. Des boucles d'oreilles superbes, et un bonnet de nuit; un riche collier sur une guimpe de percale; une ceinture en brillans sur une robe d'indienne; des aunes du plus beau point d'Angleterre chiffonnées autour de mes bras, attachées précipitamment en plusieurs rangs sur le bas de ma robe. Je me faisais pitié, et je gardais ce ridicule accoutrement, pour ne pas déplaire à M. d'Apremont. Je lui dois des égards et de l'obéissance : c'est tout ce que je peux lui accorder.

Encore un écrin! Quand cela finira-t-il? On tire de celui-ci des bracelets enrichis de gros brillans. Sur l'un, est le chiffre de M. d'Apremont et le mien; sur l'autre est son portrait! Je peux, je dois porter celui d'un homme que je n'aime pas, et cette image vivante d'un objet qui me fut long-temps cher, que je n'ose plus nommer, reléguée au fond d'un secrétaire... Je te la renverrai, mon amie; ce sera le premier sacrifice que je ferai au devoir. Oh, combien j'en aurai à lui faire! Le plus cruel de tous est celui que M. d'Apremont

désire peut-être avec ardeur, qu'il a le droit d'exiger... Quoi, un *mot* me met à la disposition de cet homme, et des sermens d'amour, mille fois répétés, n'ont rien fait pour mon bonheur?.. Ne pensons plus à cela.

Il prend mes mains; il couvre mes doigts de bagues; il les en couvre jusqu'à la première phalange; il croit les baiser; il ne baise que des cailloux. Avec quelles délices je les ai abandonnées, ces mains, à cet autre qui eût regretté d'y trouver quelque chose qui ne fût pas elles! Claire, je reviens toujours à ce malheureux. Ce moment est celui des comparaisons. J'en fais de bien affligeantes, et ce sujet est inépuisable : apprends-moi donc comment on oublie.

On sert un joli dîner près du lit de mon père. M. d'Apremont me demande la permission de se placer auprès de moi. Il sait bien que je n'ai rien à lui permettre, rien à lui interdire. Le médecin offre un blanc de poulet à mon père. Il prétend que la santé revient vite, quand le cœur est satisfait. Je vois, de moment en moment, cette maxime se confirmer. M. de Méran est bien faible; il le sera long-temps; mais les symptômes effrayans disparaissent; sa conversation est suivie; elle est attachante. Je ne peux me dissimuler que je dois sa vie à M. d'Apremont. Je fais un effort sur moi-même; je lui rends le baiser qu'il m'a donné sur le front. Ce baiser paraît le combler de joie, et il froisse mon cœur.

Maman annonce un poète aimable. Qui ne croirait, en voyant mes atours, que je suis heureuse, parfaitement heureuse? Le vulgaire admire un palais éclatant d'or; il ne sait pas que les soucis l'habitent, et que le bonheur peut se rencontrer sous le chaume. Je l'y aurais trouvé, ou je l'y aurais fait naître : mon père ne l'a pas voulu... Il vit; je m'attache à cette idée; elle seule peut me soutenir.

Mais quel est ce poète? C'est l'homme qui foule aux pieds tous les principes, et pour qui l'amitié n'est qu'un vain nom. Il a célébré dans ses vers l'hymen et ses douceurs. Il ose me féliciter, et il sait que je suis la plus malheureuse des créatures! Perfidie de la part de M. de Courcelles; égoïsme de celle de M. d'Apremont; adulation et mensonge dans la bouche de des Audrets, voilà ce que j'ai vu, ce que je vois; voilà les hommes que j'ai connus, et ceux avec qui je suis condamnée à vivre!

Ah! ce n'est pas ainsi que je peindrais l'hymen. Je placerais une colombe sur un autel; un vautour lui arracherait le cœur; le sang de la victime éteindrait le flambeau... Éloignons ces idées funestes.

La nuit approche, et ses ténèbres me glacent d'effroi. Claire, tu as fait un sacrifice; il ne t'a rien coûté; tu l'offrais à l'amour. Et moi, moi!..

On me permet de quitter enfin les ornemens dont je suis chargée. Je les avais pris à regret, et

je souffre de m'en voir dépouillée. Il me semble que chaque objet qu'on m'ôte, est une barrière de moins aux désirs de l'homme qui peut tout, qui voudra tout; devant qui je serai forcée de dévorer mes larmes; qu'il me faudra feindre d'aimer. Feindre l'amour; tromper un homme, auquel on s'est donné pour des titres, pour de l'or, c'est une véritable prostitution.

M. d'Apremont annonce qu'il va retourner au château. Maman me fait un signe; je me lève. « Restez, me dit-il avec la plus grande bonté; res-« tez, mon amie, auprès de votre père. Demain, « il sera en état d'être transporté. Vous l'établirez « chez moi, et vous y prendrez la place qui vous ap-« partient. » Un malheureux, battu de la tempête, qui voit la mort sous ses pieds, et à qui on donne un frêle esquif, renaît à l'espoir pour quelques instans encore. Ainsi ton amie s'est trouvée heureuse, dans son désastre, de gagner une nuit, une journée.

Je ne suis plus nécessaire à M. de Méran. Je rentre dans ma chambre, dans cette chambre, où il m'était permis de penser, d'écrire, et que je quitte demain pour jamais. J'habiterai un château, où je n'aurai plus rien à moi, pas même les jouissances de l'amitié. Je ne pourrai t'écrire qu'à la dérobée; je n'oserai plus te parler de lui... Hé! pourquoi t'en parlerai-je? Il ne mérite pas un soupir, pas un regret.

Je ne peux le haïr; mais je profiterai du moment

où j'écoute mon cœur, et mon orgueil blessés. Je fermerai ce paquet; j'y mettrai son portrait et ses lettres : je ne veux plus rien avoir de ce qui fut à lui.

... Son portrait! le voilà. Voilà ces lettres où il me jurait un amour éternel; où il me peignait ce sentiment, tel qu'il est encore dans mon cœur, d'où je dois le bannir. Voilà la lettre qui annonce sa chute, et notre commun malheur, un malheur dont il nous est maintenant impossible de nous relever. Ah! Claire, ce n'est pas celle-là que je relis. Je reprends celles qui disaient amour et bonheur; je les porte sur mes lèvres, sur mon sein; mes yeux les dévorent; je crois les lire pour la première fois.

Et ce portrait, qui adoucissait les tourmens de l'absence, qui ouvrait mon ame à l'espoir, qui la nourrissait des plus douces illusions, je le baigne de larmes, et cependant je vais m'en séparer. M'en séparer! Ah! quitte-t-on un bien qu'on a en sa puissance, qu'on est maître de conserver, lorsqu'on sent que l'éloigner de soi, c'est s'arracher la vie? Déja les lettres sont dans le paquet; mais ce portrait, ce portrait!.. Hé! le devoir ne parle-t-il pas aussi haut que l'amour? N'est-ce pas lui seul que je dois désormais écouter? Garderai-je une image, qui sans cesse donnerait de nouvelles forces à mon amour? Non, jamais je n'aimerai M. d'Apremont; mais l'outragerai-je, en rendant un culte criminel à une peinture, qui ment à mes

yeux, comme ces lettres ont menti à mon cœur? Cette idée rallume mon ressentiment; elle me donne des forces contre moi-même. Ma main écarte ce portrait... Mes vœux insensés le rappellent. Je le reprends, je le repousse encore... Je ne le peux, Claire, je ne le peux. Je le presse dans mes mains, comme si je craignais qu'on veuille me l'arracher; je le place sur mon cœur palpitant; je le couvre de baisers et de larmes nouvelles...

« Madame d'Apremont, que faites-vous? Pensez « à ce que vous êtes, et à ce que vous vous de- « vez. » Je jette un cri d'effroi; le portrait s'échappe; il roule sur le parquet. Maman le relève; elle saisit ces lettres; elle fuit. Je reste clouée sur mon siége; mes coudes sont appuyés sur mon secrétaire; mon visage inondé de pleurs, est caché dans mes mains; ma voix timide murmure tout bas : j'ai tout perdu, j'ai tout perdu!

Maman revient près de moi. Elle me prend dans ses bras; elle me caresse; elle me console; elle essaie de me faire entendre le langage de la raison. La raison, ah! qu'elle est impuissante où parle, où règne l'amour! Cruel amour! je le croyais éteint. Mon union avec un autre, l'éloignement, la terreur que cet homme m'inspire lui ont rendu sa première vivacité. « La raison, maman, la raison! « — Veux-tu te perdre, Adèle? — Hé! que m'im- « porte? — Quoi, l'honneur, ta réputation?... — « L'honneur consiste à n'être pas infidèle. — Jules

« t'en a donné l'exemple. — Je ne peux l'imiter. —
« Et ton époux ? — Il n'est pas celui de mon choix.
« — Ainsi, après avoir tout fait pour ton père, tu
« veux le remettre sous la faux de la mort. Tu veux
« que M. d'Apremont vienne lui demander compte
« de ta vertu, que nous lui avons garantie; tu veux
« que cet époux outragé te chasse de chez lui avec
« éclat. Quel sera ton refuge ? Où cacheras-tu ta
« honte ? Auprès d'un père, dont tu auras hâté,
« empoisonné les derniers jours; qui te repous-
« sera de son sein, et dont le dernier soupir sera
« une malédiction. Viens, viens, suis-moi. » Elle
me conduit au lit de mon père. « Vois comme il
« repose. Il dort du sommeil du juste; il ne soup-
« çonne pas que le crime habite dans le cœur de
« sa fille. Veux-tu, Adèle, qu'il n'y ait plus de re-
« pos pour lui? »

Ces paroles arrivent au fond de mon cœur, elles le pénètrent, elles le subjuguent. Un saint enthousiasme renaît. Je tombe à genoux, une seconde fois, devant ce lit, d'où j'ai éloigné la mort. Mon père s'éveille. Il demande avec intérêt pourquoi j'ai pris cette posture humiliante. Ce moment est consacré à la vertu et à la vérité : je lui dis tout; je le fais lire, comme toi, dans mon ame. Ses mains respectables s'étendent sur ma tête; il bénit sa fille chérie; il appelle sur elle les bénédictions célestes; il prie avec ferveur que le calme renaisse dans son cœur déchiré. Oh ! Claire, que la religion est puissante, quand elle a pour organe un vieillard, dont

le front est couvert de lauriers, et dont la bouche a toujours exprimé ses véritables sentimens! Je crois entendre Dieu même; j'unis mes vœux à ceux de mon père; je jure d'étouffer mon amour, d'être toute à mon époux. Mon époux, ah! Claire, écris-moi, écris-moi tous les jours; prouve-moi qu'en effet je lui dois tout; que mon cœur, que la nature ne sont rien; que les droits de cet homme lui tiennent lieu de ce qu'il n'a pas, de ce qu'un autre possède, à un degré si éminent.

Il fait à peine jour, et M. d'Apremont paraît. La piété règne encore sur toutes mes facultés; je vais à lui, je le presse dans mes bras; je lui présente mes joues. Claire, j'étais vraie en ce moment. La reconnaissance, et, quelque chose qui ressemble à l'amitié, me parlaient en sa faveur. Hélas! il a paru comblé de joie de ce que je venais de faire pour lui, et j'avais si peu fait! Il m'aime avec passion. L'infortuné!

Il juge à mes yeux fatigués que je n'ai pas dormi. Il se plaint avec une extrême tendresse du peu de soin que je prends de moi, il m'annonce que mes femmes sont là, et qu'elles attendent mes ordres. « Monsieur, Jeannette a été « élevée par ma famille; elle a crû avec moi; je « lui suis très-attachée; permettez-moi de la gar- « der. Mon père, maman, donnez-moi Jeannette.» On n'avait rien à refuser à celle de qui on avait tout obtenu. Jeannette me suit; son mari sera attaché à mon appartement. Ils auront plus d'ai-

sance, moins de travail, nous ne serons pas séparés, et je pourrai t'écrire.

Quatre femmes sont à l'anti-chambre. Quatre femmes pour moi! Hé, que veut-il que j'en fasse? Il me prie de les garder comme objets de luxe. Ainsi les grands mettent sur la même ligne leurs chevaux et leurs gens. Qui s'avilit jusqu'à servir, lorsqu'il peut vivre indépendant, du produit de son travail, mérite cette humiliation.

On dispose tout pour transporter mon père. Une excellente dormeuse l'attend au bas des degrés. On arrange un brancard pour le porter jusque-là. Ces femmes, des valets s'emparent de toute la maison. Ici on emplit des malles; là on fait des ballots, des paquets. Tous se hâtent, tous cherchent à manifester leur zèle à leur nouvelle maîtresse. Qu'ils ne la craignent pas: jamais elle ne sera exigeante, parce qu'elle saura être modeste au sein de la fortune. Elle était riche de son cœur; elle ne l'a plus; que lui importe le reste?

CHAPITRE XVIII.

Départ pour Paris.

Nous partons; nous arrivons au château. Le plus bel appartement est destiné à mon père et à ma mère. M. de Méran se fait rendre compte de la distribution du local, et des meubles qui sont dans les différentes pièces. Partout la richesse

et la grandeur sont unies à la commodité. Maman lui parle d'un superbe arbre généalogique, portant indication des faits brillans qui ont illustré notre famille, et qu'on a placé dans son cabinet. Il se le fait apporter. Il est peint de main de maître, sur du satin blanc, et les caractères sont en or. Mon père me fait remarquer que sous Charles V un Claude de Méran était déja lieutenant d'une compagnie d'hommes d'armes. Il désire que l'arbre généalogique soit placé dans sa chambre; il veut le voir de son lit. Il est rayonnant de joie.

Je remarque avec une vraie satisfaction que M. d'Apremont a porté les égards, la prévenance, la délicatesse aussi loin qu'ils peuvent aller. Il semble avoir prévu les goûts et les besoins de tous. A chaque instant, à chaque pas, on reconnaît la main qui se cache, et que le cœur aime à deviner. Cet homme-là, ma chère, est digne d'être aimé. Pourquoi l'amour n'est-il pas toujours le prix des plus brillantes qualités? Il est trop vrai que c'est par les yeux qu'on commence à aimer: ce qui les flatte est sûr de plaire. Le mérite peut fixer ensuite; mais ce n'est jamais lui qui détermine.

M. d'Apremont me demande si je veux voir mon appartement. Hélas, ce qu'on redoute n'excite pas la curiosité. Cependant je suis persuadée que cet appartement est orné de tout ce qui peut être utile ou agréable. Je ne veux pas désobliger mon bienfaiteur: je le suis.

Tout est grand et noble chez mon père; ici tout est recherché et élégant. On a prévu jusqu'à des besoins, dont je n'avais pas d'idée, et dont je ne me sens pas disposée à contracter l'habitude. Je crois que ces besoins factices éloignent l'aisance des plus riches maisons, et que la première chose que doit apprendre une jeune femme, c'est de savoir se borner.

Cet appartement tient à celui de M. d'Apremont par une communication que je ne peux regarder sans effroi. C'est lui qui me l'indique, et il ajoute qu'elle ne s'ouvrira que lorsque je le permettrai. Malgré cette réserve apparente, je lis son amour dans ses yeux; il perce dans chacun des mots qu'il m'adresse; son accent, son silence même sont encore de l'amour. Il espérait sans doute que je répondrais selon l'impatience de ses désirs. Je le devais peut-être : je n'en ai pas eu la force. Claire, n'est-ce pas assez que je me résigne? Faut-il que j'aille au devant du coup?

Il a invité beaucoup de monde aujourd'hui. Il veut célébrer son mariage par une fête brillante. Une fête! Une pompe funèbre conviendrait bien mieux, si ce jour doit finir par l'abnégation de moi-même, par ma soumission absolue aux volontés d'un maître.

« Ma chère amie, vous êtes bien jeune encore;
« mais une femme comme vous n'est déplacée
« nulle part. Je vous prie de vous mettre à la tête
« de ma maison, et d'en faire les honneurs. Son-

« gez que je n'ai plus ma nièce, et qu'il faut que « vous la remplaciez. »

Sa nièce! Quelle foule d'idées cruelles ce mot a fait naître! L'infidélité et le parjure; les nœuds infortunés qu'ils ont préparés pour M. de Courcelles, et pour moi; les conséquences effrayantes qui peuvent en être la suite, voilà ce qui se présente d'abord à mon imagination. M. d'Apremont a donné la jouissance de cette terre à M. et madame de Méran. Il est certain qu'au premier jour il va me conduire à Paris. Je serai forcée de recevoir sa nièce, sa nièce, que je méprise, que je hais. Et son mari... Si je le revois, il n'est plus de repos pour ton amie. Il m'aime encore, dit-il; il est ardent, impétueux; cependant il me respectera, je l'espère, je le crois. Mais cache-t-on l'amour à des yeux intéressés à bien voir? Quel tourment de passer sa vie à dissimuler avec l'homme, qui jamais ne mérita ma tendresse, et à la feindre pour celui qui ne peut m'en inspirer! Sans cesse occupée à me garantir des charmes de l'un, et de la pénétration de l'autre, je serai réellement la plus misérable de toutes les créatures. Puisse-je n'être pas la plus coupable!

Il n'est qu'un moyen de m'en garantir, et je vais l'employer. Mande chez toi M. de Courcelles. Dis-lui que j'arrive; que je ne dois plus le voir, et que si je lui inspire encore un véritable intérêt, il quittera la capitale. Je sens qu'on n'éloigne pas un homme qu'on a cessé de craindre; que

cette prière est un aveu positif de ma faiblesse. Hé, ne la connaît-il pas? Ignore-t-il que je l'ai trop aimé pour l'oublier jamais? Qu'il pense d'ailleurs ce qu'il voudra; mais qu'il obéisse.

Le monde abonde ici de toutes parts. Il faut que le sourire soit sur mes lèvres, quand mon cœur est brisé; il faut que ma conversation soit engageante, quand je donnerais l'or et les pierreries, dont je suis chargée, pour être seule avec moi-même. Les aveugles! ils me félicitent, ils félicitent M. d'Apremont, et le poison circule dans mes veines! Puissé-je l'éloigner de lui!

Maman voit que je souffre; elle a pitié de moi. Elle me remplace dans mille circonstances; mais elle ne peut me dispenser de la représentation. Représenter! c'est à ce froid et ridicule plaisir que la plupart des hommes sacrifient le bonheur, qu'on peut se procurer partout, quand le cœur est en rapport avec ce qui l'environne.

Je trouve un moment pour parler à ma mère. Je lui fais part de mes craintes à l'égard de M. de Courcelles; elle les trouve exagérées. Ma mère n'a donc jamais aimé. On dit, Claire, que le monde tolère la galanterie dans une femme mariée, qui d'ailleurs respecte les bienséances. Maman a toujours été vertueuse; elle ne peut partager cette insouciante indulgence. Je reviens à ma première idée : elle n'a jamais aimé. Cependant elle loue ma prudence. Elle se propose de t'écrire de son côté

une lettre que tu communiqueras à l'homme dangereux; mais que tu ne lui laisseras point.

M. d'Apremont vient nous joindre. Il nous demande la permission de se soustraire avec nous au bruit, au tumulte pendant quelques instans. Maman nous quitte sur un prétexte assez léger. Craint-elle, bon Dieu, que je ne sois pas assez avec lui? Il passe mon bras sous le sien; il me conduit à ce pavillon chinois, où j'ai connu l'ame de celle qui a causé tous mes maux. Quel genre de supplice m'attend aujourd'hui en ce lieu? Il me fait asseoir près de lui; il me parle de son amour; il le peint avec la chaleur d'une imagination délirante; il me rappelle ce que j'ai cent fois entendu de la bouche d'un autre, et il ne peut me rendre mes sensations. Il me couvre de baisers. Je les supporte; mais mon cœur ne les reçoit pas, et ma bouche ne peut les lui rendre. Ah! je le prévois, la porte fatale s'ouvrira ce soir! Hé! qu'importe? Que gagne un malheureux condamné à retarder sa dernière heure?...

La mienne a sonné, Claire. Ce que je réservais au plus tendre amour est devenu le prix de terres, de châteaux. Quelle misère! qu'a-t-il pu, que peut-il m'offrir en compensation du bonheur du reste de ma vie?

Il était deux heures du matin quand on s'est retiré; il m'a conduit à mon appartement; il a fortement exprimé le désir d'y rester avec moi.

Il voulait, disait-il, me mériter avant que de m'obtenir! Un homme se souvient-il, le lendemain, de ce qu'il a promis, juré la veille? Je lui ai répondu, en frissonnant, que je n'avais rien à lui refuser. Jeannette pleurait, en me déshabillant; elle a heureusement eu l'adresse de lui dérober ses larmes. Que te dirai-je enfin? Il a tenu dans ses bras une femme mourante, inanimée. Il a rappelé, à ma mémoire, ces premiers baisers d'amour, cette impulsion irrésistible qui m'entraînait vers un objet adoré, qui me mettait en sa puissance, et il n'a pu me rien faire éprouver de semblable. Cependant il se croit heureux. Oh! combien il le serait, si je pouvais lui rendre caresses pour caresses, transport pour transport! Cela ne se peut, cela ne sera jamais : mes sens seront toujours muets auprès de lui. Je ne peux être que sa victime.

Cependant je dois lui rendre justice. L'indifférence, l'éloignement même qu'il m'inspire ne m'empêchent pas d'être sensible à ses qualités. Il les a toutes; il ne lui manque que le don de plaire, et je crois que j'aurais pu l'aimer, si une passion aveugle, insurmontable n'avait rempli mon cœur avant que je le connusse.

Il comble mes parens de prévenances, d'égards et de bienfaits. Il a pour moi les attentions les plus délicates; il cherche à pénétrer mes moindres désirs, et il se félicite d'avoir pu les satisfaire. Ah! pourquoi ne dispose-t-on pas de ses

affections? Je le répète, je lui consacrerais toutes les miennes. Plains-moi, Claire; plains un homme digne d'un meilleur sort.

Des Audrets se conduit d'une manière irréprochable à mon égard. Depuis que je suis mariée, il ne m'a pas adressé un mot qui pût me déplaire, et je crois qu'il fait valoir mes moindres marques de déférence pour M. d'Apremont; qu'il s'étudie à mettre mes faibles talens en évidence; qu'il cherche à ajouter à l'amour, à l'estime, à la confiance que m'accorde son ami. Avec de semblables procédés, il ne lui sera pas difficile de détruire les impressions, très-défavorables, que j'ai conçues de lui.

Mon père se rétablit sensiblement. Le bonheur est père de la santé, et je crois M. de Méran très-heureux. Ma mère jouit de sa satisfaction. C'est un puissant motif de consolation, pour moi, de penser qu'ils tiennent tout de leur fille, et que chaque jour elle leur devient plus chère; mais aussi, qui a besoin de se consoler, souffre plus ou moins, et il est des douleurs qui doivent être muettes. Ce n'est qu'à toi que je confierai les miennes; je les adoucirai, en les déposant dans le sein de l'amitié.

Que viens-je d'apprendre?... Claire, je ne me connais plus. Nous partons incessamment pour Paris. J'y retrouverai celui qui m'a fait tant de mal, et que je ne peux haïr. M. d'Apremont veut que M. et madame de Courcelles habitent une

aile de sa maison. « J'ai remarqué, me dit-il, que « la société de ma nièce vous est agréable; on « dit son époux charmant; nous fixerons les plai- « sirs au milieu de nous; vous les rendrez plus « piquans, et vous leur devrez une teinte de « gaieté qui fera de vous une femme accomplie. » J'ai combattu ce projet, par tous les raisonnemens qui se sont offerts à mon imagination; je me suis étendue sur la difficulté de maintenir l'harmonie entre deux ménages, qui n'ont pas les mêmes intérêts, ni peut-être les mêmes goûts. Il m'a répliqué, avec la plus touchante franchise, que la société exclusive d'un homme de son âge ne convient pas à une femme de dix-huit ans; qu'il n'entend pas que son amour le rende importun, et que d'honnêtes distractions me rendront le devoir plus doux. J'ai résisté encore. Il m'a pris la main, il l'a baisée tendrement, et il m'a dit avec un sourire plein de bonté : « Permet- « tez que j'ordonne à mon Adèle d'être heureuse « autant qu'elle peut l'être. Voilà la première fois « que je m'exprime ainsi : ce sera la dernière. »

Que Jules s'éloigne, qu'il s'éloigne à l'instant, n'importe sous quel prétexte. Je passerais ma vie avec lui! Je m'exposerais à des combats continuels! Je le verrais dans les bras de celle qui me l'a ravi! Je serais sans cesse torturée par le bonheur de cette femme, et par le sentiment de ce que j'ai perdu! C'est un supplice affreux; c'est

plus que les forces humaines ne peuvent supporter.

Dis à Jules que je suis à ses pieds, que je les embrasse, que je le conjure de m'éviter. S'il résiste, je suis décidée à tout avouer à M. d'Apremont. Je troublerai son repos, je le sais; je le rendrai malheureux peut-être; mais il saura que sa femme veut vivre irréprochable, et que si elle n'a pu lui donner son cœur, elle conserve tous ses droits à son estime.

Je me répète, je le sens, je me répète jusqu'à te fatiguer; mais je souffre, Claire, et le sentiment de mes peines se renouvelle sans interruption.

J'ai confié à maman mes anxiétés, et ma résolution. Cette fois, elle a vu et pensé comme sa fille. Elle a frémi du danger continuel, auquel je serais exposée; elle se repent de n'avoir pas confié à M. d'Apremont, le nom d'un jeune homme qu'il va connaître, peut-être pour son malheur et le mien. Il est trop tard pour revenir là-dessus. Commencera-t-on par faire naître la crainte dans le cœur de mon époux, ou le forcera-t-on à rompre avec sa nièce ? Maman veut consulter M. de Méran.

Nous nous sommes enfermés tous les trois. Mon père a paru accablé de ce qu'il venait d'entendre. Ainsi son bonheur, qui m'a coûté si cher, a déja subi une altération sensible. Il a de bril-

lantes, de grandes possessions, et la paix s'éloigne de son cœur. Quelle leçon pour ceux qui courent après de vaines jouissances, et qui négligent celles que la nature leur offre avec profusion.

M. de Méran, qui a toujours déployé un grand caractère, s'est montré faible et irrésolu. Il a formé vingt projets absurdes ou inexécutables. Il s'est attendri; il s'est affligé sur moi; il m'a demandé pardon, et moi, pauvre jeune femme, j'ai été obligée de consoler mes parens éplorés, et de prendre seule une détermination.

J'ai engagé mon père à écrire à l'instant à MM. d'Estouville et de Courcelles; à leur recommander fortement l'honneur et le repos de sa fille, et de son époux. Il a pris la plume, il n'a pu lier deux idées de suite, et je lui ai dicté presque tout. Sa tête n'est plus à lui, et il faut que je m'arme de courage, moi, faible roseau, battu de tous les vents. Ces lettres ne sont pas ce qu'elles pourraient être, je le sens; mais elles feront sentir à M. d'Estouville la nécessité d'une discrétion absolue, et à M. de Courcelles les ménagemens qu'il doit à tous ceux que perdrait une imprudence. Vois-les tous les deux, Claire. Tu sens combien il importe de maintenir le bandeau sur les yeux de M. d'Apremont, et pour Dieu, que Jules s'éloigne, je le répète encore, ou je ne réponds de rien.....

.....

Il ne s'est rien passé de nouveau ici depuis

onze jours. Mon père est tout-à-fait rétabli. Il a de longues conférences avec maman. Ils sont sérieux et souvent pensifs. Il ne m'est pas difficile de deviner ce qui les occupe : ils attendent des lettres de MM. d'Estouville et de Courcelles. Ils craignent et ils désirent à la fois de les recevoir et de les lire. Moi, je suis assez tranquille à cet égard. M. d'Estouville est, dit-on, un homme plein d'honneur, et la discrétion lui paraîtra un devoir. M. de Courcelles en a un plus difficile à remplir, puisqu'il a cessé d'être libre. Mais il s'agit de mon repos et de mon honneur, de ceux d'un homme auquel il est allié, et rien ne balancera, dans son esprit, un motif aussi puissant. Claire, il m'obéira, j'en suis sûre, et ta réponse à mon dernier paquet m'annoncera son départ, et celui d'une femme dont l'aspect me ferait horriblement souffrir.

M. d'Apremont semble chaque jour être plus amoureux. Que cet amour-là est difficile à supporter ! Il me répète que mes organes sont à peine développés, et qu'il viendra un temps où je partagerai ses transports. Il me croit une femme froide. Je lui laisse une erreur, à laquelle je dois quelques intervalles de tranquillité. Moi une femme froide ! S'il avait été derrière mon marronnier ; s'il avait vu ces baisers prolongés, interminables, l'incarnat de mes joues, les mouvemens précipités de mon sein ; s'il avait entendu ces soupirs de feu et ce mot terrible... Oublions, oublions des momens délicieux et trop tôt écoulés. Je ne peux y penser sans crime.

Le domestique qui va prendre les lettres à Tarbes, arrive en ce moment. Jeannette l'a vu comme moi; elle court à lui; il lui remet un paquet... Je te remercie, ma bonne Claire, avant de l'avoir lu.

Des lettres pour mon père... il a fait appeler maman... Je vole; nous entrons tous trois dans son cabinet. Mon œil n'est pas incertain; l'écriture l'a frappé. Je brise le cachet; je lis à haute voix.

Ses expressions sont décentes, réservées même, et cependant pleines de charme. Il consent à ce que lui demande mon père; il sent la nécessité de s'éloigner d'une femme, qui sera toujours dangereuse pour lui, et qui n'a pas oublié, peut-être, qu'il a dû lui appartenir. Madame de Courcelles tient beaucoup aux plaisirs bruyans de Paris; mais il a déclaré l'intention formelle de voir des biens dont elle s'est peu occupée, et il a manifesté le désir de l'emmener avec lui. Ce voyage, a-t-il dit, ne doit durer que quinze jours; mais il saura le prolonger, autant que les circonstances l'exigeront.

M. d'Estouville marque à mon père la plus grande déférence; il proteste que jamais il n'a dit un mot, que jamais il ne lui échappera rien qui puisse faire pénétrer le secret de mon cœur.

Je reviens à la lettre de M. de Courcelles. Avec quelle facilité il s'éloigne de moi! Il se rend, sans faire la plus légère observation, à une simple invi-

tation de mon père ! Ah ! il croit trouver le bonheur dans un désert, avec l'astucieuse qui m'a ravi sa main ! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus !... Hé, pourquoi m'aimerait-il encore ? Le doit-il ? puis-je le désirer ? Non, non, qu'il me délaisse ; qu'il me fuie ; je ne peux m'en plaindre : et moi aussi je l'ai voulu.

Quel étrange assemblage de désirs et d'alarmes, de contradictions de toute espèce, que le cœur de ton amie ! S'il fût resté à Paris, j'aurais cru qu'il méditait ma perte ; il m'obéit, et je me plains ! Dis-lui, Claire, que je suis reconnaissante ; dis-lui... hé, sais-je ce qu'il convient de lui dire ? Sais-je ce que je pense, ce que je veux ? Protége-moi, mon amie, fais-le partir, défends-moi contre mon cœur, contre le sien. J'approuve ce que tu feras ; je me soumets aux mesures que tu auras arrêtées.

Jeannette vient rôder autour du cabinet. Elle y entre, elle en sort ; elle y revient. Elle croit que je n'ai pas saisi les signes qu'elle m'a adressés. Je brûle de tenir ta lettre : celle-là renferme des détails. Mais puis-je décéler notre correspondance, par un empressement qui serait remarqué, interprété ? Jeannette rentre. Elle me dit que M. d'Apremont me demande. Je la devine, je sors ; je cours chez moi, elle me suit, le paquet est dans mes mains ; je vais le dévorer.

Il a été chez toi ; il a reçu mes ordres avec soumission ; mais il part désespéré. Il est tombé à tes genoux ; il les a mouillés de ses larmes ; il

t'a conjurée de me dire que je serai toujours l'objet de ses vœux, de ses adorations, et que la marque la plus forte qu'il puisse me donner de son dévouement à mes volontés, est de sortir de Paris, au moment où je vais y arriver. Il s'ensevelira dans une campagne, avec une femme, qui a parlé un moment à ses sens, et qui ne saurait arriver à son cœur... Le mien se brise d'attendrissement et de douleur. L'infortuné! Paris lui offrait des distractions, et il sera seul avec celle qui nous a perdus tous deux. Ah! quel bien elle m'a ravi!... Qu'il soit honnête homme, Claire; qu'il n'oublie jamais que bientôt il sera père, et que la femme, à qui il devra ce titre précieux, a droit au moins à des ménagemens. Qu'il pense... ma tête n'est plus à moi. Une foule d'idées s'y heurtent, s'y confondent, et je n'ose descendre dans mon cœur.

Je vais presser notre départ. Tes lettres ne suffisent plus; j'éprouve un besoin inexprimable de te voir, de te parler : ce n'est qu'à toi que je peux tout dire. J'aime beaucoup maman; mais le respect nuit à la confiance. Je t'entretiendrai, non de mes espérances, je n'en ai plus; je te développerai mes peines, ce sujet est inépuisable; mais s'y abandonner sans réserve, c'est presque se soulager.

J'ai parlé à M. d'Apremont. Je lui ai représenté que ses hôtes, qui se succèdent sans interruption, qu'une foule de domestiques causent ici un tu-

multe, une sorte de désordre qui ne conviennent pas à des personnes âgées; que M. et madame de Méran sont relégués dans un appartement, très-beau sans doute, mais dont leurs tranquilles habitudes leur permettent rarement de sortir. J'ai marqué le désir de connaître Paris, et je n'avais pas cessé de parler, que M. d'Apremont appelait ses gens et leur donnait ses ordres. Quel homme j'offense, et par ma dissimulation, et par des sentimens que je m'efforce en vain d'étouffer! Ah! si l'on pouvait disposer de son cœur, le mien serait tout à lui.

Dans deux jours nous quitterons Velzac. Je reverrai l'amie de mon enfance; je verrai la chambre où tu l'as reçu, le siége qu'il a occupé, l'endroit où il a versé ses dernières larmes. J'y déposerai les miennes, je les cacherai dans le sein de l'amitié.

Nous partons après demain pour Paris. Je vais quitter de bons parens, qui, depuis que j'existe, n'ont eu envers moi d'autre tort que de ne pas assez sentir ce que me coûte le sacrifice que je leur ai fait. Ils regardent l'amour comme une erreur aimable, à qui on doit des instans heureux; mais qui ne peut remplir qu'une courte partie de notre existence. Ils ne soupçonnent pas que, pour certaines personnes, l'amour est l'affaire de toute la vie. Je vais les quitter, et j'en serais, je crois inconsolable, si je ne m'éloignais d'eux sous la protection du plus respectable des hommes.

Maman est froide; mais elle est prudente. Elle a de l'expérience, parce qu'elle a beaucoup réfléchi. Peut-être ses conseils me seraient-ils nécessaires : il est tant de circonstances où une jeune femme est embarrassée avec un homme, à qui elle ne tient que par la reconnaissance! Il est tant de choses que l'indifférence ne prévoit pas! Tu seras mon guide; je ferai ce que tu me prescriras : fais qu'il ne se repente jamais de m'avoir épousée.

Il est inutile que je te dise que ma maison sera la tienne; que nous nous verrons tous les jours. Je ne t'invite pas à venir rompre des tête-à-tête, difficiles à soutenir; mais tu dois sentir, comme moi, le besoin de donner des heures entières à l'amitié, et je te tiendrai compte de celles que tu déroberas à M. de Villers.

Nous allons monter en voiture, et je n'ai le temps que d'ajouter quelques lignes à ce que je t'ai déja écrit. Maman m'a donné des instructions, très-générales, sur la manière dont je dois me conduire avec M. d'Apremont. Une femme doit être sage, voilà la maxime qu'elle m'a présentée sous mille mots différens. Cela ne suffit pas, je le sens, Claire. Il doit y avoir une délicatesse dans les procédés, une teinte d'affection dans les moindres choses, que le cœur devine, et qui ne s'apprennent pas. Maman n'en a point d'idée, puisqu'elle ne m'en a point parlé. Mon cœur ne trouvera rien; mais mes yeux te suivront auprès de M. de Villers, qui agit si puissamment sur toi,

et je tâcherai de t'imiter... Ah! Claire, imite-t-on l'amour?

Mon père s'est attendri, en m'adressant son dernier adieu, en me donnant son dernier baiser. Cependant j'ai remarqué que ses yeux se portaient avec complaisance sur l'intérieur du château, sur les ameublemens, sur le parc. Il était autant au sentiment d'une jouissance nouvelle, qu'à celui d'une séparation, qui peut durer autant que sa vie. Cette pensée m'a fait de la peine; elle m'a tiré des larmes. Je me suis consolée en pensant que chaque minute va me rapprocher de toi.....

Je vais t'écrire quatre lignes, de la première auberge où nous nous sommes arrêtés. Trente lieues de faites dans une excellente berline, traînée par six chevaux; deux courriers en avant; les relais prêts à notre arrivée à chaque poste; c'est aller comme des princes. Je suis dans le fond de la voiture avec M. d'Apremont. J'ai demandé que ma bonne Jeannette montât avec nous. Elle est en face de moi. Elle me dispense de trop voir des Audrets, qui est à côté d'elle. Les deux hommes causent; Jeannette et moi, nous nous regardons!.. Cette bonne jeune femme est née avec une pénétration rare : elle entend tout ce que lui disent mes yeux, et les siens me répondent avec une expression!...

De quel coup tu viens de me frapper! Ton exprès m'a jointe à Montauban! Quelle lettre il a remise à Jeannette! De quelle douleur elle m'a

saisie! Quoi! ton mari, heureux de ton amour, n'ayant rien à désirer de la fortune, a été séduit par des idées d'ambition! Il renonce à son indépendance; il se charge d'une responsabilité, peut-être au-dessus de ses forces, et pourquoi? Pour se tirer de la foule, pour se mettre en évidence. Eh! ne sait-il pas que le cœur perd tout ce qu'on gagne en célébrité; que les vraies jouissances sont celles de la nature, et que le sage les trouve auprès de lui? Enfin il l'a voulu; il va occuper une grande place à Bordeaux, et il t'emmène avec lui! C'est toi que j'allais chercher à Paris; je n'y trouverai qu'un désert. Ah! pourquoi n'ai-je pas reçu cette lettre plus tôt? Je serais restée à Velzac; j'y aurais vécu auprès de ma mère, dont les conseils, trop généralisés, auraient pu cependant m'être utiles... Claire, nous continuerons de nous écrire. Le luxe dont tu seras environnée, la considération que tu partageras avec ton mari, ne te feront pas oublier une infortunée, pour qui tu peux beaucoup encore. Elle sent comment on vit avec un homme qu'on aime; mais avec celui... Écris-moi, Claire, écris-moi. Ne me prive pas de cette dernière ressource. Doux et intimes épanchemens de l'amitié, vous ne renaîtrez plus pour moi. Il faut donc que je renonce successivement à tout ce qui attache à la vie! Ah! dès long-temps il ne m'en reste que les amertumes.

Nous allions entrer à Arpajon. Jeannette m'a fait un signe très-prononcé. J'ai porté la vue sur

le grand chemin, et j'ai cru reconnaître Firmin, déguisé en roulier. Mille pensées, plus cruelles les unes que les autres, sont venues m'assaillir. Firmin est au service de M. de Courcelles; il se déguise, quoique M. d'Apremont et des Audrets ne l'aient jamais vu; il vient au devant de nous; c'est moi qu'il cherche. Les précautions que prend cet homme annoncent l'importance de sa mission. Que peut-elle être, bon Dieu! quand il est impossible d'espérer, on ne prévoit que des malheurs, et les catastrophes les plus effrayantes se présentent à mon imagination.

L'incertitude est, je crois, le plus insoutenable des maux, parce que le cœur ne sait auquel s'arrêter, et qu'il les redoute tous à la fois. En arrivant à Arpajon, j'ai marqué le désir de prendre quelque chose : je veux donner un moment à Jeannette et à Firmin. Je me fais servir dans une salle basse, et je vois dans la cour la bonne jeune femme passer à côté du prétendu roulier, sans s'arrêter, sans même le regarder. Firmin sort; il se glisse le long des croisées, qui donnent sur la rue; il reprend le chemin de Paris : sa mission est remplie.

Je prie ces messieurs de sortir un moment, et de m'envoyer Jeannette. Elle accourt; elle met le loquet; elle tire les rideaux : il faut tant de choses à une femme qui voyage, et quoi de plus naturel que ces petites précautions, quand elle loge au rez-de-chaussée? Jeannette me remet un papier... C'est son écriture, grand Dieu! le malheureux! que me veut-il?

MADAME,

« Les suites d'une chute très-forte retiennent « depuis trois jours madame de Courcelles au lit. « Quelque déférence que j'aie pour vos ordres, je « n'ai pu prendre sur moi de l'abandonner dans « l'état où elle est. Vous êtes trop équitable, et « trop sensible pour trouver mauvais que j'accorde, « à mon épouse, des soins que vous ne refuseriez « pas à un être qui vous serait indifférent.

« Vous sentez, madame, ce que je dois d'égards « à l'oncle de madame de Courcelles. Je ne peux « me dispenser de lui aller rendre mes devoirs, « au moment où il arrivera à Paris. Je me dispense « d'entrer dans des détails, qui seraient, je crois, « infiniment pénibles pour tous deux. Mais soyez « certaine que je me soumettrai, sans murmure, « à ce que votre prudence me prescrira. »

Il m'est impossible de te rendre l'effet que ce billet a produit sur moi. Mon premier mouvement, je te l'avoue à ma honte, a été au plaisir de revoir un être qui me fut si cher, et dont je me croyais éloignée pour jamais. Un prompt retour sur moi-même m'a fait sentir les dangers auxquels je vais être exposée. J'en ai frémi, Claire, et je n'y peux songer sans un serrement de cœur affreux. Hélas! le ciel m'est témoin que, depuis mon mariage, j'ai tout fait pour être toujours digne de l'homme qui m'a associée à son sort. Mais l'épreuve à laquelle je suis réservée est trop forte pour mon

cœur et ma faible raison. L'infortuné! il invoque ma prudence! Hé, quelles armes veut-il que je lui oppose, à lui?

Je suis éloignée de ma mère; tu n'es plus à Paris; je n'ai de ressources que dans sa délicatesse et son honneur: c'est à lui seul qu'il appartient de me sauver de moi-même. Il le fera, Claire; il est généreux; il me l'a prouvé au moment fatal, où son amie délirante invoquait les derniers bienfaits de l'amour.

Ne crois pas que, m'abandonnant sans réserve à un sentiment impétueux, j'attende tout de l'homme qui le partage. Mes efforts seconderont les siens; j'opposerai mon devoir à mon cœur; ce que la vertu a de plus sublime me soutiendra dans ces combats, et l'estime de moi-même sera la douce récompense de ma victoire.

... Cependant lorsque je pense que, dans deux heures, je reverrai cette figure enchanteresse; que je retrouverai ce sourire, qui portait le trouble dans mes sens; que j'entendrai encore cette voix, qui caressait si doucement mon oreille... Ah! il ne me permettra plus ces expressions brûlantes, qui animaient et qui charmaient mon cœur. Jules, Jules, ménage l'objet de ton constant amour; ne l'avilis point à ses yeux et aux tiens.

Que dis-je! Suis-je certaine qu'il m'aime encore? Y a-t-il dans son billet un seul mot qui dise *amour?* Sa condescendance à mes volontés tient-elle à autre chose qu'aux égards, dont un honnête homme ne

s'écarte jamais envers une femme qui lui a été chère?.. Ah! que je serais heureuse, s'il avait cessé de m'aimer! Je souffrirais seule, et il ne serait plus dangereux pour moi... Heureuse! le serais-je, Claire?.. Je ne le crois pas.

Nous arrivons à la barrière. Un tremblement général me saisit; ma tête se monte, et bientôt mes idées s'obscurcissent. Je ne suis plus qu'une frêle machine, jouet de toutes les passions, tourmentée de souvenirs, et de remords anticipés.

CHAPITRE XIX.

Jules et des Audrets.

La voiture entre dans une vaste cour; elle s'arrête devant un péristyle; on m'aide à descendre; je me laisse conduire... Le nuage, qui est sur mes yeux, se dissipe. Je regarde autour de moi... Il est là. Il attendait son oncle. Il le salue, il l'embrasse!.. Son cœur n'est plus à moi; non, il n'est plus à moi: embrasse-t-on le mari d'une femme qu'on aime? Il m'adresse de ces choses qui pourraient me flatter dans la bouche d'un autre... Ah! Claire, quelle froideur!.. ou quel empire il a sur lui!

Je me fais conduire à mon appartement. Jeannette me met au lit. Elle veut se retirer; je la retiens. Mon amie, n'aimes-tu pas à parler de M. de Villers, quand tu n'es pas avec lui? J'ex-

primais mes doutes, mes craintes, mes vœux, des vœux coupables, sans doute, auxquels je ne me rendrai jamais... Peut-être ne voulais-je que m'entendre dire ce que je n'ose plus croire. Comme Jeannette me devine! Elle a vu, dit-elle, la rougeur sur le front de Jules; elle a remarqué de l'embarras; tout en lui annonce un amour violent et contraint... J'ai attiré Jeannette à moi; je l'ai pressée dans mes bras.

Humiliée et de mes sentimens et de ma conduite, je me suis tournée; ma main a repoussé Jeannette. Je lui ai dit de me laisser, d'annoncer que je suis fatiguée à l'excès, que je veux me reposer, que je ne veux voir personne. Que pouvais-je faire et dire de plus?

Mais ce prétexte d'aujourd'hui me servira-t-il demain, après demain? Que deviendrai-je, mon Dieu! je veux être sage, vous le savez. Inspirez-moi, secourez-moi, soutenez-moi. Ce malheureux sera faible à son tour : je n'attends plus rien que de vous.

On entre chez moi, malgré mes ordres. Jeannette m'annonce M. d'Apremont. Je ne peux me dispenser de le recevoir. Il s'approche de mon lit; il m'interroge, sur mon état, avec le ton de la plus touchante bonté. Ah! quel mal il me fait! qu'il est dur de recevoir des marques d'affection, quand on sent qu'on ne les mérite pas! mais est-il bien vrai que je sois coupable? Des lois, des cérémonies sont-elles plus respectables, plus fortes

que la nature; doivent-elles lui imposer silence; dépend-il de nous de lui résister?.. Oublie ce que je viens d'écrire, Claire, je tâcherai de l'oublier moi-même. Puissé-je être toujours digne de M. d'Apremont; puisse-t-il ne se repentir jamais de m'avoir épousée!

« Un homme est derrière lui, et la disposition « des lumières m'empêche de le reconnaître. Elle « est assez bien, dit M. d'Apremont. Approchez-« vous, monsieur, et embrassez votre tante. »

Oh! mon amie, j'ai été près de m'élancer de mon lit, de tomber aux genoux de M. d'Apremont, et de m'écrier : éloignez-le, éloignez-le; vous allez nous perdre tous. J'ai senti, qu'en me sauvant, je détruirais sans retour l'illusion à laquelle tient peut-être la vie de mon époux. Je suis restée immobile; j'ai étouffé des soupirs, des sanglots; j'ai attendu le coup, mortel pour quatre : cette femme n'a-t-elle pas aussi des droits incontestables!

Mes yeux étaient fermés. Je craignais de voir cette figure enchanteresse, embellie encore de l'incarnat du désir. J'ai senti ses lèvres effleurer mon front; j'ai entendu distinctement un soupir... Il s'est perdu dans le fond de mon cœur. Ma main était là; elle ne cherchait pas la sienne; la sienne aurait pu la rencontrer... Il s'est éloigné, Claire; mais il a soupiré encore, et l'indifférence ne soupire pas.

Il veut prendre congé de nous. M. d'Apremont le fait asseoir.

« Pourquoi, monsieur, n'avez-vous pas em-
« brassé votre tante, quand elle est descendue
« de sa voiture? — Je craignais, monsieur, que
« cette liberté vous déplût. — Ne l'avez-vous ja-
« mais embrassée? — Monsieur... Elle... Elle était
« libre alors. — Un baiser innocent n'est jamais
« déplacé, et ne peut alarmer personne. Vous me
« jugez relativement à mon âge, je le vois, et vous
« ne me rendez pas justice. Je me la rends, et je
« n'ai pas la prétention de remplir exclusivement le
« cœur de madame. Vous avez été élevé chez M. de
« Méran; vous avez été le frère d'Adèle; soyez-le
« toujours, mon cher Courcelles. — Quoi, mon-
« sieur, vous savez?.. — Oui, des Audrets m'a
« tout dit, et j'ai pensé d'abord, je vous l'avoue,
« que vous aviez pu être unis par un sentiment
« plus vif que celui de l'amitié. Il a ramené le calme
« dans mon ame par une réflexion très-simple : on
« ne peut être infidèle à madame, et si vous l'a-
« viez aimée, vous n'auriez pas épousé ma nièce.
« Cependant, ma bonne amie, ces petits mys-
« tères-là détruisent insensiblement la confiance,
« sans laquelle il n'est pas de bonheur réel. Pro-
« mettons-nous de ne nous rien cacher à l'avenir. »

Tu prévois en quel état j'étais, en écoutant M. d'Apremont. Un criminel, traduit devant son juge, n'éprouve pas plus d'anxiétés.

Jules partageait mon embarras et mes alarmes. Il craignait sans doute que M. d'Apremont n'eût pas dit tout ce qu'il sait. En effet, des Audrets n'a pu connaître, que par des domestiques, les soins et les secours que Jules a reçus de mon père pendant dix ans, et ils ne se sont pas tû, probablement, sur un projet de mariage qui a été public... Ah! quel mariage, s'il se fût fait! l'amour l'eût consacré; un bonheur sans bornes et sans mélange nous l'eût rendu plus cher chaque jour... Claire, des Audrets sait tout, j'en suis convaincue. Il paraît renoncer à d'odieux projets, et il en prépare sourdement le succès. Quel intérêt aurait-il eu à rechercher ce qui s'est passé, dans ma famille, avant mon mariage; pourquoi n'aurait-il dit à M. d'Apremont qu'une partie de la vérité, s'il n'avait voulu se conserver les moyens d'avancer ou de rétrograder selon les circonstances?.. Qu'il tremble; Jules est ici; il sera mon protecteur, et le crime pâlira devant lui.

M. d'Apremont a marqué le désir de voir sa nièce, et Jules est sorti avec lui. J'avais un besoin d'épancher mon cœur, de trouver quelqu'un qui m'écoutât déraisonner, et qui eût la complaisance de déraisonner avec moi! J'ai sonné. Jeannette a paru. Il n'est pas flatteur d'être réduit à vivre d'une manière intime avec ses gens. Mais la bonne jeune femme peut être exceptée. Elle mérite d'être exceptée par sa discrétion, et son dévouement absolu.

Nous avons parlé long-temps... Tu sais bien de qui. Jeannette a fait les mêmes remarques que moi. Il s'est formé, il est embelli, et l'usage du monde lui a donné une noble assurance, qu'il n'avait pas au château, et qui lui sied si bien! nous nous sommes peu arrêtés à ces choses, qui, cependant sont très-intéressantes; mais nous ne pouvions nous lasser de parler de deux cœurs, également tourmentés, de chercher ce qui se passe dans le sien, comme si nous pouvions l'ignorer. Étrange empressement de se rendre plus misérables! son amour ne doit-il pas faire son désespoir et le mien? J'en suis convaincue, et je sens que son cœur m'est nécessaire, comme l'air que je respire. Oh! oui, oui, cette femme l'a séduit. Il était innocent, même en tombant dans ses bras. Dans ses bras! Ah! Claire, quelle image! Et mon imagination la reproduit sans cesse.

Que de raisons m'éloignent de cette femme, à qui cependant je ne pourrai refuser quelques marques d'attention! La bienséance, ce que je dois à son oncle m'imposent la loi de surmonter une répugnance, qui va quelquefois jusqu'à l'aversion. Jeannette, qui a du jugement, me fait observer que c'est en voyant fréquemment madame de Courcelles que je ferai revenir entièrerement M. d'Apremont des idées qu'a pu lui communiquer des Audrets. Cette réflexion me ramène sur l'explication qui a eu lieu une heure auparavant. J'interroge Jeannette; elle me pro-

teste qu'elle ni son mari n'ont jamais prononcé le nom de M. de Courcelles, en présence de des Audrets. Elle ajoute qu'il n'a pu rien savoir de Firmin ni d'Ambroise, qui nous ont quittés en Normandie; mais elle se rappelle que, lorsqu'elle allait jaser avec les femmes de mademoiselle d'Apremont, des Audrets lui a parlé plusieurs fois du renversement subit de notre fortune, et des causes qui l'ont amené. Elle ne se souvient pas d'autre chose. Rien de moins satisfaisant que ces réponses, et rien de plus vrai, j'en suis certaine.

M. d'Apremont rentre; il fait servir à côté de mon lit. Il me parle beaucoup de sa nièce, de l'affection que lui porte son mari, de la douce harmonie qui règne entre eux, et il semble vouloir pénétrer mes plus secrètes pensées. Il me fixe, avec une continuité qui me fait horriblement souffrir. Je parviens cependant à me contraindre, au point de lui répondre avec une aisance, qui peut faire croire au repos de mon cœur. Voilà, Claire, voilà l'effet des institutions humaines; elles forcent, à la dissimulation, une femme qui a toujours chéri la vérité, et à qui il n'est plus possible de la dire. Voilà mon premier crime, et ce n'est pas le mien; il est celui des cruels qui m'ont forcée à donner ma main sans mon cœur; qu'il retombe sur eux... Misérable! Qu'ai-je dit? C'est mon père, c'est ma mère que

j'accuse! Que Dieu les bénisse, et que je souffre seule.

Je ne peux supporter l'inquiétude où je suis; je continue à me plaindre de la fatigue : M. d'Apremont se retire.

J'ai passé une assez mauvaise nuit. Je voudrais être réellement malade, ne pas sortir, et ne recevoir personne, celui surtout avec qui je n'oserais plus être vraie, à qui je dois cacher l'amour le plus tendre et le plus constant. Tu ne saurais croire à quel point je redoute une entrevue avec sa femme. Cependant je sens la nécessité de me soumettre, et surtout de donner à cette démarche une apparence d'amitié. Je me fais habiller, et je propose à M. d'Apremont de m'accompagner chez sa nièce. Hélas! je le sens à présent, que d'yeux sereins par devoir, et qui se noient en secret dans les larmes!

Madame de Courcelles était sur une chaise longue, parée de ce que le négligé, le plus recherché, peut ajouter à la nature. Son état est ce qui m'a frappée d'abord, et un mouvement, dont je n'ai pas été maîtresse, m'a fait détourner la vue... c'est lui qui l'a rendue mère, et moi... Ah! Claire, cette idée me brise le cœur. Elle a répondu à mon compliment avec une affabilité qui ne m'a pas abusée. Je ne l'estime pas assez pour croire qu'elle voie, sans un dépit secret, celle qui lui enlève cent mille écus de rente, et elle

ne peut avoir oublié cette lettre dont je m'étais emparée, et qu'elle a déchirée dans un accès de fureur. Au reste, les démonstrations extérieures ont été, de part et d'autre, ce qu'il fallait pour satisfaire M. d'Apremont.

Il demande des nouvelles de M. de Courcelles. Madame répond, d'un air distrait, qu'il est chez lui; qu'elle le croit occupé. M. d'Apremont prie sa nièce de lui faire dire que nous sommes à l'hôtel. C'est Firmin qu'elle charge de l'avertir; il saura que je suis ici, et si la prudence l'éloigne de moi, il ne pourra se refuser à l'invitation de son oncle. Je vais le voir... mais il faudra que j'impose silence à mon cœur, que je mette un masque sur ma figure, que je prenne celui de l'indifférence... Il vaudrait mieux qu'il ne vînt pas, je le sens, et je serais affligée, profondément affligée s'il ne descendait pas. A quelle étude je suis réduite! Toujours tromper les autres, m'efforcer d'être impénétrable, ériger le mensonge en principes, voilà mon sort.

On ouvre une porte... Le cœur me bat avec une extrême violence... Ce n'est pas lui, c'est Firmin qui annonce qu'il va paraître. Je vois un piano; je cours y cacher mon trouble, ma rougeur. Il entre. M. d'Apremont a les yeux sur moi: quel supplice! Je crois cependant que je me possède assez pour lui imposer. Des dames, quelques jeunes gens se présentent; la conversation

s'anime, elle devient générale, je me remets entièrement, j'observe et je réfléchis.

Madame de Courcelles est l'objet de tous les hommages; elle est charmante, pour ceux à qui elle veut plaire; elle les provoque, elle les attire, elle ne laisse, aux autres femmes, ni une attention, ni un regard. Le mariage ne l'a pas changée, et le malheureux qui l'a épousée est le seul qu'elle n'aperçoive pas : il paraît étranger dans sa maison. Ceux mêmes qui la fréquentent ont l'impudence de l'y compter pour rien, ils suivent l'impulsion que leur donne madame. Jules, être nul quelque part! celle qui devrait être fière du titre de son épouse, s'éloigne de lui, et en écarte les autres! La misérable ne l'a jamais aimé, je te l'ai dit, Claire. Elle a voulu un état : l'homme qui le lui a donné n'est plus rien pour elle.

Et M. d'Apremont me parle de l'harmonie qui règne entre eux! Ils sont d'accord sur un seul point, sur l'éloignement qu'ils ont l'un pour l'autre. M. d'Apremont n'a pu s'y tromper, et il a sans doute des raisons particulières pour s'être exprimé ainsi. Que ne donnerais-je pas pour les connaître, et je ne peux que les soupçonner.

Jules est seul dans un coin; il rêve profondément; il pense peut-être au rôle humiliant qu'on lui fait jouer; peut-être il s'occupe des moyens de remonter à sa place, et de faire descendre sa femme à la sienne... Peut-être, ah! peut-être il

compare son sort à celui que je lui réservais. Quels égards, quelles prévenances, quels soins je lui eusse prodigués! L'amour le plus tendre les eût rendus faciles pour moi, et précieux pour lui. Prévenir et combler les vœux de l'être qu'on adore, ce n'est pas obéir, c'est jouir. Les yeux de Jules se portent sur les miens, il m'adresse un regard douloureux... ah! je l'entends.

Madame de Courcelles nous invite à dîner. M. d'Apremont me demande ce que je veux faire je ne veux pas qu'il interprète mon refus ou mon acceptation. Je lui réponds que je ferai ce qui lui conviendra. Il reste. Si je vois juste, nous sommes dans un état de défiance mutuelle; elle doit amener une guerre sourde, qui fera le malheur de M. d'Apremont, et qui comblera mes infortunes. Il faut que ces premiers nuages se dissipent. J'opposerai la plus grande franchise au soupçon, quand je serai instruite. Si des Audrets connaît notre amour, j'en ferai l'aveu à mon époux; je me mettrai sous sa protection; je le prierai de me conduire dans ses terres, et de me sauver de moi-même. Cette conduite l'affligera, je le sens; mais elle me rétablira dans son estime, et elle assurera mon repos.

Un dîner n'est jamais gai quand on le partage avec des gens inconnus, pour la plupart, avec un être qu'on aime trop, et qu'on est occupé de réflexions sérieuses. J'entendais rire autour de moi, et je n'étais pas à la conversation. Madame

de Courcelles parlait beaucoup, était souvent applaudie; voilà tout ce que j'ai remarqué. Jules était à un bout de la table, moi à l'autre, et nous ne nous sommes pas adressé un mot. M. d'Apremont paraissait nous observer tous deux, et j'ai pensé que ce silence, affecté entre jeunes gens, qui ont été élevés ensemble, pouvait être interprété à notre désavantage. J'ai voulu parler à Jules, et telle était ma préoccupation, que je ne pouvais lier deux phrases de suite. J'ai feint une violente migraine : c'est, je crois, la ressource des femmes qui n'en ont pas d'autre, et qui veulent cacher une vive émotion. Je me suis levée en disant que l'air me soulagerait. M. d'Apremont m'a suivie; il m'a témoigné le plus tendre intérêt, et il était de bonne foi : la dissimulation ne s'exprime pas ainsi. J'ai jugé que mes observations et mes craintes sont sans fondement. Mais il est si facile de croire ce qu'on redoute!

Je me suis sentie rassurée, et j'ai dit que je me trouvais mieux. M. d'Apremont m'a présenté la main, et m'a conduite au salon où on venait de passer. Jules, que j'avais soigneusement évité pendant trois heures, dont l'œil darde tous les feux de l'amour, dont le son de voix me fait frissonner, Jules était dans un fauteuil à côté de celui où M. d'Apremont m'a placée. J'ai été tentée de me lever et de fuir à l'extrémité du salon. Un sentiment de prudence m'a retenue. Tout ce qui

est exagéré doit paraître suspect, et je n'ai aucune raison apparente d'éviter M. de Courcelles. Je lui ai parlé d'un opéra, nouveau en province, et que je n'ai pas vu : il fallait bien dire quelque chose. Depuis dix-huit mois cet ouvrage est oublié à Paris, et les courtisans de madame ont éclaté de rire, comme si j'avais dit une sottise, et qu'ils eussent le droit de la relever. Ils savent, tous les hommes savent peut-être, qu'on ne fait pas mieux sa cour à une femme que lorsqu'on en humilie une autre. M. d'Apremont a rougi de colère; il a adressé des choses très-fortes à ces messieurs, qui se sont efforcés, gauchement, de justifier une impertinence. Jules et moi avons trouvé le moment de nous dire quelques mots. « Êtes-« vous heureuse? — Et vous? » Deux soupirs se sont échappés à la fois. « Comment M. d'Apre-« mont se conduit-il? — Bien, très-bien. — Ah! « je serai moins malheureux. — Mais il soup-« çonne que je vous ai beaucoup aimé. — Que « vous m'avez aimé, dites-vous? Ah! Adèle. — Ah! « Jules. — Un amour comme le nôtre s'éteint-il « jamais? — Nous nous sommes ôté le droit d'en « parler, et c'est vous qui m'en avez donné « l'exemple. — Combien j'ai expié, combien j'ex-« pie tous les jours une faute, qui ne fut pas la « mienne! — Ah! je le crois, mon ami; mais ne « parlons plus de cela. — Ne craignez rien, Adèle. « Je vous respecte autant que je vous aime. » La conversation est devenue générale.

Entends-tu, Claire, il me respecte autant qu'il m'aime. Je peux donc me livrer avec sécurité au doux penchant de mon cœur. Sans doute il est affreux de vivre avec la certitude de n'être jamais à l'homme qu'on adore; mais tourmens d'amour ne sont pas sans douceur. Cet état est préférable au repos apathique de l'indifférence : cette espèce de calme ressemble au silence des tombeaux....

.....

J'arrive à un incident qui peut avoir pour moi les suites les plus funestes, et contre lequel la prévoyance et la sagesse offrent bien peu de ressources. Plains ta déplorable amie, et conseille-la, si tu vois quelque moyen de la soustraire aux écueils entre lesquels elle marche. Ce matin, M. d'Apremont est sorti, et, pour la première fois, des Audrets est entré dans mon appartement sans se faire annoncer. Je lui ai marqué ma surprise et mon mécontentement de cet oubli des convenances. « Il ne s'agit pas, madame, a-t-il dit, « de convenances, ni d'autres semblables niaise- « ries; mais d'une explication dont va dépendre « le sort de votre vie.

« Mademoiselle d'Apremont a rejeté mes vœux, « et je l'en ai punie en lui ôtant cent mille écus « de rente. Je vous les ai donnés, malgré vos « premiers refus. J'ai inspiré à M. d'Apremont « l'estime et la confiance, qui vous rendent aussi « heureuse que peut l'être une femme qui n'aime « pas son époux. Il dépend de vous que cet état

« soit durable, et il est inutile de vous rappeler « à quel prix je le maintiendrai. — Sortez, mon- « sieur, sortez; dispensez-moi d'en entendre da- « vantage. — Non, madame, je ne sortirai pas, « et vous m'écouterez.

« Inébranlable dans la résolution que j'ai prise « à votre égard, j'en ai préparé le succès par tous « les moyens que m'a suggérés la prudence. Vous « les nommerez astuce, perfidie, atrocité : il m'im- « porte peu que vous opposiez des mots à un cours « d'événemens qui doit vous entraîner.

« Persuadé de la facilité avec laquelle on allume « la jalousie d'un vieillard, j'ai senti que votre « destinée est dans mes mains. J'ai pensé aussi « que je doublerais mes avantages, si j'avais à « avancer quelques faits positifs, et j'ai fait parler « Jeannette. Je n'ai pas eu la maladresse de l'en- « tretenir de vous : je connais l'attachement que « vous lui portez, la confiance que vous avez en « elle. Cela suppose des services essentiels rendus, « et vous nommer eût été lui fermer la bouche. « Je lui ai parlé de M. de Méran, de ses revers, « et j'ai appris les rapports d'intérêt qu'il a eus « avec un M. Rigaud, qui exerce maintenant une « petite place à Cherbourg. Les femmes sont fa- « ciles en général, et une démarche, couverte « du voile de l'amitié, réussit presque toujours « auprès d'elles. J'ai écrit à madame Rigaud que « M. d'Apremont, homme âgé et puissamment « riche, se plaît à faire des heureux; qu'il était

« disposé à corriger envers vous les torts de la « fortune, et qu'il dépendait d'elle de vous rap- « procher de l'homme que vous aimez; qu'il suf- « fisait pour cela de m'indiquer son domicile ac- « tuel, afin qu'on pût traiter directement avec sa « famille; épargner ainsi à M. de Méran des dis- « cussions d'intérêt, toujours dures pour celui « qui reçoit, et surtout l'humiliation d'un refus « formel, si les vues bienfaisantes de M. d'Apre- « mont restaient sans effet. J'ignorais si vous ai- « mez ou non; mais l'affirmative me paraissait « possible, et s'il n'en eût rien été, ou si madame « Rigaud n'en eût rien su, je n'aurais hasardé « qu'une lettre, qui devenait sans conséquence.

« Cette femme a pour vous un sincère attache- « ment; mais elle est crédule et confiante à l'excès. « Elle a saisi avec avidité, avec une sorte d'en- « chantement, l'ouverture que je lui ai faite. Elle « m'a répondu, dans le plus grand détail; elle « m'a écrit l'histoire du marronnier, du chiffre et « des premiers baisers d'amour. Elle ne m'a confié « tout cela, dit-elle, qu'afin de me prouver, jus- « qu'à l'évidence, que le bonheur de votre vie « était attaché à votre union avec M. de Courcelles. « Elle finit en bénissant M. d'Apremont, et en « appelant sur moi les faveurs célestes: les bonnes « femmes ont toujours une petite dose de dévo- « tion.

« Nanti de cette pièce importante, que je ferai « valoir si vous m'y forcez, je suis avancé rapide-

« ment dans la route que je me suis tracée. Vous « avez dû remarquer, depuis quelques jours, de « l'incertitude, de l'irrésolution dans la manière « d'être de M. d'Apremont à votre égard : en voici « les raisons. Je lui ai appris que M. de Courcelles « a été élevé avec vous; j'ai insinué qu'un beau « garçon a pu être dangereux pour une jeune « personne de votre âge; mais j'ai observé en « même temps que s'il vous eût réellement aimée, « il n'eût pas épousé mademoiselle d'Apremont. « Tantôt je parais craindre les suites du sentiment « qui a pu vous lier à ce jeune homme; tantôt je « rejette cette pensée, comme injurieuse pour « vous. Si je suis satisfait de votre conduite à mon « égard, je ramènerai dans l'esprit de M. d'Apre- « mont une sécurité absolue; je la détruirai sans « retour, si vous persistez dans vos refus. J'élè- « verai d'abord quelques nuages; bientôt je les « accumulerai; je les précipiterai les uns sur les « autres; je susciterai des orages, et le premier « effet de mes persécutions secrètes sera de vous « séparer de Jeannette, qui vous est, je crois, « très-nécessaire, et qui, s'il me plaît, ne sera plus « avec vous dans quatre jours.

« Je n'ai à craindre ici que M. de Courcelles; « mais vous ne l'armerez pas contre moi. Il vous « est trop cher pour que vous l'exposiez aux « chances incertaines d'un combat particulier. « Vous ne m'arrêterez pas non plus en cherchant « à m'inculper auprès de M. d'Apremont. Vous

« êtes vindicative, vous me l'avez prouvé ; mais « vous n'avez ni l'énergie, ni la présence d'esprit « qui pourraient vous tirer des embarras et des « alarmes continuelles où je vous jetterai. Au pre- « mier mot que me dira votre mari, j'entre dans « votre appartement, la lettre de madame Rigaud « à la main ; je vous reproche devant lui l'ingra- « titude dont vous payez ses bienfaits ; je fais res- « sortir avec malignité les scènes voluptueuses qui « se sont passées entre M. de Courcelles et vous ; « j'irrite la jalousie déja très-active de M. d'Apre- « mont ; je vous accuse d'être encore d'intelligence « avec votre amant ; je vous rappelle l'adresse avec « laquelle vous avez saisi hier l'occasion de lui « parler en particulier ; je soulève le voile qui « couvre l'avenir, et je vous montre tous les deux « abandonnés aux transports d'un amour effréné. « Je n'aurai pas besoin d'ajouter que vous voulez « m'éloigner, parce que, témoin incommode et « sévère de vos actions, je remplis les devoirs de « l'amitié envers M. d'Apremont : cette réflexion « se présentera naturellement à lui. Exaspéré, fu- « rieux, il éclatera, il tonnera sur vous. Je vous « connais ; vous rougirez, vous pâlirez, vous fon- « drez en larmes, vous tomberez à genoux, vous « conviendrez des faits, vous demanderez pardon, « et vous ne l'obtiendrez pas.

« Je vous donne vingt-quatre heures pour vous « décider ; demain je viendrai prendre votre ré- « ponse. »

Il eût parlé des heures encore sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Je ne peux entendre prononcer le nom de l'homme adoré sans être hors de moi, et les menaces du monstre, et la profondeur de son plan se réunissaient pour m'accabler, pour m'anéantir. Te l'avouerai-je, Claire, cette scène, qu'il se proposait d'amener entre M. d'Apremont et moi, a eu lieu à l'instant même. Je n'ai pas rougi de tomber aux pieds de l'infâme; de le supplier de m'épargner, d'épargner mon amant dans l'esprit de sa femme et de son oncle. J'ai mouillé ses genoux de mes larmes, et l'excès de ma douleur a dû lui apprendre ce qu'ignore madame Rigaud, qu'il m'est impossible de vaincre mon amour, et qu'il est à la fois le tourment et le charme de ma vie. Sourd à mes supplications; insensible à la position humiliante où je m'étais mise devant lui, ses yeux étincelaient des feux de la luxure; sa bouche écumait; des mains, impatientes du crime, le préparaient déja... J'ai retrouvé tout à coup cette énergie, dont il ne me croyait pas susceptible; je me suis relevée; j'ai tiré violemment le cordon de ma sonnette... Il en avait, m'a-t-il dit, détaché le fil de fer, et j'étais à sa discrétion... Jeannette a paru lorsque je me croyais sans ressource. « J'ai tout entendu, « s'est écriée la bonne jeune femme, et qui se « conduit comme vous venez de le faire ne peut « être qu'un lâche. Je vais trouver M. de Cour- « celles; vous recevrez de lui le châtiment que

« vous méritez, et vous me perdrez ensuite si vous « pouvez le faire. — C'est bien, c'est très-bien, « ma petite; vous êtes la digne confidente de ma- « dame. — Elle vous a ordonné de sortir; je vous « en réitère l'ordre. Si vous refusez de vous y « rendre, j'appelle mon mari, et les gens de notre « état savent comment on chasse un homme tel « que vous. » Le misérable est sorti, en balbutiant des menaces que sans doute il effectuera.

Je t'ai déja dit que je n'ai ici que Jules pour protecteur. J'ai saisi l'idée de Jeannette; je l'ai chargée d'aller le prier de se rendre chez moi. J'ai mis Jérôme dans mon antichambre, et j'ai laissé toutes les portes ouvertes.

Jeannette était à peine sortie, quand j'ai pensé que la férocité n'exclut pas le courage, et que peut-être des Audrets ne s'est contenu à l'égard de Duverlant et des deux autres, que pour ménager la réputation de mademoiselle d'Apremont, et la sensibilité de son oncle. J'ai frissonné, en pensant au danger où j'allais exposer celui qui est l'ame de ma vie, en qui depuis quatre ans je trouve mon univers. Hélas! la même crainte m'a empêchée de dévoiler à mon père les premiers outrages que j'ai reçus de des Audrets. Plus courageuse, j'aurais banni de la maison paternelle M. d'Apremont et son faux ami; je serais libre encore, et je me livrerais, sans remords, à la passion qui m'égare, qui m'entraîne, et qui ne finira qu'avec moi.

Tourmentée par le sentiment de ma position, et par des idées impossibles à concilier, je suis tombée dans un fauteuil, étouffée dans mes sanglots, incapable de consulter mon jugement, et de prendre une résolution. Si l'infâme eût été là, il triomphait, et je mourais de honte et de douleur. J'ai appelé Jérôme; je l'ai fait asseoir à côté de moi; j'ai retrouvé quelque force, en pensant que j'étais sous la sauve-garde d'un honnête homme.

Alors des réflexions, plus suivies, se sont présentées à moi. J'ai senti qu'il fallait dire ou taire tout à M. de Courcelles; que lui détailler les infamies auxquelles je viens d'être en butte, c'était renoncer à tout moyen de conciliation; que s'il n'y a pas de sang répandu, un éclat terrible est inévitable, et que la violence même de Jules le tournera contre moi. Si je me tais, et que je ne donne aucun motif raisonnable au message dont j'ai chargé Jeannette, je paraîtrai avoir désiré, avec Jules, une entrevue particulière, que la calomnie ne manquera pas d'empoisonner. Il est là, le monstre; il épie mes actions, mes discours; il se fera des armes de tout. Que pensera Jules lui-même, si je ne l'ai mandé que pour lui parler de choses indifférentes? Ne sait-il pas que ces conversations, insignifiantes d'abord, entre deux êtres qui s'adorent, prennent bientôt le caractère du sentiment qui les domine? N'a-t-il pas éprouvé, comme moi, que les mots brûlent, et amènent

ces baisers qui portent le délire à son comble? Lui donnerai-je lieu de croire que je suis avide de ces caresses, qui m'ont conduite une fois au bord du précipice; qu'insensible à sa générosité, à qui je dois l'honneur, je veux faire de lui mon complice, et le conduire au mépris des nœuds respectables, qui nous lient l'un et l'autre! Ah! Claire, quelle horrible perplexité!

Pendant que je flottais au milieu de ces irrésolutions, que je m'interrogeais sur le parti que j'avais à prendre, Jules et Jeannette sont entrés avec la rapidité de la foudre. Jules était rouge de colère; ses membres étaient agités de mouvemens convulsifs. « Où est, s'est-il écrié, le misérable qui « ose m'inculper, et outrager la plus respectable « des femmes? » Je me suis levée précipitamment; j'ai porté une main sur sa bouche; j'ai senti de l'autre des pistolets sous son habit.

J'étais destinée à embrasser, ce jour-là, les pieds de ceux que je hais, que j'aime et que je crains. Je me suis jetée à ceux de Jules; je l'ai conjuré, par l'amour le plus tendre, de ménager ma réputation, le repos de sa femme; de se conserver pour l'enfant qui lui devra bientôt le jour. Ce que le sentiment a de plus tendre, ce que la nature a de plus touchant, j'ai tout employé, tout épuisé, et sans succès: il était altéré de sang.

Injuste envers Jeannette, oubliant que je l'ai moi-même envoyée chez Jules, je lui ai reproché de l'avoir instruit, comme s'il était possible de se

taire, quand on tremble pour quelqu'un à qui on est étroitement attaché. J'ai éclaté en plaintes, en murmures, et rendue entièrement aux sentiment de mon devoir, j'ai interpellé Jules. Je lui ai demandé de quel droit il se déclare mon défenseur; pourquoi il ose entrer armé chez mon mari, qui peut se montrer inopinément, et demander, du ton d'un maître irrité, la cause du désordre où nous sommes l'un et l'autre. « Vous exposerez-« vous à porter une main coupable sur l'homme « à qui je me suis donnée? Ajouterez-vous un « crime aux obstacles, sans nombre, qui nous sé-« parent déja? Ne sentez-vous pas que je me jetterai « entre M. d'Apremont et vous, et que je recevrai « le premier coup? » Il ne m'a pas répondu un mot, et j'ai jugé, à la sombre expression de sa figure, à la contraction continuelle de ses muscles, qu'il était inébranlable dans sa résolution.

Quel bizarre assemblage de contradictions que le cœur humain! Je me suis livrée à de nouvelles alarmes, et je n'ai plus écouté que le cri de mon cœur. Convaincue que le langage de la raison, de la prudence, de l'amour même, ne pouvait rien sur son ressentiment, j'ai voulu essayer si d'innocentes caresses n'auraient pas cette force entraînante, qui soumet, qui éteint toutes les autres sensations. Je n'avais rien à craindre de lui, ni de moi: Jeannette et son mari étaient présens.

Je me suis approchée; j'ai pris sa main; je l'ai portée sur mon cœur, et sur mes lèvres. Je l'ai en-

lacé dans mes bras; je l'ai pressé sur mon sein; ma bouche effleurait son front, ses joues, et lui adressait, par intervalles, les plus tendres supplications. Quel moyen, Claire! Qu'il est puissant et doux à la fois! Malheureuse, combien je regretterai de l'avoir employé! Il était rouge encore; mais ce n'était plus l'indignation qui colorait sa figure enchanteresse; c'étaient l'amour et tous ses feux; ses yeux en peignaient le délire; j'allais triompher, je n'en doute pas; il se serait éloigné, quand M. d'Apremont et des Audrets ont paru.

« Que vous ai-je dit? s'est écrié le monstre. Le « désordre est à son comble, vous le voyez, et j'a- « voue que je ne le croyais pas. » Jules s'est dégagé de mes bras avec violence; il a été droit à M. d'Apremont. « Cet homme, lui a-t-il dit, vient « de faire à madame d'infâmes propositions. Il l'a « menacée de tous les maux, qui peuvent accabler « une femme honnête, si elle refusait de se rendre « à ses désirs. Irrité de ses refus et de ses mépris, « il a commencé à exécuter son cruel projet. Il « s'est hâté de vous prévenir, parce qu'il croit que « la première impression est la plus forte, et la « plus durable. Mais sa lâche hypocrisie cédera à « l'évidence : je vais, monsieur, vous rapporter les « faits. — Ne croyez pas, monsieur, m'abuser sur « vos intentions perfides, et calomnier impuné- « ment un ami, qui m'est sincèrement attaché, et « que vous n'accusez que parce qu'il a dévoilé « votre odieuse conduite. — Impunément, dites-

« vous, monsieur? Il est deux êtres de qui je peux « supporter la menace, M. de Méran et vous. Le « lâche qui vous abuse, se tait, et il fait bien. — « Monsieur, je n'ai pas l'habitude de m'emporter « devant des femmes. Nous nous expliquerons dans « un lieu plus convenable. — Je suis à vos ordres, « monsieur. »

De ce moment, je n'ai vu que Jules bravant le fer meurtrier; je me le représentais percé de coups, renversé sur la poussière, la rougissant du sang le plus noble et le plus précieux. Je me suis élancée; je me suis jetée aux pieds de M. d'Apremont; je l'ai supplié de m'entendre. Il m'a écoutée; mais il m'a laissée à genoux.

« Monsieur, avant que vous eussiez pensé à m'é- « pouser, je connaissais l'homme qui veut me char- « ger de votre haine et de votre mépris. Il avait « porté ses vues criminelles sur mademoiselle d'A- « premont, sur la nièce de celui qu'il ose appeler « son ami. Je l'ai entendu la menacer de lui faire « perdre votre fortune, si elle rejetait ses vœux; « j'ai entendu mademoiselle d'Apremont lui ré- « pondre, avec le froid dédain que lui portent « tous ceux qui le connaissent. Furieux, impatient « de se venger, il vous a amené à me remarquer, « il a fait valoir auprès de vous quelques qualités, « quelques talens, et son libertinage ayant sans « cesse besoin d'un aliment nouveau, il m'a dé- « claré que je serais votre femme, qu'il me pos- « séderait, ou qu'il me rendrait le plus misérable

« des êtres. Vous voyez déja l'effet de ses menaces.
« Ce n'est plus à un époux bienveillant et sensible
« que je m'adresse; je parle à un maître prévenu,
« qui ne croit plus à mon honnêteté, ni à ma
« franchise, et qui me laisse devant lui dans la
« position la plus humiliante. — Relevez-vous,
« madame, et donnez-moi quelques preuves de ce
« que vous venez d'avancer. — Tout ce que je
« viens de vous dire est consigné dans des lettres
« détaillées, écrites à madame de Villers. Par vous,
« sans doute, s'est écrié le monstre. La belle
« preuve, vraiment! Monsieur, ai-je repris, je
« ferai venir ces lettres. Vous en suivrez l'esprit
« depuis la première jusqu'à ce jour. Vous verrez
« que, long-temps avant que je vous connusse,
« j'avais l'habitude de déposer tous mes secrets
« dans le sein de mon amie, vous trouverez, dans
« ces lettres, un caractère de vérité que l'impos-
« ture n'imite jamais. »

Que risquais-je en parlant ainsi? Je ne pouvais me dissimuler que M. d'Apremont n'ignorerait pas long-temps que Jules est l'objet de cette passion insurmontable, dont je lui ai fait l'aveu le jour où il m'a proposé sa main.

« Mes lettres, ai-je ajouté, peuvent vous pa-
« raître insuffisantes : interrogez votre nièce elle-
« même. Elle s'est tue jusqu'à présent, parce que
« cet homme lui a déclaré qu'il opposerait, à ses
« justes plaintes, l'influence qu'il a sur vous, et
« qu'elle ne serait pas écoutée. — Madame, ma-

« dame, celle dont vous parlez m'a toujours dé-
« testé. Cent fois elle m'a donné lieu de croire
« que les bontés dont m'honore son oncle ont
« allumé sa haine. D'ailleurs quelle confiance aurait
« mon ami dans ce qu'avancerait une femme qui
« n'a pas su se respecter? Que voulez-vous dire?
« s'est écrié M. d'Apremont. — Il m'en coûte,
« mon ami, de vous révéler un secret affligeant;
« mais il s'agit ici de ma réputation, de votre es-
« time, et il m'est permis de ne rien ménager:
« d'ailleurs ce mystère sera bientôt dévoilé. La
« grossesse de madame de Courcelles est plus
« avancée qu'elle devrait l'être. Certaines femmes
« s'empressent de détourner d'elles l'attention, en
« inculpant avec éclat, en traduisant, au tribunal
« public, un homme irréprochable. La cause se
« discute vivement, longuement; le moment de la
« délivrance arrive, sans que l'avide curiosité ait
« pu calculer les époques, et peut-être ces deux
« dames s'entendent-elles pour nous jouer, vous
« et moi. »

M. d'Apremont était atterré; je m'étais traînée à demi morte sur un sopha, et Jules cherchait Jeannette, que cette scène terrible avait éloignée. S'il eût entendu des Audrets, il n'eût pas été maître de lui.

« Hé! pourquoi, a repris le monstre, ces dames
« ne seraient-elles pas d'accord? elles ont besoin
« l'une de l'autre. La coquetterie de madame de
« Courcelles prouve, qu'en se mariant, elle n'a

« obéi qu'aux circonstances; elle a besoin que son « mari soit occupé ailleurs, et ne voie pas ce qui « se passe chez lui. Madame d'Apremont ne peut « refuser de la bienveillance à celle qui lui rend « son amant, et toutes deux sont intéressées à vous « tromper. Enfin, sans s'arrêter à des lettres, à de « frivoles dépositions, voyez les faits, mon ami; « ils parlent, et c'est à eux qu'il faut croire. Vous « venez de surprendre madame dans les bras de « M. de Courcelles, et telle est en eux l'habitude « du désordre, qu'ils n'ont pas craint de s'y livrer « en présence de leurs gens. Mon cœur saigne en « vous présentant ces tristes réflexions. Je me re- « pens amèrement d'avoir contribué à votre ma- « riage; mais puis-je me taire, mon ami, quand « je suis ouvertement accusé d'avoir voulu séduire « votre nièce et votre femme, et ne dois-je pas « rappeler toutes les circonstances qui peuvent « vous rendre suspect l'acharnement de mes en- « nemis? »

M. d'Apremont était pâle, défait; il pouvait à peine articuler, il balbutiait des mots sans suite... « L'habitude du désordre! s'est-il enfin écrié, non, « barbare, elle ne l'a pas; elle était pure quand « elle a reçu ma main. Sa conduite depuis a été « irréprochable. Il y a trois jours seulement que « nous sommes à Paris, et une femme honnête ne « passe pas, aussi rapidement, de l'innocence au « crime. La présence même de ses gens, qui vous « paraît prouver contre elle, est précisément ce

« qui me rassure : la femme la plus dissolue se « cache pour se livrer à ses transports. Élevée « avec M. de Courcelles, madame d'Apremont a dû « conserver au moins de l'amitié pour lui, et ils « ont pu goûter les douceurs d'un sentiment esti- « mable. Enfin, un véritable ami ne fait pas de « semblables aveux ; il plaint celui que trompe « une épouse infidèle, et il se garde bien de lui « plonger un poignard dans le cœur. Éloignez- « vous, homme insensé ou cruel ; laissez-moi re- « naître à l'illusion, qui me rendait la vie si pré- « cieuse, et sans laquelle il me serait maintenant « impossible d'exister. »

Rassurée par ces paroles de paix, je me suis levée, j'ai couru à M. d'Apremont, j'ai pris ses mains, je les ai mouillées des larmes de la reconnaissance ; il m'a ouvert les bras, je m'y suis précipitée. « Vois, a-t-il dit à des Audrets, vois, « reconnais l'expression de la vérité. Une femme, « je le sais, peut être faible à tout âge ; mais à « celui d'Adèle, on n'a pu faire une étude ap- « profondie du mensonge ; on ne sait pas encore « masquer la perfidie. C'est toi qui trompes, ou « qui t'es trompé, et dans l'un ou l'autre cas, il « faut nous séparer. »

La scène avait changé de face. L'opinion, le cœur de M. d'Apremont se prononçaient en ma faveur, et déja je me croyais délivrée des obsessions de l'infâme. « Vous m'éloignez de vous, a-t-il « dit à M. d'Apremont, parce que votre honneur

« m'est cher, et que ma vive amitié n'a pu sup-
« porter les atteintes qu'on lui porte chaque jour.
« La voix d'une femme coupable l'emporte sur
« les droits que quinze ans d'affection et de soins
« m'avaient acquis sur vous. Vous le voulez, je
« pars; mais du moins je vous laisserai convaincu
« que l'imposture s'est armée contre moi, et que
« ma conduite à votre égard a toujours été celle
« d'un honnête homme. Voilà une pièce qui dé-
« truit toutes les allégations qu'on a opposées à
« mon témoignage. Prenez, lisez, jugez. »

Il a tiré de sa poche la lettre de madame Rigaud. M. d'Apremont l'a lue avec un serrement de cœur, dont je ne peux te donner d'idée. Il s'est levé tout à coup; ses yeux étincelans se sont portés sur moi; il s'est avancé avec une violence qui m'a glacée d'effroi, et il s'est arrêté, sans doute par le sentiment de ce qu'il se doit à lui-même. « Per-
« fide, vous m'avez parlé d'un amour insurmon-
« table; mais vous m'avez caché ces caresses brû-
« lantes, ces transports, dont le souvenir seul est
« déshonorant pour vous et pour moi. Le nom
« de M. de Courcelles est resté au fond de votre
« cœur, et vous me l'auriez nommé en arrivant à
« Paris, vous m'auriez placé entre vous et lui, si
« vous n'aviez conçu l'affreux projet de consom-
« mer le crime, que dès long-temps vous avez
« ébauché. »

Jules est rentré avec Jeannette, et M. d'Apremont a lu à haute voix cette phrase accablante!

« Je crois que ces jeunes gens, si dignes de vous « intéresser, sont unis par des nœuds que la mort « seule peut rompre, et si vous désirez des détails « plus particuliers, Jeannette, qui a toute la con- « fiance de mademoiselle de Méran, pourra vous « en donner. »

« Sortez, a-t-il dit avec menaces à la bonne « jeune femme, sortez de l'hôtel, avec votre mari, « et que je ne vous revoie jamais. Celui qui a sé- « duit ma nièce, a-t-il ajouté, en s'adressant à « Jules, celui qui se montre ouvertement l'amant « de ma femme, ne doit plus se flatter d'être cru. « Rougissez de votre conduite; réparez-la, s'il est « possible, et gardez-vous de jamais paraître dans « cette maison. — Ainsi donc le vice triomphera, « et l'innocence tombera sous ses coups! — L'in- « nocence, dites-vous! lisez à votre tour cette « lettre foudroyante, et démentez-la si vous le « pouvez.

« Je ne nierai rien, a répondu Jules; mais je « présenterai les faits sous leur véritable point de « vue. J'ai séduit votre nièce, dites-vous? Je con- « viens que j'ai obtenu ses faveurs avant le ma- « riage; mais je me suis hâté de réparer sa faiblesse « et la mienne. Est-ce ainsi que se conduit un « séducteur? Madame et moi nous sommes aimés, « avec une extrême tendresse. Mais si l'honneur « n'eût été le mobile de toutes nos actions, nous « ne nous serions pas bornés à d'innocentes ca- « resses; nous aurions mis M. de Méran dans

« la nécessité de consentir à notre mariage, et « M. d'Estouville n'eût pu laisser, dans l'avilisse- « ment, le dernier rejeton d'une famille illustre. « Je vous ai respecté, sans que vous en sussiez « rien. Au moment de votre départ de Velzac, « j'avais donné mes ordres; je m'exilais de Paris; « j'allais vivre dans les terres de madame la com- « tesse, et je n'ai été retenu ici que par l'accident « qui lui est arrivé, et que vous connaissez comme « moi. Vous m'avez surpris dans les bras de ma- « dame d'Apremont? Toutes les portes seraient- « elles restées ouvertes, si votre présence avait « été redoutable pour nous? Furieux contre celui « qui, seul, pense à vous déshonorer, j'exhalais « mon ressentiment en termes peu mesurés, et « madame m'adressait les instances les plus vives, « les remontrances les plus affectueuses, pour « m'engager à éviter toute espèce d'éclat, et à « ménager votre repos. Qu'y a-t-il de répréhen- « sible dans ce que nous avons fait, et quelles « inductions en pouvez-vous tirer contre nous?

« Mais je vais lire cette lettre, qui vous paraît « la preuve irrécusable d'une intelligence crimi- « nelle.....

« Pourquoi monsieur a-t-il interrogé madame Ri- « gaud? Quel intérêt avait-il à connaître les sen- « timens secrets de madame d'Apremont, si déja « il n'avait conçu des projets? Pourquoi aurait-il « conservé cette lettre, s'il n'avait eu l'intention « de s'en faire une arme contre elle, et pourquoi

« aurait-il attendu à s'en servir jusqu'à ce jour, « si sa position, à l'égard de madame, n'avait « changé tout à coup ce matin? N'est-il pas évi- « dent que la communication de cette lettre est « l'effet d'un sentiment subit de colère et de ven- « geance?... Dieu! grand Dieu! quel trait de lu- « mière? Cette lettre a été écrite un mois avant « votre mariage. Voyez, monsieur, voyez la date. « C'est quand cet homme l'a reçue, qu'il devait « vous la montrer, vous faire connaître que le « cœur de madame était prévenu pour un autre, « empêcher une union qui pouvait faire le malheur « de tous deux. Cette confidence alors eût été « franche et louable. Aujourd'hui, elle ne peut « couvrir que des desseins coupables, et ce sont « ceux que je vous ai dévoilés.

« Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, a « repris M. d'Apremont, me donne la triste con- « viction que jamais je n'obtiendrai la tendresse « de madame. Mais ne doit-elle rien à ses sermens, « à ses devoirs, à mon amour, à mes égards, à « mes largesses? M. de Courcelles ne sent-il pas « ce que la délicatesse lui prescrit en ce moment? « — J'obéirai à sa voix, monsieur. Je ne cherche- « rai point à voir madame, et je m'éloignerai de « Paris, aussitôt que la santé de madame de Cour- « celles me le permettra. — Cette conduite est « noble, et je ne peux rien demander de plus. « Des Audrets, faut-il que je perde à la fois tout « ce qui m'attachait à la vie? Parlez, malheureux;

« justifiez-vous du dessein affreux qu'on vous im-
« pute, et qu'au moins l'amitié me reste pour
« fermer les plaies cruelles qui déchirent mon
« cœur.

— « Que je me justifie! et de quoi? d'une as-
« sertion vague, dont on ne donne aucune preuve,
« et qui ne tend, je le répète, qu'à éloigner
« un surveillant fâcheux. Si j'aimais madame au
« point de trahir les devoirs les plus saints de
« l'amitié, aurais-je facilité son mariage avec vous?
« Ne me serais-je pas proposé moi-même, et dans
« l'extrême médiocrité où elle vivait, n'étais-je
« pas un parti sortable? Ne me serais-je pas du
« moins assuré de ses dispositions, et de celles de
« sa famille à mon égard? On me fait un crime
« d'avoir interrogé madame Rigaud, et de vous
« avoir caché sa réponse jusqu'à ce jour. N'était-il
« pas naturel, lorsque votre passion s'est pronon-
« cée, que ma tendre sollicitude voulût connaître
« celle à qui vous alliez vous unir? Lorsque j'ai
« reçu cette lettre, monsieur venait d'épouser
« mademoiselle d'Apremont. Trop aimable, pour
« n'être pas tendrement chérie, j'ai dû penser
« qu'en effet monsieur était infidèle, et que le
« dépit éteindrait dans le cœur de madame, un
« amour désormais sans espoir. Qu'aurais-je gagné
« d'ailleurs en vous communiquant cette pièce?
« Vos désirs ne connaissaient plus de frein; la
« raison eût été impuissante; vous ne m'auriez
« pas même écouté, et cependant, plus tard, des

« souvenirs cruels se seraient reproduits, et au-
« raient détruit à jamais votre repos. Je viens,
« dit-on, de vous la faire lire cette lettre, parce
« que ma position, à l'égard de madame, a changé
« tout à coup ce matin. Oui, sans doute elle a
« changé, puisque ce n'est qu'aujourd'hui que la
« calomnie s'est ouvertement prononcée, et m'a
« réduit à la triste nécessité de me défendre. Quel
« homme raisonnable me blâmera d'avoir usé de
« tous mes moyens, et pourra croire que l'intérêt,
« beaucoup trop direct, que prend M. de Cour-
« celles à cette scène, soit dicté par cette délica-
« tesse dont il parlait tout à l'heure, et dont vous
« attendrez long-temps les effets! — Malheureux!
« — Point de mots, jeune homme, des choses.
« Vous vouliez, dites-vous, quitter Paris, et vous
« n'y êtes retenu que par l'accident arrivé à ma-
« dame de Courcelles. Une femme qui reçoit tous
« les jours, qui donne à dîner, et qui fait les
« honneurs chez elle, n'a plus besoin de vos se-
« cours. Mais vous avez été bien aises de vous
« appuyer d'un prétexte qui vous permît de vous
« voir et de vous rapprocher. En effet, madame
« vous mande ici, et il n'est pas difficile de de-
« viner pourquoi vous accourez; vous vous livrez
« à des caresses, que réprouve cette délicatesse
« que vous invoquez si légèrement, et quoi que
« vous en disiez, laisser les portes ouvertes, quand
« on a des gens affidés, est beaucoup plus adroit
« que de les fermer. Enfin M. d'Apremont et moi

« nous entrons, avec quelques précautions, je « l'avoue; vous êtes surpris, et incapables de ré- « fléchir dans une position aussi critique, vous « m'accusez, moi, étranger de tout ce qui se passe « entre vous. Sans doute, il est commode, pour « cacher ses projets, d'en supposer aux autres. « Mais pour donner à cette fable l'air de la vrai- « semblance, il vous aurait fallu plus de temps, « pour la composer, et la mûrir. »

Ce calme, cette astuce, cette persévérance dans le dessein de me nuire, ont porté l'égarement de Jules au dernier période. Aveuglé par la colère, oubliant qu'il allait assurer le malheur du reste de ma vie, il s'est élancé sur des Audrets le pistolet au poing. « Tirez, monsieur, lui a dit le « monstre, avec un sang-froid inconcevable; « ajoutez une action criminelle aux plus perfides « insinuations. Est-ce en vous présentant chez « M. d'Apremont avec des armes cachées, que « vous croyez lui prouver que vous n'y êtes entré « que pour faire éclater l'innocence? L'homme « droit ne prévoit rien, ne craint rien, et s'ex- « plique. Celui au contraire qui a tout à redouter « d'un époux outragé, se met en mesure de se « défendre. »

Jules n'est pas fait pour être un assassin. Il a marqué de l'irrésolution, et cependant il avait le doigt sur la fatale détente. Je me suis élancée sur lui; j'ai arraché l'arme de ses mains. Il a frémi du danger où je m'exposais en la saisissant par

le bout du canon. Il s'est reculé en chancelant; il s'est appuyé sur une cheminée. La pâleur de la mort était sur son visage; ses yeux s'éteignaient. J'ai jeté l'arme au loin; je me suis approchée de lui, et, oubliant à mon tour le témoin redoutable devant qui je parlais, j'ai supplié mon amant de ne donner aucune suite à cette affaire. Mes expressions, mon accent, étaient sans doute ceux de l'amour le plus tendre, puisque M. d'Apremont n'a plus été maître de lui. Il m'a saisi le bras avec violence; il m'a entraînée; il m'a conduite à mon appartement; il m'y a enfermée à double tour.

Ce n'est pas de moi que je me suis d'abord occupée : tu le croiras sans peine. Je me suis traînée à ma fenêtre, et j'ai vu Jules et des Audrets sortir en se menaçant. Je me suis sentie défaillir; j'ai espéré, un moment, que le trépas mettrait un terme à tant de maux... Ah! Claire, je l'ai déja remarqué, on souffre, on pleure, on ne meurt pas.

Le monstre a du courage, je n'en doute plus. Si mon amant succombe, je ne lui survivrai pas; j'attenterai à ma déplorable existence. En attendant l'évènement, je suis en proie à toutes les angoisses du désespoir...

Deux heures se sont écoulées; je les ai passées, accablée sous la verge du malheur, dans l'état le plus douloureux, où puisse tomber l'innocence et la faiblesse. Ma porte s'est ouverte enfin. Une

femme âgée, et que je n'ai jamais vue, m'a demandé mes ordres. Des ordres! ah! je le vois, c'est une surveillante qu'on m'a donnée. Elle sera sans compassion, parce que la vieillesse est insensible à des maux qu'elle ne peut plus éprouver, et dont souvent elle perd le souvenir. Ainsi, je ne dois plus compter sur Jeannette; m'en voilà séparée sans retour. Je ne recevrai plus de ces lettres où ton amitié me soutenait contre l'infortune et contre mon cœur. N'importe, je ne cesserai pas de t'écrire; je ne veux plus de distractions à mes douleurs. Qu'elles me minent; qu'elles me tuent.

CHAPITRE XX.

Suite du précédent.

Je vois de mes croisées Jeannette et son mari traverser la cour. Ils sont chargés de leurs effets, et ils vont passer cette porte, qui ne s'ouvrira plus pour eux. La bonne jeune femme s'arrête devant mon appartement; elle me regarde d'un air attendri et douloureux. C'est maintenant que je sens le vide qu'elle va laisser autour de moi. Nous parlions de lui, et elle recueillait mes soupirs et mes larmes. Elles tomberont désormais sur mon cœur; elles me suffoqueront. J'ai couru à mon secrétaire; j'ai mis dans ma bourse ce qui me restait d'or; je l'ai jetée à ces vrais amis, que je ne dois plus revoir.

Des Audrets rentre. Sa main droite est enveloppée d'un mouchoir. Le ciel a-t-il défendu, protégé l'innocence? Jules a-t-il triomphé?

Je n'ose me livrer à cette idée consolante. J'ai ouï dire que souvent les deux adversaires sont blessés; qu'ils restent quelquefois sur la place. L'image de Jules mourant me poursuit sans relâche; je ne peux résister au tourment que j'endure.

Je parle à Thérèse, c'est le nom de la vieille femme qu'on a mise auprès de moi. Elle me répond avec un laconisme désespérant. Ce que ses réponses me laissent pénétrer, c'est qu'elle a l'ordre de me servir, de me satisfaire sur tout ce que je lui demanderai. Mais certaines réticences me font sentir qu'elle ne se chargera d'aucune lettre de moi, ni pour moi. Elle m'a parlé avec moins de réserve de M. d'Apremont. Il ne donne aucune marque de colère; il est profondément affligé. Non, Claire, cet homme n'est pas méchant, et il serait facile encore de le ramener à celui qui m'a ôté son estime et le repos. Mais il me perdra; il l'a juré, et il sera fidèle à son inique serment.

Les questions que je faisais à Thérèse, avaient pour objet principal de l'engager à savoir quel accident est arrivé à des Audrets. Il n'était pas présumable qu'on lui répondît assez brièvement, pour qu'elle ne pût saisir aucun détail de ce malheureux combat. J'ai représenté à cette femme

que l'ami de son maître doit lui inspirer de l'intérêt, et qu'il convenait qu'elle s'informât comment il s'est blessé. Elle m'a répondu que cette démarche ne lui paraissait pas nécessaire, et qu'elle pourrait annoncer de sa part une curiosité déplacée. Elle s'est retirée dans l'antichambre, et je suis passée dans mon cabinet, d'où je t'écris ce qui est arrivé, et les cruelles réflexions que mon état provoque sans cesse.

Comment colorera-t-on dans le monde, et aux yeux des gens de la maison, la réclusion forcée où l'on me tient, et la nécessité où l'on croit être de me mettre sous la garde d'une femme sévère? Il faudra donc que M. d'Apremont me déshonore, ou qu'il consente à passer pour le plus injuste, le plus cruel des hommes. Cette première idée me paraît d'une importance telle, pour lui et pour moi, que je ne balance pas à lui écrire. Je m'exprime avec une grande modération, et cependant je lui fais sentir les conséquences qu'entraîne le parti auquel il s'est arrêté. Je proteste encore de mon innocence; mais de peur de l'aigrir davantage, je me tais sur la calomnie et ses machinations. Dieu permettra un jour que la vérité se découvre.

Thérèse a lu la suscription de ma lettre, et elle a consenti sans peine à la porter à son adresse. J'entends tourner la clé de ma première porte; ce son me fait un mal affreux; il m'humilie et

m'irrite à la fois. Moi, traitée comme une femme coupable! Eh! qu'ai-je fait qu'user du droit, bien légitime, de me défendre?

Je vois trop que je n'ai aucun acte de complaisance à attendre de Thérèse, et je me suis mise dans l'impossibilité de la gagner, en donnant ce que j'avais à Jeannette. Mes diamans sont encore à ma disposition; mais l'être le plus vénal n'accepte pas d'objets de cette nature. Ils se reconnaissent partout. Ah! si Jules vit encore, il trouvera des moyens de m'instruire de son sort, et par conséquent du mien. Si dans vingt-quatre heures je ne vois rien, je n'entends rien, j'en concluerai que la vie ne sera plus pour moi qu'un insupportable supplice, et j'aurai le courage de m'en affranchir, j'en jure par l'amour.

Cette résolution n'est pas de celles qu'un moment de désespoir fait naître, et que le moment qui suit fait évanouir. Il vaut mieux cesser d'être que souffrir sans relâche. Cette vérité est incontestable, et je la pèse dans le calme de mon ame... Du calme! Elle n'en connaît plus celle qui veut mourir, et comment supporterai-je la vie? Si Jules existe, il faudra donc que je combatte encore, et que la honte succède à ces combats, car je le sens, ma bonne amie, tant que mon cœur palpitera, ce sera pour Jules; toujours il brûlera de s'unir au sien, et si l'infortune, ou mon bonheur, me présente mon amant, et qu'il ose entreprendre, je serai à lui... Eh! serais-je si condamnable

de céder à l'amour? Quels sont les droits d'un homme, dont l'injustice a rompu tous les nœuds que j'avais formés malgré moi? Dois-je quelque chose à celui qui ne ménage plus rien? Ne dois-je pas tout, au contraire, à celui qui possède exclusivement mes affections, et qui s'en est toujours montré digne? J'oublie qu'il a été faible avec mademoiselle d'Apremont. Elle a surpris ses sens; mais son cœur n'a pas cessé d'être à moi.

Affreux raisonnement! Est-il quelque chose qui dispense de la vertu? Je conserverai la mienne, et je n'en ai qu'un moyen... la mort.

Ainsi, que Jules vive ou non, la mort, toujours la mort.

Thérèse rentre et ne me rapporte pas de réponse. Loin de revenir sur ce qu'il a fait, M. d'Apremont ne daigne plus même écouter mes plaintes. Il n'est plus mon époux, il ne veut plus l'être, il me rend à moi-même.

Les croisées de mon cabinet ouvrent sur la rue. Je regarde à chaque instant, et je ne vois ni Jules, ni personne qui lui appartienne. Mes yeux se portent sur un grand tableau, suspendu à un fort clou à crochet... Ce clou... un lacet... tu m'entends, Claire... Demain, demain. La journée finit; les ténèbres s'épaississent, et je ne distingue plus ceux qui passent dans la rue. Je ferme ma croisée; je m'assieds en face du tableau. Je contemple ce clou avec une joie barbare... Ce clou!... oui, ce clou.

Thérèse vient me dire que je suis servie. Les

insensés! mange-t-on quand la tête est perdue et que le cœur est déchiré? Je prends un couteau; je le cache, je ne sais par quel motif; mais il peut arriver que j'en aie besoin.

Oh! que cette nuit est longue! Je vais, je viens, je m'assieds, je me lève; je ne peux trouver de repos nulle part, ni dans aucune position. Thérèse dort profondément. La clé de la porte d'entrée est sous son oreiller; j'en vois le bout, je peux la prendre. Mais l'extérieur de mon appartement est gardé sans doute, et puis le suisse... D'ailleurs où irais-je, à l'heure qu'il est, seule, sans argent?... Il faut rester. Douze heures encore, et je terminerai mon agonie.

Je vois les premiers rayons du jour; je me remets à ma croisée; j'y respire un air frais; il me soulage un peu. Ah! Claire, que la nature est belle, qu'elle est attachante pour l'être misérable, qui se prépare à fermer ses yeux, pour ne les rouvrir jamais!.....

Dieu, mon Dieu, que ne vous dois-je pas!... Je tombe à genoux, Claire; j'incline ma tête devant la Divinité; je lui rends grace.

Avant de te dire ce qui vient de se passer, je vais te donner une description abrégée des lieux, sans laquelle tu ne m'entendrais pas.

L'hôtel se compose d'un corps-de-logis, entrecour et jardin, et de deux ailes formant un angle droit avec le bâtiment principal, qu'habitent

M. d'Apremont et des Audrets, et duquel on ne peut rien voir de ce qui se fait dans les rues adjacentes. Mon appartement tient le premier étage tout entier d'une de ces ailes. Au-dessus est une terrasse à l'italienne; au rez-de-chaussée est un autre appartement, le plus riche de l'hôtel, qui ne sert qu'aux jours de cérémonie, et qui, dans aucun cas, ne s'ouvre à trois heures du matin. Thérèse est couchée dans une chambre qui a vue sur la cour. Ainsi, je suis seule, absolument seule du côté où je peux recevoir quelques éclaircissemens sur le sort du bien-aimé.

J'étais à ma croisée; mes yeux plongeaient, à droite et à gauche, dans la rue. Quelquefois ils se portaient douloureusement, machinalement sur les maisons situées en face de moi. Une fenêtre s'ouvre; un homme y paraît; il fait un grand mouvement; il fixe mon attention; je regarde... Je reconnais Firmin.

Oh! combien j'avais raison de te dire que les extrêmes se touchent! Une révolution subite s'opère en moi; mon cœur se dilate; ma bouche sourit à l'espérance et à Firmin, dont l'air satisfait m'annonce d'heureuses nouvelles. Je ne pense plus à mourir; je ne m'occupe que de Jules. Mais comment Firmin m'instruira-t-il? La rue est large; s'il parle, ce sera si haut, qu'il pourra être entendu par d'autres personnes, qui n'auront pas d'intérêt à être discrètes. Je mets un doigt sur

ma bouche; Firmin répète le même signe. Il est convenu que nous garderons le silence; mais comment nous entendrons-nous?

Firmin se retire dans le fond de sa chambre. Là, il fait le semblant d'écrire avec l'index de la main droite sur la paume de la main gauche. Il me montre ensuite mon secrétaire, qu'il peut voir, et un autre signe me rappelle à la croisée... J'y suis; j'y suis. Il faut que j'écrive, et je viendrai ensuite jeter ma lettre à Firmin par la fenêtre. Je commence. Je vais faire au bien-aimé une peinture touchante de ma situation, et j'implorerai son secours, si toutefois il peut m'en donner. Mais comment saurai-je s'il est blessé ou non? Je le demanderai à voix basse à Firmin, quand il viendra recevoir ma lettre. Il me semble, au reste, qu'il ne peut pas y avoir de danger, puisqu'il désire que je lui écrive, et que sans doute il pourra me lire. Cette idée me fait un bien!... Le bruit d'un carreau de vitre cassé me fait tourner la tête. C'est Firmin qui, par de nouveaux signes, me fait connaître que je ne l'ai pas entendu, et me rappelle à la croisée. Veut-il que j'écrive là? Que signifie cette bizarrerie? N'importe. J'approche une petite table; j'y mets de l'encre, du papier, une plume. Je regarde Firmin; je l'interroge des yeux. Un mouvement de tête me répond que c'est là ce qu'il désire. Je ne pénètre pas ses motifs, et j'écris : un second car-

reau cassé me fait relever, et Firmin retourne dans le fond de la chambre.

Pourquoi cette table et les objets dont je l'ai chargée, si je ne dois pas écrire? Je m'y perds. Je suis Firmin des yeux; je suis attentive à tous ses mouvemens. Il me fait voir des feuilles de carton, sur chacune desquelles est une très-grande lettre majuscule. Il me présente une M et il me montre ma petite table... Enfin, m'y voilà : c'est lui qui va dicter. Moyen ingénieux et consolateur, l'amour seul a pu t'inventer.

J'écris cette M, et Firmin prend une autre feuille sur laquelle est un seul point : je mets le point. Firmin trépigne de joie, je vois que je l'ai compris.

Il tire un papier de sa poche; il le consulte attentivement, avant que de présenter chaque lettre, et en assez peu de temps, j'écris ce que tu vas lire : « Jules jouit de la meilleure santé, et « le monstre doit la vie à une légère blessure, qui « ne lui a plus permis de tenir son épée. Votre « sort changera bientôt, espérez. Ce soir à minuit, « Firmin viendra prendre ce que vous aurez écrit « pour Jules ou pour madame de Villers, et il at- « tachera au bout d'un ruban, que vous lui des- « cendrez, une lettre détaillée. »

Espérez, m'a-t-il fait écrire. Ah! Claire, quand mon amant vit; quand je suis l'objet de sa tendre sollicitude; quand il me dit que je dois espérer,

puis-je penser à mourir? Mais à quel genre d'espérance faut-il que je m'abandonne? Sans doute il n'entend point parler des douceurs de l'amour. J'ai été faible une fois, nous étions libre l'un et l'autre, et il s'est montré grand et généreux. Le sera-t-il moins maintenant que les institutions sociales s'élèvent contre notre amour? Ah! qu'il le soit, qu'il le soit pour tous deux! Je suis sans force contre mon cœur.

Je présume qu'il a trouvé quelque moyen de démasquer le traître; de ramener M. d'Apremont à des sentimens de bienveillance; de rétablir ma réputation à ses yeux, et dans l'opinion des personnes qui connaissent ma déplorable aventure. La considération et le repos ne valent pas les jouissances du cœur; mais ils sont indispensablement nécessaires à qui se respecte soi-même.

Ce soir, je fermerai ce paquet, je le descendrai à Firmin, avec une lettre que j'ai commencée pour Jules. Je la quitte de temps en temps, parce qu'il me semble que l'amour s'y montre trop à découvert; mais puis-je lui écrire sans lui parler amour? Je déchire, je recommence; c'est encore l'amour, toujours l'amour. Cependant je lui dois de la reconnaissance, et je ne peux me dispenser de lui écrire. Mais, bon Dieu, quelles expressions! Je me dépite, je déchire encore, je me lève, je me remets à ma croisée. Firmin est resté dans sa chambre, il me regarde, il me fait des signes

que je n'entends pas : qu'importe, puisque tout est convenu entre nous.

Il reprend ses cartons, et j'écris encore sous sa dictée. « Je louai cete chanbre pour aitre a porté « de savoir ce qui se passe ché vous. Jeu ne sui « pas conu à l'autel, et jeu peu mi intrauduir sou « quelleque praitexte, si vous avé besoin de moi. « Daifiez-vous de Thairaise, et conté sur mon dai- « voument. »

Il est aisé de voir qu'il n'avait pas reçu de modèle pour ce billet-ci.

J'attends avec la plus vive impatience la lettre de ce soir, elle me donnera des détails. Mais plus je réfléchis, plus j'ai lieu de croire que Jules a pris des mesures vigoureuses, et que je lui dois beaucoup. Je ne l'aimerai pas davantage : dès longtemps mon amour est tout ce qu'il peut être.

J'ai enfin terminé ma lettre ; j'en suis mécontente; mais je ne peux m'exprimer avec plus de modération. Je vais fermer ce paquet. Tu me répondras sous le couvert de M. de Courcelles...

. . . . . .

. . . . . .

Je venais de cacher mes papiers, quand des Audrets est entré. Je me suis réfugiée dans mon cabinet, dont la croisée était restée ouverte, et je pouvais me faire entendre de Firmin, si le monstre eût osé entreprendre quelque chose. J'ai été indignée de voir Thérèse entrer et s'asseoir

dans ma chambre à coucher, dont j'avais négligé de fermer la porte qui donne dans mon cabinet. J'ai marqué mon mécontentement de cette familiarité. « Madame, m'a dit le barbare, dans la po-
« sition où vous êtes, vous avez besoin de tout
« le monde, et personne n'a besoin de vous. Mé-
« nagez cette femme, à qui j'ai remis une partie
« de l'autorité que M. d'Apremont m'a donnée
« sur vous. J'ai plus d'influence que jamais sur
« son esprit; je suis le maître ici, et je me con-
« duirai selon la détermination que vous allez
« prendre. Je ne vous ai mise encore que dans
« une situation fâcheuse; je peux ramener votre
« mari, ou aggraver vos maux jusqu'à vous ré-
« duire au dernier désespoir. Voulez-vous que je
« sois votre amant? Non, ai-je répondu, en me
« levant avec un mouvement de force et de co-
« lère, dont je ne me croyais pas capable. Là, là,
« a repris Thérèse, on en a réduit de plus déci-
« dées que vous. » J'ai senti aussitôt ce que j'avais à redouter de ces deux êtres détestables; je n'ai point balancé, et j'ai appelé à mon secours. Des Audrets a osé porter la main sur moi; il m'a éloignée de la fenêtre, il l'a fermée, et se plaçant entre elle et moi, il a continué de me parler avec le calme d'un scélérat consommé. « Les désirs que
« vous m'avez dès long-temps inspirés, sont de-
« venus peu à peu une passion que je ne peux
« plus maîtriser. Peut-être a-t-elle été portée jus-

« qu'à l'exaspération par l'amour que vous avez « pour ce jeune homme, et la jalousie que j'en « ressens. Il faut que je la satisfasse, n'importe à « quel prix. La réponse, que vient de vous faire « Thérèse, vous prouve que je peux entrer chez « vous la nuit comme le jour. Ainsi ne vous pré- « parez pas à une résistance qui serait inutile. Je « reviendrai tout à l'heure sur ce sujet-là.

« Je vais maintenant vous dire ce que j'ai fait, « et ce que je me propose de faire; il faut que « vous sachiez précisément ce que vous avez à « espérer ou à craindre.

« J'ai lu la lettre pathétique que vous avez écrite « à votre mari. Vous deviez croire que j'avais « prévu les suites d'un éclat, et que je les ai pré- « venues. Vous serez dégradée; mais il entre dans « mon plan que ma maîtresse jouisse de la con- « sidération propre à flatter mon orgueil, et à re- « lever mon triomphe.

« Il est inutile de fermer les yeux et de vous « boucher les oreilles. D'Apremont n'est pas à « l'hôtel, et je peux élever la voix.

« La première mesure que j'ai prise, quand « vous avez été enfermée dans votre appartement, « a été d'envoyer à la terre de Champville, vos « femmes et tous les domestiques. Ils sont partis, « sans rien savoir de ce qui se passe ici, avec « l'ordre de tout mettre en état à Champville. Ils « ont été remplacés aussitôt par des gens pour qui

« vous êtes valétudinaire et mélancolique. On « dira la même chose, dans le monde, à ceux « qu'on aura intérêt de tromper.

« Si M. de Courcelles ne se décide prompte- « ment à quitter Paris, vous serez transférée à « Champville, où vous ne verrez que moi et vo- « tre mari; moi toujours, lui quand cela me « plaira. Maintenant entendons-nous. Je n'exige « pas que vous m'aimiez; mais je veux que vous « en ayez l'air, et que vous receviez mes ca- « resses avec l'abandon et la gaieté, qui seules « peuvent me satisfaire. Quand je vous aurai « amenée à ce point, je verrai ce que je pourrai « faire pour vous; j'adoucirai votre sort.

« En attendant, je vais jouir du plaisir d'une « double vengeance. Je punirai votre Jules du « tort qu'il a de vous plaire, et je détruirai la « tranquillité de sa femme, que je n'aime plus, « mais à qui je ne pardonnerai jamais de m'avoir « dédaigné. J'ai monté la tête à d'Apremont sur « la faiblesse de sa nièce, et je lui ai persuadé « que c'est en rompant ouvertement avec elle, et « en l'instruisant des sentimens que conserve son « mari, qu'il éloignera ce jeune homme de vous. « Elle ne l'a jamais aimé; mais elle sera jalouse « par orgueil. Elle est violente; elle le tourmen- « tera sans relâche. Il est difficile qu'elle ne pré- « fère pas un des freluquets qui forment sa cour. « Mes émissaires auront aujourd'hui des notions « certaines à cet égard. Qu'elle trompe ou non son

« mari, je tournerai les apparences contre elle;
« une lettre anonyme persuadera Jules. Je mettrai
« la division et la haine dans ce ménage.

« Je ne m'en tiendrai pas là, si vous persistez
« dans l'aversion que vous me marquez, et si vous
« ne cédez qu'à la force ou à la crainte. Dans
« quelque jours je serai guéri de ma blessure; je
« défierai de nouveau votre amant, et vous sa-
« vez que le sort des armes est sujet à changer.
« Enfin, je ferai écrire d'Apremont à vos parens,
« pour qui vous vous êtes sacrifiée, et je vous
« frapperai en eux, en empoisonnant leur vieil-
« lesse. Je les ferai mourir de chagrin, en vous
« chargeant de tout ce que la calomnie a de plus
« fort et de plus spécieux. Prenez un parti, et
« décidez-vous promptement. Je suis fatigué d'at-
« tendre.

« Allons, ma jolie petite dame, a repris la vieille,
« laissez-vous persuader. Le mot *intrigue* vous
« blesse les oreilles : là, là, dans quelques années
« le mot vous sera agréable, parce que vous au-
« rez pris goût à la chose. Toutes les femmes
« ont un bon ami, c'est la règle, et n'est-il pas
« bien commode de l'avoir chez soi, surtout
« quand il a la confiance du mari? Pourquoi
« passer vos plus beaux jours dans les chagrins
« que M. des Audrets ne cessera de vous susci-
« ter? Croyez-moi, jouissez avec lui des agrémens
« de la vie. La main, qui vous tient sur le bord
« du précipice, peut à l'instant le remplir et le

« couvrir de fleurs. Allons, mon petit ange, que « la meilleure intelligence s'établisse entre vous. « Venez donner le baiser de paix à monsieur. »

Furieuse, exaspérée, je me suis réfugiée à côté de mon guéridon; j'ai porté la main sur mon ouvrage, dans lequel j'ai caché le couteau; j'étais décidée à en frapper quiconque s'approcherait de moi. Incertains, irrésolus, ils se regardaient tous deux, lorsqu'un certain bruit s'est fait entendre à la première porte de mon appartement, et a captivé leur attention. « Je vous dis « qu'il faut que je parle à M. des Audrets. » J'ai reconnu la voix de Firmin, et j'ai commencé à respirer librement. « Je vous répète que personne « n'entre chez madame, a répondu... un domes- « tique, probablement. — Je me présente ici par « ordre de M. d'Apremont, et je suis le médecin « de madame. » La porte s'est ouverte aussitôt; le monstre y a couru; il n'était plus temps; Firmin était entré. Il s'est avancé d'un air grave, et en multipliant les révérences. Des Audrets le fixait, en marchant à reculons. Firmin fermait les portes de toutes les chambres qu'il traversait. Ils sont entrés dans mon cabinet. « Vous êtes médecin, « dites-vous, a repris le scélérat, après avoir un « peu réfléchi, et vous venez ici par ordre de « M. d'Apremont? Vous êtes un imposteur. — « D'un ton plus bas, s'il vous plaît, a continué « Firmin, en serrant la main blessée de des Au- « drets, jusqu'à lui faire faire d'horribles contor-

« sions; pas de résistance. Vous n'avez qu'un « bras; moi, j'en ai deux des plus robustes. Te- « nez-vous tranquille, croyez-moi. Madame Du- « pont, asseyez-vous là, dans le coin, a côté de « monsieur, et écoutez-moi. »

Thérèse a pâli, lorsque Firmin a prononcé son nom de femme, et des Audrets a tressailli. Qui est cette malheureuse? Mon amant tient-il déjà le fil de cette nouvelle trame?.. Firmin a repris la parole. « Vous vous êtes permis, monsieur, des « procédés odieux à l'égard de madame, puis- « qu'elle a demandé du secours. Vous l'avez tirée « avec force, et vous avez fermé sa croisée pour « étouffer ses justes plaintes. Je ne suis pas mé- « decin; mais je suis honnête homme, et je viens « secourir la faiblesse contre l'oppression. J'at- « tendrai ici M. d'Apremont. Je présume que le « masque qui vous a si long-temps couvert, vous « et la Dupont, est levé en ce moment, et que « le ressentiment de celui que vous nommiez vo- « tre ami, sera proportionné à l'abus que vous « avez fait de son aveugle confiance. Point de ré- « plique, et surtout gardez-vous l'un et l'autre « d'appeler. Au premier cri, je vous assomme « tous deux.

« Remettez-vous, madame. Votre position va « changer, et votre mari, honteux de s'être laissé « tromper aussi grossièrement, s'empressera sans « doute de réparer ses torts. »

Thérèse était accablée, le monstre écumait de

colère. Firmin, immobile dans sa position, les contenait l'un et l'autre. La porte cochère s'est ouverte; une voiture est entrée au grand trot. Des Audrets s'est levé pour s'approcher de la croisée. Firmin l'a cloué sur son fauteuil. « Du « courage, m'a-t-il dit, madame; voilà des libé- « rateurs. »

J'ai vu descendre du carrosse M. d'Apremont, deux hommes que je ne connaissais pas, et une jeune dame. Trois domestiques, sans livrée, étaient derrière la voiture, et sont entrés avec les maîtres. Je prévoyais une scène violente, sans savoir encore quel en serait le sujet. L'approche de la crise m'avait fait oublier ce que venait de dire Firmin; je tremblais de tout mon corps.

J'ai entendu ouvrir la porte de mon appartement avec un saisissement, un effroi que je ne peux dépeindre. J'ai fait un effort sur moi-même, je me suis traînée au-devant de M. d'Apremont. « Vous triomphez, madame, m'a-t-il dit, et le « crime va subir la peine qui lui est due. » Ces paroles m'ont rendue à moi-même, et j'ai pu suivre la marche des événemens que je vais te détailler.

Un des hommes que j'avais vu descendre de voiture, ceux que j'avais pris pour des domestiques, sont entrés, avec M. d'Apremont, dans mon cabinet. Le premier a tiré une écharpe de sa poche; il s'en est décoré. Puis s'adressant à Thérèse anéantie, il lui a demandé si elle le reconnaissait.

Deux des hommes qui le suivaient se sont rangés à droite et à gauche de la malheureuse; le troisième m'a demandé la permission d'écrire sous la dictée du commissaire. Il a tiré des papiers de sa poche, il s'est mis à mon secrétaire. M. d'Apremont lançait à des Audrets des regards foudroyans; le scélérat n'a pas baissé les yeux.

Le commissaire a pris la parole, et s'adressant à Thérèse : « Vous avez été, lui dit-il, reprise de « justice, il y a cinq ans. Six mois de réclusion « auraient pu vous corriger, si un cœur vicieux « était susceptible de changer. Depuis que vous « avez recouvré la liberté, vous avez fait métier « de corrompre de jeunes femmes. Vous y avez « réussi quelquefois, et votre adresse a, jusqu'à « présent, dérobé votre conduite à l'œil vigilant « de la police. Aujourd'hui, tout est découvert : « répondez aux questions que je vais vous faire.

« Qu'est devenue madame de Ferval, que vous « avez déterminée à quitter son mari pour la li- « vrer à cet homme, à des Audrets, qui l'a bien- « tôt abandonnée, et qui l'a laissée entre vos « mains? — Elle est venue volontairement chez « moi, et elle en est sortie quand elle l'a voulu. « — Vous mentez. Vous avez fait de ses charmes « un commerce infâme; vous l'avez forcée à se « prostituer. Vous ne lui avez pas rendu la li- « berté; mais elle est parvenue à s'échapper de « chez vous. Son mari, homme prudent, a étouffé « cette affaire. Ce qui se passe à présent fera tout

« rechercher, tout rapprocher, et on purgera la « société d'un monstre tel que vous.

« De quel droit ou par quel ordre deux furies, « qui vous remplacent à votre domicile, y rete- « naient-elles de force une demoiselle de Tarbes, « qui est enceinte des faits de des Audrets, et « que son père cherchait vainement dans les lieux « les plus cachés de Paris? — M. des Audrets l'a « mise en pension chez moi; il m'a dit qu'elle « est sa parente, que son esprit est aliéné, et que « j'eusse à veiller exactement sur elle. — Et de- « puis huit jours qu'elle est chez vous, avez-vous « eu quelque preuve de cette prétendue aliénation « d'esprit? — J'en ai eu mille, monsieur le com- « missaire. Mensonge atroce, s'est écrié la jeune « personne, en s'élançant, avec son père, dans « mon cabinet. Cet homme a voulu me séduire « pendant le séjour qu'il a fait cet été au château « de Velzac; je l'ai repoussé. Il a gagné ma femme « de chambre, et un breuvage soporifique m'a « mise à sa discrétion. Je me suis réveillée dans « ses bras, et il m'a fait horreur.

« Bientôt je me suis aperçue que son crime « avait des suites; j'ai craint le meilleur des pè- « res, et je lui ai caché mon état. J'ai écrit à cet « homme une lettre suppliante. Je sentais que sa « femme serait la plus misérable des créatures; « mais je consentais à me sacrifier à l'honneur de « ma famille. Il s'est bien gardé de me répondre « par écrit : il a senti que ce serait me donner

« des armes, que je ne manquerais pas de tour-
« ner contre lui. Il m'a envoyé un émissaire, in-
« sinuant, adroit, astucieux, qui a eu l'air de me
« plaindre; qui m'a protesté que je lui inspirais
« le plus vif intérêt, et qui a gagné toute ma con-
« fiance. Il m'a représenté que je ne pouvais don-
« ner la preuve d'aucun fait, et qu'un éclat serait
« inutile et déshonorant; mais que M. des Au-
« drets était incapable de résister à mes larmes,
« et que le seul parti que j'eusse à prendre était
« de venir à Paris, où mon mariage se ferait in-
« failliblement. J'ai cru ce misérable; j'ai fui la
« maison paternelle, et je me suis livrée à ces
« monstres qui voulaient se défaire de moi. Ils
« m'ont conduite chez cette femme, où les mau-
« vais traitemens auraient, en effet, bientôt pro-
« duit cette démence, qui leur sert de prétexte
« aujourd'hui; qui m'eût ôté la mémoire du crime,
« et les moyens de m'élever contre son auteur.
« Voyez, madame, m'a dit cette infortunée, en
« découvrant son sein, voyez la trace des coups
« dont on m'a accablée hier. »

A l'aspect des meurtrissures dont cette pauvre fille est couverte, le père furieux s'élance sur des Audrets. Il a fallu des efforts multipliés pour le tirer de ses mains. Le scélérat a entrepris de se disculper. Il a prétendu que tout Paris avait eu madame de Ferval; que jeune alors, il avait pu vouloir la posséder aussi, et qu'il ne pouvait être responsable de ce qu'elle est devenue quand il

l'a eu quittée. Il a prétendu n'avoir rien eu de particulier avec la jeune personne qui était présente. Il a ajouté qu'il l'avait vue à Tarbes; que, dans l'embarras où son inconduite l'avait mise, elle s'est adressée à lui, et qu'il avait cru pouvoir lui donner un asile. « Et c'est dans une maison « de débauche que vous avez placé mademoiselle! « a repris avec force le commissaire. Les contu- « sions qu'elle vient de découvrir déposent contre « vous et vos complices.

« Et c'est la Dupont, c'est une femme qui a « tous les vices, et que vous connaissez parfaite- « ment, que vous placez auprès de l'épouse de « l'homme que vous appelez votre ami! » Des Audrets a voulu répliquer. « Tout est connu, lui « a dit le commissaire. La femme de chambre de « mademoiselle, que vous vous êtes hâté de placer « à Paris, vient d'être arrêtée. Elle a nommé le « pharmacien de Tarbes qui a donné l'opium; elle « a avoué l'usage que vous en avez fait. Les deux « femmes qui étaient chez la Dupont sont aussi « sous la main de la police, et n'ont pu nier des « faits constatés jusqu'à l'évidence. Il ne me reste « qu'à m'assurer de vous et de cette misérable, et « je vous arrête l'un et l'autre. Une instruction « criminelle, un jugement, équitable et sévère, « vengera la société offensée, par vous, dans « plusieurs de ses membres. — Que résultera-t-il « de ce procès? Je serai emprisonné pendant « quelque temps; mais madame de Ferval sera

« publiquement déshonorée ; on saura que ma-
« demoiselle, de gré ou de force, a fait un enfant,
« et que madame d'Apremont a été en relation
« directe avec la Dupont. Il faudrait que les in-
« dividus, qui composent ces trois familles, eus-
« sent perdu le sens commun, pour ne pas sentir
« les suites qui résulteraient, pour eux, d'une
« semblable procédure, et pour ne pas les pré-
« venir. D'après cet aperçu, très-simple, je n'ai
« rien à redouter. »

« — Ceux que vous avez si cruellement outra-
« gés, ont, je l'avoue, un intérêt réel à étouffer
« cette affaire, et ils y sont disposés. Mais ils vous
« prescrivent des conditions. Vous quitterez à
« l'instant cet hôtel, pour n'y rentrer jamais. Vous
« épouserez mademoiselle, parce qu'il n'y a que
« ce moyen de lui rendre l'honneur. Il sera sti-
« pulé par le contrat, qu'elle habitera chez son
« père, et vous vous obligerez par un acte parti-
« culier, qui contiendra l'aveu de vos crimes, à
« ne jamais approcher de son domicile. Je vais
« vous conduire en prison, comme s'il ne s'agis-
« sait que d'une mesure de police ordinaire, et
« vous y resterez, jusqu'à ce que vous ayez satis-
« fait à ce qu'on exige de vous. Vos complices
« seront détenues à perpétuité, comme femmes
« de mauvaise vie. Elles seront, ainsi que vous,
« soustraites à la vigilance des tribunaux, et vous
« devez tous la redouter à un point, qui ne vous
« permettra jamais de l'appeler sur vous. L'auto-

« rité supérieure sera instruite de tous ces détails, « et les familles intéressées sont assez recomman- « dables, pour qu'elle approuve les instructions « que viennent de me donner mes supérieurs im- « médiats. Présentez vos mains, monsieur. »

« Quoi! s'est écrié le monstre, on me traiterait « comme un vil criminel! Et qu'êtes-vous? a ré- « pondu le commissaire. » Un des trois hommes qui l'accompagnaient, a tiré des fers de sa poche. L'infâme a voulu opposer quelque résistance. On l'a terrassé, garrotté; on l'a porté dans la voiture; on y a traîné la Dupont. Firmin a suivi, sans qu'on lui ait fait une question; sans qu'on ait même paru le remarquer. Je suis restée avec M. d'Apremont.

Sa physionomie était sombre, et cependant ses yeux exprimaient des sentimens doux. Ils se portaient sur moi; ils s'en éloignaient; ils y revenaient encore. De profonds soupirs s'échappaient par intervalles. J'ai jugé qu'il m'aime encore, et qu'il n'était pas impossible de le calmer, et d'adoucir ses maux et les miens. « Vous connaissez « maintenant, lui ai-je dit, à quel point mes im- « putations à l'égard de des Audrets étaient fon- « dées. — Vous et ma nièce m'avez dit la vérité; « j'en suis convaincu, madame. Oh! combien le « misérable m'a trompé! ma prévention en sa fa- « veur, ma confiance aveugle m'ont rendu injuste « envers vous. Vous êtes libre, madame, et je « vais mettre tous mes soins à vous faire oublier

« mes torts... Mais Adèle, vous en avez eu de « votre côté et de graves. M. de Courcelles... — « Hélas! monsieur, nos sentimens sont indépen- « dans de notre volonté. Si on pouvait disposer « de son cœur, le mien serait tout à vous. Notre « conduite seule peut être soumise à la raison et « au devoir, et à cet égard qu'avez-vous à me re- « procher? — Ne m'obligez pas à vous rappeler « des choses, dont le souvenir me tue. — Je suis « innocente, monsieur, je vous le jure. — Inno- « cente! Non, madame, vous ne l'êtes pas. Vous « m'avez avoué, j'en conviens, avant de rece- « voir ma main, que vos affections ne vous ap- « partenaient plus. J'ai eu la faiblesse ou la pré- « somption de croire que je les mériterais; que je « les obtiendrais un jour. J'ai commis une faute, « impardonnable à un homme qui avait de l'ex- « périence, et je ne vous la reproche pas. Mais « vous avez refusé de me nommer M. de Cour- « celles. Plus sage, plus prévoyante, ou moins « dissimulée, vous m'auriez révélé ce secret tout « entier, et vous ne seriez pas maintenant à Paris. « Mais vous nourrissiez l'espérance de revoir ce « jeune homme et vous brûliez de vous en rap- « procher. — Je ne nierai pas, monsieur, que je « l'ai revu avec beaucoup d'intérêt; mais je ne le « cherchais pas. Il devait quitter Paris; il vous l'a « déclaré, et c'est moi qui lui en avais donné l'or- « dre de Velzac. — J'aime à croire, madame, que « votre honneur et le mien n'ont reçu aucune

« atteinte directe. Mais ces caresses, qui blessent « le devoir, dont j'ai été le témoin, et qui ne « peuvent sortir de ma mémoire... — Elles étaient « pures, monsieur; j'en fais le serment à la face « du ciel, ainsi que celui de ne les renouveler « jamais. Voulez-vous un garant certain de ma « bonne foi? Je vous conjure de me conduire à « Champville; je n'y vivrai qu'avec vous et pour « vous, et je n'entretiendrai aucune espèce d'in- « telligence avec M. de Courcelles. »

J'étais vraie en ce moment. La douceur de M. d'Apremont avait tourné vers lui toutes mes affections, l'amour, l'amour seul excepté. Je me rappelais ce que lui doivent mes parens; ce que je lui dois moi-même. La reconnaissance, l'amitié et la compassion agissaient fortement sur moi. Rassuré par mes promesses, entraîné par le ton de la vérité, vaincu par son amour, il m'a ouvert ses bras, et je m'y suis précipitée. Il m'a pressée tendrement sur son cœur, et... Ah! Claire, que ce raccommodement m'a coûté cher! Incapable de me résigner, je me suis du moins soumise.

M. d'Apremont a renvoyé à l'instant les domestiques que des Audrets avait placés autour de moi. Il m'a donné ensuite une marque de confiance à laquelle j'ai été sensible. Il m'a engagée à sortir, à me dissiper. J'ai répondu, à cette offre, avec la délicatesse qu'il devait attendre de moi, et qui a paru le flatter : je lui ai déclaré que je ne sortirais qu'avec lui, jusqu'à ce que je fusse

éloignée de M. de Courcelles; que d'ailleurs ne connaissant à Paris que Jules et sa femme, et n'ayant pas le goût des plaisirs, je désirais rester chez moi.

Il a fait venir un vieux valet de chambre, qui lui porte un sincère attachement, et il lui a ordonné de tout préparer pour notre départ. C'est alors que je suis revenue à un sentiment que tout condamne et que je ne peux vaincre. Je n'ai pensé qu'avec un serrement de cœur affreux au moment de quitter une ville qu'habite l'homme adoré. N'importe, j'ai promis, et je partirai sans résistance, sans me permettre même la moindre observation. Je suis vouée au malheur; j'en ai la certitude; je subirai mon sort.

J'avais une extrême envie de savoir comment on avait découvert les infamies de des Audrets; je n'osais interroger directement M. d'Apremont. J'ai jeté quelques mots assez insignifians qu'il était le maître de saisir, et auxquels il pouvait sans impolitesse ne pas donner de suite. Il m'a devinée, et il s'est empressé de me satisfaire.

Le misérable l'avait prévenu contre sa nièce et son mari, au point de lui faire dédaigner toute espèce de ménagement. Il lui a reproché sa faiblesse de la manière la plus dure; il lui a fait sentir qu'elle s'est sacrifiée à un ingrat. Elle a appris que son mari ne l'a jamais aimée, et que la violence de la passion, qui le domine, éloigne d'elle jusqu'à l'espoir de le ramener. M. d'Apre-

mont se repent du fond du cœur de s'être laissé aller à une brutalité, qui est si loin de son caractère. Mais les regrets ne servent à rien : il lui est impossible de revenir sur le coup qu'il a porté.

Madame de Courcelles est trop pénétrante pour n'avoir pas reconnu d'abord, dans un homme naturellement doux, la violence et la méchanceté de des Audrets. Elle n'a pu nier qu'elle ait été faible; mais elle a essayé de prouver, par sa résistance aux vues du scélérat, qu'elle n'est point une femme sans mœurs, et elle a ajouté que le mariage avait effacé sa faute. L'indifférence de son mari, dont jusqu'alors elle n'avait pas de certitude, lui a tiré d'abord quelques larmes; mais revenant bientôt à son caractère, elle a dit assez gaiement à son oncle, que des époux raisonnables ont respectivement bien des choses à se pardonner. Ce trait de légèreté a affecté M. d'Apremont, et il me donne une sorte de conviction que les idées de des Audrets, sur la galanterie de madame de Courcelles pourraient n'être pas sans fondement.

Jules est rentré chez lui à la fin de cette étrange conversation. Il a conjuré M. d'Apremont de le suivre, et il lui a juré sur sa tête qu'il allait lui donner les preuves les plus authentiques de l'avilissement et de la perfidie de des Audrets. M. d'Apremont était disposé à saisir tout ce qui pouvait me justifier d'avoir, calomnieusement, accusé ce misérable. Il a suivi Jules, qui l'a conduit chez

la Dupont. Le commissaire et ses gens y étaient déja rendus. Déja on s'était assuré des deux créatures, ministres des iniquités, et de la froide cruauté de Thérèse. Il ne restait plus que des Audrets à convaincre : on a fait monter en voiture la jeune personne de Tarbes et son père ; M. d'Apremont et le commissaire s'y sont placés avec eux. Tu sais le reste.

Mais comment le père de cette infortunée s'est-il trouvé là ? comment Jules est-il arrivé au repaire de la Dupont ? Voilà ce dont M. d'Apremont, entraîné par la rapidité de l'action, n'a pas pensé à s'informer. La lettre, que j'attends à minuit, m'instruira des détails. Une lettre ! une lettre de Jules !... dois-je la recevoir au moment même de la réconciliation la plus sincère... du moins de la part de mon mari ?... Mon mari ! voilà la première fois que je lui donne ce titre... Hé, ne lui appartient-il pas ? non, non, je ne peux le lui refuser. C'est moi qui le lui ai donné ; qui le lui ai donné volontairement... Mais serais-je coupable, en marquant à Jules combien je suis reconnaissante de ses soins ? Où est le mal d'apprendre, de lui, par quels moyens il a opéré une révolution aussi subite dans le cœur de M. d'Apremont ? Cette lettre sera brûlante, peut-être. Hé, l'amour et tous ses feux ne le brûlent-ils pas déja ? Que peut y ajouter une lettre ? Me refuserai-je la dernière consolation qui peut-être m'est réservée ? Et puis, n'est-ce pas lui seul qui peut te faire

parvenir ce paquet, et t'instruire de tant d'événemens ? Dois-je renoncer aussi aux douceurs de l'amitié?... Malheureuse, dans quelles fluctuations se perd mon pauvre cœur!

M. d'Apremont m'a priée de me mettre à mon piano, et je me suis empressée de lui complaire. J'ai touché pendant des heures entières; il ne se lassait pas de m'écouter, et de louer mon exécution. Elle devait être bien imparfaite : je n'étais pas à ce que je faisais. A la musique a succédé le trictrac. A chaque instant, je perdais des points d'école. Il a bien voulu attribuer mes distractions à la scène du matin, et il m'en a parlé avec une bonté, qui m'a fait venir plusieurs fois les larmes aux yeux. Cependant, mon imagination trop active me rappelait malgré moi... tu sais qui. Ses graces, ses services, son amour, le mien me poursuivaient sans relâche. Ah! que cette journée a été longue! Je me suis échappée un moment pour t'écrire; il me restera ce soir peu de chose à ajouter, et je fermerai ce paquet.

Sur les dix heures, il a réfléchi que je n'avais personne qui pût m'aider à faire ma toilette de nuit; il s'est offert de m'y aider. J'ai senti qu'accepter la proposition était un moyen certain de n'être pas libre à minuit : l'aspect de certaines choses agit toujours, plus ou moins fortement, sur lui. Je l'ai remercié, avec une politesse froide bien propre à éloigner des idées... tu m'entends. Il a insisté avec une ardeur qui m'a effrayée, et

il m'a conduite dans ma chambre. Son œil animé s'est porté sur un meuble, qui fut, qui est pour toi l'asile de la volupté, et qui n'a jamais été pour ton amie qu'un lieu de sacrifices et de douleurs. Je me suis plainte d'une fatigue excessive, d'un violent mal de tête. J'ai demandé grace. Il me l'a difficilement accordée; mais enfin je l'ai obtenue.

Il est revenu sur ses pas; il m'a demandé pourquoi je m'enfermais. J'ai répondu que nous étions presque seuls à l'hôtel, et que j'avais peur. Il m'a protesté qu'il ne me quitterait pas de la nuit. J'ai frissonné; il a remarqué ce mouvement, et il l'a attribué à un peu de fièvre. Il a été chercher ce qu'il a cru propre à me soulager, et il s'est mis à côté de moi. Ma peau était brûlante; il a jugé que j'avais besoin de repos. Bientôt ses yeux se sont fermés; j'ai attendu qu'il dormît, et profondément. Je me suis levée doucement, bien doucement; j'ai écrit ces quinze ou vingt lignes. Je descendrai ce paquet par la fenêtre de mon cabinet. Il sera attaché à un ruban très-long, dont je nouerai le bout autour de mon bras. Au plus léger mouvement qui partira de la rue, je me releverai et j'irai monter la lettre si désirée : il me la faut, je la veux. Je la cacherai, et je reprendrai ma place. Tout cela se fera assez promptement pour qu'il ne puisse rien calculer, s'il venait à s'éveiller.

CHAPITRE XXI.

Événemens nouveaux.

Tout s'est passé ainsi que je l'avais projeté. Cette lettre est en mon pouvoir. Mais te le dirai-je, Claire? à peine l'avais-je lue, que le remords a froissé mon cœur. Quitter clandestinement le lit d'un époux, rendu, quelques heures avant, à l'amour et à la confiance; s'éloigner de lui pour aller recevoir des témoignages d'une passion, que la circonstance rend plus criminelle, une telle conduite est non-seulement répréhensible au fond, mais elle a quelque chose de bas, qui m'ôte ma propre estime. En dépit des tristes réflexions qui me tourmentent, je reviens à une jouissance à laquelle je ne peux renoncer; je lis, je relis cette lettre, comme j'ai lu, relu celles qu'il m'a écrites depuis que je suis mariée, et dans celle-ci, comme dans les autres, son style est réservé et décent. Je cherche en vain le mot *amour*, et je le sens, je le vois à chaque ligne. S'il m'envoyait une feuille de papier blanc, j'y lirais, je crois, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il éprouve, tout ce qu'il me dirait, s'il laissait parler son cœur.

Je passe aux détails, que je désirais si vivement connaître, et tu vas savoir quelles sont les ressources de l'amour, combien il est ingénieux. Je dépouille le récit de ces expressions, épisodiques

et si pénétrantes, pour ne m'attacher qu'aux faits.

Jules a prévu qu'à la suite de la scène orageuse que je t'ai décrite, des Audrets ne resterait pas oisif, et qu'il s'occuperait sans relâche à réaliser ses menaces. Firmin, qui n'est pas connu ici, a été placé en observation dans une allée, en face des croisées de mon appartement. Un écriteau a frappé sa vue. Il a loué, à l'instant, la chambre où je l'ai reconnu, et il y a porté ce qui était nécessaire pour correspondre avec moi.

Le vieux Ambroise, aussi inconnu à l'hôtel que Firmin, a reçu l'ordre d'épier les démarches de des Audrets, dont il avait le signalement exact; de le suivre partout, et d'indiquer, sans délai, à Jules les endroits où il s'arrêterait. Ambroise et Firmin m'étaient dévoués autrefois; ma position actuelle semble avoir ajouté à leur dévouement, et à leur zèle. Leur intelligence, leur activité ont préparé tous les événemens.

Jules a su que le monstre venait d'entrer, avec quelque mystère, dans une maison de la rue des Bourdonnais, et il a pensé que ses précautions mêmes tendaient à masquer quelque projet criminel, qu'il était important de déjouer. Il est monté dans le cabriolet qu'il avait mis à la disposition d'Ambroise; ils ont volé.

Ambroise reste à la porte d'une allée; Jules franchit les escaliers, jusqu'à l'étage le plus élevé. Où va-t-il, que veut-il? Où des Audrets est-il entré? Le bien-aimé prête une oreille attentive;

il espère que le crime pourra se déceler ; rien ne fixe encore ses idées... Tout à coup, il entend ouvrir une porte au-dessous de lui ; il regarde à travers les barreaux de la rampe ; il voit sortir des Audrets, avec une femme, qui lui est inconnue.

Quand le cœur est brûlant, quand la tête est exaltée, on ne calcule rien, on ne réfléchit même pas : Jules va frapper à la porte qui vient de se fermer. Que dira-t-il, que demandera-t-il, que répondra-t-il, s'il est lui-même interrogé ?

Deux femmes âgées, fort décemment mises, viennent lui ouvrir. Son œil plonge au fond d'un appartement, meublé avec une sorte d'élégance. Il va, il vient, il tourne, il s'arrête. Les deux vieilles lui demandent, pour la dixième fois, ce qu'il veut. Un organe rauque, des expressions des halles, qui contrastent avec l'ameublement et la mise de ces femmes, lui font connaître le lieu où il est. Il se remet aussitôt ; s'annonce comme l'ami de des Audrets, et s'explique en amateur. Tout en lui exprime l'opulence et le goût du plaisir ; le nom de des Audrets inspire, à ces femmes, une confiance sans bornes. Quelques pièces d'or, jetées sur une table, les gagnent tout-à-fait.

« M. des Audrets se presse trop, dit l'une d'elles. « Il sait que je n'avons encore pu persuader c'te « petite bageule-là. Voyez, au surplus, si vous « serez pus chanceux qu'nous. » On lui ouvre un

cabinet, caché avec art sous des draperies. Une jeune fille est étendue sur une ottomane, l'unique meuble qui soit là; son visage est caché dans ses mains; son attitude est celle de la douleur.

Jules s'enferme avec elle; il s'approche; il hasarde quelques mots insignifians; il ne reçoit pas de réponse. Des larmes abondantes coulent sur les bras de l'infortunée; il croit voir une victime, et il tressaille de joie. Il s'annonce comme un libérateur, et elle lève péniblement la tête. Les plus beaux yeux du monde expriment une profonde affliction. Jules lui parle encore; elle se tait; mais il est facile de juger que la crainte la force au silence. La vérité a un accent qui persuade : peu à peu Jules inspire quelque confiance à cette fille intéressante; il est instruit des crimes de des Audrets.

Il sort en disant que la petite est opiniâtre; mais qu'il en a réduit de plus difficiles, et qu'il reviendra le soir. Fort de ce qu'il a appris, il court chez le commissaire du quartier. Le père de l'infortunée, qui, depuis plusieurs jours, secondait les recherches de la police, est aussitôt mandé. Il arrive; on part; on cerne l'infâme maison; on entre; on arrête les deux furies; tu sais le reste.

Je reviens à cette lettre, si intéressante pour moi; mais qui m'est parvenue par des moyens si condamnables. Les marques d'affection et de confiance que M. d'Apremont ne cesse de me prodiguer, ajoutent à mes regrets et à ma reconnais-

sance : il n'y a pas une heure qu'il est entré chez moi, pour m'annoncer qu'il me rend Jeannette et son mari. « Vous parlerez à la jeune femme, « je le sais, de quelqu'un qui vous est bien cher; « mais je sais aussi ce que les procédés peuvent « sur un ame comme la vôtre : vous parlerez quel- « quefois d'un mari qui vous adore, et que vous « jugez digne de quelque retour. Vous soulagerez « votre cœur, par des épanchemens, que le mien « invoquerait en vain, et auxquels je ne dois pas « encore prétendre; mais vous lui donnerez aussi « des forces contre vous-même, en opposant en- « fin, à ses mouvemens impétueux, la raison et « le devoir. Éloignée bientôt de l'objet d'une mal- « heureuse passion, vous reprendrez insensible- « ment de l'empire sur vous-même, et vous m'ac- « corderez une amitié tendre et franche, que « j'aurai su mériter, et à laquelle je sens que je « dois borner tous mes vœux. »

Que pouvais-je répondre, Claire, à des expressions de la plus touchante bonté? Il est des positions où on ne trouve pas de mots; mais il est un langage plus expressif que la parole. Je ne sais ce que disaient mes yeux, ma physionomie, mon geste, le moindre de mes mouvemens; mais je ne voyais que mon mari, je ne pensais qu'à lui; mon cœur était tout à lui. Je me suis jetée dans ses bras; je l'ai comblé des plus tendres caresses, et, en provoquant les siennes, je sentais que je remontais à l'estime de moi-même. Quel-

ques heures avant, il avait ravi mes faveurs; je les lui ai prodiguées. Oh! qu'il était heureux! Dans quelle délicieuse extase il est resté plongé! Par quelles expressions brûlantes il m'a remerciée de lui avoir fait connaître une félicité, qu'il n'avait pas éprouvée encore, dont il n'avait pas même d'idée! Le croiras-tu, Claire? j'ai senti, en ce moment, que je pouvais vivre pour lui seul. J'ai voulu justifier sa tendresse, et mériter sa protection contre moi-même par une franchise entière, absolue : j'ai été prendre les lettres de Jules; je les lui ai présentées; je lui aurais aussi donné son portrait, si je l'avais eu encore.

Je me suis bientôt repentie de ce que je venais de faire. A mesure qu'il lisait, sa figure devenait froide et même sévère. « Ces lettres, a-t-il dit « enfin, seraient celles d'un honnête homme, si « l'exacte probité permettait d'écrire clandestine- « ment à une femme, qui a des engagemens sacrés « à remplir. Et vous, ma bonne amie, ignoriez- « vous ce que vous prescrivait votre devoir? — « Eh! monsieur, si je ne voulais me soumettre à « ses lois les plus rigoureuses, si je n'avais pris « la ferme résolution de ne plus correspondre « avec M. de Courcelles, vous aurais-je remis ses « lettres? Elles vous prouvent, au moins, que lui « et moi vous avons constamment respecté. — « C'en est assez, Adèle, c'en est assez. Votre « bonheur futur tient à l'oubli absolu du passé. »

Cet entretien a été interrompu par le domes-

tique de des Audrets, qui est venu demander les effets de son maître. Ce misérable n'a pas eu le temps de prendre une chemise, quand on l'a conduit en prison. M. d'Apremont a fait appeler son valet de chambre, et lui a ordonné de remettre tout ce qui appartient à M. des Audrets. Il s'est approché du domestique, et lui a glissé dans la main une bourse pleine d'or. Que de générosité, de grandeur! Comme cet homme-là se venge! Je sentais que je n'aurais pas été capable de tant de magnanimité, et cette réflexion m'a humiliée.

Une bonne action porte naturellement à en faire une seconde, si l'occasion s'en présente. M. d'Apremont avait traité sa nièce avec une rigueur qu'elle méritait peut-être, mais qu'il avait portée à l'excès. J'ai cru la haine que j'avais vouée à cette femme éteinte sans retour, et j'ai donné à entendre à mon mari qu'il lui devait une sorte de réparation. Il est parti à l'instant même, en me remerciant de lui rappeler un devoir, et en m'assurant que l'importance et la rapidité des événemens avaient pu seules le lui faire oublier.

Oh, oui, la journée d'hier a été féconde en événemens! Combien il en devait arriver encore aujourd'hui!

M. d'Apremont était à peine sorti de l'hôtel, que Jeannette est entrée chez moi. J'ai couru au-devant d'elle; je l'ai pressée dans mes bras. Nous avons mêlé nos larmes. Revenues à nous-mêmes, nous avons voulu causer. Que de choses nous

avions à nous dire; que d'empressement à nous interroger; que de questions partaient à la fois, et demeuraient sans réponse! Mais quel dévouement d'une part, quelle affection de l'autre! Cette jeune femme se partage entièrement entre son mari et moi.

Le plaisir de nous retrouver ensemble s'est calmé insensiblement, et des sensations nouvelles ont bientôt succédé à celles, qui d'abord m'avaient occupée exclusivement. L'aspect de Jeannette m'a rendue à des impressions que, pendant quelques heures, j'ai crues totalement effacées. Argentan, Velzac, les jardins, les bosquets, le marronnier, les baisers de feu, cette porte du parc, par où il est sorti, et que Jeannette a refermée sur lui, je me suis tout retracé avec un serrement de cœur, dont je ne peux te donner d'idée. Présomptueuse que je suis! J'ai cru avoir surmonté l'amour, et je l'ai retrouvé avec mes souvenirs!

Cependant je voulais vaincre, Claire, je le voulais sincèrement. « Ne parlons plus de lui, Jeannette, me suis-je écriée, je t'en supplie, n'en « parlons plus. Parle-moi de M. d'Apremont, de « ses droits, de son indulgence. Rappelle-moi sans « cesse à ce que je lui dois. Dis-moi que l'amour, « sans espoir, ne saurait durer toujours; qu'un « second attachement peut relever, ranimer un « cœur froissé, abattu, et le pénétrer enfin de « cette félicité, dont il s'est fait une si douce « image. » Je lui disais tout cela, Claire, et je me

croyais de bonne foi. Mais je pleurais en lui parlant ainsi; j'appelais sur mes lèvres, sur mon cœur, ces caractères enchanteurs, dont je venais de me dépouiller. Jeannette pleurait avec moi, et gardait le silence. Que pouvait-elle me dire, bon Dieu! C'est en me parlant d'un seul homme qu'elle aurait fixé mon attention, et elle savait que m'en parler, c'était jeter de l'huile sur du feu.

Mes chagrins, mes vœux secrets, les événemens m'ont tellement occupée, que j'ai négligé, depuis plusieurs mois, de te parler de M. et de madame de Méran. Mon père, que mon état brillant, et l'opulence qu'il a recouvrée, ont charmé d'abord, s'ennuie à présent à Velzac, et cela n'est pas étonnant: l'ambition, la vanité, ne sont que des passions de tête; elles laissent le cœur vide, et il est la source des vrais biens. Ma mère, toujours résignée, végète, sans peines et sans plaisirs, dans un superbe château. Elle m'écrit souvent; ses lettres forment un cours d'excellente morale; mais tu sais ce que peuvent des raisonnemens sur une femme passionnée. Mes réponses sont inspirées par la plus sincère affection, et cependant je me suis imposé une réserve qui doit donner une teinte de sécheresse à tout ce que je lui écris.

J'ai pensé un moment à leur faire part de ce qui s'est passé hier et aujourd'hui. Je sentais que les premières impressions s'effacent difficilement, et que j'avais tout à gagner, en prévenant l'effet des menaces de des Audrets. J'ai réfléchi ensuite

que cet homme, démasqué, déshonoré, n'obtiendrait pas de confiance; qu'il est intéressé à ménager des hommes en crédit, auxquels il a donné contre lui des armes puissantes; enfin j'ai vu que je troublerais sans nécessité le repos de ma pauvre mère, et une forte émotion pourrait lui être fatale. Une fleur, déja avancée, se soutient long-temps encore, lorsqu'elle est à l'abri des orages; elle ne résiste pas au vent impétueux qui vient la frapper.

Tu penses bien que ce plan de vie intime avec M. et madame de Courcelles, ce plan formé à Velzac, et que déja j'avais intérieurement rejeté, serait anéanti, lors même que nous n'irions pas nous fixer à Champville. M. d'Apremont me marque beaucoup de confiance; mais il a l'expérience que donnent les années, et il sait qu'on ne met pas du poison à la portée d'un malade en délire.

La fin du jour s'approche, et il ne rentre pas. Qui peut donc le retenir si long-temps chez M. de Courcelles?... Un domestique se présente; il me remet un billet... Il est de M. d'Apremont.

Il m'écrit qu'une suite de scènes effrayantes ne lui permet pas de quitter sa nièce; que notre départ pour Champville est nécessairement différé, et qu'il m'engage à ne pas l'attendre.

L'ambiguité de ce billet m'inquiète, m'alarme. J'interroge le domestique: il ne sait rien de ce qui s'est passé dans l'intérieur des appartemens; il a seulement entendu parler avec beaucoup de cha-

leur; il a vu sortir M. de Courcelles, qui appelait Julie à grands cris; un autre domestique a reçu l'ordre d'aller chez M. d'Estouville, et de le prier de se rendre de suite à l'hôtel; M. d'Apremont est sorti et rentré plusieurs fois; l'accoucheur a été mandé. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre.

J'ai présumé d'abord que les plaisirs bruyans, les veilles, et peut-être quelque faute de calcul, avaient avancé le moment critique et douloureux. Mais qu'a de si *effrayant* un événement attendu, naturel, et par conséquent inévitable?... Peut-être des symptômes alarmans, quelque accident imprévu font-ils craindre pour madame de Courcelles. Mais de quel secours peuvent lui être messieurs d'Apremont et d'Estouville? Je m'y perds.

S'il n'était dans les convenances et dans ma volonté d'éviter Jules à l'avenir, je me rendrais de suite à son hôtel. Le danger, où cette femme est probablement exposée, a éteint en moi toute espèce de ressentiment: je sais aimer; je ne peux point haïr. D'ailleurs, c'est l'enfant du bien-aimé, que des soins assidus sauveraient peut-être, et, je le sens, cet enfant a des droits réels à mon affection... N'importe, je n'irai pas dans cette maison. Mais je vais y envoyer Jeannette. Jules la verra avec plaisir; elle peut être utile; elle saura au moins ce qui se passe; elle viendra m'en rendre compte. Je la charge de dire à M. d'Apremont que l'obscurité de son billet m'affecte, et que je le prie de terminer l'incertitude où je suis.

Jeannette est partie. Que ferai-je, en attendant son retour? Je prends un livre: c'est la *Nouvelle Héloïse*. Toujours trop préoccupée pour lire souvent, ni long-temps, je m'attache cependant aux ouvrages qui me retracent quelque chose de ce qui se passe dans mon cœur. Lecture dangereuse, je le sais; mais mon imagination n'est-elle pas plus puissante que ces écrits, réfléchis, calculés, qui ne m'offrent que de l'amour battu à froid? Lire, c'est échapper à moi-même.

A propos de ce livre, crois-tu qu'il soit dans la nature qu'une fille bien née, qui a résisté à l'impulsion d'un premier baiser, prépare et arrête de sang-froid le moment de sa défaite? Est-il dans la nature qu'un époux, instruit de ce qui s'est passé, fixe chez lui l'amant de sa femme? Est-il dans la nature que deux êtres, qui s'adorent, soient ensemble à tous les momens du jour, et ne cèdent jamais? Ils s'égarent une fois dans les rochers de Meilleraie; ils y trouvent les souvenirs les plus touchans; ils éprouvent les plus vives émotions; ils sont séparés du reste de l'univers, et la vertu triomphe! Je ne m'établis pas arbitre entre le public et ce livre; mais je le juge selon mon cœur: Jean-Jacques n'aimait pas quand il l'a écrit.

La nuit s'avance, et je ne vois personne. Je passe de l'inquiétude à la crainte... Pourquoi ne puis-je aller dans cette maison? J'appelle Jérôme; je l'envoie chez M. de Courcelles. Il dira à M. d'A-

premont qu'à l'instant même je veux voir lui ou Jeannette, et que je ne réponds pas de ce que je ferai, si on me laisse plus long-temps en proie à l'anxiété qui me tourmente.

Un quart-d'heure n'était pas écoulé, quand Jérôme est rentré avec sa femme. Elle était pâle, défaite, elle se soutenait à peine... « Jules, Jules! « me suis-je écriée... — Ne craignez rien pour lui, « madame. — M. d'Apremont!... — M'a ordonné « de vous dire qu'il rentrera bientôt. — Que s'est-« il donc passé?... — Madame de Courcelles, son « enfant... — Hé bien? — La mort, la mort!... — « Ils sont morts, dis-tu!... — On le craint, on le « croit... Je ne sais... Je ne puis... » Elle est tombée dans les bras de son mari.

Une révolution terrible s'est opérée en moi. Jules, libre, s'est offert à mon imagination, avec sa beauté, ses graces, son cœur brûlant d'amour... Un retour subit sur moi-même m'a rappelé le nœud qui me lie. J'ai laissé tomber ma tête sur ma poitrine, et je n'ai pu proférer une parole.

M. d'Apremont est rentré enfin dans un état d'abattement, qui m'a touchée. Je suis allée à lui; je l'ai conduit à mon ottomane; je m'y suis placée près de lui. Je tenais sa main; je le regardais avec douleur et curiosité; j'attendais qu'il parlât. La malheureuse, la malheureuse! s'est-il écrié à différentes reprises. Je lui adressais des questions auxquelles il ne répondait que par des mots sans suite. Le désordre de ses idées m'effrayait. J'ai

tout fait pour le rendre à lui-même; j'y ai réussi enfin. Il a parlé.

Madame de Courcelles était sur une chaise-longue : ce genre de siége est le trône de la coquetterie. Il favorise le développement des graces; il donne, à tous les mouvemens, une teinte de volupté. Son oncle a remarqué de la pâleur et même quelque tiraillement dans les muscles du visage, qu'il a d'abord attribués à son état. Mais son mari avait l'œil animé, la respiration courte et difficile; l'impatience se manifestait dans ses gestes, dans la promptitude avec laquelle il changeait de position. M. d'Apremont a senti qu'il s'était élevé quelque nuage entre les deux époux : on ne lui a pas laissé ignorer long-temps ce qui se passait.

« Qu'allez-vous penser de M. de Courcelles? « a-t-elle dit à son oncle. Il a le travers impardon- « nable de vouloir qu'une femme ne soit pas la « maîtresse chez elle. — Je veux, madame, qu'un « mari ne soit pas nul dans sa maison; que ceux « qui la fréquentent ne contractent pas l'habitude « de l'y voir comme un étranger, et ne se permet- « tent pas, surtout, de le traiter en homme sans « conséquence. — Hé, monsieur, vient-on chez « une jolie femme pour faire la cour à son mari? « — Depuis long-temps je m'aperçois, madame, « que les hommages, très-marqués, qu'on vous « prodigue, sont déplacés à mon égard, et vous « auraient paru offensans, si vous aviez réfléchi « à ce que vous devez à tous deux. — De la jalou-

« sie, monsieur! Prenez garde, vous allez vous « donner un ridicule... — Aux yeux des étourdis, « que vous accueillez avec trop de bienveillance. « Leur suffrage me rangerait dans la même classe « qu'eux, et j'ai la noble ambition de prétendre « à l'estime des honnêtes gens. — Finissons, s'il « vous plaît, monsieur; terminons une discussion, « qui n'a que trop duré. Voyons; que prétendez-« vous, que voulez-vous? — Que vous fermiez « votre porte à des êtres que vous n'auriez ja-« mais dû recevoir. — Je ne ferai jamais cela, « monsieur. — Hé bien! je le ferai, madame. »

Cette fermeté, à laquelle elle n'était pas accoutumée, le dépit de se voir maîtriser, lui ont tiré quelques larmes. Elle s'est plainte à son oncle du despotisme de son mari; elle a déclaré ne pouvoir supporter l'affreuse solitude, à laquelle il la condamnait. Elle lui a demandé, avec hauteur, si c'est là le prix qu'il réserve au sacrifice qu'elle lui a fait, et Jules s'est oublié jusqu'à donner à entendre qu'il ne lui tient aucun compte d'une faiblesse qui l'a contraint à l'épouser. De ce moment, la colère d'un côté, l'indignation de l'autre, ont tout exagéré, tout dénaturé. Jules, poussé à bout, par l'arrogance de sa femme, lui a demandé si les jeunes gens, qui lui font la cour, sont des élèves de Duverlant, de Beauclair, de Vertpré, et si son jardin a été le théâtre de quelque scène, du genre de celle qui s'est passée dans le pavillon chinois de Velzac.

M. d'Apremont ignorait ces particularités, et madame de Courcelles se flattait qu'elles n'étaient pas connues de son mari. Furieuse de se voir démasquer devant son oncle, elle n'a plus gardé de mesures; elle a accablé son mari des reproches les moins mérités; elle est descendue jusqu'à l'invective; et, trop faible pour résister long-temps à la violence de ses sensations, elle est tombée sur un siége, privée de sentiment.

M. d'Apremont était dans le plus cruel embarras : il sait combien il est délicat de s'immiscer dans de semblables démêlés, et il ne restait, qu'abusé par l'espoir que sa présence ramènerait enfin M. et madame de Courcelles à la décence et à la modération.

Il rend à Jules la justice de convenir que l'état douloureux où il a vu sa femme l'a désarmé à l'instant. Il a couru à sa toilette; il cherchait un flacon d'éther, que sa précipitation même l'empêchait de trouver. En retournant tout ce qui était dans ce meuble, une lettre lui est tombée sous la main; il y a porté les yeux machinalement. Les premiers mots ont fixé son attention, et à peine a-t-il eu parcouru quelques lignes, que l'intérêt qu'il portait à sa femme a fait place à la fureur la plus violente et la plus fondée. « Tenez, « monsieur, prenez, lisez, s'est-il écrié, en pré« sentant la lettre à M. d'Apremont. »

Point de détours; aucune de ces périphrases décentes, qui ôtent aux expressions du vice ce

qu'elles ont de dégoûtant. Tout était clair, positif; l'incrédulité même n'aurait pu conserver aucun doute, et l'indulgence ne trouvait plus d'accès dans le cœur du mari, ni même dans celui de l'oncle.

Cependant on ne laisse pas mourir une femme coupable, et on ne fait pas entrer ses gens dans des choses qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même. Jules s'est souvenu que la vie de son enfant tenait peut-être à la prompte terminaison de cette crise. Il court prendre dans son appartement, ce qu'il n'a pas trouvé chez son épouse. Un paquet cacheté est sur sa cheminée. Il ouvre, il lit un détail circonstancié de l'inconduite de sa femme, et on lui indique le tiroir de son secrétaire, où en sont déposées les preuves les plus convaincantes. Déja, il en avait une irrécusable; mais il voulait accabler la malheureuse, par la multiplicité et l'évidence des faits.

Il descend. La jeunesse et la nature avaient produit l'effet qu'on devait en attendre : elle avait recouvré l'usage de ses sens. Jules, exaspéré, hors de toute mesure, lui lit la lettre qu'il a trouvée dans la toilette, et lui demande la clé de son secrétaire d'un ton à la faire trembler. Elle refuse cette clé; Jules prend un chenet et fait sauter la serrure. Ici se dévoile, dans toute son étendue, cet incroyable mystère de dissimulation, et de perversité.

Cet enfant n'appartient pas à Jules. Il est d'un

officier, parent de madame de Valny. Le chirurgien-major du régiment, après avoir inutilement employé toutes les ressources de l'art de détruire, a fait disparaître les traces de la volupté, et a opéré une restauration suffisante pour tromper un jeune homme sans expérience. Il fallait trouver une victime; il la fallait à l'instant : la misérable a choisi le plus beau, le plus sensible, le plus aimable, le plus confiant, le plus honnête des hommes, et non contente de l'avoir trompé avant son mariage, elle s'est livrée ensuite à un libertinage effréné.

Quelques-unes de ces lettres indiquent l'époque, où le désir de plaire et le genre d'habitudes qu'il exige, ont enfin éveillé des sens trop longtemps assoupis. Le colonel se félicite d'avoir saisi le moment favorable; mais privé des dons de la fortune, il a senti la nécessité de n'être qu'amant. Peut-être aussi n'a-t-il pas été fâché de trouver un prétexte d'éviter un engagement plus sérieux : les plaisirs faciles inspirent toujours une sorte d'éloignement pour le mariage; on se décide, rarement surtout, à épouser celle qu'on a cessé d'estimer.

L'intimité qui régnait entre ce jeune homme et mademoiselle d'Apremont, a été nécessairement suspendue du moment où le chirurgien lui a donné ses soins, jusqu'à celui où Jules a cru triompher de sa vertu. Alors, le colonel est rentré dans ce qu'il appelle ses droits; il insulte à la

crédulité de celui qui veut bien couvrir les distractions de l'amour. M. d'Apremont était révolté de l'amertume des railleries, et de l'indécence des expressions.

La campagne qui vient de s'ouvrir, a rappelé le colonel à ses drapeaux, et il a été promptement oublié et remplacé. Il paraît que ceux qui se sont présentés ont été accueillis, et l'art, avec lequel cette femme menait des intrigues sans résultat, a été heureusement employé, jusqu'ici, pour masquer ces désordres. Mais il vient un jour où tout se découvre, jusque dans les moindres détails. La diversité des écritures établit le nombre des amans. M. d'Apremont a cru devoir garder le silence à cet égard, et il m'a paru inconvenant de le presser. Que m'importe, après tout, de savoir à quel point elle est déshonorée? Mon cœur se brise, quand je pense que son infamie rejaillit, en quelque sorte, sur celui dont elle a avili le nom. Le reste m'est indifférent.

Cependant, je n'ai pu m'empêcher de marquer mon étonnement de ce qu'une femme, aussi adroite, a conservé des lettres, qui pouvaient la perdre, et dont la possession ne devait rien ajouter à ses plaisirs. M. d'Apremont m'a franchement avoué qu'il n'en existait aucune qui précédât la jouissance, et que la licence du style, en flattant la corruption de celle à qui elles sont adressées, a pu seule la déterminer à les garder; que cette femme était d'ailleurs dans une sécurité absolue,

et, en effet, il fallait une suite d'événemens aussi extraordinaires, pour porter un homme, bien né, à violer le secret de la correspondance de sa femme.

Ici, M. d'Apremont, affligé, tourmenté, s'est arrêté un moment pour se livrer à ses réflexions; elles devaient être poignantes. Les miennes me ramenaient, sans cesse, à un seul objet : cette lettre, où le colonel insulte à la crédulité du malheureux époux, aura nécessairement des suites. Un homme, tel que Jules, ne supporte pas un pareil outrage. Je ne me sentais pas la force de le désirer; mais je voulais savoir ce que j'ai à espérer ou à craindre, et j'ai ramené M. d'Apremont sur une scène, que je jugeais loin encore d'être terminée.

L'épouse dégradée sentait qu'elle n'avait plus rien à ménager, et elle a cessé de se contraindre. Elle a bravé la vengeance de son mari, et le ressentiment de son oncle. Jules, plus révolté encore de cet excès d'impudence, et par conséquent moins capable de rien prévoir, tenait à la main ces lettres, qu'il venait de lire avec l'accent du désespoir. Elle a cru pouvoir employer, avec succès, le moyen qui lui a réussi chez mon père, pour soustraire et anéantir les preuves de son infamie. Elle s'est élancée sur son mari, pour lui arracher ces lettres et les déchirer. Jules s'est abandonné à un mouvement terrible. Il a rassemblé toutes ses forces, et a repoussé cette femme

avec une telle violence, qu'elle est allée tomber à l'autre extrémité de la chambre. M. d'Apremont s'est précipité; il était trop tard. La tête avait donné contre un coin de la cheminée, et le centre avait porté sur le bras d'un fauteuil.

L'infortuné Jules devait se livrer successivement à tous les extrêmes. La vue du sang de cette malheureuse a fait sur lui la plus forte impression, et il est passé, tout à coup, de la fureur aux plus vives alarmes. Mais que pouvaient deux hommes dans une circonstance aussi critique? M. de Courcelles est sorti; il a appelé Julie à grands cris, et les forces de cette fille ont été insuffisantes. Il a fallu faire venir les autres femmes. L'épouse criminelle, incapable de se contenir, se laissait aller à l'impétuosité de son caractère, et, dès ce moment, la honte de cette maison a été connue.

Jules, confus, humilié, a entraîné M. d'Apremont dans son appartement. Il lui a parlé avec la candeur de son âge, et la franchise d'un excellent cœur. Que pouvait lui reprocher M. d'Apremont? Trompé par un ami, à qui il avait donné toute sa confiance; déshonoré, en quelque sorte, par une nièce, sur qui il avait autrefois rassemblé ses plus chères affections, il a mêlé ses larmes à celles du bien-aimé.

Julie est venue annoncer que madame éprouvait de fortes douleurs. « L'enfant du crime ne « devait pas vivre », s'est écrié Jules, revenu à ses

premiers transports. Il a saisi, avec force, la main de Julie : « Qui de vous est entré, depuis midi, « dans mon appartement? Qui a déposé, sur ma « cheminée, cette lettre anonyme? Qui que ce « soit, qui l'ait écrite, il est mon ennemi. Ré- « pondez, répondez, vous dis-je; qui est entré « dans mon appartement? »

Julie pouvait dire qu'elle l'ignorait, et Jules aurait senti que ses interrogations ne pouvaient amener aucun éclaircissement : quel domestique avouerait une faute qu'il peut cacher, par une simple dénégation? Julie s'est troublée; elle a pâli, elle a balbutié. La colère, les menaces de son maître, lui ont arraché des larmes, qui peut-être eussent parlé en faveur de son innocence. En tirant son mouchoir, elle a fait tomber un papier, qui, d'abord, n'a pas fixé l'attention; la précipitation avec laquelle elle l'a ramassé, a fait naître des soupçons. Jules le lui a demandé; elle a balancé à le lui remettre; il l'a arraché de ses mains, et il n'a vu qu'un mémoire de menues dépenses.

L'éloignement, très-marqué, de Julie à livrer un papier d'aussi peu d'importance, a tout à coup éclairé Jules. Il a tiré la lettre anonyme; il en a comparé l'écriture à celle du mémoire, et malgré les efforts qu'on avait faits pour déguiser la première, il est resté convaincu qu'elles sont de la même main.

Il a parlé, il a tonné, il a foudroyé cette fille.

Elle pouvait entreprendre de justifier sa conduite, en attribuant à son attachement pour M. de Courcelles, et à sa délicatesse, blessée du rôle qu'on lui faisait jouer dans ces intrigues, une démarche qui, présentée ainsi, eût paru moins répréhensible, et qui pouvait être pardonnée. Terrifiée, atterrée, elle n'a trouvé que la vérité à opposer à l'orage qui allait fondre sur elle.

Des Audrets, à qui il faut sans cesse des plaisirs et des victimes, a persuadé et vaincu Julie, par des présens et des promesses. Peut-être cet homme astucieux ne cherchait-il en elle qu'un instrument, dévoué aux vengeances qu'il méditait, et dont il avait eu l'impudeur de me parler, en me menaçant moi-même de tout son ressentiment. Quoi qu'il en soit, Julie, tombée dans sa dépendance, par les suites de leur commerce, et par la crainte d'en être abandonnée, a consenti à épier sa maîtresse, et à rendre compte de ses moindres démarches à son séducteur. C'est lui qui, loin de prévoir le coup qui était prêt à le frapper, à forcé cette fille à écrire, sous sa dictée, la lettre anonyme, et à la faire parvenir à M. de Courcelles. Un logement, des meubles, une pension suffisante devaient être le prix de sa docilité.

Ainsi, ce misérable effectue successivement tous ses projets, et en intéressant à ses crimes des familles respectables, il les réduit à n'oser implorer, contre lui, la sévérité des lois. Mais M. d'Apremont le connaît, à présent, et si le

monstre osait écrire à mon père, mon mari proclamerait mon innocence. Je reprends mon récit.

Les gens de l'hôtel ignoraient encore les événemens de la veille. Quand Julie a su que des Audrets est démasqué, emprisonné, elle est tombée dans un désespoir, dont Jules a eu pitié. Il lui a donné une somme assez forte, et l'a congédiée à l'instant.

Une seconde femme est venu annoncer que les douleurs se succédaient rapidement. Jules, ramené à ses sentimens naturels, par l'acte de bienfaisance qu'il venait de faire, a ordonné d'un ton assez calme qu'on allât chercher l'accoucheur. Mais bientôt ses yeux se sont reportés sur ces lettres, qui attestent les outrages qu'il a reçus, et le manége odieux dont il a été la dupe. Les passions orageuses l'ont tourmenté de nouveau; le mépris, la fureur, la soif de la vengeance l'agitaient tour à tour. M. d'Apremont s'efforçait de le rendre à lui-même; il lui prodiguait ces raisonnemens, qui ne peuvent rien sur les plaies de l'ame, et qu'on daigne à peine écouter. Jules a fait appeler Firmin; il lui a ordonné de prendre une voiture, d'aller chez M. d'Estouville, et de le ramener avec lui, quoi qu'il fît ou qu'il pût dire.

L'accoucheur s'est présenté. Il a déclaré, avec les ménagemens d'usage, que probablement l'enfant était mort, et que l'état de madame n'offrait rien de rassurant.

L'idée d'une femme mourante, des suites de la

violence de son mari, a jeté Jules dans un profond accablement. Il est sorti pour s'accuser lui-même. « Sa conduite a été horrible, s'est-il écrié; « mais a-t-elle mérité la mort? Devais-je la lui « donner? les tribunaux ne m'auraient-ils pas « vengé, et cet enfant, étranger au crime de sa « mère, ne devait-il pas être sacré pour moi? « J'ai empoisonné le reste de ma vie; le remords « me suivra partout... Le remords! en a-t-elle « éprouvé, celle qui accumulait outrage sur ou- « trage; qui joignait la perfidie à l'avilissement, « l'ironie à l'insulte? Étais-je, moi, dans une po- « sition à rien calculer? Pouvais-je prévoir l'effet « d'un mouvement, qui ne tendait qu'à me con- « server les preuves de la plus basse trahison? « Non, je ne voulais pas sa mort; je ne la désire « pas en ce moment, et si elle périt, elle n'en « peut accuser qu'elle. »

M. d'Estouville est entré en ce moment : Firmin l'avait instruit des particularités qu'on n'avait pu cacher aux domestiques. Jules est allé au-devant de lui : « M. d'Apremont, a-t-il dit, est l'oncle « de madame de Courcelles. S'il y avait la moin- « dre obscurité dans les faits, il se prononcerait « contre moi, et vous voyez, monsieur, qu'il me « prodigue les consolations et ses soins. Interro- « gez-le sur les événemens affreux, qui se sont « passés ici : je suis las de m'occuper de ces in- « famies. »

M. d'Apremont a tiré M. d'Estouville à l'écart;

ils se sont entretenus long-temps. Mon mari sentait que Jules a les droits les plus réels à une vengeance éclatante; mais il désire éviter à sa nièce un jugement infamant. M. d'Estouville, tourmenté, incertain, ne savait à quel parti s'arrêter. Il s'est approché de son neveu; il a voulu lui parler; la parole expirait sur ses lèvres. « Que « me direz-vous, monsieur? s'est écrié Jules. Que « peuvent des mots, contre des choses? il est des « malheurs sans remède, et ceux qui accablent « cette maison sont votre ouvrage. Vous vous « repentez, maintenant. A quoi remédieront vos « regrets, et ces larmes qui mouillent votre pau- « pière?

« J'adorais une femme accomplie; j'en étais « tendrement aimé, et le bonheur de toute ma « vie ne vous a inspiré aucun intérêt. Vous m'a- « vez arraché à tout ce qui me la rendait chère, « pour me jeter dans les bras d'une prostituée. « M. de Méran, madame de Villers vous ont vai- « nement fait connaître le danger; vous vous êtes « joué de la sainteté du mariage; vous n'avez vu « dans ce lien qu'un contrat; vous avez voulu « mettre de l'or avec de l'or, et vous m'avez rendu « le plus infortuné des hommes. »

Jules n'avait pas mandé son oncle pour l'accabler de reproches; il voulait seulement lui prouver qu'il n'avait aucun tort envers celle que son cœur avait constamment repoussée. Il s'est laissé entraîner par la force des circonstances.

Il s'est levé; il a marché à grands pas; il s'est assis; il s'est relevé. Ses yeux étaient ardens, ses muscles contractés, ses lèvres tremblantes laissaient échapper des menaces; il est sorti de l'appartement. Son oncle et M. d'Apremont ont couru sur ses pas. « Malheureux jeune homme, où allez-« vous? — Je vais demander des chevaux de poste. « — Que voulez-vous faire? — Je pars pour l'armée; « je cherche le colonel; je lave mon injure dans « son sang. — Fut-il le seul amant de votre femme, « et vous battrez-vous avec dix jeunes gens sans « mœurs? — Je ne connais que le colonel; c'est « sur lui que tombera l'orage. — Êtes-vous sûr « de ne pas succomber? — Je n'aurai pas survécu « à mon déshonneur, à mon désespoir. — Hé « bien! monsieur, si vous résistez à votre oncle, « vous défendrez-vous contre madame d'Apre-« mont, au nom de qui je vous parle en ce mo-« ment? Elle n'a cédé, en m'épousant, qu'à la « piété filiale alarmée; elle vous a conservé tous les « sentimens que ne réprouvent pas son devoir; « son existence tient peut-être à la vôtre. Expo-« serez-vous, au même coup, celle qui vous fut « si chère, et l'homme qui occupera toujours une « place marquante dans son cœur. »

Oh! Claire, Claire, je ne peux te rendre l'effet qu'a produit sur moi tant de magnanimité. M. d'Apremont ne peut aimer Jules, je le sais; c'est pour moi qu'il a employé le plus puissant des moyens qui pussent le rattacher à la vie; il a

invoqué jusqu'à mon amour pour calmer ce malheureux! Je te l'avoue, j'ai fixé mon mari avec un intérêt, un plaisir, qui tenaient de l'ivresse. J'ignore si la reconnaissance portée à l'excès peut ressembler à de l'amour; mais mon cœur était plein de lui. Je suis tombée alternativement à ses pieds et dans ses bras; je lui ai prodigué les noms les plus tendres... Insensée! je ne sentais pas que j'adorais en lui un dieu qui me conservait mon amant.

Firmin se tenait constamment dans une chambre voisine. Étranger à une coupable curiosité, il n'écoutait que pour être utile: le zèle a besoin d'être éclairé. Affligé de l'exaspération qui torture son maître, il sort, il court à la poste; il ne veut pas qu'on donne de chevaux. Il ne sait pas encore de quel prétexte il se servira; il n'en trouvera pas, peut-être; mais, s'il le faut, il emploiera la force pour empêcher Jules de partir... Il rencontre le valet de chambre de madame de Valny; il est frappé de la tristesse profonde qu'exprime la figure de cet homme. Il l'interroge; il est arrivé un bulletin de l'armée, le colonel a été tué à l'affaire de Montereau. Firmin arrache le papier des mains du valet de chambre; il revient; il rentre; il monte. « Le ciel a fait justice, dit-il, en mettant le bul-« letin sur une table. »

Une révolution soudaine s'est opérée dans tous les esprits. MM. d'Estouville et d'Apremont, rassurés sur l'existence de Jules, ont respiré un mo-

ment. Mais à peine délivrés d'un fardeau, ils sont revenus à la position de Jules et de sa femme, qui devenait à chaque instant plus alarmante. Les transports qui, depuis quelques heures, agitaient l'infortuné jeune homme, avaient décomposé ses traits, et l'état de madame de Courcelles empirait sensiblement. La colère de Jules, long-temps fixée sur le colonel, se portait sur un autre objet : les atrocités de des Audrets se retraçaient à sa mémoire. Il lui fallait une victime, et c'est ce monstre qu'il désignait. MM. d'Estouville et d'Apremont étaient disposés à abandonner un tel homme à sa vengeance; mais comme l'avait judicieusement remarqué des Audrets lui-même, on ne pouvait le perdre sans dévoiler des secrets, qui couvriraient de honte certaines familles, et qui en livreraient d'autres à la malignité et aux sarcasmes du public. « Madame de Ferval, répon-« dait Jules, s'est chargée elle-même de publier « son déshonneur, et un événement de plus ou de « moins ne peut rien sur sa réputation; l'inno-« cence de la demoiselle de Tarbes est prouvée « jusqu'à l'évidence, et je ne peux me cacher que « l'éclat qui s'est fait ici va me rendre la fable de « Paris. Qu'y a-t-il donc à ménager? Qu'il périsse « le misérable, à qui je n'ai donné aucun sujet de « plainte, et qui me range au nombre de ses pros-« crits. Qu'il paie de sa tête la lettre anonyme, qui « a achevé d'enfoncer le poignard dans mon sein. » M. d'Apremont ne se dissimulait pas qu'un mari

jaloux prête toujours au ridicule, et que lorsqu'il confie la vertu de sa femme, ne fût-ce que pour deux heures, à un être du genre de la Dupont, il devient l'objet des railleries de la cour et de la ville. On raisonnait, on discutait, on ne décidait rien. La nuit s'avançait, les forces s'épuisaient; chacun sentait le besoin du repos. M. d'Apremont est sorti, après avoir fait promettre à Jules de ne rien entreprendre avant son retour.

CHAPITRE XXII.

On vit, on souffre à Champville.

Firmin est venu le matin de bonne heure. Il nous a annoncé que l'enfant était mort, et qu'on désespérait de la vie de sa mère. J'ai pensé à Jules, aux remords qui allaient renaître, à l'état cruel dans lequel il tomberait. J'ai engagé M. d'Apremont à se rendre près de lui.

Dans quel état je suis tombée moi-même, lorsque j'ai été seule! Ma vie entière s'est présentée à moi; je l'ai scrutée avec impartialité, et je me suis trouvée coupable. J'ai voulu sauver mon père, en disposant de ma main sans mon cœur : mais était-il réellement en danger? Le médecin n'a-t-il pu être gagné? N'ai-je pas cédé trop facilement aux apparences? Jules m'avait donné, j'en conviens, l'exemple de l'infidélité; mais une infidélité volontaire n'est-elle pas un crime, et ce crime ne

l'ai-je pas commis? Ne savais-je pas, d'ailleurs, que j'allais reconnaître l'amour, le plus vrai, le plus vif par l'indifférence la plus absolue? Pouvais-je me dissimuler que je nourrissais dans le fond de mon cœur une flamme adultère, et qu'il suffirait, peut-être, d'un instant d'oubli de soi-même pour outrager un homme respectable?

Claire! Jules va être libre, et je suis engagée! cette idée est poignante; elle me poursuit sans relâche. Peut-être cette idée cruelle a-t-elle produit la sévérité avec laquelle je viens de me juger. Je me rappelle qu'au moment où j'ai consenti, j'ai éprouvé ce noble et secret orgueil, qui suit toujours une bonne action. Étais-je vraie alors avec moi? ou suis-je aujourd'hui en proie à d'inutiles regrets?

Et qu'importe, après tout? Le mal est sans remède : voilà une vérité, dont il faut que je me pénètre, au sentiment de laquelle je dois opposer un courage nouveau. Oui, je me souviendrai que M. d'Apremont m'a comblée de bienfaits, ainsi que ma famille; que s'il a cédé un moment aux insinuations d'un homme odieux, il a réparé ses torts, par tous les moyens dont peut disposer un homme, qui a le cœur bien placé. M. d'Apremont a cinquante ans; mais il jouit d'une santé parfaite; sa figure est noble, son esprit cultivé, ses manières aimables, et il m'adore. Ne puis-je aimer cet homme-là? Je l'aimerais sans doute, sans la passion délirante, insurmontable, qui me subju-

gue, et qui paraît s'être identifiée avec moi. Eh bien! je fuirai; j'irai m'ensevelir à Champville, avec mon époux; je n'y verrai que lui; je l'opposerai à mon amour. Mon imagination brûlante imprimera peut-être sur ses traits ceux de l'homme adoré; je parviendrai peut-être à m'abuser moi-même; je l'accablerai des plus tendres caresses, et je le rendrai le plus heureux des hommes.

C'en est fait: la malheureuse femme a fini aujourd'hui à onze heures, et le ressentiment de son mari s'est éteint avec elle. C'est alors qu'il s'est reproché, plus amèrement qu'il ne l'avait fait encore, la violence involontaire qui a précipité son épouse au tombeau. « Elle ne méritait pas la mort, « elle ne la méritait pas, répétait-il sans cesse, et « je me suis souillé d'un meurtre abominable. » MM. d'Estouville et d'Apremont ont senti qu'ils ne pouvaient éloigner cette pensée déchirante, qu'en lui retraçant cette suite d'actions criminelles, qui avaient d'abord excité son indignation. Il était cruel, pour mon mari, d'avoir à rappeler les désordres de sa nièce; mais il sentait la nécessité de rallumer la colère, pour étouffer le remords. Le malheureux était excédé des combats que lui livraient des émotions toujours opposées. On voyait ce qu'il souffrait; on le plaignait; mais il fallait tout sacrifier à sa conscience: le plus grand des malheurs, pour un honnête homme, est de n'oser plus descendre dans la sienne.

Ah! Claire, si j'avais pu être là, mon seul aspect lui eût fait oublier une femme méprisable; l'amour eût ramené le calme dans son cœur, et la sérénité sur son front; mais je ne peux décemment reparaître à son hôtel; je le désirais cependant; je le désirais avec une force, qui m'a presque entraînée. J'ai combattu, j'ai vaincu, et je m'applaudis à présent et de ma résistance et de ma victoire.

Touché, au-delà de toute expression, de la délicatesse qui a dirigé M. d'Apremont, à travers cette longue suite d'événemens, Jules s'est empressé de lui remettre les preuves de l'inconduite de sa femme, et ces lettres ont été brûlées à l'instant. On lui a fait sentir ensuite que les poursuites qu'il voulait commencer contre des Audrets, compromettraient essentiellement la mémoire de celle à qui il avait pardonné, et il a consenti à abandonner ce misérable à son sort.

M. d'Estouville l'a arraché de son hôtel, et l'a conduit dans le sien. M. d'Apremont s'est chargé d'ordonner la pompe funèbre. L'infortuné est décidé à sortir de Paris, où tout lui retracerait des souvenirs affreux. Il ira, dit-il, demeurer à Velzac; il fermera les yeux de M. et madame de Méran. Ah! je le devine, Claire : il croira retrouver auprès de mes parens quelque chose de moi. Ils lui ont refusé ma main; mais son intérêt seul les a portés à l'éloigner. Ils ont conservé pour lui le plus tendre attachement; il reviendra, près d'eux,

aux sentimens doux, et il jonchera de fleurs leurs derniers pas.

Ils parleront de la pauvre Adèle; ils la plaindront quelquefois; ils l'aimeront toujours.

M. d'Estouville, en mariant son neveu, lui a donné cent mille livres de rente. Cette fortune lui reste, et je suis sûre qu'il en fera le plus noble emploi. Le bien de madame de Courcelles, morte sans enfans, revient à son oncle, qui m'a tout donné en m'épousant. Ainsi il est vraisemblable que je serai l'héritière de celle qui m'a ôté plus que la vie. Jeux bizarres de la fortune!

Jamais je ne mettrai le pied sur un champ qui aura appartenu à mademoiselle d'Apremont. Je me déferai de ces biens; j'en aiderai l'honnête indigence : ce sera en épurer la source.

Quel jour ai-je osé prévoir? Ah! Claire, y penser, c'est être coupable. Mais l'idée de Jules libre ne devait-elle pas me replier sur moi-même, et comment, lorsque je médite, arrêter mon imagination? Non, je ne forme aucun vœu, le ciel m'en est témoin. Qu'il conserve l'homme respectable auquel il m'a donnée; qu'il rende le repos à mon cœur; qu'il y fasse régner enfin celui qui le mérite à tant de titres.

Est-ce bien là ce que je veux?.. Ce pauvre cœur est l'image du chaos; je n'y démêle plus rien. Claire, prends pitié de moi.

Notre départ pour Champville est fixé à demain. M. d'Apremont m'a demandé si je permettrais à

Jules de venir prendre congé de moi. Je lui ai répondu franchement que cette entrevue serait douloureuse pour tous deux, et qu'elle pourrait entraîner de graves inconvéniens. Attendait-il cette réponse? Je ne sais; mais elle lui a causé une vive satisfaction, et il n'a pu me la cacher.

En effet, Claire, pourquoi le reverrai-je? Pour m'attendrir sur ses malheurs; pour contempler, avec amertume, cette main qui est redevenue la sienne; pour chercher du poison dans ses yeux; pour regretter, plus fortement, d'en être séparée; pour acquérir la triste certitude qu'il continue de partager mes souffrances... Non, non, il est temps de ne plus rien accorder qu'au devoir.

Jérôme a couru une partie de la journée, pour acheter des bagatelles, que nous ne pourrions nous procurer à Champville. En traversant le Pont-Neuf, il a reconnu des Audrets dans un cabriolet de place. Sans doute, il a fait tout ce qu'on avait exigé de lui, et il a recouvré sa liberté. Rendre cet homme à lui-même, c'est faciliter de nouveaux crimes. Que d'autres que nous appellent, sur sa tête, des vengeances déja trop méritées.

Jeannette n'est pas sortie de l'hôtel, depuis qu'on me l'a rendue. La bonne jeune femme se serait reproché de n'être pas toujours à portée de me secourir, pendant cette longue suite d'orages. Elle vient de s'ouvrir à moi, vaincue enfin par la nécessité. Elle touche presque au moment d'être

mère, et je ne m'en étais presque pas doutée. L'excellente créature a poussé la délicatesse jusqu'à me dérober sa joie, bien légitime sans doute; mais qui eût fait une blessure de plus à mon cœur. Jamais elle n'a paru devant moi, que vêtue de manière à me cacher son état. Mais nous allons sortir de Paris, et elle n'a pu se procurer encore la moindre des choses qui lui sont nécessaires. Elle me demande deux heures; elle me les demande comme une grace! Ah! qu'elle pourvoie aux besoins de l'amour et de la nature. Qu'elle choisisse, qu'elle prenne; je paierai tout. Puis-je faire un plus digne usage de mon argent? Gorgée d'or, je n'ai pas eu encore un moment heureux. Je goûterai du moins le plaisir de faire du bien à une femme que j'aime, et si je ne peux m'acquitter de tout ce que je lui dois, elle saura que je suis reconnaissante.

Jeannette va être mère! Et le ciel me refuse cette faveur! L'enfant, que j'aurais donné à mon mari, eût été un intermédiaire tout puissant entre lui et moi; il m'eût attirée vers son père; il eût fini par me le rendre cher. L'amour maternel doit suffire pour remplir un cœur; j'aurais pu enfin aimer sans remords. Mon Dieu, qui m'ordonnez de combattre, accordez-moi donc la seule arme qui puisse me rendre victorieuse.

Les voitures sont prêtes. M. d'Apremont a la bonté de me demander si je suis bien sûre de ne pas regretter Paris; si la vie uniforme, que je vais

mener, ne sera pas désagréable à une femme de mon âge? Il m'assure qu'il me verrait, sans peine, goûter les plaisirs qu'offre une grande ville; il ajoute qu'il est encore temps de me prononcer, et qu'il est disposé à renvoyer les chevaux de poste. Que ferais-je à Paris, où tu n'es plus, Claire, et dont Jules va s'éloigner? Je n'y trouverais qu'un désert, et je préfère celui où M. d'Apremont sera témoin de mes actions, même les plus indifférentes. Je le remercie, avec le ton de la sensibilité la plus vraie; je lui proteste que je veux lui consacrer ma vie, et justifier les bontés dont il me comble à chaque instant. Il me présente la main; nous montons en voiture.

Je ne te peindrai pas ce que j'ai éprouvé en sortant de cette ville, où Jules est encore. Rappelle-toi ce que je t'ai écrit, après avoir tourné les murs de Paris, en allant d'Argentan à Velzac : les mêmes circonstances ramènent nécessairement les mêmes sensations.

La route s'est faite sans gaieté et sans mélancolie. Je pensais beaucoup, et je tâchais de tourner mes réflexions à mon avantage : je faisais l'énumération des qualités du seul homme que je verrai désormais; je lui en cherchais en vain de nouvelles; j'étais forcée de convenir qu'il les a toutes. Il y a eu des momens où ma vanité a joui; mon cœur est resté froid.

Le château de Champville est assez beau; le parc est superbe. Je suis insensible à tout cela.

J'erre dans les appartemens, dans les bosquets, sans rien voir. Je crois que je cherche quelque chose, et je sais cependant que ce que je cherche n'y est point... Plus de marronnier, plus de chiffre... non, il n'y en a plus.

Les domestiques que des Audrets a envoyés pour m'entourer à Paris de ses affidés, ignorent ce qui s'y est passé. Ils étaient impatiens d'en avoir des nouvelles, et inquiets de les trop attendre. Le moment de notre arrivée a été une fête pour eux. Ils m'ont comblée des marques de leur attachement. Je leur ai fait du bien à tous, et j'en reçois la récompense.

J'ai trouvé, à une des extrémités du parc, une grotte en rocailles. Elle est couronnée de verdure; à l'entrée est un gazon émaillé de fleurs. Là, mes méditations ne sont interrompues que par le chant des oiseaux; mais lorsque je les écoute, des idées pénibles viennent m'assaillir : ils sont étrangers à tout ce que nous appelons des besoins; l'ambition, l'orgueil, l'avarice, le luxe, passions factices, qui troublent le monde, n'ont point d'accès auprès d'eux. Ils aiment, ils le font entendre; on ne leur oppose ni le rang, ni la pauvreté, ni cette fatigante prévoyance de l'avenir, qui empoisonne les jouissances de l'homme. L'objet de leur amour se rend, dès que le désir se fait entendre. Alors, plus de rivalités, plus d'infidélités à craindre; le bec amoureux, qui se croise avec celui de sa compagne, n'a pas de baisers à effa-

cer; les petits qui vont éclore, sont incontestablement les siens... Heureux oiseaux!

M. d'Apremont semble respecter la retraite que j'ai adoptée. Il ne s'y présente que lorsque je l'y ai invité; il y reste peu, et il ne m'adresse que des choses obligeantes. Sa conduite envers moi ne se dément jamais : il est toujours l'époux le plus prévenant, le plus obligeant, le plus sensible. Pourquoi ne l'ai-je pas connu trois ans plus tôt? Il aurait eu tous mes vœux; il eût été l'objet de toutes mes espérances; il les eût réalisées. Je suis de bien bonne foi, Claire, en te parlant ainsi, et je vais te le prouver, en te développant mon cœur, jusque dans ses replis les plus cachés.

Quand M. d'Apremont me quitte, je ne peux éviter les comparaisons, et elles ne sont pas à son avantage. La jeunesse, la beauté et l'amour sont du côté de Jules. Que puis-je opposer à cela? De l'estime? Elle est insuffisante? Mon devoir? L'absence du danger me rassure; je crois pouvoir me livrer à tout mon amour, et, je le sens, il n'est pas d'amour sans désirs. J'appelle, j'invoque, je supplie Jules; je lui ouvre mes bras; je crois le presser sur mon sein; je lui donne, je reçois cent baisers de feu; la nature cède à la force de l'imagination; la rosée de l'amour... Je reviens à moi, confuse, humiliée; je me promets de m'interdire ces écarts, et ma faiblesse m'y ramène malgré moi.

Les hommes n'ont rien à me reprocher, je le

sais; mais ma conscience est là, et je suis coupable devant elle. Quelle différence y a-t-il réellement entre le crime matériel, et celui qu'on commet dans son cœur; auquel on s'abandonne avec transport, qu'on brûle sans cesse de répéter? Je vais te paraître plus condamnable encore; mais je n'aurai rien de caché pour toi : M. d'Apremont est heureux de mes caresses, et ce n'est point à lui que je les accorde. Jules me poursuit jusque dans ses bras; mes yeux se ferment, ma mémoire me sert, l'illusion naît, bientôt elle est complète. Mon mari croit que j'ai épuisé avec lui ce que la volupté a de délices, et c'est mon amant que j'ai couronné de roses et de myrtes.

Ce déplorable égarement ne doit pas durer; j'y mettrai un terme. Je ne renoncerai pas à ma grotte; mais Jeannette m'y accompagnera, et je lui devrai d'heureuses distractions. Je me ferai des occupations, sérieuses et utiles. On m'a donné des talens agréables, et on m'a enseigné ces petits ouvrages, qu'on croit, trop généralement, propres à remplir le vide de nos journées. Les arts échauffent le cœur; les travaux des femmes n'occupent que leurs doigts, et c'est à mes sens que je veux échapper. J'ai abandonné le chant. Je prendrai des livres; j'en lirai d'intéressans d'abord, pour contracter l'habitude de la lecture. Je passerai ensuite à des ouvrages qui m'instruiront, en m'ornant l'esprit.

Le curé est le seul homme qu'on puisse rece-

voir ici. Il est d'un âge mûr; sa gaieté est inaltérable, sans doute, parce que son ame est pure. Il a dans l'esprit une teinte d'originalité, qui amuse M. d'Apremont, et qui lui sert à développer, sans pédantisme, une érudition assez étendue. Il donne volontiers dans les systèmes, comme tous ceux qui ont l'imagination ardente, et le piquant du coloris fait passer des choses, qui peut-être ne sont que paradoxales. C'est ainsi que j'ai jugé dans les deux visites qu'il nous a faites, et c'est lui que je choisirai pour me diriger dans mes études. Ma confiance ne s'étendra pas plus loin. Je trouverai en lui le remède; mais il ignorera toujours le mal qu'il aura traité, et qu'il guérira, je l'espère. Il est des choses qu'une femme ne doit avouer à aucun homme, quelque respectable que soit sa profession. Jules lui-même ignorera toujours la faiblesse que je viens de te confier, et tu es la seule au monde à qui j'en pouvais faire l'aveu.

Je quitte M. d'Apremont. Je lui ai communiqué mon nouveau plan de vie, et je lui ai demandé son approbation. « Vous voulez, m'a-t-il dit, « joindre la culture de l'esprit à des qualités émi- « nentes, aux talens, et à tous les charmes qui « séduisent, subjuguent, entraînent. Remplissez « votre destinée, soyez la première des femmes. » La première des femmes! ces mots ont retenti dans mon cœur; ils l'ont froissé. La première des femmes! Heureuse encore celle qui se repent,

qui s'accuse, qui veut sincèrement se corriger, et se rendre digne de l'estime de son mari!

Un homme tel que M. d'Apremont ne devait pas se borner à un simple acquiescement. Il est dans son goût, comme dans ses habitudes, de prévenir mes désirs, quand il peut les connaître. Il s'est puni de son peu de pénétration, en s'empressant de lever les difficultés que le bon curé aurait pu lui opposer. Il est allé le trouver; il s'est informé de ce que vaut sa cure, et de quelle manière il vit. Le curé est pauvre; ils le sont presque tous. Cependant il a soin d'une vieille domestique, qui ne peut guère, à présent, que prier pour son bon maître, et il aide les indigens de la paroisse.

Son dîner était servi; c'était un petit morceau de lard, presque caché dans une assiette de choux. « Monsieur le curé, lui a dit M. d'Apremont, vous « m'excuserez en faveur des embarras que m'a cau- « sés mon établissement ici, si je ne suis pas venu « plus tôt remplir un devoir de paroissien, et pour « faire ma paix avec vous, je viens sans façon « vous demander à dîner. » Claire, ce trait m'a paru sublime, et quand le curé me l'a raconté, j'ai embrassé M. d'Apremont, en répandant des larmes d'admiration et de tendresse.

La proposition de mon mari a interdit le bon prêtre. Il a rougi; il a balbutié... « Monsieur le curé, « les apôtres mangeaient ce qu'ils trouvaient, et je « ne dois pas être plus difficile qu'eux. Ne me

« refusez pas ce que je vous demande, si vous ne « voulez que, comme eux, je secoue, en sortant « de chez vous, la poussière de mes souliers.» La citation a fait rire le curé. Il a appelé Marguerite. Marguerite est venue clopin-clopant, apporter la serviette blanche. On s'est mis à table, et au morceau de lard ont succédé des œufs et d'excellent beurre frais. « Voilà de l'extraordinaire, M. le « curé. — J'en conviens, M. le comte, mais on « ne reçoit pas tous les jours son seigneur, et si « vous me permettez de citer à mon tour, il est « écrit : rendez à César ce qui appartient à César.»

Ce dîner, si frugal, a cependant été très-gai, ce qui prouve que la gaieté ne vient pas de la cuisine. Elle n'est pas non plus à la cave, car le vin du curé est détestable. Les convives doivent l'apporter avec eux; mais les affaires, les passions, les soucis se mettent à table avec nous, et rien n'est si triste qu'un grand dîner.

« M. le curé, vous donnez à vos pauvres la « moitié de ce que vous rapporte votre cure. — « Oui, monsieur. — Et vous ne pouvez leur don- « ner que six cents francs? Pas davantage. — Si « les indigens recevaient le double... — Il n'y au- « rait plus de pauvres ici, parce qu'il n'y a pas « de paresseux. Ce que je leur donne les empêche « de mourir; mais si je procurais des outils à ce- « lui-ci, quelques avances à celui-là, ces bonnes « gens gagneraient leur vie. — Écoutez-moi, M. le « curé. Il y a au château une chapelle, où les

« propriétaires, mes prédécesseurs, faisaient cé-
« lébrer la messe tous les dimanches : je rétabli-
« rai cet usage. Il y aura quelques formalités à
« remplir, je le sais; j'arrangerai cela avec M. l'é-
« vêque.

« Madame d'Apremont sent qu'une femme rai-
« sonnable doit s'occuper d'autre chose que de
« broderie et de romances. J'ai reçu l'éducation
« qui convient à un homme du monde, et j'avoue
« franchement que je suis incapable de diriger les
« études d'une femme d'esprit, qui a déja acquis
« quelques connaissances. Voulez-vous prendre
« cette peine-là? Douze cents francs, ma table,
« et un logement convenable vous paraissent-ils
« un dédommagement proportionné au surcroît
« de travail que j'attends de vous? — C'est beau-
« coup, c'est beaucoup, monsieur le comte.—Pour
« vous, peut-être; c'est peu pour moi.—Mais ma
« bonne Marguerite...—Elle prendra soin du pres-
« bytère, et mon maître-d'hôtel aura soin d'elle.
« —J'accepte, monsieur le comte, avec une joie,
« une reconnaissance!... La reconnaissance ne sau-
« rait être de votre côté; c'est le juste tribut que
« vous offrira un jour madame d'Apremont. »

Mon mari lui a laissé un quartier de sa pension, et il n'était pas à cent toises du presbytère, que déja le bon curé trottait par le village, et distribuait l'argent qu'il venait de recevoir. Il s'est rendu ensuite au château. La satisfaction brillait dans ses yeux; le sourire était sur ses lèvres. Un

instant après, une douzaine de malheureux sont entrés dans les cours, et ont demandé à parler à monsieur le comte. On les a admis, et ils lui ont adressé les plus vifs remercîments au sujet des douze cents livres qu'il veut bien accorder, par an, aux pauvres de la paroisse. M. d'Apremont a embrassé le curé. « On ne doit pas faire de con-« ditions avec un homme tel que vous, lui a-t-il « dit. Vous tirerez à l'avenir sur moi, et je ferai « honneur à vos engagemens. »

La soutane du curé a une pièce au coude. Mais là-dessous est un bon cœur : cela ne se trouve pas toujours sous un habit brodé.

Le curé n'est pas universel; je ne le crois pas même très-profond, dans certaines parties; mais il sait beaucoup plus que peut apprendre une femme, qui ne veut pas consacrer sa vie à l'étude. Nous avons passé la soirée à faire un état des livres qui me sont nécessaires.

Le curé est gai avec esprit; sa piété n'a rien qui sente l'affectation; sa morale est douce et insinuante. Il éloigne la conversation de tout ce qui nous est personnel à M. d'Apremont et à moi. Je prévois, avec plaisir, qu'il ne s'immiscera jamais dans nos affaires intérieures, et qu'il n'aura pas la ridicule prétention de nous diriger.

Depuis quatre jours qu'il est avec nous, je ne lui ai reconnu qu'un travers, et qui n'en a point? Il a la manie d'écrire; il vise à l'originalité, et il attache de l'importance aux opuscules qui s'é-

chappent de sa plume. Sa sollicitude ne se borne pas aux limites de sa paroisse; ses vues s'étendent fort au-delà : il se permet de donner des avis au gouvernement. Il vient de finir un mémoire sur les moyens de payer la dette publique, en réduisant les impôts existans. Ce mémoire m'a fait rire, c'est peut-être le seul effet qu'il produira. Mais le rire devient rare, et on doit de la reconnaissance à celui qui nous y ramène. Je vais te transcrire cette petite pièce. Elle te donnera une idée de la tournure d'esprit de mon instituteur.

Mémoire sur les moyens de payer la dette publique, en réduisant les impôts existans.

Il y a vingt-cinq ans que je propage l'esprit évangélique, et que j'absous les péchés. L'absolution ne corrige pas le pécheur, et les pénitences auxquelles je les soumets, très-agréables au ciel sans doute, sont sans fruit pour l'état. Pourquoi *n'utiliserait*-on pas les faiblesses humaines, puisqu'on ne peut les extirper? On ne redresse pas un arbre tortu; mais on parvient à en tirer de bons fruits.

J'ai remarqué que le péché dominant, et presque universel, est celui de l'orgueil. J'entends les hommes parler de tout, d'un ton avantageux, et souvent de ce qu'ils n'entendent pas. Ils s'occupent aujourd'hui des finances, et ils comblent le *deficit* avec une étonnante facilité. Les ministres

seuls sont dans l'embarras. Ils se fatiguent, envain, à chercher de nouvelles ressources. La masse des impôts ne leur paraît pas susceptible d'être augmentée, et en effet à quoi s'attacherait le fisc, lorsque je ne peux respirer, sans payer, que dans la rue?

Cette difficulté, qui paraît insurmontable, est pour moi très-facile à détruire. L'orgueil, messieurs, l'orgueil! c'est lui qu'il faut imposer; c'est lui qui deviendra pour vous une source inépuisable. Mais comment imposer l'orgueil? Je vais vous le dire, messieurs, car il ne suffit pas d'établir un principe, il faut le développer, le diviser, le subdiviser, rendre enfin ses idées tellement palpables, que l'entendement le plus obtus les sente, les saisisse, et les adopte.

Pourquoi ce jeune homme est-il flatté d'avoir un cheval fringant et richement enharnaché? Parce qu'il a de l'orgueil. Pourquoi aime-t-il à piaffer dans les rues et dans les promenades publiques? Parce qu'il a de l'orgueil. Qui jouit, lorsqu'une belle dame applaudit à son adresse, et paraît touchée de ses graces? Son orgueil. Il y a en France vingt mille jeunes gens, qui aiment à piaffer, et à recueillir les suffrages des belles dames. Leurs confesseurs leur font dire des *miserere*, et, le vendredi-saint même, ils courent caracoler à Long-Champ. Puisque le péché d'orgueil a pour eux tant d'attraits, ils ne balanceront pas à payer,

par année, cent francs à l'état. Or vingt mille fois cent francs, font deux millions.

Le vieillard impotent, qui se fait traîner dans un cabriolet, ou dans un carrosse, paraît céder à la nécessité; mais il regarde avec dédain le pauvre piéton qu'il éclabousse; voilà de l'orgueil. Le jeune homme, à qui la nature fait sentir le besoin impérieux de se servir de ses membres, et qui monte dans un carrosse, ne se juche là que par orgueil. La petite femme, qui ne peut se déterminer à crotter sa chemise brodée et ses souliers de taffetas blancs, semble n'avoir une voiture que par esprit d'économie. Mais comme c'est par orgueil qu'elle fait broder le bas de sa chemise, et qu'elle a des souliers blancs, elle sera, ainsi que les autres, soumise à mon impôt.

J'estime qu'il y a en France soixante mille cabriolets de toute espèce, en y comprenant la carriole d'osier, qui, pour la grosse fermière, est un objet de luxe et par conséquent d'orgueil. Je les taxe à vingt-cinq francs, et ils me rendent deux millions quatre cent mille livres.

Je crois que les carrosses sont, aux cabriolets, ce qu'un est à quatre. Quand on nourrit un cocher, un laquais, un cuisinier, une femme de chambre et trois chevaux, tous animaux de luxe et d'orgueil, puisqu'il y a superflu, on peut, sans se plaindre, payer quatre cents francs au trésor public. Or, quinze mille carrosses, imposés à ce taux, rendent six millions.

Pourquoi cet adolescent soigne-t-il sa personne? C'est parce qu'il se croit joli garçon. Pourquoi se croit-il joli garçon? C'est parce qu'il a de l'orgueil. Nous avons en France à peu près quatre millions d'adolescens. L'orgueil d'un quart de ces jouvenceaux est fondé, et par conséquent incorrigible : il est incontestable que ce quart doit être sujet à l'impôt. Viennent ensuite les épaules inégales, les jambes grêles, torses, grasses, les jambes de bois, les manches d'habit dans lesquelles il n'y a que du vent, ce qui n'empêche pas qu'on se trouve fort bien pour un bossu, un boiteux, un manchot. Orgueil, orgueil! Et cet orgueil, plus impardonnable que celui des premiers, ne mérite pas de pitié. Je frappe, indistinctement, sur les uns et sur les autres. J'établis dans chaque ville un bureau où on délivre des brevets de *joli garçon*, à tous ceux qui veulent en prendre. Comme il convient que le gouvernement s'occupe du perfectionnement de l'espèce, nul ne sera admis à se marier, s'il n'est porteur d'un brevet de *joli garçon*. Les petites filles auront peut-être de la peine à trouver un homme gentil, en vertu de son brevet. Mais comme il y a du choix, et qu'on ne contraint personne, elles continueront à prendre qui bon leur semblera.

Tous les jeunes gens, sans exception, sentiront l'avantage d'un pareil brevet, dont, cinquante ans après, personne ne contestera la vérité. Ils jouiront d'avance du plaisir de le faire voir à leurs

petits-enfans, et ils accourront à mon bureau. J'entends que le pauvre puisse profiter, ainsi que le riche, d'un bien qui doit être commun à tous; je fais bon marché de mes brevets, et chacun aura le droit d'être *joli garçon* pour la bagatelle de cinquante francs. Nous comptons quatre millions d'adolescens; je les multiplie par cinquante, et je trouve ici deux cents millions.

J'imposerais volontiers les jolies filles, et celles à qui on soupçonne des prétentions à la beauté. Mais les femmes m'ont dit à l'oreille, et je dois les en croire, que pas une laide ne s'imagine être jolie, et que celles qui le sont ne font aucun cas de leurs charmes. D'ailleurs la retenue édifiante du sexe ne permettrait à aucun des individus, qui le composent, de se présenter publiquement à mon bureau. Ainsi, d'une main, je fais remise aux dames de deux cents millions, que, de l'autre, je leur reprendrai bientôt avec les intérêts.

Et les célibataires, messieurs, les célibataires! que dirai-je de cette classe inutile et parasite, véritable fardeau du globe? Il est écrit : quand un arbre ne porte pas de fruit, il faut le couper et le jeter au feu. Je ne désire pas qu'on coupe les célibataires; mais je veux qu'ils paient. Je ne compte point, parmi eux, les vieilles filles, qui ne sont vierges que parce qu'elles n'ont pu faire autrement. Je ne parle pas non plus des artisans. Ceux-là se marient tous, parce qu'il leur faut une femme, qui leur fasse la soupe et des enfans, et

qui se laisse battre le dimanche et le lundi. Je traduis, à mon bureau, ces libertins opulens et orgueilleux, qui croient honorer leurs amis, en s'en faisant les coadjuteurs, et leurs femmes, en daignant festoyer leurs appas. J'en détermine le nombre à cinquante mille, et ce n'est pas trop. Je les taxe à mille écus, et mille écus multipliés par cinquante mille, font juste cent cinquante millions.

Revenons aux femmes, messieurs. J'y ai renoncé de la manière la plus authentique. Mais j'aime à en parler, et il n'y a pas de péché à cela. Elles ne font aucun cas de la beauté, et cela est certain, puisqu'elles le disent. Mais elles ont un cœur, et ce cœur n'est pas de bronze. Semblables, en général, à Madeleine pécheresse, puissent-elles l'imiter dans sa pénitence : c'est ce dont je doute un peu. En attendant, je les divise en quatre classes.

Première. Les filles et femmes vertueuses. Il y en a, et même de jolies. Celles-ci ne paieront rien.

Deuxième. Les filles et femmes dites *du peuple*, qui ont l'orgueil d'appartenir à de bons bourgeois, et qui se donnent pour le schall à palmes, et la robe de levantine.

Troisième. Les filles et femmes d'une classe plus relevée, et qui ont l'orgueil de s'allier clandestinement aux plus illustres familles, et qui aiment beaucoup les diamans et un équipage.

Quatrième. Les femmes faibles, mais décentes, qui ne donnent et ne reçoivent rien; mais qui veulent avoir du plaisir, et qui ont l'orgueil de prétendre aux honneurs de la vertu.

Je vous vois venir, messieurs les critiques. Vous m'allez demander comment je reconnaîtrai les femmes non sujettes à l'impôt, et comment je m'y prendrai pour imposer les autres. Je répondrai à tout, et d'une manière péremptoire.

Je comprends dans les filles et femmes de la seconde classe toutes celles qui travaillent à vingt sous par jour; qui vont au bal deux fois la semaine, et qui portent, sur elles, une valeur qu'elles gagnent à peine dans leur année. Elles reçoivent nécessairement un supplément de salaire, et nous savons d'où et pourquoi vient ce supplément-là.

Les filles et les femmes, dont les pères et les maris ont un revenu de trois mille à dix mille francs, et qui nous éblouissent par leur luxe, plus encore que par leur beauté, sont rangées de droit dans la troisième classe.

Comme il est dû un dédommagement honorifique aux femmes qui font abnégation d'elles-mêmes, au point de s'imposer les plus rigoureuses privations, celles qui ne se refusent rien seront marquées d'un signe d'infamie. Il sera établi des inquisiteurs, chargés d'inscrire, sur leurs registres, les filles et les femmes, dont la dépense excède les moyens d'existence connus.

Toutes, sans exception, seront tenues de porter une fleur jaune à leur bonnet, ou à leur chapeau.

Mais comme ces fleurs jaunes pourraient causer du scandale dans les rues, dans les promenades, aux spectacles, et surtout sur la tête de telle jolie demoiselle, qui joue Nanine ou Paméla; que des avanies pourraient être la suite dudit scandale; que les passans prendraient inévitablement parti pour ou contre, ce qui finirait par amener une guerre civile à coups de poing et de bâton; que, d'ailleurs, on doit indulgence au pécheur, soit qu'il s'amende ou non, on sera dispensé de porter la fleur jaune, en payant une contribution, réglée ainsi que je vous le dirai tout à l'heure.

Vous sentez que le vieux artisan, qui promène à son bras la grisette, qu'on prend pour sa fille; que le commis, qui se cache, dans une guinguette, avec une femme, qu'on prend pour la sienne; que monsieur le marquis, monsieur le comte, monsieur le duc, qui ont l'air d'être en bonne fortune, auront pour la fleur jaune un éloignement invincible. Une parure de diamans n'empêcherait pas celle qui la porte de porter aussi l'uniforme des demoiselles qui font chut, chut, de leur fenêtre, ou au coin de la rue, et l'orgueil de ces messieurs serait justement blessé de la comparaison, car enfin on tient au vice, mais on ne veut pas que sa maîtresse en soit l'enseigne. Ils s'empresseront de payer pour paraître avoir des femmes qui valent quelque chose, et

je trouve à la fois et contribuables et cautions, avantage dont le gouvernement n'a pas joui jusqu'à ce jour.

Je crois pouvoir compter, sans exagération, deux millions de femmes de la seconde classe. Je ne leur demande que la modique somme de vingt-cinq francs par an, et je trouve d'un coup de plume cinquante millions.

Les femmes de la troisième classe, beaucoup plus opulentes, paieront plus cher par cette raison. J'en porte le nombre à cinquante mille. Je les taxe, par an, à quinze cents francs, et je tire soixante-quinze millions de nos grands seigneurs, de nos financiers, et de nos gros propriétaires.

J'arrive à la quatrième classe, et c'est à celle-là qu'on m'attend. En effet, par où joindre, et comment attaquer des femmes qui se respectent, qui s'enveloppent des voiles du mystère, qui observent rigoureusement les bienséances? Les méchans, qui ne peuvent juger de ces choses-là que par aperçu, prétendent que sur douze femmes, il y en a dix qui s'éloignent de la voie du salut, et je certifie, moi, après une longue expérience, et comparaison faite des bonnes et des mauvaises années, qu'il n'y en a que huit.

J'estime qu'il y a en France huit millions de femmes mariées. Je retranche de ce nombre celles qui ont passé quarante ans; je réduis à six millions celles qui sont aptes à pécher, et je ne veux reconnaître que quatre millions de pécheresses.

Très-exactes à remplir les pénitences, que leur ont jusqu'ici imposées leurs confesseurs, elles le seront également à verser tous les ans entre leurs mains, et par douzièmes, la somme de cent cinquante francs, et quatre millions multipliés par cent cinquante font bien six cents millions.

« Et comment établirez-vous la comptabilité de « cette foule de receveurs? Qui les contrôlera?— « Je conviens que lorsqu'une administration finan- « cière ne tient pas de registres ostensibles, il n'est « pas possible de la contrôler. Je sais aussi que « des espèces, qui passent par autant de mains, « doivent s'user insensiblement. Supposons, pour « tout concilier, que messieurs les receveurs usent « cent millions, il en restera cinq cents, et c'est « encore fort joli. — Et si une partie de vos dé- « centes pécheresses ne peut payer sa cotisation? « — On surchargera les plus riches, pour alléger « les autres. — Je n'ai plus rien à dire. — Je le « crois bien. »

Je passe maintenant à des objets d'un moindre rapport; mais qui ne sont pas à dédaigner.

Un comédien qui lit, avec succès, au public, des vers qu'il n'a pas faits, s'identifie tellement avec l'auteur, qu'il a l'orgueil de se croire lui, et comment ne le croirait-il pas, lorsque son nom, placé sous le titre d'une pièce usée, suffit pour attirer la foule, et qu'on l'arrête à chaque vers pour l'applaudir? Les lois ajoutent encore à l'orgueil de l'acteur, et semblent le rendre légitime : il est

une époque où monsieur le comédien devient l'héritier du poète, au préjudice de ses enfans, qui demanderont peut-être l'aumône à celui qui, pour savoir lire les vers de son père, touche vingt mille livres de part chaque année.

Il est très-juste qu'un excellent comédien soit estimé et bien payé; mais il est aussi injuste qu'il dépouille les enfans de l'auteur, qu'il serait extravagant à ceux-ci de dire aux enfans du comédien : c'est en lisant mon père que le vôtre a gagné ce qui est chez vous; ainsi tout cela m'appartient. Au reste, la loi existe, et il faut la respecter tant qu'elle existera. Mais il est permis d'en rappeler le *considérant*, et en voilà l'esprit pour le comédien : *Votre père a fait des vers; donc ils sont à moi.*

Il est peut-être permis encore de remarquer, en toute humilité, qu'il serait plus naturel que les enfans héritassent de leur père, et le gouvernement de Corneille, Racine, Molière et autres, dont personne ne réclame l'héritage.

Si le théâtre payait un droit d'auteur pour toutes les pièces sans exception, le public serait mieux servi. On lui donne sous une belle tragédie le *Florentin*, ou la *Coupe enchantée*, parce que La Fontaine ne touche plus de part d'auteur, attendu qu'il est mort. Mais selon le nouvel ordre de choses que j'établis, on donnera de préférence les ouvrages qui plaisent, et ce sont ordinairement les meilleurs : personne ne doute de cela.

Comptons avec messieurs les comédiens. Il y a en France cent et quelques troupes. Les honoraires des auteurs vivans vont à peu près à trois cent mille francs, et on joue, et pour cause, trois quarts, sur un, d'ouvrages qui ne paient pas. J'enrichis le trésor de neuf cent mille francs.

Ce marchand tient beaucoup au luxe de l'enseigne, et il a raison : cela attire les badauds. Mais ce marchand a l'orgueil de ne douter de rien, et il n'est pas même assez instruit pour s'apercevoir que cette enseigne présente autant de fautes que de mots, ce qui nous fait grand tort dans l'esprit des étrangers. Il faut que l'orgueil mercantile soit imposé comme les autres.

Nul ne pourra faire placer une enseigne, avant d'en avoir fait rectifier les platitudes écrites à un bureau institué à cet effet. Il est constant que moins une administration est dispendieuse, et plus il reste à la caisse : mon bureau ne coûtera rien du tout. Je le fais tenir par les grammairiens de l'Institut, qui seront enchantés de gagner enfin leurs honoraires.

Il y a incontestablement, en France, six millions de marchands de toute espèce, et les enseignes doivent se renouveler au moins tous les six ans. Je me contente du droit modique de six francs par enseigne, et voilà encore six millions.

On disait autrefois d'un président au parlement : il a un bel état. On disait d'un maréchal de France : il a un état brillant. On disait d'un

fermier-général : il tient un grand état. Le tailleur, le cordonnier, le porteur d'eau disaient modestément : mon métier. Aujourd'hui, tout le monde a l'orgueil de prétendre avoir un état, et il y a en France huit millions d'êtres, qui parlent sans cesse de leur état, qu'ils n'ont point. Payez, orgueilleux, payez. Mais il n'est pas juste que l'orgueil du marchand d'eau soit taxé aussi haut que celui du marchand de vin, et pour être équitable envers tous, on formera des échelles de proportion. En attendant, j'impose à trois francs, l'un dans l'autre, mes huit millions d'hommes à *état*, et je trouve ici vingt-quatre millions.

J'aime à revenir sur le temps passé : c'est la critique la plus sûre et la plus impartiale du présent. Autrefois une boutique était une boutique, et un magasin un magasin. La boutique était le lieu où on vendait en détail ; le magasin était celui où on vendait en gros. Aujourd'hui l'orgueil ne veut plus de boutiques, et la plus petite mercière fait écrire sur la sienne : *magasin*. Il y a en France quatre millions de boutiques qui pourront passer pour des magasins, en payant chacune vingt-cinq francs. — Cent millions.

Le célèbre Rollin, avant que d'être recteur de l'Université, s'honorait du titre de professeur de belles-lettres, et il honorait sa profession, par son amour pour les sciences, son utilité et son désintéressement. Ses successeurs ont plus ou moins suivi, et suivent encore cet exemple. C'est

de cette seule école que sont sortis les hommes qui ont illustré la France, et que doivent en sortir, peut-être, de nouveaux génies qui se mûrissent par l'étude. Du temps du bon Rollin, un maître en fait d'armes, un maître de danse, un maître de musique étaient appréciés à leur juste valeur, et ils se contentaient du titre modeste de *maître*. A présent, ces messieurs se font payer fort cher; courent les rues en cabriolet, et, prenant le suffrage de quelques femmelettes pour l'opinion de toute la France, ils se rangent orgueilleusement sur la ligne des Rollin. Parbleu, vous paierez aussi, messieurs qui *démontrez*, qui ne professez point, et qui voulez être professeurs. La folie humaine a pu, sur toute la surface de la France, vous multiplier jusqu'à cent mille, et à cent francs par tête de *rigaudons*, de *gérésol* et de *tirez droit*, vous me rendrez dix millions, et vous serez *professeurs* envers et contre tous.

Or, comme la meilleure manière de prêcher est de prêcher d'exemple, moi, qui ai l'orgueil de faire des projets, je m'impose à cinquante francs.

Récapitulons maintenant la jolie petite masse dont je fais présent au trésor public.

Par messieurs les jeunes gens qui aiment à caracoler.....	2,000,000 fr.
Par ceux et celles qui se procurent le petit plaisir d'éclabousser leur prochain avec leurs cabriolets.....	2,400,000

D'autre part.....	4,400,000 fr.
Par ceux qui éclaboussent avec leurs carrosses.....	6,000,000
Par messieurs les porteurs de brevets de *joli garçon*.....	200,000,000
Par messieurs qui ne veulent point avoir de femmes à eux.....	150,000,000
Par les dames de seconde classe....	50,000,000
Par les dames de troisième classe...	75,000,000
Par les dames de quatrième classe..	500,000,000
Par messieurs les représentans de Racine et de Molière, etc.....	900,000
Par l'impôt sur les enseignes.....	6,000,000
Par les messieurs et dames à *état*...	24,000,000
Par les messieurs et dames à *magasins*.....	100,000,000
Par messieurs les *professeurs* de danse, musique, etc.....	10,000,000
Par moi, *homme à projets*.....	50
TOTAL.....	1,126,300,050 fr.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

Nota. La suite D'ADÉLAIDE DE MÉRAN commence le 20e volume.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chapitre Ier. Introduction..... Page 6
Chapitre II. Premières anxiétés d'un jeune cœur. 11
Chapitre III. Le jeune cœur s'ouvre à la félicité. 25
Chapitre IV. Première séparation..... 48
Chapitre V. Une petite fête..... 69
Chapitre VI. Le premier baiser d'amour..... 84
Chapitre VII. Le second baiser..... 94
Chapitre VIII. Quel coup !..... 113
Chapitre IX. Jusqu'où ira l'infortune..... 125
Chapitre X. L'entrevue..... 144
Chapitre XI. Départ pour les Pyrénées..... 160
Chapitre XII. On arrive à Velzac..... 185
Chapitre XIII. Personnages nouveaux..... 204
Chapitre XIV. Mademoiselle d'Apremont..... 224
Chapitre XV. Suite du précédent..... 250
Chapitre XVI. Persécution, infidélité..... 283
Chapitre XVII. On a pu le prévoir..... 329
Chapitre XVIII. Départ pour Paris..... 349
Chapitre XIX. Jules et des Audrets..... 371
Chapitre XX. Suite du précédent..... 408
Chapitre XXI. Événemens nouveaux..... 439
Chapitre XXII. On vit, on souffre à Champville..... 468

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XX.

SUITE D'ADÉLAIDE DE MÉRAN,
ET L'OFFICIEUX.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME VINGTIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1824.

ADÉLAÏDE DE MÉRAN.

(SUITE).

CHAPITRE XXIII.

Nouvelles persécutions.

Je m'applaudis souvent du parti que j'ai pris. Les journées s'écoulent, dans une sorte de calme. L'orage gronde quelquefois, dans le fond de mon cœur : une heureuse distraction le dissipe promptement. Je ne sais si mon curé est pénétrant; mais il frappe toujours à propos, et toujours juste... Ah! je me rappelle... nous lisions ensemble les *Mondes* de Fontenelle; nous étions dans la lune, et nous ajoutions nos rêves aux rêves de l'auteur. Comme lui, nous placions des habitans dans la petite planète, et nous allions plus loin : nous les façonnions à notre manière; nous décidions de leurs goûts, de leurs habitudes, de leurs mœurs. « J'espère, au moins, me suis-je écriée, « qu'on ne connaît pas là les mariages de conve- « nance. » Le curé m'a regardée attentivement,

et depuis, lorsqu'un léger nuage vient obscurcir mon front, il m'oppose quelque idée originale, qui pique ma curiosité, et qui force mon attention.

Il a fait un ouvrage piquant sur la vie sensitive des plantes. Il n'ose leur accorder l'intelligence; mais il ne balance pas à leur donner le sentiment. Il s'appuie sur le principe vital, que personne ne peut leur contester; sur la sève, qu'il compare au sang, et qui s'échappe de la blessure que leur fait la serpette meurtrière, et surtout sur la différence des sexes, tellement complète dans plusieurs plantes, que le palmier femelle, par exemple, ne peut produire, si un palmier mâle ne se trouve à sa portée. Tu sens à quelle quantité de questions, d'observations, d'objections, ces systèmes doivent donner lieu. Il est impossible, qu'avec un tel homme, la conversation languisse jamais.

Mais je ne peux être toujours avec lui : je me dois à mon mari, aux soins de ma maison. Et puis, je suis bien aise de causer un peu avec Jeannette. Je n'ai rien de nouveau à lui dire : dès long-temps j'ai épuisé le vocabulaire de l'amour. Mais il est des choses dont on ne se lasse pas de parler. Plaisir dangereux, qui ramène le trouble dans l'ame, dans les sens, dans les idées! Le curé paraît alors s'efforcer de me dérober à moi-même. Il ne me cherche pas avec indiscrétion; mais il a toujours un prétexte convenable pour m'abor-

der, quand il juge qu'il y a assez long-temps que je suis avec mon cœur.

Croirais-tu que mon mari ne dédaigne pas d'assister à nos conférences ? La gaieté du curé le pénètre, et le rend aimable, au point que je l'adorerais, si je n'avais donné toutes mes affections, ou si je pouvais aimer deux fois dans ma vie. J'ai moins de distractions de cœur, quand nous sommes trois. La présence de M. d'Apremont m'impose ; ses saillies ajoutent de l'intérêt aux objets que nous traitons ; j'aime à m'élancer avec lui dans les cieux ; l'astronomie semble me détacher de la terre : il faut y revenir enfin, et le moment du retour est toujours pénible. Je végète ainsi, sans éprouver de peines trop cuisantes ; mais sans goûter aucun plaisir.

En voici enfin un éclair. Je viens de recevoir une longue lettre de ma mère. Elle ne me parle que de lui. Il est établi à Velzac. Sensible, doux, aimable, il fait le bonheur de mes parens ! Ah ! il aurait pu le faire doublement... Ils ne l'ont pas voulu.

Il occupe ma chambre, Claire. Quelle masse de souvenirs il doit trouver là ! De quelles délices, de quelles douleurs son pauvre cœur doit être alternativement assailli ! Pas un meuble que je n'aie touché ; pas un point où je n'aie posé le pied ; pas un arbre que je n'aie fixé de ma croisée. Ah ! si jamais je vais à Velzac, avec quelle avidité je chercherai la trace de ses pas ; avec quel charme je reposerai dans ce... Je n'y trouverai pas le

sommeil ; mais l'amour... Ne pensons plus à cela.

Il a fait consentir mes parens à recevoir de lui une forte pension, et il emploie une partie de son revenu en fêtes ingénieuses, qui flattent l'amour-propre de mon père, et qui lui servent de prétexte pour répandre des bienfaits. Il a institué une fête de Rosière. Le prix est une médaille d'or, sur laquelle est écrit d'un côté : *A la plus sage*, et de l'autre : *Donnée par M. le comte de Méran.* La Rosière jouit, en outre, de la récolte d'un pré de six arpens, que Jules a acheté à cet effet, et qui, d'année en année, passera à la beauté couronnée. Je dis à la beauté, parce qu'un des articles des statuts porte que la Rosière doit être jolie, attendu qu'il est plus difficile à une jolie fille d'être sage, qu'à celle qui ne fixe l'attention de personne.

Le jour de la naissance de mon père, Jules a donné sur la rivière une espèce de combat naval. Il avait rassemblé les mariniers des environs, et tous les batelets qu'on a pu se procurer. Les équipages portaient des écharpes, qui indiquaient les différens partis ; les vaisseaux étaient peints et pavoisés ; l'artillerie se composait de canons de fusils, démontés et fixés sur les plats-bords. M. de Méran a été conduit sous une très-belle tente, d'où il commandait au porte-voix le parti qu'il avait adopté. Mais son escadre était montée par des sourds, ou plutôt par des gens qui, ne connaissant pas les termes de marine, ont mené

tout cela à leur manière, et n'en ont pas moins amusé les spectateurs. Les vainqueurs sont venus faire hommage de leurs trophées à M. de Méran, qui leur a distribué des prix de quelque valeur, et vainqueurs et vaincus se sont mêlés, autour d'une table immense, dressée dans le bois, et dont M. Firmin a fait les honneurs.

Il aime aussi à faire des mariages. Il rapproche des cœurs que des raisons d'intérêt semblaient éloigner pour jamais. Ah! j'en suis sûre, c'est lui, c'est moi qu'il trouve dans ceux qu'il unit; c'est l'amour malheureux qu'il console, qu'il couronne.

Maman ne me dit pas qu'il s'occupe, qu'il parle d'Adèle. Ah! ne vois-je pas dans tout ce qu'il fait, des hommages qui s'adressent indirectement à moi! Qu'il agisse, et qu'on me rende compte de ses actions : ce langage-là est aussi clair pour moi que la parole; comme elle, il arrive à mon cœur.

Cependant il aurait pu joindre quelques lignes pour moi à la lettre... Non, non. Je me plaindrais, s'il eût été réservé; je me plaindrais encore, s'il se fût abandonné à toute sa tendresse. Il vaut mieux qu'il ne m'écrive pas. Laissons couver le feu; il pétillera peut-être trop tôt.

Je lis, je relis cette lettre avec Jeannette. J'en pèse les expressions, les mots. Je leur cherche, je leur trouve un sens, que peut-être ils n'ont pas. Mais il n'est point en ma puissance de rejeter

une illusion, qui flatte mon amour... Hé, qu'importe qu'il m'adore, puisque nous sommes séparés? Qu'importe que nous soyons constans, puisqu'un mur d'airain est élevé entre nous... Ah! Jules, Jules, par pitié, aime-moi toujours. Il ne m'est pas impossible de vivre sans toi; mais je mourrais le jour où je perdrais ton cœur.

A quels sentimens opposés je m'abandonne alternativement! Ma tête est un chaos, où quelquefois je ne démêle plus rien. Plains-moi, Claire, plains-moi.

Je veux en vain me le dissimuler, cette lettre, partie des lieux qu'il habite, cette lettre, écrite par quelqu'un qui respire le même air que lui; ces caractères, tracés, peut-être, sur la table même où il jette ses pensées sur le papier; cette lettre me ramène sur toute ma vie. Elle me désole, elle me tourmente, et, dans la soif qui me dévore, je n'ai rien, rien de lui, qui puisse me calmer. Hé, que ferais-je de son portrait? Son image est gravée dans tout mon être, en traits ineffaçables; elle est identifiée avec moi; elle me suit, elle m'obsède sans relâche; elle m'attaque dans tous mes sens, et toujours elle est victorieuse... Malheureuse, que pensé-je, qu'osé-je dire! Claire, jette un voile épais sur ton amie; pour être criminelle, il ne lui faut qu'une occasion.

Le curé entre chez moi. Il paraît rayonnant de joie, et il n'a à me parler que d'un insecte, qu'il vient de trouver, et qu'il cherchait, dit-il,

depuis des années. Je le fixe, et je vois qu'il ne sent rien de ce qu'il exprime. Son ton n'a point de vérité; le jeu de sa physionomie est forcé... Ah! je vois ce que c'est : il y a deux heures que je suis ici avec Jeannette, et il a voulu rompre le tête-à-tête. Il a sans doute remarqué que souvent mes yeux sont rouges, quand je quitte la bonne jeune femme. Elle m'a fixée à son tour, et mon émotion, et la violence que je me suis faite, pour la dérober à la pénétration du curé, n'ont pu lui échapper. Ah! sans doute, il sait qu'une passion malheureuse mine, dessèche mon cœur. Jamais il n'en connaîtra l'objet.

Il m'a proposé de sortir, et je l'ai suivi. Il m'a conduite au presbytère. Il avait ce local à loyer, et il m'a montré le contrat qui l'en rend propriétaire. La maison est remise à neuf; les vieux meubles sont remplacés par d'autres, qui ne sont pas riches, mais d'une extrême propreté. Les armoires sont garnies de linge, et ce qui flatte le plus le bon prêtre, c'est une petite pharmacie qui sera utile aux pauvres du village. Il demeure au château, et cette maison lui est inutile. Mais M. d'Apremont lui a dit que s'il se déplaît un jour avec nous, il veut qu'il ait une retraite agréable. Marguerite est habillée de neuf. Elle a fait cent tours, dans la chambre où nous étions, pour que je ne perdisse rien de son ajustement. M. d'Apremont a dit encore qu'il entend qu'elle se repose, et qu'elle ne manque de rien. Je devine mon bon

prêtre : il me montre, il me conte tout cela pour m'attacher à mon mari par l'estime. Ah ! je lui prodigue et mon estime et mon respect. Je ne peux lui donner que cela.

Un événement prévu m'a distraite pendant quelques jours de mes idées habituelles. Jeannette est mère d'un beau petit garçon. Il passe, de son sein, dans les bras du bon Jérôme ; ils se l'arrachent ; c'est à qui l'aura, le baisera ; la tête leur tourne à tous deux. M. d'Apremont regarde cet enfant avec intérêt ; mais une sorte de tristesse annonce qu'il envie le sort de ces bonnes gens. Je t'ai décrit les sensations que la grossesse de la jeune femme m'a fait éprouver. Elles sont maintenant plus pénibles, et cependant je m'attache chaque jour davantage à l'intéressante petite créature. Je dois beaucoup à sa mère, et mon ame expansive est tourmentée du besoin d'aimer ; elle cherche partout de l'aliment.

Jeannette voulait mettre le pauvre enfant en nourrice. Elle craignait de ne pouvoir suffire à ce qu'il lui faut, et à son service auprès de moi, et elle ne parlait jamais de l'éloigner, qu'une larme ne vînt mouiller sa paupière. Je l'ai dispensée de ses fonctions de femme de chambre, et je me fais servir par une de ces belles demoiselles qu'on m'a données le jour de mon mariage, et qui, jusqu'à présent, n'ont eu rien du tout à faire. Celle-ci paraît enchantée d'être jugée enfin bonne à quelque chose. Je ne lui dis pas un mot,

de peur de mettre mon cœur à découvert; elle cherche à deviner ce qu'il me faut, et elle y réussit quelquefois.

M. d'Apremont a voulu nommer le petit. Il a choisi pour commère... la bonne Marguerite, qui était d'une joie, qui paraissait vaine!... Oh! il fallait voir. Tu sens que mon mari a été bien aise de saisir cette occasion de faire un cadeau à la bonne fille. Le curé, qui n'en laisse échapper aucune d'écrire, ou de parler en public, et qui parle facilement, a adressé à Jérôme un discours très-sage, et très-bien tourné sur les devoirs que lui impose la qualité de père. Tous nos villageois étaient dans une sorte d'enchantement. « Si on « connaissait notre curé, me disait le maire, on « le nommerait évêque; et il ferait ses mandemens « lui-même, répondais-je. » Le curé ne perdait rien de ce qu'on disait de lui. L'orgueilleux! Et il ne s'est taxé qu'à cinquante francs!

Je n'avais pour moi que des intervalles de repos. Ces momens adoucissaient, un peu, l'amertume répandue sur le reste de ma vie, et je suis menacée de nouvelles persécutions. Ce n'est pas M. d'Apremont qui me les suscite : il est en tout le modèle des maris, et il mérite l'amour de sa femme. Elle sent plus que jamais combien il en est digne, et elle ne peut que lui rendre une exacte mais froide justice. Je vais te raconter ce qui s'est passé ce matin.

J'étais dans ma grotte avec le curé et Jeannette.

La petite femme berçait son fils; le curé me regardait, d'un air préoccupé, qui ne lui est pas ordinaire. Il voulait parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Son front est devenu soucieux; son embarras croissait à chaque instant. Je ne savais que penser, et de son silence, et de ce qu'exprimait sa physionomie. J'ai cru qu'il avait quelque chose de très-important à me dire, et que la présence de Jeannette le gênait. Je suis sortie de la grotte, et je l'ai invité à me suivre. Nous nous sommes enfoncés dans le bois. Nous marchions l'un à côté de l'autre, et il s'obstinait à garder le silence. Sa réserve a confirmé mon premier jugement : je n'ai plus douté qu'il n'eût à m'entretenir sur un sujet délicat, et qu'il ne sût à quelles expressions s'arrêter. Je l'ai mis à son aise : « Monsieur le curé, vous n'êtes pas dans votre état ordinaire. — Non, madame. — Expliquez-vous sans contrainte. Ne craignez pas; je suis disposée à tout entendre. — Ce que j'ai à vous confier, madame, exige les plus grands ménagemens. Je sais ce que je dois à vous, à M. d'Apremont et à moi, et je ne sais comment concilier ces devoirs différens. — Vous êtes incapable de manquer à rien d'essentiel, et j'ai peine à croire vos inquiétudes bien fondées. Parlez, je vous en prie. — Je crains d'être franc, madame; vous ne me le pardonneriez pas. — Un homme de votre caractère peut se tromper; il n'offense jamais, parce que l'insulte est dans l'intention. — Je vais

« parler. J'ai lieu de croire, madame, qu'un sen-
« timent secret vous domine et vous tourmente. —
« Cela est étranger, monsieur, à ce que vous vou-
« lez me confier. — Cela s'y rapporte directement,
« madame, et je n'aurais pas eu l'indiscrétion de
« vous en parler, si j'avais pu me taire. — Pour-
« suivez, monsieur. — Cette lettre est à votre
« adresse. Un inconnu l'a remise hier au soir
« au presbytère, et Marguerite me l'a apportée
« ce matin. — Eh bien, monsieur, quelle consé-
« quence tirez-vous de cela? — Le détour qu'on
« prend pour vous faire parvenir cette lettre, an-
« nonce qu'elle renferme quelque chose de très-
« particulier. Je manque à M. d'Apremont en vous
« la remettant; je vous manque, si je la donne à
« M. d'Apremont; je me manque à moi-même, en
« m'immisçant dans une affaire, à laquelle, sous
« tous les rapports, je devrais être étranger, et
« cependant comment me dispenserais-je de m'en
« mêler? »

J'ai pensé à l'instant que les lettres qui parlent à mon cœur me parviennent par l'entremise de Jeannette, et que celle-ci ne pouvait m'inspirer aucune espèce d'intérêt. « Monsieur le curé, si un « sentiment secret m'agite quelquefois, il ne me « portera jamais à l'oubli de moi-même. Je n'écris « rien, je ne lis rien que mon mari ne puisse voir. « Rendons-nous près de lui, vous lui remettrez ce « paquet; nous lirons ensemble, et vos scrupules « seront dissipés. »

Le bon curé a paru déchargé tout à coup d'un poids qui l'oppressait. Sa figure est devenue rayonnante. Il m'a témoigné une déférence, un respect, dont je ne me jugeais pas digne, et dont j'avais la faiblesse de me glorifier. Ah! je le sens, on ne saurait vivre sans estime, et on l'usurpe, quand on ne peut la mériter.

M. d'Apremont a paru très-sensible à ce qu'il appelle ma confiance. Il a rompu le cachet. La lettre n'est pas signée. Nous avons examiné l'écriture; elle nous est inconnue; mais avant d'en avoir lu six lignes, nous avons deviné l'auteur: c'est le lâche, l'infâme des Audrets, qui n'a pu vaincre, dit-il, la passion qui le dévore; qui peut pardonner aux miens la supériorité qu'ils ont obtenue sur lui; mais qu'il a des moyens sûrs de les en punir, et qui me rend arbitre de leur sort. Il faut qu'il me possède ou qu'il meure; mais s'il succombe, il entraînera avec lui ce que j'ai de plus cher. Le monstre m'avertit qu'il n'aura pas la maladresse d'envoyer un second commissionnaire, dont on pourrait s'assurer. Il m'enjoint de lui faire connaître mes dispositions par un signal. Un linge blanc, flottant à ma fenêtre, annoncera que je me rends; un voile noir sera le symbole de mon refus, et du deuil éternel auquel je me serai condamnée.

Il croit m'effrayer par la menace, me soumettre par la crainte. Que peut un homme perdu dans l'opinion publique? Est-ce avec un front couvert

d'infamie, qu'il attaquera Jules, mon père, M. d'Apremont? Et de quoi les accuserait-il? Je ne le redoute plus. J'ai mis mon époux entre ce misérable et moi; j'ai ici des domestiques dévoués et nombreux, et j'ai acquis en trois mois l'expérience de dix ans.

Transportée par l'indignation et le mépris, j'ai arraché un voile noir d'un de mes chapeaux, et je l'ai attaché aussitôt à mon balcon. « Ayez des « armes, ai-je dit à M. d'Apremont; distribuez-les « à vos gens; défendez votre épouse, son honneur « et le vôtre. » Il m'a tendrement embrassée; il m'a conjurée de ne rien craindre, et je lisais, dans ses yeux, la jalousie et l'effroi. Il cherchait quels peuvent être les moyens dont parle l'infâme, et qui doivent le faire triompher. Il leur opposait les ressources que la justice et la force publique mettent à la disposition d'un honnête homme. Il m'a regardée ensuite, et plus alarmé que jamais, il s'est écrié : « Tant de charmes seraient la proie « d'un scélérat! » Il s'est élancé vers moi; il m'a pressée contre son sein; il m'a enveloppée dans ses bras; il semblait vouloir me défendre; l'exaspération était au comble. J'ai senti que dans une telle situation, il était incapable de prendre un parti raisonné; que le curé, qui conservait son sang-froid, pourrait nous donner des conseils, et qu'il était déja trop instruit pour qu'il y eût de la légèreté à lui faire connaître les détails de cette trame odieuse. Je lui ai répété ce que je t'ai écrit

sur les vues, les entreprises de des Audrets, sur sa marche, tantôt oblique, tantôt ouverte, mais toujours artificieuse. Le bon prêtre a prononcé qu'un tel homme serait sans cesse à redouter; que l'honneur de la demoiselle de Tarbes étant rétabli, il n'y avait plus aucun ménagement à garder, et que la première démarche à faire était d'adresser cette lettre, et une plainte au ministère de la police. « Que prouvera cette lettre? ai-je « répondu. Il niera qu'elle soit de lui; il l'attri- « buera à des ennemis cachés, qui veulent nous « armer de nouveau contre lui. — Du moins, a « répliqué le curé, la police s'attachera à cet « homme, et ne le perdra pas de vue. Vous avez « de l'or; soudoyez, s'il le faut, une nuée d'agens « qui observent ses pas, ses démarches, et qui « rendent un compte exact de celles mêmes qui « leur paraîtront indifférentes. Il est impossible « que cet homme ne se compromette tôt ou tard, « et c'est là que je l'attends. » Le plan formé par le curé ne me paraissait pas tout-à-fait rassurant; cependant je ne voyais aucun inconvénient à le suivre, et j'ai amené M. d'Apremont à l'adopter.

Voilà où en étaient les choses, lorsque Jérôme est entré avec précipitation. « Ah! monsieur, mon- « sieur, je viens de voir dans le village... — Qui? « — Ce vilain homme, qui a fait tant de chagrin à « madame. — Des Audrets? — Lui-même. — Ne te « trompes-tu pas? —Non, certainement, monsieur. « Il était planté derrière les murs du parc, et il

« avait avec lui deux drôles de fort mauvaise mine. « Ses yeux étaient fixés sur les croisées d'en haut, « où j'ai vu tout à coup, voltiger quelque chose « de noir. Je ne sais ce que cette couleur a de « fâcheux pour lui; mais il a fait, à l'instant, une « grimace épouvantable; il a frappé la terre de « ses pieds; il a menacé le ciel de ses poings, et il « a dit d'un ton sépulcral : *ils périront puisqu'elle le « veut.* Dès que je l'ai eu reconnu, je me suis ap- « proché doucement, pour mieux voir et tâcher « d'entendre. En se retournant, il s'est trouvé nez- « à-nez avec moi, et me reconnaissant, à son tour, « il m'a appuyé sur l'oreille une taloche, qui a « renversé mon chapeau. S'il avait été seul, je crois « que je la lui aurais rendue; mais ses deux aco- « lytes... — Finissons, ils se sont éloignés? — Oui, « monsieur le curé. — A pied? — Oui, monsieur « le curé. — Si on s'assurait de cet homme, avant « qu'il pût s'éloigner d'ici, il serait facile, je crois, « de le convaincre. — Vous avez raison, mon cher « curé. La conduite, qu'il a tenue aujourd'hui, est « en rapport tellement direct avec cette lettre, « qu'il lui serait impossible de la désavouer. Jé- « rôme, fais seller, à l'instant, tous mes chevaux « de main; que mes domestiques s'arment de ce « qu'ils trouveront à leur portée, et partons. » Cette résolution m'a inspiré un véritable effroi. J'ai fait ce qui était en mon pouvoir, pour retenir M. d'Apremont. Il est brave, il est jaloux; il a l'abus de ses bontés à punir; il s'est échappé de mes

bras, et il m'a laissée éperdue, tremblante, hors de moi, avec notre bon curé.

Je l'ai vu partir au galop avec ses gens; Jérôme leur servait de guide. Jeannette est venue pleurer auprès de moi. Elle baignait son enfant de ses larmes. « Pauvre petit, disait-elle, peut-être dans « une heure tu n'auras plus de père. » J'étais fixée à ma croisée; j'y attendais le retour de M. d'Apremont; je l'attendais dans la plus cruelle anxiété; je souffrais horriblement, et mon cœur n'a pas formé un vœu, je n'ai pas même eu une idée, qui fussent indignes de cet homme respectable.

Le curé, aussi alarmé que moi, employait pour me rassurer toutes les ressources, dont son émotion lui permettait de disposer. Il voulait être éloquent, il n'était que verbeux. J'ai été attentive, cependant, à ce qu'il m'a dit sur l'invraisemblance que trois hommes pensassent à se défendre contre sept à huit. Les minutes s'écoulaient; je n'entendais aucun bruit, et M. d'Apremont avait pris deux paires de pistolets. Ce silence commençait à me tranquilliser, lorsque j'ai réfléchi que la vitesse de la course devait, en un instant, l'avoir mis à une telle distance, que l'effet de l'explosion ne pouvait parvenir jusqu'à moi. Les pleurs de Jeannette; les alarmes que le curé ne cherchait plus à dissimuler; ses regrets sur la démarche violente qu'il avait conseillée, tout concourait à me jeter dans un état déplorable. Sans être convenus de rien, sans même nous être parlé, nous sommes tombés

à genoux, tous les trois ensemble, et nous avons prié du fond du cœur. Le bruit des chevaux nous a arrachés à cette consolante occupation. Je me suis élancée avec Jeannette; nous avons couru, volé; nous avons retrouvé, embrassé nos époux.

Ces misérables avaient d'excellens chevaux, qui, sous la garde d'un quatrième coquin, étaient restés bridés à la porte d'un cabaret. Ils avaient sur M. d'Apremont un quart d'heure d'avance, et il n'était plus possible de savoir quelle route ils avaient prise. Les domestiques ont couru sur différens chemins, et n'ont rien appris de ceux qu'ils ont rencontrés. Il est probable qu'ils ont gagné, à travers-champs, la forêt qui est immense, et dans laquelle il serait imprudent de s'engager, sans être pourvu de bonnes armes. « S'ils sont là, « a dit le curé, et qu'on les y surprenne, nous au- « rons acquis une preuve de plus contre cet « homme : on ne quitte pas les routes battues, « pour s'enfoncer dans les bois, quand on est sans « mauvais desseins, ou qu'on n'a rien à se re- « procher. »

Il est sorti aussitôt. Il s'est rendu chez le maire; il l'a engagé à écrire au sous-préfet, pour lui demander l'ordre de rassembler les brigades de gendarmerie du canton. Jérôme est allé, à grande course de cheval, porter cette lettre, et il n'a que deux lieues à faire. En attendant son retour, le maire et le curé ont rassemblé nos villageois sur la place. Ils leur ont parlé, d'une manière gé-

nérale, de piéges qu'on tend à M. d'Apremont et à moi, de la résolution qu'on paraît avoir prise, de nous attaquer à main armée. Aussitôt un cri unanime s'est élevé : « Allons défendre notre bonne « dame et notre bon seigneur. » Ah! Claire, faisons du bien; tôt ou tard, on en trouve la récompense.

En un instant, les cours du château ont été remplies de défenseurs zélés. Leurs armes laissaient peu de ressources au courage; mais leur nombre était tellement imposant, qu'il était impossible que des Audrets osât rien entreprendre.

Il est des circonstances, où le jugement n'est plus qu'une faculté machinale, qui peut tourner contre celui qui la possède. Le trouble porte à de fausses mesures, ou du moins à des précautions inutiles. C'est ce que nous avons senti, dès le moment où notre sécurité intérieure a été rétablie. Nous avons jugé que des grilles en fer bien fermées; qu'une douzaine d'hommes résolus étaient plus que suffisans, pour empêcher quelques brigands de pénétrer. Nous avons prévu aussi que des Audrets, maître de se retirer, ne tarderait pas à le faire, et voilà ce qu'il fallait prévenir. En conséquence, M. d'Apremont a fait déposer les armes à une cinquantaine de nos habitans, il les a invités à prendre leurs serpes, à feindre de faire du bois mort, et à battre, dans tous les sens, la forêt, dont ils connaissent les moindres détours. S'ils avaient vu quelqu'un de

suspect, ils devaient venir en rendre compte. Nos chevaux étaient sellés; nos domestiques brûlaient de tomber sur des Audrets, qui s'était fait haïr de tout le monde, pendant son séjour chez M. d'Apremont. Des gros de villageois, embusqués aux issues, devaient lui couper la retraite; il n'était pas présumable qu'il parvînt à s'échapper.

Ces dispositions avaient pris un certain temps; peut-être les avions-nous faites trop tard. Nous attendions les résultats des soins et des recherches de nos bons paysans, quand nous avons vu paraître un détachement considérable de gendarmerie, que conduisait l'infatigable Jérôme. Tout s'est mis en mouvement, à la suite d'une courte conférence, entre le commandant et M. d'Apremont. Gendarmes, gardes-chasse, habitans, domestiques, ont couru à la forêt. Le grand nombre a gardé les lisières; le reste a été se joindre aux cinquante hommes, qui, depuis trois heures, au moins, parcouraient les bois. La battue a duré jusqu'à la nuit, et le chef des gendarmes nous a assuré que bien certainement, il n'y avait personne dans cette forêt; qu'il était probable que ceux qu'ils y avaient cherchés n'avaient fait que la traverser, si toutefois ils y étaient entrés. M. d'Apremont a récompensé assez noblement tous ceux qu'il venait d'employer, pour être sûr de les avoir à sa disposition, si jamais il en a besoin.

Ils allaient se retirer, lorsque j'ai pensé que

l'absence d'une brigade de gendarmerie ne nuirait pas essentiellement au service public, et que son séjour au château contribuerait beaucoup à y ramener la tranquillité. J'ai exprimé mon désir au commandant, qui s'y est rendu de la meilleure grace du monde. J'ai ordonné que ces messieurs fussent convenablement logés, et eussent leur table particulière. Ils sont contens; je le suis plus que personne. Quand, de mes croisées, je vois l'espèce de corps-de-garde que Jérôme a établi près de la grande grille, la seule qu'on ouvre à présent, je défie la scélératesse de des Audrets. Cependant j'ai renoncé à ma grotte; je n'ose plus même me promener dans le parc; je passe chez moi la plus grande partie de la journée, et lorsque je prends l'air dans le parterre, j'ai grand soin de ne pas perdre mon factionnaire de vue.

M. d'Apremont a envoyé à Paris la relation détaillée de ce que je viens de te raconter. Il établit, avec la plus grande clarté, les présomptions qu'il a contre des Audrets. Si elles ne suffisent pas, pour qu'on s'assure de cet homme, elles l'inquiéteront au moins de manière à le faire renoncer à ses projets.

Hier, pour la première fois, il nous est arrivé d'en rire en commun. En effet, ses menaces sont tellement dépourvues de sens, qu'il est étonnant qu'un homme aussi réfléchi, ait cru que nous pourrions y attacher quelque importance. Je le demande encore : quels moyens y a-t-il de perdre

des personnes irréprochables ? Un assassinat ? Ceux qui le servent si bien, ne lui laisseront pas ignorer à quel danger il s'exposerait, s'il osait reparaître ici. Des inculpations sans fondement? Les fripons seuls doivent craindre la justice.

« A propos, a dit le curé, depuis que nous « avons l'esprit tranquille, j'ai repassé dans ma « mémoire toutes les circonstances de la trame « que ce coquin-là a ourdie contre madame d'A- « premont. Je me souviens qu'avant votre ma- « riage, il était chargé de toutes les affaires de « monsieur; que lors de son emprisonnement, on « a donné l'ordre général à un domestique de « remettre au sien tous ses effets, sans s'assurer, « si parmi ses papiers, il n'y en avait pas dont il « pût abuser. Il a eu long-temps, a répondu « M. d'Apremont, une procuration, qui l'autori- « sait à gérer tous mes biens; je me suis empressé « de la révoquer, quand il a été démasqué. Il lui « est peut-être resté quelques lettres insignifian- « tes, dont il ne peut tirer aucun parti. Cessons « de nous occuper de ce misérable. Le craindre, « c'est lui faire trop d'honneur, et, en vérité, je « n'ai pris quelques mesures de prudence que par « égard pour madame, et dans la seule vue de ra- « mener la tranquillité dans son cœur. »

CHAPITRE XXIV.

Hélas !

Le brigadier, qui commande nos gendarmes, est un homme bien né, avec qui M. d'Apremont aime à parler guerre. Il a pris l'habitude de venir, tous les soirs, passer une heure avec nous. Il ne se présentait, d'abord, que sous le prétexte de prendre l'ordre pour la nuit. Bientôt il a été facile de voir qu'il se plaisait autant avec nous, qu'il est déplacé au milieu de nos gens. Le zèle qu'il nous marque mérite de la reconnaissance. M. d'Apremont, moins fier que M. de Méran, est d'un caractère plus liant. Il a engagé un jour le brigadier à voir notre partie de tric-trac, et cette invitation lui a suffi pour revenir le lendemain.

En ce moment, immédiatement après le dîner, cet homme vient de se présenter, et cette liberté a paru déplaire à M. d'Apremont. Le brigadier s'est sans doute aperçu qu'on le recevait très-froidement. Son embarras s'est peint sur sa figure; il a balbutié quelques mots presque inintelligibles; il a fini par prier le curé de sortir avec lui.

Nous nous sommes regardés M. d'Apremont et moi. Que peut-il y avoir de commun entre un militaire et un curé? Rien, ce me semble. Cependant la démarche du brigadier, à une heure

du jour où on ne le voit jamais, paraît annoncer quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai aucun motif de crainte, et je ne suis pas tranquille.

Le curé rentre, et tire M. d'Apremont à part. Pourquoi ces précautions? Que prétend-on me cacher? Ils sont dans l'embrasure d'une croisée; ils parlent très-bas... la figure de M. d'Apremont se décompose... je ne peux plus résister à mon impatience, à mon inquiétude. Je me lève, je m'approche d'eux... Ah! le trouble du brigadier avait une cause bien différente de celle que je lui attribuais.

Claire, ma bonne Claire, je t'écrirai tant que je pourrai le faire; tu recevras désormais une lettre tous les jours. Préviens ton mari que son témoignage, que ses secours nous seront peut-être nécessaires. Écris à Jules que M. d'Apremont est menacé, et que je l'estime assez pour lui donner la tâche honorable de le défendre.

Le brigadier a confié au curé qu'il venait de recevoir l'ordre secret et précis de surveiller M. d'Apremont; de suivre toutes ses démarches; de l'arrêter, s'il paraissait s'apercevoir qu'il est observé, et surtout s'il montait à cheval ou en voiture.

Le brigadier sent qu'il se compromet, en nous donnant connaissance des ordres qu'il a reçus. Mais il est persuadé de l'innocence de M. d'Apremont, et il croit remplir un devoir de reconnaissance, en prévenant le coup qu'on veut nous

porter. Il a donné à entendre au curé que mon mari n'a qu'un parti à prendre : c'est de s'échapper la nuit, et de gagner la Champagne; d'éviter nos avant-postes, et de se jeter dans ceux de l'ennemi. Je conçois que l'innocence se défend partout, et qu'il est prudent d'éviter les désagrémens d'une discussion, dont le résultat peut être incertain. Le curé et moi avons fortement insisté sur la nécessité de se conformer aux circonstances, et d'attendre, dans un lieu sûr, que l'erreur, dans laquelle on a jeté l'autorité, soit entièrement dissipée. M. d'Apremont a résisté à nos prières; il s'est montré inébranlable. « Fuir, a-t-il dit, c'est « se déclarer coupable; c'est au moins un aveu « tacite qu'on ne se croit pas exempt de repro- « ches. L'homme de bien se repose sur sa con- « science, et il ne connaît pas la crainte. Si je « suis arrêté, qu'en résultera-t-il? une prompte « justification, et la confusion de mes accusa- « teurs. »

Je n'en doute pas, des Audrets a tramé encore quelque infamie. Il croit que, séparée de M. d'Apremont, je serai sans défense, et qu'il pourra renouveler, impunément, ses odieuses tentatives : il ne sait pas que j'ai autant de défenseurs qu'il y a d'habitans dans le village, et qu'avec un mot je disposerais de sa vie... Cependant il est clair que la liberté de mon mari est menacée... Peut-être aussi le fait-on surveiller pour s'assurer de la vérité des faits qu'on lui impute, et laisser

tomber ensuite dans l'oubli une affaire qui ne peut avoir de fondement. Si elle en avait, si même l'imputation avait un caractère de vraisemblance, on ne se bornerait pas à des demi-mesures; on aurait déployé la rigueur dont on accable ceux qui ne paraissent dignes d'aucun ménagement. Toutes mes réflexions tendent à me calmer, et j'éprouve un serrement de cœur, dont je ne peux me défendre.

Je viens de renouveler mes instances auprès de M. d'Apremont, et je l'ai encore trouvé inflexible. Ne pouvant le déterminer à fuir, j'ai voulu au moins gagner quelque chose. Je lui ai représenté qu'il est de notre intérêt à tous deux de mettre un terme à l'anxiété qui nous tourmente; qu'une ame élevée peut mettre quelque gloire à braver le danger, et à se justifier avec éclat. Je voudrais qu'au moins il arrivât libre à Paris, et je crois fermement qu'une entrevue, avec le ministre de la police, dissiperait les nuages qu'on cherche à accumuler sur sa tête. Ce parti paraît lui convenir. Il réfléchit... Il est décidé à partir à l'entrée de la nuit.

Il faut maintenant garantir, de toute inculpation, l'honnête brigadier qui s'expose pour nous, et tourner toutes les apparences en sa faveur. Ses ordres ne lui prescrivent pas l'oubli des convenances; rien ne l'oblige à s'établir dans la chambre à coucher de M. d'Apremont. Il l'y verra entrer ce soir; il prendra, selon l'usage que nous

avons établi, les clés de toutes les grilles; il se tiendra à son corps-de-garde, et fera de fréquentes patrouilles autour du château. M. d'Apremont, accompagné de Jérôme, sortira par les caves, qui communiquent dans le parc, avec la glacière. Les murs ne sont pas élevés; il les franchira, et il ira prendre, à l'entrée de la forêt, une voiture que, sous un prétexte quelconque, je vais faire rouler dans la cour de la ferme. Au déclin du jour, le fermier y mettra ses chevaux, et ira attendre M. d'Apremont à l'endroit dont on sera convenu. Ces mesures nous paraissent suffisantes, pour garantir la responsabilité du brigadier. D'ailleurs, s'il éprouvait des désagrémens trop sérieux, nous le dédommagerions amplement de ce qu'il aurait souffert.

J'ai employé quelques heures à faire préparer ce qui est nécessaire à M. d'Apremont pour le voyage : il trouvera le superflu à Paris. Une partie de la soirée s'est écoulée en épanchemens mutuels, bien sincères, et bien fortement sentis de ma part. Pour la première fois, je vais être séparée d'un homme, qui fait son affaire essentielle de me complaire en tout; qui n'a cessé de développer, à mes yeux, des qualités estimables, et de me combler d'égards, de prévenances, de soins, des marques de l'amour le plus vrai, et de la confiance la plus entière.

Je te jure, Claire, qu'en ce moment rien n'a pu me distraire de ce que je dois à mon époux.

La reconnaissance et l'affection ont tellement occupé mon cœur, qu'aucun souvenir n'y pouvait trouver de place. Hé, comment ne serais-je pas, toute entière, à celui qui a acquis tant de droits sur moi, et qui est menacé, peut-être, d'une catastrophe, sur laquelle mon imagination n'ose s'arrêter?

Nous étions assis l'un à côté de l'autre; je tenais une de ses mains dans les miennes; je le regardais avec attendrissement, avec le plus vif intérêt, lorsque Jeannette est entrée, pâle, défaite, pouvant à peine articuler. « Des gendar-« mes... M. des Audrets... des agens de la police... » Voilà tout ce qu'elle a pu dire. La plume tombe de ma main... J'ai besoin de me remettre. Je continuerai mon récit, quand je pourrai donner de la suite à mes idées.....

.....

D'après les mots entrecoupés, qui venaient d'échapper à Jeannette, notre premier mouvement à tous a été de courir à la croisée. Le château cerné, des escouades placées à toutes les portes, des Audrets donnant des ordres, qu'on exécutait, avec des marques d'une déférence prononcée, tel a été le premier aspect, qui a frappé nos yeux, et qui m'a glacée d'effroi. Je me suis laissée aller dans les bras de M. d'Apremont. J'allais perdre l'usage de mes sens, lorsque des Audrets est entré dans le salon, à la tête de quelques hommes, dont le caractère n'était pas connu

encore, et de la brigade même qui devait nous protéger contre lui. Notre bon brigadier avait été obligé de conduire le monstre, qu'il hait presque autant que nous. Je lisais dans ses yeux, sur son front, les sentimens pénibles dont il était agité. L'horreur, dont ce spectacle m'a pénétrée, a rappelé mes esprits, prêts à s'éteindre; la crainte abat les êtres faibles, l'indignation les relève. Je n'ai rien perdu de ce qui s'est fait, de ce qui s'est dit.

Un de ceux qui suivaient des Audrets, était porteur d'un ordre qu'il a communiqué avec quelque politesse. M. d'Apremont l'a lu d'un air calme, et l'a rendu à l'inspecteur. « Partons, monsieur, « lui a-t-il dit. Je suis prêt. » Des Audrets était triomphant. Il regardait cette scène avec une espèce de rire insultant, qui tenait de la rage. Ses yeux se portaient sur moi par intervalles, et je croyais voir le tigre prêt à s'élancer sur sa proie.

« Monsieur, me suis-je écriée, en parlant à « l'inspecteur, on n'arrête pas un homme comme « M. d'Apremont, sans lui faire connaître et ses « accusateurs et le délit qu'on lui impute. Celui « qui vous guide, a repris le bon curé, est souillé « de crimes; on accumulera sur lui une masse « de preuves suffisante pour l'écraser. »

L'inspecteur a répondu qu'il ne pouvait entrer dans aucune espèce de considération; qu'il ne devait pas avoir égard à des allégations qui lui étaient étrangères; qu'il n'était qu'un simple agent,

mais qu'il espérait faire valoir la soumission avec laquelle M. d'Apremont se soumettait à l'ordre qui lui était intimé. Hé, comment ne pas se soumettre à une troupe de gens armés, quand on n'a pour soi que son courage, une femme éplorée, un prêtre, et quelques domestiques, dont l'opinion n'était pas encore formée !

Je n'étais plus rien. Mon cœur, tout mon être était concentré dans mon infortuné mari ; j'étais lui, il était moi. Nos corps enlacés, douloureusement pressés, et fixés l'un à l'autre par des bras qui ne pouvaient plus s'ouvrir, nos corps n'en faisaient qu'un. Nos soupirs se répondaient ; nos vœux, nos craintes, nos peines étaient les mêmes, et s'exprimaient en même temps. L'infâme a eu l'audace de mettre la main sur moi; il voulait m'arracher à mon époux. M. d'Apremont m'a quittée, et furieux il a imprimé, sur le visage de l'infâme, cet affront que l'homme ne peut laver que dans le sang. « Qu'on s'assure de lui, s'est « écrié le monstre. » Aussitôt des subalternes ont tiré ces instrumens réservés au crime, et qui souvent ont fait pâlir l'innocence. Des fers, ma compâtissante amie, des fers pour M. d'Apremont!.. Son front est resté serein, et il a présenté ses mains pures, avec une dignité qui semblait en imposer, même à des gens étrangers à tout sentiment noble. Ce spectacle affreux a brisé mon cœur; j'ai oublié le mépris, la haine, ce que je me dois à moi-même; je n'ai vu qu'un époux

vertueux traité avec infamie. Je suis tombée aux pieds du monstre, et je lui ai demandé grace. Il m'a repoussée. « Exécutez votre ordre, monsieur, « a-t-il dit à l'inspecteur. Je reste, et je me con- « duirai, à l'égard de madame, selon que les cir- « constances l'exigeront. »

Le barbare a placé quelques gendarmes entre mon époux et moi. M. d'Apremont a étendu, vers sa malheureuse épouse, des mains chargées de fers. Je me suis élancée. Des carabines, présentées en travers, m'ont retenue, et mes gémissemens seuls ont suivi le plus respectable des hommes. Il a disparu de devant mes yeux, noyés de larmes.

Je n'étais plus soutenue par ces passions violentes et variées, qui avaient usé mes forces en les décuplant. Je suis tombée dans un affaissement profond; mais qui me laissait voir et juger ce qui se passait autour de moi.

Jeannette me faisait respirer des sels; le curé me soutenait la tête. Mes femmes, mes domestiques m'entouraient et semblaient se consulter. Jérôme fixait le monstre; ses poings étaient fermés, son air était menaçant. Il n'attendait qu'un mot, qu'un signal, et je n'osais le donner, de peur de compromettre un époux, dont la position était enveloppée encore d'une impénétrable obscurité. Les portes étaient ouvertes; je voyais des gendarmes, aller et venir dans la chambre voisine... Ce n'étaient plus ceux qui m'étaient dévoués, et que j'aurais trouvés prêts à me protéger.

Le maire du village, étonné, effrayé de l'enlèvement d'un homme tel que M. d'Apremont, était accouru auprès de moi, et m'offrait tous ses services. Les habitans, disait-il, étaient à mes ordres; il me priait de me prononcer. Je ne désirais que la facilité d'exécuter un dessein, que je venais de former au moment même où l'ordre avait été signifié à mon mari. Je voulais le suivre à Paris; employer les premiers talens pour établir son innocence; prodiguer les démarches, les sollicitations et l'or. Je voulais m'acquitter envers lui, en le rendant à la liberté, en le faisant régner, sans partage, sur un cœur qui lui appartient à tant de titres! J'ai prié le maire de faire retirer tout le monde, et de rester avec moi et le curé.

Depuis quelques minutes, des Audrets méditait profondément. Ses projets m'étaient connus; mais j'étais entourée de manière à n'avoir rien à craindre, et il ne me paraissait pas présumable qu'il pût éloigner de moi des surveillans, qui me sont tendrement attachés, et dont quelques-uns ont un caractère public et respectable. Un scélérat adroit peut être embarrassé un moment; mais il triomphe des obstacles à force d'audace et d'impudeur.

« Oui, a-t-il dit, que tout le monde s'éloigne; « mais tout le monde sans exception. Seul je dois « veiller sur madame. Et quels sont vos droits, « monsieur, a repris le maire, pour la priver des « secours de ses amis et de ses femmes? — Mon-

« sieur le maire, je vous parle au nom de l'em-
« pereur; je vous déclare que si je rencontre la
« moindre opposition au devoir que j'ai à remplir,
« vous en serez personnellement responsable, et
« votre commune sera soumise à une exécution
« militaire. — Monsieur, en pareille circonstance
« je n'ai d'ordres à prendre que de mon préfet,
« et si vous n'en avez pas de supérieurs à me com-
« muniquer, c'est vous qui sortirez à l'instant. »

Des Audrets a paru étonné un moment. Mais bientôt, revenant à lui, il a déployé une énergie qui a terrifié ceux qui m'entouraient, et qui m'a laissée sans ressources. « Monsieur, a-t-il dit au « commandant des gendarmes, faites arrêter ce « maire indigne de ses fonctions, ce maire qui « s'oppose à l'exercice de l'autorité publique, et « qui parle hautement de faire insurger contre « elle les habitans de sa commune. Arrêtez-le, « vous dis-je, et qu'il soit conduit à Paris. Je vais « rédiger un procès-verbal de ce que j'ai vu et « entendu. » Il s'est fait donner ce qui lui était nécessaire; il a écrit; il a lu à haute voix; il a requis les signatures de tous ceux qui étaient présens. Les gendarmes seuls ont signé : ils l'ont fait avec connaissance de cause, puisque les portes étaient restées ouvertes, et qu'ils n'ont rien perdu de ce qui s'est passé dans mon salon.

Le maire a protesté contre la violence qu'on exerçait à son égard; on n'a tenu aucun compte de ses réclamations. On l'a saisi; on l'a entraîné

mes domestiques ont été expulsés de mon appartement; je me suis trouvée seule, avec le monstre, et l'aversion que je lui porte m'a rendu du courage et des forces nouvelles.

Il se préparait à parler, lorsque des vociférations, des menaces l'ont attiré à une croisée. Nos habitans étaient exaspérés du traitement indigne qu'avait éprouvé M. d'Apremont; leur fureur n'a plus connu de bornes, quand ils ont vu qu'on enlevait leur maire. Ils ont couru aux armes, et se sont mis en bataille sur la grande route. Des Audrets est sorti précipitamment, et j'ai conçu aussitôt le projet de m'évader. J'ai gagné le parc, par des corridors, des escaliers dérobés, qui ne sont connus que des habitués du château. Un instant après, j'ai vu paraître Jeannette, qui me cherchait partout; je me suis approchée d'elle. Nous raisonnions sur les moyens de franchir les murs, et je dois, à l'excellente jeune femme, la justice de déclarer qu'en ce moment, elle avait tout oublié pour ne s'occuper que de moi; nous cherchions, dis-je, à nous aider mutuellement pour sortir du parc, lorsqu'un feu roulant de mousqueterie nous a terrifiées, au point de nous rendre muettes et immobiles. Le sang a coulé, Claire, parce qu'un magistrat, honnête homme, a voulu me soustraire à l'oppression. Cette idée ajoutait, à ce que je souffrais déja, une douleur profonde, un serrement de cœur insupportable.

Bientôt un lugubre et funeste silence a succédé

au bruit des armes. Un instant après les cris, les gémissemens des femmes et des enfans ont frappé mon oreille, et ont achevé de m'accabler. Clouée à la place où j'avais été forcée de m'arrêter, j'étais incapable de prendre une résolution. Jeannette et moi nous nous regardions; la mort était dans nos cœurs, et nous ne trouvions pas une larme.

Un bruit plus alarmant encore, pour moi du moins, que le premier, nous a tirées de l'affaissement sous lequel nous allions, sous lequel je désirais succomber. Une insolente soldatesque, dirigée par le monstre, battait le parc dans tous les sens. Une joie féroce a brillé, dans les yeux de l'infâme, quand il m'a aperçue. Il m'a placée entre deux gendarmes, et ils m'ont contrainte à rentrer au château.

Il a prétendu avoir à m'interroger sur les détails de la conspiration, qui venait, disait-il, d'éclater, et d'être si heureusement comprimée. Il a laissé mes gardiens à l'antichambre, et il m'a traînée dans un arrière-cabinet, où je devais trouver la mort ou l'infamie. Combien j'ai été surprise, combien je me suis sentie soulagée, quand je l'ai vu s'asseoir à quatre pas de moi! Il m'a adressé à peu près ce que tu vas lire.

« Jamais je n'ai daigné descendre avec vous jus-
« qu'à la feinte, et je vais continuer à m'expliquer
« avec franchise.

« Vous avez triomphé, le jour où vous m'avez
« fait charger de fers, et où j'ai été jeté dans une

« prison. La fortune est inconstante, et c'est moi « qu'elle favorise aujourd'hui. Je rends à d'Apre- « mont tout le mal qu'il m'a fait, et je ne m'en « tiendrai pas à cette faible et stérile vengeance : « je lui rendrai aussi le mal qu'il a voulu me « faire.

« Vous avez adressé contre moi une plainte au « ministre de la police, et je l'ai lue avant lui. « Elle m'a été communiquée par un commis que « j'ai gagné, sans savoir encore s'il me serait utile « ou non. Mais la nature de mes projets devait « me mettre en relation directe, et de quelque « manière que ce fût, avec ce ministère. Les dé- « marches multipliées, que j'ai faites depuis quel- « que temps, m'ont coûté cher ; mais j'emploie, « à vous réduire, les biens de l'épouse qu'il vous « a plu me donner.

« Vous sentez que je me suis hâté de prévenir « d'Apremont : j'ai toujours été persuadé que la « première impression est la plus durable. J'ai « demandé une audience particulière au ministre, « et je lui ai remis une lettre du marquis de Ter- « refort, que votre mari a reçue il y a six mois, à « laquelle il n'a donné qu'une très-légère attention, « et qu'il a totalement oubliée. Il n'y a dans cette « lettre qu'une phrase qui annonce des vœux di- « rects contre le gouvernement actuel ; mais un « mot suffit pour alarmer ceux qui ne règnent que « par la force. Le ministre a rougi, il a pâli, et « m'a fait plusieurs questions. Je me suis paré de

« cet air, de ce ton de probité, de dévouement,
« de bonne-foi, qui a trompé d'Apremont pendant
« quinze ans, et dont le ministre a été complète-
« ment dupe. Il m'a présenté alors la plainte que
« j'avais ordonné qu'on mît au porte-feuille, et il
« a été au-devant de mes moyens de défense, en
« remarquant que d'Apremont devait craindre un
« sujet aussi fidèle, aussi dévoué que moi, et qu'il
« était naturel qu'il cherchât à me perdre, pour
« empêcher mes révélations, ou du moins pour
« en affaiblir le poids. On joue, on trompe tous
« les hommes, quand on est assez fort pour être
« toujours maître de soi.

« Le ministre m'a ensuite parlé de vous. Je
« vous ai peinte telle que vous êtes, jeune, fraî-
« che, très-jolie, bégueule, et simple au point
« qu'il est impossible que votre mari vous confie
« rien de sérieux. J'étais intéressé à vous conser-
« ver la liberté : ce n'est pas dans une prison,
« c'est dans un appartement commode et somp-
« tueux que je veux voir ma maîtresse.

« Il n'est pas de ministre qui ne s'empresse de
« se faire honneur de ce qu'il ne doit qu'au ha-
« sard, ou à des vues particulières. Celui-ci a
« couru à l'Élysée-Bourbon, et comme il n'a pas
« l'art de deviner, il a fallu qu'il déclarât que
« c'est à mes recherches, à mon adresse, à ma
« persévérance que le monarque doit la décou-
« verte de cette conspiration. Il a probablement
« ajouté qu'il a le mérite de déterrer les talens

« dans l'obscurité, et de les rendre utiles à son « maître.

« Plus le ministre attachait d'importance à sa « prétendue découverte, plus il croyait se faire « valoir, et plus il me rendait intéressant. Je « ne veux pas d'autre preuve de ma pénétration « sur des choses, qui n'ont pu m'être rendues, « que la conduite du monarque à mon égard. Il « a eu la bonhomie de me donner mille Napo- « léons, et quand il a su que je suis gentilhomme, « que j'ai de l'esprit et des connaissances, il m'a « nommé à une place éminente, qui me servira à « perdre tous mes ennemis, les uns après les « autres.

« Je sais que le souverain aime les plats valets; « j'ai paru reconnaître sa munificence, en me « chargeant moi-même de diriger ceux qu'on avait « chargés d'arrêter d'Apremont. Je voulais vous « voir, vous parler, jouir de la douleur de votre « mari, et c'est à l'importance de ma place que « je dois l'obéissance aveugle de tous ceux que « vous avez vus ici.

« Voilà pour le passé. Occupons-nous mainte- « nant de l'avenir. Je n'avais contre d'Apremont « que des armes incertaines; vous venez de m'en « fournir, dont l'effet ne peut être douteux. Les « propos indiscrets du maire, l'espèce d'insurrec- « tion qui vient d'éclater, donneront à l'accusa- « tion que j'ai portée contre votre mari un carac- « tère d'évidence, qui entraînera nécessairement

« les juges. Il paiera de son sang le bonheur de « vous avoir possédée, et les obstacles qu'il a op- « posés au succès de mes vœux.

« Vous ne supposez pas sans doute, qu'en vous « rendant la liberté de disposer de vous, j'aie « pour but de vous réunir à votre amant. S'il doit « être votre époux, il ne le deviendra que lorsque « j'aurai éteint, dans la jouissance, l'amour qui me « dévore. Ce n'est pas de votre mari que je vous « parlerai désormais : vous ne tenez pas à lui par « des liens assez forts, pour sacrifier, à sa conser- « vation, ce qu'il vous plaît d'appeler votre hon- « neur. C'est l'amour que vous avez pour Jules, « c'est votre attachement à votre père, qui vous « rendront docile à ma volonté.

« Je n'ai aucune pièce à produire contre eux; « mais j'en ferai. Voilà une lettre de Londres : « voyez-vous ce timbre? Rien n'est si facile que « de le contrefaire. Je leur fabriquerai une cor- « respondance avec des émigrés; je la ferai cacher « par une main sûre, dans leurs papiers, dans les « murs du château de Velzac; je la ferai enterrer « dans les jardins. On la trouvera quand je le « voudrai, et on n'ira pas à Londres vérifier les « signatures. Le gouvernement est soupçonneux, « et la défiance se hâte toujours de frapper. La « réflexion vient trop tard.

« Je me résume en deux mots : Voulez-vous « être à moi, ou voulez-vous que votre amant et « votre père meurent? »

Ah! Claire, jamais créature s'est-elle trouvée dans une position aussi horrible?... Je croyais n'avoir à craindre que pour M. d'Apremont, et tous les coups me menacent à la fois. Jules!... mon père!... traités en criminels, et traînés au supplice, par le plus infâme calomniateur! Jules!... Jules!... Je suis tombée aux pieds du misérable; je lui ai demandé grace pour moi; pour ce qui m'est plus cher que la vie; pour celui, pour ceux dont le souvenir seul m'a fait supporter l'existence. J'ai mouillé ses genoux, ses mains criminelles de larmes amères. « Ce ne sont pas « des pleurs que je vous demande, et ceux que « vous versez vous servent mal : ils vous rendent « plus touchante; ils ajoutent à mon ardeur. »

Il m'a relevée; sa bouche a souillé mes lèvres; sa main... J'ai essayé de me défendre; j'allais crier... « Si vous dites un mot, Jules est mort. Voyez-le, « tombant sous le plomb meurtrier; entendez le « dernier soupir s'échapper de sa poitrine; voyez « cette figure charmante sillonnée par les coups, « et couverte des ombres de la mort; contemplez « votre ouvrage, et applaudissez-vous de votre « résistance à mes volontés.»

Cet affreux tableau m'a tuée. J'ai couvert mon visage de mes mains; j'ai fermé mes yeux... Oh! si j'avais pu ne les rouvrir jamais!... « Voulez-vous « que Jules meure? a-t-il répété d'une voix ef- « frayante... » Que pouvais-je répondre!... Ses efforts, ses succès se suivaient avec une effrayante

rapidité... « Vous voulez donc qu'il périsse, répé-
« tait-il, à chaque obstacle qu'il rencontrait... »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'en est fait, le crime a triomphé; la vertu a péri; je suis avilie, déshonorée, et je ne peux mourir! Le monstre m'ordonne de vivre et de vivre pour lui. « Je vous pardonne, pour cette fois, m'a-t-il « dit, l'aversion que vous m'avez marquée, même « au milieu de mes transports. Mais que je n'en « retrouve plus de traces, quand je m'approcherai « de vous. Que la haine, que vous me portez, se « cache sous un air riant; que vos caresses ré-« pondent aux miennes; qu'elles les préviennent « même. Jouez l'amour, et jouez-le bien. Cet art « est celui de beaucoup de femmes; vous y excel-« lerez, comme une autre, quand vous voudrez « en prendre la peine, et vous le ferez, si vous « voulez conserver votre amant.

« Tels sont les ordres que je vous ai donnés un « jour, à une époque où je me croyais sûr de « vous. Vous m'avez échappé alors; maintenant « vous êtes à moi. N'attendez pas de ma part au-« cun de ces soins, de ces égards, de ces peti-« tesses qui dégradent les hommes du siècle; je « suis votre maître par la force des circonstances,

« et c'est elle qui vous soumettra à mes moindres « fantaisies.

« Ne pensez pas à vous affranchir, en vous « donnant la mort; elle entraînerait celle de Ju- « les. Je ne m'éloignerai de vous, que lorsque « je serai las de vos faveurs. Résignez-vous et « obéissez.

« Je ne me soucie pas de me reléguer dans « une campagne. Vous partirez à l'instant pour « Paris, sous le prétexte de solliciter les juges de « votre époux. Vous ferez, si vous le voulez, les « démarches prescrites par l'usage; mais vous se- « rez chez vous aux heures que je vous indique- « rai; vous donnerez ordre que les portes me « soient ouvertes, et qu'elles le soient pour moi « seul. Je vous défends de recevoir des gens, qui, « étonnés de me trouver avec vous, pourraient « passer des conjectures aux recherches, et fini- « raient peut-être par éclairer l'autorité. Vous « m'avez entendu; vous savez quelle vie dépend « de votre docilité; je n'ai plus rien à vous dire. » Il a ouvert les portes.

« Madame est innocente, a-t-il dit, à haute « voix, et elle doit être respectée. Partons, mes- « sieurs, notre mission est remplie. »

Dès que je me suis trouvée seule, j'ai porté les yeux sur moi, et je n'ai trouvé qu'une malheureuse victime de la plus atroce scélératesse. Un trait acéré était enfoncé dans mon cœur, dans ce cœur, sanctuaire de l'amour, et j'ose le dire, de

toutes les vertus. La vie m'était odieuse, insupportable. Dix fois, je me suis levée pour en terminer le cours; dix fois l'image de Jules a arrêté mon bras. Infortunée! je ne peux me résoudre à lui donner la mort, et pour qu'il vive, il faut que je me voue aux plaisirs de l'infâme. Oh! Claire, Claire, je ne crois pas que la tyrannie la plus féroce, la plus recherchée ait jamais inventé un supplice égal au mien.

Je me suis crue au comble du malheur, quand j'ai livré à M. d'Apremont des trésors, qui devaient n'appartenir qu'à l'amour. Insensée! c'était du moins à la vertu que je me sacrifiais, et, maintenant, je suis le jouet de ce que le vice a de plus bas et de plus dégoûtant.

Le monstre et ses satellites sont partis. Jeannette attendait ce moment, pour venir pleurer près de moi. Mes yeux sont secs, enflammés; ils me refusent des larmes; ma bouche est brûlante; mon sein est meurtri; je suis dans un état déplorable, et je ne meurs pas! et je n'ose désirer la mort! la bonne jeune femme a prévu tout ce qui est arrivé. Elle et son mari se sont présentés à chaque instant, et on les a constamment repoussés : ce jour était marqué pour ma ruine absolue. Plus d'avenir pour moi, puisque je suis morte à l'espérance. Indigne de l'époux le plus respectable, de l'amant le plus délicat, que serai-je désormais qu'un être dégradé, et qui chaque jour ajoutera à son avilissement?

Oh! Jules, Jules, apprécie mes tourmens. C'est à toi que je les offre; c'est pour toi seul que je peux les supporter. Quel amour m'a donc inspiré ce malheureux jeune homme, pour que je préfère sa vie à la mienne, à mon honneur, à celui de mon mari! il faut que je parte, j'en ai reçu l'ordre, et comment me présenter devant M. d'Apremont, que je pouvais sauver, en faisant pour lui ce que j'ai accordé à la conservation de Jules! épouse ingrate, tu serais déshonorée sans doute; mais il vivrait. Tu n'as pu que retarder ton ignominie, et tu perds ton bienfaiteur! quelle foule d'idées, de réflexions me tourmentent sans relâche! Jeannette pleure; elle me répond par des mots. Pas une pensée consolante à opposer à mon désespoir. Hé! que pourrait-on me dire? Mon opprobre est consommé; toutes les puissances ne peuvent faire qu'il ne le soit pas, et, pour comble de maux, il faut que je parte, que je parte pour aller recevoir encore le monstre dans mes bras, pour descendre au-dessous de la condition de la brute. Non, la brute ne connaît pas la jouissance du cœur; mais au moins la force n'obtient rien d'elle, contre sa volonté. Et moi... Et moi!...

Tout-à-coup Jeannette est sortie de l'accablement profond dans lequel elle était tombée. Sa figure s'est animée; elle m'a conjuré d'espérer la fin prochaine de mes maux. Son mari m'est dévoué, dit-elle; il l'aime, il est révolté, furieux de ce qui s'est passé; il ne respire que vengeance, il

fera tout ce qu'on exigera de lui. Qu'on le cache bien armé, dans un cabinet de mon appartement, et que le monstre trouve lui-même la mort qu'il prépare à l'innocence ; qu'il la reçoive au moment même de commettre un crime nouveau.

Cette idée m'a rendu un moment l'usage de mes facultés. J'ai senti qu'on peut trouver un plaisir extrême à se venger. Déja j'entrevoyais la fin de mon supplice, j'assurais la vie de Jules, celle de M. de Méran, je pouvais me flatter de conserver celle de mon époux. Bientôt j'ai entrevu les dangers inséparables de l'exécution d'un tel projet. Un homme assassiné chez moi, sans que je puisse donner la moindre preuve de ses forfaits ; l'auteur du meurtre, poursuivi, condamné; moi-même considérée comme sa complice, et partageant son triste sort... Sans doute je peux disposer de ma vie, la sacrifier à ce que j'adore, entreprendre seule cette grande action... Mais si ma main tremblante, affaiblie, égarée, ne répond pas à ma volonté, j'aurai frappé à la fois et mon amant et mon père; j'entraîne, dans leur chute, Jérôme qui m'aura indirectement secondée; j'ôte un mari à sa femme, un père à son enfant... Non, non, je n'y peux consentir.

« Partons, ai-je dit à la jeune femme. Mon sort « est affreux; il m'épouvante, il me désespère; « mais. n'attendons de secours que du ciel; les « hommes ne peuvent plus rien pour moi. »

Je crains que le monstre soit assez puissant

pour violer impunément le secret des lettres. Je t'envoie ce paquet par un exprès, par un ami de Jérôme, qui courra jour et nuit. On n'a point d'intérêt à lire ta correspondance, et l'éloignement où tu es de Paris, me rassure totalement. Claire, ma bonne, ma seule amie, écris à ce malheureux, dont je ne prononce plus le nom sans rougir. Dis-lui qu'il ne perde pas un moment; qu'il passe en Espagne, avec mon père; qu'ils se jettent tous deux au milieu des troupes espagnoles. Que mon père déploie ses brevets; qu'il se décore de son cordon rouge. Les appuis des Bourbons accueilleront l'homme, qui les a si bien servis. Je te le répète : qu'ils ne perdent pas un moment. Un scélérat viole aisément sa promesse, et celui-ci, fatigué un jour de ce qu'il appelle mes faveurs, peut se faire un plaisir cruel de frapper l'infortuné, qui a conservé mon cœur, même au milieu des tourmens que le vice me fait éprouver.

CHAPITRE XXV.

Quel titre lui donner?

Me voilà en route pour Paris. Je pense, avec horreur, que je ne fais point un pas qui ne me conduise à des affronts, à de nouvelles infamies. Oh, qu'il me tarde de recevoir ta réponse! Qu'elle m'apprenne que mon père et mon amant sont en sûreté, et j'aurai peut-être le courage de tenter

ce que Jeannette voulait faire exécuter à son mari. C'est me vouer à l'échafaud, je le sais; mais je serai vengée, et la mort n'est-elle pas mille fois préférable à un supplice de tous les jours?

Il est des momens, où je suis tellement pénétrée de mon épouvantable situation, que je me décide à ne pas descendre à l'hôtel; à me cacher dans un coin ignoré; à voir en secret les juges de M. d'Apremont; à leur dévoiler, dans toute son étendue, la trame odieuse, dont je suis la victime, à pénétrer jusqu'au trône, et à demander partout appui et justice. Mais quelle confiance accorder à celle qui se porterait accusatrice contre le dénonciateur de son époux, et comment déterminer l'infortunée qui a été forcée à épouser ce monstre, à le déshonorer publiquement, en produisant les preuves de crimes antérieurs à celui qu'il a commis sur moi? N'a-t-elle pas le nom et l'état de son fils à conserver? Quelle justice attendre d'ailleurs d'un gouvernement ombrageux, qui encourage et récompense la délation? Non, je le répète, je ne peux rien attendre des hommes. Il faut souffrir aujourd'hui, souffrir demain, souffrir toujours. Et ne pas oser finir!

Déja je distingue le dôme des Invalides. Dans une heure je serai chez moi; dans une heure, peut-être, je recevrai des ordres, auxquels il faudra me soumettre sans résistance. Il faudra rappeler le sourire sur mes lèvres; il faudra le feindre au moins. Est-il vrai qu'il y ait des femmes

qui, pour un peu d'or, se donnent à des hommes qu'elles détestent? Par quels efforts sont-elles donc parvenues à ce degré de dépravation?

Je l'avais prévu, il sort d'ici. Hélas! il est aussi impossible de se venger du monstre que de lui résister. Rien n'échappe à sa pénétration, et il n'est pas de précautions qu'il ne prenne. Il a réfléchi, dit-il, aux conséquences qu'entraîneraient ses fréquentes visites chez moi, et il exige que j'aille le trouver chez lui. Les attributions de sa place ouvrent sa porte à une foule de gens, au milieu desquels je ne serai pas distinguée, et quand on me remarquerait, on trouverait naturel que l'affaire de mon mari me pousse indistinctement chez ceux qui peuvent lui nuire, comme auprès de ceux que je crois lui pouvoir être utiles. Je te fais grace de ses expressions. Il joint constamment celles de la débauche à l'ironie et à l'insulte.

Il m'a prescrit, en sortant, d'être chez lui dans une heure. Mes premières démarches, en arrivant à Paris, ne seront donc pas pour mon époux! Elles ajouteront à ma honte et à la sienne. Les réflexions, les raisonnemens sont désormais inutiles. Il faut que je me courbe sous la main de fer qui m'écrase.

Quel jour! quelle nuit! je suis entrée chez l'infâme, accablée, à demi-morte. J'ai cru que j'exhalerais enfin le peu de vie qui me reste. Mais rappelée sans cesse à l'idée de Jules accusé, con-

damné, exécuté, je le suis aussi à l'existence, au désir de ma conservation. J'ai traversé une file de gens de tout sexe, de tous les âges, de toutes les conditions. On m'a annoncée. Ceux qui attendaient ont paru envier la préférence qu'on m'accordait. Hélas! ils ne se doutaient pas qu'on hâtait mon supplice. J'ai été introduite dans son cabinet. Il était entouré de sept à huit hommes, très-décemment mis, mais d'assez mauvaise mine. Il s'est hâté de les congédier; mais j'ai eu le temps de reconnaître que cet emploi éminent, dont les attributions sont si étendues, n'est autre chose qu'une place supérieure à la haute police. Ainsi, sa naissance, son esprit, son usage du monde sont pour lui des armes perfides, à la faveur desquelles il s'insinue au sein des familles, il en épie les démarches, il en surprend les opinions, il en interprète le silence. Malheur à qui lui déplaira; mort assurée à qui voudra l'arrêter dans ses projets quels qu'ils soient.

« Vous pourriez être tentée, m'a-t-il dit, quand « nous avons été seuls, de singer la belle Judith, « ou cette bégueule de Lucrèce, et je ne veux « pas plus l'un que l'autre. Je vais m'assurer que « vous n'avez point d'armes cachées. Quittez vos « vêtemens. » Je balançais à me soumettre à cette nouvelle infamie; il s'est précipité sur moi. Il allait tout mettre en lambeaux; il a fallu lui obéir encore. J'ai été en butte, pendant deux heures, à ce que la débauche a de plus dégoûtant. O mon

Dieu, mon Dieu, votre bras vengeur ne s'armera-t-il jamais pour moi! Le plus cruel de mes maux était d'être obligée de lui paraître aimable, sensible; de lui rendre ou de provoquer ses affreuses caresses; de jouer l'amour enfin, quand je ne trouvais dans mon cœur qu'un insurmontable dégoût, et les glaces de la mort. Et je ne peux espérer d'autre prix du plus horrible sacrifice, que l'espoir de conserver la vie de l'homme adoré. Jamais, non jamais, je n'oserai fixer mes yeux sur les siens. Jamais je ne retrouverai ces baisers délicieux, qui faisaient le charme du présent, et dont je vivais pour l'avenir. Jamais ses lèvres n'approcheront mes lèvres polluées. Je ne le permettrais pas.

« Vous avez passablement joué votre rôle au-
« jourd'hui, m'a dit enfin le monstre. Je suis as-
« sez content de vous, et je veux vous marquer
« ma satisfaction. D'Apremont est au secret; voici
« un ordre, qui vous ouvrira les portes de sa pri-
« son. Allez contempler cette tête, qui bientôt
« n'existera plus, et souvenez-vous, en la voyant,
« que jamais je ne menace en vain. Je n'ai plus
« besoin de vous. Sortez. Je vous ferai connaître
« demain ma volonté. » Quand, et comment finira donc cette atroce tragédie!

Je suis rentrée à l'hôtel, fatiguée, excédée, torturée de toutes les manières. Je sentais la nécessité d'agir, sans délai, en faveur de mon mari...

Mon mari!... Mais je ne pouvais me soutenir. Je me suis laissée mettre au lit.

Je n'ai pu reposer. Si je cédais un moment au sommeil, des songes épouvantables me réveillaient en sursaut. Jeannette m'ouvrait ses bras; elle me pressait sur son sein, elle me rendait quelque calme.

J'ai craint qu'une maladie violente soit la suite de ces scènes de désolation. J'ai voulu rendre utiles à M. d'Apremont les derniers momens dont je pouvais disposer encore. Je me suis fait habiller; j'ai demandé ma voiture. Je suis partie, accompagnée de ma fidèle Jeannette; je suis descendue chez M. d'Estouville. Je le connais peu, et je n'ai jamais eu à me louer de lui. Mais je connais moins encore madame de Valny, et j'ai besoin d'un guide, qui dirige mes premiers pas, dans une ville où je suis étrangère, dans une affaire de la plus haute importance, où je ne trouve encore qu'obscurité, et que sujets d'alarmes.

Je m'attendais à être accueillie au moins avec bienveillance. Peut-on ne pas courir au-devant des malheureux avec qui on est en relation, et auxquels on peut être utile? M. d'Estouville ne m'a marqué que cette politesse froide, qui éloigne, parce qu'elle prouve une indifférence totale. Je me suis bornée à demander s'il avait transpiré quelque chose des circonstances de cette affaire.

M. d'Estouville a ouvert et refermé les portes.

Après s'être assuré que personne ne pouvait nous entendre, il s'est étendu sur l'imprudence de M. d'Apremont; sur le choix irréfléchi des moyens qu'il a employés pour servir la cause des Bourbons. « Sans doute, a-t-il dit, il ne désire pas « plus que moi le rétablissement de cette auguste « famille; mais l'exemple du général Mallet de- « vait lui avoir appris le danger, et l'impuissance « des commotions partielles. Cependant il ne s'est « pas borné à établir une correspondance avec « l'Angleterre; il a travaillé l'esprit de ses paysans; « il a gagné le maire; il a mis un village en in- « surrection. Il s'était flatté, sans doute, que cet « exemple serait suivi, et une fatale expérience « vient de le convaincre que le temps seul mûrit « tout, et que brusquer les choses, c'est renver- « ser les espérances les mieux fondées; redoubler « l'activité du gouvernement, et multiplier ses « précautions. Les journaux ont dû vous ap- « prendre ce que je viens de vous dire. Je ne sais « que ce que j'ai lu, et je me garderai bien de « chercher, sur cette affaire, des renseignemens « plus positifs : je me rendrais suspect, sans pou- « voir être utile à M. d'Apremont. Les alliés font « des progrès rapides. Du milieu de la Champa- « gne, ils semblent menacer Paris. Ce n'est que « d'eux que vous pouvez espérer quelque chose. « Donnez à votre mari un défenseur habile, et « surtout adroit. Qu'il ne s'occupe qu'à prolonger « ce procès. Nous touchons peut-être au moment

« où l'autorité sera forcée d'oublier les affaires « particulières. »

Je me suis empressée de rétablir les faits dans toute leur intégrité. Je suis entrée dans les moindres détails. J'ai déclaré tout, à l'exception du dénouement affreux, où le monstre m'a conduite. « Ces moyens de défense, a repris sérieu- « sement M. d'Estouville, peuvent persuader les « juges, et c'est pour eux qu'il faut les réserver. « Pénétrez-en bien votre avocat, et voyez souvent « le rapporteur de cette affaire. »

Il m'a ensuite priée de lui faire grace, à l'avenir, de visites, qui seraient sans fruit pour moi, et non sans danger pour lui. Je suis sortie indignée. Cet homme oublie que son neveu a été élevé, protégé, comblé de bienfaits par mon père. Voilà les hommes ! L'intérêt personnel étouffe tout, jusqu'à la reconnaissance. Ils évitent soigneusement ce qui peut porter atteinte à ce mobile unique de leurs actions. Les premiers effets de la civilisation sont le rapprochement des hommes. Mais la civilisation amène le luxe, le luxe la dépravation, et la dépravation isole, et dessèche le cœur.

J'ignorais à quel point M. d'Apremont était instruit des moyens dirigés contre lui. J'ai cru ne pouvoir me dispenser d'acquérir des connaissances plus positives, et de lui aider à porter le flambeau dans ce dédale d'iniquités. J'ai fait venir les journaux, et cette lecture m'a fait

frissonner. On parle de M. d'Apremont comme d'un homme capable de tout; on calomnie son moral; on insulte à son physique. On ne conçoit pas qu'il s'avise de conspirer, à un âge, où on n'ambitionne ordinairement que des jours et une fin paisibles. On termine cette longue et insolente déclamation, par laquelle on croit le rendre odieux et ridicule, en traduisant au tribunal de l'opinion le chef essentiel d'accusation : on a trouvé dans une lettre, datée de Londres, cette phrase, preuve irrécusable d'animosité contre le gouvernement actuel, et de complicité avec les ennemis extérieurs. *La tyrannie, qui pèse sur la France, ne peut durer long-temps, ses excès même hâteront sa chute. Attendons avec patience le rétablissement de l'autorité légitime.*

Attendons *avec patience!* Celui qui s'exprime ainsi, ne conspire pas; celui à qui il écrit ne peut être un conspirateur. L'espoir renaît dans mon ame. Mon époux sera rendu à la vie et à la liberté. Je cours, je vole lui porter des consolations.

Je me suis arrêtée à la porte de ce lieu, redoutable même pour l'innocent. J'ai fait un retour sur moi-même. Je ne suis pas coupable sans doute; mais je n'en suis pas moins une femme dégradée, indigne d'un honnête homme, et si M. d'Apremont pouvait lire sur mon front le crime que j'ai été obligée de partager, sa douleur préviendrait le coup que la mort se dispose à lui porter. Ma main est sur le marteau; elle ne peut le

soulever. Un tremblement général s'est emparé de moi... Je ne suis pas coupable! ai-je dit. Ah! je le répète, si c'était pour lui que je me fusse prostituée, une voix intérieure ne s'élèverait pas contre moi. Elle me crie que je n'ai rien fait que pour mon amant, et que dans cette affaire l'innocence de Jules n'empêche pas que je sois une femme adultère. L'enfer est dans mon cœur; je ne peux supporter tant de maux; ils m'écraseront. Dieu le veuille!

Je cherche à m'étourdir sur les idées funestes qui m'obsèdent; je frappe, j'entre, je communique l'ordre de mon admission; on me conduit, la clé tourne, la porte crie... Une sueur froide coule de toutes les parties de mon corps.

Il était assis près d'une mauvaise table, qui soutenait son coude, sur lequel il appuyait sa tête. Un mauvais lit; des rideaux, dont on ne distingue plus la couleur; quelques fauteuils, dont l'étoffe est en lambeaux; un plafond presque noir; une chandelle, allumée à midi, dont la pâle et triste lueur ajoute à l'horreur du lieu; voilà le tombeau où j'ai trouvés ensevelis l'honneur, la probité, la vertu.

Au bruit que j'ai fait en entrant, il a soulevé sa tête. Il portait sur son front le calme qui distingue l'homme exempt de tout reproche. Il se croyait séparé de l'univers entier, et il retrouvait celle qui lui tenait lieu de ce qu'il avait perdu... celle qui, deux jours plus tôt, était digne en effet

de lui faire tout oublier. Il s'est levé précipitamment; il s'est jeté dans mes bras; il m'a couverte de baisers... Ah! Claire, il me semblait que ces baisers effaçaient l'empreinte du crime; je me sentais en quelque sorte purifiée.

Je voulais lui rendre compte de ce que j'avais fait, le prier d'ordonner ce qu'il voulait que je fisse; chercher avec lui des moyens de défense, les discuter, les choisir; le geôlier était là, toujours là. Nous sentions la nécessité de nous parler confidentiellement, et tu sens que, dans la position où nous étions l'un et l'autre, un témoin nous réduisait au silence. J'ai prié cet homme de se retirer: il m'a répondu que l'ordre portait que je verrais mon mari, mais que nous ne serions pas seuls. « Le monstre, a dit M. d'Apremont, « veut que je vous voie encore, pour que je sente « mieux ce que je vais perdre. Il m'envie un der- « nier moment, qui pourrait me consoler de tout. » Je lisais, dans ses yeux, qu'il ne tenait plus à la vie que par moi, et qu'il brûlait de m'en consacrer le reste. J'ai tiré une bourse pleine d'or; je l'ai présentée au geôlier. Cet homme a détourné la vue. Je lui ai offert une somme plus forte, je l'ai supplié; il s'est retiré à l'extrémité de la chambre. J'allais le maudire, quand je l'ai surpris essuyant une larme, qui s'échappait malgré lui. « Ici les murs ont des yeux, m'a-t-il dit à voix « basse. Je me perdrais, madame. — Je vous dé- « dommagerai de ce que vous aurez perdu. — Vous

« ne m'arracherez pas d'un cachot ; vous ne déta-
« cherez pas mes fers. Ce que vous demandez est
« impossible. Je gémis de vous refuser. » Ainsi un geôlier est plus sensible que l'infâme à qui je me suis livrée, et qui ne m'a permis d'entrer ici que par un raffinement de cruauté.

Je me suis approchée du malheureux ; je me suis assise près de lui ; j'ai pris ses mains dans les miennes. Pour la première fois je lui ai parlé amour, et ce sentiment était dans mon cœur. Oh! combien mon époux m'était précieux, comparé à l'homme, des bras duquel je sortais! J'appuyais ma joue à la sienne ; je la mouillais de mes larmes. « Ah ! s'est-il écrié, il fallait donc que ma
« tête fût proscrite, pour que je jouisse du mo-
« ment le plus doux que j'aie goûté de ma vie ! » Cette réflexion m'a atterrée. Elle m'a présenté tout l'odieux de ma conduite, depuis que je suis unie à cet excellent homme. Les illusions du monde et du cœur s'évanouissent sous les verroux. On s'y trouve ce qu'on est réellement. Le front de mon mari était serein, et j'étais bourrelée de remords.

Cette scène de tendresse et de douleur s'est prolongée long-temps. Il a fallu enfin revenir à soi-même, et s'occuper des moyens de sauver l'innocence. Le maire, le bon curé de notre village sont enfermés dans cet enfer : le monstre a enveloppé, dans sa vengeance, jusqu'à ceux qui nous ont marqué quelque pitié. Ils ont subi un

interrogatoire, et on leur oppose des faits altérés, chargés, envenimés de toute la rage du crime. J'ai pris le nom et l'adresse du juge chargé de l'enquête. Je n'avais à opposer à sa conviction que le malheur et les larmes. Mais je suis jeune; la douleur ne m'a pas flétrie encore; un juge est un homme; il ne repousse pas une femme suppliante; il écoute, et la beauté éloquente entraîne quelquefois. Je me suis arrachée des bras de M. d'Apremont, je suis revenue à lui; le geôlier m'a entraînée. Je me suis jetée dans ma voiture. Je n'ai pu répondre aux questions multipliées de Jeannette; je suis arrivée chez le juge.

Sans doute l'altération, le désordre qui régnaient dans tout mon être, dans le son de ma voix, dans la tournure de mes phrases, ont fait juger aux laquais que ma raison était aliénée. Pendant un quart d'heure d'instances, de supplications, je n'ai essuyé que des refus, plus ou moins durs, plus ou moins humilians. Je suis descendue; j'ai écrit chez le portier; j'ai fait monter Jeannette, et j'ai attendu, pour savoir s'il serait permis à une femme mourante, de prendre la défense de son époux.

On est venu me dire que monsieur dînait, et qu'il me recevrait dans une heure. Quoi! des juges, qui vivent, pour ainsi dire, au milieu des malheureux, ne savent-ils pas ce qu'est une heure? Ignorent-ils que les ressorts d'une frêle machine se brisent enfin à force de tourmens? Que dis-je?

on ne compâtit point à des maux qu'on ignore, et personne au monde ne pouvait se faire une idée de ce qui se passait dans mon intérieur.

Où user cette heure éternelle? à quoi l'employer?... Me voici rentrée chez moi. Je t'écris; tu entendras, toi, le langage de la douleur; ta réponse, que j'attends, sera noyée de tes larmes. Je la déchiffrerai; je te devinerai.

As-tu écrit à cet autre infortuné? Mon père et lui sont-ils en sûreté? Qu'ils s'occupent de leur salut, je les en conjure. Je mourrai de mille morts, s'ils périssent.

Je suis retournée chez ce juge. J'ai trouvé un homme affable, compâtissant; mais rigoureusement attaché à ses devoirs. Il ne peut, m'a-t-il dit, se former une opinion que d'après les pièces qui lui ont été remises, et elles sont d'un effet effrayant. Il ne m'a point dissimulé que j'ai tout à craindre pour M. d'Apremont; il m'a pressée de voir un avocat; il m'en a indiqué un, qui joint à un talent remarquable un tel amour de la gloire de son état, qu'il se chargerait avec empressement de cette affaire, ne dût-elle lui rien rapporter. Il a fini, comme M. d'Estouville, en me priant de ne pas donner lieu, par des visites multipliées, à des idées de séduction, auxquelles ma brillante fortune pourrait donner un certain poids. Cette espèce d'injonction ne m'a point affectée : cet homme est jaloux de sa réputation de magistrat intègre; il m'a témoigné de la com-

passion, de l'intérêt; c'est tout ce que je pouvais attendre de lui.

Je n'ai pas perdu un moment. Je suis entrée chez l'avocat, chargée de ce que les pronostics du juge avaient ajouté à mes alarmes. Je lui ai parlé longuement, et sans doute je me suis répétée souvent : c'est le propre de la douleur de craindre de n'être pas assez entendue, et de ne pouvoir faire passer, dans l'ame de celui qui écoute, l'intérêt pressant qu'on voudrait lui inspirer. L'avocat m'a prêté une attention soutenue, une patience inaltérable, et il n'a cessé de me marquer la bienveillance la plus encourageante. « Je ne vois pas, m'a-t-il dit enfin, cette affaire « sous des rapports défavorables. Il est du devoir « de l'homme, chargé d'un ministère public, de « porter un œil scrutateur et sévère jusque dans « les moindres détails. Il passe légèrement sur les « circonstances atténuantes, que mon devoir, à « moi, est de développer et de faire valoir. Tous « les habitans du village n'ont pas pris part à une « émeute qu'on veut faire passer pour une in- « surrection générale, ménagée, provoquée dès « long-temps. Nous trouverons des témoins qui « attaqueront avec avantage la confiance, pré- « maturément accordée à des procès-verbaux, « rédigés par des gens qui n'ont pu connaître « évidemment que la résistance qu'on leur a op- « posée, et qui ignorent nécessairement tout ce « qui l'a précédée. J'ai au moins la certitude de

« gagner du temps, beaucoup de temps. Nous « touchons à une crise universelle, prévue depuis « long-temps, et la malheureuse facilité de faire « des victimes s'éteindra avec l'autorité arbitraire. « Espérez, madame. J'ose presque vous répondre « de sauver M. d'Apremont. »

J'ai causé long-temps avec cet homme respectable, et il est parvenu à faire rentrer l'espérance dans mon cœur. Je l'ai pris dans ma voiture; je l'ai conduit à la triste demeure de M. d'Apremont. On lui en a refusé l'entrée, et on m'a répondu, à moi, que mon ordre d'admission ne pouvait me servir qu'une fois. Il faudra donc que je me prête à de nouvelles infamies, pour qu'il me soit permis de consoler, de serrer dans mes bras mon malheureux époux! Que dis-je? Le monstre n'a pas besoin de cette ressource, pour me rendre docile à ses volontés. Il sait trop qu'il est deux êtres, à la conservation desquels je ne peux rien refuser. Cette pensée m'a rejetée dans un accès de désespoir, qui a effrayé mon avocat. Il m'a ramenée à l'hôtel; il n'a pas voulu m'abandonner aux soins de Jeannette; il m'a prodigué tous ceux que la décence lui permettait de me donner. Bon et digne homme, tu étais loin de soupçonner que celle à qui tu marquais du respect est une femme souillée!

Vingt fois j'ai été poussée à lui dévoiler les secrets de la tyrannie affreuse sous laquelle je gémis, à implorer son appui contre l'infâme. Mais

que peut-il pour moi? Il n'existe pas de preuves de tant de forfaits, et j'aurais inutilement avoué ma honte, et celle de M. d'Apremont. Que ta réponse tarde à venir! Oh! si je savais Jules et mon père hors d'atteinte, je braverais le scélérat, je le chargerais de malédictions, je lui rendrais les outrages que j'en ai reçus. Les lui rendre! cela ne se peut pas. Malheureuse! je ne peux me venger qu'avec des mots!

J'ai affecté un calme, que je ne connais plus, pour éloigner l'homme dont la présence arrêtait les sanglots qui pesaient sur mon cœur. Il m'a quittée pour aller demander au ministère de la justice, l'ordre d'être admis auprès de M. d'Apremont. On ne peut, dit-il, refuser un défenseur à un accusé; la loi est formelle à cet égard. Je suis restée avec Jeannette, et tu prévois aisément combien ces tête à tête sont lugubres et silencieux. Mais du moins on est libre. On peut répandre et essuyer des larmes.

Ah! voici enfin un instant de relâche. Je reçois cette lettre si désirée. Tu as écrit à Velzac, et de la manière la plus claire et la plus pressante. Tu as craint que ta lettre soit interceptée; tu l'as expédiée par un homme sûr, qui a dû courir le jour et la nuit. Tu viendrais me consoler ou partager mes peines... Ah! combien ta présence me serait chère! si tu n'attendais le moment d'être mère une seconde fois... Je conçois qu'un motif de cette importance peut seul t'arrêter. Ton mari

accourrait s'il me connaissait comme toi; s'il ne tenait essentiellement à sa place; et s'il n'avait lieu de craindre que des démarches faites en faveur d'un homme accusé de conspiration la lui fissent perdre. Il a des enfans, et déja il s'occupe de leur état à venir. Tu veux l'excuser près de moi! Claire, ne demandons rien à qui ne nous doit rien. Il est impossible que M. de Villers s'identifie avec toi au point de partager tes affections pour une infortunée, qui lui est inconnue. Tous ses vœux sont pour moi : que puis-je prétendre de plus?

L'infâme me dépêche un homme qui m'invite à me rendre chez lui. Il a quelque chose à me dire sur l'affaire de M. d'Apremont... Non, certainement, je n'irai pas, je n'irai plus; jamais il ne rentrera à l'hôtel, et j'en remercie le ciel dans toute la ferveur de mon ame. D'après ta lettre, il y a cinq jours que celle que tu as adressée à mon père est partie; elle est arrivée à sa destination. Les deux êtres chéris auront franchi les Pyrénées, avant qu'un ordre de Paris puisse parvenir à Velzac, et la vengeance la plus perfide, la plus astucieuse ne peut rien ajouter aux chefs d'accusation portés contre M. d'Apremont. Ta lettre brise le joug affreux sous lequel je périssais. Heureuse lettre, je te bénis; je te porte sur mes lèvres et sur mon cœur.

J'ai renvoyé l'émissaire du monstre avec une réponse sèche, et tellement positive, que le scé-

lérat en concluera facilement, qu'il n'a rien désormais à attendre de moi. Son ame atroce se révoltera; le blasphème sortira de sa bouche impure; il souffrira à son tour, et il ne pourra plus m'atteindre.....

.....

Vains projets, espérances trompeuses! le crime prospère; il lève sa tête altière; il ajoute, avec audace, à des maux, à un désespoir, qui semblaient ne pouvoir plus croître. Le monstre s'est présenté ici; mon suisse a exécuté mes ordres, il lui a refusé l'entrée de l'hôtel. Il est revenu deux heures après, suivi de satellites, et porteur d'un ordre, qui l'autorise à voir mes papiers. Mes papiers, à moi! si j'en avais, qui pussent me compromettre, ne les aurais-je pas brûlés, depuis deux jours que je suis à Paris? Cet ordre est d'un faussaire, ou d'un sot : n'importe, il faut s'y soumettre, puisque je ne peux rien lui opposer; mais je ne serai pas une minute à la disposition du scélérat.

J'ai fait ouvrir toutes les portes; je me suis entourée de mes gens; j'ai donné toutes mes clés à Jeannette; je lui ai ordonné de suivre l'infâme, et de faire ce qu'il lui prescrirait. Je suis restée au milieu de mon salon; j'ai gardé Jérôme près de moi. Sans doute, sa jeune femme lui a tout confié. Il me regardait de l'air le plus touchant; il ne m'adressait pas un mot, qui ne fût dicté par le plus vif intérêt. Quand il apercevait le monstre,

son œil s'animait, la colère rougissait son front, ses muscles se contractaient; il brûlait de me venger. Je me suis efforcée de le contenir, et j'y suis parvenue.

Le scélérat, après avoir visité pour la forme un secrétaire et une commode, est rentré au salon, et m'a dit, avec des marques d'une considération dérisoire, qu'il avait à me parler en particulier. Mon cœur s'est soulevé; cependant j'ai consenti : il pouvait lui échapper quelque chose qui m'éclairât sur des embûches nouvelles, ou sur les moyens de prouver la suite, non interrompue, de piéges dont je suis victime, et dont mon déplorable époux le sera peut-être à son tour. Mais j'ai voulu qu'il me parlât dans mon salon, et que mes domestiques ne me perdissent pas de vue. « C'est ce que j'allais vous proposer, madame, « m'a-t-il répondu. Je me ferai toujours un devoir « de respecter les mœurs. » Quelle détestable hypocrisie! elle me garantissait au moins de nouvelles atteintes, et je lui en ai presque su gré. Il a placé lui-même ses recors et mes domestiques à portée de tout voir, et je l'ai suivi dans l'embrasure d'une croisée. « Vous vous croyez bien « forte maintenant, m'a-t-il dit à demi-voix; vous « ne serez jamais que ce qu'il me plaira. J'ai prévu « vos petites machinations, et j'ai établi des es- « pions partout. L'autorité publique est devenue « l'agent aveugle de mes passions. J'ai lu la der- « nière lettre que vous avez écrite à madame de

« Villers : votre exprès a été arrêté par mes or-
« dres. J'ai lu encore la lettre qu'on portait à votre
« amant et à votre père. J'ai lu, avant vous enfin,
« celle que vous avez reçue aujourd'hui de cette
« petite Claire. Elle me déteste presque autant
« que vous, et que m'importe? Elle ne m'a jamais
« plu; mais elle n'eût pas été plus capable que
« vous de m'arrêter dans mes projets. Ce qui vous
« sauve de moi pour l'avenir, c'est que vous
« êtes une bégueule, toujours larmoyante, même
« quand vous vous efforcez de rire. Déja votre
« chagrin ridicule a flétri ce teint si pur; vos yeux
« se cavent; vous ne m'inspirez plus que du dé-
« goût. D'ailleurs, je suis chargé de remplir une
« mission importante; je pars demain, peut-être
« pour long-temps, et certes je ne me chargerai
« pas d'une femmelette, qui ne vaut plus mes
« soins, et dont on ne peut rien faire que la me-
« nace à la bouche : je veux des plaisirs vrais et
« faciles. Je me venge de vos refus, de vos dé-
« dains, de votre haine, en vous laissant en proie
« à la douleur héroïque que vous aurez la sottise
« de nourrir. Votre mari et les autres apprendront
« qu'on n'outrage pas impunément un homme
« comme moi; qu'il faut s'en défaire, ou le crain-
« dre sans cesse; qu'une femme ne peut être la
« propriété d'un seul; mais qu'elle appartient,
« par le droit du plus fort, à celui à qui elle
« plaît, et que les imbécilles seuls soupirent en
« vain. Ce qu'on nomme amour, délicatesse, mo-

« destie, sont des chimères inventées par des « êtres exclusifs, et que ne connaît pas la nature. « Adieu, femme à principes. Vous désirez voir en- « core d'Apremont; voilà un ordre qui vous per- « met un tendre tête à tête. Je crois qu'il se ter- « minera d'une manière plaisante. — Arrêtez, « arrêtez, écoutez-moi, par grace. On a surpris, « dites-vous, la lettre que madame de Villers écri- « vait à mon père : a-t-on permis, du moins, que « cette lettre parvînt à son adresse? — Oh! très- « certainement. On y a même joint une copie de « de celle que vous avez écrite à votre confidente. « — Dieu!... Grand Dieu!... Jules saurait?... — « Oui, ma petite, le bien-aimé sait que j'ai fait « ce qu'il a eu l'extrême honnêteté de ne pas en- « treprendre. » J'ai jeté un cri affreux; Jeannette et Jérôme sont accourus; je suis tombée dans leurs bras.....

.....

J'étais au lit, quand j'ai recouvré l'usage de mes sens. Une fièvre dévorante s'est emparée de moi On m'a amené un médecin. C'est l'ame qu'il faut traiter, lui a dit ma bonne Jeannette : c'est là qu'est tout le mal. On m'a ordonné des calmans. Jeannette seule a adouci les crises, dans lesquelles je ne cessais de tomber. Elle m'a répété vingt fois que ce qui s'était passé, ne pouvait altérer l'estime que M. de Courcelles m'a toujours portée; qu'il ne verrait dans ma conduite que le dévouement le plus absolu que l'amour puisse

inspirer; qu'il sentirait que j'ai sacrifié plus que ma vie au désir de conserver la sienne. Elle ajoutait que depuis que la France est envahie, des femmes respectables ont cédé à la violence, sous les yeux mêmes de leurs maris, et n'ont pas perdu leur réputation. Ah! répondais-je, qu'il m'écrive donc; qu'il me dise que je ne suis pas indigne de ceux qui me sont chers, et je serai moins malheureuse.

La fièvre s'est modérée sur le soir. Il était possible que mon avocat n'ait pas obtenu encore la permission de voir M. d'Apremont, et j'avais à rendre compte à cet autre infortuné et de ma conversation avec son défenseur, et des espérances qu'il m'a données. J'étais oppressée par la douleur, et je sentais le devoir et le besoin de partager la sienne. J'étais faible, bien faible, et cependant je me suis fait habiller. Jeannette et Jérôme m'ont portée à ma voiture; je les y ai fait monter avec moi; je suis arrivée à la prison.

M. d'Apremont traite doucement ses domestiques; mais il ne s'est jamais familiarisé avec eux. J'ai cru devoir ménager son amour-propre. J'ai fait rester dans la voiture la jeune femme et son mari, et je me suis traînée à la chambre du malheureux. Oh! Claire, Claire, quelle entrevue! L'enfer n'a point de supplices comparables à ce que j'ai souffert. Ce n'est que trois jours après cette scène épouvantable, que je peux en tracer les détails.

Il marchait à grands pas dans sa chambre; ses mains étaient croisées sous sa veste; sa figure et ses mouvemens peignaient à la fois l'indignation et le désespoir. Il a reculé jusqu'au mur en me voyant, et il m'a regardée avec horreur. « Qu'ai-je « donc à redouter encore? me suis-je écriée. — « Éloignez-vous, éloignez-vous, femme perfide et « coupable. — Expliquez-vous, au nom de Dieu. « — Des Audrets est venu ici ce matin. — Hé « bien? — Il a voulu empoisonner mes derniers « momens; il m'a tout déclaré, et pour que je ne « conservasse aucun doute, il m'a cité des parti- « cularités, qui ne peuvent être connues que dans « une intimité sans bornes. Éloignez-vous, éloi- « gnez-vous, vous dis-je. — Hé bien, je le con- « fesse à genoux, j'ai été forcée de ployer sous la « main du crime; mais il est là-haut un être qui « connaît la droiture de mes motifs. — N'attestez « pas le ciel, ennemi du mensonge. Ne sais-je pas « avec quel dédain, avec quelle fierté vous avez « entendu au château la lecture de la lettre du « misérable; avec quel empressement vous avez « attaché votre voile au balcon, lorsque ma tête « seule était menacée? Il y aurait eu de l'héroïsme « peut-être à vous sacrifier pour moi : ma vie ne « vous a point paru digne de ce dévouement. C'est « pour conserver votre amant, que vous vous êtes « prostituée; c'est à un amour illégitime que vous « avez immolé votre honneur, le mien, qui ne « vous appartenait pas, et que j'ai eu la déplora-

« ble démence de vous confier. Cette vertu, que « vous affichiez, n'était qu'un masque dont vous « vous êtes servie pour me tromper. Si l'intérêt, « que vous portez à ce jeune homme, a pu vous « déterminer à céder au lâche que vous détes- « tez, que n'avez-vous pas dû faire pour l'objet « d'une flamme aussi coupable que violente, pen- « dant les courts instans, dont mon aveugle con- « fiance vous a permis de disposer? Laissez-moi, « laissez-moi, vous dis-je encore. Il n'est pas de « consolations qui puissent adoucir le coup que « j'ai reçu. Les vôtres seraient dérisoires; elles « me seraient odieuses. Laissez-moi, je veux, je « dois mourir. Je m'accuserai moi-même au tri- « bunal devant lequel je comparaîtrai... Des Au- « drets! l'infâme! il allait périr de ma main; « j'allais en purger la terre; j'avais saisi ce flam- « beau;... il s'est élancé sur moi comme une bête « farouche; il m'a terrassé; il m'a menacé de me « charger de fers, si je faisais le moindre mouve- « ment. J'ai été contraint de l'entendre, et c'est « vous qui avez cumulé, sur ma tête, toutes les « espèces d'outrages. Sortez, madame, sortez, s'il « vous reste encore quelque sentiment des con- « venances. Emportez mes regrets amers de vous « avoir connue, et mon irrévocable malédiction. »

Je n'avais rien à répondre, Claire. J'étais atterrée, sinon sous le poids des preuves irrécusables, du moins par des raisonnemens, qui me paraissaient sans réplique. Et je ne pouvais obéir à

l'infortuné, que j'ai en effet couvert d'opprobres : mes jambes ne me soutenaient plus. Je suis tombée sur le carreau. J'ai étendu mes bras vers lui, pour implorer sa miséricorde. Croiras-tu qu'il existât encore dans ce cœur torturé une place pour la pitié? Il s'est montré humain. Sans m'adresser un mot, il m'a relevée; il m'a portée sur son lit, couverte d'une sueur glacée, et pouvant à peine respirer. Elle sue le crime, s'est-il écrié, en s'éloignant avec effroi. J'ai cru, j'ai espéré, que ce moment serait le dernier de ma vie. Il est revenu à moi; il a soulevé ma tête; il a essuyé l'eau qui en ruisselait. « Vivez, m'a-t-il dit, vivez « pour vous repentir, et regrettez un infortuné, « qui méritait une autre femme. »

Il était temps que cette scène finît pour lui et pour moi : nous ne pouvions plus la supporter. On a ouvert la porte et j'ai reconnu mon avocat. Il a été effrayé de l'état dans lequel il m'a trouvée. Il m'a fait respirer des sels, qui m'ont rendu un peu de force. Il a couru appeler du secours. Jeannette et Jérôme sont entrés; on m'a portée dans ma voiture. « Il veut mourir, ai-je dit en sortant « à l'avocat. Ah! qu'il vive, qu'il vive pour lui, « s'il ne veut plus vivre pour moi. Au nom de « Dieu, engagez-le à vivre, et sauvez un in- « nocent. »

Quand j'ai été dans mon lit, et que j'ai pu classer mes idées, je me suis rappelé les détails de cette scène effroyable. Suis-je, en effet, aussi

coupable que le croit M. d'Apremont? Un père ne nous touche-t-il pas de plus près qu'un époux? Est-ce un crime de le préférer, surtout quand l'amour n'a pas formé des nœuds, respectables sans doute, mais moins forts que ceux qu'a serrés la nature?... Mais si mon père eût été seul, est-il bien certain que j'eusse fait pour lui?... Ah! Claire, cette réflexion m'a anéantie. « Il a raison, me « suis-je écriée, il a raison. Je n'ai rien fait que « pour l'amour; je ne suis qu'une vile adultère. »

J'ai passé les trois jours dont je t'ai parlé plus haut, dans des angoisses, dans des crises continuelles. Oh! les femmes sont nées pour souffrir, puisque la douleur ne les tue pas. Jeannette me ramenait sans cesse à la vie, en me parlant d'un époux, qui me rejette, mais que je ne peux abandonner dans son affreuse situation; en me parlant de Jules, envers qui l'infâme aura sans doute violé sa parole; en me parlant de mon père, qui partage sa captivité. « Avant de penser à mourir, « madame, il faut savoir si ces infortunés n'ont « pas besoin de secours, s'il est démontré que « vous ne puissiez leur en donner aucun. »

Oui, Claire, je suis revenue à la vie, non pour moi, le ciel m'en est témoin. J'ai fait venir Jérôme, et je lui ai demandé s'il était disposé à s'exposer pour me servir. Il m'a répondu, en embrassant sa femme, et en me demandant mes ordres. « Va, « lui a dit Jeannette, en pleurant; n'oublie pas ta « femme et ton enfant; tâche de te conserver pour

« eux ; sois prudent ; mais ne balance pas à tout « entreprendre pour notre bonne maîtresse. »

Les communications ne sont pas libres, je le sais. Mais avec un habit de paysan, de l'adresse et de la résolution on passe partout. J'ai donné à Jérôme les instructions les plus détaillées; je les lui ai répétées vingt fois. Il doit tourner les camps, les avant-postes; entrer dans les villages, dans toutes les villes où il pourra s'introduire. Il s'informera si on n'a pas vu passer, sous escorte, un vieillard vénérable, et un jeune homme remarquable par sa beauté. Si mes soupçons se confirment, s'ils sont dans les fers, il les attendra sur la route; il se liera avec leurs gardes; il saisira l'occasion de leur parler. Il leur adressera, de ma part, des paroles de consolation; il affaiblira les cruelles impressions qu'a dû produire l'horrible aveu que le monstre leur a fait, et il reviendra m'instruire de ce qu'il est possible de faire pour eux. S'il n'en apprend aucune nouvelle, il ira jusqu'à Velzac. Il les informera de tout ce qui se fait ici, à l'exception des choses qui se sont passées entre M. d'Apremont et moi. Il verra ma pauvre mère, que j'ai trop négligée, et qui doit être aussi l'objet de ma tendre sollicitude. Hélas! elle aura senti, plus vivement que mon père et Jules, les attentats, que l'on se sera permis sur eux. Y aura-t-elle survécu? Ah! Claire, depuis des semaines, des mois, je ne t'ai pas dit un mot de cette excellente mère; à peine y ai-je pensé! je

ne me suis tant occupée de mon père, que parce que son idée et celle de Jules sont inséparables. Déplorable effet des passions! Elles nous rendent indifférens à tout ce qui n'est pas elles! M. d'Apremont m'a jugée sévèrement; mais il a prononcé en homme intègre. Je suis coupable, Claire. Je ne m'en consolerai jamais.

Jérôme vient de partir, avec ce qu'il faudrait d'or pour faire le tour de l'Europe. J'attends beaucoup de son zèle et de son intelligence. Ses adieux à sa famille ont été déchirans, et cependant il est parti. L'amitié a donc aussi une force irrésistible, et il est constant que l'espérance aveugle l'homme sur les dangers auxquels il s'expose. Jérôme peut tomber dans un parti ami, ou ennemi. Il peut être dépouillé par les uns, maltraité par les autres... Il est parti.

J'ai envoyé Jeannette dans la rue où demeure l'infâme. Je l'ai chargée de s'informer adroitement dans le voisinage, s'il a réellement quitté Paris, et si on a quelque connaissance de ses projets. J'espère qu'enfin il se lassera de persécutions et de vengeances, et que je pourrai respirer.

Oh! je respire enfin. On l'a vu monter en voiture; deux domestiques couraient devant lui. Il a dit simplement aux postillons : *à la barrière de Pantin.* On ne sait rien de plus; mais cela suffit pour moi : cette route est opposée à celle qui conduit à Velzac.

Je respire, ai-je dit. Non, non, mes alarmes se

renouvellent, et se soutiennent. A-t-il besoin d'être présent à l'exécution des ordres qu'il obtient sur de perfides exposés? Ma mère, mon père, Jules, Jules!.. dans quelle position êtes-vous, où êtes-vous? Jeannette prétend qu'il est impossible qu'on pense à les traduire dans les prisons de Paris, lorsque l'étranger couvre tout le sol de la France. Cette réflexion est tuante. Hé! ne peut-on, par cette raison, les avoir conduits, jugés, exécutés à Tarbes? Je marche de crainte en crainte, et souvent les plus cruelles anxiétés viennent m'assaillir à la fois... Et je vis! O mon Dieu, est-ce un effet de votre bonté, ou de votre justice? Un temps meilleur doit-il succéder à celui-ci?

CHAPITRE XXVI.

Procès instruit et jugé.

Les crises, que produit l'infortune, ressemblent à ces rêves effrayans, qui nous poursuivent encore après le réveil, et dont on cherche à écarter le douloureux souvenir. Les épouvantables succès du monstre, les imprécations de mon époux me semblent quelquefois n'être qu'un songe trompeur. Je saisis avec avidité cette illusion consolante. Mais cette illusion même me reporte sur ce qui s'est passé, et elle produit sur moi l'effet d'un danger éminent et imprévu. Je souffre tous les maux de la réalité; je ne cesse pas de souffrir.

Cependant l'éloignement altère la force des objets; l'imagination fatiguée ne les saisit plus qu'avec peine; la nature affaissée cède au besoin du repos, et, à chaque intervalle, les images les plus cruelles se rencontrent sans doute; mais toujours plus affaiblies. J'ai trouvé enfin quelques momens de sommeil, et je jouissais d'une pénible tranquillité, quand mon avocat est entré. Sa vue a rouvert mes blessures, et m'en a fait une nouvelle : il a été témoin de la manière dont je me suis séparée de M. d'Apremont. Il ignore, je le crois, du moins, jusqu'où sont fondés les reproches, les emportemens dont j'étais accablée. Mais voilà la première fois que j'ai à rougir devant un homme qui m'est étranger, et la rougeur de la honte est l'aveu d'une faute, que la malignité aggrave toujours.

L'avocat a eu la délicatesse de ne pas me dire un mot de ce qu'il a vu. Il s'est renfermé dans les bases de la procédure; il s'est étendu sur les moyens de les détruire. La lettre, qu'on oppose à M. d'Apremont, ne lui paraît pas devoir être l'objet d'une longue discussion. Cette phrase, qui paraît foudroyante, annonce des vœux secrets, et non l'intention d'agir. Elle ne prouve nullement que M. d'Apremont partage le désir d'un nouvel ordre de choses, et fût-elle plus positive, quel homme est garant de ce qu'on lui écrit? Que deviendrait la sûreté publique, si, avec une lettre, on pouvait perdre l'individu le plus étranger aux

sentimens qu'elle exprime? Sans doute, il sera facile de prouver que la prétendue insurrection n'est autre chose qu'un acte de violence, où se sont portés quelques villageois, très-attachés à leur maire, et à un riche propriétaire dont chaque jour était marqué par des bienfaits.

L'avocat a demandé à M. d'Apremont les noms des habitans étrangers à cette affaire. L'infortuné n'a eu le temps de rien voir. Je suis restée au château quelques heures après lui, et je pouvais seule donner des renseignemens utiles. L'avocat a établi une liste sous ma dictée, et ces témoins prouveront authentiquement que M. d'Apremont n'a employé, directement, ni indirectement, aucun moyen de séduction. Heureusement, ceux que j'ai nommés sont les habitans les plus riches du lieu; ceux qu'il aurait fallu gagner d'abord, pour entraîner les autres. En effet, qu'attendre de misérables journaliers, qu'on aurait mis en opposition avec une classe directement intéressée à la répression de toute espèce de délit?

Tel est le sens sous lequel mon avocat se propose de présenter cette affaire. Il est constant que si M. d'Apremont eût dit un mot, tout le village se serait armé pour lui. Mais cela n'est pas arrivé, et les jurés ne peuvent prononcer que sur des faits positifs.

Ah, mon Dieu!.. quel oubli!.. Comment l'ai-je pu faire! Il a fallu que des peines bien cuisantes, des intérêts bien majeurs... L'avocat est aussi

chargé de défendre le maire et le bon curé. Les malheureux ont été arrachés à leur domicile, sans qu'ils aient eu le temps de se reconnaître; sans qu'ils aient pu se munir de la moindre chose; ils sont au secret, depuis plusieurs jours; ils doivent manquer du nécessaire. Je donne de l'or à mon avocat; je le presse de courir, de ne pas perdre un moment. Ma fortune m'a coûté bien cher; je l'ai dédaignée long-temps; je la bénis dans cette circonstance... Mais, hélas! à qui la dois-je!.. à celui... Ah! Claire, Claire!

L'avocat sortait; je l'ai retenu. Je ne l'avais pas interrogé sur l'état actuel de l'époux infortuné; je ne l'ai pas osé. Sans faire de question positive, j'ai ramené la conversation sur cet article délicat, et j'ai saisi quelques mots jetés avec intention peut-être. Il paraît qu'après que je l'ai eu quitté, M. d'Apremont a recouvré les forces de l'esprit et la dignité de son caractère. Il s'est expliqué en homme qui veut éviter le coup qui le menace. Ah! s'il eût persisté dans la volonté de s'accuser et de finir, j'aurais été son assassin. Puisse-t-il être acquitté, et ne pas mourir de sa douleur! Qu'il me méprise, qu'il me haïsse; mais qu'il vive; que je ne sois pas chargée d'un crime de plus: j'ai déja trop du fardeau du premier!

Les débats commencent demain. J'ai le plus violent désir de me rendre au Palais. Le sentiment de ma faiblesse, de mon épuisement ne peut rien

contre l'intérêt respectable qui me pousse; je me prononce formellement. Je lis dans les yeux de l'avocat et de Jeannette qu'ils redoutent une démarche, qui peut m'être funeste. Je les presse de s'expliquer. L'avocat ne m'oppose que l'état déplorable de ma santé. Jeannette, plus franche, vient me parler à l'oreille. « Vous serez près de « M. d'Apremont. — Il verra ma douleur, mon « repentir.—Si votre aspect rallume son désespoir; « s'il va au-devant du supplice; s'il provoque sa « condamnation? — Tu as raison... tu as raison. « Je n'irai pas là... Mais ne plus voir le plus res- « pectable, le meilleur des époux! vivre éloignée « de lui, sans savoir s'il me pardonne... » Mon émotion m'a emportée; je n'ai pas mesuré le volume de ma voix; l'avocat m'a entendue. Il a baissé la tête et a gardé le silence. J'ai senti qu'il me jugeait coupable, plus coupable que je le suis, et malgré une répugnance, presque invincible, à parler d'infamies, dont le nom seul est un affront, j'ai commencé le récit de mes infortunes. L'avocat a voulu m'interrompre, et porter mon attention sur un autre objet. « Vous en savez trop, mon- « sieur, pour qu'il me soit permis de me taire. J'ai « succombé, je l'avoue; mais l'horreur a précédé, « accompagné et suivi mon crime. Je ne veux pas « que vos soupçons placent près de lui l'amour « et la volupté. Je suis une victime et je puis vous « en convaincre. » Il m'a paru soulagé d'un pesant

fardeau; il s'est approché de mon lit, avec un air de bienveillance que je ne lui avais pas vu encore; il m'a prêté une oreille attentive.

Je ne pouvais présenter mes idées avec cette suite, cette clarté, cette gradation qui commandent l'intérêt. Plusieurs fois Jeannette a aidé à ma mémoire, ingrate, ou infidèle. Cependant mon récit a excité l'indignation et la terreur. Quand j'ai cessé de parler, l'avocat a paru méditer profondément. « Ce des Audrets, a-t-il dit enfin, est un « scélérat adroit et prévoyant. On peut le recher- « cher sur sa vie passée; mais je ne vois pas qu'on « puisse l'attaquer, avec avantage, sur ce qui vous « est personnel. Il faut ensevelir, dans l'ombre et « le secret, cette déplorable aventure; il faut sur- « tout ramener M. d'Apremont à des sentimens « modérés. Il a acquis la triste conviction que ja- « mais il n'a possédé votre cœur, que jamais il ne « le possédera. Mais l'équité lui ordonne de con- « venir que nos affections sont indépendantes de « notre volonté; d'examiner les circonstances; de « se pénétrer de ce qu'elles ont d'affreux, et d'a- « vouer que celle, qui cède, quel que soit son « motif, à une violence physique ou morale, « n'est pas, rigoureusement parlant, une épouse « criminelle. Accordez-moi votre confiance, ma- « dame; permettez-moi de traiter cette affaire dé- « licate, et peut-être la pitié compatissante suc- « cédera-t-elle à la haine et au mépris. »

Je me serais élancée de mon lit, si j'en avais

eu la force. J'ai étendu les bras vers l'homme secourable, qui veut répandre sur mes blessures un baume consolateur. Il m'a rendue à l'espérance de pouvoir donner, à mon malheureux époux, des soins qui lui sont si nécessaires; de pouvoir être vue, par lui, comme son amie la plus sincère et la plus dévouée.

Cette nuit s'est écoulée comme celles qui l'ont précédée. Des peines cuisantes, des alarmes, quelques momens rares d'un sommeil troublé par des songes plus ou moins effrayans, voilà de quoi se composent maintenant mes nuits. Les jours tout entiers appartiennent à la douleur.

Non, Claire, je ne suis point allée au Palais; mais j'y ai envoyé Jeannette. Je lui ai recommandé d'examiner M. d'Apremont, de deviner, de lire, sur son front et dans ses yeux, si la paix est rentrée dans son cœur; s'il paraît avoir, dans ses juges, la confiance que son innocence doit lui inspirer. Je la charge d'écouter attentivement la lecture de l'acte d'accusation; de voir quel effet elle produit sur l'auditoire : l'opinion générale se manifeste toujours, et elle est souvent la mesure de l'opinion de gens investis de grandes fonctions, parce qu'ils ne jugent que d'après des organes qui sont communs à tous. Je l'ai pressée de recueillir tout ce qui sera dit en faveur de l'accusé, et de prier mon avocat de venir me rendre compte du résultat des démarches qu'il aura faites pour me rapprocher de mon époux.

Dès que j'ai été seule, je suis retombée dans ma douloureuse apathie, effet certain de l'accablement moral, et de l'épuisement des organes. Je ne sais quel temps j'ai passé dans cet état; le retour de Jeannette m'en tira. Un intérêt pressant m'a rendu quelques forces.

L'acte d'accusation est terrible. Il ne semblait pas qu'on pût rien lui opposer; l'auditoire paraissait convaincu. M. d'Apremont a été interrogé. Il a répondu avec une modestie et une simplicité qui ont paru faire quelque impression. L'avocat a pris la parole. Il a attaqué d'abord la seule phrase de la lettre qu'on pût tourner contre l'accusé; il a développé les moyens victorieux, dont il m'a entretenue hier; il a anéanti ce premier chef d'accusation. Il s'est attaché ensuite à prouver que les procès-verbaux, rédigés par le monstre et ses adhérens, ne peuvent être vrais qu'en ce qui s'est passé sous leurs yeux; qu'ils déclarent n'avoir pu s'éloigner du château; qu'ainsi, s'il y a eu une émeute, ils ignorent les causes particulières qui l'ont produite, et qu'il est de toute justice d'entendre les témoins à décharge. Il a présenté la liste que je lui ai remise, et le tribunal a ordonné que ceux qui y sont portés y seraient mandés pardevant lui. Le public a applaudi à une décision aussi simple : on sait toujours gré, d'un acte d'équité, à ceux qui peuvent être impunément injustes.

Les communications sont coupées de toutes

parts ; il n'est plus possible d'assigner les témoins ; ainsi ce procès sera long. Nous touchons au moment de l'explosion, et nous avons tout à espérer. Cette lettre, qui a servi de base à une accusation au premier chef, peut, dans quelques semaines, devenir un gage d'estime : des circonstances différentes donnent aux choses une qualification et une valeur opposées.

Mon avocat, après avoir reconduit M. d'Apremont à sa triste demeure, est venu me confirmer ce que Jeannette m'a rapporté. Il a parlé à l'infortuné de mon état, de mes peines et des siennes, avec beaucoup de raison et de chaleur, s'il m'a rendu exactement ce qu'il lui a dit pour le désarmer. M. d'Apremont a paru surpris et affligé de la confidence que j'ai faite à l'avocat; cependant il a écouté avec beaucoup d'attention, et il lui a répondu sans détour. Il est convenu franchement qu'il a eu le premier tort, en épousant une jeune personne qu'il savait fortement prévenue en faveur d'un autre. « Mais, a-t-il ajouté, ma faute « n'efface pas celle d'une femme qui me doit sa for- « tune et le bien-être de ses parens ; que j'ai com- « blée des marques de l'amour le plus tendre et « le plus délicat ; à qui j'ai accordé une confiance « et une estime sans bornes, et qui n'a point ba- « lancé à donner, pour sauver son amant, ce « qu'elle a refusé à la conservation de son mari. « Cependant, c'est un malheur de haïr dans toutes « les positions de la vie, et, dans celle où je me

« trouve, la haine est un fardeau insupportable.
« Je veux l'éteindre entièrement, et j'y parvien-
« drai, je l'espère; mais madame d'Apremont ne
« sera jamais ce qu'elle fut pour moi. J'éprouve,
« en ce moment, un besoin pressant des soins de
« l'amitié. Elle m'a donné, de la sienne, des preu-
« ves trop multipliées, pour qu'il me soit permis
« de douter de sa sincérité, et je saisis, avec quel-
« que plaisir, l'occasion de lui reconnaître des
« qualités, et de lui rendre justice devant vous.
« Dites-lui, monsieur, que je n'oublierai pas le
« passé, cela est impossible; mais que j'aurai la
« délicatesse de ne jamais lui en parler, et que je
« suis prêt à la recevoir en qualité d'amie. »

Des larmes d'admiration et de reconnaissance ont inondé mes joues, et m'ont beaucoup soulagée. Je me suis fait habiller, et j'ai trouvé la force d'aller jusqu'à ma voiture. J'y ai fait monter avec moi l'avocat et Jeannette. Je sentais bien que la présence d'un étranger ôterait à la conversation cette intimité consolante, si nécessaire au malheur; mais je sentais aussi qu'elle nous sauverait, à M. d'Apremont et à moi, un embarras, et peut-être une explication cruelle qu'aurait pu amener le tête à tête.

Ma bonne Claire, il m'a reçue avec une bonté désespérante pour moi. Combien je me suis trouvée petite et humiliée auprès de lui! Avec quelle aménité touchante il s'est efforcé de dissiper les

impressions douloureuses dont il me voyait tourmentée! Cet homme est étonnant, admirable, et je n'ai pu l'aimer!

Je lui ai demandé, comme une grace, de permettre que je m'établisse près de lui, et que je ne le quittasse plus. Il a refusé; mais seulement par ménagement pour moi. Il croit que ma santé, déja très-affaiblie, acheverait de se perdre dans un lieu malsain, et où tous les objets portent à une pénible mélancolie. J'ai insisté; il a persisté dans son refus, et je crois, qu'en cette circonstance, nous avons fait tous deux notre devoir. J'ai obtenu la permission de passer avec lui les journées, et l'avocat, à qui seul j'ai dû l'accès de ces tristes lieux, s'est chargé de faire lever l'ordonnance qui met mon mari au secret, et qui maintenant n'a plus d'objet.

Je me suis retirée à la chute du jour. Je l'ai laissé assez tranquille. Je goûtais moi-même un certain calme, et j'en ai profité pour te détailler ce qui s'est passé pendant cette longue journée.

Quand j'ai eu cessé d'écrire, je me suis occupée des besoins de l'infortuné : on a tout avec de l'argent, dans ces maisons-là; mais il est beaucoup de petites choses auxquelles un homme ne pense pas, et qui contribuent à la conservation de la santé et aux douceurs de la vie. J'ai passé deux heures avec Jeannette, à chercher et à mettre en ordre ce qui peut être utile ou agréable à un

prisonnier, et je me suis endormie, bercée par l'espoir de voir enfin M. d'Apremont rendu à mes vœux.

A mon réveil, j'ai surpris la sérénité dans mon cœur, et le sourire sur mes lèvres. J'ai pris, avec goût, quelques alimens, et je me dispose à aller partager la solitude de mon mari.....

.....

.....

.....

.....

.....

Jour terrible! jour affreux! jamais il ne sortira de ma mémoire; jamais je n'en parlerai sans verser des larmes de sang. Déja une semaine s'est écoulée, et l'horrible spectacle, dont j'ai été témoin, me poursuit sans relâche. Adoucirai-je mes maux, en te dévoilant jusqu'aux moindres circonstances? Non, sans doute, et je ne peux résister au désir de verser dans ton sein mes dernières douleurs. Jeannette m'aime; elle m'aime bien tendrement; mais le genre d'éducation qu'elle a reçue ne lui permet pas toujours de m'entendre, et je n'ai plus que toi au monde à qui je puisse parler le langage qui m'est propre.

Cette journée, ainsi que je te l'ai dit, paraissait devoir être triste, mais paisible. J'allais sortir... Jeannette entre dans ma chambre. Elle ne sait pas dissimuler, et la décomposition de ses traits m'effraye. Je l'interroge, elle balbutie; je la presse,

elle se tait. Elle me prend les mains; elle les porte sur sa bouche et sur son cœur; elle semble me préparer, m'encourager à soutenir un nouveau coup. « Le monstre est à Paris! — Non, madame. « — Mon père et Jules sont morts! — Non, ma- « dame. — Qu'ai-je donc à redouter! Parle, parle, « cruelle femme. Ton silence me fait souffrir mille « morts. — Ce papier, qu'on crie dans les rues... » Je le lui arrache; je lis : *Décret impérial qui ordonne que tous les individus prévenus de conspiration contre l'État, seront traduits de suite devant une commission militaire, qui jugera sans désemparer.* M. d'Apremont est perdu, me suis-je écriée!

L'avocat entre au même instant. Il m'apprend que mon malheureux époux va être traduit devant un tribunal, équitable sans doute, mais à qui la marche, trop rapide, des affaires ne permet pas toujours d'en saisir tous les rapports, d'entendre et d'apprécier des développemens, qui, seuls, peuvent porter la lumière sur des incidens nombreux et compliqués.

Mes chevaux partent comme l'éclair. Nous arrivons à la prison; déja l'infortuné n'y était plus. Nous courons rue du Cherche-Midi; nous entrons; nous perçons la foule avec peine : *Étrange empressement de voir des misérables!* Qu'allaient faire là des gens qu'une curiosité barbare pouvait seule y pousser?

L'avocat me guide; nous parvenons dans l'enceinte où siégent les juges, et où on admet quel-

ques protégés. Malheureuse! Pourquoi suis-je entrée ici? Cette réflexion est venue trop tard. Je n'ai rien à reprocher à personne : on a voulu m'arrêter, je n'ai pas écouté.

Mon déplorable époux, le bon curé, le maire de notre commune étaient placés au banc des accusés. Ils étaient séparés et gardés par des gendarmes, qui semblaient leur envier ces communications intimes, qui peuvent adoucir l'horreur de pareils momens. Le capitaine rapporteur avait déja lu l'acte d'accusation. Le président interrogeait les prévenus.

Pas de jurés à cet effrayant tribunal; pas de contre-poids, qui balancent la prévention, ou l'ignorance de juges plus habiles à vaincre, qu'à discuter le fond d'un procès. Ceux-ci prononcent qu'on n'écrit pas à un ami des choses qui blessent son opinion; que mon mari, n'ayant pas déposé dans les bureaux de la police une lettre qui pouvait donner des indices sur les dispositions et les espérances des émigrés, il partage nécessairement les sentimens de celui qui l'a écrite. Ils décident aussi légèrement que la commune s'est armée en faveur de M. d'Apremont; que l'insurrection a été dirigée par le maire, et ils concluent que le maire était gagné. Ils ajoutent que le moment où les étrangers parcourent la France en la dévastant, où un prince français s'est montré dans une province méridionale, a dû paraître favorable

pour susciter des mouvemens partiels, qui bientôt auraient encouragé à une révolte générale.

J'ai éprouvé à la fois tous les genres de terreur, et l'auditoire paraissait improuver formellement et l'exposition de l'affaire et les conséquences tirées des détails. En effet, la France est rassasiée de gloire; elle est lasse du meurtre. Le sang français n'a-t-il pas assez rougi la terre? Faut-il qu'il coule encore sous la hache des bourreaux?

L'avocat a pris la parole. Il a combattu tous les chefs d'accusation avec une clarté, une chaleur, une élégance, auxquels il me paraissait impossible de répliquer victorieusement. Il était près de moi, et souvent entraînée par la force de ses moyens, je prenais sa main, je la pressais sur mon cœur; elle y portait une nouvelle vie, à mesure que son inappréciable talent y faisait rentrer l'espérance. Des femmes, qui sans doute n'ont pas chez elles de quoi exercer leur sensibilité, me regardaient avec attendrissement. Le curé et le maire étaient plongés dans un accablement profond. M. d'Apremont semblait attendre la mort, sans la désirer, ni la craindre.

En moins de deux heures les débats ont été terminés. On a fait sortir les accusés, et je me suis précipitée sur leurs pas. J'ai enlacé de mes bras mon malheureux époux, et la nature, longtemps comprimée, est rentrée dans ses droits. Il a mêlé ses larmes aux miennes; il s'est laissé al-

ler sur un banc; la pâleur couvrait son front; ses yeux étaient éteints; ses mains, que je m'efforçais de retenir, tombaient à chaque instant à côté de lui. Un gendarme, un tigre, m'a forcée à m'éloigner. Un jeune officier, de la plus aimable figure, dont les yeux exprimaient la plus touchante sensibilité, m'a rendue à mon époux. « N'ôtez « pas à madame, a-t-il dit, la triste satisfaction « d'embrasser son mari. Adoucissons, autant qu'il « est en nous, la rigueur de la loi. » On a voulu me reconduire à l'hôtel; je ne l'ai pas souffert. Je brûlais de connaître mon sort. Je serais morte chez moi d'anxiété et d'impatience.

On a fait rentrer les accusés; je les ai suivis encore. Il ne m'a pas été possible de reprendre ma place dans la salle. Je suis tombée sur un tabouret, qui était auprès de la porte. Là, couverte d'une sueur froide, mon visage caché dans mes mains, je retenais mon haleine; je tremblais de perdre un mot; je tremblais de ce que j'allais entendre. Le président m'a invitée à me retirer, et son ton était celui de la tendre humilité. « Non, « monsieur, non, permettez que je reste. Il m'est « impossible de faire un pas. »

J'ai entendu!... J'ai entendu!... Ah, Claire!... M. d'Apremont n'a répondu que quelques mots. Ils sont pour jamais gravés dans ma mémoire. « Hé bien! oui, tous mes vœux sont pour les « Bourbons. Au moment où vous briserez cette « tête, elle sera couronnée, malgré vous, d'une

« auréole de gloire. Vive le Roi, aux genoux du-
« quel vous serez peut-être bientôt trop heureux
« de vous jeter. »... Je me suis retrouvée dans mon appartement. Le bon curé me prodiguait ses soins. Je l'ai revu avec quelque joie, tant il est vrai que les sentimens les plus opposés trouvent à se placer à la fois dans le cœur humain. Le digne prêtre a été acquitté... Les deux autres!...

J'ai pris quelques cordiaux, et j'ai exigé formellement qu'on me conduisît à la prison. La nuit, qui commençait, était la dernière, où l'infortuné pouvait recevoir les consolations et les soins de sa meilleure, de son unique amie. Je l'ai trouvé triste sans faiblesse. Le passé n'existait déja plus pour lui; il paraissait vouloir s'élancer dans un monde nouveau. Ses yeux s'élevaient vers la voûte rembrunie, qui lui dérobait le ciel. Il les a baissés sur moi; il a répondu, avec tendresse, aux marques multipliées que je lui donnais de la mienne. Il a répété le pardon le plus solennel. Il m'a recommandée au bon curé, qui saisissait les intervalles que lui laissait notre douleur, pour nous faire entendre ce que la morale évangélique a de plus doux et de plus consolant. Cet oubli généreux et absolu du passé a réveillé mes remords. Il a tout fait pour me calmer, et des heures se sont écoulées au sein du plus sincère attendrissement.

Cette nuit douloureuse a cependant été trop courte. L'horloge de la prison nous avertissait

sans cesse qu'un quart d'heure de plus était rayé de son existence. Bientôt nous en sommes venus à compter ceux qui lui restaient encore : cette idée a jailli de nos deux cœurs à la fois. De longs et lugubres embrassemens, des sanglots étouffés ont exprimé long-temps les sensations déchirantes qui nous torturaient. Le bon curé nous regardait, nous bénissait, et priait sur nous.

Un faible rayon de jour a percé par une lucarne élevée, et a frappé nos yeux. « Ce jour est « donc le dernier, » a-t-il dit, avec un accent qui m'a jetée dans des angoisses mortelles. Sans doute on attendait que je fusse privée de sentiment, pour m'arracher de ce triste lieu, et moi-même j'attendais à chaque minute mon anéantissement total.

Celui-ci a été si entier, si absolu, que j'ai cessé de voir, d'entendre, de sentir pendant plus de la moitié de la journée. Quand mes yeux se sont rouverts, Jeannette était près de moi. Je voulais l'interroger ; ma langue se refusait à mes efforts, et cependant j'avais besoin d'une dernière, d'une bien triste consolation, de celle qu'on ne croit pas être possible, quand on n'a pas atteint le dernier terme de l'infortune, je voulais savoir si le malheureux avait cessé de souffrir. Jeannette m'a devinée : *c'en est fait.* Ces mots, faiblement articulés, m'ont suffi. J'ai refermé mes yeux, et, le croiras-tu? j'ai éprouvé une sorte de jouissance en pen-

sant que les hommes ne pouvaient plus rien sur lui.

Le bon curé a assisté à ses derniers momens, et il ne l'a pas quitté même après sa mort. Il l'a conduit à son dernier asile. Il a appelé sur lui les bénédictions célestes.

CHAPITRE XXVII.

Son père et Jules.

Que s'est-il passé? où suis-je? que vais-je devenir? Tout mon être est un chaos, où les sensations se confondent, et où elles exercent cependant un empire irrésistible. Claire, je crois avoir tenu une conduite, irréprochable, pendant les derniers jours de M. d'Apremont. Pas une pensée ne s'est tournée vers un autre que lui, j'en atteste l'honneur. Mais à présent que ces nœuds sont rompus; que je ne peux vouer à l'homme respectable qu'un souvenir d'estime et de reconnaissance, souvenir qui durera autant que moi; à présent, dis-je, ne m'est-il pas permis de revenir à des êtres qui ont sur moi des droits sacrés? Abandonnerai-je mon père et M. de Courcelles, pour aller pleurer au milieu des tombeaux? De quoi serviraient des larmes à des cendres inanimées, et me condamnerai-je à en verser de nouvelles sur des malheurs qu'il m'est possible de prévenir?

Ma tête, extrêmement affaiblie, ne peut arranger aucun plan; elle est moins capable encore d'en suivre l'exécution. Jeannette n'est pas plus à elle que moi. Constamment occupée de son mari, dont nous n'avons pas de nouvelles; placée, sans cesse, entre mes malheurs et ceux qu'elle redoute pour elle, comment conserve-t-elle assez de force pour me servir? Elle fait plus cependant: elle prévient mes besoins, mes désirs, et jamais il ne lui échappe un mot qui puisse me rappeler que ma volonté seule l'a séparée de son mari. Je ne saurais l'oublier, et l'incertitude, où nous sommes de la destinée actuelle de ce fidèle serviteur, est pour moi un fardeau de plus.

Pas de lettres de toi! Je me plains de cette privation, et je sens qu'elle est inévitable. Des partis ennemis ont déja pénétré jusqu'à Meaux. Ainsi, il n'est pas possible que tu suives ton premier projet. Tu dois être rétablie, et je ne te verrai pas! Notre correspondance, si triste, mais quelquefois si consolante, est arrêtée, peut-être pour long-temps. Cependant je continue à t'écrire, sans prévoir ce que deviendront mes lettres. J'en commence une; ma faiblesse m'oblige à poser la plume; je la reprends pour la quitter encore; je poursuis, je termine, je ferme mon paquet; je le dépose avec les autres. Tôt ou tard, ils te parviendront, je l'espère. Mais quoi qu'ils deviennent, je n'aurai pas perdu mon temps. En t'écri-

vant, je soulage, ou je satisfais mon cœur; je crois te parler, t'entendre me répondre, et quand on ne peut espérer un moment de bonheur réel, on s'applaudit de trouver des illusions, on s'efforce de s'y attacher.

Pas un moment de bonheur réel? ai-je dit... Non, non, il n'en est plus pour moi. L'honneur, la délicatesse, rejettent une femme que le crime a souillée, et si l'effervescence des passions aveuglait, égarait celui qui partage un amour éternel, ce serait à moi à me faire justice... Comment le mot amour a-t-il coulé de ma plume! comment ce sentiment se retrouve-t-il dans mon cœur! Malheureuse! le corps mutilé de ton époux est à peine refroidi, et tu...

Parlons d'autre chose. Une fortune immense me reste; j'en ennoblirai l'emploi. Le malheureux maire de notre village laisse une femme, jeune encore, et trois enfans en bas-âge; il a péri victime de son attachement pour nous. Je ne peux rendre le bonheur à sa triste famille; je la mettrai, du moins, dans une honnête aisance. Le bon curé participera à des largesses expiatoires. Jeannette et son mari ne serviront plus, du moment où leurs soins cesseront de m'être absolument nécessaires. Je leur assurerai un sort indépendant.

Depuis que j'ai écrit le précédent paragraphe, j'ai pensé que je ne pouvais m'occuper trop promptement des dispositions qui y sont énoncées: sais-je si ma jeunesse triomphera des assauts multi-

pliés que m'a livrés l'infortune? Paris est menacé: puis-je prévoir ce qui arrivera, si nos troupes sont forcées de céder au nombre? N'a-t-on pas tout à craindre d'un vainqueur irrité? Les souverains n'ont-ils pas à venger leurs capitales envahies, insultées, pillées, incendiées? Où s'arrêteront ici la dévastation et le carnage?

D'après ces réflexions, j'ai fait venir mon notaire, et j'ai signé les actes qui assurent à chacun des marques de ma reconnaissance. Quels que soient les événemens de la guerre, la terre restera, et on ne pille pas les dépôts publics, qui n'offrent à la cupidité que des papiers sans valeur. Ainsi, ceux qui survivront aux fléaux qui nous menacent pourront jouir d'une existence heureuse.

Enfin voici une lueur de soulagement et de consolation. Jérôme se fait entendre tout à coup dans les cours de l'hôtel; il franchit l'escalier en chantant; il entre dans ma chambre. Je désespérais presque de le revoir; je l'ai embrassé avec transport. Il m'apprend qu'il les a vus, que leur santé n'a pas souffert. Où les a-t-il rencontrés? dans quel état les a-t-il laissés? Voilà les questions que j'allais lui faire... Sa femme est accourue; elle lui a apporté son fils. Ce moment appartenait à la nature; je me suis bien gardée d'en troubler la douceur. Il les a vus! Leur santé n'a pas souffert, répétais-je à voix base, pendant que

l'intéressante famille se livrait à ses transports... Il les a vus! Leur santé n'a pas souffert!

Jérôme, rendu à son attachement pour moi, est entré dans des détails, qui excitaient, alternativement, en moi toutes les sensations. A la terreur, à la pitié, succédait un rire, machinal sans doute; mais qui reposait ma tête et mon cœur. C'est pour prolonger cet état apathique, dont tout le prix est dans l'absence de la douleur, que je vais te transcrire le récit du bon Jérôme. Je conserverai ses expressions autant que je le pourrai.

Je ne te dirai rien des dangers auxquels cet excellent homme a été exposé: c'est à moi qu'il appartient de m'en souvenir. Ces détails seraient froids pour ceux qui ne le connaissent point, ou qu'il n'a pas obligés. A travers des obstacles, sans cesse renaissans, et presque insurmontables, il a pénétré jusqu'à Limoges. Là, il se disposait à renouveler les questions indirectes, qu'il avait multipliées dans tous les lieux où il espérait obtenir quelques renseignemens; là, assis modestement dans une cuisine d'auberge, il parlait de choses indifférentes, et un verre de vin, offert à propos, forçait l'attention, et obligeait à lui répondre. Un postillon paraît, se fait servir, et, en prenant un repas frugal, il raconte qu'il vient de faire une course, et qu'il a rencontré deux prisonniers sous l'escorte d'une escouade de gendarmerie. Jérôme

parle de l'ennui de vivre seul en voyage; il demande une bouteille du meilleur vin, et il propose au postillon de mettre leur dîner en commun. La proposition est acceptée; la conversation s'engage. Jérôme la ramène sur les prisonniers, et verse au postillon. Le vin rend causeur, et celui qui ne coûte rien donne de la complaisance. Le postillon répond à tout, et Jérôme commence à croire que les deux prisonniers sont ceux qu'il cherche depuis si long-temps. Son joyeux convive ne s'arrête plus. Fier d'appartenir à un sous-officier, il prouve très-longuement que le commandant de l'escouade est son cousin-germain. « Eh! « comment ne dîne-t-il pas avec vous? — Oh! « dame, il est vaniteux, et il a cru me faire beau- « coup d'honneur en payant chopine à la dernière « poste. — Il faut prouver à ce monsieur-là qu'on « doit accueillir ses parens, sous quelque habit « qu'on les trouve. Monsieur l'hôte, une chambre « et un bon repas. — Ma foi, je n'ai pas le sou.— « J'ai de l'argent, moi, et mon unique objet n'est « pas de donner une leçon à votre cousin : j'ai fait « la campagne de Talaveyra... — Et lui aussi. — « Bon. Nous parlerons guerre ; rien ne m'amuse « davantage, et quand je peux me procurer ce « plaisir-là, je ne regrette point un ou deux écus. « Ah! çà, j'ai une grace à vous demander.—Qu'est- « ce que c'est, mon brave homme? — Vous invi- « terez, en votre nom, monsieur le maréchal des

« logis; vous ferez les honneurs du dîner. Je veux « qu'il vous en ait l'obligation toute entière. »

Le postillon a trouvé très-commode de paraître généreux sans rien dépenser. Il est allé chercher le parent, qui s'est fait un peu prier; mais qui, à l'aspect d'une table bien servie, s'est attendri en faveur du cousin. Il a nommé avec complaisance leurs ancêtres communs, en observant, toutefois, que personne de la famille n'a poussé sa fortune aussi loin que lui.

Jérôme glissait un mot de temps en temps; il hasardait une question; il revenait promptement à l'affaire de Talaveyra. Il a acquis la certitude absolue que mon père et M. de Courcelles étaient dans les prisons de Limoges, et qu'on les conduisait à Paris. C'était beaucoup que de savoir cela; mais il fallait les approcher, leur parler, et pour amener ce moment intéressant, il était essentiel d'écarter toute espèce de soupçon, et de gagner l'affection du maréchal des logis. En revenant à cette bataille de Talaveyra, Jérôme a parlé, avec les plus grands éloges, de je ne sais quel régiment de Cuirassiers, qui s'est réellement distingué à cette journée. Par un heureux hasard, ce régiment est celui d'où sort le maréchal des logis. Des louanges que rien n'avait provoquées l'ont flatté sensiblement; la confiance et la cordialité se sont établies aussitôt.

Jérôme était déja très-avancé; mais il lui res-

tait bien plus à faire. Il a aussitôt imaginé une histoire assez vraisemblable, et qui pouvait le conduire à son but. Il s'est dit jardinier à Paris. Il a déclaré avoir quelques épargnes, qu'il voulait mettre à l'abri des chances de la guerre, et qu'il allait confier à son père, tisserand à Tarbes. Il a ajouté que l'armée anglaise étant entrée à Bordeaux, le retour de Tarbes à Paris pourrait n'être pas sûr plus tard, et que, toutes réflexions faites, il retournerait auprès de sa femme et de ses enfans, s'il pouvait se procurer une escorte.

L'avantage de voyager avec un homme, qui avouait avoir de l'argent, et qui paraissait disposé à la reconnaissance; peut-être un désir naturel d'obliger, et les éloges continuels que donnait le postillon à son nouvel ami, ont déterminé le maréchal des logis. Il a proposé à Jérôme de faire route avec lui. Jérôme a marqué combien il était sensible à la proposition, en faisant couler le vin à flots.

Une interpellation inattendue a failli tout renverser. Le maréchal-des-logis a dit à Jérôme que sans doute il avait un passe-port. Personne de nous n'avait pensé à cette pièce importante, surtout dans les circonstances actuelles. Jérôme a balbutié; il s'est appuyé sur son ignorance de toute espèce de formalité. Il a fait remarquer que s'il avait quelque chose à craindre, il ne s'empresserait pas de se lier avec des officiers de gendarmerie. Le maréchal des logis paraissait incertain

du parti qu'il prendrait; le postillon se prononçait pour Jérôme. Il soutenait que les honnêtes gens n'ont pas besoin de passe-port, et que les fripons s'en procurent, pour échapper aux recherches dirigées contre eux. Cette manière de juger ne paraissait pas convaincante au maréchal des logis; il appuyait avec force sur son attachement à ses devoirs. Jérôme proteste qu'il n'aura pas de contestations avec un homme qui a été comme lui à la bataille de Talaveyra, et qu'il consent à sacrifier une partie de son avoir pour conserver le reste. Il met, dans la main du scrupuleux officier, un rouleau de cinquante louis; il en donne dix au postillon. Dès-lors, plus de difficultés, plus de craintes: tout le monde est intéressé à garder le secret.

Le postillon écrit le nom d'un vieux journalier, qui demeure à une lieue de Limoges, et qui a des enfans de l'âge de Jérôme. Le maréchal des logis prend le fidèle serviteur et le conduit à la mairie. Là, il déclare que déja fatigué de la route, et ayant encore une longue carrière à parcourir, il a pris au village voisin un homme pour le servir, et il demande un passe-port pour lui. On ne refuse pas un passe-port demandé par un sous-officier de gendarmerie, en qui on a assez de confiance pour le charger de conduire des prisonniers d'État. On expédie, on signe, le cachet de la municipalité est apposé; Jérôme est au comble de ses vœux.

Il était essentiel qu'il parût ne pas connaître les prisonniers; il l'était plus encore de se mettre en mesure de favoriser leur évasion. Jérôme a employé le reste de la journée à trouver un cheval, grand, fort, d'une prodigieuse vitesse, et dont l'extérieur très-commun excitât plutôt le rire que l'envie. Il lui fallait un prétexte pour se monter, et il a eu le rare courage de se faire une plaie à une jambe. Le maréchal des logis n'a pas été fâché du prétendu accident qui mettait son domestique dans la nécessité de lui faire honneur, et il l'a un peu raillé d'avoir payé cinq louis une rosse qui paraissait valoir vingt écus. Ce pauvre cheval, si méprisé, a coûté huit cents francs, et ce que j'ai de plus cher au monde lui doit son salut.

Le lendemain, à la pointe du jour, on s'est mis en route. Mon père et Jules étaient dans une voiture assez commode. Ils regardaient Jérôme avec attention. Ils cherchaient à reconnaître des traits qu'ils avaient oubliés. Bientôt un léger signe d'intelligence a fait connaître au digne serviteur que les deux êtres chéris savaient qu'ils étaient toujours présens à ma mémoire. Le maréchal des logis voulait pousser ce jour-là jusqu'à Morterolles. Il n'était pas possible que les mêmes chevaux fissent douze lieues sans se rafraîchir plusieurs fois, et c'est à ces haltes que Jérôme se proposait d'agir. En attendant le moment favorable, il chan-

tait, il causait, il riait avec les gens de l'escorte. Il paraissait ne pas s'occuper des prisonniers.

On s'est arrêté dans un assez fort village, à quatre lieues de Limoges. Jérôme, toujours empressé de plaire à messieurs les gendarmes, a rassemblé ce qu'il y avait de mieux dans cinq à six cabarets, et a fait préparer un bon et copieux déjeuner. Il a poussé la complaisance jusqu'à prendre soin des chevaux, pendant que le feu de tous les fourneaux pétillait sous les casserolles. Mais il ôtait le fourrage des rateliers; il le rejetait dans le grenier à foin, qui est précisément au-dessus de l'écurie, et il doublait la ration de son cheval. Il allait et venait; il avait l'œil à tout. Monsieur le maréchal des logis était enchanté de son domestique.

On a servi. Les prisonniers et les gendarmes se sont réunis autour d'une grande table, et après avoir satisfait la première faim, on a commencé à parler. Cinq à six hommes du même métier, rassemblés pour une même opération, reviennent nécessairement, par intervalles, à l'affaire du moment, et les questions naissent naturellement du fond du sujet. Mon père et M. de Courcelles aidaient à les amener. Ils étaient convaincus que Jérôme était chargé d'une mission importante. Ils ignoraient quel en était l'objet, et combien de temps le brave homme resterait avec eux. Mais ils prévoyaient qu'il était utile de l'instruire

de détails dont la connaissance pouvait le diriger dans son entreprise, quelle qu'elle fût. C'est alors que Jérôme a appris que mon père et Jules ont été arrêtés le 15 de février... Le 15 de février, Claire! c'est le jour même, où, pour leur conserver la liberté et la vie, je me suis abandonnée à l'infâme! Il avait tout disposé d'avance, et en se livrant à ses affreux transports, il avait la conviction intime que ses ordres étaient exécutés partout, et il jouissait du plaisir cruel de frapper toutes ses victimes à la fois. Et cet être odieux prospère! Et les larmes, les vœux de l'innocence ne sont point exaucés! Il n'y a pas de Providence... Que dis-je! elle existe, et sans doute sa vengeance, si long-temps différée, ne sera que plus terrible.

Au moment où les suppôts de la police sont entrés au château, où ils ont découvert dans le jardin cette prétendue correspondance, où ils ont saisi mon père et Jules, ma pauvre mère est tombée dans une crise violente. On n'a pas daigné s'occuper d'elle; on a privé son époux et son fils adoptif de la consolation de la voir revenue à la vie; on l'a abandonnée aux soins de ses domestiques; on a enlevé les deux infortunés. Quel tigre! Quel tissu d'abominations! Mon sang bout dans mes veines; ma bouche est desséchée; je suis altérée de vengeance. Si le monstre était devant moi, je lui plongerais un couteau dans le cœur.

Le maréchal des logis n'est pas un être inhumain. Il avait des procédés pour les intéressans captifs; mais il les surveillait de très-près. Il les consolait, il les encourageait; il cherchait à les rendre à l'espérance; mais il convenait de la difficulté de percer jusqu'à Paris. Il laissait entrevoir qu'il faudrait peut-être s'arrêter à Châteauroux, et que là... Il a fait résonner à l'oreille de Jérôme le mot *commission militaire*, mot terrible, que je ne peux plus entendre sans tressaillir.

Jérôme a senti qu'il n'avait pas un instant à perdre; qu'il fallait tirer les deux proscrits des mains de la gendarmerie; les servir ensuite autant qu'il le pourrait, et, si les circonstances l'exigeaient, les abandonner enfin à la fortune, qui se lasse quelquefois de persécuter. En conséquence, et sans affectation, il a prolongé le déjeuner, en provoquant sans cesse la sensualité des gardes. Pendant qu'ils sablaient le vin chaud, il est sorti pour faire donner l'avoine aux chevaux. A peine le garçon d'écurie avait-il vidé le boisseau dans la mangeoire, que l'avoine était reportée dans le coffre. Le cheval, sur qui reposait un grand dessein, était seul dans l'abondance de toutes choses.

On repart; on marche au pas; on arrive à Bois-Mandé. Le dîner se prépare; la manœuvre de l'écurie se renouvelle. On met la table; on y reste long-temps : il n'y a que deux lieues de Bois-Mandé à Morterolles. Mais déja les chevaux en ont fait dix, sans manger et sans boire; ils ont

déja marché pendant dix jours. Jérôme est certain qu'ils n'iront pas jusqu'à Morterolles.

On se remet en route à la chute du jour. Deux excellens repas ont égayé messieurs les gendarmes. On rit, on chante, et Jérôme en donne l'exemple. On le proclame un bon vivant. Bientôt un des chevaux de la voiture s'arrête; on le frappe, il se couche. Deux gendarmes descendent pour le relever; leurs chevaux se couchent à leur tour. La gaieté disparaît; l'embarras lui succède. Quel parti prendra-t-on?... Il reste à peine une lieue et demie à faire, et on peut mettre les détenus à pied. Mais tous les chevaux se couchent successivement; ils appartiennent aux gendarmes. Les exposera-t-on à être volés, ou à périr faute de secours? Le maréchal des logis parle; mais l'intérêt personnel commande; personne ne veut s'éloigner. Un bûcheron sort d'une forêt qui borde le chemin. On apprend qu'un maréchal demeure à un quart de lieue de là. Un gendarme propose de monter le cheval de Jérôme, et de prendre le bûcheron en croupe, pour lui servir de guide. Jérôme fait observer, au maréchal des logis, que ce cheval est le seul qui soit debout; qu'il a fait dix lieues, et qu'il est important de le ménager pour quelque besoin plus urgent. Il ramène la troupe à son avis. Deux gendarmes partent à pied; le bûcheron les conduit. Jérôme a acheté sa bourrée. Il y met le feu; on se forme

en cercle, et on attend, en se chauffant, le retour des deux camarades.

Le maréchal paraît. Il prononce que la fatigue a échauffé les chevaux; il les saigne et les affaiblit davantage. Ils résistent aux caresses, aux menaces, aux coups. Le maréchal conseille de les laisser reposer quelques heures, et il proteste qu'ils se lèveront. Jérôme appuie, et fixe les irrésolutions. Il ne s'agit plus que de s'arranger pour se garantir du froid. On envoie le bûcheron couper du bois dans la forêt. On alimente le feu qui commence à s'éteindre. Le maréchal des logis monte dans la voiture avec les prisonniers. Son brigadier appose des cadenas aux deux portières, et serre les clés dans sa poche. On dételle, on desselle les chevaux, pour les mettre plus à l'aise; chacun s'enveloppe dans son manteau, et se couche auprès du feu.

Jérôme n'a rien prévu des événemens de la journée; mais il est prêt à tout. Il tire de sa valise d'excellente eau-de-vie de Cognac; la bouteille circule à la ronde. L'intempérance, à laquelle on s'est abandonné pendant le jour, la lassitude, et le cognac enfin appesantissent les paupières. Bientôt un sommeil profond règne partout. Jérôme écoute; il attend; il ne veut rien donner au hasard : ce moment est décisif.

Il s'approche de la voiture; il écoute encore. Le silence le plus absolu lui donne lieu de croire

que le maréchal des logis a cédé aussi au besoin du repos. Il quitte son habit; il met sa chemise en pièces; il enveloppe les fers et les sabots de son cheval; il le conduit sans bruit dans les brancards de la voiture. Il retourne à la portière; il revient au feu; il prête une oreille attentive; il n'entend pas le moindre mouvement. Il place une pièce du harnois; il s'arrête. Il en place une seconde, une troisième. Son cœur bat avec violence; il se dilate, quand il pense que dans cinq minutes, les êtres chéris seront libres. Il se resserre à la seule idée qu'un homme peut s'éveiller, le surprendre; que ses maîtres seraient perdus sans ressources, et lui peut-être avec eux.

Il s'assure, autant que le lui permet l'obscurité, que rien ne manque au harnais; que tout est à sa place et bien fixé. Il ôte les linges qu'il a mis aux pieds de son cheval; il s'élance sur le siége; il enlève la voiture au galop. Il entend des cris derrière lui; il entend le maréchal des logis, frappant du poing à droite et à gauche; il fouette plus fort, et son cheval, qu'il n'a contenu qu'avec peine pendant la journée, répond à son impatience. Bientôt il n'entend plus que les vociférations impuissantes du maréchal des logis.

Un chemin de traverse se présente à sa gauche. Jérôme a parcouru ces cantons à pied, et, en évitant les lieux trop habités, il est sûr que ce chemin lui fera tourner Morterolles. Il s'y jette, ventre à terre, au risque de tout briser. Il entre

dans un bois de quelques arpens; il se reconnaît; il arrête. Il s'arme d'un caillou; il fait sauter les cadenas des portières.

« Vous êtes seul contre trois, dit-il, au maré-« chal des logis, ainsi la résistance est inutile. On « ne vous fera pas de mal; mais soyez docile. « Descendez. » Jules élève la voix et d'un ton à faire sentir au sous-officier qu'il faut qu'il ploie. Cet homme s'est bien gardé de prendre, dans ses poches, des armes, dont les prisonniers auraient pu s'emparer. Confiant en ceux qui devaient entourer la voiture, il a laissé ses pistolets dans ses fontes, et un sabre est inutile, quand on est serré de manière à ne pouvoir le tirer. Il descend, confus, humilié; Jérôme le désarme, et la pointe sur le cœur, il l'oblige à passer ses mains derrière le dos. Jules les attache fortement avec son mouchoir; celui de M. de Méran les lie fortement à un arbre, de façon à interdire toute espèce de mouvement. Les deux infortunés respirent; ils se jettent dans les bras de leur libérateur.

Tout à coup, on entend un cheval, qui arrive à toute bride. On se croit poursuivi; on tremble de retomber dans les fers. Jules prend le sabre des mains de Jérôme; il jure de périr plutôt que de se rendre. Bientôt on distingue un bruit égal et mesuré; on en tire cette conséquence qu'un seul homme va paraître. C'est peut-être un voyageur, peu disposé à se mêler des affaires d'autrui.

Quoi qu'il soit, au reste, il ne peut être redoutable.

Le cavalier arrive et s'arrête; Jules lui ordonne de passer. « C'est vous, M. de Courcelles! c'est « vous, monsieur le comte! » s'écrier et sauter de son cheval sont l'affaire d'une seconde. Plus de doutes, plus de craintes; on s'est reconnu, on est enchanté de se revoir. Ce cavalier est encore un modèle de dévouement et d'activité. C'est Firmin, que ma mère a fait partir avec ordre de suivre les proscrits, de leur aider, si les circonstances le permettent, et de lui écrire chaque jour où ils sont, et ce qu'il est permis d'espérer.

Un cri unanime s'élève : « Comment avez-vous « laissé madame de Méran? — Pas mal, messieurs; « assez bien à l'égard de la santé; mais horriblement inquiète de votre avenir, ainsi que vous « pouvez le penser. » On n'avait pas de temps à perdre, on le sentait, et cependant on voulait savoir comment Firmin avait eu connaissance de la route que les voyageurs venaient de prendre, et qu'il pouvait très-bien ne pas connaître. Il a eu le bon esprit d'être court. Il a constamment suivi la voiture à une demi-lieue de distance. Il avoue n'avoir eu ni l'audace ni l'adresse de former un plan d'évasion; mais il était préparé à toute espèce d'événemens. Quand les chevaux ont été forcés de s'arrêter, il s'est glissé dans la forêt; il y a attaché son cheval, et il s'est avancé à la lueur du feu. La lumière portait alors sur le

visage de Jérôme; il l'a reconnu, assis au milieu des gendarmes et buvant avec eux. Son aspect lui a paru d'un heureux présage; mais dans l'ignorance absolue où il était de ses desseins, il s'est bien gardé de paraître; il s'est borné au rôle d'observateur. Au moment où il lui a vu mettre son cheval dans les brancards, il a pénétré ses vues, et il s'est hâté de prendre le devant, en suivant la lisière intérieure du bois. La voiture a passé, et il a marché, cent toises en arrière, armé jusqu'aux dents, et décidé à faire sauter la cervelle au premier gendarme qui se montrerait. « Et « si de Velzac ici, on t'eût demandé tes passe-« ports? — J'en ai un bien en règle, monsieur le « comte, que je me suis fait moi-même, et que « j'ai scellé du cachet de la municipalité, en bu-« vant bouteille avec l'adjoint du maire. »

Ce récit terminé, on a raisonné sur le parti qu'il fallait prendre. Jérôme connaissait les routes, et répondait de tout. Firmin priait ses maîtres d'observer qu'il faudrait s'arrêter quelque part; que les princes légitimes ont des partisans partout; mais que personne n'osait se prononcer à soixante lieues des armées alliées; que sans doute, à la pointe du jour, trente brigades de gendarmerie battraient le pays, fouilleraient partout, et que très-probablement les fugitifs seraient repris. Il ajoutait que, dans sa première jeunesse, il avait été jockei chez M. de Perceville, ancien lieutenant-général et cordon rouge; que ce seigneur,

très-attaché à la cause des Bourbons, s'est retiré depuis quinze ans dans un château, situé à deux lieues d'Argenton, et que c'est chez lui qu'il faut chercher un asile. Jules a déclaré nettement qu'il voulait aller à Paris. « Madame d'Apremont est « en proie à tous les genres de douleurs; je serais « un lâche, si je l'abandonnais. Hé, à qui appar- « tient-il d'essuyer ses larmes, si ce n'est à son « père et à moi. »

Être adorable, être adoré! Il est donc vrai que l'amour est encore tout pour toi, et que tu n'aurais pas balancé à lui sacrifier ta vie!

M. de Méran lui a fait sentir aisément les dangers de ce dessein, et l'inutilité de son exécution. « Ma fille nous a écrit que M. d'Apremont a un « excellent avocat; qu'elle multiplie les démar- « ches, les sollicitations : que pouvez-vous faire « de plus? — La consoler, ou pleurer avec elle. « — Hé, qui la consolera, jeune homme, si vous « périssez vous-même? » Ce raisonnement a entraîné Jules. On arrête qu'on se rendra chez M. de Perceville, et qu'on lui demandera l'hospitalité et le secret. Hélas! ils s'occupaient du salut de M. d'Apremont, et déja c'était fait de lui.

On met le cheval de Firmin en bricolier à la voiture. Celui de Jérôme, déchargé de la moitié du fardeau, repart comme un trait. Il y avait huit lieues à faire; on les parcourt en trois heures. Le jour allait paraître, et il fallait dérober à tous les yeux les traces des fugitifs. Mon père et le bien-

aimé descendent à peu de distance du château. Jérôme, bien instruit de la position, se remet en route, tourne Argenton, gagne la grande route de Châteauroux, verse la voiture dans un fossé, dételle les chevaux, les abandonne dans un champ de blé, et revient à Perceville.

Firmin a caché ses maîtres et leurs minces valises dans un petit vignoble. Il se présente à la grille du château : il était alors sept heures du matin. M. de Perceville n'était pas levé encore, et il fallait éviter de marquer un empressement, qui aurait pu donner des soupçons aux domestiques. Firmin demande au concierge des nouvelles de ses anciens camarades. Il n'en est qu'un, que ses longs services ont porté à l'emploi de valet de chambre. Il est difficile de parler à un valet de chambre, qui attend le lever de son maître. Mais le concierge est un bonhomme, étranger par sa place à toute espèce d'étiquette. Il fait asseoir Firmin, et va chercher Baptiste. Baptiste se souvient parfaitement de l'espiègle, qui faisait quelquefois rire monsieur, et qui ne manquait pas de faire danser les filles le dimanche. Il dit au concierge de le faire passer à l'office, où il ira le trouver dès qu'il sera libre.

Firmin déjeune, en attendant Baptiste, et recommence quand Baptiste est arrivé. Il sentait que ses maîtres étaient exposés au froid, et souffraient du besoin. Il sentait aussi qu'il pouvait tout perdre, en précipitant les choses. Il raconte

à Baptiste une partie de ses aventures, et il a la patience d'écouter le récit verbeux du bonhomme. Il témoigne enfin le désir de présenter son hommage à son ancien maître. Baptiste lui répond qu'il se promène ordinairement en famille une heure avant le déjeuner, et qu'il saisira ce moment pour le présenter. Il faut se résigner et attendre.

M. de Perceville paraît enfin dans son parc. Il donne le bras à madame; ils sont précédés de leurs enfans, une demoiselle de seize à dix-sept ans, et un fils, qui en a douze. Baptiste présente humblement son ancien camarade; M. de Perceville adresse, avec bienveillance, quelques mots à Firmin, et passe. Firmin, désolé, court après lui; Baptiste le retient par sa redingotte; Firmin lui échappe, et il demande tout simplement un entretien particulier à monsieur et à madame. On s'éloigne des enfans, on change d'allée; Firmin s'explique. Le nom de M. de Méran entraîne avec lui l'estime et la considération. M. de Perceville n'a rien à lui refuser; il ne trouve même aucun mérite à le recevoir chez lui : le gouvernement a tellement tendu les ressorts de sa machine, que tout est prêt à rompre, et à entraîner le souverain dans la chute universelle. Cependant il faut se défier encore des dépositaires de l'autorité, fidèles, par intérêt, à un parti auquel ils doivent ce qu'ils sont.

Sous quel prétexte introduira-t-on au château M. de Méran et son ami? Quel rôle y joueront-ils? M. de Perceville et Firmin réfléchissent et se regardent. « Un chef d'escadre, dit madame de Per-« ceville, doit savoir encore assez de mathéma-« tiques pour donner les premiers élémens de « cette science à un enfant. M. de Courcelles, re-« prend Firmin, est un musicien consommé. » De ce moment il n'existe plus d'obstacles; tout est arrangé, tout est convenu.

M. de Perceville remarque que la terre est humide, et il invite sa famille à rétrograder. On rentre au château, et madame ordonne qu'on mette les chevaux à la calèche. « Mes enfans, dit « M. de Perceville, je vous ai ménagé une surprise « agréable. J'ai mandé de Limoges un professeur « de mathématiques, et un maître de piano. Je ne « réfléchissais pas qu'ils peuvent être ici dans une « heure, s'ils ont pris la diligence. Vous ne mon-« terez pas en voiture avec nous, parce que si « nous les rencontrons, nous les prendrons dans « la calèche. Je vous invite à leur marquer la bien-« veillance et les égards que vous devez à ceux qui « veulent bien vous donner des connaissances « utiles ou agréables. Baptiste, ce Firmin me « priait dans le parc de le placer chez quelque « ami en qualité de cocher. Il était déja bon pos-« tillon, quand il m'a quitté; il annonçait des dis-« positions. Cependant je veux connaître ce qu'il

« sait faire, et si je suis content de lui, je m'oc-
« cuperai de son sort. Dites à la Brie qu'il ne mon-
« tera pas sur le siége aujourd'hui. »

Firmin n'a jamais été cocher; mais il n'est pas difficile de mener à la campagne, où on rencontre à peine une voiture par heure. La calèche part; on arrive sous le vignoble, dépositaire de la vie de trois personnes. Firmin descend et va avertir ses maîtres que tout est arrangé. Mon pauvre père mourait de froid. Jules et Firmin le soulèvent sous les bras, et lui aident à marcher. M. de Perceville court au-devant de lui. Les premiers complimens sont courts: les malheureux ne sont pas parleurs, et l'homme bienfaisant s'exprime par ses actions. On place les intéressans proscrits, et en retournant au château, on les instruit de ce qu'ils doivent faire et dire.

Le premier soin de M. de Perceville est de les faire changer d'habits, avant que les domestiques puissent remarquer comment ils sont vêtus. Il leur fait prendre une redingote et un pantalon de coton blanc. Ce genre d'habit ne se reconnaît pas : il est d'un usage général, et il est de mise à neuf heures du matin. On charge une table de papiers, de crayons et d'instrumens de mathématiques; on ouvre le piano et une partition : il était temps. On voit arriver quatre gendarmes à la grille principale. M. de Méran et Jules ne les connaissent point. Il est clair qu'on a remplacé ceux qui les escortaient, et dont les chevaux

étaient hors de service : voilà un avantage. Ceux-ci n'ont pour connaître les proscrits que la ressource de signalemens, toujours fautifs, et dont, par cette raison, l'application est difficile. M. de Perceville court au-devant des gendarmes, pour prévenir des questions, auxquelles les domestiques pourraient répondre de manière à compromettre les hôtes, qui viennent d'arriver. Le chef de l'escouade communique un ordre, et M. de Perceville lui sert de guide. Firmin saute par une fenêtre, jette la livrée dans une touffe de lilas, et s'arme d'une bêche; Jérôme se réfugie dans une étable; il s'y cache à tous les yeux, même à ceux des gens de la maison. M. de Méran prépare une première leçon; Jules prélude sur le piano. Les gendarmes entrent, et les accords de Jules fixent leur attention. Il a la complaisance de leur toucher une sonnate, et il conserve un sang-froid imperturbable. Mon père se sert alternativement de la règle et du compas; madame de Perceville brode; sa fille est appuyée sur le dossier de la chaise de Jules, et elle jouit; son frère joue au volant.

Ce tableau, tout naturel, éloigne les soupçons. Les gendarmes sortent de la salle; ils visitent tout le château; ils passent dans le parc; ils entrent dans le potager; Firmin travaille, et ne daigne pas lever la tête. Il restait à voir la ferme et les bâtimens qui en dépendent, lorsqu'un second détachement paraît. L'infatigable M. de Perceville aborde cette nouvelle escouade; personne ne peut

parler qu'à lui : la curiosité des domestiques est encore en défaut. Les deux chefs sont en présence, et celui qui arrive dit que les fugitifs ont dépassé Argenton ; qu'on a trouvé leur voiture et leurs chevaux sur le chemin de Châteauroux; que c'est de ce côté-là qu'il faut les chercher, et qu'il est essentiel de se réunir. En un clin d'œil, la troupe est à cheval; les commandans font beaucoup d'excuses à M. de Perceville; ils s'éloignent; le calme renaît; l'espoir brille dans tous les yeux; on déjeune : on en avait besoin.

Quand les domestiques ont eu fini leur service, que les enfans ont été reprendre leurs jeux accoutumés, on s'est demandé ce qu'on ferait de Jérôme et de Firmin. M. de Perceville n'avait pas de motif pour augmenter le nombre de ses gens, et ceux dont on s'occupait pouvaient être très-utiles encore à leurs véritables maîtres. On décide, après une courte discussion, que Firmin se logera dans une auberge à Argenton; qu'il y produira son passe-port et un certificat de service très en règle, qu'on lui fabrique à l'instant, et qu'on signe d'un nom en l'air; qu'il paraîtra chercher une nouvelle condition, et qu'il attendra les ordres de mon père et de Jules. On arrête que Jérôme tâchera de rentrer à Paris, et qu'il me remettra des lettres de M. de Méran et de son ami. Ils m'écrivent, ils écrivent à ma pauvre mère, pour la rassurer sur leur sort. M. de Perceville

fait venir Baptiste. « Je suis, lui dit-il, très-con-« tent de Firmin, comme cocher. Il est inutile « qu'il se fatigue là-bas, pour me prouver qu'il « entend le jardinage. Qu'il reprenne son habit « et qu'il entre. » Firmin paraît et reçoit ses instructions. Il cherche, il trouve Jérôme; il lui remet le paquet qui m'est destiné; il prend congé de son ami Baptiste et part. Jérôme saute par-dessus les murs du parc; il retrouve les détours qui ont assuré sa marche; il évite les avant-postes des alliés; il traverse ceux des Français, à l'aide du passe-port que l'officieux maréchal des logis lui a fait obtenir; il ne perd pas une heure; à à pied, à cheval, en voiture, selon les circonstances, il arrive sous les murs de Paris, et son cœur palpite de joie; il entre à l'hôtel; il retrouve sa femme et son fils; il me revoit; son bonheur est complet.

J'ai différé, pour ne pas interrompre son récit, à te parler des deux lettres, dont une est maintenant mon unique consolation. Je les ai; elles sont là; elles ne me quittent plus. Celle de mon père est tendre. Il s'accuse de mes malheurs; il me demande pardon; il espère que mon mari échappera à la proscription. M. de Méran ne m'aurait pas écrit ainsi, il y a deux mois. Isolé, maintenant, dépouillé d'un vain éclat, il est forcé de descendre dans son cœur, d'y chercher un appui, de s'abandonner exclusivement à ses affections.

Oui, Claire, le malheur est bon à quelque chose: il m'a rendu mon père.

Il me demande pardon! Jamais je n'ai eu, contre lui, le plus léger ressentiment. Il a tout sacrifié à l'orgueil, comme j'étais disposée à tout faire pour l'amour. Nos passions étaient différentes, voilà tout. Nous leur avons cédé, chacun de notre côté. La nature et son autorité étaient du sien; je devais être sa victime. Je l'ai été; qu'il soit heureux!

Il ne me dit pas un mot du monstre. L'homme adoré ne me parle que de lui : il veut me rétablir dans ma propre estime. Un faible enfant qu'on assassine, n'est pas, dit-il, complice de son meurtrier; il meurt pur et innocent. Toute sa lettre est du style le plus touchant, le plus animé. C'est un cœur souffrant, déchiré, qui en a dicté les moindres expressions. Le mot *amour* ne s'y trouve pas, Claire; mais je le devine à chaque ligne; je crois le lire sur le blanc du papier; il y serait sans doute, si Jules était instruit de la terrible catastrophe... Quand Jérôme est parti, M. d'Apremont vivait.

Non, je ne suis pas digne de lui. L'amour, une fausse délicatesse l'égarent. Le rebut d'un scélérat ne portera pas le nom du premier des hommes. Je veillerai sur son honneur, s'il oublie d'en prendre soin. J'ajouterai à mes maux, en résistant à mon cœur; mais je ne partagerai pas une faiblesse, qui serait suivie d'inutiles regrets, quand

la raison ouvrirait les yeux fascinés de mon amant... Et pourquoi te cacher le plus fort des motifs qui s'opposent à notre commune félicité, sans lequel, peut-être, l'amour triompherait à la longue des plus fortes résolutions?... J'attends depuis six jours... Je ne vois pas... m'entends-tu?... L'enfant du crime sera haï de Jules, et en abhorrant son auteur, je sens que je serai sa mère. La force m'abandonne... mes idées s'obscurcissent... la plume tombe de ma main.

CHAPITRE XXVIII.

Trois jours passés dans un camp russe.

Jamais autant de maux se sont-ils accumulés sur une pauvre créature! jamais se sont-ils succédé avec cette effrayante rapidité? Que leur opposer? la résignation? j'en suis incapable; le courage? que peut-il opérer? Du moins l'accablement, où je suis, a cela de bon qu'il rend presque insensible à la douleur.

Chaque jour, le soupçon que je t'ai exprimé se fortifie; des symptômes se joignent au retard... Je suis mère, mon amie, et ce titre, qui eût été délicieux pour moi, qui m'eût enivré d'une sainte joie, si c'était l'homme adoré... ce titre est un opprobre de plus.

Enchaînés l'un et l'autre par des circonstances différentes; séparés, en apparence pour toujours;

faisant d'inutiles efforts pour arracher de nos cœurs un amour, qui survit à tant d'infortunes; libres enfin, par ces coups du sort, qu'on n'attend pas, qu'on ne désire pas, qui arrachent, au contraire, des regrets et des larmes sincères; maîtres de nous livrer, sans remords, à une passion invincible, qui ferait le charme du reste de notre vie, il faut renoncer encore à l'espoir le plus décevant. Il faut s'arrêter devant la nouvelle barrière que le crime a élevée entre nous. Il faut que je porte l'héroïsme de l'amour jusqu'à fixer le bonheur suprême, jusqu'à le toucher, pour ainsi dire, et ne pas oser le saisir. Son ombre chérie errera sans cesse autour de moi; sans cesse j'en sentirai le prix inestimable, et son aspect désespérant ne m'arrachera que des soupirs douloureux.

L'homme adoré et mon père sont restés chez M. de Perceville : y sont-ils encore? quel avenir leur est réservé? Jérôme croit ce M. de Perceville probe et loyal. Mais sais-je quelles idées la réflexion aura produites? Un père de famille ne se doit-il pas exclusivement aux siens? Expose-t-il sa vie, pour conserver celle de gens, estimables sans doute, mais qui lui sont inconnus? J'admets que la probité lui fasse rejeter une trahison, ne dois-je pas craindre les alarmes, qu'en pareille circonstance une mère éprouve nécessairement pour ses enfans et son époux, et quels effets terribles peut opérer son influence sur un homme habitué à l'aimer! Il est décidé que je n'aurai plus un mo-

ment de repos. Ah! que je revoie le bien-aimé, que je l'entende, que je touche ses vêtemens, que je m'assure qu'il existe, et je pourrai vivre encore.

Que je le revoie! Ah! Claire, ce vœu est le seul que je forme maintenant. Il me soutient; il nourrit le souffle de vie qui me reste, et je sens que je ne dois pas le revoir. Une entrevue comblerait mes maux et les siens; elle m'exposerait à des combats que je n'ai plus la force de soutenir. N'importe, quel que soit le sort qui m'attend, je me dois à mon père; Jules et lui sont maintenant inséparables; je les verrai tous deux; je veux goûter encore un moment de bonheur.

Te l'avouerai-je, Claire? au sein d'une extrême débilité, ces premiers baisers d'amour se retracent à ma mémoire; ils font battre mon cœur; ils exaltent ma tête; ils m'enivrent; ils me font délirer, et je n'en jouirais plus!... Oh! encore un, encore un, et la mort après!

Mais où sont-ils? Où les chercher? Si je le savais, Claire, je partirais, je partirais à l'instant... Bonheur inattendu, inespéré!... J'entends la voix de Firmin... Je le vois... Il est là! Je te quitte pour l'entendre, pour recueillir ses moindres paroles.

Que t'ai-je dit! M. de Perceville a cédé à un premier mouvement de générosité; il n'a pas eu le courage de persévérer. Dès le troisième jour, qui a suivi l'admission des proscrits, madame de

Perceville a exprimé, avec beaucoup de politesse, des craintes, qui, je ne peux me le dissimuler, n'étaient que trop fondées. Son mari a donné à entendre que des services, dangereux pour celui qui les rend, doivent avoir un terme. Un journal, qui, par une espèce de hasard, est parvenu jusque là, a porté les alarmes à leur dernier période. Il annonçait la fin tragique de M. d'Apremont, et l'espérance de voir bientôt frapper ses complices. Jules a tremblé pour mon père et pour moi; mais il a su que je suis libre, il l'a su, Claire, et il a respecté les bienséances; il a été maître de lui jusqu'à renfermer sa joie. De ce moment, les infortunés n'ont pu se faire entendre. On comptait les heures, les minutes; on brûlait de les voir sortir du château. Mais où iront-ils? où seront-ils en sûreté?

Jules prend aussitôt une résolution désespérée, mais digne de lui. « Depuis long-temps, dit-il à « mon père, une affreuse oppression pèse sur la « France. Déja elle regarde les princes alliés comme « ses libérateurs. Osons contribuer à l'affranchir. « Allons joindre les Russes; plaçons-nous dans leurs « rangs. Justifiez, monsieur le comte, les graces « que vous ont accordées vos rois, et permettez-« moi de partager votre gloire. » Mon père l'a embrassé avec transport. M. de Perceville a applaudi à un dévouement dont il partagerait les dangers, a-t-il dit, si sa femme, jeune encore, si ses enfans, en bas âge, ne réclamaient impérieusement sa

présence. Il a ouvert sa bourse, il a invité M. de Méran à y puiser. Jules avait une ceinture fournie d'or : on a remercié M. de Perceville.

On a envoyé Baptiste à Argenton. Il porte à Firmin l'ordre de revenir au château. Il arrive; on le charge d'acheter une voiture, telle qu'il pourra se la procurer; on lui prescrit d'être à l'entrée de la ville, à dix heures du soir.

Pendant le dîner, M. de Perceville déclare poliment à ses hôtes qu'il n'est pas satisfait entièrement de leur manière d'enseigner. Son fils, à qui les mathématiques, et peut-être la méthode de mon père ne plaisent pas, laisse percer sa joie. Une larme mouille la paupière de mademoiselle de Perceville. Pauvre petite! sous tous les rapports, l'éloignement de Jules devenait nécessaire. On feint d'arrêter que ces messieurs iront coucher à Argenton, et que demain ils prendront la diligence de Châteauroux à Limoges. Ils se prêtent à cacher aux enfans, aux domestiques, que M. de Perceville a reçu des proscrits. Il ne finissait pas bien avec eux; mais l'honneur leur imposait la loi d'assurer sa tranquillité.

Sur les huit heures du soir, un cabriolet est amené devant le péristyle du château. Mon père et Jules prennent congé, montent en voiture et partent.

Le domestique, qui devait ramener le modeste équipage, s'était placé derrière : ainsi on pouvait causer. L'action du froid agissait, puissamment,

sur des cerveaux qui avaient été long-temps exaltés. Ces malheureux ne voyaient plus que des périls où ils avaient mis la gloire. Comment voyager en sûreté sans aucune espèce de papiers, et si, par une espèce de miracles, on échappe à toutes les recherches, de quelle manière sera-t-on reçu des Russes, à qui on ne peut produire aucun titre ? Ces réflexions étaient accablantes. Cependant on ne savait où trouver un asile ; il était avantageux de s'éloigner de Velzac, et de dix plans proposés, discutés, rejetés, l'idée première de Jules est la seule où on puisse s'arrêter.

Firmin, aussi intelligent qu'exact, se trouve à l'endroit assigné. Il conduit les fugitifs à son auberge, et il va demander des chevaux à la poste, avec la hardiesse et le ton assuré d'un homme qui est parfaitement en règle. On célébrait la fête du maître. Pas un postillon ne voulait écouter Firmin ; ils passaient, repassaient, pour se dispenser d'entendre, et par conséquent de partir. Le courage de Firmin commençait à faiblir ; l'inquiétude allait naître sans doute, lorsqu'il aperçoit dans la cheminée un vieillard, qui paraît étranger à l'allégresse générale, qui semble ne désirer que le repos. C'est un vieux postillon, que le maître de poste loge et nourrit en reconnaissance de ses services passés. Firmin l'aborde, lui promet dix francs pour sa course, et s'engage à l'aider en tout. Le vieillard refuse. Firmin insiste ;

il promet quinze francs; il en promet vingt. Le vieillard se lève de dessus son escabelle, et suit pesamment le fidèle serviteur. Ils vont à l'écurie, choisissent des chevaux, prennent des harnais, les placent : Firmin aide au bonhomme à se mettre en selle; on arrive à l'auberge; la carriole est attelée; on part.

Il est difficile d'avoir des chevaux à une première poste, quand le maître suit strictement ses instructions. On ne fait aucunes questions aux postes suivantes, et on est servi promptement, quand on paye bien les guides. Firmin payait de manière à satisfaire la cupidité; il ne donnait pas assez pour faire naître le soupçon. A l'exception de celui qui semblait communiquer à ses chevaux le poids et les glaces de l'âge, tous les postillons servaient l'impatience de nos voyageurs. Les nuits sont longues dans cette saison, et à la pointe du jour on distinguait les clochers de Vierzon. On avait couru quatorze postes; on n'était plus qu'à vingt lieues d'Orléans. Pendant toute la nuit, mon père et Jules s'étaient occupés de la manière dont ils se présenteraient aux Russes; ils cherchaient les idées, les expressions les plus propres à se les rendre favorables, lorsque, par une inspiration subite, mon père s'est souvenu qu'il a connu autrefois à Brest un marquis de Langeron, qui peut être celui qui commande avec distinction en Russie; qu'au moins il doit être parent

du général, et qu'il doit y avoir de l'avantage à s'appuyer de son nom.

Déja on était levé partout, et partout on parlait de manière à dissiper les craintes des voyageurs. On attendait la subversion totale du gouvernement, et on paraissait la désirer. Les gendarmes se promenaient par les rues en redingotes bourgeoises, d'un air mélancolique, inquiet, abattu; ils ne pensaient à inquiéter personne. On change de chevaux devant eux, sans qu'ils adressent un mot aux fugitifs.

On arrive à Salbris. Les charrois militaires ont ruiné les chemins. Mon pauvre père, moulu par les cahots, demande une heure ou deux de repos. Là, le bruit se répand qu'un parti de Cosaques a poussé jusqu'à Orléans; le maître de poste refuse des chevaux. Jules lui en achète deux des plus forts, et les lui paye ce qu'il veut. On remonte en voiture; on part. C'est Firmin qui conduit.

A mesure qu'on avance, les chemins sont moins praticables. Il est trois heures, quand on parvient au haut de la colline d'où on aperçoit Orléans. On arrête, on regarde, on observe. Des partis de cavalerie battent la plaine. Ces troupes ne paraissent pas disciplinées, et c'est dans leurs bras qu'il faut se jeter. On avance; on descend la côte avec incertitude, avec anxiété. Un régiment d'infanterie, embusqué dans des vignes, se lève tout à coup. Mon père et Jules mettent pied à terre; ils agitent leur mouchoir blanc, en signe de paix; ils

abordent le colonel. Cet officier parle français; ils lui racontent leurs déplorables aventures; ils nomment le général Langeron.

Les Russes n'ont pas toujours eu à se louer des Français, à qui ils ont accordé leur confiance. Le colonel paraissait défiant et irrésolu. Cependant l'âge de mon père, une figure noble et vénérable, un langage qui avait l'accent inimitable de la vérité, tout concourait à éloigner des idées défavorables. Pouvait-on le confondre avec ces hommes, à qui l'inconduite rend les aventures inévitables, et qui portent partout leur indigence, et des vues toujours au-dessus de ce qu'ils valent? Malgré cela, l'officier russe a cru ne devoir pas se rendre à des qualités apparentes, qui pouvaient n'être que des moyens de séduction. Il a interrogé séparément mon père, le bien-aimé et Firmin. Persuadé enfin par la conformité de leurs réponses, il leur a expédié une espèce de passeport, à la faveur duquel ils pouvaient se rendre au corps d'armée placé entre Orléans et Étampes.

On repart; on est arrêté à chaque pas par des Cosaques, qui semblent regretter de laisser échapper cette proie; on tourne la ville d'Orléans; on arrive aux avant-postes d'un corps de dix à douze mille hommes, commandé par le général Pulki. On bande les yeux aux voyageurs; on leur fait traverser le camp; on les conduit au quartier-général. Mon père se nomme, et le général fait lever les mouchoirs. Il fixe M. de Méran avec la plus

grande attention; il l'écoute avec une extrême bienveillance, avec le plus vif intérêt; enfin il lui jette les bras au cou, et il s'écrie : « Quoi! M. de « Méran ne reconnaît pas ce petit garde de la « marine, qu'il mettait si souvent aux arrêts, à « bord du *Tonnant!* »

Le général Pulki est un seigneur polonais, que ses parens voulaient faire entrer dans la marine royale de France. Les troubles qui bientôt agitèrent ce malheureux pays, déterminèrent sa famille à le rappeler. Après le partage de la Pologne, il entra au service de la Russie, et il est parvenu, à force de mérite, au grade d'officier-général.

Mon père a revu, avec un sensible plaisir, un homme qui lui fut recommandé autrefois; qui donnait dès-lors les plus belles espérances, et sur qui il veillait avec une affection paternelle. La fortune ne pouvait le servir plus favorablement dans les circonstances où il se trouvait : au moment où il était sans ressources, il rencontrait un ami puissant, disposé à tout faire pour lui.

De ce moment, la maison du général est devenue la sienne. Il a été convenu qu'ils ne se quitteraient que lorsque les malheurs de notre déplorable famille seraient réparés.

A cet endroit du récit de Firmin, il m'a semblé qu'on me déchargeait d'un énorme fardeau. J'ai respiré avec plus d'aisance; mon cœur s'est dilaté; un sourire de Jeannette m'a rendue à une

sorte de gaieté. Ah! mon amie, après tant de revers, d'angoisses, de tourmens, je voyais mon père et l'homme adoré dans un asile sûr; ils devaient m'être rendus; comment ne serais-je pas revenue à la vie et à l'amour!

Le lendemain, le général Pulki a reçu l'ordre de faire un mouvement à droite, et de se porter sur Meaux. Mon père a repris ses décorations, et il est monté à cheval. Jules marchait à côté de M. de Méran. Il formait des vœux ardens pour la délivrance de son pays; il brûlait de seconder ses libérateurs; sa figure était rayonnante. Jamais, dit Firmin, il n'avait été aussi beau. Ah! je le crois. L'amour qu'il me porte suffisait pour l'embellir; l'amour de la gloire, unie à ce premier sentiment, devait lui donner quelque chose de céleste.

Après quelques coups de canon, échangés de part et d'autre, le général Pulki est entré dans Meaux. Là, il a su que des forces immenses se rassemblaient pour faire une attaque générale sur Paris. Il a parlé franchement à mon père des dangers auxquels je pourrais être exposée si les alliés entraient de vive force dans la capitale. « L'em-« pereur Alexandre, lui a-t-il dit, est plein de ma-« gnanimité. Cependant il a de longues injures à « venger, et en admettant qu'il porte la génério-« sité à son dernier période, il n'est pas sûr qu'il « puisse contenir des vainqueurs, irrités par une « opiniâtre résistance. Écrivez, mon cher comte, « à madame d'Apremont. Dites-lui qu'elle vienne,

« et que je m'estimerai heureux de lui donner des « marques de l'éternelle reconnaissance que j'ai « vouée à son père. »

Voilà encore deux lettres, dont je t'aurais parlé plus tôt, si je n'avais craint de couper ma narration, et de nuire à l'intérêt qu'elle a dû t'inspirer. Mon père me renouvelle les assurances du plus tendre attachement; il désire vivement me presser dans ses bras; il me conjure de ne pas laisser échapper l'occasion de me soustraire à de nouveaux malheurs. Il m'invite à suivre Firmin, dont la fidélité et l'intelligence sont éprouvées. Oh! oui, oui, je le suivrai; je ne perdrai pas un moment.

J'arrive enfin à la lettre du bien-aimé. Oh! Claire, quelle lettre! il ne me dit pas un mot de la fin déplorable de M. d'Apremont. Mais il écrit à une femme, dont les tristes nœuds sont rompus; il s'abandonne à la violence d'un amour devenu légitime; des torrens de feu jaillissent de son cœur; il brûle le papier. Il me comble de témoignages de reconnaissance, d'estime, de respect, il veut me faire oublier... ce qu'il est impossible que j'oublie jamais, ce qui nous séparera sans retour. Mais il ranime en moi cette soif d'aimer, ces transports inexprimables, ces souvenirs délicieux, qui sont autant d'ennemis que je porte dans mon sein, et auxquels je m'abandonnerai sans réserve, tant que je serai éloignée de lui.

Je suis née exclusivement pour l'amour. Ce que

la réflexion, le courage n'ont pu faire, l'idée, la seule idée de Jules, toujours constant, vient de l'opérer. Je me rattache à la vie, pour le revoir encore; je suis plus forte à présent que je l'étais il y a cinq minutes; je l'étais plus alors que pendant celles qui les ont précédées; je le serai toujours davantage par l'espoir de fixer bientôt mes yeux sur ceux de l'objet adoré.

Voilà le seul bonheur, auquel je doive, auquel je puisse prétendre : il faut que je sache encore maîtriser mes désirs. Mais quand je pense qu'il a fallu renoncer l'un à l'autre; que tout ce qu'il y a de respectable au monde s'est élevé entre nous; que j'ai tremblé pour sa vie; que je me suis sacrifiée pour la lui conserver, et qu'il est sauvé enfin, m'est-il défendu de jouir de mon dévouement, et de céder au besoin irrésistible d'être près de lui, de le voir, de lui parler, de l'entendre?

Je fais mettre en paquets les objets dont j'ai un besoin indispensable; on en remplit les coffres de ma diligence. Je prendrai avec moi Jeannette et son fils; Jérôme prendra les guides; Firmin montera derrière la voiture; je n'abandonnerai pas des êtres qui ont tout fait pour moi. Les barrières sont libres. Je sortirai de Paris comme quelqu'un qui va prendre l'air dans les environs. J'abandonnerai l'hôtel et tout ce qu'il renferme : que m'importe ce qui n'est pas amour et amitié?

Dans une demi-heure je serai en route; dans une demi-heure, je ne ferai plus un pas qui ne

me rapproche de lui. Combien ton amie est heureuse! Jeannette prétend que les roses reparaissent sur mes joues. Il est certain qu'à chaque instant je surprends le sourire sur mes lèvres, et que rien n'embellit autant que le bonheur. On m'appelle; je quitte la plume; je ne la reprendrai que quand j'aurai vu le bien-aimé. Oh! Claire, que de choses j'aurai à te dire! et un mot les renferme toutes : amour, amour, amour, toujours amour.....

.....

Il est là, mon amie; il est debout derrière moi; sa main est appuyée sur mon épaule; il lit ce que je t'écris, et je ne m'y oppose pas. Il sait combien je l'aime; il connaît la résolution cruelle que j'ai prise; je lui en ai dévoilé le motif; qu'ai-je à lui cacher maintenant?

Je ne perdrai pas de temps à te rendre compte des détails de mon voyage. Nous avons rencontré quelques détachemens français et russes. Les premiers nous ont fait des questions. J'ai répondu, selon les lieux, tantôt que je suis de Claye, tantôt que j'habite Meaux, et que je fais prendre l'air à mon enfant, qui dort dans les bras de sa nourrice. J'ai fait voir aux Russes le passe-port que le général Pulki a donné à Firmin. Je suis arrivée, sans avoir éprouvé de difficultés réelles, au quartier-général, établi au centre de la ville.

Firmin dit à Jérôme d'arrêter. Je baisse la glace,

et lorsque mon œil avide va se porter sur les croisées de la maison, un cri frappe mon oreille. Un ange, un dieu s'élance, se précipite; il ouvre la portière; il me reçoit dans ses bras. Je sens mon cœur battre contre le sien; je suis ivre de joie, de bonheur, et cependant je détourne la tête; la bouche adorée ne doit pas se reposer sur des lèvres que l'infâme a souillées. L'homme charmant ne rencontre que mes joues; il ne peut que les effleurer, et ce léger contact électrise tout mon être.

Mon père paraît. J'oublie, en le voyant, tous les maux, dont il est la cause première, et je le comble de caresses. Le général se présente; il me salue, il se félicite de pouvoir être utile à la fille d'un ancien ami. Il ajoute, aux premiers complimens, de ces choses flatteuses, qu'on ne manque jamais d'adresser à une femme un peu jolie. Nous entrons, nous montons; le bien-aimé m'a présenté la main; je ne vois, je n'entends plus que lui.

M. de Méran a pensé sans doute que deux êtres éperdûment amoureux, et qui se retrouvent, après une longue et cruelle séparation, ont le plus pressant besoin d'épancher des cœurs trop long-temps comprimés. Il a emmené le général, sous prétexte de lui parler d'affaires importantes. Il n'est plus le temps où on épiait toutes nos démarches; où on s'efforçait d'intercepter jusqu'à nos pensées! la fortune nous a comblés l'un et

l'autre de ses dons, et tous les obstacles semblent disparaître. Il en est un qu'aucune puissance humaine ne peut lever.

Nous étions seuls. J'étais plongée dans une sorte d'extase, d'abnégation de moi-même. J'étais tout Jules; je m'étais identifiée avec lui; je ne pouvais être que lui. Il tombe à mes genoux; il me porte tous les hommages d'un cœur brûlant, et pénétré de reconnaissance. Il me rappelle que nous sommes libres tous deux; que je me suis dévouée pour lui conserver la vie, et que son devoir, sa suprême félicité seront de me consacrer la sienne. Il prévient ma réponse. L'amour, dit-il, doit s'enorgueillir de ses sacrifices, quelque humilians qu'ils paraissent, et c'est à lui seul qu'il appartient d'effacer les souillures du crime. Il invoque les lois divines et humaines; il invoque l'ivresse même où je suis plongée en ce moment; il me supplie de me rendre et de lui promettre ma main.

Les larmes inondent mon visage, les sanglots me suffoquent. « Malheureux! tu ne sais pas tout. « — Que puis-je craindre maintenant? — Je n'ose « te le dire, et je ne peux me taire. — Parlez, au « nom de Dieu, parlez. — Hé bien, je porte un « gage de l'infamie dont j'ai été couverte. — Ciel! « juste ciel! qu'ai-je entendu! — Je serai mère; « j'aimerai cet enfant, qui n'est pas coupable des « atrocités de son père, et tu ne pourras l'envi- « sager sans horreur. — Je ne verrai en lui que

« l'enfant de mon Adèle. — Il t'enlèvera la fortune « de M. d'Apremont. — Je n'y ai aucun droit, et « je suis riche pour deux. — Mais quand ton « amour sera calmé par la jouissance... —La jouis- « sance, dis-tu ! tu ne la connais pas. Pourquoi « juges-tu de ses effets? — Quand ta raison s'élè- « vera contre toi... — C'est d'après elle que je te « juge, et que je te proclame la première des fem- « mes. — Que dira le monde? — Que m'importe « son opinion? — Un honnête homme ne peut vi- « vre sans estime. — Mes semblables m'approu- « veront. »

Je ne savais plus que lui dire. Ses réponses ne me persuadaient pas; mais elles me prouvaient l'excès de son amour. Je me suis penchée vers lui, attendrie, hors de moi. J'ai pris ses mains dans mes mains; j'ai porté ma bouche sur sa bouche. Des torrens de feu et de volupté circulaient dans mes veines; j'oubliais mes maux, ma honte, l'avenir. J'étais incapable de rien apprécier que l'amour qui me dominait sans partage.

Il s'est dégagé le premier; il a repoussé mes bras, qui le pressaient sur mon sein. « Tu me « résistes, m'a-t-il dit, et tu vois que tu ne peux « vivre sans moi. Abandonne-toi, sans réserve, à « l'homme qui t'adore, et dont tu auras le dernier « soupir. Sois ma femme, et je serai fier d'être ton « époux. Que le monde applaudisse à une union, « qui servira de modèle à tous les amans. Tu ne « peux opposer à ton cœur et au mien que de

« misérables préjugés : prêter l'oreille à leur voix « insidieuse, c'est empoisonner ta vie, la mienne « et celle de tes parens. Rends-toi, Adèle, rends-« toi. » Il était prosterné à mes pieds. Il s'est relevé ; il s'est rapproché de moi ; il a essayé encore la puissance de ces baisers de feu dont il sait que je ne peux me défendre. Il a voulu me faire souhaiter un autre avenir, en ajoutant aux désirs dont il me voyait dévorée. Je me suis dégagée à mon tour. J'entendais, moi, qu'il tînt tout de ma volonté, et rien du délire dans lequel il m'avait plongée.

« Non, je ne peux vivre sans toi; mais jamais « je ne consentirai à ton déshonneur. J'ai fait « beaucoup pour l'amour, et je suis prête à faire « davantage. Je ne peux être ta femme, et je con-« sens avec joie à descendre au rang de ta maî-« tresse. J'ai renoncé, pour te sauver, à mon hon-« neur privé ; je t'offre à présent le sacrifice de « ma réputation publique. Le veux-tu? parle, et « je tombe dans tes bras. »

Il s'est éloigné, saisi d'un sentiment de terreur. Il s'est écrié que jamais il n'avilira ce qu'il adore. J'étais décidée à vaincre, à mettre un terme à ses privations et aux miennes, à me l'attacher plus étroitement par l'attrait du plaisir. J'ai été à lui ; je l'ai ramené sur cette ottomane, qu'il ne regardait qu'avec effroi. Je l'ai couvert des plus vives caresses ; j'ai porté au dernier terme le désordre de ses sens ; je l'ai provoqué, pressé par tous les

moyens qui pouvaient m'assurer la victoire... Nous avons acquitté enfin toutes les dettes de l'amour.

Moment ravissant, céleste, divin, dont je n'avais pas même d'idée; bonheur inexprimable, qui semble nous élever au-dessus de nous-mêmes, vous êtes gravés en traits ineffaçables dans ma mémoire et dans mon cœur. Non, je ne vous ai pas trop achetés par les plus horribles souffrances. S'il le fallait, je paierais du même prix un jour, une heure, une minute de cette inconcevable félicité. Je m'arrête, Claire; je ne peux te peindre ce que j'éprouve; je ne trouve pas de mots; je m'arrête malgré moi.

« Je triomphe, lui ai-je dit enfin. Je suis à toi, « et tu es encore M. de Courcelles, le digne héri- « tier d'un grand nom. Que gagnerais-tu mainte- « nant à être mon époux? Quel bonheur nouveau « aurais-je à t'offrir? Nourrissons, perpétuons, « éternisons celui dont nous venons de jouir, et « nous n'aurons plus de vœux à former. »

Il fondait en larmes auprès de moi; il paraissait bourrelé de remords. J'ai recueilli ces larmes précieuses; mes baisers en ont tari la source, et ont rouvert son cœur à la volupté... Je me tais, Claire : il est des choses dont on parle avec délices dans le premier élan du cœur, et sur lesquelles la décence se plaît ensuite à jeter un voile épais.

Il est là; je te l'ai dit. Il m'interrompt, il m'embrasse... il revient à notre mariage, il me supplie...

il m'embrasse encore... Je te quitte, Claire... je... je reviens à toi; je reprends mon récit.

Mon père et le général sont rentrés. Le comte de Pulki m'a fixée, et s'est écrié : Elle est charmante. Ah! je devais l'être : je n'ai pas vingt ans, et j'étais au comble du bonheur.

On a parlé long-temps de mes malheurs, de ceux qui ont pesé sur tout ce qui m'est cher. Déja ces souvenirs étaient loin de moi. Concentrée dans les plus délicieuses pensées, j'ai pris une faible part à la conversation. On s'est étendu ensuite sur les affaires publiques; on a conjecturé, établi des probabilités, et j'ai cessé d'écouter. J'étais assise en face du bien-aimé. Je ne voyais que lui, je ne pouvais entendre que lui, et, quoiqu'il ne parlât point, je lisais dans son ame comme dans la mienne : elle avait passé toute entière dans ses yeux.

On a dîné. Mon père s'est emparé de la conversation, et l'a portée sur moi et sur l'homme adoré. Il s'est complu à raconter à M. de Pulki l'histoire de nos premières amours; des revers qui nous ont séparés. Il a laissé échapper quelques mots sur l'espoir d'un plus heureux avenir, sur la possibilité d'oublier enfin tant d'infortunes, lorsque le délai, que me prescrivent les bienséances et les lois, sera expiré. Jules a relevé avec vivacité des expressions favorables à ses vues. Je l'ai regardé d'un air mécontent et sévère; il a con-

tinué. Il veut me forcer à être sa femme. Je le répète : je ne le serai jamais.

J'ai cru devoir détruire, sans retour, des projets qu'il m'aurait fallu combattre plus tard, et qui ne pouvaient que me tourmenter. J'ai pris la parole, et j'ai protesté de la sincérité de mon amour, de mon éternelle fidélité ; mais j'ai déclaré, du ton le plus ferme, que jamais je n'épouserai M. de Courcelles. Mon père a paru stupéfait, et l'étonnement lui a ôté, pendant quelques minutes, l'usage de la voix. Il a semblé craindre que ma raison fût aliénée. En effet, comment concilier un refus aussi positif avec les transports dont il a été autrefois témoin, avec le double aveu que je venais de prononcer? Il m'a interrogé avec beaucoup de douceur, avec le ton de la plus touchante anxiété. Le moment était décisif, et je voulais donner à mes désastres une publicité telle que le bien-aimé n'osât braver l'improbation générale. En présence de M. de Pulki, de ses aides-de-camp, et des domestiques, j'ai raconté comment j'ai été obsédée par le monstre, quelles puissantes raisons m'ont déterminée à tomber sous ses coups ; j'ai ajouté que je porte dans mon sein un gage de ses atroces amours.

L'indignation et la pitié se sont peintes dans tous les yeux. La colère dominait sur la figure de mon père. Ses muscles étaient en contraction ; ses lèvres étaient agitées de mouvemens convul-

sifs; il articulait avec peine le nom de des Audrets. Un morne silence a régné dans l'assemblée, et la tristesse générale a hâté la fin du repas. On s'est levé; j'ai regardé Jules; il me suivait. M. de Méran s'est mis entre lui et moi. Il m'a conduite à la chambre qui m'est destinée, et là, il m'a accablée de reproches sanglans. Il prétend que j'ai dévoilé, sans nécessité, des horreurs que doit étouffer la sagesse des familles; que j'ai déshonoré son nom; que de tels aveux seraient tout au plus excusables dans la bouche d'une femme du peuple, qui chercherait à inspirer de l'intérêt. Son ton était exaspéré; ses gestes contraints indiquaient la violence qu'il se faisait; il oubliait qu'il parlait à une femme, qui s'est sacrifiée une fois pour lui, et qui ne lui doit maintenant que de la tendresse et du respect. Je ne suis point sortie des bornes qu'établit la qualité ineffaçable de fille; mais j'ai répondu avec la fermeté décente qui convient à une femme libre. J'ai répété ce que je t'ai déja dit, ce que j'ai dit à Jules lui-même sur l'impossibilité d'un tel mariage. Mon père, étourdi d'un ton que je n'avais pas pris encore avec lui, s'est modéré aussitôt. Il a passé de la colère aux plaintes et aux tendres reproches; il m'a parlé du retour prochain de nos rois, et de la loi que je lui impose d'ensevelir au fond d'une terre les titres les plus distingués à la faveur. Il a cru me gagner en me peignant avec

chaleur l'amour, les privations et la douleur de Jules.

J'ai répondu, avec l'accent de la modération, que c'est à l'amour seul qu'il appartient de défendre sa cause, parce que personne n'est éloquent comme lui; que Jules m'a attaquée avec une force d'idées et de moyens, qui n'entrent pas dans un cœur indifférent; que je lui ai résisté; que je résisterai à l'univers, à moi-même, et que jamais je ne l'épouserai.

Mon père m'a opposé alors un raisonnement qui m'a embarrassée. « M. de Courcelles vous aime « assez, m'a-t-il dit, pour vous épouser, indépen- « damment de tant d'événemens déplorables, qui « bientôt deviendront publics. Sa main est la seule « ressource qui vous reste. On a vu des époux irré- « prochables rétablir la réputation équivoque de « celles qu'ils ont épousées. Vous vous croyez dés « honorée? Pourquoi refuser l'avantage inappré- « ciable, qui vous est offert, pour traîner un nom « avili? Expliquez-vous franchement : qui voulez- « vous charger de votre opprobre, d'un père, ou « de votre amant? »

Il était difficile de répondre à cette question d'une manière satisfaisante; il ne l'était pas de prouver que l'égoïsme l'avait dictée : je me suis décidée à l'éluder. « Jules ne peut se déclarer le « père de l'enfant d'un scélérat, et je ne saurais « soutenir l'idée d'exposer cet enfant au mépris,

« et à la haine d'un étranger, ou de n'oser lui don-
« ner mes soins, sans rougir pour mon époux. »

Mon père est sorti, et il m'a sans doute envoyé Jules. L'homme adorable est venu renouveler ses instances, ses prières, ses supplications. Il a parlé avec une éloquence entraînante, et pour me défendre de son ascendant, il fallait que je l'aimasse jusqu'à l'idolâtrie. « Mon ami, parle-moi de
« ton amour, de ton bonheur, du mien, de la
« scène délicieuse qui s'est passée ce matin. Je
« t'appartiens. Sois heureux autant que tu vou-
« dras l'être, et sois sûr que je partagerai ta fé-
« licité.

« J'ai trahi la confiance de M. de Méran, s'est-il
« écrié. J'ai réellement déshonoré sa fille, puis-
« qu'elle a partagé mes transports. Je suis coupa-
« ble, je le sens, j'en fais l'aveu; mais jamais je
« ne serai un homme vil. Non, je n'ajouterai point
« à mes remords. Je jure, par l'amour et l'hon-
« neur, de vous respecter jusqu'à ce que le ma-
« riage ait légitimé la plus violente passion. Le
« mariage seul peut effacer le délire auquel je me
« suis abandonné, et me rétablir dans ma propre
« estime. En refusant ma main, vous me condam-
« nez, au mépris de moi-même, à traîner partout
« une conscience bourrelée. — Sois toujours mon
« amant; le titre de ta maîtresse me suffit; jamais
« je ne serai ton épouse. »

Ils ont mis Jeannette dans leurs intérêts. Pour la première fois, elle ne pense pas comme ton

Adèle. Elle parle, elle parle; bien ou mal, elle ne cesse de parler. Je n'écouterai personne.

Le bien-aimé m'évite; il sent donc sa faiblesse. Laissons-lui l'inutile orgueil de vouloir se vaincre. L'orgueil n'est qu'une sensation : que peut-il contre l'amour et la nature?

Accablée sous les premiers myrtes que j'ai cueillis, satisfaite de sauver mon amant du blâme et même du ridicule, j'ai dormi d'un sommeil profond. Je me suis éveillée, calme, heureuse, et, je crois, embellie. Qu'il y a long-temps que je n'ai joui d'une nuit semblable!

Je suis descendue. M. de Pulki m'a témoigné les plus grands égards; ses aides-de-camp m'ont comblée de marques de respect. Non, ces braves gens ne me croient pas avilie. Peut-être ne le suis-je pas, Claire... Mais cet enfant... cet enfant!...

On m'invite à passer dans la salle à manger; on se met à table; on déjeune. Un officier supérieur se présente; il parle assez long-temps à l'oreille du général. « Est-il possible, s'écrie le « comte; êtes-vous bien sûr de ce que vous me « dites là? — Général, j'ai la correspondance dans « ma poche. — Voyons cela, monsieur, voyons « cela. » L'officier tire un paquet; le général parcourt les différentes pièces. « Oh! le malheureux! « s'est-il écrié encore. Le malheureux! A quel « point il m'a trompé! A qui désormais accorde- « rai-je ma confiance!... M. de Méran, M. de

« Courcelles, soyez bien convaincus que vous êtes « étrangers à la réflexion qui vient de m'échap- « per. Mais ce misérable !...

« Il arrive, je ne sais comment à mon état- « major; il me fait l'histoire des dangers préten- « dus, à travers lesquels il est parvenu jusqu'à « moi. Il me présente des brevets en bonne forme, « qui me prouvent qu'il est colonel au service de « France. Il se plaint amèrement de la tyrannie « qui pèse sur son pays, d'un passe-droit qu'il a « essuyé. Il parle facilement, et son langage a « l'accent de la vérité. Je le présente à mon sou- « verain, comme un officier remarquable et mé- « content. Il obtient un régiment, et il se distin- « gue dans plusieurs occasions. Je me félicitais de « lui avoir été utile; j'allais appeler sur lui de « nouvelles faveurs, et j'apprends, j'ai la preuve « écrite que cet homme est un traître, un vil es- « pion. Qu'on me l'amène, et que je l'accable de « reproches, avant que de le livrer à un conseil « de guerre. Avez-vous entendu, messieurs, parler « en France du colonel Dénisson? — Non, géné- « ral. — L'ingratitude et la perfidie sont les vices « les plus bas, et en même temps les plus dan- « gereux. Je ferai un exemple terrible... Oh! qu'il « est cruel d'être ainsi trompé! »

J'ai cherché à adoucir le général. Je lui ai représenté que ce malheureux colonel a peut-être été forcé, par des circonstances, inconnues encore, à jouer le rôle vil qui va lui coûter la vie;

que les lois de la guerre sont déja tellement dures, qu'il serait cruel d'y rien ajouter. Je sentais, Claire, que je suis Française, et je défendais un compatriote de tous mes moyens. Mon père et Jules se sont joints à moi : le général a été inexorable. « Un espion ordinaire, a-t-il dit, sait « qu'il joue sa tête contre une somme déterminée. « Il perd, ou il gagne; il est préparé à tout. C'est « une couleuvre qui se cache, qui rampe, qui se « glisse, et qu'on écrase quand on la découvre. « Mais quelle qualification donner à un homme « qui s'annonce avec faste; qui paraît avoir les « sentimens les plus généreux; qui surprend ma « confiance; qui acquiert l'estime de l'armée pour « la perdre plus sûrement, et qui joint, à l'adresse « de mener une trâme inouïe, la lâcheté insigne « de m'insulter dans sa correspondance? Prenez, « madame; lisez, messieurs, et prononcez. »

Une des pièces contient les railleries les plus piquantes, les plus amères sur le compte du général. Il y est dépeint comme un homme crédule, sans discernement, sans pénétration, et qu'il n'y a pas de mérite à tromper. Je sens que l'amour-propre de M. de Pulki est trop vivement, trop justement blessé pour qu'il puisse pardonner, et je ne me permets pas d'insister davantage.

Les mouvemens des différens corps russes sont indiqués dans un autre écrit. On établit des conjectures très-vraisemblables sur leurs projets; on ouvre différens avis, sur les moyens de forcer les

alliés à s'éloigner de Paris, et partout on trouve une grande connaissance de la guerre, et une plume exercée : c'est ainsi du moins qu'ont prononcé le général et M. de Méran.

Quand une idée occupe presque exclusivement, on a la faiblesse d'y tout rapporter, et te l'avouerai-je, Claire, en compulsant ces papiers, en les examinant, il me semble que l'écriture ne m'est pas étrangère... Je rejette une idée, dépourvue de toute espèce de vraisemblance. L'officier, qui a reçu l'ordre d'amener le colonel Dénisson, rentre et annonce que cet homme a refusé d'obéir; qu'il s'est défendu opiniâtrement; qu'il a fallu le réduire, par le nombre et la force; le terrasser, le garrotter, et qu'enfin il va paraître. Il ajoute que le paysan, sur qui les dépêches ont été saisies, est dans l'antichambre.

La curiosité est de tous les âges et de tous les temps. Mon père, le bien-aimé et moi nous nous levons et nous passons à l'antichambre. Nous regardons attentivement ce misérable; la compassion se peint sans doute dans nos traits, et il frissonne en nous voyant. Ce mouvement me rend plus attentive encore. Mon père et Jules paraissent frappés, comme moi, de la terreur que notre aspect imprime dans l'ame de ce malheureux. Nous nous écrions ensemble qu'il ne nous est pas inconnu; nous allons l'interroger... La porte d'entrée s'ouvre... Au milieu d'une garde nombreuse... Mes yeux me trompent-ils!... Non,

non. Oh! mon Dieu, vous êtes juste, et partout vous atteignez le criminel.

Je pousse un cri d'effroi et d'horreur; Jules et mon père s'élancent sur le monstre; les soldats qui le gardent, peuvent à peine les écarter. Des Audrets, des Audrets, des Audrets, voilà le nom qui éclate, qui est répété autour de nous. La soif de la vengeance se réveille en moi; j'excite, je pousse Jules; je lui demande du sang. Je le retiens; je le supplie. Le mal est sans remède : je désarme son bras.

« Arrêtez, arrêtez, s'écrie de son côté le géné-
« ral. Ne souillez pas vos mains; c'est au bourreau
« à châtier l'infâme : il expiera tous ses crimes à
« la fois. Un homme est venu des bords de la
« Néva pour vous rendre la justice que vous ont
« refusée vos compatriotes. »

Croiras-tu qu'au moment où la mort planait sur sa tête, ce misérable a conservé son sang-froid et son audace? Il me regardait avec dédain, pendant que je lui reprochais ses attentats, que je l'accusais, en sanglotant, de m'avoir réduite à n'oser jamais prendre le nom de mon amant.

« Je prévois le sort qui m'est réservé, a-t-il dit
« fièrement au général Pulki. Finissez et délivrez-
« moi des imprécations de cette femme. Ce qui
« me console, ce qui me soutient, c'est que ma
« vengeance me survivra. Il n'est pas de puissance
« qui parvienne à empêcher mon enfant d'hériter
« de l'immense fortune de d'Apremont, et toi,

« Courcelles, tu ne peux, avec tes préjugés, épou-
« ser, sans t'avilir, une femme que j'ai eue, que
« le dégoût m'a fait quitter, et que je te laisse
« enceinte de ce que vous appelez les œuvres du
« crime. Je vais mourir; mais souvenez-vous que
« vous êtes morts mille fois de vos alarmes et de
« vos douleurs, et qu'il vous est impossible de
« me rendre le mal que je vous ai fait. »

Jules et mon père frémissaient de rage, et pouvaient à peine se contenir. Une scène aussi violente était au-dessus de mes forces. Je suis retournée à la salle à manger, et je me suis laissée aller dans un fauteuil. Je ne sais ce qui s'est dit, ce qui s'est fait, pendant quelques minutes. Le bien-aimé et mon père sont rentrés; je me suis sentie pressée dans leurs bras, et j'ai respiré librement.

Pendant deux grandes heures, nous avons été seuls dans la maison. Quand M. de Pulki a paru, les impressions qui m'avaient déchirée, commençaient à se calmer; j'étais capable d'écouter et de comprendre.

Le prétendu paysan, porteur des dépêches, est le domestique du monstre, et l'espoir d'obtenir sa grace, lui a fait tout révéler. Le scélérat avait reçu à Paris, pour sa correspondance, un alphabet en chiffres, qu'il a perdu, avec une partie de ses équipages, dans les plaines de la Champagne, et pour s'exposer moins, il s'est servi de la main de son valet. C'est cet homme, qui,

sous la dictée de son maître, a écrit la lettre que j'ai reçue à Velzac, et qui me laissait le choix de l'infamie ou de la mort de ce que j'avais de plus cher. C'est lui qui a fabriqué la correspondance supposée; qui a été, la nuit, l'enterrer dans le jardin de mon père, et qui a conduit les sbires qui ont arrêté les deux infortunés. Il a fait d'autres révélations encore, qui nous sont étrangères; mais qui prouvent une habitude, et un besoin insatiable de crimes. Le conseil de guerre est assemblé. Il va procéder sur tous ces chefs d'accusation, et le général requiert notre témoignage. « Vengeance, vengeance, s'écrient Jules et mon « père en se levant. » Je ne peux me décider à les suivre, à me trouver une seconde fois en présence de l'infâme; à entrer dans les détails de mes malheurs et de ma honte. « Songez, dit le géné- « ral, que dans trois jours, peut-être, nous serons « dans Paris, et qu'un gouvernement paternel fera « droit à vos réclamations. Vous devez à M. d'A- « premont de faire réhabiliter sa mémoire, et il « est possible d'ôter sa succession à un enfant qui « n'y a aucun droit. Pour arriver à ce but, il faut « des pièces régulières et probantes. Elles ne peu- « vent l'être, qu'autant que votre témoignage con- « firmera les aveux que le criminel a commencés « dans cette chambre, et qu'avec un peu d'a- « dresse on lui fera développer devant le conseil « de guerre.

« — Général, le supplice qu'a subi mon époux

« n'a rien d'infamant, et le vœu qu'il a prononcé « en plein tribunal, pour le retour de nos rois « légitimes, honore sa mémoire. Ainsi je n'ai pas « de réhabilitation à poursuivre. Le gouvernement « actuel me repousserait, et celui que nous espé- « rons, que nous attendons, consacrera les noms « de ses serviteurs fidèles.

« M. d'Apremont n'avait plus de parens : qu'im- « porte donc à qui appartiendra la portion de ses « biens qu'il ne m'a pas donnée en m'épousant? « Ce qui serait affligeant, cruel pour moi, serait « d'ajouter une cause aux causes malheureuse- « ment célèbres; de porter, devant les tribunaux, « une affaire scandaleuse; de faire imprimer, pour « éclairer mes juges, des mémoires que le public « lirait avec avidité; qui me rendraient l'objet des « conversations générales, et peut-être du mépris « universel. De très-fortes raisons, un mouvement « d'enthousiasme, m'ont portée à me découvrir « devant vous, monsieur le comte, et devant votre « état-major. C'en est assez. Je ne rougirai pas ail- « leurs, et je veux, dès ce moment, m'envelopper « du voile épais qui doit couvrir le reste de ma vie.

« D'ailleurs, quelle serait l'issue d'un semblable « procès? J'ai la conviction intime que l'infortuné « d'Apremont n'est pas le père de mon enfant; « mais comment le persuader aux juges, lorsqu'il « est connu que j'ai toujours habité avec mon « mari, et que je lui ai donné mes soins jusqu'à

« sa dernière heure? Je vous rends grace, géné-
« ral, de l'intérêt que vous me portez : c'est lui
« qui vous fait croire à des résultats impossibles
« à obtenir. Permettez que je ne suive pas vos
« conseils; mais vengez-moi, vous en avez le pou-
« voir, et je vous supplie de le faire. »

M. de Pulki n'a pas insisté. Mon père et le bien-aimé sont sortis avec lui, et je suis restée à mes réflexions. Il en est une, Claire, dont la justesse te frappera. Personne, je viens de le dire, ne peut établir de prétentions fondées aux biens de M. d'Apremont. Cet enfant tient la vie d'un homme abhorré; mais ne suis-je pas sa mère? Le condamnerais-je à l'indigence, en le faisant déclarer illégitime, si cela était en mon pouvoir? m'accuserait-il un jour d'être aussi barbare que son infâme père? — Non, qu'il jouisse d'une fortune que la loi lui assure et qu'on ne lui enviera point.

Mais si un sentiment anticipé, une affection, pressentie plutôt que réelle, me parlent en faveur de l'innocente créature, je suis impatiente de voir punir son détestable auteur. Il mourra, chargé de ma haine, de mes imprécations. Un mouvement de pitié m'a égarée, lorsque dans cette même chambre, Jules allait le frapper... Non, ce n'est pas la pitié qui lui a arraché le glaive de la main; c'est la crainte que l'infâme meure, sans éprouver une partie des tourmens dont il m'a accablée.

Qu'il souffre, qu'il souffre long-temps. Je suivrai d'un œil avide l'instrument de son supplice; je jouirai de ses douleurs, de ses cris; je voudrais pouvoir me baigner dans son sang.

Ah! Claire, Claire, en me parlant ainsi, j'étais devant une glace; j'y ai involontairement porté la vue... Mes yeux étincelans semblaient vouloir sortir de leur orbite; mes joues étaient pourprées; mes lèvres décolorées et tremblantes; mon sein, tous mes membres étaient agités de mouvemens convulsifs... Je me suis fait horreur. Haïr, est un supplice : comment une femme si jeune, si aimante a-t-elle pu donner accès dans son cœur à une passion infernale?... Que dis-je? Mes fureurs sont légitimes. Le monstre m'a forcée à recevoir ses affreuses caresses; il a tué mon époux; il a menacé la vie de mon père et de Jules; il m'a réduite à n'oser avouer désormais un sentiment enchanteur; à n'être que la maîtresse de l'homme dont je m'honorerais d'être l'épouse; à ne jamais me relever de l'état abject où je suis descendue, à ne rien attendre de l'avenir... Non, rien, rien. Ah! qu'il meure; qu'il expire dans des tourmens affreux.

Mon père et mon amant rentrent et m'abordent avec une joie féroce. Le monstre et son valet sont condamnés à mourir du supplice du knout (1).

---

(1) On attache les mains du criminel derrière le dos. On

Jules, si sensible, si humain, parcourt la chambre à grands pas; elle retentit de ses vociférations. Mon père répond à ses cris; je mêle ma voix à la leur. Nous ne nous entendons pas, et comment nous entendre? Des exclamations, des mots sans suite s'échappent, avec l'accent de la rage. Une charrette, chargée de bois de charpente, s'arrête sur la place; Jules s'écrie : voilà l'échafaud, et il ouvre les croisées. Nous nous pressons sur un balcon ; nous suivons le moindre mouvement des ouvriers; chaque coup de marteau nous fait éprouver une jouissance.

Le peuple s'assemble. On s'arrête devant nous; on nous fixe, et nous ne voyons que l'échafaud. Jeannette accourt; elle nous fait remarquer que la surprise et le mécontentement se peignent sur toutes les physionomies; que des murmures commencent à s'élever. Je regarde mon père et Jules; ils m'effrayent, comme une heure auparavant, je m'étais effrayée moi-même. Je leur prends la main ; je les entraîne; je les conduis devant cette glace, qui rend si fidèlement les mouvemens hon-

---

l'enlève par le moyen d'une poulie, fixée à une potence, ce qui lui disloque les bras à l'omoplate.

Le bourreau est armé d'une espèce de fouet, formé d'une longue courroie de cuir très-dur, et de deux lignes d'épaisseur. Chaque coup de fouet enlève une bande de peau, du cou au bas des reins.

teux de l'ame. La confusion nous fait baisser les yeux à tous trois. Nous sortons de cette chambre, sans proférer un mot; nous allons nous cacher dans un bâtiment qui est au fond de la cour; nous voudrions pouvoir nous cacher à nous-mêmes.

Un roulement de tambours annonce l'arrivée des coupables. Une réflexion nouvelle me frappe; un trait douloureux pénètre au fond de mon cœur. L'idée du crime s'affaiblit à mesure que le moment fatal approche; celui sur qui j'ai appelé la mort, dont on va mettre le corps en lambeaux, n'est plus que le père de mon enfant; chaque goutte du sang qui va couler, est de celui qui vit dans mon sein... Je sors, poursuivie par cette idée; je gagne une porte de derrière, qui ouvre sur les champs; je marche au hasard, égarée, éperdue. Jules et mon père m'ont suivie; ils me soutiennent sous les bras, ils me conduisent à un petit village; nous entrons dans une méchante auberge.

Jeannette vient nous y joindre; il était temps: l'hôte ne savait quelle opinion il devait se faire de nous. Le désordre de notre maintien et de nos expressions ajoutait, à chaque instant, à son incertitude. Quelques mots de Jeannette ont mis cet homme à son aise, et son auberge à notre disposition. Nous nous sommes enfermés dans une chambre, et chacun de nous sentait, isolément, que la vengeance est le plaisir des tigres.

Firmin et Jérôme sont venus nous avertir que

tout était fini; qu'il ne restait plus de traces de ce qui venait de se passer, et que nous pouvions retourner au quartier-général. Ils ont voulu assister à l'épouvantable exécution, et elle a fait sur eux l'impression la plus profonde. Ils étaient pâles, défigurés; ils se soutenaient à peine. Ils allaient entrer dans des détails: je n'ai rien voulu entendre.

Nous avons rencontré le général, qui venait au-devant de nous. Il a eu la discrétion de ne pas nous parler de ce misérable. Son air ouvert, une conversation, variée et attachante, a dissipé peu à peu les idées sombres qui nous affectaient.

Ce corps d'armée vient de recevoir l'ordre de se porter sur Claye : il paraît que le sort de Paris et de la France va être très-incessamment décidé. Quel qu'il soit, nous n'avons plus rien à craindre: nous avons la preuve écrite que les papiers dont on s'est servi contre Jules et mon père, ont été fabriqués par leur persécuteur.

Puissions-nous rentrer enfin dans nos foyers, et y trouver la paix, qui nous fuit depuis si longtemps.

CHAPITRE XXVIII.

Conclusion.

Je n'avais pas encore d'idée de la guerre; je ne me figurais pas ce qu'est une armée. Un pays dévasté; des maisons incendiées, sans motifs; des

habitans ruinés, pour des intérêts qui ne sont pas les leurs; des époux, des pères désespérés du déshonneur de leurs femmes et de leurs filles; des mères éplorées tombant aux genoux du soldat qui leur a arraché leur dernier morceau de pain; des figures hâves, des spectres, parcourant les rues, et sollicitant humblement la pitié du vainqueur; la rapacité cherchant dans les recoins les plus cachés, enlevant une dernière poignée de farine, de froment, de légumes; des chariots, entrant dans la ville, chargés des dernières dépouilles de nos campagnes; des boulangers contraints de préparer des alimens, dont il leur est défendu de prendre la moindre parcelle; des troupes insensibles à ce spectacle, et qui oublient qu'elles ont une patrie et des parens, voilà ce que j'ai vu, ce qui a navré mon cœur.

J'ai pris le bras de Jules. J'ai parcouru les rues de Meaux. J'entrais partout où je voyais couler des larmes; j'offrais de l'or; on me bénissait, et on refusait mes dons. C'est du pain qu'il fallait, et je n'en avais point à donner.

Plus loin, un immense appareil de guerre se déploie. Ici des faisceaux d'armes; là, cent pièces d'artillerie, des caissons, des instrumens à faire rougir des boulets; ailleurs des bataillons se forment, s'exercent à l'art affreux de la destruction; des chefs impitoyables punissent une négligence comme un crime. L'Europe est couverte de sang; n'importe, il n'en a pas coulé assez encore. Il faut

détruire, toujours détruire; l'enfer semble s'être emparé de la terre, et en avoir banni, sans retour, les vertus simples et touchantes. Tremblez, monarques, qui, pour satisfaire votre détestable ambition, accumulez tous les maux sur la triste humanité. Vos contemporains se taisent; mais ils vous jugent, et la postérité, armée de l'inexorable histoire, confirmera leur jugement.

Je rentre, honteuse d'appartenir à l'espèce humaine. Je descends dans mon cœur, et j'y cherche l'amour, pour l'opposer aux sentimens douloureux qui m'agitent. Jules est là, et bientôt je ne vois plus que lui. Je prends sa main, il la retire; il recule, je le suis. Je l'invoque, et il sort. Un instant après je reçois ce billet: « Je ne dois, je « ne veux tenir mon bonheur que de madame de « Courcelles. » Je réponds : « Les privations que « vous nous imposerez n'empêcheront pas que « j'aie été un instant votre maîtresse : jamais je « ne serai votre épouse. »

Il est maître de lui! Voilà ce que je ne conçois pas, et ce qui pourtant me paraîtrait possible, si je ne l'avais vu ardent, impétueux, délirant, buvant à longs traits dans la coupe de la volupté. Il a connu le bonheur suprême, et il peut y renoncer! Est-ce vertu, est-ce orgueil? c'est vertu, et je me montrerai aussi forte que lui. Je vivrai pour lui, pour lui seul; je l'adorerai, comme un être au-dessus de l'humanité; mais je ne le dépouillerai pas de l'auréole de gloire dont je ceins

sa tête en ce moment. Il ne rougira pas en présence de ceux qui connaissent mes malheurs; jamais l'enfant d'un monstre ne l'appellera son père.

Que vois-je? Que signifient ces apprêts? Que porte-t-on dans la chambre de mon père?... J'y cours. Il examine le tranchant d'un sabre; des pistolets sont sur sa table; il a endossé l'uniforme des volontaires russes, et il a soixante ans! Je m'écrie; il me ferme la bouche de sa main. «Nous « n'avons pas pris cet habit pour nous soustraire « aux recherches de nos ennemis; mais pour nous « présenter devant eux. Nous devons la vie aux « Russes, et nous nous montrerons dignes de « leurs bienfaits. Nous devenons leurs alliés, et « nous combattrons ensemble tout ce qui s'op- « posera au rétablissement du pouvoir légitime. « Épargnez-vous, ma fille, des représentations « inutiles : notre parti est pris irrévocablement. « — Et ma mère, ma mère! Que deviendra-t-elle? « Qui la consolera de ses chagrins présens et de « ceux que vous lui préparez, peut-être? Occu- « pez-vous d'elle, mon père, si je ne vous inspire « plus aucune espèce d'intérêt. Vous voulez com- « battre! que sont deux hommes de plus dans « une armée, et que nous restera-t-il, si nous « vous perdons tous deux? le désespoir et la « mort. — Ma fille, vous cédez à l'impulsion de « votre cœur, et vous remplissez un devoir en ce « moment; nous ferons aussi le nôtre. La recon-

« naissance, l'honneur, la patrie nous appellent;
« nous ne serons pas sourds à leur voix. — Mais
« votre âge, mon père... — Une ame guerrière
« est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.
« — Mais réfléchissez, je vous en supplie... — Je
« vous le répète, madame, épargnez-vous des re-
« présentations inutiles, et laissez-moi. » Son front était sévère; son ton absolu. Je connais son inflexibilité; j'ai senti que je ne gagnerais rien sur lui; mais j'ai cru pouvoir tout attendre de l'amour.

J'ai passé chez Jules. Il avait aussi pris l'uniforme. Claire, c'était Adonis sous l'armure de Mars. Jamais il ne m'avait paru aussi beau; jamais la crainte de le perdre ne m'avait autant torturée. Les mouvemens impétueux, dont j'étais agitée, m'ont rendue aussi éloquente que forte en raisonnemens. Le barbare n'avait rien de positif à me répondre; il m'a opposé l'honneur, toujours l'honneur. Ah! c'est avec ce mot qu'on porte des millions d'hommes à s'entr'égorger. « L'honneur,
« cruel, l'honneur, dis-tu? Consiste-t-il à con-
« damner ton amante à des larmes éternelles, ou
« à lui plonger un poignard dans le sein? Quoi!
« tu veux sacrifier, à des chimères, le bonheur
« du reste de ta vie, et jusqu'au souvenir des mo-
« mens délicieux que nous avons passés ensem-
« ble! Tu braves, tu dédaignes cet honneur, quand
« tu sollicites ma main, et tu deviens son esclave,
« quand il faut t'arracher de mes bras, et aller
« t'exposer à la mort! Tu ne combattras pas; je

« ne le veux pas, je te le défends : voyons si tu « comptes encore ton Adèle pour quelque chose. »

Un regard douloureux a été sa seule réponse. Une larme a mouillé sa paupière. Je me suis avancée pour la recueillir; il a pris mes mains; il les a baisées avec transport; il m'a baisée au front. J'ai voulu l'enlacer dans mes bras, épuiser cette fureur guerrière au sein de la volupté... Le barbare s'est dégagé; il m'est échappé encore... il a laissé ses armes; je les tiens... Hé! qu'en ferai-je? Ces instrumens de mort sont-ils les seuls qu'il puisse se procurer?

Je descends, je cherche, je trouve le général. Je tombe à ses pieds; je lui demande, en sanglottant, la vie de mon père, celle de mon amant, la mienne. Il me relève; il me presse sur son cœur; il me répond, il raisonne... Hé, sont-ce des raisons que je lui demande! Qu'il les arrête, qu'il s'assure d'eux, qu'il les charge de fers, s'il le faut; mais qu'ils restent... Il ne m'écoute plus, il est déja loin.

Le tambour bat, la trompette sonne. On ne s'entend pas dans cette maison. Je la parcours comme une insensée... Je ne sais plus à qui m'adresser. J'appelle Jeannette, Jérôme, Firmin. Je les conjure, je les supplie de s'opposer aux projets meurtriers de leurs maîtres... Hélas, que peuvent-ils? J'entends du bruit dans la rue; je me précipite à une croisée... les troupes commencent à défiler. Je retourne à la chambre de mon père... il est

sorti. Je vole à celle de Jules... il n'y est pas. Malheureuse! pourquoi l'ai-je quitté? Il n'est pas de puissance qui l'eût arraché de mes bras; il se serait rendu peut-être à mes larmes, à mes caresses... Pourquoi l'ai-je quitté! pourquoi l'ai-je quitté!

Je les suivrai, je les suivrai. Je me jetterai, s'il le faut, au milieu des armes et des combattans. Je n'ai plus rien à craindre, pas même la mort. Je les trouverai; ils ne souffriront pas qu'une femme leur fasse un rempart de son corps; ils rétrograderont, s'ils veulent que je me dérobe aux coups. « Jérôme, Jérôme, mettez les chevaux à ma ber-« line, je veux partir à l'instant... » Les chevaux, ma voiture sont enlevés; on a tout prévu. Je fais courir partout. « Une charrette, un cheval... qu'on « les paye au poids de l'or. »

Jérôme, dit-il, ne peut rien trouver... Je sors, je vais moi-même de maison en maison... Il a raison; les Russes ont tout enlevé... Ils ne m'ont pas ôté mon courage; je partirai à pied.

Jeannette me supplie de me modérer, de réfléchir. Deux heures, dit-elle, sont déja écoulées; le corps du général Pulki s'est joint à d'autres troupes. Où trouver maintenant deux hommes, perdus dans une multitude, qui s'accroît à chaque instant? M'exposerai-je aux affronts répétés d'une soldatesque sans frein? Veux-je ajouter à mon déshonneur, me rendre plus indigne encore de mon amant, ne plus oser lever les yeux sur lui, quand

je le retrouverai? Si l'amour est une passion invincible, la pudeur est-elle une chimère, et renonce-t-elle volontairement à ses lois, celle qui veut plaire et être aimée encore?

Pour me rendre attentive, pour me retenir, pour me vaincre, elle ne pouvait m'opposer que mon cœur. J'ai consulté les vrais intérêts de l'amour, et j'ai senti la solidité des raisonnemens de Jeannette. Mais en lui cédant, j'étais horriblement tourmentée; je ne pouvais plus me reposer sur de délicieux souvenirs; je ne voyais que l'avenir; et il s'offrait à moi sous l'aspect le plus effrayant.

Ils ont formé et suivi un plan, dans lequel Jeannette est entrée. Quand je me suis rendue, qu'elle m'a vue décidée à rester à Meaux, où j'ignorais ce que je ferais, ce que je deviendrais, elle a cru, dit-elle, pouvoir me rendre au repos et à l'espérance. Du repos! les cœurs déchirés n'en connaissent plus. Mais ils s'ouvrent avec avidité à la moindre lueur d'espoir; ils interrogent, ils consultent, disposés à croire ceux qui voudront les abuser: Jeannette m'a remis une lettre du bien-aimé.

Il ne craint, quand il m'écrit, ni mon ascendant ni sa faiblesse; il s'abandonne, sans réserve, à une passion, qu'il combat sans cesse, quand il est auprès de moi; sa plume est toujours brûlante. Il me peint en traits ineffaçables les efforts cruels qu'il a faits pour me résister; les angoisses qu'il a éprouvées, en s'éloignant sans me

parler, sans me voir, sans reposer encore ses yeux sur les miens, sans y lire mon amour, mon abandon, mon ivresse. Insensé! que ne restais-tu? que ne faisais-tu circuler, dans mes veines, ce feu divin que tu aurais partagé avec moi? que n'épuisais-tu ces trésors de volupté, par qui la vie est tout; sans qui elle n'est rien, quand on les a connus? Mais tu ne pouvais, dis-tu, abandonner mon père, déterminé à combattre et à mériter la bienveillance de son roi; tu devais contribuer de tes faibles moyens à renverser le despotisme le plus désastreux qui ait pesé sur l'espèce humaine. Ne mépriserais-je pas moi-même un lâche qui ne saurait qu'aimer? Tu crois que l'amour est aussi une providence; il veillera sur ta vie; il te ramènera à mes pieds, brillant de quelque gloire. La gloire, ingrat! ai-je tenu à la mienne, quand ta vie a été menacée? Ne t'ai-je pas sacrifié sans hésiter, honneur, repos, félicité? J'ai fait plus, peut-être : j'ai surmonté l'inexprimable dégoût que m'inspirait une union monstrueuse. Et qu'as-tu fait pour moi? tu m'as accordé un moment de délices, que tu me fais payer par les plus vives alarmes qui puissent torturer une femme aimante; tu m'abandonnes à mon cœur et à mes sens, pour courir après des chimères. Que t'importe l'éloge d'une bouche froide? le compareras-tu à un baiser de la mienne? Tu obtiendras des rubans? que sont ces hochets, auprès de la couronne de myrtes et de roses dont ma main a ceint ton front, et qu'elle

aurait renouvelée tous les jours, à toutes les heures, à tous les momens? Tu iras briguer à la cour un regard de protection, que tu n'obtiendras pas, peut-être, quand tu peux régner sur nos bons villageois, et voir en moi la première de tes sujettes!

Quelle foule de réflexions a fait naître en moi cette lettre! Non, les hommes, agités, sans cesse, par des mouvemens impétueux, et souvent opposés, ne peuvent point savoir aimer. C'est dans le silence, le recueillement, la méditation, dans une sorte d'abnégation de soi-même, qui est propre à notre sexe, que l'amour naît, croît, se développe, devient un sentiment exclusif, et s'identifie entièrement avec nous. Il nous suffit, il comble tous nos vœux; l'être adoré alors est l'ame de notre vie; nous ne pouvons plus voir et sentir que par lui. Notre gloire est dans notre constance, dans les soins, les prévenances, les caresses, qui assurent, à notre amant, un bonheur, sans lequel il n'en est plus pour nous. L'homme veut une autre espèce de gloire, il l'avoue, il le proclame : l'homme ne sait pas aimer... éloignons, s'il est possible, ces idées affligeantes.

Demain, à la pointe du jour, ajoute l'homme adoré, on attaquera Paris, et le succès n'est pas douteux. Les Russes ont poussé devant eux quelques corps de troupes françaises; ainsi les derrières sont libres. A huit heures du matin, je trouverai, à la sortie de Meaux, une voiture et une

escorte de cavalerie, qui me conduiront à Saint-Denis, à l'auberge de l'Arbalète, où le bien-aimé viendra, après l'action, se réunir à moi. Demain à huit heures du matin! Et on aura attaqué au point du jour! Peut-être, quand je monterai en voiture, aurai-je déja tout perdu... Le succès n'est point douteux, dit-il! Ignore-t-il de quels prodiges les Français sont capables? Si les alliés succombent, sa tête et celle de mon père seront doublement proscrites. Si les Français sont accablés par le nombre, que de larmes coûtera encore cette fatale journée!

Qu'ont fait aux rois les habitans paisibles, qu'on arrache à leurs familles, à leurs travaux, pour les traîner à la guerre? Qu'importe à ces malheureux que telle limite soit portée là, ou reculée ici? Quelques milles carrés de terrain valent-ils le sang dont on les arrose? Déja l'Europe est un vaste cimetière, et demain la terre couvrira encore des milliers d'hommes, pleins de vie aujourd'hui, et qui marcheront au-devant de leur destruction et du néant.

C'est dans ces réflexions déchirantes que s'est passée cette interminable nuit. Jeannette a tout fait pour me rassurer, pour me consoler. Jeannette a auprès d'elle son mari et son enfant : il est facile d'écouter la raison, de calculer des probabilités, quand on n'a rien à craindre pour soi, ni pour les siens. Mais ton amie, Claire, ta déplorable amie est maintenant seule au monde, et elle

ne prévoit que des malheurs. Elle voudrait échapper à elle-même, et son cœur la suit partout.

Le soleil se lève. Il va éclairer de nouveaux crimes, décorés du titre pompeux d'exploits... Mon Dieu, veille sur mon amant et mon père, conserve-les-moi, ramène-les-moi.

Jérôme est allé attendre, hors la ville, la voiture et l'escorte que m'annonce le bien-aimé. Je vais partir; et j'ignore si des circonstances imprévues ne me jetteront pas hors de ma route; ne m'éloigneront pas, pour long-temps, des êtres précieux que je chercherai. Il ne faut pour cela que rencontrer un piquet de troupes françaises... Quelle vie que la mienne! Qu'elle soit heureuse enfin, ou qu'elle finisse.

Jérôme rentre. Il me dit qu'on m'attend. Il prend mes paquets; nous sortons. Je traverse la ville, appuyée sur le bras de Jeannette. Les habitans, que je rencontre, paraissent me plaindre... Ah! la mort doit être sur ma figure, comme elle est dans mon cœur.

Je vois une assez bonne voiture, qu'entourent une vingtaine d'hommes à cheval. Un jeune officier vient au-devant de moi. Il m'apprend qu'il est chargé, par le général Pulki, de veiller rigoureusement à ma sûreté, et il ajoute qu'il s'honore d'avoir cette mission à remplir. Ce jeune homme parle très-bien français, et je m'en félicite : je peux l'interroger, et fixer au moins mes idées. Il tient à un corps de cavalerie, qui ne doit pas

prendre part à l'action : il paraît qu'on a mis en observation une certaine partie des forces des alliés. Il ne croit pas que l'affaire soit longue, ni meurtrière, parce que les Français ont en tête des forces trop supérieures pour qu'ils puissent espérer de se défendre avec succès... Que le ciel l'entende et m'exauce.

Il a fallu arrêter à Claye, pour rafraîchir les chevaux. Je reste sur la porte de l'auberge; je demande à tous ceux qui viennent du côté de Paris, si on a quelques nouvelles. Les uns prétendent que les alliés reculent; d'autres assurent qu'ils gagnent du terrain; tous s'accordent à dire que l'affaire a commencé à six heures du matin. A six heures! et il en est dix! Que de sang a déja coulé! Ah! Claire! Claire!

Des hommes se mettent ventre à terre, et paraissent écouter attentivement. Je demande à l'officier ce qu'ils font : ils se reposent, me dit-il. Ils se reposent, et ils se relèvent aussitôt avec l'expression d'une profonde mélancolie! Cherche-t-on à me tromper? Je passe dans le jardin avec Jeannette; je veux répéter ce que ces hommes ont fait dans la rue. Jeannette me retient; je m'éloigne. Elle m'appelle, elle me suit; je ne l'écoute pas, je la repousse. Je me couche sur le gazon... Oui, oui, on a voulu m'abuser. Un bruit sourd de coups de canon, multipliés à l'infini, frappe mon oreille... Jugez de l'impression qu'il fait sur moi, puisqu'il affecte douloureusement des gens étrangers à ce

qui se passe... « Partons! m'écrié-je. Partons sans « différer. Je ne peux supporter l'affreuse anxiété « qui me tue. Je veux connaître mon sort. »

A une lieue de Claye, j'entends distinctement l'artillerie, et chaque coup me semble dirigé contre Jules et mon père. Je me réfugie dans le sein de Jeannette; je crois y trouver un asile : insensée! en est-il un pour moi?

Nous prenons sur la droite, pour tourner Paris, et arriver à Saint-Denis, par Clichy, et les derrières de Montmartre. L'explosion d'une mousqueterie soutenue se joint à celle du canon. Déja j'aperçois des tourbillons de fumée, qui couvrent une partie de la ville; je crois entendre les cris des mourans.

Des charrettes viennent à nous. Elles sont encombrées de malheureux, mutilés, couverts de sang et de fange. Leur physionomie, pâle et défaite, a encore une force d'expression, qui annonce des douleurs cruelles. Je ne peux soutenir cet affreux spectacle; je cache mon visage dans mes mains. Je me relève; je reproche à l'officier de s'être joué de ma crédulité. Il fait signe à Jeannette de baisser les stores. Je ne respire plus, je ne vis plus. Quand finira cette nouvelle agonie?

Ma voiture s'arrête enfin; nous sommes à Saint-Denis. On m'invite à descendre. Les rues sont jonchées de blessés, de mourans. On les transporte, on les entasse dans les maisons, les granges, les écuries, les églises. Ils périront faute d'air

et de soins. Et c'est là qu'on a placé la gloire! Ces infortunés doivent la maudire.

J'ai été frappée aussitôt de l'idée terrible que Jules pouvait être parmi eux. Ce nouveau genre d'exaspération m'a rendu quelque force, et m'a fait supporter l'aspect de ce que la nature a de plus hideux. Soutenue par mon officier, j'errais à travers ces misérables; j'examinais leurs vêtemens; je cherchais leurs traits sous les voiles de la mort, et quand j'avais acquis la certitude que celui que je regardais n'était pas l'homme adoré, je me livrais à une joie féroce, et je passais plus loin.

L'officier était stupéfait de ma persévérance, et de l'énergie qui avait succédé à des mouvemens d'horreur. Sans doute il ne concevait pas qu'une jeune femme pût repaître ses yeux d'un spectacle qui blessait les siens. Quelques mots, qui me sont échappés, l'ont instruit de mon secret et du motif de mes démarches. « S'il arrivait quelque chose « à M. de Courcelles, m'a-t-il dit, on ne le con- « fondrait pas avec les blessés ordinaires. Ceux-ci « sont malheureusement trop nombreux, pour « qu'on puisse leur donner tous les soins que ré- « clame l'humanité. Mais nous avons à chaque « état-major de l'armée des litières destinées aux « officiers de marque, et bien certainement le gé- « néral Pulki en ferait donner une à votre ami, « si malheureusement il en avait besoin. Permet- « tez, madame, que je vous conduise chez vous; « j'irai ensuite m'informer des noms des officiers

« supérieurs et des volontaires nobles, qui sont « déja transportés ici. — Et si on l'avait conduit « ailleurs? — Cela n'est pas présumable. Saint-« Denis est l'endroit le plus voisin de l'armée, et « c'est celui qui offre le plus de ressources. — « Au nom de Dieu, ne me trompez pas. — Je « vous le jure. »

Je rentrais à mon auberge; l'officier allait s'éloigner. J'ai pensé tout à coup que, par des ménagemens cruels, ce jeune homme pourrait me priver de la triste satisfaction de revoir le bien-aimé, de l'embrasser encore, de mêler mon dernier souffle au sien, d'expirer avec lui. J'ai repris le bras de l'officier. « Ne soyez pas offensé, lui « ai-je dit, que, dans une affaire de cette impor-« tance, je ne m'en rapporte qu'à moi. » J'ai été partout avec lui. Je me suis convaincue que Jules et mon père ne sont pas au nombre des blessés... « Mais s'ils sont morts ! S'ils sont là-bas, étendus « sur la terre, foulés aux pieds des hommes et « des chevaux... vous êtes humain, vous êtes sen-« sible, guidez-moi, monsieur, allons recueillir ces « restes précieux, ou nous assurer que la mort a « respecté des têtes si chères. » Il m'a opposé des raisons, qui ne persuadent pas une amante; j'ai insisté vivement, je l'ai menacé de partir seule. Il s'est jeté au-devant de moi; il a saisi mes mains; il m'a entraînée à l'auberge. Il a placé deux sentinelles en dehors de ma porte; il a ordonné à

Jeannette et à Jérôme de se tenir devant la croisée, et de ne pas me permettre de l'ouvrir.

Il a senti qu'un étranger est déplacé auprès d'une jeune femme, éperdue, désespérée; il a jugé que mon cœur avait besoin de s'épancher; il a reconnu que Jeannette et son mari ont toute ma confiance; il m'a laissée avec eux.

Ainsi on s'assure de moi! Je ne peux savoir ce que j'ai à espérer ou à craindre! Quelle situation! Je t'ai fatiguée souvent de mes plaintes répétées; je croyais avoir souffert tout ce qui peut frapper la plus malheureuse créature : mes maux n'étaient rien, Claire, comparés à ce que je souffre à présent.

Le canon tire sans relâche. Les Français, dit Jérôme, se battent en désespérés. Un reste d'armée arrête toutes les forces de l'Europe réunies et combinées. Des enfans, qui n'ont pas vu le feu encore, servent les pièces avec l'intrépidité, le sang-froid, et le talent des plus vieux artilleurs... Il est deux heures; il y en a huit que le sang coule à flots... Ah! je n'ai plus d'amant; je n'ai plus de père.

Une voiture arrête à la porte de l'auberge. Jeannette se tourne et pousse un cri douloureux. Je m'élance; on me retient; n'importe, j'ai reconnu mon père... Il est à cheval... Il est seul!... J'ouvre la porte; je me précipite... Les sentinelles n'ont pu que m'entrevoir... Je suis dans la rue...

« Où est Jules, mon père, où est-il?... Parlez, ou « je meurs. »

Mes yeux avides, égarés, se portent dans l'intérieur de la voiture... Je reconnais Firmin... Il est profondément affligé... Sans doute le bien-aimé est là... Est-il vivant encore? Pourra-t-il recevoir mes derniers adieux?... J'écarte tous ceux qui veulent me retenir... Je suis dans la litière... Je ne sais comment j'y suis entrée... Il est là!... Il est là!.. Sa main a légèrement pressé la mienne... Je tombe évanouie à côté de lui.

Je reviens à moi. Je suis sur un lit, et à quatre pas il y en a un second. Ah! on a senti qu'on ne devait plus nous séparer, qu'on ne pouvait pas priver deux êtres, qui n'ont pu vivre l'un pour l'autre, de la satisfaction de mourir ensemble.

Je me lève; je m'approche, en frémissant, de ce lit funèbre. Le malheureux me voit, et un sourire, presque imperceptible, vient effleurer ses lèvres. Quel bien ce sourire m'a fait! il a ranimé mon cœur déja glacé... Mais quelle est sa blessure?... Est-elle dangereuse?... Personne ne me répond... Je ne voulais, il y a un moment, que le revoir encore, l'embrasser pour la dernière fois... Maintenant c'est sa vie que je demande... Je me jette à genoux; je prends sa main; je la couvre de baisers et de larmes... J'invoque le ciel, je le supplie; je reviens à mon amant; je retourne à Dieu... Je me lève, j'interroge... « Répondez-« moi donc, mon père, vous qui me sacrifiez

« pour la seconde fois. » Il m'a répondu enfin. Un coup de feu terrible... Un coup de feu dans le corps!... « Ah! c'est votre détestable ambition « qui l'a tué!... Des titres, des cordons, des gra- « ces!... Tout cela vaut-il une goutte de son « sang! » j'ai vu des larmes rouler sur les joues de M. de Méran... « Pardon, pardon, mon père... « Sais-je ce que je fais, ce que je dis!... Excusez « les expressions du plus affreux désespoir... » Je n'ose me jeter dans ses bras; je lui ouvre les miens; il s'y précipite; il me presse contre son sein; il veut que j'espère; il cherche à me consoler... De l'espoir! je n'en ai plus. Que m'importent des consolations stériles! il n'y a de repos pour moi que dans la tombe. J'y descendrai avec lui.

Que font là ces deux étrangers?... Ah! ce sont des chirurgiens. Je les emmène dans une chambre voisine; je les presse de questions... Ils ont beaucoup à craindre; mais ils sont loin de désespérer. Je leur offre mon or, mes diamans, ma fortune; je donnerais tout mon sang, si mon sang pouvait le sauver... *Ils sont loin de désespérer!* Ah! s'il faut qu'il meure, me le diront-ils? Ne voient-ils pas que ma vie est attachée à celle de mon amant?

Mon père vient à moi. « Ma chère enfant, Jules « te demande. — Il me demande!... Il parle donc « encore! Je vole...

« Modérez votre douleur, Adèle, et ne me pri- « vez pas du plaisir de vous voir. — Ah! oui, tu

« me verras, tu me verras toujours, sans cesse. « Que tu vives ou que tu meures, je ne te quit- « terai plus. Je m'établis dans cette chambre, mon « père; on ferait de vains efforts pour m'en ar- « racher. »

Je le fixe pour la première fois... Les roses de ses joues sont éteintes, ses yeux ont perdu leur expression, ses lèvres sont décolorées, et cependant l'amour respire encore dans tous ses traits.

Voilà, diras-tu peut-être, une remarque bien futile, dans un semblable moment. Elle doit paraître telle à un cœur froid; pour le tien, il n'en est pas qui soit indifférente. Sens-tu combien il est important pour moi de savoir que je suis encore aimée? Même vie, ou même mort, voilà notre destinée.

J'ai traîné un grand fauteuil près de son lit. C'est la place qui me convient; c'est celle où me fixent l'amour et le devoir.

On veut me distraire. On me fait remarquer que le bruit du canon a cessé. On me dit que Paris s'est rendu à des conditions honorables. Hé, que me fait Paris? que me fait l'univers? l'homme adoré est mourant.

Mes yeux sont sans cesse fixés sur les siens. Laissent-ils échapper une étincelle de vie? Je crois me sentir renaître. Se ferment-ils un moment? il me semble qu'ils ne doivent se rouvrir jamais, et je retombe dans des crises violentes. Ceux qui sont autour de moi, me témoignent le plus vif

intérêt, me prodiguent leurs soins... Ils me fatiguent, ils me déplaisent. Ce ne sont pas des marques de pitié qu'il me faut, c'est Jules que je leur demande... Insensée! dépend-il d'eux de me le rendre?

Pendant des heures entières, je tiens une de ses mains dans les miennes; je compte les battemens de son pouls; j'en calcule l'inégalité, la faiblesse ou la force; je suis sa respiration; j'épie les opérations de la nature. Hélas! l'avenir est encore couvert d'un voile impénétrable.

Oh! combien il paraît satisfait de m'avoir auprès de lui! de temps en temps un regard plein de charme, me remercie de tant d'amour, d'assiduité, de persévérance. Ah! tu ne me dois rien; pourrais-je vivre, si je te quittais un moment?

Les chirurgiens reviennent, ils vont lever l'appareil. On veut que je me retire : la décence l'exige, dit mon père. « Hé, que me parlez-vous « de vertus de convention? Les miennes sont « celles de la nature; elle m'ordonne de rester; je « lui obéirai. Quoi, ces filles respectables, qui se « vouent au soulagement de l'humanité, ne quit- « tent pas un mourant qui leur est étranger, et « par des considérations frivoles, j'abandonne- « rais un homme que j'adore! Jamais, jamais. » Claire, un sourire du bien-aimé, une légère pression de sa main ont été la récompense de mon dévouement et de ma fermeté.

J'ai vu lever l'appareil; j'ai contemplé sa bles-

sure; j'en ai eu le courage. J'y ai laissé tomber une larme... Bientôt toute mon attention s'est portée sur les chirurgiens. Je cherchais mon arrêt dans un mot équivoque, dans leurs regards, dans leur maintien... Tout se tait en eux!... Ah! n'est-ce pas s'exprimer clairement? ils parleraient, s'ils avaient quelque chose de consolant à me dire... Dieu, mon Dieu!... il faut donc perdre... me séparer... m'anéantir... Je ne trouve plus d'expressions, Claire, je n'ai plus même d'idées.

Il veut parler. Je fais de longs, de pénibles efforts; je rappelle mes sens; j'approche encore mon oreille; je suis avide de recueillir ses derniers mots. Ah!... ah! le malheureux désespère de sa vie. « Mourrai-je, dit-il, d'une voix éteinte, sans « emporter le titre de votre époux? » Non, Claire, je ne lui opposerai plus ces vertus de convention, auxquelles tout à l'heure mon père voulait me soumettre, et dont je me suis affranchie. Non, il n'est plus de considération qui me retienne, puisque je n'ai plus d'avenir. Il n'aura pas formé un vœu inutile. Trop heureuse, si en remplissant le dernier, peut-être, que m'adressera son cœur, je pouvais contribuer à le ramener à la vie! « Oui, « mon ami, mon bien-aimé; oui, mon père, je « me rends. »

« — Les lois, ma fille, ne vous permettent pas « de disposer de vous encore; mais la religion « vous offre son secours. — Ah! qu'elle consacre « une union, qui durera peu sur la terre; mais

« qui nous en préparera une qui ne finira jamais.» Mon père sort. Un sentiment de calme et de bonheur semble ranimer l'être adoré; il me remercie. « Hé, de quoi, mon ami? te complaire, n'est-ce « pas être heureuse encore? »

Je vais donc, pour la seconde fois, m'engager auprès du lit d'un mourant. A la première, j'ai juré de renoncer au bonheur de ma vie; à celle-ci, je jurerai du fond de l'ame, de ne pas survivre à l'époux de mon cœur, et je tiendrai mon serment.

Mon père rentre; il introduit un vieux prêtre hongrois, qui parle à peine français; on prépare tout pour l'auguste cérémonie.

Il n'y a ici, Claire, ni la pompe, ni le luxe qu'on étale aux mariages de convenance, et par lesquels on croit étourdir la victime. On appelle l'attention de la Divinité sur deux cœurs, unis par de longues infortunes, et que la mort même ne peut séparer. Mon père, Jeannette, Jérôme et le ciel, voilà nos témoins. Nous prions tous avec ferveur; nous demandons tous la vie de l'infortuné. N'est-il pas parmi nous un cœur assez pur pour l'obtenir!

Tout est terminé, je suis sa femme, il est mon époux. Mon Dieu, laissez-le-moi. N'ai-je pas assez souffert? Ne suis-je pas digne, devant vous, de quelques années de félicité?

Cette union, si triste dans de pareilles circonstances; cette union, l'objet de tous ses vœux...

et des miens, Claire, quoique je m'y sois constamment refusée; cette union, qui semblait devoir le ranimer, a ajouté à sa faiblesse! moi-même, je me sens mal, très-mal... Ah! sans doute, la perte de son sang; la contention d'esprit que produit nécessairement un pareil moment; mes alarmes toujours croissantes, des secousses violentes; des fatigues au-dessus de mes forces, tout a contribué à produire l'affaiblissement où il est tombé, et les douleurs internes que j'éprouve. Je me sens malade, bien malade; le mal augmentera, je n'en doute point. Mais quoi qu'il arrive, je viens d'acquérir des droits sacrés, incontestables; personne n'a celui de m'arracher de cette chambre. Nous confondrons notre dernier soupir.

Son accablement, sa faiblesse et mes douleurs augmentent. On cherche en vain les chirurgiens, obligés de se partager entre tant de malheureux... Ils ne peuvent plus rien pour lui; que feraient-ils pour moi? Je ne veux plus de secours humains. Que les portes de l'éternité s'ouvrent pour nous deux.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Après huit jours d'alternatives, plus ou moins alarmantes, nous revenons l'un et l'autre à la

vie. La nature m'a délivrée avec effort d'un fruit, qui ne pouvait pas prospérer dans mon sein. Voilà déja un premier bienfait de la Providence, qui veut me laisser jouir de toute la plénitude du bonheur d'être à lui. Il a été, trois jours et trois nuits, sur les bords de la tombe; ceux qui nous gardaient, n'attendaient que le moment de l'y voir descendre. J'étais mourante alors, et mon père gémissait sur sa fille et sur son meilleur ami.

Quand mes yeux se sont rouverts à la lumière, ils se sont portés avec effroi sur le lit du bien-aimé; je tremblais de ne plus l'y revoir. Agité, tourmenté par la crainte et l'espérance, il semblait chercher, dans mes traits, un reste de vie, et désespérer de l'y trouver. Le malheureux! il n'avait pas assez de ses maux: il fallait encore qu'il souffrît des miens... Le mouvement que j'ai fait, lui a arraché un cri de joie.

A l'instant, j'ai été entourée de mes fidèles amis. Le médecin a prononcé qu'il répondait de M. de Courcelles, puisqu'il cessait de craindre pour moi. Dès-lors, l'inquiétude, l'affliction ont été bannies sans retour. Tous nos cœurs se sont ouverts à l'allégresse, à ces sentimens doux, que depuis long-temps nous ne connaissions plus. Il manquait beaucoup encore à mon bonheur. J'ai étendu mes bras vers Jules; Jeannette m'a devinée. Elle a fait signe à son mari; ils ont roulé mon lit contre celui du bien-aimé. J'ai touché ses mains, ses bras, son cœur; j'ai respiré son ha-

leine; je ne pouvais me convaincre assez qu'il fût vivant encore. Je lui parlais, il me répondait; il parlait à son tour, nous parlions ensemble; nous ne nous entendions plus, et cependant nous étions dans l'ivresse.

On nous recommandait une extrême modération : les jouissances de l'ame ne sont pas dangereuses, et nous en étions si avides! Chacun de nous avait à célébrer une espèce de résurrection; chacun de nous s'applaudissait de renaître dans l'objet adoré; chacun de nous jurait de lui consacrer une vie, que l'amour embellira jusqu'au dernier moment.

Silence... Plus bas au moins : voilà les mots qu'on répétait sans cesse autour de nous, et que nous n'écoutions pas. La bonne Jeannette a cru tout concilier en rapprochant nos oreillers. Nous nous sommes parlé à voix basse, et l'amour y a gagné : plus de contrainte, plus de choix dans les expressions. L'abandon le plus absolu a ajouté au délire, qui nous agitait si délicieusement. Nous en avons prolongé la durée jusqu'au moment où le médecin a sérieusement ordonné qu'on nous séparât.

On m'a remise à ma place; mais l'amour heureux a toujours des ressources. La pensée se peint dans les yeux; qui aime bien entend ce langage, et sait y répondre. Ah! Claire, qu'il est expressif pour nous, et que de sujets de joie pour ton amie et l'homme adoré! Plus d'obstacles dès à

présent; plus d'alarmes pour l'avenir. Un baume vivifiant circule dans nos veines, et nous en sentons à chaque instant des effets nouveaux. Ah! tu le sais : je suis née pour l'amour; je vivrai pour lui seul.

Dieu charmant! Dieu des prodiges! sois à jamais l'objet de mon culte et de ma reconnaissance : il n'y a que trois jours que je suis rendue à la vie, et déja on me permet de me lever. Mon mari... mon mari! Que ce nom est doux à prononcer maintenant! Mon mari se lèvera demain pour la première fois. Nous commencerons, nous suivrons, quelque temps encore, une vie de convalescens; mais chaque jour nous offrira une jouissance nouvelle. Oh! comme elles vont se multiplier! Des épanchemens, des félicitations continuelles; de tendres agaceries qui provoquent le baiser; un voyage autour de notre chambre; une pause à chaque fauteuil, pour répéter ces jeux charmans; un repas servi par l'amitié, auquel préside l'amour; un lit, parsemé de roses, et près duquel le myrte va commencer à croître... Que sais-je enfin? Une idée succède à une autre, et toutes sont d'espérances, de délices, de volupté. Je ne me possède plus; je suis trop heureuse.

Tu connais, Claire, les événemens qui ont suivi la reddition de la capitale; je ne t'en parlerai pas. Mon père, rassuré sur notre existence, commence à se livrer à ses goûts favoris. Il se fait faire un

habit de chef d'escadre; il doit être présenté; il ne dort plus, il va tous les jours à Paris, et il ne reparaît ici qu'avec un projet nouveau. Les dignités, les graces vont tomber sur lui. Il le croit!

Une partie de ses rêves vient de se réaliser. Le général Pulki a fait valoir, auprès de son souverain, ses services passés, et la conduite brillante qu'il a tenue pendant la journée du 30. Il a reçu la décoration de je ne sais quel ordre qu'on ne confère qu'à de très-grands seigneurs : il est dans l'ivresse. Il ne manque, a-t-il dit, à sa satisfaction, que de voir son gendre partager ses honneurs. Son gendre m'a pris la main, et m'a placée devant lui : « Voyez, monsieur, si je puis désirer « quelque chose. » Mon père a fait la moue; moi j'ai embrassé mon mari... Je l'ai embrassé!... Oh! Claire, comme on embrasse ce qu'on adore. Ainsi il place en moi toute sa félicité! Tout ce qui n'est pas moi lui est indifférent! Ah! j'ose le croire, il n'y a que mon cœur qui puisse payer tant d'amour.

M. de Méran a écrit plusieurs fois à ma mère. Il a cru d'abord ne devoir pas lui cacher le triste état de sa fille et de son amant; il croyait la préparer au plus cruel événement. Depuis, chacune de ses lettres était plus rassurante, et les réponses de ma bonne mère annoncent la plus forte anxiété. Je viens d'écrire moi-même. Elle croira sans peine à mon parfait rétablissement : tout dans ma lettre est bonheur et gaieté.

Le bien-aimé écrit aussi à son oncle qui m'a dédaignée, qui a accumulé sur nous tous les maux, et qui va me combler de prévenances, maintenant que j'ai trois cent mille livres de rente... Je lui pardonne tout; je recevrai de vaines démonstrations comme des marques d'un sincère attachement.

Nous allons quitter Saint-Denis et cette chambre étroite, où j'ai passé des momens si cruels... et si doux! Ce déplacement a amené une discussion très-sérieuse entre mon père et moi. Il a prétendu que Jules devait habiter son hôtel, et moi le mien, jusqu'à ce que notre union soit constatée par les lois civiles. J'ai opposé des raisonnemens à des préjugés; mon père persiste dans sa manière de sentir, et il a déclaré à mon mari qu'il se brouillerait avec lui, s'il ne respectait les bienséances. Le bien-aimé m'a adressé un regard douloureux; je l'ai vu prêt à se sacrifier encore à la délicatesse.

« Ah! me suis-je écriée, j'ai trop payé cher le « bonheur d'être à lui, pour que je consente à le « quitter un moment. Que m'importe le monde? « qu'a-t-il fait pour moi, quand l'infortune m'ac- « cablait? que dois-je avoir maintenant de com- « mun avec lui? Je suis la femme de Jules; ma « conscience est tranquille. Je serai heureuse. J'ai « enfin le droit de l'être, et je le veux. »

« — Quoi, ma fille, vous serez assez peu réser- « vée, pour ne point attendre que la loi ait ratifié « votre mariage! Vos malheurs ont inspiré le plus

« vif intérêt à ceux qui les connaissent : leur don-
« nerez-vous à croire, par une suite de faiblesses,
« sans exemple dans notre famille, que vous vous
« seriez tue, si votre persécuteur ne vous eût in-
« spiré un insurmontable dégoût? savez-vous si on
« n'ira pas jusqu'à imaginer que vous vous êtes
« volontairement donnée; que cet homme a pu
« avoir ensuite des torts graves envers vous, et
« que vous n'avez parlé que pour l'en punir et
« vous venger? Si ce que vous devez à votre ré-
« putation ne suffit pas pour vous arrêter, pensez
« du moins à votre père. Voulez-vous me voir la
« fable du public, me réduire à n'oser paraître à
« la cour? »

Jules sentait que notre union, selon l'Église, ne lui laissait aucune opposition à craindre de ma part pour l'avenir. Il brûlait d'être tout à moi, et il n'osait se prononcer contre mon père. Je m'étais avancée au point...

Les communications étaient rouvertes sur toute la France. Madame de Villers, mère pour la seconde fois, et rétablie, tremblante pour son Adèle, accourait, du fond de sa province, pour partager ses peines ou son bonheur. Elle est entrée au moment où la discussion allait devenir violente. Vous sentez que du moment de son arrivée la correspondance des deux jeunes femmes a cessé.

Madame de Villers est jeune, très-aimable, et

très-jolie, quoi qu'en ait dit ce vil coquin de des Audrets. J'ai toujours beaucoup aimé ces femmes-là. J'ai trouvé l'occasion de me lier avec celle-ci, je l'ai saisie avec empressement. J'y ai trouvé deux avantages : une société pleine d'agrémens, et la satisfaction de connaître quelques détails, importans pour mon Adèle, à qui je m'intéresse fortement.

L'entrée de madame de Villers chez son amie a changé les idées à l'instant, et a calmé des têtes trop exaltées. On est revenu, plus tard, sur un projet, qui paraissait difficile à concilier avec les bienséances. Adèle, toute à l'amour, ne voulait rien céder; M. de Méran persistait dans sa manière de voir et de sentir. Madame de Villers s'est rendue médiatrice, et elle est parvenue à rapprocher le père et la fille. On est convenu que madame de Courcelles irait passer le temps de son deuil à Velzac. Quoi de plus décent pour une très-jeune veuve, que de se retirer auprès de sa mère? Quel inconvénient y avait-il que Jules élevé dans cette maison, qui y était retourné après la mort de sa première femme, allât s'y fixer de nouveau? Quoi de plus facile à madame de Méran que de paraître ne rien voir?

Nos tendres amans sont partis, ivres de bonheur, d'espérance et de joie. C'est une sauvegarde, très-passable en route, que la présence d'une femme de chambre, et quel témoin plus indulgent, et par conséquent plus aveugle que Jean-

nette? Quinze jours de voyage ont été une suite continuelle de délices.

Madame de Méran a été trop enchantée de voir sa fille pour être bien sévère. Cependant elle a tenu invariablement à ce qu'il y ait deux appartemens. Mais Jeannette est ingénieuse, autant que dévouée, et le valet de chambre de monsieur le trouvait tous les matins chez lui.

A la fin de l'année, un mariage, de pure forme, a été célébré avec la plus grande pompe, et Adèle n'a pas été fâchée, cette fois, d'être couverte de diamans et de dentelles. La nature lui a prodigué tous ses dons; mais l'art embellit la nature, et elle s'entendait, avec une secrète joie, proclamer, par son heureux époux, la plus jolie et la plus aimable.

M. de Méran était resté à Paris. Partout on le voyait à la suite du roi, et il voulait bien prendre pour lui quelque chose des acclamations qu'on prodigue au prince. Il était accouru à Velzac, accompagné de quelques seigneurs, couverts comme lui de broderies et de cordons. Les tristes aventures de sa fille avaient été oubliées, au milieu de cette foule d'événemens qui venaient de changer la face de la France, et il ne manquait à son bonheur que de présenter son Adèle à la cour.

Le jour du mariage est celui où toute espèce de contrainte s'évanouit. Le résultat de cette noce si brillante a été un beau petit garçon, qui héri-

tera réellement des biens de M. d'Apremont; et quoi de plus juste, puisqu'ils ont été donnés à sa charmante petite maman? Mais n'anticipons point sur le temps : son vol est assez rapide.

M. de Méran a parlé, dès le lendemain du mariage, d'équipages, de livrées neuves, et enfin de la présentation de madame de Courcelles. Du moment où il ne faut plus qu'une chambre et un lit, qu'importe de les trouver dans une auberge ou ailleurs? Adèle, que le projet de son père ne contrariait en rien, s'est empressée de l'adopter. Elle a été présentée, et en sortant des appartemens, elle disait au bien-aimé : Je n'ai rien vu là que je puisse te comparer.

M. de Méran est resté à la cour : les jeunes gens ont eu le bon esprit de vouloir vivre pour eux. Ils ont été s'établir à Champville, à la grande satisfaction du bon curé, qui a fini par convenir que le second mari vaut beaucoup mieux que le premier, et qu'il peut servir d'excuse à quelques tendres folies.

Jeannette et Jérôme sont établis au tournebride, où ils font très-bien leurs affaires. Jeannette est plus souvent au château que chez elle. Son dévouement ne varie point, et si la jolie petite comtesse devenait inconstante, ce qu'à Dieu ne plaise, elle ne manquerait pas de lui prouver que l'amour ne peut être éternel, et que le mariage n'est qu'un contrat civil.

Firmin a été élevé au rang de secrétaire, quoiqu'il ne sache pas l'orthographe. Mais M. de Courcelles n'est pas de ceux qui déclarent qu'attendu leur qualité de gentilhomme, ils ne savent pas signer.

Enfin, madame de Villers m'a donné toute cette correspondance, que j'ai classée par chapitres, pour établir plus de régularité dans l'ordre des faits.

FIN D'ADÉLAIDE DE MÉRAN.

L'OFFICIEUX,

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

L'OFFICIEUX,

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

INTRODUCTION.

J'ÉTAIS fort embarrassé, quand j'ai conçu l'idée de cet ouvrage. Comment faire, pensais-je, pour plaire à tout le monde? Si je suis raisonnable, on dira que je suis froid; si je me permets de m'égayer, selon ma bonne ou ma mauvaise habitude, la *Quotidienne* est là. C'est un bien pauvre journal que cette *Quotidienne!* beaucoup de monde le dit, mais enfin,

Quoi qu'on en puisse dire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Et puis ce journal est toujours farci de grands mots déplacés, que personne n'entend, ni le journaliste non plus; cela impose. Par exemple, parler du jansénisme à propos du *Garçon sans*

souci (1), c'est annoncer qu'on est prêt d'expliquer ce que c'est que la grace qui *suffit ou ne suffit pas.* Je félicite le rédacteur de cet article sur ses connaissances d'en-haut. Mais, à propos de cette grace-là, je lui conseille de commencer par en mettre un peu dans ses écrits, et jusque-là, je dirai et répéterai sans cesse, que monsieur le rédacteur n'est pas un fin *Merle.*

J'étais donc très-embarrassé, ainsi que je viens de vous le dire. Mais, un peu *sans souci* moi-même, j'ai bientôt pris mon parti, et j'ai résolu de laisser courir ma plume au hasard, et d'aller droit devant moi, comme j'ai coutume de le faire. Je ne peux d'ailleurs me dispenser d'écrire, car, dans mon dernier ouvrage, je n'ai pas dit adieu au lecteur, mais un simple *au revoir.* Ceci entraîne nécessairement l'obligation de rentrer dans une carrière, que je parcourais plus lestement autrefois, mais à laquelle je tiens encore, et je m'y laisse assez facilement entraîner par maître *Jean-Nicolas Barba.*

Je vais donc vous faire *un Officieux* ou *des*

---

(1) Si, pour vos menus plaisirs, vous conservez des absurdités, voyez, an 1817, le n° 285 de la lamentable *Quotidienne.*

Présens de noces. Je ne sais si je vous amuserai, mais je vous assure que je ferai pour y parvenir... *l'impossible*.

Vous me demanderez peut-être pourquoi ce double titre. Je vous avoue, bien franchement, que je ne sais pas encore comment je remplirai le second. Mais j'ai, pour le mettre, des raisons qu'il vous importe peu de savoir. D'ailleurs, si vous êtes curieux de les connaître, je vous promets que les journalistes, qui devinent tout, *à peu près*, ne vous les laisseront pas ignorer.

Je prends congé de vous à regret, mon cher Lecteur, ou mon aimable Lectrice; mais, c'est pour m'occuper de ce que je vais vous dire, et vous ne pouvez me savoir mauvais gré du motif.

CHAPITRE PREMIER.

Faisons connaissance avec notre principal personnage.

En l'an 1780, je cite l'année, pour que mon graveur, si je mets des images en tête de ce livre, ne fasse pas d'anachronismes, et n'habille pas des Espagnols, si j'en présente au lecteur, comme ils l'étaient du temps de Ferdinand et Isabelle; en 1780 donc, vivait un marquis d'Oliban, dont le père avait été fermier-général, le grand-père, sous-fermier, et le bisaïeul, commis aux barrières. Son vrai nom était Guérault. Ce nom n'est pas noble assurément; mais le quatrième Guérault dont je parle, ayant hérité de Guérault III, de cent cinquante mille livres de rente, et voulant dérouter les généalogistes et les médisans, acheta la terre d'Oliban, qui avait été un marquisat, dans le bon temps où les seigneurs châtelains détroussaient les passans, se faisaient la guerre entre eux, et jouissaient du droit de jambage, qui avait bien ses petits agrémens.

Guérault IV prit, sans hésiter, la qualification de marquis, que personne ne pensa à lui contester. Discute-t-on jamais avec un homme qui a cinquante mille écus de revenu, et qui sait s'en faire honneur? On m'a même assuré qu'une paire de girandoles, données à propos, avait fait ob-

tenir des lettres de noblesse; or, quand on est noble, on peut très-bien se faire marquis de son autorité privée: on ne voit que cela tous les jours.

Et comme de temps immémorial, un gentilhomme doit servir le roi, monsieur le marquis se présenta pour entrer aux Mousquetaires. On examina sa noblesse de près, et ses titres parurent bien légers : il n'avait encore qu'un quartier. Cependant le capitaine des mousquetaires gris n'était pas fâché d'avoir un homme opulent, et qui était marquis, à peu près; il conseilla à Guérault IV de demander la croix de Malte, et cent ans pour faire ses preuves, ce qui s'accordait alors assez facilement aux gens riches. Or, comme un mousquetaire avait nécessairement quatre quartiers bien compté, monsieur le marquis était évidemment gentilhomme.

A l'époque dont je parle, monsieur le marquis avait vingt-cinq ans. Il n'était ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni spirituel ni sot. Il était riche, et tout le monde le trouvait charmant.

Il usait noblement des dons de la fortune. Généreux, sans être prodigue; plein d'ordre, pour avoir toujours des fonds à sa disposition; ami du plaisir, mais économe de sa vie; il comptait pousser sa carrière très-loin, et faire souche, à la première occasion favorable, de véritables marquis.

Un défaut assez remarquable était le seul qu'on pût lui reprocher. Il était toujours disposé à rendre service, et bien des gens appelleront cela une

qualité. Mais il avait la mauvaise habitude de chercher à obliger tout le monde, même ceux qu'il connaissait très-superficiellement; il s'efforçait d'obtenir une confiance qu'on ne lui accordait pas toujours, et alors, sans mission, souvent sans trop connaître les circonstances d'une affaire, il se portait en avant et manquait toujours le but avec les meilleures intentions du monde. Il amenait des méprises, des incidens qui amusaient beaucoup ceux que la chose ne regardait pas, et qui ne l'appelaient plus que l'officieux marquis.

Ce penchant s'était développé en lui dès sa première jeunesse, et lui avait valu au collége des horions et des gourmades, et à l'académie, deux petits coups d'épée qui avaient fait un grand bruit dans le monde.

A chaque mésaventure qu'éprouvait le marquis, il se promettait bien d'abandonner le genre humain à sa triste destinée, et il saisissait avec empressement l'occasion nouvelle qui s'offrait à lui pour tâcher de rendre un service. Quelquefois même, fatigué de son oisiveté, il cherchait cette occasion qui ne se présentait pas.

Vous présumez facilement qu'il s'était fait dispenser de coucher à l'hôtel des Mousquetaires. Le propriétaire d'une maison somptueuse ne pouvait s'accommoder d'une chambre modeste; et son capitaine, plus noble que riche, trouvait très-commode de trouver tous les jours son couvert mis chez monsieur le marquis, et cent louis à son service.

Cependant il pensait sérieusement à acheter une compagnie de cavalerie. Le droit de se faire tuer s'achetait alors, et, pour mériter cette faveur insigne, le marquis faisait très-exactement son service de mousquetaire. Il courait à l'hôtel le matin; il y courait après avoir dîné : les gens du bon ton dînaient alors à deux heures. Très-souvent monsieur le marquis faisait la course à pied, pour ne pas humilier ses camarades en étalant un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Vous voyez que notre héros était un homme à procédés.

Un domestique de son père, nommé Antoine, tenait sa maison, et justifiait sa confiance. Vous sentez que le factotum d'un marquis ne peut s'appeler Antoine. Le bon domestique avait consenti à reprendre son nom de famille, qu'il avait oublié depuis long-temps, et il se laissait appeler Ducroc, pour flatter l'amour-propre de son maître, et peut-être un peu le sien.

Ducroc avait sous ses ordres Denis, chef de cuisine; Thérèse, femme de charge; tous les gens de l'écurie, et il étendait sa surveillance jusque sur Zéphire, valet de chambre de Monsieur.

Thérèse avait été mariée... peut-être. Il est au moins constant qu'elle avait une fille qui s'élevait à l'hôtel, et qui allait avoir seize ans. Thérèse était vaine des charmes de sa Julie, et elle portait ses prétentions pour elle jusqu'au ridicule : elle avait refusé avec dédain le bédeau de la paroisse, et un caporal aux Gardes Françaises. C'était d'ail-

leurs une bonne femme qui tenait aux intérêts du marquis, autant qu'on peut le faire pour de l'argent.

Zéphire était un grand et joli garçon qui s'était singulièrement formé en causant avec son maître lorsqu'il le coiffait ou qu'il lui passait sa chemise. C'était l'homme du bon ton de toutes les soubrettes de qualité. Elles se l'arrachaient, le gâtaient, et elles avaient porté au dernier degré une fatuité qui lui était naturelle. Je ne dirai rien des autres commensaux de l'hôtel,

Ce reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CHAPITRE II.

Julie.

Julie était aussi simple que jolie. Elle répondait par *Vous êtes bien bon*, *monsieur*, à tous les complimens qu'on lui faisait, et on lui en faisait souvent. Un vieillard lui prenait-il la main, elle la retirait aussitôt. Un homme agréable prenait-il cette main effilée et blanchette, elle baissait les yeux et rougissait. Elle ne pensait plus à la retirer quand elle était dans celle de Larose.

Larose est le jeune caporal que dame Thérèse avait éconduit. Julie, sans ambition, trouvait le parti très-sortable puisqu'il lui plaisait beaucoup. D'ailleurs, Larose était un garçon de mérite qui devait être fait sergent à la première promotion,

et tout le monde sait qu'un sergent aux Gardes Françaises était un gros monsieur.

Mais comment Larose avait-il plu à notre petite Julie? c'est ce qu'il importe de vous faire connaître, et ce que je vais vous apprendre.

L'hôtel de monsieur le marquis était situé à l'extrémité d'un faubourg. Moitié ville, moitié campagne, il réunissait les agrémens de l'une et de l'autre. Ses heureux habitans jouissaient de la liberté que donne nécessairement une semblable situation, et Julie avait pris l'habitude de travailler ou de lire sur un banc de gazon placé à deux pas de la porte cochère, que dame Thérèse tenait toujours ouverte, parce que, disait-elle, il ne fallait pas que monsieur le marquis attendît quand il rentrait en carrosse. La véritable raison était de voir d'un œil les passans pendant que la bonne dame fixait l'autre sur une pièce de linge qu'elle faisait ou qu'elle raccommodait.

Larose était du nombre des passans. Il ne pouvait aller dans l'intérieur de Paris, sans se faire voir à dame Thérèse, dont il se souciait fort peu, et sans voir lui-même notre petite Julie qui bientôt fixa tellement son attention, qu'il employait le temps dont il pouvait disposer à passer et à repasser devant l'hôtel.

Julie, de son côté, avait remarqué le beau Larose, et, sans réflexion, sans qu'elle se rendît compte de rien, le livre sentimental, passionné même, avait remplacé l'ouvrage instructif ou amusant.

Larose commença par sourire quand ses yeux rencontraient ceux de Julie. Julie souriait à son tour : c'était le sourire de l'amour, quand il avait son innocence. Larose s'enhardit un peu. Il osa saluer profondément, et Julie se leva et répondit par une grande révérence. Thérèse, qui avait l'œil à tout, vint demander à sa fille qui elle avait salué. « C'est monsieur le curé, maman. » Fillette qui aime ment apparemment toujours. Il faut bien que cela soit vrai, car ce mensonge est le premier que Julie eût proféré.

Le beau Larose pouvait-il s'arrêter, flatté, entraîné par les plus douces espérances? non, sans doute. Julie pouvait-elle reposer, quand l'image de Larose souriant se présentait à elle? Et quand ne le voyait-elle pas? Insomnies d'amour ne flétrissent pas la beauté : le petit dieu la berce d'illusions si douces! Julie aimante devenait chaque jour plus belle. Larose dormait; mais le nom de Julie était le dernier mot qu'il prononçait le soir; c'était le premier qu'il articulât au réveil.

Julie lui avait souri d'abord; elle lui avait ensuite rendu ses révérences. Répondra-t-elle à un billet? Il est des momens où il se flatte d'être aimé; mais il ne peut vivre sans un aveu auquel il attache le bonheur de sa vie tout entière : vous voyez bien que le beau Larose était amoureux pour la première fois.

Il entre dans un café; il tire de sa poche la feuille de papier à lettre, le pain à cacheter, et

la plume qu'il a achetée toute taillée. Il écrit, il écrit... Bientôt les quatre pages sont remplies, et il ne sait ce qu'il a dit. N'importe, Julie le comprendra bien : c'est l'amour qui a dicté. Il ploie sa lettre, il la ploie encore, il la réduit de manière à la tenir, avec le pouce, cachée dans la paume de sa main, et il marche droit à l'hôtel.

Le banc de gazon était à deux pas de la porte. Ce jour-là, Julie avait mal aux reins; il fallait qu'ils fussent soutenus, et une chaise de jardin était placée presque dans la rue. Avait-elle vraiment mal aux reins?... Oh, non, non. Mais, elle lisait des romans; elle savait qu'il est de règle qu'un amant écrive à sa maîtresse. Larose ne pouvait entrer dans la cour pour remettre ses billets, et il eût fallu un bras long d'une toise pour arriver au banc de gazon. Voyez, cependant, comme l'esprit vient aux filles!

Larose arrive à la porte de l'hôtel. Il croit devoir jeter sa lettre sur le banc; il sent qu'il ne peut s'arrêter, et il fait un mouvement pour lancer le paquet à son adresse : on le lui a pris de la main. Interdit, inquiet, désolé, il reste cloué à sa place. Cependant il veut savoir quel est le ravisseur, l'ennemi de son repos, qui s'est rendu maître de son secret. Il passe, il se retourne, et Julie, appuyant la main sur la pochette de son tablier noir, lui indique l'endroit qui cache le précieux billet, et calme ses alarmes.

La pauvre petite ne savait pas mal faire. Thé-

rèse avait cru devoir entretenir long-temps la candeur du premier âge; élève de la nature, Julie en suivait la douce impulsion.

Un essai heureux en détermine un second. Larose écrivit encore un billet, et il suppliait Julie de lui faire connaître s'il était assez heureux pour lui plaire. Julie trouvait tout simple de répondre à une lettre qu'on a reçue avec plaisir. Sa mère, d'ailleurs, lui avait toujours dit, lorsque quelqu'un lui parlait : Levez la tête, petite, et répondez. En fallait-il davantage pour la déterminer à prendre la plume, dont elle se servait assez mal? Mais, pensait-elle, ces lettres-là se lisent avec le cœur, et je donnerai à mon joli soldat une feuille de papier blanc, qu'il y trouverait amour et bonheur.

Elle ne veut pas perdre une occasion de voir Larose. Elle attend qu'il ait passé, et sûre d'avoir au moins une heure à elle, en quatre sauts elle arrive à sa chambrette. Elle ne se doute pas que son agilité s'accorde peu avec un mal de reins, et que sa mère a deux yeux.

Pendant que Thérèse réfléchit, et qu'elle cherche les raisons qui peuvent rendre le mal de reins nécessaire, Julie a ployé son billet et a repris sa place.

L'impatient Larose revient sur ses pas. Depuis dix minutes, il a son mouchoir à la main; il le laissera tomber à la porte de l'hôtel. Pendant qu'il se baissera, qu'il se relèvera, qu'il le mettra dans sa poche, qu'il se gardera bien de trouver de

suite, vingt à trente minutes s'écouleront, et il n'en faut pas tant pour donner et recevoir un billet.

Tout se passe en effet comme il l'a prévu. La lettre de Julie tombe sur le mouchoir, et la main du beau caporal rencontre celle de la fillette. Il la baise, il la rebaise, et disparaît. Julie éprouve un trouble qu'elle ne connaissait pas; l'usage de ses sens est suspendu; elle est restée immobile. Sa jolie main garde la position où Larose l'a laissée, il n'est plus là pour la baiser encore.

Thérèse avait remarqué que, malgré le mal de reins, sa fille s'était levée précipitamment; mais elle n'avait pu voir ni le mouchoir, ni la lettre, ni le billet, ni les baisers, parce que Julie n'était pas diaphane. Cependant la vivacité des mouvemens, et un bras toujours tendu, lui donnent des soupçons vagues; elle accourt. « Que faites-vous « là, ma fille? — Je montre à un monsieur qui « vient de passer... à ce monsieur en habit brun... « qui est là-bas... — Eh bien, que lui montrez-« vous? — Le n° 45, ma mère. — Hom, hom. »

Thérèse suit le monsieur qui, ne pensant ni au bras indicateur, ni au n° 45, va frapper au n° 53. La bonne dame est convaincue que sa fille la trompe, et elle sait à merveille quels sont les motifs qui déterminent ordinairement une jeune fille à feindre. « Venez travailler auprès de moi, « mademoiselle. Le grand air ne vous vaut rien;

« il faut de la chaleur à des reins malades. — Je « me trouve beaucoup mieux, maman. — Je veux « ajouter à ce mieux-là. Marchez, mademoiselle, « et ne répliquez plus. »

Julie était douce, timide; elle avait été ployée à une obéissance aveugle. Elle suivit sa mère, en essuyant furtivement une larme qui s'échappait malgré elle. Thérèse la place le dos tourné du côté de la cour; elle lui donne de l'ouvrage, et prend dans la poche du petit tablier noir, le livre qui, sans doute, avait fait naître des idées romanesques. C'était le fameux *Comte de Douglas*, que Thérèse avait lu trente-deux fois, et elle ne pouvait raisonnablement gronder sa fille de le lire une. Mais, dans ce malheureux livre étaient les deux billets de Larose, que la petite avait arrangés suivant le format du livre, officieux alors; et elle les lisait en paraissant uniquement occupée du héros du roman.

La petite se croit perdue; elle tombe à genoux, elle demande grace. Sa mère qui, peut-être, ne se serait pas arrêtée à deux chiffons de papier, déjà moulus à force d'avoir été tournés et retournés, les tourne à son tour, les lit, applique deux grands soufflets sur les joues rosées de Julie, et va faire fermer la porte cochère, sauf à monsieur le marquis à attendre cinq minutes, quand il voudra rentrer à l'hôtel.

Julie avait versé des larmes de plaisir; elle en répand de bien amères. Plus d'espérance de re-

voir le beau Larose; pas de moyens de recevoir ses lettres, et d'y répondre. Si du moins elle avait pu conserver celles qui, pendant deux jours, ont fait son bonheur! Mais sa mère les a mises en pièces. Quel triste avenir attend la pauvre petite! Voilà où mène l'amour, mesdemoiselles: vous devriez bien n'aimer que par avis de parens. Je conviens cependant que l'homme qu'ils vous présentent est rarement celui qui peut vous plaire.

Larose était loin de prévoir le coup qui avait frappé sa charmante amie. Ivre de joie et de bonheur, il ne se lassait pas de relire le doux aveu de la candide Julie. Il écrivait en lisant, et son imagination séduite traçait des tableaux délicieux qui ne devaient pas se réaliser.

Il revient à l'hôtel. Il compte bien échanger sa lettre contre une autre aussi tendre, aussi séduisante : la porte de monsieur le marquis est fermée. Larose est étonné; mais il ne soupçonne rien encore. Il passe une partie de la journée dans la rue, et, à chaque instant, il croit voir cette porte s'ouvrir, à chaque instant son espérance est déçue. Il rentre à l'heure de l'appel, étonné, mais loin encore du découragement.

Le lendemain il revient, et son cœur se serre. Le surlendemain, il s'afflige, il se désole. Il regarde atttentivement la sonnette et le marteau. Osera-t-il se faire ouvrir, et que dira-t-il au suisse? Il avait la portion d'esprit qui convenait à celui

de Julie. Elle trouvait ses lettres dignes d'être gravées en lettres d'or; Larose n'en était pas moins embarrassé en cherchant ce qu'il dirait au suisse, ou à telle autre personne de l'hôtel qui se présenterait à lui. Le quatrième jour, cependant, fatigué, excédé, désespéré, il sonne et frappe à la fois. Le suisse, qui se croit un personnage parce qu'il porte un habit galonné et un baudrier qui ne sont point à lui, le suisse trouve très-mauvais qu'un soldat aux gardes s'annonce avec un tel éclat. Il intimide le pauvre Larose, au point qu'il ne peut prononcer que le nom de Julie.

A ce nom, le suisse tire le cordon d'une sonnette qui est suspendue dans le laboratoire de Thérèse, Thérèse accourt. « Voilà, lui dit le suisse, « un jeune soldat qui veut parler à Julie », et il se renferme dans sa loge.

A sa rougeur, à son air embarrassé, à son attitude suppliante, Thérèse a deviné l'amant de sa fille. Elle lui demande d'un ton très-élevé et d'un air menaçant, comment il ose aimer une demoiselle bien née, que le premier sergent du régiment n'obtiendrait pas. Larose, piqué, retrouve du courage. Il établit une généalogie, qui prouve que sa naissance vaut celle de mademoiselle Julie. Thérèse lui réplique qu'un garçon bien élevé qui s'engage, est nécessairement un libertin. Larose répond que M. de Chevert a été soldat comme lui, et qu'il est mort lieutenant-général des ar-

mées du roi. Il ajoute que la plus grande preuve d'estime qu'on puisse donner à une femme, est de chercher à obtenir sa main, et il conclut en demandant celle de Julie. Thérèse lui rit au nez d'un air de dédain, et le pousse vers la porte. Larose, exaspéré, sort en maudissant les parens dont le cœur est flétri, et qui ne veulent pas que leurs enfans sentent battre le leur. Il s'assied sur le banc de pierre qui est à l'extérieur de la porte de l'hôtel; il remet un peu d'ordre dans ses idées, et plus il réfléchit, moins il a d'espoir à fléchir l'impitoyable Thérèse.

Thérèse, de son côté, se rappelait ses premières amours. Elle se souvenait que les remontrances paternelles, que les voies de rigueur n'avaient eu aucun succès, et que le temps seul avait éteint ses feux, qu'elle avait crus inextinguibles. Elle se promit de laisser couler les jours, les semaines, les mois; de rendre la vie de sa fille assez douce, et de la distraire enfin, par une réunion de plaisirs innocens, de l'idée d'un plaisir plus vif. Il est un instinct plus sûr que les grands principes et l'éducation. Thérèse pensait en femme sage, et Julie eût été heureuse si elle n'avait pas connu le beau Larose.

CHAPITRE III.

Larose est introduit à l'hôtel.

Le beau Larose n'avait rien qui pût le dédommager de la perte de sa Julie. Une vie uniforme, contrainte, ennuyeuse, ajoutait à l'amertume de ses privations. Il n'avait pas un ami qui pût entendre le langage du cœur, et Larose ne savait plus parler que celui-là. Il ne pouvait calmer ses souffrances qu'en allant s'asseoir sur le banc de pierre qui touchait à l'enceinte où languissait l'objet des plus tendres amours.

Monsieur le marquis venait de gâter les affaires d'un jeune homme qui traitait d'une charge de conseiller au parlement. Il l'avait fait avoir à un cousin-germain qui portait le même nom, et qui travaillait, en secret, à supplanter celui que servait notre officieux. Un nom de baptême, changé, avait suffi pour que son protégé restât avocat sans causes.

Le marquis rentrait chez lui avec beaucoup d'humeur. Il jurait que jamais il ne se mêlerait des affaires de personne, et il ne réfléchissait pas qu'il eût réussi, s'il n'eût inscrit sur ses tablettes, *Pierre* pour *Paul*. Il voit un jeune soldat assis à la porte de son hôtel. Sa figure est heureuse ; mais elle porte l'empreinte d'une profonde douleur.

« Que faites-vous là, mon ami? — Je pleure, « monsieur. — Un soldat pleurer! — Un soldat « a un cœur. — Ah, je vois ce que c'est : vous « êtes amoureux. — Comme on ne l'a jamais été. « — Mais il me semble que vous pourriez penser « à vos amours à la chambrée comme ici. Il y a « plus d'une heure que la retraite est battue, et... « — Vraiment, monsieur! Ah, je suis perdu! « Quinze jours de prison! Quinze jours sans m'ap- « procher de l'enceinte... — Qu'habite l'objet de « vos vœux? — Il y a de quoi mourir. — Non, « mon ami, non, vous ne mourrez pas. J'espère « même que vous n'irez pas en prison. Comment « se nomme votre capitaine? — Le comte d'Or- « ville. — C'est mon ami particulier. Je le verrai « demain matin, et j'arrangerai votre affaire. En « attendant, je vais vous faire donner à souper et « un lit à l'hôtel. »

Larose ne sait s'il rêve. Au lieu d'un réduit humide et obscur, il va habiter le lieu qu'embellit sa Julie; il reposera sous le même toit! Reposer! Amour et repos habitent-ils le même cœur? demandait autrefois Beaumarchais au parterre.

Le marquis a frappé; la porte s'est ouverte; Larose est sur les talons de son protecteur. Le suisse a sonné, et il précède le maître, un flambeau dans chaque main. Zéphire paraît sur les degrés du péristyle; il porte aussi deux bougies. Appelez Thérèse, lui dit le marquis. Larose prend

obligeamment les lumières des mains du valet de chambre; il marche devant son nouveau patron qui le dirige, et ils entrent dans l'appartement de monsieur. Le marquis regarde son protégé, et sa figure, qu'il trouve encore jolie et candide, lui inspire un intérêt réel. Allons, pensait-il, je tenterai encore cette bonne action-ci, et je ne serai pas toujours malheureux dans mes résultats.

« Thérèse, vous ferez souper ce jeune soldat, « et vous lui donnerez un lit convenable. » Thérèse, en voyant Larose, recule de quatre pas. « Un soldat aux gardes à l'hôtel, monsieur le « marquis! Voilà du nouveau, par exemple! Et « où soupera-t-il, s'il vous plaît? à la cuisine, « probablement? — Thérèse, que seraient les of- « ficiers, si le métier de soldat était avili? Ce jeune « homme mangera à l'office. — Avec moi, mon- « sieur le marquis? — Vous pouvez souper dans « votre chambre, si cela vous arrange mieux. — « Mais, monsieur... — Je le veux; obéissez. »

Thérèse sort en grommelant. Ce rusé soldat, pensait-elle, a attendu monsieur le marquis à la porte de l'hôtel; il lui a parlé de son amour. Le marquis, qui se mêle de tout, excepté de ses affaires, et qui est trop heureux d'avoir Ducroc et moi à son service, le marquis voudra conclure ce ridicule mariage: les hommes distinguent très-bien les distances au-dessus d'eux; au-dessous, tout leur paraît égal. Je résisterai; mais Julie ne manquera pas de prier, de supplier monsieur le

marquis, si elle sait que l'impertinent caporal a trouvé accès près de lui. Oh, je vais mettre bon ordre à tout cela.

On vient avertir M. d'Oliban qu'il est servi, et Ducroc s'empare de Larose. « J'aime les soldats, « disait-il au marquis. Mon père l'a été, et celui-« ci a l'air d'être un honnête garçon. — Je le crois « comme vous, Ducroc; ayez-en bien soin. »

Thérèse se garde bien de paraître à l'office. Le factotum, le chef de cuisine et le valet de chambre fêtèrent, de leur mieux, le protégé de monsieur le marquis. Il parlait peu, mangeait moins, et cependant sa figure était rayonnante. « Allons, allons, lui disait le bon Ducroc, un sol-« dat ne trouve pas toujours un pareil souper. « Faites honneur à celui-ci, mon camarade. » Larose laissait charger son assiette, et son imagination errait dans l'hôtel, qu'il ne connaissait pas. Il créait une chambre à Julie, il la voyait assise devant une petite table; elle y appuie son coude; sa charmante figure est penchée sur sa main; elle relit les deux billets qu'il lui a donnés; peut-être, avant de sortir, trouvera-t-il quelque moyen de lui remettre le troisième.

La cordialité de Ducroc l'encourage, il le tire à part pour lui confier son malheureux amour. Il réfléchit aussitôt que Ducroc est peut-être le père de Julie, et qu'il pense comme sa mère. Il est debout devant lui; il n'articule pas un mot, et Ducroc attend en vain qu'il s'explique.

Larose rentre. Il prend Zéphire par la main, et le conduit dans la cour. Celui-là est jeune, pensait-il; il compatira à des peines qu'il éprouve peut-être, et si je ne peux voir ma Julie, il se chargera de mon billet. Mais, se disait-il à l'instant, il doit tenir de plus près aux intérêts de ses vieux camarades qu'à ceux d'un jeune homme qu'il ne connaît pas. Si je m'étais ouvert à monsieur le marquis?... Est-il présumable qu'il veuille contraindre des domestiques qui, selon les apparences, le servent depuis long-temps, à marier leur fille contre leur gré?

« Ah çà, lui dit Zéphire, parlerez-vous bientôt? « — Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire. — Il « faut convenir, monsieur, que votre conversa- « tion est fort intéressante, et qu'il y a beaucoup « à gagner avec vous. » Il tourne le dos au jeune soldat; il rentre à l'office, et dit à Ducroc: « Je « crois que le protégé de monsieur le marquis est « fou. — Mais, je le crois aussi. — Il faudra lui « ôter sa lumière, quand il sera couché. — Je le « crois bien, vraiment. Il mettrait le feu à l'hôtel. »

« Mais, monsieur, disait Zéphire au marquis, « en le déshabillant, le jeune soldat que vous « avez reçu chez vous a des absences bien extra- « ordinaires. — Des absences? Je ne me suis pas « aperçu de cela... Ah, je me rappelle... Il est « amoureux, Zéphire, très-amoureux. — Je l'ai « été aussi, monsieur. Mais l'amour ne m'a ja- « mais empêché de souper; jamais je n'ai regardé

« en face, et pendant cinq minutes, les personnes « à qui je voulais parler, sans leur adresser un « mot. — C'est que tu n'as jamais aimé véritable- « ment, Zéphire. Tu es un assez mauvais sujet. »

Monsieur le marquis n'a jamais aimé autrement que moi, pensait Zéphire; et si j'étais seulement baron, je lui dirais qu'il vient de faire son procès comme le mien. Mais je suis valet de chambre; et, pour faire fortune à ce métier-là, il faut être sans humeur, quelquefois même sans honneur. L'auteur qui a pensé cela connaissait bien les grands seigneurs.

« Zéphire, demain matin tu feras attendre ce « jeune soldat à sa chambre, et tu me l'amèneras, « quand je serai habillé. »

Larose avait été conduit à cette chambre par Ducroc, qui lui avait donné le temps de reconnaître le local, et qui subitement s'était esquivé avec la lumière, et avait donné un tour de clé à la porte. « C'est le père, c'est le père, disait La- « rose. Sa femme lui a tout dit, et il a voulu me « mettre dans l'impossibilité de chercher l'ado- « rable Julie, et de lui parler de mon amour. Ils « ne savent pas que je la respecte autant que je « l'aime. »

Ah! par exemple, voilà des sentimens bien chastes. Ils seront approuvés par les jolies dames d'une petite ville, qui lisent assez volontiers mes ouvrages, et qui me reprochent, en riant, certains tableaux qui ne les ont pas fait bâiller. Ce-

pendant, quelque désir que j'aie de leur plaire, je ne peux me décider à être le continuateur de l'*Amadis des Gaules*. J'aime à peindre les objets tels qu'ils sont, et je félicite bien sincèrement ces dames de ne se reconnaître dans aucun de mes portraits.

On rencontre quelquefois un *Céladon* de dix-huit ans. Céladon Larose, ou Larose Céladon, ne pensa pas à se coucher. Il se promenait en long et en large dans sa chambre; il dirigeait ses soupirs sur les quatre murs qui le retenaient, bien sûr que la chambrette de Julie était placée dans une des quatre positions. Il lui adressait les plus jolies choses du monde; et, quelquefois, il était si content de lui, qu'il regrettait de ne pouvoir écrire les pensées brillantes et passionnées qui se succédaient sans interruption.

Un bruit léger frappe son oreille. Il écoute... On marche sur la pointe du pied; on passe devant sa chambre... Bientôt il n'entend plus rien... et il écoute encore.

Julie ne dormait pas plus que lui. Elle portait son image dans son cœur; son nom errait sans cesse sur ses lèvres, et des sensations bien pénibles l'affectaient en ce moment.

Une nuit d'été passe bien vite quand on est fortement préoccupé. Déja l'*Aurore aux doigts de rose ouvrait les portes de l'orient*. Les premiers rayons du soleil *doraient* les faîtes des cheminées, et Larose, fatigué de se promener,

de soupirer et de penser, se jeta tout habillé sur son lit. Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais d'amant malheureux qui n'ait fini, et qui ne finisse par prendre ce parti-là.

Celui-ci goûtait, *dans les bras de Morphée*, les douceurs d'un profond repos, et, en style vulgaire, il ronflait à faire résonner les vitres de sa chambre, quand Zéphire vint savoir comment il avait passé la nuit, et lui dire que monsieur le marquis l'attendait. On est bientôt prêt quand on ne s'est pas déshabillé. Larose étend les bras, se frotte les yeux, suit son introducteur, et se présente devant le patron. Monsieur le marquis avait déjeuné. Tout entier à son plan de conciliation entre le soldat et son capitaine, il ne pensa point que Larose déjeunerait peut-être volontiers aussi. Il ne s'informa pas même s'il avait soupé la veille. Les chevaux étaient mis; on monta en voiture.

CHAPITRE IV.

Monsieur le marquis fait de nouvelles bévues.

Le comte d'Orville était un gentilhomme de vieille race qui faisait peu de cas de la nouvelle noblesse. Avait-il tort ou raison? Il me semble à moi que le premier d'Orville n'était pas plus noble que le premier d'Oliban, et que le mérite essentiel de ce d'Orville-ci était d'en compter dix-

neuf avant lui. Le burin de l'histoire n'avait gravé le nom d'aucun de ses aïeux. Pour lui, il était disposé à se faire tuer, quand le service du roi l'exigerait; et il attendait, tantôt à son corps, tantôt dans ses terres, le grade de maréchal de camp.

Il était très-occupé avec son notaire, quand notre marquis fut annoncé. Un noble d'hier et des affaires à terminer suffisaient bien pour n'être visible que dans une demi-heure. Le marquis fut choqué de la réponse qu'il reçut par l'intermédiaire d'un laquais; mais il avait protesté à Larose qu'il n'irait pas en prison, et il ne voulait pas que le jeune soldat le fît passer, dans l'esprit de ses camarades, pour un seigneur sans crédit. Il se décida à attendre.

Comment se passera cette demi-heure? Le marquis ne s'occupait ni de la latitude, ni de la quadrature d'un cercle. Il était bien avec une femme de finance; mais cette liaison était devenue habitude, et une maîtresse de tous les jours agit peu sur l'imagination. Le marquis ne trouva pas de moyen plus agréable de filer le temps, que de parler à Larose de ses amours. Larose, enchanté de pouvoir dire à quelqu'un ce qu'il avait répété pendant toute une nuit aux murailles de sa chambre; Larose, oubliant sa prudence de la veille, et passant à l'excès contraire, parla avec une abondance, une volubilité, qui ne permirent pas au marquis de placer un mot. Il apprit enfin

que Julie était l'objet de tant d'amour, de tant d'inquiétudes, de tant de peines, et il finissait de lire le billet où la petite développait si naïvement son cœur, lorsque le notaire de M. d'Orville sortit, et qu'on introduisit M. d'Oliban.

D'Oliban avait annoncé d'Orville à Larose, comme son ami particulier. Il l'avait vu trois ou quatre fois dans le monde, et il lui avait parlé pendant un quart d'heure au plus : on a à Paris de bons amis, dont on ne connaît bien que le nom. D'Orville, satisfait de la suprématie qu'il venait d'exercer sur d'Oliban, le reçut avec cette urbanité dont les gens du bon ton savent si bien masquer leur profonde indifférence. Il voulut bien s'excuser sur la lenteur de son notaire, et, comme l'aristocratie de l'opulence étaie fort bien celle du rang, d'Orville ne laissa pas ignorer qu'il traitait du joli domaine de Barjac, qui touche à la plus belle des terres de sa famille. Il ajouta, que son notaire agissait secrètement pour que le propriétaire ne lui fît pas payer la *convenance ;* il s'informa enfin de l'objet qui lui procurait le plaisir de voir monsieur le marquis.

D'Oliban avait arrangé une histoire. La retraite battait ; Larose, se rendant à l'appel, s'était trouvé très-mal ; des passans l'avaient mis sur un des bancs de pierre qui sont à la porte de l'hôtel ; le marquis l'avait jugé hors d'état de rentrer aux casernes. Il lui avait donné un asile pour la nuit, et il venait prier monsieur le comte de le dispen-

ser de quinze jours de prison voulus par l'ordonnance.

Le comte, comme tous les capitaines aux gardes, s'occupait fort peu de sa compagnie; ces soins, tout-à-fait roturiers, étaient abandonnés à un sergent. Il était égal à d'Orville que Larose allât ou n'allât pas en prison; mais il était bien aise d'accorder une grace à un marquis de fraîche date, qui, par sa position militaire, resterait toujours son obligé. Il écrivit quatre mots à son sergent de confiance; Larose fut appelé; son capitaine lui remit le billet, et il daigna conduire d'Oliban jusqu'à la porte de son cabinet.

L'impertinent! disait entre ses dents le marquis, en descendant l'escalier; je lui ferai voir que mon crédit ne se borne pas à dispenser un pauvre soldat de la prison. Il donne rendez-vous à Larose à son hôtel, et il fait *toucher* à celui du capitaine des mousquetaires gris.

« Je sors de chez le comte d'Orville, lui dit-il. « Il m'a reçu avec une hauteur dont je suis révolté. « Je lui prouverai cependant que je ne sais me « venger qu'à force de générosité. Vous êtes mon « ami, monsieur le duc. — Comptez sur moi dans « toutes les occasions. — Vous voulez vous défaire « de votre domaine de Barjac, et d'Orville en a « envie. — Vraiment! — Je viens vous prier de « le traiter doucement, à ma considération, et je « suis persuadé que vous m'accorderez ce que je « vous demande. — Ah! d'Orville veut s'agrandir!

« — et vous lui ferez connaître que c'est à moi « que vous sacrifiez quelque chose de vos pré- « tentions. — Parlons raison, mon cher marquis. « Je suis mal dans mes affaires, et voilà pourquoi « je vends. Convenez que je serais une grande « dupe, si je ne profitais pas de l'avis que vous « me donnez. — Quoi, monsieur le duc, après ce « que vous venez de me promettre... — Je ne ba- « lancerai pas à vendre trente mille francs de « plus; je vous rendrai deux cents louis que je « vous dois, et je garderai ma petite danseuse « trois mois encore. — Si vous aviez assez peu de « délicatesse... — Pas de grands mots, mon cher, « des choses. D'Orville veut enclaver un hameau « de plus dans ses terres; il est naturel qu'il paie « cette jouissance. Vous avez à vous plaindre de « lui, et vous vous vengez en servant un homme « qui vous est dévoué, c'est encore tout simple. »

Le marquis répliqua vivement, et le duc prit ses grands airs. Le marquis insista avec plus de chaleur encore, et son capitaine l'envoya aux arrêts pour quinze jours.

D'Oliban allait se retirer, quand le notaire de d'Orville parut. « Je viens finir avec vous, mon- « sieur le duc, lui dit-il. On vous accorde les deux « cent vingt mille francs que vous demandez; on « vous en paiera moitié en signant le contrat, et le « reste dans six mois. Cela vous arrange-t-il? — « Monsieur, vous avez fait vos réflexions, j'ai aussi

« fait les miennes. Le domaine de Barjac vaut « cent mille écus pour un voisin, et M. d'Orville « le paiera cela, ou je le garderai. »

Le marquis saute à droite, à gauche; ses poings sont serrés; les muscles de sa figure jouent avec une force étonnante; il est furieux au point de ne pouvoir articuler un mot. Enfin il retrouve des idées, et il reproche amèrement au duc de porter à quatre-vingt mille francs une augmentation de prix que tout à l'heure il bornait à trente. Le duc lui reproche de n'être pas rendu encore aux arrêts; le notaire lui reproche son indiscrétion; le marquis se la reproche maintenant; mais il proteste qu'il a voulu servir M. d'Orville, et se venger ainsi de ses hauteurs. Il sort enfin et se rend à son hôtel, ne sachant trop comment il passera la quinzaine.

Larose, exact au rendez-vous d'amour, comme à ceux que son sergent lui donne de par le roi, Larose est déja chez monsieur le marquis. Il n'a pas vu Thérèse, et il s'en félicite; mais il ne voit pas Julie, et il la demande à Ducroc, à Zéphire, à l'antichambre et à l'écurie. Son protecteur a écouté favorablement la courte histoire de ses amours; il n'a plus rien à craindre, et il vague dans l'hôtel, chantant Julie, ses seize ans et ses charmes.

Le marquis rentre en grondant. Si le duc n'était pas mon capitaine, pensait-il, je lui ferais tirer

l'épée. En quittant les mousquetaires, je redeviens son égal; mais aussi je perds mes titres à une compagnie de dragons.

« Ah çà, voyons, dit-il, en commençant un « monologue, tantôt assis, tantôt se promenant « dans son salon, voyons quelle conduite je dois « tenir à l'égard de M. d'Orville. Il est évident « que pour m'être voulu venger en le servant, « je lui coûte quatre-vingt mille livres. Ma ven- « geance serait bien plus éclatante, si je payais « cette somme pour lui... Oui, mais, quatre-vingt « mille francs!... Diable! quatre-vingt mille francs... « Réfléchissons un peu. J'ai cinquante mille écus « de rente, et je suis garçon. Il me semble qu'a- « vec soixante-dix mille francs, qui me resteront « pour l'année, je peux vivre honorablement : « beaucoup d'honnêtes gens vivent à moins. Et « puis, je tirerai quelque avantage de mon sacri- « fice. Ceci se saura, car tout se sait. On en parlera, « on louera ma délicatesse... Mais cela transpirera- « t-il? Eh! pourquoi ne le dirai-je pas à l'oreille « de trois ou quatre femmes de distinction?... « Allons, allons, je suis décidé; mais aussi je ne « me mêlerai plus des affaires de personne. »

Il fait venir Ducroc; il lui donne un mandat sur son banquier, et il lui ordonne de porter la somme chez son capitaine, et d'en tirer un reçu d'à-compte sur le prix du domaine de Barjac.

Ducroc était à peine sorti, que Zéphire accourt, criant à tue-tête que Larose est plus fou

que jamais; qu'il bouleverse tout dans l'hôtel; qu'il cherche Julie dans et dessous les lits, dans les cabinets, dans les armoires, et même dans les tiroirs des commodes; qu'il se plaint amèrement que monsieur le marquis l'a trompé, et qu'il a fait disparaître la mère et la fille. « Je l'ai trompé! « je l'ai trompé! Qu'il sache que je ne trompe « personne. Qu'il vienne, et que j'arrange ce ma- « riage-là. Il ne me coûtera pas quatre-vingt mille « francs. »

Larose paraît; Larose gémit; le marquis le console et le rassure. Il sonne à tout briser; il fait venir tous ses gens; il leur ordonne de trouver Julie et sa mère. « Eh, monsieur le marquis, « dit Zéphire, comment trouverons-nous ce que « Larose a inutilement cherché? Il n'y a pas de « rat de cave au monde qui retourne une maison « comme lui. » Le marquis se fâche, ses domestiques répliquent; il s'emporte, ils se défendent sur l'impossibilité d'obéir; les voix se montent; on parle tous ensemble, ce qui ne manque jamais d'arriver quand une discussion s'anime, et ce qui fait qu'on s'entend un peu moins qu'auparavant.

Pendant que de part et d'autre on se donne au diable pour se faire écouter, Thérèse paraît; elle se glisse au milieu du cercle : toutes les voix tombent à l'instant. On prête l'oreille à ce qu'elle va dire, et toutes les bouches sont ouvertes avant qu'elle ait parlé.

« Il y a trois heures qu'on vous cherche, lui

« crie le marquis. D'où diable venez-vous, et « qu'avez-vous fait de votre fille? — Ma fille! ma « fille!... — Voilà un joli garçon qui l'aime et qui « en est aimé; je veux que ce mariage se fasse. « — Je veux! je veux!... M. Guérault, votre père, « que j'ai servi quinze ans... — Je sais bien que « mon père s'appelait Guérault. Finissons : où est « Julie? — Monsieur le marquis, monsieur le « marquis... — Vous m'impatientez à la fin! où « est Julie? — Monsieur le comte, votre père... — « Mon père n'était pas comte. — M. Guérault, « votre père... — Que le diable t'emporte. — Eh « bien, monsieur, votre père, tout court, ne « m'eût pas dit : Je veux que ce mariage se fasse. « — Bah, bah! — Il m'eût dit : Ma bonne Thé- « rèse, ces jeunes gens s'aiment; voyez si Larose « est un parti sortable; je serai bien aise que cette « affaire se termine. Nous nous serions parlé, « expliqués, entendus; mais, je veux! je veux! « En achetant la terre d'Oliban, monsieur le mar- « quis a sans doute acquis aussi le droit de dis- « poser des filles de ses gens. On dit qu'autrefois « les seigneurs avaient des droits bien plus éten- « dus, mais je croyais tout cela supprimé depuis « long-temps. — Allons, ma bonne Thérèse, par- « lons, expliquons-nous, entendons-nous. Sortez, « vous autres; Larose, restez. Commencez par « me dire, Thérèse, ce que vous avez fait de « Julie. — Monsieur, j'ai prévu ce qui arrive, et « cette nuit, j'ai conduit ma fille dans un couvent.

« Au couvent! s'écrie Larose. — Au couvent! ré-
« pète le marquis. — Oui, monsieur, dans un
« couvent où on sait que c'est aux mères à dis-
« poser de leurs filles, et où la mienne est serrée
« de manière à ce que personne ne puisse l'ap-
« procher, pas même un franc-moineau. — Elle
« est prisonnière, elle est prisonnière, balbutie
« Larose, en sanglotant, et c'est moi qui en suis
« cause! — Non, c'est moi, reprend le marquis;
« mais je réparerai le mal que j'ai fait. Allons,
« Thérèse, laissez-vous toucher, et occupons-
« nous de ce mariage. — Monsieur, je ne consen-
« tirai jamais à marier Julie à un soldat aux gardes.
« — Il est caporal. — Fût-il sergent; et je vous
« prie, monsieur, de ne pas me parler de cela
« davantage. »

Larose frappe du pied, il s'arrache une pincée de cheveux, et il sort en désespéré, à peu près comme Talma dans sa sortie d'Oreste. Le marquis l'appelle; il est déja loin.

« Mais voyez donc, Thérèse, dans quel état
« vous mettez ce jeune homme. Il n'y a au monde
« que vous qui puissiez supporter un pareil spec-
« tacle. — Larose se calmera et ma fille aussi. —
« J'achète le congé du jeune homme. — Ensuite,
« monsieur le marquis? — Je l'adjoins au régis-
« seur de ma terre de Sélicourt, qui est très-
« vieux. Il s'instruira auprès du bon homme, et
« il courra pour lui. Je donnerai aux jeunes ma-
« riés mille écus par an, jusqu'à ce que la place

« soit vacante. Cela vous arrange-t-il? — Ah, par-
« lons, parlons, monsieur le marquis. Le jeune
« homme est vraiment très-bien, et si sa famille
« est honnête... — Eh, pourquoi pas? — C'est ce
« qu'il faut savoir. — Vous avez raison. Zéphire,
« cours à la caserne de Larose. Dis-lui que tout
« est arrangé, et qu'il revienne à l'instant. — Ar-
« rangé, monsieur le marquis, oui, si la famille
« est honnête. — Oh! vous ne finissez pas sur
« l'article des objections. Que diable! vous ne
« prétendez pas marier votre fille au fils d'un
« avocat ou d'un médecin? — Eh, pourquoi pas,
« monsieur le marquis? Aujourd'hui une fille sage
« et jolie peut prétendre à tout, puisqu'on voit
« des femmes, sans réputation, faire de brillans
« mariages. — Oh! vous allez vous perdre dans
« les probabilités : c'est le moyen de ne rien
« finir... Va où je t'envoie, Zéphire, et amène-moi
« ce jeune homme. »

Zéphire sort, et rentre quelques secondes après, avec une lettre à la main. « Quoi, tu n'es point « parti? — J'ai envoyé un de vos laquais. Vous « sentez, monsieur, qu'un valet de chambre ne « peut décemment se montrer dans une caserne. « — Où la vanité va-t-elle se loger? — Ce n'est « pas vanité, monsieur; mais chacun doit obser-
« ver les bienséances de son état. Que deviendrait
« l'ordre social, si les rangs étaient confondus?
« seriez-vous bien aise qu'un petit bourgeois
« voulût vivre avec vous d'égal à égal? — En voilà

« assez, en voilà assez. Quelle est cette lettre? — « Elle vient de Pithiviers; elle est à l'adresse de « dame Thérèse. — De Pithiviers? C'est peut-être « de mon compère le greffier. Monsieur le mar- « quis, voulez-vous bien me permettre... Je suis « impatiente de savoir ce que m'écrit mon com- « père. Il a un fils, monsieur le marquis, que je « n'ai jamais vu, et qu'on dit beau comme un « ange. L'an passé le compère est venu me voir, « et nous avons, assez légèrement, j'en conviens, « parlé de marier nos enfans, quand ils seraient « un peu plus avancés en âge. — Ta, ta, ta! Il « ne faut qu'un mari à Julie, et il est trouvé. Lisez « votre lettre, et revenons à Larose.

« Ah, mon Dieu, mon Dieu !... Ai-je bien lu!... « Grande sainte Thérèse! — Eh bien! qu'y a-t-il « donc? — Écoutez, monsieur le marquis, écoutez:

« Madame et chère commère,

« Le compère est très-poli.

« J'ai eu bien du chagrin depuis que je vous ai écrit.

« Il y a près de huit mois. Quel chagrin a-t-il « donc eu?

« Mon pauvre Charles, à la suite d'une querelle assez vive « que lui a faite sa mère, s'est engagé dans les Gardes fran- « çaises;

« Ce pauvre garçon! Ce pauvre garçon! Il y a

« des mères bien dures, il faut en convenir. —
« En vous comptant, n'est-ce pas, Thérèse?

« il s'y est si bien conduit qu'on l'a fait caporal. Cela nous a « un peu calmés, sa mère et moi, et nous sommes décidés à « lui acheter son congé. Il est doux, honnête, et ne s'entend « pas mal à rédiger un jugement. Pour prévenir de nouvelles « fredaines, j'ai résolu de le marier et de lui passer ma « charge. Si vous êtes toujours dans les mêmes intentions à « son égard, nous serons bientôt alliés de plus près que par « le compérage.

« Vous voyez, vous voyez, monsieur le marquis.
« Ma fille, bru d'un magistrat! Que dis-je, bru!
« Épouse du magistrat lui-même! Oh, il y a de
« quoi perdre la tête! Ah! voici encore quelque
« chose.

« En attendant que nos bonnes intentions puissent s'effec- « tuer, faites-moi le plaisir de passer à la caserne de Popin- « court. Vous y trouverez, compagnie d'Orville, mon Char- « les, qui, par égard pour sa famille, se fait appeler Larose...

« Larose! Larose! Ah! monsieur le marquis, je n'y
« tiens plus; bien décidément, j'en perdrai la tête!
« Ma fille greffière! Sentez-vous quel relief cela
« va me donner? — Mais, finissez donc votre
« lecture. — Vous avez raison, monsieur le mar-
« quis, vous avez raison.

« Vous lui donnerez des consolations, des espérances, et un « peu d'argent, s'il en a besoin. »

« Oh, certainement, j'irai à la caserne! Je ne serai

« pas si fière que M. Zéphire. Ce cher Larose ! « Vous me croirez si vous le voulez, monsieur le « marquis; mais, en le refusant, en le rebutant, « je sentais, là, une voix intérieure qui me parlait « pour lui. Je lui donnerai des consolations, de « l'argent, dit son père ! Tout ce que j'ai est à son « service, et il sera bientôt consolé. Je vais faire « sortir ma fille du couvent; et, en attendant le « mariage, il la verra ici tous les jours, sous mes « yeux, bien entendu. Ils parleront de leur amour, « et cela me rajeunira. — Et moi, que le bien-être « de Larose ne regarde plus, je me charge des « présens de noce. Zéphire, va chez ma lingère... « Un joli trousseau pour la fille d'une femme de « charge. Passe chez mon bijoutier... Une parure « complète en corail. Tu iras ensuite chez ma- « dame de Verneuil. Tu lui diras que je n'irai pas « la saluer aujourd'hui, par la raison que je suis « aux arrêts pour quinze jours... A propos, Thé- « rèse !... »

Thérèse était déja loin, elle avait les jambes aussi souples que la langue.

CHAPITRE V.

Événemens nouveaux.

Ma foi, pensait le marquis, cette journée ne sera pas longue; et, si je trouve toujours à m'occuper ainsi, la quinzaine s'écoulera sans que je

m'en aperçoive. Il y aura bien quelques momens de vide; madame de Verneuil les remplira. Une femme fait ce qu'elle veut à Paris, et ce que madame de Verneuil a de mieux à faire, c'est de venir jouer à l'*écarté* avec moi.

Il est clair, pour mon lecteur désœuvré, que madame de Verneuil est la femme de finance dont j'ai déja eu l'honneur de lui parler.

Monsieur le marquis finissait son soliloque, ou son monologue, comme on voudra l'appeler, lorsqu'il vit entrer, chez son suisse, un coureur, couvert de galons et de franges d'argent. Un instant après, un laquais lui remit le billet, dont la teneur suit :

« Mon notaire, sortant de chez moi, vous a ren-
« contré comme vous y entriez. Il vous a retrouvé
« chez le capitaine des Mousquetaires gris, et c'est
« à votre ineptie, ou à votre indiscrétion, que je
« dois une augmentation de quatre-vingt mille
« francs sur la terre de Barjac. J'espère vous ap-
« prendre, mon petit monsieur, à ne vous mêler
« désormais que de vos affaires. »

« Quelle insolence, s'écrie le marquis! traiter
« ainsi un mousquetaire! » Et vite, il saute, non sur son épée, mais sur sa plume, et il écrit :

« Quelques torts que j'aie pu avoir, c'est vous
« maintenant qui êtes l'agresseur, et c'est moi qui
« vous demande raison. Je suis aux arrêts, et je
« vous attends dans mon salon. »

Le coureur attendait probablement une réponse,

car il bâillait en se promenant dans la cour. Il reçut le *poulet*, et partit d'un train à se faire enfler la rate comme un ballon.

Raisonnons un moment sur le duel dont on a tant parlé, et sur lequel on a tant écrit. Jean-Jacques lui-même, avec tout son génie, s'est exprimé en homme qui n'est pas très-versé dans l'histoire. Une petite digression me reposera la tête un moment; et si le lecteur n'aime pas ce genre-là, il est bien le maître de tourner le feuillet.

Les comtes de Champagne, de Flandre, d'Artois; les ducs de Bretagne, de Normandie, d'Aquitaine, de Bourgogne, etc., étaient réellement de hauts et puissans seigneurs. Souverains dans leurs domaines, ils étaient vraiment pairs de France, ou égaux du roi, à qui, dans certaines circonstances, ils pouvaient faire la guerre, sans être accusés de rébellion. Leurs privilèges n'étaient pas, comme le prétend l'ignorance, un empiètement sur les droits du peuple; ils étaient anciens comme la monarchie; ils avaient été établis avec elle, et le peuple n'était composé que des vaincus à qui on avait laissé la vie et leurs propriétés, sous l'obligation de certaines redevances, qui, je l'avoue, s'étendaient un peu loin.

Par exemple, il était assez désagréable pour un jeune homme qui épousait une jolie fille, de ne pouvoir coucher avec elle que la seconde nuit de ses noces. Mais ce qui se faisait alors avant, se fait maintenant après; et l'ancien axiome : *Est*

pater ille quem nuptiæ demonstrant, est toujours en vigueur.

Ces hauts et puissans seigneurs, dépouillés peu à peu de leurs priviléges, ne jouissaient plus que de celui de faire égorger leurs vassaux pour un faucon, et même pour un cygne, lorsqu'un roi, soufflé par un ministre adroit, leur représenta que ces guerres particulières privaient l'état de ses plus braves défenseurs, ce qui voulait dire que le roi entendait qu'à l'avenir on ne se ferait plus tuer que pour lui. Les hauts et puissans seigneurs, trop affaiblis pour résister, cédèrent encore sur ce point; mais ils se réservèrent *positivement* le droit de venger leur querelle en champ clos, lorsqu'ils seraient attaqués en leur honneur ou dans leurs intérêts.

Cette transaction devint la loi de l'état, tellement que plusieurs de nos rois ont assisté à quelques-uns de ces combats particuliers. Les moines, notamment ceux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avaient fait arranger des lices, où, pour son argent, bien entendu, on trouvait tout ce qui est nécessaire pour tuer ou se faire tuer commodément.

Telle est l'origine du duel, qu'on a tant calomnié; et si vous ne voulez pas m'en croire, lisez M. de Boulainvilliers, M. de Montlosier, qui vous apprendront en détail ce que je viens de vous conter en gros.

J'avoue, par exemple, qu'on a donné une grande

extension à ce droit de venger son honneur en champ clos. Au temps où je remonte, en 1780, tout le monde portait l'épée, et on se coupait la gorge à tous les coins de rue, ce qui ne laissait pas que d'être abusif. Mais M. le comte d'Orville, dont la noblesse datait des croisades, pouvait fort bien user du droit concédé à ses ancêtres, dont le sang était arrivé pur jusqu'en ses veines. Or, comme un noble du temps des croisades ne trouve pas toujours à se mesurer avec un homme comme lui, le comte d'Orville n'avait pas balancé à provoquer monsieur le marquis d'avant-hier.

Après s'être servi de la plume, notre marquis pensa à son épée. Il en regarda la lame, par dessus, par dessous; il s'assura de la pointe avec le bout du doigt; il jugea qu'elle glisserait parfaitement entre deux côtes, et il ne s'occupa plus que de la botte qu'il porterait au descendant des comtes de Nazareth et des marquis de Béthléem. Il se décida pour la quarte-basse, à laquelle on ne s'attend jamais quand on est menacé d'une quarte sur les armes.

Il ferraillait seul dans son salon, et il regardait l'ottomane sur laquelle il déposerait le vaincu, lorsque Thérèse entra. « Ma bonne, vous arrivez « à propos. — Larose n'est pas à la caserne. — « Allez me chercher du vieux linge. — Mais, sans « doute, il rentrera pour l'appel. — Vous le mettrez « sous le coussin de cette bergère. — Larose?

« — Eh, non, le vieux linge. —Du vieux linge! Je « vous parle de notre Larose. On me l'enverra de« main matin. — C'est bon. Faites ce que je vous « dis. — Du vieux linge! Qui donc est blessé ici? »

Le marquis jugea qu'il pouvait éveiller le soupçon, et il se tut. Thérèse, plantée devant lui, droite comme un échalas, attendait qu'il répondît; et le marquis ne savait plus que dire, lorsqu'on lui annonça madame de Verneuil. Elle rit comme une folle de la retraite forcée de son ami; elle l'embrassa ensuite de tout son cœur; elle lui conta l'histoire du jour; lui dit qu'elle lui demandait à dîner; et, comme deux personnes qui sont dans l'habitude de causer d'assez près n'ont pas besoin d'une pièce de douze pieds en carré, le marquis, qui voulait que son salon fût libre, présenta la main à madame, et la conduisit à l'espèce de boudoir où ils tenaient leurs conférences ordinaires.

Je ne sais pas trop à quel degré de chaleur était montée la conversation, lorsqu'on annonça M. le comte d'Orville. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour éviter des distractions, on avait ôté la clé de la serrure, que l'annonce fut faite par le trou, et que madame de Verneuil marqua assez d'humeur. D'Oliban lui dit qu'il ne pouvait se dispenser de recevoir un homme du rang de monsieur le comte; mais qu'il allait s'en défaire, sous un prétexte quelconque.

Il passe au salon, et sans dire un mot; il quitte

son habit, et met l'épée à la main. « Je vous dois « des excuses, lui dit le comte, et je viens vous « les faire. Vos procédés sont ceux d'un gentil- « homme du temps de Pharamond, et je déclare « que je vous tiens pour aussi noble que qui que « ce soit en France. Si cette réparation ne vous « suffit pas, je suis prêt à tirer l'épée. — Monsieur « le comte, lui dit le marquis, je vous prie de « croire que j'avais envoyé la somme au capitaine « des Mousquetaires gris, avant que j'eusse reçu « votre billet. — Je le sais, monsieur. Mon cou- « reur était à peine sorti, que le duc m'a fait « dire ce que vous veniez de faire, et je me suis « hâté de me rendre chez vous. — Voilà mon « honneur à couvert; mais l'insulte que vous m'a- « vez faite n'est pas lavée par de vaines paroles. « — Monsieur, je suis à vos ordres. » Et le comte met flamberge au vent.

Quelque brave qu'on soit, on ne tire pas l'épée comme on boit un verre de vin. Au moment où on avait annoncé M. d'Orville, madame de Verneuil avait cru voir quelque altération dans les traits de son ami : les femmes possèdent à un degré éminent l'esprit de la minute; je l'ai dit souvent, et je ne me lasse pas de le répéter. Sans que son imagination fût frappée d'une idée positive, la dame avait vaguement pressenti quelque chose de fâcheux; elle crut devoir suivre son ami; elle s'arrêta à la porte du salon; elle prêta l'oreille, et fut frappée du cliquetis des armes.

Elle ouvrit avec violence, et, sans rien calculer, elle se précipita entre les combattans. Il était trop tard : le marquis avait manqué sa quarte-basse, et il avait reçu une riposte à travers le bras.

Madame de Verneuil voit couler le sang, et elle jette les hauts cris. Zéphire paraît, et il place son maître sur l'ottomane, qui devait recevoir d'Orville mourant; Thérèse accourt, et dit en sanglotant : « C'était donc pour cela qu'il fallait « du vieux linge ! » Elle prend d'Oliban dans ses bras; elle cherche à étancher son sang; elle baise sa blessure, et, en deux secondes, elle ressemble à une Hottentote tatouée. D'Orville, qui seul avait conservé du sang-froid, sort et revient avec un chirurgien, que, par prévoyance, il avait mis de planton à la porte de l'hôtel. Le chirurgien visite la plaie, et il prononce avec le ton solennel ordinaire à ces messieurs, que le marquis sera guéri avant que ses quinze jours d'arrêts soient expirés. Le marquis présente la main gauche à d'Orville; on s'embrasse; on a tout oublié, et on convient qu'on dînera tous ensemble.

On se met à table; c'est madame de Verneuil qui en fait les honneurs. D'Oliban a le bras droit en écharpe; c'est elle qui le sert, qui lui coupe ses morceaux, et qui lui aide à les porter à sa bouche. Cela donnait au marquis un air tout-à-fait intéressant.

Madame de Verneuil était femme : elle ne pouvait se borner à donner des secours à son ami

blessé; il était tout simple qu'elle voulût savoir ce qui avait amené la catastrophe. Son amant s'exécuta de bonne grace; il raconta les faits sans la moindre altération. « Eh, mon ami, pensez « donc au ridicule affreux que vous vous donnez « dans le monde. N'avez-vous pas assez de vos « affaires et de moi pour vous occuper sérieuse- « ment? » On trouvera étrange en province que madame de Verneuil s'expliquât aussi clairement en présence de Dorville. Mais, alors, il était reçu à Paris qu'une femme peut avoir un amant, sans que sa réputation en soit blessée. Si elle en avait deux, oh! alors elle était notée; on en parlait, et on lui faisait toujours le même accueil. Au fait, qu'était-on en droit de lui dire? Ce n'était plus une femme comme il faut, d'accord; c'était une femme comme il en faut, et il est toujours beau d'être utile.

Les temps sont bien changés; nos jolies Parisiennes sont chastes, comme les *habitantes* d'une ville de province, et il en résulte un grand bien: les jeunes gens, forcés de se marier, ne peuvent plus calculer, et ils épousent sans dot, ce qui est un grand avantage pour les fillettes qui ne possèdent que leur petite personne.

Le marquis convint de la justesse des observations de son amie; il protesta se les être souvent faites à lui-même, et il disait vrai; il s'engagea formellement à laisser chacun user sa vie comme il l'entendrait. Mais,

Chassez le naturel, il revient au galop.

« Ah çà, monsieur le comte, vous achetez le « joli domaine de Barjac. Vous abattrez sans doute « ce quinconce qui vous prive de la belle vue « des clochers de Chartres. — Mon cher marquis, « il faut vingt ans à la nature pour faire un arbre, « et, bien certainement, je n'abattrai rien. — Vous « abattrez, vous abattrez. — Bien décidément je « n'abattrai pas. — Vous passerez pour un Goth. « — Tout comme il vous plaira. C'est pour moi « que j'achète; et, comme *je laisse chacun user « sa vie comme il l'entend*, j'espère qu'on aura « pour moi la même indulgence. Voilà un homme « bien corrigé, dit madame de Verneuil, en écla- « tant de rire, et en effleurant de sa jolie main la « joue de son ami. — Je me corrige, mon ange, « je me corrige. Tout ceci n'est que plaisanterie... « Ah, par exemple, voilà qui est sérieux : votre « régisseur est un fripon. — Tout le monde le « dit. — Et vous le renverrez. — Il a volé deux « mille livres de rente, et c'est une fortune pour « cet homme-là. Si je le congédie, son successeur « voudra avoir aussi deux mille livres de rente, « et il est clair que je gagne quarante mille francs « à garder celui qui est en place. — Vous êtes un « homme bien extraordinaire. — Et vous, mar- « quis, et vous?

« Zéphire, dit madame de Verneuil, donnez- « nous du champagne, et allez dire à monsieur

« le duc que je le prie de venir passer la soirée « avec nous. — Mon capitaine! je ne reverrai ja- « mais cet homme-là. — Il a eu des torts avec « vous, mais il est votre chef, et c'est à vous à « revenir le premier. — Mais, madame... — Il n'y « a que ce moyen-là de faire oublier à nos supé- « rieurs les sottises qu'ils nous ont faites. Il est « constant, dit le comte, que le duc s'est montré « peu délicat. — Nous le mettrons à son aise, en « ne paraissant pas nous en souvenir, et il nous « en saura bon gré. — Mais, ma chère amie, il « me semble que vous avez aussi la manie de vous « mêler des affaires des autres. — Mon cher d'O- « liban, cela se gagne peut-être; mais je crois « qu'en cette circonstance je vous donne un sage « conseil. Suivez-le, je vous en prie; et surtout, « pas un mot qui rappelle le passé, quand le duc « sera ici. — Zéphire, obéissez à madame. »

Zéphire part. On plaisante, on rit, on chante. La gaieté s'épuise enfin, et, pour la ranimer, on médit un peu du prochain. Alors, la conversation devient inépuisable. Une grande ville offre tant de ressources en ce genre! C'est un fermier-général et une chanteuse; un duc et une grisette; une comtesse et un évêque; une agnès et un vieux maréchal; et la banqueroute d'un receveur-général des finances, et les vers rocailleux de Lemière, et le bon Sédaine, et le fécond Grétry, et Gluck et Piccini, et Mesmer, et les calembours du marquis de Bièvre, et le mandement

de monseigneur... Que sais-je, moi? Avec tout cela, trois interlocuteurs, dont une femme, peuvent parler pendant six heures consécutives.

On avait encore mille choses à dire, quand le duc parut, avec un air assez embarrassé; et, au fond, il y avait de quoi l'être. Madame de Verneuil fut au-devant de lui, et présenta ses deux joues. Le marquis le salua d'un air riant, et la conversation reprenait une certaine chaleur, lorsque le duc, qui cherchait le moment de soulager son cœur, et qui voyait bien qu'il ne le trouverait pas, interrompit le comte, qui commençait le récit d'une anecdote tant soit peu scandaleuse.

« Votre valet de chambre m'a tout conté, mon « cher marquis. On ne doit pas rester aux arrêts, « quand on a soutenu d'une manière aussi bril- « lante l'honneur de son corps : vous êtes libre. » Le marquis remercie, comme s'il eût reçu une faveur insigne; le duc s'applaudit d'avoir quatre-vingt mille francs de plus en caisse, et il dépose sur la cheminée deux rouleaux... Vous n'avez pas oublié qu'il devait de l'argent au marquis. Il est assez commode de payer ses dettes avec l'argent de ses créanciers. Le comte se félicite d'avoir la terre de Barjac pour le prix convenu; et devait-il avoir quelque arrière-pensée? D'Oliban avait fait la faute; était-ce à d'Orville à la payer? Peut-être un vieil honnête homme aurait-il eu quelque scrupule; mais un jeune seigneur n'y regardait

pas de si près. Madame de Verneuil était enchantée de pouvoir se montrer avec son amant à l'opéra et aux Champs-Élysées ; le marquis avait fait de bonne foi le sacrifice de ses quatre-vingt mille francs ; et il ne s'en occupait plus. Tout le monde était content. Le passé ressemblait à un nuage qu'a dissipé un rayon brûlant du soleil, dont l'œil peut à peine distinguer les dernières traces. Il faut attendre le souper : d'Oliban fait venir des glaces et des cartes.

« Faites la révérence, petite fille, plus bas que « cela... bien. Remerciez monsieur le marquis. » C'est Julie, que sa mère a retirée du couvent, et qui vient présenter ses devoirs à son maître. « Oui, « oui, dit d'Oliban ; on la marie à Larose, un fort « joli soldat de votre compagnie, monsieur le « comte, et je me suis chargé du trousseau. — « Moi, reprit madame de Verneuil, je ferai la « première layette. Et moi, poursuivit d'Orville, « je fais présent à Larose de son congé. Il sera « expédié demain. »

La gaieté passe du salon à l'antichambre. Toute la maison est en l'air. Ducroc racle un mauvais violon ; il fait danser l'allemande à Julie et à Zéphire, et le vin de monsieur le marquis circule à la ronde. « Demain, demain, disait Thérèse, le beau « Larose sera libre, et il sera avec nous. Comme « il est taillé ce garçon-là ? Comme il doit faire « des *passes !* Tu en feras avec lui, Julie. — Oh ! « oui, maman. » Et elle rougissait de plaisir, de pudeur.

« Demain, demain, disait madame de Verneuil, « au salon, je donnerai un bal. On dansera dans « mon appartement, pour ne pas déranger M. de « Verneuil. S'il veut paraître un moment, je lui « en saurai gré. Vous y viendrez, marquis, avec « votre bras en écharpe; cela vous sied à ravir. « — Eh, madame, que ferai-je au bal? — Vous y « viendrez, je le veux, et elle lui dit à l'oreille : « Je suis bien aise qu'on sache que mon amant est « brave, et je vous ferai l'honneur de vos quatre-« vingt mille francs. J'en dirai deux mots, en pas-« sant, à la présidente, à la baronne, et, après « demain, ce sera l'histoire de tout Paris. »

Il faut se quitter enfin, quand on ne doit pas passer la nuit sous le même toit. Le comte commençait à avaler des bâillemens; le rouge de madame de Verneuil tombait; le chirurgien attendait depuis deux heures pour panser le bras de monsieur. On demande les voitures; on y monte, on part.

Le bon Verneuil avait déja fait la moitié de sa nuit. Il se levait à six heures du matin, et travaillait jusqu'à celle du dîner. Il gagnait des sommes énormes; mais madame avait loge aux trois spectacles; elle donnait des fêtes; elle ne comptait jamais après son bijoutier ni ses marchandes; l'argent du peuple retournait à sa source. Oh, c'était une femme bien estimable que madame de Verneuil!

CHAPITRE VI.

Il commence mal. Comment finira-t-il?

Il était huit heures du matin, Larose ne paraissait pas, et Julie comptait les minutes. Thérèse, aussi impatiente que sa fille, prend son mantelet de taffetas noir, ses gants de fil et son éventail de papier vert. Elle trotte, elle court à la caserne; elle entre dans la chambre du beau soldat; elle s'informe... il ne s'est pas trouvé à l'appel de la veille. Thérèse tombe, non sur un fauteuil, on n'en met pas ordinairement dans les casernes; elle se laisse aller sur un banc, et le sentiment l'abandonne. Il n'y avait là, non plus, ni sels, ni éther. Le chef de chambrée vide ce qui reste d'eau dans le *bidon* sur le nez de la défaillie. Thérèse revient à elle, et se trouve mouillée comme la rivière. Elle sort en grommelant. « Bah, bah! dit le chef de chambrée, si on usait « de ce moyen-là avec les grandes dames, elles « ne se trouveraient pas mal si souvent. »

Thérèse court chez le comte d'Orville. Elle lui raconte ce que le rapport du sergent lui a déja appris. Le comte lui dit, du ton le plus obligeant, qu'il suffit de l'intérêt que le marquis porte à Larose, pour qu'on lui passe encore cette escapade. Il ajoute que le congé absolu sera expédié dans la journée, ainsi qu'il l'a promis, et qu'on

peut être fort tranquille sur le sort du futur époux. Thérèse retourne à l'hôtel, assez satisfaite, et son premier mot, en rentrant, est : A-t-on vu Larose ?

Julie s'était mise en vedette à une croisée qui donnait sur la rue. Ses yeux charmans plongeaient à droite et à gauche. Ce fut elle qui répondit d'un ton dolent : Non, ma chère mère.

Thérèse se désole ; elle trépigne ; elle jurerait si elle l'osait. Comme un incident change un homme en bien ou en mal ! Larose, qui, trente-six heures auparavant, n'était bon à rien, est devenu tout à coup l'objet de l'affection, de la sollicitude, des alarmes de Thérèse.

Julie demande et obtient, sans difficulté, la permission de travailler dans la chambre où elle est, et vous sentez bien qu'elle ne fait pas un point : il est difficile de regarder à la fois et son ouvrage et ce qui se passe dans la rue. Un uniforme des Gardes Françaises se montrait-il à deux cents pas ? le cœur de la pauvre petite volait au-devant de lui, et une larme mouillait sa paupière, lorsque le passant trompait son espoir. Que de larmes elle versa dans cette triste journée !

Sa mère vint la prendre pour la faire dîner. Julie se laissa entraîner, se mit à table, et ne mangea point. Thérèse lui servait ce qu'il y avait de meilleur ; Julie portait un morceau à la bouche, et le laissait retomber sur son assiette. Sa mère lui parlait de Larose, pour l'égayer un peu,

et Julie répondait par un soupir. Elle ignorait encore que pour bien servir l'amour, il faut avoir dîné.

Vers le soir, elle supplia sa mère de retourner à la caserne. Thérèse, qui avait eu le temps de réfléchir, et qui redoutait le *bidon*, prit le bon Ducroc avec elle, et promit à sa fille de rester dans la chambre de Larose, jusqu'à ce que l'appel soit fait.

Les ténèbres couvraient notre petit globe, et la mauvaise huile des réverbères ne permettait pas de bien distinguer les objets de quatre pas. Julie, cependant, restait immobile à sa croisée. Il peut s'arrêter, pensait-elle, en se rendant à l'appel, et s'asseoir sur ce banc de pierre, témoin de ses premiers vœux; je le reconnaîtrai; je l'appellerai; je lui parlerai bonheur.

En effet, un homme vient droit à la porte; il s'arrête, il frappe, et Julie croit reconnaître l'uniforme des Gardes. L'oiseau qui fend l'air pour tomber sur sa proie est moins vif que Julie. Elle est chez le suisse, et ne sait comment elle est descendue. C'est un sergent de la compagnie d'Orville qui apporte le congé. « Où est Larose, mon-« sieur, où est-il? — Je ne le sais pas, mademoi-« selle. » Et monsieur le sergent est déja dans la rue.

Julie a reçu la cartouche. Elle la lit, la relit; elle est bien sûre que son amant est libre, et son cœur tressaille de plaisir. Elle porte son nom à

ses lèvres; elle l'y reporte; elle ne se lasse pas de le baiser. Que réserve-t-elle donc à Larose?

Thérèse et Ducroc tenaient ferme sur le banc de la chambrée. Les allans et venans, les chansons bachiques, les propos gaillards, rien n'altère leur imperturbable tranquillité, si ce n'est pourtant les réflexions assez tristes que dame Thérèse faisait de temps en temps. Enfin le sergent de semaine paraît, sa lanterne à la main. Il appelle tous les commensaux de la chambre, et tous sont présens, Larose excepté. Thérèse interroge, presse, interpelle le sergent. Le sergent lui répond que le jeune homme ne s'est pas présenté depuis quarante-huit heures; qu'il ignore que son congé vient d'être expédié, et que, selon les apparences, il a déserté.

A ce terrible mot, Thérèse s'évanouit une seconde fois. Une seconde fois, le chef de la chambrée s'approche, le redoutable *bidon* à la main. Ducroc enlève Thérèse, et moitié soutenant, moitié portant, il arrive dans la cour. Le grand air rend la bonne dame à elle-même; mais elle pousse des cris à amollir des roches; elle maudit le marquis; elle arrache son bonnet de point d'Alençon, et elle le foule aux pieds. A ses cris, huit cents hommes, en chemise, paraissent aux croisées, et parlent tous à la fois; plusieurs sergens s'approchent pour faire cesser ce tintamarre; ils enlèvent Thérèse, la portent au-dehors de la

grille d'entrée, et laissent Ducroc maître d'en disposer, comme bon lui semblera.

Ducroc ne voit rien de mieux à faire que d'aller chercher un fiacre. A l'aide du cocher, il y monte la dame, et il invoque l'assistance du suisse pour la mettre dans sa chambre, la déshabiller et la coucher. Julie est accourue. L'état affreux où est sa mère, lui fait pressentir son malheur. Cependant elle l'engage à prendre un peu de repos; elle fait retirer Ducroc et le suisse, et elle veut commencer la toilette de nuit de sa maman. « Il « a déserté! il a déserté! s'écrie Thérèse en se « dégageant des bras de sa fille. — Il a déserté! » s'écrie Julie, et elle tombe à la renverse. Fort heureusement, sa tête a porté sur le lit de sa chère mère.

Thérèse, à demi déshabillée, sort de sa chambre, et court l'hôtel, en criant : « Il a déserté, « il a déserté! » Ici, elle s'écorche le coude; là, le genou; plus loin, le front, parce qu'elle a négligé de prendre une lumière. A force d'aller et de crier, elle arrive à l'appartement de monsieur le marquis, qui se faisait habiller pour aller au bal, et qui s'occupait agréablement de l'effet qu'y produirait son bras en écharpe, et les quatre-vingt mille francs qu'il a si noblement donnés.

« Que diable avez-vous donc, Thérèse? Faut-il « vous mettre aux petites-maisons? On en est « quelquefois plus près qu'on ne le pense. — Ce

« n'est pas moi qu'il faut y loger, monsieur. — « Eh, qui donc, s'il vous plaît? — Il a déserté, il « a déserté! — Qui? — Mon cher Larose. — Eh, « qu'importe, puisqu'il a son congé? — Il a son « congé, il a son congé; sait-il qu'il l'a, et ne « va-t-il pas se dérober à tous les yeux? Où le « chercher? où le trouver maintenant? Mort de « ma vie, vous aviez bien affaire de l'introduire à « l'hôtel! — Vous allez voir que je ressemble aux « harpies, qui gâtent tout ce qu'elles touchent. « — Je ne connais pas les harpies, monsieur le « marquis; mais il est sûr que vous brouillez tout. « — Plus de respect, s'il vous plaît, Thérèse. — « Il s'agit bien de respect! Ma fille est au déses- « poir, et je me désespère pour elle et pour moi. « Du respect, du respect! Si Larose n'était pas « entré ici, il eût, selon sa coutume, passé et « repassé devant l'hôtel. La lettre du compère se- « rait arrivée; Julie aurait instruit son amant; il « serait dans mes bras; il serait à ses pieds... Où « le chercher? où le trouver? je le répète... Bonne « sainte Thérèse; secourez-moi.

« Allons, ma bonne, allons, il n'y a rien de « désespéré. Zéphire, tu iras demain aux Pe- « tites-Affiches et au journal de Paris. Tu feras « annoncer, trois jours de suite, que Larose, « déserteur des Gardes Françaises, a son congé « absolu, et qu'il peut reparaître avec sécurité. « — Ces Petites-Affiches et ce journal de Paris, « vont-ils loin, monsieur le marquis? — Par toute

« la France, Thérèse. — Et si Larose est passé en « pays étranger? Il n'en a pas eu le temps. — C'est « vrai, c'est vrai; je me modère, je reviens à moi, « monsieur, et je vous demande pardon de ce « que j'ai pu vous dire de déplacé. »

Elle sort et gagne sa chambre en criant : « Il « reviendra, il reviendra. Demain, les Petites-Affi- « ches et le journal de Paris annonceront qu'il a « son congé. » Julie prête une oreille attentive; elle nomme son amant, soupire, et retombe, les bras sur son lit, et sa tête sur ses mains. « Pos- « sède-toi, possède-toi, mon enfant; il reviendra, « te dis-je. » Julie n'entend plus rien. La fatale nouvelle a enflammé son sang; la fièvre se manifeste; elle dérange le cerveau; Julie est dans le délire, et c'est Larose seul qu'elle voit, à qui elle parle, et qu'elle croit presser dans ses bras. Thérèse, effrayée de l'état de sa fille, court chez le marquis, pour l'accabler de reproches. Le marquis, que ces scènes répétées auraient pu fatiguer, était, fort heureusement, allé au bal.

O puissance de l'amour maternel! Thérèse oublie que son bonnet est resté à la caserne, et son fichu dans le fiacre; elle ne s'aperçoit pas que la violence de ses mouvemens a cassé le cordon d'une de ses jupes, et elle court chez le médecin de la maison. Elle n'a pas fait cinquante pas que le jupon glisse; ses jambes s'embarrassent; elle chancelle. En pareille circonstance, notre premier mouvement est de porter les mains

en avant. Celles de Thérèse tombent d'aplomb sur l'étalage d'une fruitière. Les abricots, les pêches, les poires roulent sur le pavé, et la fruitière jure... comme une dame de la halle. Thérèse s'écrie qu'elle va payer le dommage... Autre mésaventure! ses poches sont restées dans la cour de l'hôtel. La dame *harangère* saute à son chignon; il lui reste à la main. Elle crie, elle tempête, elle va frapper... Une patrouille passe, et monsieur le commandant n'a pas besoin de faire une enquête : les fruits, dont la rue est jonchée, l'ont mis au courant. Il interpelle Thérèse de répondre. Thérèse, exaspérée, parle de Julie, de Larose, de Zéphire, des Petites-Affiches, de M. d'Oliban, qu'elle charge d'imprécations. Un fiacre allait rentrer, et les chevaux, l'oreille et la tête basses, espéraient jouir enfin de quelques heures de repos. Le caporal-commandant arrête la voiture; il y fait monter Thérèse, y place un de ses hommes avec lui, et renvoie les autres au corps-de-garde. Il fait toucher rue de Sèvres.

Thérèse crie plus haut que jamais, et la colère l'empêche de donner de la suite à ses idées. Plus elle crie, et plus monsieur le commandant se confirme dans l'idée qu'il a conçue d'abord. On arrive aux Petites-Maisons. Le cocher sonne; on force Thérèse à descendre, et on mande l'économe pour qu'il ait à reconnaître une folle, qui, selon les apparences, s'est échappée de l'hospice. A ces mots, Thérèse se tord les bras; elle déchire

l'oreille du caporal et arrache le bonnet de velours crasseux de l'économe. Elle veut parler, et ne trouve plus de voix. « Quel... qu'elle soit de... « de... de cette mai... mai... maison ou d'une « autre, dit l'économe, c'est une... une femme « dont... dont... dont il faut s'ass... s'ass... s'assu- « rer. » Il livre Thérèse à deux sœurs vigoureuses, qui, pour avoir plus tôt fait, l'enferment dans la première loge qui se présente, et retournent s'étendre sur leur couchette.

Contre qui Thérèse s'emportera-t-elle maintenant? contre quatre murailles? Le parti le plus sage, le seul même qu'elle pût prendre, était de se calmer, et c'est ce qu'elle fit. Elle revint à elle si complètement, que, si elle avait pu vaincre l'inquiétude que lui donnait Julie, elle eût fini par rire de cette aventure. Elle tâtonne; elle cherche; elle rencontre quelques brins de paille, et elle s'assied, pour attendre plus commodément que le jour lui permette de revendiquer son marquis, et de retourner à l'hôtel.

Elle pensait à sa fille, et elle regrettait amèrement de n'avoir mis personne auprès d'elle; elle pensait à Larose, à l'effet de l'annonce qui allait le rendre à l'amour et au bonheur; elle pensait à monsieur le marquis, qui, fort innocemment, et elle en convenait, l'avait poussée aux Petites-Maisons, lorsqu'un certain bruit vint frapper son oreille. Elle tressaille, elle écoute; le bruit augmente, et elle reconnaît le son de quelques vieilles

ferrailles qui s'agitent avec assez de force. Thérèse croyait aux revenans et aux sorciers. Cependant elle ne s'arrêta pas à cette idée. Elle jugea qu'on l'avait rendue commensale d'une loge, déja habitée par quelqu'un qui n'était pas plaisant. Elle se serre contre le mur, et elle retient son haleine : la crainte avait fait disparaître le côté plaisant de sa réclusion. « Ah! pensait-elle, c'est « moi seule qui suis cause de tout. Si je n'avais « pas rudoyé, humilié, désespéré Larose, il n'au- « rait pas déserté, Julie ne serait pas malade, ni « moi aux Petites-Maisons : le malheur est un juge « inflexible qui ne nous permet plus de nous « flatter. Diable! je viens de trouver là quelque « chose qui a l'air d'une maxime. »

Tout à coup une voix sépulcrale se fait entendre. « J'ai perdu ma couronne, et j'en suis au « désespoir. — Ah! disait bien bas Thérèse, c'est « un roi détrôné. — Si du moins, avant de des- « cendre du trône, j'avais pu étrangler cette mal- « heureuse femme de chambre qui me mettait « toujours ma robe à l'envers. — C'est une reine. « — Malheur à la première qui se présentera de- « vant moi! je la mets en lambeaux. — Oh, mon « Dieu, mon Dieu, secourez-moi! » Et une sueur froide coule de tous les membres de Thérèse.

« Qu'aperçois-je là-bas, reprend la folle? — « Ciel! elle a des yeux de chat. — Venez ici, ma « mignonne, venez, nous causerons ensemble. » Thérèse se sent mourir. « Si ma chaîne n'était

« pas si courte, j'irais vous trouver; mais je ne « peux faire deux pas. » Ici, Thérèse commence à respirer.

Bientôt le jour naissant éclaire le triste réduit où Thérèse a éprouvé tant de sensations différentes. Ses yeux se portent sur la princesse infortunée, qui ne peut souffrir qu'on lui mette sa robe à l'envers. Une jeune personne, nue comme Ève, avant son joli péché, que couvrait à demi une longue chevelure noire, que son extrême pâleur rendait plus intéressante, dont les grands yeux bleus, pleins de douceur, inspiraient la confiance, la regarde d'un air touchant. « Vous n'êtes « jamais méchante, lui dit-elle, puisque vous « n'êtes pas enchaînée. Moi, j'ai des momens af- « freux, et on me les fait cruellement expier. « Vous me regardez avec affection; vos yeux se « remplissent de larmes! Ah! voilà la première « marque d'intérêt que je reçois depuis que je suis « ici. Approchez-vous; que j'aie encore le plaisir « de porter ma main sur un cœur sensible. Venez, « ne craignez pas Cécile; je sens venir mes accès, « et je vous avertirai. »

Thérèse, émue au-delà de toute expression, avance, recule, avance encore, et retourne à la place où elle a passé trois heures. L'infortunée lui tend les bras, et l'appelle de nouveau, avec un accent qui porte le trouble dans son ame. Le sentiment l'entraîne; elle ne connaît plus la crainte, elle presse Cécile contre son sein.

« Êtes-vous aussi une victime de la méchanceté « des hommes? Rien en vous n'annonce l'aliéna- « tion d'esprit. — Une méprise m'a conduite ici, « mon enfant; j'en sortirai bientôt. — Vous sor- « tirez, vous sortirez! Et moi, je suis condamnée « à vivre, à souffrir, à mourir dans ce cachot! Un « frère! Quel frère! grand Dieu! Il a tué l'amant « que j'adorais, au moment où nous allions for- « mer les nœuds les plus désirés et les plus doux. « Le désespoir m'a écrasée de sa main de fer; ma « raison s'est aliénée; on a saisi ce prétexte pour « m'enfermer ici; on y paie une modique pension « pour moi, et on jouit de ma fortune, qui est « considérable. Il est des maisons où je serais dé- « cemment, où on me traiterait avec douceur. Ici, « je n'ai que des bourreaux. Voyez ces fers, qui « m'entrent dans la chair, mon sein meurtri, cette « paille humide et infecte, ce vase grossier, le « seul que j'aie, et qui reçoit alternativement ma « nourriture et sa décomposition... Éloignez-vous, « éloignez-vous, ou votre mort est certaine. »

A l'instant les yeux de Cécile s'enflamment, son teint s'anime; elle agite ses fers; elle vomit des imprécations. Thérèse a eu le temps de fuir.

Une autre scène se passait dans la cour. L'économe querellait les sœurs qui avaient enfermé Thérèse dans la loge de Cécile. Cette imprudence, leur disait-il, lui a peut-être coûté la vie. Il regarde au guichet de la porte, et l'explication que désirait si vivement Thérèse, commence enfin. Elle

raconte tout ce qui lui est arrivé depuis la veille au soir. Les faits sont si précis, ils ont un tel caractère de vérité, que l'économe ne sait à quelle idée s'arrêter. « Elle est bien dans ce moment, « pensait-il, et hier au soir elle était furieuse. « Elle a peut-être des intervalles de raison; je vais « profiter de celui-ci. »

Il fait ouvrir la porte; on prend Thérèse, et on la conduit dans une loge plus saine et plus agréable. Thérèse trouve très-mauvais qu'on ne se rende pas aux indications qu'elle a données; elle exige, elle ordonne qu'on aille à l'instant à l'hôtel, qu'on y prenne des renseignemens positifs, et qu'on lui rende sa liberté.

Ce que demandait Thérèse parut très-juste à l'économe. Mais il n'était pas expéditif, et son bégaiement allongeait singulièrement la conversation. Deux heures s'écoulèrent encore avant que la porte s'ouvrît définitivement. Ducroc parut enfin. Il portait ce qui était nécessaire pour que Thérèse pût sortir décemment. Cinq minutes suffirent à sa toilette, et elle courut joindre Ducroc, qui, par respect pour la bienséance, l'attendait dans la cour.

Son premier mot fut pour Julie, et le second arrêta le rire fou du *factotum* de M. d'Oliban. Julie était faible; mais la fièvre avait cessé. Ducroc avait passé la nuit auprès d'elle, il lui avait parlé constamment de Larose, de son prochain retour, et il était parvenu à la calmer. Thérèse

l'embrassa; elle envoya l'économe à tous les diables, et monta dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Tous les gens de l'hôtel avaient été sur pied pendant la nuit. Ils l'avaient cherchée chez ses amis, chez les fournisseurs du marquis; ils avaient pris des informations dans tous les corps-de-garde du quartier. Éconduits par les uns, mal menés par ceux qui n'aiment pas à se lever à deux heures du matin, ils avaient appris seulement qu'une patrouille avait arrêté une folle qui courait les rues, et qu'on l'avait conduite aux Petites-Maisons. La raison, le jugement, la gravité de dame Thérèse n'avaient pas permis qu'on s'arrêtât au récit du caporal; mais quand elle descendit à l'hôtel, chacun se dédommagea des fatigues de la nuit, par des éclats de rire, par des plaisanteries, plus ou moins piquantes, auxquelles il fallut bien que la bonne dame se prêtât: le moyen le plus sûr de désarmer les railleurs est de rire avec eux.

A travers ces accès d'une gaieté feinte, Thérèse réfléchissait. Elle sentait bien que son aventure avait un caractère qui ne flattait pas son amour-propre, et que, par cette raison, on ne l'oublierait pas de sitôt. Elle résolut de lui donner une tournure solennelle, et de se rendre ainsi plus recommandable que jamais.

« Le désagrément que j'ai éprouvé, dit-elle, « m'a fait faire de profondes réflexions sur la per-

« versité humaine, et il me fournit l'occasion « d'être utile à une victime de la plus noire scé- « lératesse. » Elle nomme Cécile; elle vante ses charmes et sa candeur; elle raconte ses malheurs; elle peint l'horreur de sa situation actuelle. Dès-lors la disgrace de Thérèse s'ennoblit; c'est un ange tutélaire qu'une main divine a conduit pour punir un frère dénaturé. L'esprit des auditeurs est tourné vers Cécile; chacun lui prête les attraits qui flattent le plus son imagination. On entend le bruit de ses fers; on voit ses meurtrissures; on répète les paroles qu'elle a adressées à Thérèse. Zéphire proteste qu'il ne laissera pas un moment de repos au marquis, que la pauvre demoiselle ne soit placée dans un asile décent. Ses camarades échauffent son zèle, lui montent l'imagination, et le désignent comme le vengeur, le libérateur de la beauté. Thérèse l'embrasse sur les deux joues. Cette faveur, qu'il eût dédaignée un quart d'heure auparavant, est pour lui une marque précieuse d'estime, un prix honorable de ses bonnes intentions. Dans tout l'hôtel on ne parle plus que de Cécile et de sa prochaine délivrance. Julie pleure sur ses infortunes. Et comment ne donnerait-elle pas des larmes à une demoiselle qui a perdu son amant?

Ne l'imitez pas, mon cher lecteur. Passons à des objets plus gais, et sachons ce que faisait le marquis pendant le cours de cette nuit désastreuse : il n'y a pas de moment dans la vie où on

ne puisse trouver un Jean qui pleure et un Jean qui rit.

CHAPITRE VII.

Il est capitaine.

Il y a différentes sortes de bals. Chez les uns on a dîné en famille un dimanche. Le moka a égayé tout le monde, même les grands parens. La demoiselle de la maison regarde sa maman d'une certaine manière. La maman dit un mot à l'oreille du jeune frère. Il saute sur son chapeau, il saute en sortant, il saute dans la rue. Au bout d'une demi-heure, cinq à six jeunes personnes paraissent; elles sont accompagnées de leurs frères, de leurs cousins, d'amis avoués de la famille. Point de prétentions, point de toilette; on ne dansera que pour le plaisir de danser. Le ménétrier ordinaire est là; son violon est encore discord, après avoir été accordé; mais le premier coup d'archet est le signal de la joie. On court prendre ses places; on se lance; une contre-danse succède à une autre; la vieille servante ne suffit pas pour faire circuler l'orgeat, le sirop de groseille, l'eau sucrée et la brioche. Chacun sert sa danseuse, et ne s'oublie pas. Enfin on se sépare à minuit, avant d'être fatigué, avant d'avoir épuisé le plaisir, et on se réunira avec une satisfaction toujours nouvelle.

Ailleurs, un bal est une affaire importante. Les invitations sont faites huit jours d'avance; et pendant huit jours les unes font travailler leurs couturières; les autres, moins riches, mais tourmentées aussi du désir de briller, passent ces huit jours à faire et à défaire. Les jeunes demoiselles oublient des occupations utiles; les jeunes femmes oublient leur ménage, leur enfant; car maintenant il est du bon ton de n'en avoir qu'un. Elles ne pensent à leur mari, pendant cette semaine, que pour lui demander de l'argent. Le mari est assez porté à en refuser; mais sa femme le couvrira de ridicules, et un ridicule est mortel à Paris. Une banqueroute s'oublie bien plus promptement.

Enfin le grand jour, que dis-je, la grande nuit commence à étendre ses voiles; on commence à s'habiller. Quelle délicieuse jouissance doit suivre des travaux de huit jours! Pas du tout. Ici, une malheureuse robe est trop longue par devant; là, une guirlande de roses, qui en garnit le pourtour, est inégalement placée; plus loin, un peigne ne peut percer un diadème qu'on n'a formé qu'en relevant avec force, et au risque de se donner une migraine, les cheveux du derrière et du devant de la tête. Deux dents du peigne ont ployé; il faut l'envoyer chez le bijoutier. Partout le dépit, l'impatience succèdent au plaisir qu'on s'était promis. Onze heures ont sonné, et on n'est pas prête encore. Enfin, on monte dans

sa voiture, dans un remise, dans un fiacre; on arrive, et il n'y a pas encore une contre-danse formée. On se regarde, on rougit; on est confuse d'être venue sitôt. Cet empressement donne un air tout-à-fait bourgeois. Cependant, dans une réunion quelconque, il faut bien qu'il y ait un premier.

A minuit l'orchestre est placé, et comme là tout est ambition, des malheureux qui ne connaissent pas une note s'avisent de jouer en partie. Ces malheureux-là se font payer trente-six francs par séance, et on se perdrait de réputation, si on ne les avait pas. Aussi font-ils les importans, et les gobe-mouches leur marquent des égards.

On a eu grand soin de s'assurer d'une ou de deux femmes qui ont la réputation d'être excellentes danseuses, et qui n'ont que celle-là. Elles ne quittent pas le parquet, et des gens, aussi superficiels qu'elles, ne se lassent pas de les admirer. Elles excitent une émulation générale, et monsieur de la Gavotte ne sait plus à qui entendre. Il est fatigué, excédé; il ne tiendra pas long-temps à ce genre de vie; aussi compte-t-il se retirer, quand il aura douze mille livres de rente. En attendant, il court donner ses leçons dans un très-bon cabriolet; et le maître de français, son voisin, n'est pas sûr de payer comptant la paire de souliers qu'il lui faudra à la fin du mois.

A trois heures du matin, on sert un magnifique ambigu, où on mange sans faim, on boit sans soif, et il faut digérer. On saute des *boulangères,* des ronds de *Ronchin;* on se fait enfler les pieds au *carillon de Dunkerque.* On se sépare enfin; on rentre chez soi, accablé, affaissé, et on se met au lit pour en sortir avec un mal de tête qui durera pendant le reste de la journée.

Vous prévoyez bien que le bal de madame de Verneuil était du second genre. Le marquis avait un habit lilas, brodé en argent, sur lequel son écharpe noire tranchait d'une manière tout-à-fait agréable. Les femmes ne lui disaient rien de son affaire; mais elles le regardaient avec une bienveillance marquée, et quelques-unes murmuraient tout bas : « Oh, je voudrais que mon amant se fît donner un petit coup d'épée ! Comme cela rend un homme intéressant! Ce serait à qui l'aurait, et il n'aimerait que moi, car enfin, ces dames... Je vous entends; elles sont loin de vous valoir, n'est-ce pas?

Le comte d'Orville fixait aussi l'attention de quelques connaisseuses. Selon elles, celui qui avait donné le coup d'épée valait au moins celui qui l'avait reçu. D'Orville n'était pas de la société ordinaire de madame de Verneuil; sa belle amie n'avait pu être invitée; madame de Verneuil, d'ailleurs, ne la connaissait pas. Au bout d'un quart d'heure, toutes ces dames virent qu'il n'avait là personne à lui. On le supposa libre, et

bientôt il s'aperçut qu'il n'avait qu'à jeter le mouchoir. Le pas était glissant pour un jeune seigneur. Celui-ci succombera-t-il à l'occasion? non. Ce n'est pas qu'il se pique de fidélité; ne lui faites pas l'injure de le croire. Mais, son amie a du crédit; elle est au moment de lui rendre un service essentiel; et tout se sait dans le monde. « Ah, pensait-il, si j'avais mon régiment!... » Ingrat !

M. de Verneuil avait paru un moment, comme l'avait pressenti madame son épouse. Il avait salué quelques personnes de sa connaissance ; il leur avait adressé quelques mots, auxquels on avait répondu d'une manière assez insignifiante. Du reste, on lui avait laissé liberté entière de rester ou de se retirer : dans une certaine classe, le mari est l'être le moins remarquable de la maison. Celui-ci se retira à une heure, sans marquer ni humeur, ni satisfaction. Il semblait ne s'être montré là que pour calculer ce que lui coûterait la fête que donnait sa femme.

Entre une *walse* et une *colonne*, on remarqua que la présidente et la baronne allaient de femme en femme, ne disant que quelques mots, mais parlant avec une extrême vivacité. Celles qu'elles venaient de quitter portaient les yeux sur d'Orville et d'Oliban. Tout à coup on se divisa deux par deux, et on ne parla plus que des quatre-vingt mille francs. L'officieux marquis fut le hé-

ros du moment. On commençait à lui adresser des félicitations, et à regarder d'Orville d'un air moins favorable, quand l'orchestre joua un *été*. On ne résiste pas à cela. D'Orville, d'Oliban, et les quatre-vingt mille francs furent oubliés; mais on se promit bien de s'en souvenir le lendemain, d'en faire la nouvelle du jour, et de la commenter, selon l'usage.

On est un peu vicieux dans le monde; mais on y couvre le péché d'un vernis flatteur : c'est la différence essentielle qui existe entre la bonne et la mauvaise compagnie. Cependant, un vice qu'on a l'art de rendre aimable, n'exclut pas une certaine délicatesse qu'on porte à l'excès, quand il est question des intérêts d'autrui. Ceux qui ne dansaient pas, continuaient à parler de d'Oliban, et trouvaient fort extraordinaire qu'une indiscrétion lui coutât quatre-vingt mille livres et une palette de sang. Il était clair que plaindre l'un, c'était blâmer l'autre. D'Orville ne perdait rien, et il est des choses qu'on devine, quand on ne peut les entendre. Son embarras croissait à chaque instant, et, cependant il sentait la nécessité de rester pour contenir les causeurs par sa présence; il sentait aussi l'air gauche qu'il devait avoir, et qu'il avait réellement. Un coup inespéré lui ramena tous les esprits.

Un laquais vient lui dire que le coureur de la comtesse d'Orfeuil demande à lui parler. D'Or-

ville ne soupçonne rien encore ; mais il est enchanté de pouvoir sortir un moment, ne fût-ce que pour reprendre la suite de ses idées.

Il rentre cinq minutes après, et son air est radieux. « Messieurs, dit-il, je voulais acheter la « terre de Barjac, et je n'avais en caisse que la « somme qu'on en demandait. Une indiscrétion, « faite cependant par un motif très-louable, en a « fait porter le prix à cent mille écus. Il fallait « que je renonçasse à l'acquisition de cette terre, « qui, vous le savez, est à ma convenance, ou « que j'acceptasse le sacrifice de M. d'Oliban. « C'est ce que j'ai fait en me réservant de lui « rendre plus tard une somme que je ne consi- « dère que comme un prêt. » Monsieur le comte a-t-il bien pensé ce qu'il dit là? Il me semble que voilà la première fois qu'il parle de rendre. Il continue.

« En attendant, je me suis empressé de recon- « naître un procédé par un autre. J'ai vu ce matin « quelqu'un à qui on ne refuse rien, et voilà ce « qu'on m'écrit : Je me hâte de vous apprendre « que le roi vous a donné le régiment de chas- « seurs à cheval des Vosges, qui sera formé à Pi- « thiviers (1), et qu'il fait présent à M. d'Oliban « d'une compagnie dans ce corps. »

---

(1) J'ai plusieurs fois conduit mes personnages dans différentes villes où se sont passées des scènes plus ou moins plai-

Un homme qui promet de payer ses dettes, et qui, en attendant, fait avoir à son créancier, et pour rien, une compagnie de cavalerie, qui alors coûtait assez cher, est au-dessus de tout reproche. Les figures s'épanouissent; les félicitations se succèdent; d'Oliban marque sa reconnaissance par des expressions qui partent du cœur; madame de Verneuil embrasse d'Orville; d'Orville est à son aise. Une joie franche commence à régner partout; le jour paraît, et on ne pense pas à se retirer : on est si rarement gai à Paris! Ce bal, enfin, se termina à la satisfaction de tout le monde, ce qui n'était pas sans exemple; mais ce qui n'arrivait pas tous les ans.

CHAPITRE VIII.

Cécile.

Le marquis venait de rentrer à l'hôtel. Zéphire, plein encore du noble enthousiasme que lui avait inspiré la beauté souffrante, ne put s'empêcher d'en parler à son maître, en le déshabillant. « Laisse-moi tranquille; j'ai promis à madame

---

santes. Je ne sais encore ce qui arrivera à Pithiviers; mais je déclare que je n'ai jamais été dans cette ville, que je n'y connais personne, et que j'ai pour ses habitans l'estime que je dois à tous mes compatriotes. J'espère, d'après cela, qu'on ne cherchera à faire aucune application.

« de Verneuil de ne plus me mêler des affaires « des autres. D'ailleurs, je viens d'obtenir une « compagnie de cavalerie, et il faut que j'aille re- « mercier le ministre. Du chocolat à midi; que « mes chevaux gris-pommelés soient à mon car- « rosse neuf, et mes gens en grande livrée. »

Il prenait son chocolat. Zéphire, poussé par Thérèse et Ducroc, stimulé déja par le désir de jouer un rôle dans une affaire qui devait avoir de l'éclat, Zéphire présente à son maître un écrit qui courait partout, jusque dans les antichambres, et que le libraire de monsieur, disait-il, venait de lui envoyer : c'était un mémoire de M. de Voltaire en faveur des *Calas*. « Cet homme de génie, « disait Zéphire, se couvre d'une gloire immor- « telle, et vous pouvez, monsieur, en acquérir « comme lui : la situation de Cécile est aussi dé- « plorable que celle des Calas; comme eux elle « est victime de l'injustice, et elle attend un li- « bérateur. — En effet un mémoire composé par « un avocat célèbre, et qui paraîtrait sous mon « nom, parce que je l'aurais payé... — C'est cela, « monsieur, c'est cela. — Mais, j'ai promis à ma- « dame de Verneuil... — Vous ne vous êtes pas « engagé à ne pas faire de bien, et elle est loin « de l'exiger. — Nous parlerons de cette affaire à « mon retour de Versailles. »

D'Oliban fut forcé de reconnaître encore la suprématie de d'Orville. Celle du grade militaire était incontestable; mais un capitaine, fût-il duc,

n'entrait pas chez le ministre; il lui fallait un introducteur. L'amour-propre est adroit; il tire parti de tout. Le marquis devait une visite de remercîment au comte, et il saisit ce prétexte pour descendre chez lui. Il fit tomber la conversation sur les obligations qu'ils avaient tous deux au ministre, et le comte adopta cette idée; il proposa de partir pour Versailles : c'est où d'Oliban l'attendait.

On va, on revient, très-satisfait de l'accueil qu'on a reçu. On arrête chez le tailleur en réputation, et on commande des uniformes. On court chez le sellier, chez le fourreur, et dans huit jours au plus tard on pourra partir pour Pithiviers. D'Oliban remet le comte chez lui, et pendant le trajet qu'il lui reste à faire pour rentrer à l'hôtel, le mémoire de Voltaire lui revient à l'imagination; il se rappelle les paroles de Zéphire; la belle chaleur de son valet de chambre le pénètre par degré. Tout à coup il tire le cordon, et il ordonne à son cocher de le conduire aux Petites-Maisons.

L'économe voit sortir d'un équipage brillant un jeune seigneur couvert de broderies, et précédé par trois laquais galonnés sur toutes les tailles; toutes les portes s'ouvrent à l'instant; le marquis se fait conduire à la loge de Cécile.

Ce n'était pas en ce moment une reine détrônée et vindicative. Elle était dans ce calme touchant qui avait si fortement intéressé Thérèse. Elle déplorait ses malheurs, et elle était disposée

à répondre aux questions que le marquis, déja très-ému, devait nécessairement lui faire. « Dites-« moi, ma petite, comment se nomme ce frère « dénaturé? — Le baron de Vercelle. — Où de-« meure-t-il? — En son hôtel, rue de l'Université. « — Quel était le nom de l'amant que vous avez « perdu d'une manière si déplorable? — Le che-« valier d'Hautecourt... Oh, malheureuse, tu veux « encore me mettre ma robe à l'envers! Plus de « pitié, plus d'espoir de pardon. Meurs... meurs...» Et Cécile agite ses fers avec une violence qui effraie le marquis. Il s'éloigne à grands pas de ce lieu d'horreur, et, des Petites-Maisons chez lui, il répétait sans cesse: « Est-il possible que la na-« ture ait produit un être comme ce baron de « Vercelle. »

Comment entamera-t-il cette affaire? Fera-t-il commencer de suite le mémoire qui doit l'immortaliser?... Non, non, il faut avoir des procédés, même pour ceux qui en méritent le moins. Il écrit au baron, et il lui demande un rendez-vous.

Le baron de Vercelle se pique de politesse. Il répond aussitôt qu'il recevra monsieur le marquis demain à midi. Il ajoute qu'il se rendrait à l'instant à son hôtel, si une indisposition assez grave ne le forçait à garder la chambre.

Le reste de cette journée devait appartenir au plaisir. D'Oliban court chez madame de Verneuil; sa femme de chambre lui apprend qu'elle est allée rendre une première visite à madame d'Orfeuil.

Le marquis s'étonne d'une démarche qui ne lui paraît pas motivée. La femme de chambre lui dit à l'oreille que sa maîtresse a su que madame d'Orfeuil est la personne *à qui on ne refuse rien.*

Il se fait conduire chez cette dame à qui il doit aussi un tribut de reconnaissance. Un service rendu, et le sentiment qu'il inspire, ont bientôt établi une sorte d'intimité entre deux femmes que l'uniformité des goûts tendait déjà à rapprocher. D'Oliban les trouva occupées de projets pour le temps de leur *veuvage.* Plus de plaisirs bruyans, plus de bals surtout. Elles donneront deux heures par jour à leurs emplettes; une autre à leur enfant. Le reste de la journée sera consacré à quelque travail d'aiguille, à des lectures amusantes, et le soir on ira au spectacle sans rouge et sans diamans. Mais quand l'automne ramènera les objets chéris dans la capitale, les plaisirs reprendront leurs droits, et on se dédommagera de longues privations.

Le comte paraît, et on soumet à son approbation le plan qu'on vient d'arranger. Le comte et le marquis proposent aussi le leur. Un régiment à former, à discipliner, à instruire, occupera presque tous les momens. Ils ne verront la société que pour ne pas se singulariser, et ils ne joueront que le *boston* qui, pendant trois heures, ne donne pas le mot pour rire. On est très-content les uns des autres; on se jure de ne pas sortir du cercle qu'on s'est tracé; on est de la

meilleure foi du monde en ce moment : combien de temps le traité tiendra-t-il?

On ne peut s'occuper long-temps d'affaires sérieuses. Si on ne passe pas rapidement de sages réflexions à la gaieté, on peut au moins répandre de la variété dans la conversation, en la portant sur des objets attachans. Le marquis avait des moyens sûrs de fixer l'attention : il parla de Cécile et du baron de Vercelle. Les femmes *sensibles* éprouvent sans cesse le besoin d'exercer les facultés du cœur, et ces dames se passionnèrent pour Cécile. Elles prononcèrent l'extrême différence qu'on doit établir entre se mêler de tout et le désir d'arracher une infortunée à l'oppression. Le marquis, fort de l'assentiment de madame de Verneuil, se livra entièrement aux impulsions d'un zèle qui n'avait pas besoin d'être stimulé.

Revenons à l'intéressante Julie. Que fait-elle pendant que le marquis, tout à son avancement, à Cécile, et un peu à l'amour, paraît l'avoir oubliée? Elle a reçu ses présens de noces. Elle a tourné, retourné chaque pièce; elle a essayé dix fois son peigne, ses boucles d'oreilles, son collier; toujours plus contente d'elle, elle oubliait la marche du temps. Quel chagrin cuisant la coquetterie ne fait-elle pas oublier à une femme? A onze heures du soir les rédacteurs des deux journaux envoient des épreuves à l'hôtel : ces messieurs ne sont pas toujours aussi obligeans; mais Zéphire

leur avait raconté la triste histoire de Larose et de Julie. Et quel homme ne s'empresse de se rendre agréable à une jolie personne? Julie, toujours parée de ses bijoux, et surtout de ses seize ans, lisait devant une glace les annonces des Petites-Affiches et du Journal de Paris. A chaque ligne, elle portait un œil sur la glace, et elle souriait d'un air qui voulait dire : « Oh! qu'il me « trouvera bien comme cela! »

Une femme contente d'elle, et que caresse l'espérance, jouit du présent et vit dans l'avenir. Passant d'un excès à un autre, elle n'ouvre plus son cœur qu'à des sensations douces, et elle cesse de compter les momens. Julie a retrouvé l'appétit et le sommeil.

Le marquis, en s'éveillant, pensait à son entrevue avec le baron de Vercelle. Il y pensait en déjeunant, et il ne savait trop à quelles mesures s'arrêter. Le menacer de la rigueur des lois était peut-être le moyen de tout gâter. Chercher à exciter sa sensibilité, à faire parler le remords, était peut-être celui de ne rien obtenir. Il ne connaissait pas le baron; il ignorait son âge et son caractère.... Après bien des réflexions, il résolut de suivre l'impulsion du moment.

Il part, il arrive rue de l'Université. Il est reçu par un jeune homme d'une figure heureuse, qui l'accueille de la manière la plus flatteuse, et qui lui demande à quoi il est redevable de sa visite. Le marquis était stupéfait, et ne répondait pas.

Il ne pouvait concevoir qu'on cachât une ame atroce sous des dehors si séduisans. Plus incertain que jamais sur le parti qu'il doit prendre, il donne le temps à M. de Vercelle de répéter plusieurs fois sa question. Il fallait répondre enfin, et le marquis, fort embarrassé, balbutia quelques mots, qui amenèrent la conversation suivante :

« Vous avez une sœur, monsieur le baron... « — Ma sœur est folle. — Je le sais bien. — Pour- « quoi donc vous mêlez-vous de ses affaires? — « Sa situation est si déplorable... — Brisons là, « s'il vous plaît, monsieur. — Écoutez-moi, de « grace. — Vous êtes le trentième que ma sœur « envoie ici pour me demander ce que je ne dois « pas, ce que je ne peux pas faire. — Il me sem- « ble, monsieur, qu'elle a de graves sujets de « plaintes contre vous. — Eh bien, monsieur, « qu'elle les fasse valoir. — Et que répondrez-vous « devant les tribunaux? — C'est mon affaire, mon- « sieur, et je vous prie de ne pas me pousser da- « vantage. — Encore quelques mots, monsieur, et « je me retire. Si on entame un procès... — Oh! « un procès. — Vous aurez à vous défendre sur « plus d'un point. Le chevalier d'Hautecourt... — « Il a cherché son sort, et depuis long-temps cette « affaire est oubliée. — Votre sœur ne l'oublie pas. « — Pour son honneur, elle n'en devrait jamais « parler. Je crois, monsieur, que cette conver- « sation a été assez loin, et je vous prie de vou- « loir bien me laisser à moi-même. »

Que diable a-t-il voulu me dire? pensait-il en se retirant. Pour son honneur, Cécile ne devrait jamais parler de son affaire avec le chevalier. Aurait-elle eu quelque tendre faiblesse?... Eh, quand cela serait, c'était une raison de plus pour les marier. Que diable, s'il nous fallait tuer tous ceux qui sont bien avec nos sœurs et nos femmes, nous n'en finirions pas. Avec sa figure doucette, le baron est un entêté, dont on n'obtiendra rien que par les voies juridiques. Quelle perversité! quel aveuglement! Eh bien, on plaidera, monsieur le baron; et pour disposer favorablement vos juges et ceux de Cécile, je vais commander mon mémoire.

Il court chez cet avocat renommé, alors l'aigle du barreau, et qui, depuis, a été égalé. Il raconte les faits avec cette force, ce ton persuasif, si propre à entraîner le défenseur de l'opprimé. L'avocat s'enflamme à son tour; il prend des notes, sous la dictée du marquis; il lui promet que le mémoire sera fait en quarante-huit heures, et il le remercie de lui avoir donné une cause qui doit ajouter à sa réputation. Le marquis s'explique; il offre de l'argent, beaucoup d'argent, pour que son nom paraisse en tête du mémoire. L'avocat réplique que tout l'or du Pérou ne le ferait pas renoncer à la célébrité que lui donnera cette affaire. Il représente au marquis que la gloire militaire est la seule qu'il doive ambitionner; et, pour concilier leurs prétentions respec-

tives, il lui promet de le désigner dans le mémoire comme le protecteur de la déplorable victime. Ce sera lui encore qui sollicitera le rapporteur, qui verra le président de la chambre; son nom volera de bouche en bouche, et chacun d'eux aura dans le succès la part qui lui appartient légitimement.

Le marquis n'était pas opiniâtre. Il convint que l'avocat avait raison. Il renonça à la gloire de grand écrivain, qu'il sentait intérieurement qu'on pourrait lui contester, et il se borna à celle moins éclatante qui suit toujours une bonne action.

Il était décidé que d'Oliban n'aurait plus un moment de repos. Il court rendre compte à madame de Verneuil de ce qui s'est passé entre lui et le baron. Madame de Verneuil l'entraîne chez la grande dame *à qui on ne refuse rien*... Il ne s'agit de rien moins que de faire sortir d'autorité Cécile des Petites-Maisons, et de la placer dans un lieu décent et où on lui donnera des soins, qui, seuls, ont quelquefois rétabli une tête dérangée. Malheureusement le crédit de la dame ne va pas jusqu'à obtenir un arrêt du parlement en vingt-quatre heures. D'ailleurs, elle redoute trop l'austérité de mœurs du premier président pour oser essayer auprès de lui l'influence de la beauté. Mais si on ne peut, à la minute, faire présenter requête, faire nommer un rapporteur, lui faire commencer et terminer son enquête, et faire rendre un jugement, on peut, en deux heures, faire courir une anecdote dans tout Paris; et quelle satisfaction

pour ces dames de faire condamner, dans le jour, M. de Vercelle au tribunal de l'opinion. Elles font mettre les chevaux; le cocher n'a pas assez de deux bras pour répondre à leur impatience. On presse, on pousse le marquis dans la voiture; on part comme l'éclair; on va de porte en porte. A chaque hôtel, on ne prend que le temps nécessaire pour raconter l'histoire de Cécile, et la commenter un peu. Quand ces dames la possèdent bien, on parle tous les trois ensemble; on monte toutes les têtes; on invite *ses bonnes amies*, qu'on connaît assez légèrement, à répandre cette histoire dans le public, et à faire des partisans à Cécile : cette précaution n'était pas nécessaire.

Dès le lendemain, le baron était un homme *affreux*, *horrible*, *abominable;* vous savez qu'à présent on donne beaucoup dans les superlatifs, ou l'exagération, si vous l'aimez mieux. C'est ainsi qu'une femme passable devient charmante, que des idées fort ordinaires sont marquées au coin du génie, qu'un sentiment de préférence est de l'adoration.

Voilà donc M. de Vercelle devenu l'objet de toutes les conversations, et chargé des malédictions de tout Paris. Retenu chez lui par une indisposition dont je vous ai déjà parlé, il ignorait seul qu'on ne trouvait plus de peines assez graves pour lui.

Le lendemain, nos dames courent chez l'avocat. Il a promis le mémoire dans les quarante-

huit heures ; il doit en avoir fait la moitié. Il faut savoir comment il a saisi cette affaire, sous quel jour il la présente, s'il ajoutera au vif intérêt que Cécile inspire à tous les gens *comme il faut* de la capitale. On lui donnera des conseils, s'il en a besoin ; on animera sa verve, si elle n'est pas montée au ton nécessaire.

L'avocat, satisfait de son travail, n'hésite pas à le communiquer. Ces dames l'écoutent avec un plaisir inexprimable ; elles ne cessent d'approuver et d'applaudir. Il est impossible d'attendre au surlendemain, pour lire de suite un ouvrage qui tire des larmes à chaque paragraphe, et qui écrase le baron de Vercelle. Il faut envoyer ce qui est fait à l'imprimerie ; il faut y envoyer les feuilles à mesure qu'elles seront faites ; il faut faire *tirer* à dix mille exemplaires, et l'édition sera épuisée dans les vingt-quatre heures. L'avocat ne peut se refuser à des instances qui flattent son amour-propre, et ces dames le proclament un homme *charmant*, *divin*.

Elles remontent en voiture. Elles retournent à tous les hôtels où elles sont allées la veille. Elles parlent du mémoire avec ivresse, avec délire. On brûle de l'avoir ; on ne pourra attendre au surlendemain ; on en paierait un exemplaire dix louis, si on pouvait se le procurer à l'instant. Le feu du désir se communique de proche en proche, et six heures avant que la dernière feuille soit ti-

rée, cent cinquante laquais, en livrée, assiégent la porte de l'imprimeur.

Ce mémoire tant attendu est enfin livré à la curiosité publique. Les libraires s'en emparent; il est dans toutes les boutiques; on le crie dans les rues; on l'étale sur les quais. On l'a entendu louer avec une espèce de fureur par de hauts personnages qui n'en parlaient encore que sur ce qu'ils en avaient ouï dire, et l'ouvrage est porté aux nues avant qu'on en connaisse une ligne. On court, on s'empresse, on heurte, on est heurté; on se dispute, on se désespère parce qu'il faut attendre son tour. Les *saute-ruisseaux* de la librairie ne trouvent que le temps d'aller de la boutique chez l'imprimeur, et de revenir de chez l'imprimeur à la boutique.

L'ouvrage trop vanté perd toujours de son prix.

Vous avez vu des feux de paille; vous connaissez l'effet des œufs à la neige. Les imaginations parisiennes leur ressemblent un peu. Les têtes qui, pendant deux jours, avaient été dans une exaltation continuelle, n'éprouvaient plus que le besoin du repos. On lut; mais on lut mal. Point d'attention suivie; plus de disposition à partager l'enthousiasme de l'auteur. Le mémoire parut long, diffus et froid. On tenait toujours à ce que le sort de Cécile fût adouci; mais on en parlait faiblement, et on se bornait à encourager le

marquis à suivre cette affaire. Les deux dames ne concevaient rien à la froideur du public; elles conçurent moins encore que, deux jours après, on cessât de s'occuper de Cécile. L'escamoteur *Pinetti* fixait seul l'attention. On ne parlait que de la montre pilée au fond d'un mortier, et qu'un coup de pistolet reproduisait accrochée à la tapisserie; d'un verre d'eau jeté à la figure d'une jolie femme, qui n'en recevait pas une goutte, et qui se trouvait couverte de feuilles de rose, etc., etc. A six heures du soir, on n'entendait qu'un cri : Allons voir *Pinetti*.

Il est difficile à l'observateur de s'étonner de quelque chose à Paris, si ce n'est peut-être de l'extrême versatilité des esprits. Nos dames, qui connaissent parfaitement la partie sensible du cœur, n'avaient pas trouvé le temps d'étudier les autres. En général, les femmes de la capitale ne commencent à observer qu'à cinquante ans. Mais alors elles ont une finesse de tact dont beaucoup d'hommes à réputation ne manqueraient pas de se faire honneur.

Cependant, ce mémoire si couru et si vite oublié, était parvenu au baron de Vercelle. Un de ses *amis*, qui craignait d'approcher les gens qui ne rient pas, et qui ne comprenait rien au galimatias du jurisconsulte, le lui avait envoyé. Vercelle commença par se mettre en colère. Mais il réfléchit promptement que le marquis était trop fortement impliqué dans ce mémoire pour qu'il

fût difficile de lui donner un ridicule de plus, et le baron savait que la grande manière de persuader les Parisiens est de les faire rire.

En conséquence, le baron envoie à la police savoir ce que c'est qu'une Cécile détenue, comme maniaque, aux Petites-Maisons. Les journaux d'alors étaient secs et froids, et pour cause. La malignité se dédommageait avec les nouvelles à la main. C'étaient des feuilles manuscrites, qui racontaient l'anecdote du jour, et qui picotaient quelquefois certains grands personnages dont le crédit n'était plus à redouter. Ces feuilles se trouvaient sur toutes les toilettes.

Jugez de l'étonnement de madame de Verneuil, quand elle lut ce qui suit :

« Cécile Mangot, fille d'une ravaudeuse de l'Es-
« trapade, a été placée chez une marchande de
« modes par un homme de qualité, qui a fini mal-
« heureusement. La lecture des romans anglais et
« la perte de son amant lui ont troublé la raison.
« Sa mère, qui ne pouvait la nourrir, a obtenu
« qu'elle fût enfermée aux Petites-Maisons.

« Un officieux marquis a cru, sur la parole de
« cette fille, qu'elle appartient à une maison ti-
« trée, et qu'elle est victime de la cupidité et de
« la barbarie d'un frère qu'elle n'a jamais eu. Aussi
« fou que cette Cécile, le marquis a fait imprimer
« un mémoire qui le présente comme le protec-
« teur ardent de l'infortune ; qui n'offre pas, d'ail-
« leurs, un fait véritable, et qui, enfin, ne peut

« qu'ajouter aux ridicules sans nombre, que, dans « le même genre, le marquis s'est déja donnés. »

On n'est pas toujours d'humeur à tirer l'épée. La réputation de Vercelle était bien établie du côté de la bravoure, et sa dernière affaire avait fait trop de bruit, pour qu'il osât sitôt attirer sur lui l'attention du Gouvernement. Il se borna donc à faire délivrer *assignation* à d'Oliban, *aux fins* de se *voir* condamner en *rétractation* et en *réparation* envers le baron de Vercelle.

Le marquis arrive chez madame de Verneuil, avec son assignation en poche. Elle venait de lire ses nouvelles à la main, et le moment n'était pas favorable. Elle regarde d'Oliban en fronçant le sourcil. D'Oliban tire le papier timbré de sa poche, et le lui présente. La dame frappe du pied, jette son bonnet sur le parquet, son pot de rouge par la fenêtre, dit à sa femme de chambre qu'elle est maladroite, gauche, maussade, et la met à la porte. Elle revient au marquis, le regarde encore, et lui dit, d'une voix qu'elle cherche en vain à rendre effrayante : « Vous ferez donc toujours des « sottises. — Vous avouerez du moins, madame, « que vous êtes de moitié dans celle-ci. — Que « me dites-vous là ? Est-ce moi qui ai été aux Pe- « tites-Maisons, qui ai interrogé cette Cécile, qui « ai eu une conférence avec le baron de Vercelle ? « — Il m'a confirmé ce que Cécile m'a dit. — Je « me rappelle votre conversation, telle que vous « me l'avez rapportée, et je trouve les réponses

« du baron très-ambigues. Lui avez-vous nommé « Cécile? Lui avez-vous parlé des Petites-Maisons? « — Et qu'avais-je besoin de détails, puisqu'il « convenait des faits principaux? »

Madame de Verneuil sonne; sa femme de chambre rentre; elle se fait coiffer, habiller à la hâte; elle demande ses chevaux. « D'Orville « vous a donné un coup d'épée; je ne veux pas « que le baron vous donne un coup de pistolet. « Je vais le voir. Soyez ici à trois heures. M. de « Verneuil est à sa terre; nous dînerons ensemble, « et je vous dirai ce que j'aurai fait. »

Vercelle reçut madame de Verneuil avec toutes les graces dont il était susceptible. La première sensation qu'inspire une jolie femme qu'on voit pour la première fois, est au moins de la bienveillance. Ajoutez-y la petite jouissance d'amour-propre que donne toujours une telle visite, et vous jugerez des dispositions du baron à l'égard de madame de Verneuil.

Cette dame savait, par sa propre expérience, que rien n'aigrit comme la contradiction. Loin de vouloir justifier le marquis, elle le chargea de tous les torts; mais aussi elle eut soin de faire valoir la bonté de son cœur, qui seul l'avait entraîné dans cette circonstance. Le baron ne pouvait se méprendre sur le genre d'intérêt que prenait madame de Verneuil à cette affaire. Ses réflexions le refroidirent un peu. Il rappela mille et une bévues que le marquis avait déja faites, et

qui étaient parties plutôt d'un esprit tracassier et curieux, que d'une vraie sensibilité. Après s'être un peu vengé des espérances vagues que la démarche de madame de Verneuil avait semblé autoriser, il reprit le ton aimable qui lui était ordinaire. Il protesta que toute espèce de procédure lui était insupportable, qu'ainsi il ne devait avoir aucun mérite auprès de madame de Verneuil, s'il se rendait à ses désirs; que cependant il ne pouvait retirer son assignation avant que d'avoir reçu une réparation quelconque. Il proposa l'insertion aux nouvelles à la main, d'une rétractation positive du marquis. Madame de Verneuil, charmée de la modération de M. de Vercelle, lui dit qu'elle allait à l'instant écrire sous sa dictée. Elle sentait bien que le baron ménagerait son intéressant secrétaire, dans la personne de d'Oliban. En effet, il se contenta d'un article léger et plaisant, dont les expressions étaient très-mesurées, mais qui, cependant, disait tout ce qu'il voulait qu'on sût. Madame de Verneuil donna sa parole que, dans le jour, l'article serait porté au bureau des nouvelles à la main, et elle allait se retirer quand la comtesse d'Orfeuil fut annoncée.

Que venait-elle faire là, allez-vous dire? La question est naturelle, et je dois y répondre. La comtesse avait joué dans l'affaire de Cécile un rôle trop marquant, pour que le baron pût l'ignorer toujours. Elle voulait bien avoir la réputation de femme galante : celle de gobe-mouche

l'eut réduite au désespoir. Elle avait couru chez l'homme *qui ne lui refusait rien*, et dont très-probablement elle reconnaissait les bons offices. Elle lui avait dit, les larmes aux yeux, que, si le baron n'était gagné, il la couvrirait d'un ridicule affreux; qu'elle en mourrait infailliblement, et que monseigneur ne pouvait faire moins que de lui sauver la vie. Une jolie femme, qui pleure et qu'on aime, est bien persuasive. La comtesse sortit du cabinet de monseigneur avec la pièce qu'elle avait si vivement sollicitée.

« Ma foi, s'écria le baron en la voyant, si quel-« qu'un me savait ici entre deux femmes char-« mantes, il me croirait le plus heureux des hom-« mes, tandis que... oh, mon Dieu, mon Dieu! « voulez-bien me dire, madame la comtesse, à « quoi je suis redevable de l'honneur que je re-« çois? — Monsieur le baron, il y a quatre ans « que vous servez dans les Chevau-légers, et « vous n'êtes pas là à votre place. Je viens de « vous faire capitaine au régiment de chasseurs à « cheval, qui va se former à Pithiviers. J'ai été « fort aise de vous rendre service, et j'ai voulu en « même temps vous faire connaître que votre « nouveau camarade, le marquis d'Oliban, est « bien le meilleur homme qu'il y ait au monde. « Vous le jugerez favorablement quand vous aurez « vécu quelque temps avec lui. »

Elle eût pu parler un quart d'heure encore sans être interrompue. Le baron ne revenait pas

de sa surprise. Il ne pouvait détacher ses yeux de la lettre qui lui annonçait officiellement que le roi lui faisait présent d'une compagnie de cavalerie. Il retrouva enfin des idées, des paroles. Il exprima sa reconnaissance en phrases décousues, qui en prouvaient la réalité. « Un moment, lui « dit la comtesse, vous ne me devez peut-être pas « autant que vous le croyez. J'attends aussi de « vous un bon office. — Ah, madame, ordonnez. « — J'ai beaucoup contribué à vous faire passer « dans le public pour un frère dénaturé. J'espère « que vous oublierez les torts que j'ai eus à votre « égard, et que de ce moment nous sommes « amis. »

Le baron lui prend la main, et la baise avec transport; il prend ce qu'a écrit madame de Verneuil; il met l'article en pièces. Il dit à ces dames que sa famille est assez connue, et que, malheureusement, l'aventure de sa sœur a fait trop d'éclat pour que le public ne revienne pas promptement de sa prévention. Il ajoute qu'il borne sa vengeance contre le marquis, à ce qui a paru dans les nouvelles à la main. Les deux dames l'embrassent avec affection : pouvaient-elles faire moins?

« Vous n'êtes pas encore très-bien portant, lui « dit la comtesse; n'importe, vous viendrez dîner « chez moi. Je veux vous faire faire connaissance « avec votre colonel et votre camarade d'Oliban. « — Mais, madame... — Oui, j'entends : vous crai-

« gnez l'air et la fatigue; ma voiture est là, et je « vous ferai ramener. » Le baron répond par une révérence. « Bien, dit la comtesse. Qui ne dit « mot, consent. — Un moment, reprend madame « de Verneuil, d'Oliban sera chez moi à trois heu- « res; j'ai donné mes ordres pour le dîner. Je ne « dérangerai rien à cela. Écrivez un mot à M. d'Or- « ville, et qu'il vienne se réunir à nous. »

Pendant que la comtesse écrivait, madame de Verneuil était dans ses réflexions. Elle avait entendu parler de mademoiselle de Vercelle, d'une manière assez incertaine. Elle avait oublié des faits qui étaient altérés ou contredits à chaque instant, et elle pensait qu'il serait cruel de ne pas connaître dans ses vrais détails des aventures qui avaient donné lieu au *quiproco* du marquis. Je pense, de mon côté, qu'il n'est pas malheureux que des incidens nouveaux n'aient pas obligé la comtesse à solliciter de nouveaux brevets. Le régiment des chasseurs des Vosges eût été tout entier de sa formation, et cette manière de composer un corps n'eût pas tourné à l'avantage du service, ni du trésor royal.

Mais comment madame de Verneuil ramènera-t-elle la conversation sur mademoiselle de Vercelle? Si ce n'est pas d'une manière simple et naturelle, ce sera autrement; mais il faut absolument, et sans délai, qu'elle connaisse les rapports qui existent entre la demoiselle et Cécile.

La comtesse avait cessé d'écrire; le billet était

envoyé à son adresse; ces dames se regardaient; le baron regardait ces dames. Madame de Verneuil ouvrait et fermait la bouche; elle pinçait ses lèvres et ses doigts; la comtesse prononçait à demi-voix le nom de Cécile, et le baron assez pénétrant, commençait à sourire. « Cécile, reprit tout « haut madame de Verneuil, Cécile... — Je vous « comprends, madame, vous désirez savoir quelle « conformité d'aventures a pu occasionner la plus « singulière méprise. — Je ne le désire pas plus « que vous, madame. — Mais bien autant, reprit « Vercelle. Rien de tout cela n'est bien secret; « d'ailleurs, mesdames, je n'ai rien à vous refuser. « Cette Cécile, qui vous a inspiré tant d'intérêt, « et qui vous a fait faire tant de démarches, a « connu, je ne sais comment, M. d'Hautecour, « chevalier de Malte, engagé par des vœux. Il a « placé cette petite fille chez la marchande de « modes qui fournissait ma mère et ma sœur. Je « présume que Cécile a parlé avec éloge au cheva- « lier, de cette Angéline, qui nous a causé tant de « chagrins, puisqu'il a cherché avec un empres- « sement et une continuité extraordinaires, les « moyens de s'introduire dans une maison, très- « noble sans doute, mais que la modicité de sa « fortune, et l'absence totale de toute espèce de « crédit, ne lui aurait pas fait rechercher s'il n'a- « vait eu des vues particulières. Lorsque cette ré- « flexion me frappa, le chevalier était établi ici « de manière à ce qu'on ne pût l'éloigner, sans

« en venir à un éclat, que les esprits raisonnables « cherchent toujours à éviter.

« Le soupçon marche rapidement, et, dès ce « moment, j'observai ma sœur. Jeune, sans ex- « périence, incapable de dissimuler, elle se tra- « hissait à chaque instant, et je parlai de mes « craintes à ma mère. Élevée dans l'austérité du « jansénisme, dont elle n'avait pu inculquer les « vérités ou les folies dans le cœur d'Angéline, « elle parut disposée à tout croire d'une jeune « personne qui avait rejeté ses principes. Cepen- « dant elle voulut, avant de prendre aucune me- « sure, connaître jusqu'à quel point mes soupçons « étaient fondés.

« Elle m'engagea à conduire ma sœur aux *Fran- « çais*. Il y avait au plus un quart d'heure que « nous étions placés, lorsque le chevalier se pré- « senta dans notre loge. Avait-il des intelligences « à l'hôtel, ou le hasard seul l'avait-il conduit là, « c'est ce que je n'ai jamais su; mais je l'observai « attentivement, et son intelligence avec ma sœur « ne me parut plus douteuse.

« Pendant que nous étions au spectacle, ma « mère faisait ouvrir les armoires et le secrétaire « d'Angéline, et elle trouva des lettres qui annon- « çaient clairement un plan de séduction.

« Depuis quelques années mon père était mort, « et il ne me restait qu'un oncle, homme de bon « sens, que ma mère fit appeler aussitôt. Il pensa « qu'on n'avait rien de mieux à faire que de sou-

« straire Angéline aux poursuites d'un homme, « qui, par ses vœux, s'était interdit le mariage. « En conséquence, on fit une malle à la hâte, on « envoya chercher des chevaux de poste, et, lors- « que je rentrai à l'hôtel avec Angéline, on lui « donna l'ordre de monter en voiture, et à moi « celui de la conduire dans un couvent d'Évreux.

« A mon retour, je trouvai ma mère dangereu- « sement malade. Sa femme de chambre, que je « pressai vivement, me dit que le lendemain de « mon départ un inconnu avait apporté un billet « à mon adresse; que ma mère l'avait ouvert; que « deux heures après elle s'était couchée, et que « depuis ce moment le mal, dont elle se plaignait, « avait constamment augmenté.

« Je pressai, je conjurai ma mère de me confier « le secret de sa maladie, que je ne pouvais attri- « buer à des causes ordinaires. Elle persistait à se « taire, et elle m'attirait sur son lit, elle me pres- « sait dans ses bras, et je me sentais mouillé de « ses larmes.

« On vint me dire que quelqu'un me deman- « dait. Je m'arrachai des bras de ma mère, qui « fit de vains efforts pour me retenir, et je trouvai « dans mon cabinet le chevalier d'Hautecourt. Il « me regarda d'un air altier et menaçant, et me « demanda si je bornais mes exploits à persécuter « une jeune personne sans défense. Je jugeai que « le billet qui était tombé dans les mains de ma « mère venait de lui, et qu'il contenait un défi.

« Je ne répondis pas un mot. Je pris mon épée;
« un fiacre nous conduisit au bois de Boulogne...
« Le lendemain, le chevalier fut inhumé sans
« pompe dans l'église du village.

« Le premier soin de ma mère avait été de sa-
« voir qui était venu me demander. Quand elle
« apprit que je venais de sortir avec le chevalier,
« elle éprouva une révolution générale, des cri-
« ses qu'elle n'avait plus la force de supporter.
« Elle était mourante quand je rentrai, et la joie
« excessive qu'elle eut de me revoir arracha son
« dernier soupir. Ainsi, la meilleure des mères
« périt victime de son attachement pour moi.

« Je trouvai sous son oreiller le billet du che-
« valier; il était d'une insolence telle, que je ne
« pouvais, sans me déshonorer totalement, n'en
« pas tirer vengeance; et il m'a servi de justifica-
« tion auprès des personnes en place qui auraient
« pu me poursuivre.

« Cependant la mort du chevalier fut bientôt
« connue. Cécile qui était loin de le croire infi-
« dèle, qui l'aimait passionnément, et dont la lec-
« ture des romans anglais avait déja exalté la tête,
« Cécile tomba dans un état de démence absolu.

« Ma sœur jouit, dans son couvent, de tous les
« agrémens de la vie. Elle y touche son revenu,
« qui est plus que suffisant pour la faire vivre
« d'une manière honorable. Mais elle tient essen-
« tiellement à sa liberté. Elle me la fait demander
« par toutes les personnes de notre connaissance

« qui vont la voir, et je vous prie de me dire, « mesdames, si je peux la lui rendre. Je suis gar- « çon, et je sers. Que ferais-je d'une demoiselle « de dix-huit ans, trop jolie, et qui ne trouverait « que des écueils dans le monde? Ne nous eût- « elle donné aucun sujet de plainte, elle n'a, par « sa position, d'autre asile que le couvent, et « mon intention invariable est de l'y laisser jus- « qu'à ce qu'elle se marie, ou jusqu'à sa majorité. »

Ces dames plaignirent le baron; elles approuvèrent sa conduite, et, au fait, il eût été difficile de la blâmer. On ne s'occupa plus de Cécile que pour consacrer à son bien-être le produit de la vente du fameux mémoire, qui, peu à peu, s'en allait en papillotes, un peu chères, j'en conviens. Mais que d'ouvrages vantés ont eu le même sort!

CHAPITRE IX.

Larose. Encore un bal. Départ pour Pithiviers.

On était dans la joie à l'hôtel d'Oliban. Le sergent qui avait apporté le congé de Larose avait entrevu Julie, et on aime à se rapprocher d'une jolie fille. Il venait de rencontrer un camarade employé à l'état-major, qui était en course d'affaires, et qui lui avait crié en passant : « Larose « est ici. — L'as-tu vu? — Eh, sans doute. — Où « est-il? » Le camarade, courant toujours, ne peut

entendre cette dernière question, qui, par conséquent, était restée sans réponse.

Le sergent, qui ne courait pas, jugea à propos d'accélérer sa marche : on est bien aise d'annoncer le premier une bonne nouvelle, et il est une récompense d'usage sur laquelle on compte nécessairement. Le sergent demande à parler à Julie; Julie paraît, et l'amateur répète : « Larose est « ici. — Et où est-il, monsieur? Pour Dieu, ré- « pondez-moi : où est-il? — C'est ce que j'ai de- « mandé, mademoiselle, et ce qu'on n'a pu me « dire. Mais il est ici, on l'a vu, et son premier « soin sera sans doute de se rendre auprès de « vous. Voulez-vous bien me permettre, mademoi- « selle, de vous féliciter et de vous embrasser? — « Bien volontiers, monsieur. » Et Julie prend sa course, et va criant partout l'hôtel : « Il est ici, « on l'a vu. » Thérèse saute : Ducroc se frotte les mains, et rit; d'Oliban, qui se fait habiller pour aller dîner chez madame de Verneuil, entend rire et sauter; il envoie Zéphire savoir ce qui peut causer tant d'allégresse. Zéphire veut aussi féliciter et embrasser Julie, et il revient crier à son tour : « Larose est ici, on l'a vu. — J'en suis enchanté, « répond le marquis; la petite sera heureuse, et « mes présens de noces me feront honneur. »

Il arrive chez madame de Verneuil; les convives étaient rassemblés. « Mon cher d'Oliban, lui « dit d'Orville, comment est conçue l'annonce « que vous avez fait insérer aux Petites-Affiches

« et au journal de Paris? Avez-vous désigné la « compagnie où servait Larose? Avez-vous nommé « le capitaine? — Qu'importe le nom du capitaine? « Larose est ici, voilà l'essentiel. — Vous n'avez « donc donné aucune indication précise? — Oh, « mon Dieu, je n'y ai seulement pas pensé. — « Cruel homme que vous êtes, ferez-vous tou- « jours des étourderies? *Larose* est un nom de « guerre; il y en a peut-être dix au régiment des « Gardes, et celui qui vient d'arriver n'est pas le « vôtre. — Eh bien, le mien reviendra à son tour. « — Mais celui qui est ici est déserteur depuis un « an, et condamné au boulet par contumace. Il « est arrêté au moment où je vous parle, et il « subira son jugement. — Je n'entends pas cela, « je ne veux pas cela. — Que vous l'entendiez, ou « que vous ne l'entendiez pas, ce sera toujours « la même chose. »

Le marquis dit qu'il est affreux d'abuser de la confiance d'un homme qui vient se livrer d'après un avis donné publiquement. Le comte répond que l'état-major n'a pas fait insérer l'article, qu'il n'a donc pas usé de perfidie pour trouver le coupable, et que les lois militaires seront suivies. D'Oliban se désole, se désespère; il proteste, il jure, pour la centième fois, qu'il ne se mêlera plus des affaires de personne. Il déclare qu'en sortant de table, il courra dans les bureaux de la guerre, et que... D'Orville l'interrompt pour lui dire que, dans cette circonstance-ci, le roi seul

peut faire grace. « Morbleu! ventrebleu! Je n'ai « pas mes entrées à la cour... Vous êtes colonel, « mon cher comte; ce grade vous donne le droit « d'approcher sa majesté. Je vous en supplie, je « vous en conjure, courez, volez à Versailles, et « ne revenez qu'avec des lettres de graces. — Un « moment, marquis; je veux dîner. — Vous dîne- « rez demain. — Vous êtes aussi empressé de tirer « les gens d'embarras que de les y mettre. Soyez « tranquille, mon cher marquis. Dès que j'ai su « le *quiproquo* nouveau que vous venez d'occa- « sioner, j'ai été trouver M. le maréchal de Bi- « ron, et je lui ai tout appris. Il s'est un peu « moqué de vous, je vous le dis franchement; « mais il m'a donné sa parole qu'il verrait le roi « aujourd'hui; qu'il invoquerait sa clémence, et « je crois pouvoir vous répondre du succès. — « Oh, si jamais je me mêle des affaires de quel- « qu'un, je veux qu'on me coupe... — N'achevez « pas, n'achevez pas, s'écrie madame de Verneuil, « en éclatant de rire; je veux que vous restiez au « grand complet. Mais, mon cher ami, partez pour « Pithiviers, et si la rage d'obliger vous y suit, le « premier changement de garnison mettra fin au « ridicule que vous vous serez donné. — Il recom- « mencera partout, dit la comtesse, et dans peu « d'années ce sera l'homme de France le mieux « connu. »

Le dîner fut égayé par une suite de plaisanteries, dont l'officieux marquis était l'objet. Il sentit

que le seul moyen de les faire cesser, était de s'y prêter de bonne grace. « Il est charmant, il est « charmant, disait madame de Verneuil. Quel « dommage d'être séparée de cet homme-là! — « Au moins, puisqu'il faut nous quitter, reprit « madame d'Orfeuil, nous nous qutterons gaie- « ment. Je veux, à mon tour, donner une fête « jeudi; et samedi nous partirons tous pour Pi- « thiviers. Nous installerons nos amis. — Mais, « comtesse, le monde... — Bah, bah, des femmes « comme nous sont au-dessus de la critique; et « que nous importe, après tout, ce que diront « les femmes du bailli, du marguillier, du sub- « délégué de Pithiviers? On ne voit pas ces es- « pèces-là. Nos maris auront peut-être un peu « d'humeur. — Oh! nos maris ce sont bien les « meilleurs gens du monde. — Et puis, s'ils se « fâchent, tant pis pour eux. Voilà qui est ar- « rangé. Monsieur le baron, vous ne connaissez « personne de ma société, et je ne veux pas que « vous soyez à peu près seul chez moi. Je vous en- « verrai quelques billets d'invitation: vous n'aurez « que les noms à remplir. »

Nos trois messieurs ne prirent plus un moment de repos. Des équipages à ordonner et à essayer; la tactique de Folard à lire, pour n'avoir pas l'air tout-à-fait ignorant devant de vieux officiers, qui, probablement, savent leur métier; l'état qu'on tiendra à Pithiviers, à régler; des femmes char-

mantes à qui il faudra nécessairement donner quelques heures dans la journée : il y a là de quoi perdre la tête.

L'hôtel de d'Oliban ne désemplissait pas. Une foule d'ouvriers s'y succédaient sans interrruption. Le marquis s'était fait acheter un Folard relié en maroquin et doré sur tranche. Il n'avait pas trouvé le moment d'ouvrir le livre; il finit par dire à Zéphire : « Tu en liras cent pages « par jour, et tu m'en rendras compte en m'ha- « billant, en me déshabillant; entends-tu? — « Oui, monsieur. »

Ce coquin de Zéphire avait ses adieux à faire à des femmes qui n'étaient pas au-dessus de la critique, et qui ne se souciaient pas de le conduire à Pithiviers. Heureux l'état de médiocrité où les femmes sont obligées de respecter les bienséances! Il arrive bien aussi, dans cette classe-là, quelques petits accidens... mais, comme dit fort ingénument La Fontaine, quand on ne le sait pas, ce n'est rien.

Zéphire n'avait donc pas plus que son maître, le temps d'étudier la tactique. Il parcourait quelques pages du livre avant le lever et le coucher. Doué d'une mémoire assez sûre, il parlait manœuvres au marquis avec un ton plein d'assurance, et il faisait passer des absurdités qu'il sentait bien que son maître répéterait quelque jour. Ma foi, pensait-il, je ne suis pas obligé d'avoir

la science d'un général d'armée. Si je l'avais, il serait de toute justice qu'on me fît capitaine, et que le marquis devînt mon valet de chambre... Oh! comme je serais habillé, coiffé surtout! A cette idée, Zéphire part d'un éclat de rire, et il enfonce les dents de son peigne dans la tête de d'Oliban. « Prends donc garde à ce que tu fais, « maraud. — Je vous demande pardon, monsieur; « mais, je faisais le siége d'une citadelle, et... — « Tu prends ma tête pour une citadelle, faquin. « — Ma foi, monsieur, au nombre et à l'excel- « lence des idées qu'elle renferme, la compa- « raison n'a rien de déplacé. » Ici d'Oliban ne put s'empêcher de sourire, et Zéphire reprit: « Votre « tête est la citadelle, et votre fer à cheval est le « fossé qui la sépare de la ville. La ville est prise, « monsieur, et je faisais porter des fascines pour « combler le fossé et donner l'assaut. Les pre- « mières nagent nécessairement sur l'eau, et je « les enfonçais avec mon peigne. — Mais, un peu « trop fort... Sais-tu, Zéphire, que l'idée est heu- « reuse, et que par cette comparaison, je ferai « comprendre aux plus ignorans la situation d'une « place, et certaines opérations d'un siége... Oui, « le côté droit de ma tête est la ville; le côté gau- « che, la citadelle; et mon fer à cheval, le fossé « qui les sépare... C'est cela, c'est cela. Tu lis « avec fruit, Zéphire. Continue, mon ami, con- « tinue. Quand je serai colonel, tu seras mon se-

« crétaire, et quand je serai maréchal de France, « je te ferai commissaire des guerres (1). »

Le Larose de hasard avait obtenu sa grace; ainsi, l'étourderie de d'Oliban avait tourné à son avantage. Mais, le véritable, le trop tendrement aimé Larose ne paraissait pas. Julie, la sensible Julie n'attendait plus rien des journaux, l'espoir commençait à s'éteindre dans son cœur; une douleur amère se faisait sentir par intervalles; bientôt elle aurait dominé seule sur le faible et malheureux petit être. Le marquis donna l'ordre à tous ses gens de se disposer à le suivre. Il envoya Ducroc chercher dans Pithiviers une maison où on pût manger soixante-dix mille livres de rente cette année, cinquante mille écus pendant les autres, et Julie commença à respirer plus librement. Elle sentit que, s'il est affreux de perdre un amant adoré, il est consolant d'en parler à quelqu'un qui s'y intéresse autant que nous, qui, par cette raison, entend parfaitement notre langage, et y répond d'une manière satisfaisante. Le père de son cher Larose se complaira à déplorer avec elle une perte cruelle et commune à tous deux. Elle le verra tous les jours, elle lui parlera

---

(1) Alors, les maréchaux de France avaient le droit d'en nommer un, et c'était ordinairement à leur secrétaire qu'ils donnaient cette place.

tous les jours, et tous les jours elle pleurera avec lui.

Le comte d'Orfeuil avait quelques rapports avec M. de Verneuil. Comme lui, il était assez étranger chez sa femme; comme lui, on ne le consultait sur rien. Cependant il savait que d'Orville venait d'être nommé colonel, qu'il quittait la capitale, et il devait un compliment de condoléance à sa femme. Il vint donc au bal, et il dit tout bas à la comtesse : « Je suis fâché du « départ de d'Orville : je vous aimais mieux celui-« là qu'un autre. L'idée de masquer votre inti-« mité, en donnant une fête, est heureuse, et je « vous félicite de l'avoir conçue. Vous jouez la « gaieté à merveille, et je vais tâcher de vous « imiter. »

Le comte dansa. Quelques plaisans prétendirent qu'il avait de bonnes raisons de s'égayer. Les femmes, bien plus pénétrantes, remarquaient que ce n'est qu'à Paris qu'une fille de qualité peut décemment se marier.

Parmi les personnes à qui le baron de Vercelle avait transmis les billets d'invitation qu'il avait reçus de la comtesse, on distinguait mademoiselle d'Apremont. Dix-huit ans, une figure charmante, une taille parfaite, la candeur du premier âge, un esprit juste qui ne demandait qu'à percer, et une grande fortune; voilà son portrait physique et moral.

Son père, noble comme le roi, affectait de

mépriser le séjour des villes, où il aurait fort bien pu se perdre dans la foule. Il habitait une très-belle terre située entre Pithiviers et Orléans. Là, on ne voyait que lui; on ne parlait que de lui; on ne jurait que par lui.

Il n'exigeait pas que sa fille passât l'année entière au château. Il se chargeait de recevoir seul l'eau bénite, le coup d'encensoir, le pain bénit et les hommages de ses paysans. Il trouvait fort bon que de temps en temps Sophie allât passer quelques jours à Paris avec une jeune nièce, veuve d'un vieux mari, que M. d'Apremont aimait beaucoup, qu'il avait prise chez lui, et à qui il avait donné toute sa confiance.

Madame Descourtils la justifiait. Moins jolie que sa cousine, mais plus piquante, peut-être, parce qu'une femme de vingt-huit ans se livre plus aisément qu'une très-jeune personne, l'aimable veuve cachait, sous une légèreté apparente, un sens droit, un jugement exquis, et des qualités estimables.

Elles avaient été présentées chez la comtesse par le baron qui les connaissait depuis quelques mois. Sophie lui avait inspiré d'abord un sentiment profond, et il avait senti ensuite que ce mariage ferait renaître la splendeur éteinte de son antique famille.

Cependant, comment demander une demoiselle infiniment plus riche que lui, sans faire soupçonner des vues intéressées? Cette crainte-là

arrête bien peu d'hommes aujourd'hui. Mais le baron, ne pouvant paraître avec éclat dans le monde, s'était fait, dans la retraite, une sorte de philosophie qu'il se gardait bien de laisser percer, et il attendait tout du temps et des circonstances.

Quelque modeste qu'on soit, il est bien difficile de ne pas se laisser pénétrer, quand on aime passionnément. Dès la troisième entrevue, madame Descourtils avait deviné le secret du baron; et Sophie, malgré son ingénuité, s'était aperçue qu'il la distinguait particulièrement. La jeune veuve avait été sacrifiée; elle avait donné des principes à sa cousine; mais elle sentait combien il doit être difficile d'être sage à une femme qui n'aime pas son mari. Elle sentait la difficulté d'unir Sophie à Vercelle, et cependant, elle voyait, avec quelque plaisir, naître et s'accroître l'inclination mutuelle de ces jeunes gens.

Le baron partait, et il laissait à Paris ce qu'il avait de plus cher. Il parlait de cette séparation prochaine, avec un accent si pénétrant et si vrai, que la jeune veuve crut devoir faire quelque chose pour lui. « Quand retournons-nous au châ-
« teau, demanda-t-elle à sa cousine? — Mais...
« mais, je ne vois pas ce qui nous retient ici. —
« Ni moi non plus. — D'ailleurs, je serais fort aise
« de revoir mon père. — Et moi, mon oncle.
« Monsieur le baron va à Pithiviers. Il n'y a que
« deux lieues de là chez M. d'Apremont, et un

« officier de cavalerie regarde cela comme une « promenade. » Sophie presse la main de sa cousine; le baron a saisi l'invitation indirecte et le mouvement de Sophie : il est au comble de la joie; il balbutie quelques mots de dévouement, de respect, de reconnaissance; il passe à l'autre extrémité du salon, pour calmer un trouble qui le décèlerait; il revient, attiré par l'amour, et surtout par la nécessité de communiquer une idée à laquelle il attache la plus haute importance. « Ne trouvez pas extraordinaire, mesdames, que « je paraisse ne plus m'occuper particulièrement « de vous d'ici à la fin du bal. Il y a là-bas, au« près de madame de Verneuil, un homme qui « voit tout, qni entend tout, qui se mêle de tout, « et qui gâte tout. »

Madame Descourtils fut piquée que le baron s'expliquât comme si elle était convenue de quelque chose avec lui. Cet air prématuré d'intelligence lui parut tenir de la fatuité. La réflexion la ramena. Elle sentit qu'il fallait que d'Oliban fût vraiment redoutable, pour que l'homme, qui, jusqu'alors s'était montré aussi réservé que sensible, ait pris sur lui de s'exprimer ainsi. Elle sourit à Vercelle, qui s'éloigna aussitôt.

Que faisaient donc, dans leur coin, le marquis et son amie? Pour la première fois, peut-être, madame de Verneuil paraît sérieusement occupée, et d'Oliban est très-attentif. Écoutons-les un peu.

« Mon cher ami, nous nous sommes aimés bien

« plus que nous aimons aujourd'hui. Il est vrai-
« semblable que nous aimerons moins encore, et
« je suis trop franche pour vous dissimuler ce que
« l'expérience m'a appris : l'amour passe comme
« toute autre sensation. Le traité que nous avons
« proposé chez la comtesse, et que nous avons
« accepté tous quatre, n'est qu'une saillie, un
« éclair de l'imagination. Portons-nous dans l'a-
« venir, et occupons-nous de vous. Vous êtes à la
« fleur de l'âge; votre figure est charmante, vous
« êtes riche, et un mariage assorti vous assurera
« un régiment. Cette jeune personne, que vous
« voyez là, près de l'orchestre, aura cent mille
« livres de rente, et son père est considéré à la
« cour. Son château est à peu de distance de vo-
« tre garnison. Suivez mon idée, et vous vous en
« trouverez bien. — Sans l'amour que j'ai pour
« vous, madame... — Mon ami, la politesse est le
« vernis de la fausseté, et je vous en dispense. Il
« serait ridicule de pousser plus loin, ici, une
« conférence sérieuse : allez danser, et méditez
« sur ce que je viens de vous dire. »

Quel dommage d'être séparé de cet homme-là, disait, il y a deux jours, madame de Verneuil; et aujourd'hui elle veut le marier. Comment expliquer cette espèce de contradiction, cette bizarrerie? Cela n'est pas difficile.

L'amour, chez certaines femmes, est une chose d'usage, d'habitude, et non un sentiment. On se prend dans le grand monde, sans trop savoir

pourquoi, pour tenir à quelque chose, pour user la vie. Les sensations sont toutes dans la tête, et on veut bien nommer la volupté, amour. De telles chaînes sont légères, agréables quelquefois; on les rompt sans efforts; on remplace avec facilité. Cependant, la femme la plus légère ne veut pas être la fable du public. Elle oblige l'amant qu'elle abandonne à la discrétion, en cachant une rupture sous le masque des procédés.

Madame de Verneuil a-t-elle prévu que des amours de garnison lui enlèveront le marquis, et veut-elle le gagner de vitesse? Lui est-elle assez attachée pour s'occuper réellement de son bien-être à venir? C'est ce que je ne peux dire. Ces têtes-là ressemblent à du taffetas gommé : tout glisse dessus, rien ne s'y arrête. Il est toujours constant que madame de Verneuil tenait plus que jamais au projet de conduire son amant à Pithiviers. Est-ce un reste d'amour, si jamais elle en a eu, qui la détermine? Ne l'est-elle pas plutôt par l'éclat que fera cette démarche, par la réputation de constance qu'elle lui créera, par les avantages qui pourront en résulter pour elle? Nous sommes infidèles, nous autres hommes, quelquefois même avec impudence; mais nous voulons être exclusivement aimés. Et qui ne s'empressera de plaire à une femme qui a tout fait pour son amant? Quel bonheur de la consoler d'une perte, qu'elle oubliera peut-être le lendemain! Et voilà comment nous sommes, messieurs,

toujours jugeant sur la superficie. Une romance, chantée d'un ton bien sentimental, a suffi pour faire la fortune de telle femme, que son mari est étonné aujourd'hui d'avoir aimée vingt-quatre heures.

Mais je raisonne, je crois.... Cela me va bien, vraiment!... Ma foi, tout comme à un autre... Si pourtant mon lecteur pensait comme Langely, bouffon de je ne sais lequel de nos rois! Eh bien! monsieur Pigault, que disait Langely? Qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raisonner*.

Allons, allons, laissons tout cela, et venons à la suite de cette histoire.

Il faisait le plus beau temps du monde. Je pourrais vous décrire un beau jour en phrases pompeuses, poétiques, entortillées; mais je vous fais grace de l'Aurore aux doigts de rose, de Phœbus aux blonds cheveux, des Heures dansant autour de son char, et d'autres jolies choses, qu'on est las de trouver partout. Il faisait beau, et tout était préparé pour le départ. Les gens de confiance du marquis et du comte marchaient en avant; les grands personnages étaient rassemblés chez madame de Verneuil. Les laquais, les piqueurs, en grandes livrées, se disposaient à monter derrière les berlines, ou à conduire les chevaux de main. Les dames s'étaient mises en amazones; les trois messieurs avaient endossé leur nouvel uniforme, et paraissaient très-contens d'eux. Il est clair qu'on

n'a pas l'intention de cacher tout cela dans le fond d'un carrosse, et qu'on montera à cheval, si on a un petit bois à traverser, si on doit passer devant la grille de quelque château, si on est attiré par une fête de village.

M. de Verneuil travaillait dans son cabinet, et il n'en serait pas sorti, fût-on venu lui dire que madame s'était cassé un bras. Voilà pourquoi le rendez-vous général avait été donné chez lui. Les deux maris devaient apprendre, le soir, que ces dames étaient allées courir la pretantaine.

CHAPITRE X.

Aventures de Voyage.

On allait entrer à Rochefort, non le Rochefort où Louis XIV força la nature plus utilement qu'à Versailles; on allait entrer dans un petit village du même nom, situé entre Montlhéri et Dourdan. M. Zéphire, qui caracolait en avant de la limonière, vint dire à ces dames que les villageoises avaient quitté les sabots et la jupe de bure, et qu'il entendait un mauvais violon et un aigre chalumeau.

Quand deux hommes et deux femmes, parfaitement d'accord, et qui n'ont rien de caché les uns pour les autres, voyagent ensemble, le chemin ne paraît pas long. Vercelle avait des soupçons bien fondés; mais on ne lui avait pas fait

de confidences, et il fallait s'observer devant lui. On fut bien aise de sortir de l'espèce de gêne où on était. On se précipite de la voiture à terre; on s'élance sur les chevaux, et on entre dans le village, précédé et suivi par sept ou huit laquais de la meilleure tournure.

Les ménétriers s'arrêtent à l'instant; les danseurs restent en position. Les uns ont une jambe, les autres un bras en l'air. Toutes les bouches sont ouvertes, tous les yeux sont fixés sur la magnifique cavalcade. Est-ce le roi, est-ce la reine? murmurait-on tout bas, quand on put retrouver la parole. Le maire s'approche de d'Orville, et le prie, en le saluant jusqu'à terre, de faire réparer un pont qui croulera au premier jour sous les passans. Le paillasse d'un marchand de baume vient présenter à d'Oliban une de ses fioles, et le supplie de l'accepter. Quel avantage pour son maître, de pouvoir crier partout que son Altesse n'a pas dédaigné son remède! Le charlatan, désespéré de s'être laissé prévenir par paillasse, saute de son cabriolet, et accourt vers le marquis. L'habit hétéroclite du paillasse, celui à peu près aussi extraordinaire du maître, leurs prosternations, leurs supplications, leurs gesticulations effraient le cheval de la comtesse; il s'emporte, et d'Oliban pousse le sien pour l'arrêter. Il renverse paillasse et le charlatan; la fiole est foulée, brisée, et des éclats entrent dans l'un des pieds du

coursier du marquis. Il boîte jusqu'à terre, et d'Oliban lui enfonce les éperons dans le ventre.

Madame d'Orfeuil ne quitte pas les arçons. Élève de Vieillard, elle est inébranlable, et le calme de sa figure annonce qu'elle ne craint rien. Le marquis n'est pas homme à laisser échapper l'occasion de secourir la beauté. Clopin, clopant, il arrive, il barre le chemin; il saisit les rênes du cheval de la comtesse. « Il a la bouche délicate, « s'écrie-t-elle; vous allez le faire cabrer. » Le marquis n'entend rien, ne voit rien que le danger où il croit être la comtesse. Il lève la main, le cheval se dresse, madame d'Orfeuil veut sauter; une boucle des harnais accroche le jupon de dessous, et elle les a tous sur la tête au moment où ses pieds touchent le sol. Une jeune paysanne détache en toute hâte son tablier de taffetas gorge de pigeon, et elle en couvre ce que notre arrière-grand'maman ne cacha qu'après avoir mangé la fatale pomme. D'Orville, indigné de voir des appas de qualité dévoilés sur un grand chemin, pique des deux, renverse le maire, arrive, dégage les jupons, calme le cheval de son amie, et la remet en selle. « Je vous avais prévenu, dit la « comtesse au marquis. — Elle vous avait prévenu, « dit le comte. — Elle vous avait prévenu, disent « le baron et madame de Verneuil. Quelle fureur « avez-vous donc de vouloir servir les gens malgré « eux! — Vous avez raison, mes amis, vous avez

« raison. Mais j'ai été entraîné par un premier mou-
« vement. Allons, allons, ne pensons plus à cela. »

Notre cher marquis a bientôt arrangé une affaire; et celle-ci commençait à se compliquer, quand nos voyageurs la croyaient finie. Le paillasse s'était écorché le front et le nez, en tombant; son maître s'était cassé trois dents; le maire avait une côte enfoncée; les paysans avaient perdu leur admiration pour nos illustres voyageurs, en reconnaissant que la comtesse était faite précisément comme leur ménagère. On n'entendait plus qu'un cri : « Il faut payer le dommage. Faites rac-
« commoder ma côte, disait le maire, cela presse
« plus que le pont. — Payez-moi pour mes écor-
« chures, disait paillasse. — Rendez-moi mes trois
« dents, disait son maître... Ah, mon Dieu, mon
« cabriolet, mon cheval, mes fioles... Qu'est de-
« venu tout cela? »

Lorsque le charlatan était descendu de sa voiture pour aller saluer son Altesse, un petit garçon du village, piqué de voir interrompre la parade, avait jugé à propos de s'amuser aux dépens du cheval de l'empirique. Armé d'une houssine d'osier, il lui avait si constamment chatouillé les flancs, que le plus apathique des animaux s'était enfin décidé à se soustraire à la verge malfaisante. Il était allé droit devant lui, et devant lui était la mare où on abreuve le bétail du village. Il n'avait pas remarqué une espèce de borne, jetée dans l'eau, pour indiquer aux étrangers un

trou assez profond qui se trouvait là. Dans son insouciance, il avait mis une roue sur cette pierre; le cabriolet s'était renversé; la force de la chute avait brisé le plus grand nombre des fioles, et jeté le reste dans la mare; le débonnaire et faible cheval, entraîné par la violence du mouvement, avait manqué des quatre pieds, et restait nonchalamment couché dans l'eau verdâtre et puante. On ne lui voyait que les naseaux, qu'il s'efforçait de tenir en l'air.

La maréchaussée, qu'alors, comme aujourd'hui, on trouvait à toutes les fêtes, et qui avait soin qu'on ne s'amusât que d'après les règlemens de police, la maréchaussée, en voyant des épaulettes de colonel, se tenait à une distance respectueuse. Le brigadier recueillait les *dire*, et les paysans, désenchantés et rendus à la cupidité, qui, déjà était leur passion dominante, chargeaient à l'envi nos pauvres voyageurs. Une marchande de noix, dont le panier avait été renversé dans la bagarre, se rendait aussi partie plaignante. La petite fille qui avait prêté son tablier de taffetas, prétendait que, décemment, elle ne pouvait plus le remettre, et elle réclamait une indemnité. Ceux qui avaient été constamment étrangers à tout ceci, s'examinaient soigneusement, et cherchaient s'il ne leur manquait pas quelque chose.

Un petit Gascon, long et gros comme une allumette, couvert d'un habit de camelot qui avait été couleur de feuille-morte, qui portait une culotte

rouge et des bas noirs, perce la foule, s'approche du comte, et le prie très-humblement de lui dire à qui il a l'honneur de parler. « Je suis le comte « d'Orville, colonel du régiment des chasseurs des « Vosges, en garnison à Pithiviers. » En ce moment, le régiment se composait de quinze hommes, le colonel compris. « Je suis, moi, M. de Vitrac, « barbier, dentiste, médecin-pédicure, et, de « plus, avocat-consultant du village. — Eh bien, « M. de Vitrac, que me voulez-vous? — Je vou- « drais engager monsieur le comte à finir avec « ces importuns. — Et de quelle manière, M. de « Vitrac? — En payant, monsieur le comte, en « payant. Ce moyen-là ne manque jamais son ef- « fet. — Eh bien, voyons. A combien monsieur « l'avocat évalue-t-il le dommage? — La côte du « maire est facile à remettre, et je m'en charge. « Mais le blessé est le premier magistrat du lieu, « et, en raison de l'importance de sa place, mon- « sieur le comte lui allouera une indemnité de « cinquante livres, ci..... 50 liv.

M. l'avocat, un genou en terre, écrivait sur l'autre avec son crayon.

« A combien, demanda le marquis, le « front et le nez écorchés d'un paillasse? « — A deux livres, ci..... 2

« Et les trois dents du saltimbanque? — « Ces gens-là ne mangent pas tous les « jours. — Ni les avocats de village non plus,

« n'est-ce pas, M. de Vitrac? — Oh! mon
« capitaine, quand on a plusieurs cordes
« à son arc, et qu'on traite avec des sei-
« gneurs comme vous... — Au fait, à com-
« bien les trois dents? — Elles sont bien
« payées à vingt sous. — A Paris, on en
« a de superbes à douze. Les trois dents,
« trois livres, ci..... 3 liv.

« Je crois que voilà tout, monsieur l'a-
« vocat.—Un moment, s'il vous plaît, mon-
« sieur le capitaine. Le tablier de made-
« moiselle Justine, que voilà, n'a réelle-
« ment pas souffert de dommage; mais elle
« a rendu un service essentiel à madame,
« et, de plus, elle a été obligée de voir ce
« que madame ne se souciait pas de mon-
« trer. Douze livres, s'il vous plaît, pour
« mademoiselle Justine. — Accordé, ac-
« cordé. — Douze livres, ci..... 12

« Allons, finissons. A combien va votre
« total?—Un moment, s'il vous plaît, mon-
« sieur le capitaine. Il reste encore deux
« petits articles à régler. Le cabriolet et le
« cheval sont dans la mare; vous les voyez
« d'ici, monsieur. Six livres à quatre hom-
« mes qui les tireront de là. — Six livres,
« soit. — Six livres, ci..... 6

« Voyons votre dernier article. — Les
« deux n'en font qu'un, monsieur le capi-

« taine. Les fioles du médecin ambulant « sont brisées, et il les vend dix sous. Il y « en avait, dit-il, cent cinquante dans la « voiture, ce qui fait bien soixante-quinze « livres, ci..... 75 liv.

« Halte-là, halte-là, s'il vous plaît. — Je « vais finir. Monsieur le capitaine sent bien « que cent cinquante fioles, vidées dans « la mare, ont gâté l'eau, et il ne veut « pas que nos bêtes à cornes boivent d'un « élixir purgatif. Il faut donc vider la mare; « et comme elle est alimentée par une « source qu'il est indispensable de détour- « ner, cette opération sera longue et dif- « ficile. Elle ne peut se faire à moins de « deux cents livres, ci..... 200

« Oh, vous extravaguez, à la fin. — Mon- « sieur le capitaine voudra bien se souve- « nir que je me charge du traitement des « blessés; que, probablement, je serai « obligé de tirer au médecin les trois dents « qui répondaient à celles qu'il a perdues, « et qui mâcheraient à vide, car la nature « ne veut rien d'inutile; que j'aurai à four- « nir le linge pour bandes et compresses, « la charpie pour remplir les plaies de pail- « lasse, et le vinaigre pour humecter le « tout; que j'ai été assez heureux pour ar- « ranger cette affaire à l'amiable, et que « mon temps et mon talent conciliateur

« doivent être pris en considération ; enfin,
« qu'il faut que chacun vive de son mé-
« tier, et j'évalue le tout avec modération
« à la somme de trois cents livres, ci.... 300 l.

« — Allez au diable, monsieur l'avocat,
« barbier, dentiste et pédicure. — Ce qui
« fait un total de... de... oui, c'est cela... un
« total de six cent quarante-huit livres, ci. 648.

« Comment, coquin, je paierais vingt-cinq louis,
« parce qu'il a plu au cheval de madame la com-
« tesse de piaffer ! Je mettrais plutôt le feu au vil-
« lage. — Prenez garde, monsieur le capitaine. Si
« un incendie se développait cette nuit, on vous
« accuserait d'en être l'auteur, et on ne se tire pas
« de ces affaires-là avec de l'argent. »

La comtesse, un peu confuse de ce qui lui était arrivé, s'était réfugiée dans la berline, où madame de Verneuil lui administrait des consolations qui, parfois, avaient un côté plaisant. La comtesse, qui n'était pas inconsolable, commençait à rire de ce que lui disait son amie. La gaieté se communique, et il est plus agréable de s'égayer que de chercher des raisonnemens, des lieux communs qui ne persuadent personne. Ces dames étaient revenues à leur caractère, et les articles du mémoire de M. de Vitrac produisaient des éclats prolongés, que partageait d'Orville, posté à l'une des portières. « Il paiera, disait-il ; vous l'aviez pré-
« venu, madame la comtesse. — Il paiera, il paiera,
« disaient les deux dames. — Non, ventrebleu, je

« ne paierai pas. Zéphire, donne le choix à ce « drôle-là, de se retirer, ou de recevoir vingt-cinq « coups de cravache que je te charge de lui ad- « ministrer.

« Arrêtez, arrêtez, s'écrie Vercelle qui arrivait « au galop. Point de voies de fait, s'il vous plaît. » Vercelle était l'homme raisonnable de la troupe, et, pendant que ses compagnons de voyage faisaient, disaient, ou entendaient des folies, il s'occupait à tout arranger. Moyennant quelques écus, il avait apaisé les parties plaignantes, et il venait dire à ces dames que c'était assez d'avoir perdu deux heures à Rochefort; qu'il était impossible d'aller dîner à Étampes, et qu'il fallait se hâter d'arriver à Dourdan, où on prendrait ce qui se trouverait.

Ces dames firent un retour sur elles-mêmes, et elles sentirent que l'appétit commençait à se prononcer. Ces messieurs montèrent en voiture, et on allait donner l'ordre au cocher de toucher, quand M. de Vitrac se présenta. « Un avocat exerce « une profession libre, dit-il, et j'en maintiendrai « la dignité : j'ai parlé, j'ai bien parlé, et je refuse « toute espèce d'honoraires. Un barbier n'est pas « obligé d'être si délicat, et c'est lui maintenant « qui vous adresse la parole. Mesdames, vous sa- « vez peut-être ce que c'est qu'accoucher; ma « femme n'attend que le moment, et la layette est « encore à faire. Je donne un louis, dit la com- « tesse. — J'en donne un, dit madame de Ver-

« neuil. — Je paie le baptême, dit d'Orville. — « Puisqu'il faut que ce diable de barbier ait de « mon argent, reprit le marquis, je mets aussi au « chapeau. » Vercelle, qui n'était pas riche, suivit l'exemple général, et la troupe joyeuse partit chargée des bénédictions de M. de Vitrac.

« Ah çà, comptons, mon cher Vercelle, dit « d'Oliban. — C'est trop juste, c'est trop juste, « s'écrièrent les trois autres. » Vercelle se fit prier un peu pour la forme, et il finit par recevoir une centaine de francs qu'il avait distribués. « Je le « savais bien, nous le savions bien qu'il paierait ! « Allons, allons, l'amende n'est pas trop forte « pour quelqu'un qui a mis une dame dans la « position où s'est trouvée la comtesse. Prenez « garde à vous, marquis : le voyage de Paris à « Pithiviers pourra vous coûter cher. — Un mo- « ment, reprit d'Orville, il n'est pas juste que le « marquis paie tout : la côte enfoncée est de mon « fait. Baron, le maire du village est-il aussi in- « téressé que l'avocat ? — C'est un pauvre culti- « vateur qui a rejeté, avec une sorte de dédain, « la proposition d'une indemnité. J'ai vu le chi- « rurgien ; il a fixé le prix de ses soins à douze « francs. — Marquis, voici ce que je vous dois. « — Oh, ma foi, non. Cette équipée amuse trop « ces dames pour que je n'en aie pas tout l'hon- « neur. — Nous le disions bien, nous le disions « bien qu'il paierait. » Et les éclats de rire, et les applaudissemens de mains ne finissaient plus.

Zéphire parut à la portière. « Monsieur le mar-« quis, le cheval que vous venez de monter ne « peut pas suivre. — Mets un palefrenier à pied; « qu'il conduise ce cheval au petit pas jusqu'à « Pithiviers. Là, on le fera traiter.

« Vous voulez, d'Orville, que nous dînions à « Dourdan, dit la comtesse. Il faudra quitter la « grande route, y revenir, et je crois que nous « avons perdu assez de temps. Allons jusqu'à « Étampes, où sont nos relais, et où nos gens « nous auront sans doute fait préparer un dîner « convenable. — Prenez garde, madame la com-« tesse :

« Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

« Et le nôtre doit être froid à l'heure qu'il est. — « Nous le prendrons tel qu'il sera. Des officiers, « d'ailleurs, s'accommodent volontiers de tout. — « Mais, vous, mesdames, vous! — Nous serons « comme vous, les très-humbles servantes du mo-« ment et des circonstances. »

La berline reprend le grand trot. Ceux qui garnissent l'intérieur causent, rient, chantent; on arrive à Étampes, lorsqu'on y pensait le moins. Ducroc était revenu de Pithiviers, tout exprès pour faire préparer un repas splendide, et, en ouvrant la portière, Ducroc avait les larmes aux yeux. Le marquis lui demande ce qu'il a. « Hélas, « monsieur, il y avait là un dîner tel qu'on n'en « fait pas deux par an à Étampes. Il était prêt,

« et j'allais sans cesse de l'auberge à la grande « route, et de la grande route à l'auberge. Je re- « gardais, et je ne voyais pas la limonière. Je re- « tournais, je ne voyais rien; je rentrais à la cui- « sine, et je m'affligeais en voyant une dinde aux « truffes prête à être brûlée. Je découvrais les « casserolles, et les sauces s'épaississaient. Mon- « sieur le chef parlait déja de les allonger avec de « l'eau, faute de jus, et j'étais au désespoir. Mon- « sieur le chef trépignait, allait, venait, et s'é- « criait, en levant les yeux au ciel, qu'il était un « homme déshonoré. Enfin, il prend une casse- « role de chaque main, et il allait les vider sur « un tas de fumier. Je l'arrête; je lui représente « qu'il vaut mieux mal dîner, que ne pas dîner « du tout, et que vous ne le rendrez pas respon- « sable du retard. L'honneur, disait-il, l'honneur « ne transige jamais. — Eh bien, reprit le baron, « a-t-il fini comme Vatel, s'est-il passé son épée « au travers du corps? — Non, monsieur, parce « qu'il n'en a pas; mais la pointe de son grand « couteau était, par moment, tournée sur sa poi- « trine. — Eh bien, marquis, s'écrient les dames, « si maître Jacques s'était tué, c'est encore vous « qui en seriez la cause. — Enfin, s'écrie le mar- « quis, que sont devenus maître Jacques et son « maudit dîner? — Monsieur, je lui ai ôté cou- « teaux et lardoires, et je lui ai fait boire une « bouteille de vin chaud, bien sucré; cela l'a re- « mis un peu. — C'est fort heureux. — Alors,

« monsieur, six chasseurs de votre régiment sont « entrés. Ils ont demandé un pot de piquette. « Moi, j'ai pensé que le dîner n'étant plus pré- « sentable ; il valait mieux qu'il fût mangé par « vos chasseurs que par des étrangers. Je les ai « fait mettre à table, et, de ma vie je n'ai vu des « hommes aussi joyeux. Ils n'ont rien laissé, mon- « sieur, absolument rien. Tout à coup... tout à « coup... — Eh bien, qu'est-ce encore ? — Tout à « coup... Je ne sais comment vous expliquer cela « devant ces dames. — Parlez, Ducroc, dit la « comtesse ; il est un choix d'expressions qui per- « met de tout entendre. — Eh bien, madame, je « ne sais si le vin, la bonne chère, ou les truffes « peut-être... mais, tout à coup Goton, c'est la « fille qui les servait, madame... Goton est prise, « reprise, poussée, repoussée. Goton crie ; on ne « l'écoute pas. Son amant, le garçon d'écurie, « accourt avec sa fourche, et frappe à grands « coups sur le dos de celui qui est en position. « Les autres la saisissent, la tiennent alternative- « ment, et ces six enragés... Je ne sais si madame « la comtesse me comprend. — Oh ! à merveille, « Ducroc. Enfin ? — Enfin, madame, Goton est « une honnête fille, et elle est allée se plaindre « au procureur du roi, qui, aussitôt, a lâché sur « les chasseurs un commissaire de police et qua- « tre cavaliers de la maréchaussée. Or, madame, « quand on fait de ces choses-là, on n'a pas le « sabre au côté. Ceux des chasseurs étaient restés

« sur la table, et ils vidaient ce qui restait dans « les bouteilles pour se refaire un peu. Les quatre « cavaliers entrent comme l'éclair, sautent sur les « sabres, et conduisent les six chasseurs en pri- « son. Voilà, mesdames et messieurs, où en sont « les choses. Vous avez sans doute bon appétit, « et je crois qu'il ne reste rien dans la maison.

« Eh bien, s'écrient les compagnons de voyage « du marquis, c'est encore vous qui êtes cause « de l'accident arrivé à Goton, et de l'incarcéra- « tion des six chasseurs. — Oh, faites-moi grace, « s'il vous plaît. Que diable, je ne vois pas que « Goton ait tant à se plaindre, et peut-être ne l'a- « t-elle fait que pour la forme. Les chasseurs se « sont fait mettre en prison! Eh bien, qu'ils y « restent. — Cela est fort aisé à dire, réplique « d'Orville. Pensez donc que ces six chasseurs font « la moitié de mon régiment. Avec douze hom- « mes, je peux former un peloton; que voulez- « vous que je fasse avec six? — Il nous en re- « viendra d'autres.—En attendant, voyez, Ducroc, « ce qu'on pourra nous donner. »

Pendant que Ducroc retourne le garde-manger et les armoires de la cuisine, ces dames lutinent, tourmentent d'Oliban; elles rappellent toutes ses bévues, et à la fin de chaque citation, viennent les réflexions, les interpellations, les recommandations. Madame de Verneuil, qui avait le droit de tout dire, ne finissait pas. Le marquis, fatigué de tant de remontrances et d'observations, prend

son chapeau et son épée, et va faire un tour de ville : en cinq minutes, on fait celui d'Étampes. Il s'entend appeler ; il tourne la tête. C'est de la prison qu'on lui parle. « Monsieur l'officier, n'êtes-« vous pas du régiment des Vosges ? — Oui, pour-« quoi ? — N'est-ce pas vous qui deviez manger « un grand dîner, préparé au Cornet-d'Or ? — « Pourquoi encore ? — Si vous étiez arrivé avant « qu'il fût desséché, on ne nous l'aurait pas servi, « et Goton ne se serait pas plainte d'avoir été trop « bien traitée. C'est donc vous, monsieur l'offi-« cier, qui avez causé notre disgrace. Pour Dieu, « tirez-nous d'ici. »

En vérité, pensait le marquis, c'est à qui s'en mêlera ; je finirais par être responsable des folies de tout le genre humain : c'en est trop, et il passe outre. Il n'a pas fait cinquante pas, qu'il réfléchit à ce qu'il vient d'entendre. Ils n'ont pas tout-à-fait tort, se disait-il, car enfin si j'avais écouté la comtesse, et laissé piaffer son cheval, nous serions arrivés ici à l'heure convenue, et ces malheureux-là ne seraient pas dans l'embarras. Il interroge ; il s'informe de la demeure du procureur du roi. Il arrive chez ce magistrat ; il se présente ; il trouve avec lui le baron de Vercelle.

« J'ai encore arrangé cette affaire-ci, lui dit « l'intéressant jeune homme. Goton a retiré sa « plainte, moyennant une indemnité assez forte, « et monsieur, qui, malgré le désistement de

« cette fille, pourrait informer contre les coupa-
« bles, veut bien épargner à monsieur le comte
« le désagrément de voir mettre ses premières
« recrues en jugement. Mais, mon cher marquis,
« soyez donc maître de vous, et ne vous laissez
« plus entraîner par votre penchant à obliger. Si
« vous ne vous arrêtez, ces dames auront eu rai-
« son de vous dire que votre voyage de Paris à
« Pithiviers vous coûtera cher. — Je remercie
« beaucoup, monsieur, et vous aussi, baron, de
« tout ce que vous avez fait pour moi, à l'excep-
« tion pourtant de la mercuriale. Croyez que j'ai
« pensé plus que vous ne pouvez me dire. »

Le baron reçut l'ordre de l'élargissement des six chasseurs; les deux capitaines prirent congé du procureur du roi, et, dans un petit coin, où se promènent les oisifs d'Étampes, d'Oliban remit à Vercelle quatre cents francs qu'il avait comptés à Goton : c'est le prix auquel elle avait mis son honneur, qui, peut-être, avait reçu précédemment quelques échecs. Son amant, qui n'y regardait pas de très-près, avait trouvé fort bon qu'elle touchât cette somme, au moyen de laquelle leur mariage définitif devait se conclure dans le mois. Le jeune Tobie n'épousa-t-il pas la fille de Rachel, veuve de six maris?

« Vous voilà donc, messieurs, dit madame de
« Verneuil. Soyez vrai, baron. Combien coûte à
« d'Oliban l'équipée de ses chasseurs? — Madame,
« la manière dont le marquis m'a remboursé, me

« donne lieu de croire qu'il vous saura gré de ne « plus lui parler de cela. — A la bonne heure, « baron. Eh bien, dînera-t-on ou ne dînera-t-on « pas? Ducroc, Ducroc... Me voici, madame. — « Faites-nous donc servir. — Eh, madame, at- « tendez qu'on ait trouvé quelque chose. — On « en est encore là? —C'est aujourd'hui jeudi, ma- « dame. Les boucheries sont fermées, et le mar- « ché n'ouvrira que demain matin. — Vous allez « voir que, grace encore à d'Oliban, il faudra « que nous nous passions de dîner. — Cela pour- « rait bien être, madame. Des œufs, des œufs, « s'écrie le marquis; des œufs à toutes les sauces. « — Je vais en envoyer chercher, monsieur, ré- « pond Ducroc.

« Des œufs, des œufs, et toujours des œufs, « disent ensemble les deux dames! Vous voulez « donc nous mettre le feu dans le corps? — Vous « disiez, il y a deux heures, mesdames, que vous « seriez, comme nous, les très-humbles servantes « du moment et des circonstances. Résignez-vous. « — Il sied bien de prêcher la résignation à celui « qui, à chaque pas, nous amène de nouveaux « désagremens! Eh, madame, reprit le baron, un « peu de charité! Qui de nous n'en a pas besoin? « Si nous faisions tous une confession bien sin- « cère, est-il certain que ce pauvre marquis serait « le plus coupable?»

Les dames se pincèrent les lèvres : c'est la ressource de celles qui sont embarrassées, piquées,

et qu'on a mises dans l'impossibilité de répondre. Ducroc arrive très-à-propos pour faire changer la conversation.

« Soit, dit-il, que les aubergistes de la ville se « plaisent à laisser notre hôte dans l'embarras, « soit que réellement ils n'aient pas d'œufs, on n'a « pu s'en procurer chez eux. Les deux fruitières, « qui existent seules ici, sont allées s'approvi- « sionner dans les villages voisins, afin de payer « moins cher qu'au marché, et on ne peut aller « de porte en porte demander des œufs. — Quoi! « s'écrie le marquis, pas d'œufs de quoi faire seu- « lement une omelette! — Non, monsieur. — Eh « bien, qu'on la fasse au lard. » A ces mots un éclat de rire général se fait entendre. « Un mo- « ment, un moment, dit le marquis, le maré- « chal de Matignon n'était pas un sot, puisque « Louis XIV lui donna le commandement de l'ex- « pédition destinée à rétablir le prétendant sur le « trône d'Angleterre, et le trait d'ingénuité ou de « distraction qui vous fait tant rire est de lui. Oh! « il lui en est échappé bien d'autres. — Allons, « dit la comtesse, qu'on nous donne du chocolat « et des rôties. Pendant qu'on les préparera, le « marquis nous racontera quelques-unes des in- « génuités du maréchal de Matignon. — Bien vo- « lontiers, madame.

« Le maréchal, revenant de la guerre, fut obligé « de s'arrêter dans une auberge de village où, « comme ici, les moyens d'existence n'étaient pas

« très-communs. Satisfait, cependant, du mauvais « souper qu'on lui avait préparé, il se mit à table. « Qu'est-ce, dit-il, du pain chaud? J'en veux du « rassis. — Monseigneur, il n'y en a pas. — Eh « bien, qu'on m'en fasse. »

« Il avait en Normandie de vastes herbages qui, « depuis deux ans, ne lui rapportaient presque « rien. A la fin de la seconde année, il tança for- « tement son receveur. « Monseigneur, répondit « celui-ci, les taupes retournent tout. Que vou- « lez-vous que j'y fasse? — Comment, monsieur, « vous ne savez pas comment on empêche les « taupes de retourner un pré. — Non, monsei- « gneur. — On le fait paver, monsieur. »

« Il avait fait rebâtir une aile d'un assez beau « château, et il avait ordonné à son régisseur de « faire disparaître les décombres qui lui blessaient « la vue. La première chose qui le frappe lors- « qu'il revient à son château, est le tas de gravois « qui, depuis long-temps, devait être enlevé. « Pour- « quoi, monsieur, dit-il à son régisseur, trouvé-je « encore là ces débris? —Monseigneur, je ne savais « où les mettre. — Il fallait faire faire un trou et « les jeter dedans. — Mais, monseigneur, qu'au- « rais-je fait de la terre qu'on en aurait tirée? — Il « fallait faire le trou assez grand pour que tout « pût y entrer, entendez-vous, monsieur? »

« Il était malade. Son hôtel de Paris était très- « près de Saint-Sulpice, et un officier général de « ses amis lui demanda si le bruit des cloches

« ne l'incommodait pas. Beaucoup, répondit-il, « mais, demain je ferai mettre du fumier devant « ma porte. »

Je ne sais si tout le monde rira des ingénuités de monsieur le maréchal; mais ces dames en rirent au point qu'il devint indispensable de changer de linge. « J'espère au moins, dit d'Oliban, « en riant à son tour, que vous ne me reprocherez « pas ce petit incident-là. — Et pourquoi, s'il vous « plaît? — Je n'ai fait que céder à votre désir. — « Et vous avez été enchanté de nous prendre au « premier mot. Dites-moi, officieux marquis, si « vous vous étiez rendu à ma prière, et que vous « n'eussiez pas voulu arrêter mon cheval, que je « connais mieux que vous, et que je mène fort « bien, les paysans de Rochefort auraient-ils ad- « miré de dix pas ce que des yeux roturiers ne « devaient pas voir? le maire aurait-il eu une côte « enfoncée? le paillasse se serait-il écorché le « nez et le front? l'empirique aurait-il perdu trois « dents? son cabriolet serait-il tombé dans la « mare? votre meilleur cheval serait-il estropié? « Goton aurait-elle été houspillée de la façon de « six chasseurs? serions-nous obligés de dîner « avec une tasse de chocolat? Madame et moi au- « rions-nous besoin de linge sans savoir où en « prendre? Nous serions maintenant près de Pithi- « viers, et vos maudits œufs ne vous auraient pas « rappelé les niaiseries du maréchal de Matignon. « — Votre récapitulation est-elle enfin terminée,

« madame? — Oui, monsieur. — C'est fort heu-
« reux. — Mais trouvez-nous du linge à la mi-
« nute, à la seconde. »

La position de ces dames était embarrassante. Les équipages étaient partis de la veille; on n'avait que vingt lieues à faire dans la journée, et on n'avait rien pris avec soi, quoiqu'on dût voyager avec d'Oliban. Le pauvre marquis était allé conter à l'hôtesse ce qui venait d'arriver, et l'hôtesse, très-bavarde, commença à raconter à son tour les événemens qui l'avaient aussi obligée à changer de chemise. Ces aventures lui paraissaient si plaisantes, qu'à chaque instant son récit était coupé par des éclats de rire. « Un moment, s'écria-t-elle « enfin, me voilà précisément dans le cas où vous « venez de mettre ces dames. Permettez que je « m'occupe d'abord de moi... Pas du tout, pas du « tout, s'il vous plaît. Donnez-moi d'abord deux « de vos plus fines chemises, et vous ferez ensuite « tout ce qu'il vous plaira. »

L'obligeante hôtesse le conduit à sa chambre à coucher. Elle ouvre une vaste armoire dont le bas dérobait aux amateurs un reste de raisins enfoncés dans de la paille : on le gardait pour les grandes occasions, et l'hôtesse n'y avait pas pensé encore; dame, on ne saurait penser à tout. « Du raisin, du raisin, s'écrie le marquis! » Et vite, et vite, il en charge une assiette qu'il porte à ces dames. L'hôtesse accourt sur ses pas, tenant une chemise de chaque main. On prie ces messieurs

de sortir, parce qu'ils étaient trois, ainsi que je l'ai dit plus haut.

L'hôtesse était une femme fort à son aise, qui avait d'assez beau linge, et qui l'été se tenait en simple corset, ce qui exigeait des manches de chemises descendantes jusqu'au coude. Celles des habits d'amazones sont très-justes, et il fallait découdre avant de pouvoir se changer. La comtesse, à qui rien ne résiste, demande des ciseaux et coupe les quatre manches; l'hôtesse jette les hauts cris; on lui paie trois fois la valeur de ses chemises, et elle sort en faisant cinq à six révérences d'un air tout-à-fait gracieux.

On rappelle ces messieurs; le chocolat arrive; on se met à table. Au chocolat, qui est le mets substantiel du dîner, succède le raisin qui fait dessert. Il faut toujours savoir gré à certaines gens du mal qu'ils n'ont pas fait. « Vous conviendrez « au moins, dit madame de Verneuil à la comtesse, « que M. d'Oliban a fait quelque chose de bien « dans la journée. Il nous a trouvé du raisin ex- « cellent, et nous venons de faire un repas selon « toutes les règles. — Et surtout très-restaurant. « Allons, allons, dit Vercelle, on pourrait être « plus mal. »

Les chevaux sont mis; on remonte en voiture, et on se propose bien d'aller tout d'une traite, et sans accident, jusqu'à Pithiviers. Une certaine harmonie commençait à s'établir entre les voyageurs. Les dames regrettaient l'entrée triomphale qu'elles

devaient faire à la garnison, et que le soleil ne pourrait plus éclairer; mais elles se consolaient en pensant que le lendemain elles seraient fraîches, que les chevaux seraient reposés, et qu'une promenade équestre les dédommagerait de ce que, grace toujours à d'Oliban, il fallait perdre aujourd'hui. La conversation prenait un ton assez raisonnable; parce qu'une suite de contrariétés amène nécessairement la fatigue; que la fatigue amortit la vivacité de l'imagination, et que cet état apathique conduit au sommeil. Les paupières de la comtesse commençaient à s'appesantir, quand tout à coup elle jette un cri perçant. « Qu'avez-vous donc, madame, lui dit « d'Orville? — Je suis assassinée! — Assassinée! « expliquez-vous de grace. — Monsieur le comte, « faites arrêter la voiture et appelez Zéphire. Zé- « phire se présente. Dites-moi, mon ami, quel- « qu'un est-il entré dans la berline pendant que « nous étions dans cette malheureuse auberge? « — Madame, les domestiques de monsieur le « comte, ceux de monsieur le marquis et celui de « monsieur le baron suivaient Goton partout, ne « lui laissaient pas un moment de repos et l'ac- « cablaient de quolibets. J'ai protégé la retraite « de cette pauvre fille, et je l'ai cachée dans cette « voiture... — Malheureux! elle l'a farcie de pu- « ces?... Oh, j'en mourrai... Et pas une femme de « chambre ici pour les chercher! Allons, mon- « sieur le comte!... —Mais, madame, je n'entends

« rien à... — Et, qui vous en prie, mauvais plai-
« sant? Emmenez ces messieurs, et faites-moi don-
« ner une des lanternes de la berline. Vous vou-
« drez bien, ma chère amie... — Oh, comtesse,
« depuis une demi-heure je suis à la mort. Je
« désirais que quelques éloges succédassent enfin
« au blâme dont on ne cessait de charger le pauvre
« marquis. J'ai mangé de son raisin sans mesure,
« et pour vous déterminer par mon exemple... Je
« ne sais... ahie, ahie!... si le raisin d'Étampes a
« une veru laxative... mais j'ai... j'ai... je suis cou-
« pée en deux. — Eh, madame, reprit le marquis,
« quelle vertu voulez-vous qu'ait ce raisin? C'est
« du raisin comme un autre, que j'ai trouvé bien
« caché sous de la paille... — Dans de la paille,
« s'écrie la comtesse, dans de la paille! Vous ne
« savez donc pas que rien n'engendre les puces
« comme la paille! Toutes les queues des grappes
« étaient tournées de mon côté... je n'ai pas perdu
« un seul de ces malheureux insectes... Oh, mon
« Dieu, je m'enlèverai l'épiderme. — Oh, quelle
« tranchée!... Quelle tranchée! — Descendez donc,
« ma bonne amie. Je vous en conjure, ne faites
« rien ici : il ne faudrait que cela pour m'achever.
« Emmenez madame; emportez-la, marquis, et
« une fois en votre vie, soyez bon à quelque
« chose. »

Le pauvre marquis n'est pas à ce que lui dit la comtesse, il n'est sensible qu'à ce que souffre une femme qu'il a adorée et qui lui est chère encore.

Il s'élance, il prend madame de Verneuil dans ses bras; il la presse contre son cœur, et il ne calcule pas la force de pression. Une détonation le frappe, cependant; il pose son amie sur le pavé... Il était trop tard. « Ah, mon ami, que je suis sou-« lagée! Mais pourquoi m'avez-vous pressée si « fort? Que ne me portiez-vous légèrement à « quatre pas plus loin? Je suis dans un état épou-« vantable. — Et moi, madame, et moi!... mes « bottes en sont remplies. »

A ces mots la comtesse oublie ses puces, et part d'un éclat de rire. Le comte et le baron suivent son exemple. On descend, on s'approche des deux infortunés, en ayant soin de prendre le dessus du vent. On avise aux moyens de continuer ce malheureux et interminable voyage. On aperçoit une lumière dans un certain éloignement. « Que ce soit une chaumière ou un château, il « faut s'y rendre, dit Vercelle. Madame et le mar-« quis y prendront un bain qui, je crois, leur est « très-nécessaire, et madame la comtesse s'y dé-« barrassera de ses puces. — Eh, comment vou-« lez-vous que j'y pense dans un moment comme « celui-ci? Allons, marchons, et qu'on porte les « lanternes devant nous. D'Oliban, ma bonne « amie, laissez-nous le vent, s'il vous plaît. »

La comtesse avait pris le bras de d'Orville; le marquis soutenait son amie; tous deux faisaient une grimace à faire reculer une procession, et ils n'avaient rien à se reprocher : l'un rendait con-

tinuellement à l'autre ce qu'il ne cessait d'en recevoir. Vercelle allait en avant et réglait la marche.

La faible clarté des lanternes suffisait tout juste pour reconnaître qu'on était dans une terre labourée. Les deux dames ne marchent plus; elles se traînent; elles brisent les bras de leurs écuyers; elles se dépitent, elles se désolent; une des bottines de la comtesse se déchire, et reste bientôt entre deux mottes de terre. Il est impossible d'aller plus loin.

Zéphire prend une des lanternes, il court à droite, à gauche. Il rencontre un fossé plein d'une eau limpide, dont les rives sont bordées de saules. Il tire son couteau de chasse; il taille, il tranche; en cinq minutes il a ce qu'il lui faut pour faire un brancard; il charge son épaule du précieux fagot qui va terminer tant d'embarras et de disgraces; chacun met la main à l'ouvrage, et on arrête que les domestiques porteront alternativement ce palanquin d'une espèce nouvelle. La comtesse s'y place à demi consolée; madame de Verneuil s'approche : « C'est impossible, ma chère « amie, c'est impossible. Je ne résisterais pas aux « vapeurs... — Mais, ma chère amie, je ne saurais « faire un pas de plus. — Que votre officieux mar- « quis vous prenne sur ses épaules; il n'a plus « rien à risquer. D'ailleurs, il n'y a guère que « pour cinq minutes de chemin d'ici à cette mai- « son. — En vérité, ma chère amie, vous êtes

« d'un égoïsme !.. — Et vous d'une exigence !... »

Les laquais du comte avaient déja enlevé le brancard; et pour délivrer la favorite du maître d'un voisinage désagréable, ils allaient au petit trot. La pauvre madame de Verneuil étendait les bras vers le brancard qui emportait toutes ses espérances. D'Oliban lui prend les deux mains, la passe sur ses épaules, et se met à trotter aussi, en protestant que jamais il n'a porté d'aussi précieux fardeau.

Le baron, qui avait toujours la tête froide, bien qu'il eût le cœur très-tendre, s'était saisi d'une des lanternes, et était allé droit sur la lumière, vers laquelle se portaient tous les vœux. Le domestique qui marchait en avant du brancard, trébuche, tombe, et la bougie s'éteint. Le zèle des domestiques de d'Orville ne faiblit pas : ils sentent que plus ils surmonteront d'obstacles, et plus ils auront de mérite.

Le marquis avait moins de force que d'ardeur. Il n'avait pas fait cent pas, qu'il fut obligé de déposer le plus précieux fardeau qu'il ait porté de sa vie. Il invita Zéphire à le remplacer. Vous savez que Zéphire est une espèce de petit-maître; le cœur ne lui disait rien pour l'amie de son maître, et il n'aurait pas volontairement porté une princesse dans l'état où était madame de Verneuil. Cependant il sentait qu'il ne lui conviendrait pas de refuser ce que le marquis venait de faire avec tant de dévouement, et il se chargea de la dame

et de ses émanations. Tout à coup on entend de grands cris. Les palefreniers de d'Oliban qui étaient restés en arrière, et pour cause, quoiqu'ils fussent loin d'exhaler eux-mêmes l'odeur de la rose ou de l'œillet, les palefreniers doublent le pas, et ils ne peuvent éviter ce qu'ils redoutaient tant : Zéphire charge l'un d'eux de la triste madame de Verneuil, et il court sur les traces de son maître, vers le point d'où partaient ces cris soutenus. D'Orville, ses laquais, le palanquin et la comtesse étaient tombés dans le fossé, sur les bords duquel Zéphire avait coupé ses bois de charpente. D'Oliban se jette à l'eau sans balancer, et Zéphire saute après lui. Ils dégagent la comtesse, et on l'assied sur l'herbette, fleurie peut-être... Le joli sujet d'élégie, ou d'idylle ! d'Orville et ses gens s'entr'aident, et bientôt ils sont tous auprès de la comtesse.

La dame avait été très-calme au moment où on l'avait tirée de l'eau ; mais lorsqu'elle eut repris ses sens, et qu'elle reconnut la voix du marquis !... quel torrent de mots amers, d'observations piquantes, je dirais presque d'imprécations, s'échappèrent de sa bouche ! Elle se souvint pourtant qu'elle était femme de qualité, et qu'elle devait en reprendre le langage. « Vous croyez « peut-être, monsieur le marquis, que je vous ai « beaucoup d'obligation de m'avoir secourue ? « Vous avez été fort aise de trouver ce fossé, et « d'y vider vos bottes. — Ma foi, madame, vous y

« avez noyé vos puces, et c'est un article à rayer « de votre récapitulation. »

Je ne sais jusqu'où aurait été cette conversation, si on n'avait vu plusieurs lumières qui s'approchaient rapidement; et qui annonçaient un changement très-prochain de situation. Bientôt on entend le bruit d'un fouet, ensuite celui de roues, enfin Vercelle paraît en gros souliers et en guêtres de cuir. Il est suivi d'une charrette qui apporte quelques cordiaux et toutes les vestes, les serpillières, les jupons, les chemises, les serviettes, les sabots, etc., qu'on a trouvés dans la ferme. « Mes amis, dit le baron, je vous présente « M. Durand, le plus obligeant de tous les fer- « miers du canton. Je lui ai détaillé toutes nos « mésaventures, y compris celle-ci, car étant « tombé moi-même, et malgré le secours de ma « lanterne, dans ce diable de fossé, j'ai bien pensé « que quelqu'un de vous y tomberait après moi. » Madame de Verneuil arrivait dans ce moment.

« Allons, mesdames, la nuit est chaude, l'eau « de ce fossé est magnifique, il n'y a pas ordinai- « rement de baignoires dans les fermes, M. Du- « rand n'en a pas, et plusieurs d'entre-vous ont « besoin de se baigner. Approchez-vous de la « charrette; on vous portera au bord de l'eau ce « que vous aurez choisi, et ceux qui n'ont rien à « laver se tiendront à une distance respectueuse. »

Il est des circonstances où la femme la plus difficile devient accommodante, et où une bonne tête

prend, sur de plus faibles, l'ascendant qu'elle devrait toujours avoir. C'est le baron qui prononce, qui décide, et personne n'appelle de ses décisions.

La comtesse, qui n'était chargée que de terre, un peu fangeuse peut-être, devait avoir et obtenir le dessus du courant; madame de Verneuil fut placée à vingt pas au-dessous; et comme il faut respecter les bienséances, le marquis se mit au bain à cinquante pas plus loin. Zéphire et les palefreniers qui avaient touché madame de Verneuil, se débarbouillèrent où ils voulurent.

On s'accoutume à l'infortune comme au mal physique. Bientôt ces dames s'approchèrent de leurs écuyers en riant de tout leur cœur. Elles étaient dans des sabots, des bas de laine, de grosses chemises, des jupons de bure. Elles s'étaient enveloppé la tête dans une serviette pour sécher leurs cheveux, et elles avaient couvert d'une seconde deux seins qui étaient encore très-séduisans.

M. Durand s'approcha d'elles avec politesse, et il les invita à venir faire honneur au repas qu'il leur avait fait préparer : il était onze heures du soir. « Ce repas, mesdames, vous paraîtrait gros-« sier dans toute autre circonstance, mais vous « devez avoir de l'appétit, et c'est le meilleur des « assaisonnemens. »

Zéphire fait laisser dans l'eau certains vêtemens encore imprégnés... Il donne ordre à un palefrenier de les attacher aux branches de quelque saule, et de rester là pour les garder. Il lui promet de lui

envoyer à souper. Les dames montent dans la charrette, et on chemine gaiement.

On est reçu par madame Durand, grosse réjouie de bonne mine, qui exerce l'hospitalité avec une cordialité rare. Elle a envoyé chercher le carrosse et les chevaux de main; elle n'a rien oublié de ce qu'elle peut procurer d'utile ou d'agréable à ces dames.

A l'instant la table est chargée de laitage, d'un gros morceau de lard et d'une volumineuse omelette. On s'assied; on mange, on dévore; la gaieté reprend son empire, et on s'occupe en riant de ce qu'on fera.

« Mesdames, dit le baron, nos chevaux ont « besoin de manger comme nous. M. Durand n'a « pas de lits à vous donner; mais dans trois heures « il fera jour. Passons ce temps à faire des contes : « c'est le moyen le plus agréable de l'abréger. — « Vous avez raison, dit la comtesse. Voyons, vous « qui êtes l'homme aux ressources, dites-nous « quelque chose de plaisant. — Vous savez que je « ne suis pas très-gai. Cependant je suis assez « disposé à vous faire l'éloge du petit insecte qui « vous a donné tant d'humeur, et qui, pourtant, « a des qualités essentielles. — L'éloge de la puce! « — Oui, madame. — Et que pourrez-vous dire là-« dessus? — Oh, j'ai eu le temps d'y réfléchir de-« puis que la première vous a piquée. — Allons, « monsieur, improvisez. Nous sommes prêts à vous « entendre. »

Le baron commence.

« On chante les princes qui dévastent la terre; on célèbre la masse informe appelée éléphant; le courage du lion, qui n'est autre chose que la faim soutenue par la force; on vante la grace et la souplesse du cheval; et moi, je vais chanter la puce. Ne vous attendez pas, mesdames, à trouver ici, ni la majesté des vers alexandrins, ni le charme des poésies légères, ni surtout la mélopée des anciens. Je serai petit comme l'objet que je veux célébrer, et je chanterai en vile prose: permis à vous, cependant, de la prendre, si bon vous semble, pour des vers d'opéra-comique.

« Ah, mon Dieu! je m'aperçois que ma première phrase a quelque chose de la dignité du poëme épique. Oh! comme la critique va mordre! cependant a-t-elle des reproches bien graves à me faire? Aristote, et tous les professeurs de rhétorique qui lui ont succédé, veulent qu'un discours académique commence par une période à quatre membres, et la mienne en a cinq. M'accusera-t-on de flatterie dans les éloges que je vais prodiguer à mon insecte favori. Hélas! la puce ne distribue ni emplois, ni dignités, ni cordons. Ce que je crains réellement, c'est d'être comparé à Homère, qui de rien a fait beaucoup. Oui, mesdames, de rien. Nous connaissons l'étendue de cette Grèce si fameuse; et, quand ce petit pays était divisé en douze ou quinze royaumes, le roi des rois ne pouvait être qu'un chef de nautoniers. La belle

Hélène ne valait peut-être pas une de nos jolies paysannes de Sèvres ou de Vaugirard... Mais, où me laissé-je entraîner? à propos d'une puce, je remonte à Hélène! C'est qu'où vous êtes, mesdames, il est difficile de s'occuper d'autre chose que de la beauté. Je reviens à mon sujet, et j'éloignerai les distractions autant que je le pourrai, et que vous voudrez bien me le permettre.

« L'objet de mes chants en prose est petit, infiniment petit; mais est-ce une raison pour le dédaigner? Cette fossette que le sourire entr'ouvre, ce léger mouvement d'une bouche rosée, ce coup d'œil rapide et plein d'expression, ne sont-ils pas à peu près imperceptibles, et cependant, ne plongent-ils pas dans l'ivresse le mortel fortuné à qui vous les adressez? Sans doute, je n'ai pas l'insolence d'assimiler une femme charmante à une puce. Mais je prouverai peut-être que l'une et l'autre se trouvent quelquefois en contact, et d'une manière avantageuse à toutes deux

« Vous qui vous connaissez si bien en parure, et qui savez embellir les modes les plus bizarres, daignez vous arrêter un moment à l'enveloppe du petit animal que je célèbre aujourd'hui. Sa robe, brillante de pourpre, nous rappelle l'habit triomphal des Romains, ces conquérans du monde qui traînent à leur char des rois vaincus et enchaînés. J'ignore si ces hommes fameux ont voulu prouver leur estime pour la puce; ce que je sais,

mesdames, c'est que vous avez porté pendant quelques jours la robe puce, le ruban puce, le petit soulier puce; vous avez été puces un moment. Pourriez-vous, quand vous adoptez le mot, nourrir un éloignement invincible pour la chose?

« Vos mamans vous ont sans doute appris que les leurs ont porté ce qu'on appelait alors des mouches. Il y en avait de rondes, de carrées; d'autres avaient la forme d'une étoile; quelques-unes étaient coupées en croissant : ces dernières s'appliquaient du côté du front, et se nommaient *l'augure*. Celle qu'on plaçait au coin de la bouche s'appelait *la séduisante;* celle qu'on fixait auprès de l'œil, *l'assassine*. N'est-il pas évident, mesdames, que ces mouches ne sont qu'une imitation de la mouche naturelle que produit la puce? Mais quelle différence, grand Dieu, d'un vilain morceau de taffetas noir, avec un point qui est parfaitement en harmonie avec la couleur de la peau, et qui en relève la blancheur! Les ennemis seuls de la puce ont pu imaginer de remplacer, par les ressources impuissantes de l'art, un attrait que vous teniez de la nature.

« Examinons le physique de l'insecte que vos mamans ont imité en le dédaignant, et dont vous-mêmes, mesdames, avez un instant porté et avoué les couleurs. Il est dans les infiniment petits; mais aussi, quelle délicatesse, quelle perfection dans ses organes, quelle prodigieuse agilité dans tous

ses mouvemens! Le plus fameux sauteur, tous les *petits diables* (1) du monde n'ont jamais pu s'élever au-delà de six à sept pieds. Quel saut que celui de la puce! quel vol à l'Opéra peut lui être comparé! L'éclair n'est pas plus prompt. La main la plus adroite la poursuit en vain; elle échappe au moment où on croit la saisir. Je ne crains pas de l'affirmer : la puce saute à plus de cinq cents pieds de haut, pieds de puce, à la vérité; mais tout est relatif. Ainsi, l'homme, cet animal orgueilleux, doit s'avouer vaincu par un insecte, dans un art admirable sans doute, puisque nous nous empressons de porter notre argent à ceux qui y excellent.

« Il est des gens qui n'observent rien, qui ne réfléchissent sur rien, et qui, cependant, jugent de tout. Combien de fois n'ont-ils pas reproché à Noé d'avoir reçu dans l'arche le petit animal que j'admire si sincèrement! Il a bien fait, sans doute, de lui donner un asile; mais eût-il commis une faute, ne devrait-on pas la lui pardonner en faveur du bienfait inestimable que nous tenons de lui? A qui doit-on la gaieté piquante d'un joli repas? A Noé. Qui vous fait lever, mesdames, avec tant de graces, un bras arrondi par l'amour? C'est Noé. Qui donne un feu nouveau à l'aimable saillie qui vous est familière? Qui communique à ces

---

(1) *Le petit Diable*, célèbre danseur de corde qui était alors attaché au spectacle de Nicolet.

yeux enchanteurs une expression plus séduisante? C'est Noé. Oui, je le proteste, et je le prouverai, la puce est le second présent du patriarche. Ingrats que nous sommes! nous n'avons pas pensé encore à lui élever un autel, et ceux d'un certain Bacchus, qui n'était qu'un conquérant, ont couvert toute l'Asie.

« Eh, quel mal fait donc mon petit insecte à ces gens humoristes et grondeurs. Sa piqûre ne produit qu'une douce titillation qui provoque à un plaisir plus vif, et que, du trône à l'escabelle, chacun aime à goûter.

« Une propreté de convention idéale, factice, éloigne ce petit animal des palais et des maisons opulentes! Observez-le sous le microscope, vous le verrez, transformant ses pates de devant en doigts souples et déliés, se laver, se frotter, faire, avec un soin extrême, la toilette la plus achevée, et mériter l'accès qu'on lui refuse partout, sous le prétexte le plus frivole. Mais qui a pu imaginer, propager une calomnie qui tombe devant le premier coup d'œil de la raison? Oserai-je le dire sans craindre d'être calomnié à mon tour? La prudence semble me fermer la bouche; la franchise dont je fais profession, m'ordonne de parler, je parlerai.

« L'intérêt personnel, ce levier qui remue le monde, cette source unique de vertus et de crimes, l'intérêt personnel a prononcé la proscription de la puce, innocente et salutaire.

« A quoi sert en effet l'innocence, quand elle est poursuivie par la force? Quel compte tient-on du bienfait, quand on veut le méconnaître? La puce, par sa légère piqûre, adoucissait le sang; elle attirait au dehors les molécules morbifiques, qui portent le désordre dans nos frêles machines. Mais certains hommes veulent des obstructions, des fièvres, des maladies de toute espèce. Ils vous ont fait bannir les puces, et ils ont ouvert la boîte de Pandore. Ils ont imaginé des ordonnances, multiplié les dépôts de ces ingrédiens rebutans et souvent nuisibles; ils ont livré l'épiderme délicat de la beauté à la lancette meurtrière du chirurgien, à ces vilains animaux aquatiques dont la morsure est cuisante, et dont la voracité inspire le dégoût. Et pourquoi chasser la nature, pour la remplacer par des conjectures, des systèmes, des absurdités? C'est que ces absurdités, ces systèmes, ces conjectures se paient au poids de l'or.

« Heureux, cent fois heureux les siècles où l'homme ne connaissait d'autre docteur que la puce! Cependant, comme rien n'est parfait ici-bas, j'avoue que ces petits chirurgiens de la nature multipliaient quelquefois trop. Mais comparera-t-on ce léger inconvénient aux maladies innombrables que nos premiers aïeux ne connaissaient pas, et qui affligent aujourd'hui la pauvre humanité! Et cet inconvénient lui-même n'offre-t-il aucun avantage à celui qui a des loisirs? Ne peut-il pas, jusqu'à un certain point, flatter son amour-

propre? Le possesseur d'une terre met de l'orgueil à la voir couverte de gibier. Il a des piqueurs, des meutes, des rendez-vous, des haltes somptueuses de chasses. Ses amis admirent son luxe, et partagent ses plaisirs. Mais ils arrosent de leur sueur la terre hospitalière qui a vu naître et qui a nourri la bête qu'ils poursuivent. La fatigue les condamne à une inaction de plusieurs jours. La tête est pesante; les membres sont douloureux. Le bûcheron goûte tous les agrémens de la chasse sans sortir de sa chaumière. Il chasse commodément, assis sur son lit de paille fraîche, sans être écrasé sous le poids de ses vêtemens, de ses armes, de son fourniment. Le gibier abonde chez lui, et ses mains ne suffisent pas à son avidité, à son ambition. Vainqueur à droite, il va l'être encore à gauche. Il suit la bête dans ses recherches les plus cachées, il l'y force, il l'y écrase. Ses triomphes multipliés, loin d'épuiser ses forces, assurent son sommeil. Il n'a pas craint de se laisser emporter sur les terres du propriétaire voisin; il n'a redouté ni les procès-verbaux, ni les amendes, ni les saisies; et quand il a jugé à propos de mettre un terme à ses jouissances, il s'est levé frais, gaillard et dispos; il est parti gaiement pour la forêt, la chansonnette à la bouche, la cognée sur l'épaule, et la gourde à la main.

« J'ai prouvé, par des raisonnemens, l'utilité, la salubrité de la piqûre de mon petit animal; j'ajouterai à mes preuves des exemples irrécusables.

« Nos villageois sont plus robustes et vivent plus long-temps que nous. La médecine est pourtant à peu près inconnue au village, et pour un pauvre carabin qui, ordinairement, y fait assez mal ses affaires, il y en a des milliers dans les villes, qui ne sont opulens et gras, que parce que nous tuons nos puces.

« Plus d'une belle dame, étendue sur sa chaise-longue, n'étant ni éveillée, ni endormie, bâillant et s'ennuyant, a dû à une puce la fin de cet état apathique, et un exercice, qui, en facilitant la circulation du sang, a ramené sur ses joues décolorées l'incarnat de la santé. Elle est seule; elle s'approche d'une glace; elle se sourit à elle-même, et elle rend grace au petit animal qu'elle maudissait quelques minutes auparavant.

« Que de gens épais et lourds, incapables d'agir et même de penser, qui ne sont que des machines à manger et à digérer, et dont la vie entière n'est qu'une longue léthargie! Glissez-leur quelques puces, et vous leur rendrez l'usage de leurs membres; vous ranimerez l'activité de leur imagination.

« La Gascogne est pauvre. Les puces, par conséquent, y sont abondantes; et quel pays fournit autant d'hommes pleins de saillies et de vivacité?

« Le chien, dit-on, est ami de l'homme. Détrompez-vous, mesdames. Le chien est un fourbe qui cache, sous des apparences d'affection, l'égoïsme le plus prononcé. Il ne s'attache à un

maître que pour lui enlever la dernière de ses puces, et perpétuer sa santé aux dépens de la sienne. En effet, le chien parvient à l'extrême vieillesse, sans maladies et sans infirmités.

« Je n'ai parlé jusqu'à présent que des qualités physiques de mon petit insecte. Qu'il me soit permis de dire quelque chose de son moral, de son penchant à obliger. L'orgueilleux ver luisant croit remplacer le soleil; la présomptueuse fourmi ose se creuser des retraites et y établir des magasins que dévastent bientôt le pas de l'homme et l'avidité de la perdrix; le papillon semble ne se reposer sur les fleurs que pour nous faire admirer les couleurs brillantes et variées de ses ailes; la puce cherche l'obscurité. Le lieu le plus secret est celui où elle établit sa résidence. Là elle attend avec modestie que celui qui *donne la pâture aux petits des oiseaux* lui envoie de quoi se nourrir. Enfin elle cache sa vie et ses bienfaits, exemple précieux et bien mal suivi par le grand, l'ambitieux, la coquette, le général d'armée, le tambour, le trompette, et tant d'autres individus dont les noms pourraient grossir cette liste, et dont je vous fais grace.

« J'ai avancé que la puce est obligeante. J'ajouterai qu'elle montre quelquefois, dans sa manière d'obliger, une intelligence rare. Perrine a quinze ans. Elle est jolie, et ne s'en doute pas. Elle est sage, et elle n'en est pas plus vaine. Le jeune Paul l'aime éperdûment. Elle est modeste; il est timide.

Ils se promènent dans la prairie; la main de Paul est dans celle de Perrine; ils ne se parlent pas : que diraient-ils qui peigne ce qu'ils éprouvent? Paul a l'idée vague d'un prix auquel il n'ose prétendre; il tremblerait d'attirer sur lui le courroux de Perrine... Une puce, l'amour peut-être qui en a pris la figure, pique vivement la pastourelle. Un mouvement prompt et involontaire suit la piqûre, le double fichu s'entr'ouvre, et Paul emporte souvenir et bonheur pour le reste de la journée.

« Cet insecte charmant n'est-il pas aussi quelquefois utile aux amans qui habitent des lambris dorés? La beauté confiante repose avec sécurité entre des voiles que la Frise a tissus. Elle est bercée par des songes voluptueux. Elle rêve l'amant discret qui attend à la porte le moment de se présenter. Une puce obligeante entend les soupirs du jeune homme; elle voit son impatience; elle se glisse, la beauté s'éveille; les voiles s'agitent,... et il y a un trou à la serrure.

« Je ne crois pas, mesdames, qu'il vous reste maintenant le moindre doute sur les graces extérieures du petit animal à qui vous avez emprunté quelque chose des vôtres. Sans doute, vous avez été quelquefois témoins de sa prodigieuse agilité; vous êtes convaincues qu'il est réellement le médecin de la nature, le seul qu'on doive employer. Je vous ai peut-être appris qu'il peut rendre aux amours des services signalés... Et la discrétion,

mesdames, la discrétion! Vous conviendrez qu'à cet égard encore, la puce est bien supérieure à l'homme. Quel autre animal pourriez-vous donc lui comparer! Rappelez-la près de vous, je vous en supplie; et surtout, veuillez accueillir avec indulgence le badinage d'un compagnon d'infortunes qui n'a eu d'autre but que de vous faire oublier un moment vos très-petits malheurs. »

CHAPITRE XI.

On arrive enfin à Pithiviers.

L'improvisateur avait cessé de parler. Il s'inclina vers son auditoire, en lui adressant un sourire plein de modestie. On croit communément que cela veut dire : Je vous remercie de la complaisance avec laquelle vous m'avez écouté. Ce n'est là que le prétexte du modeste sourire, et les gens d'une certaine classe ne s'y trompent pas. L'orateur ou l'auteur sollicite réellement le prix de la satisfaction qu'on a nécessairement eue à l'entendre, et des applaudissemens unanimes et prolongés éclatèrent aussitôt. Madame Durand, étrangère aux usages du beau monde, s'imagina qu'on jouait à la main chaude, et elle accourut pour participer à ce jeu charmant. On lui dit de quoi il s'agissait, et elle ne comprit rien à l'explication. En revanche, elle s'entendait à merveille à élever des poulets et des dindons, et à

vendre, au marché de Pithiviers, sa volaille, ses œufs et son beurre, ce qui était plus utile au bien-être de sa famille que l'éloge de la puce, et des trois autres *ordres mendians*.

Quand les auditeurs furent las d'applaudir, et l'orateur de remercier, le marquis prit la parole. « Ma foi, dit-il, quand on improvise ainsi, on « doit écrire comme Jean-Jacques. La plupart de « nos grands seigneurs, qui sont de l'académie, « ne vous valent certainement pas, mon cher ba- « ron. Je connais plusieurs académiciens à qui « j'ai quelquefois donné à dîner; je leur écrirai, « et je veux, j'entends que vous figuriez dans le « fauteuil académique. — Je ne sais pas trop, « mon cher marquis, jusqu'à quel point ce fau- « teuil-là est honorable aujourd'hui. Je vois là « bien des gens qui ont l'air de s'y être glissés « *incognito*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je « ne me permettrai pas de vouloir succéder aux « grands hommes des siècles de Louis XIV et de « Louis XV. Quand on n'a plus que des nains « pour recruter une armée, il vaut mieux n'en « pas avoir que d'en présenter une ridicule. Enfin, « si j'avais la sotte ambition de prétendre au fau- « teuil, je vous prierais très-fort, mon cher mar- « quis, de ne pas vous mêler de cette affaire. »

M. Zéphire vint annoncer, fort à propos pour rompre la conversation, que les chevaux étaient mis. Durand n'était pas de ces hommes à qui on

offre de l'argent. Cependant le comte d'Orville crut devoir marquer la reconnaissance générale, autrement que par des remercîmens, qui ne sont plus que des lieux communs. Il protesta au bon fermier que si, plus tard, ses enfans avaient le goût du service, il les prendrait volontiers dans son régiment, et que, s'ils s'y conduisaient bien, il en ferait des maréchaux des logis. Durand répondit à cette offre magnifique, par un sourire un peu dédaigneux. On monta en voiture, on partit, et on arriva enfin à Pithiviers, sans me donner rien à ajouter au chapitre des accidens, ce dont je suis très-fâché. Cependant, comme je n'ai pas reçu de la nature le don d'inventer, il faut que je me renferme dans le cercle que m'a tracé l'inexorable vérité.

L'intelligent Ducroc savait ce qu'on doit au public et à soi-même. Il avait loué trois maisons contiguës, qui n'étaient ni spacieuses, ni élégamment décorées; mais pourtant très-logeables. Comparées à la ferme de Durand, qu'on avait été trop heureux de trouver, elles pouvaient même passer pour de petits hôtels. Celui du milieu était réservé pour les dames. La moitié qui tenait à la maison destinée à d'Oliban, devait être habitée par madame de Verneuil; ainsi la comtesse sera très-proche voisine de d'Orville. Pour l'utilité commune, on avait ouvert des portes de communication. Les logemens des chevaux, des

voitures et des gens de l'écurie, étaient arrêtés dans un faubourg qui n'était guère éloigné que de cinquante pas du centre de la ville.

Les femmes de chambre de ces dames les attendaient depuis douze heures, au moins, et ne savaient que penser d'un retard si extraordinaire. Quand elles les virent descendre de la berline, en sabots, en bas de laine, en jupons de bure, la gorge et la tête enveloppées dans des serviettes, un rire inextinguible l'emporta sur le respect de commande auquel se soumettent les valets. « Apprenez, leur dit avec dignité la comtesse, « qu'en quelque état que nous paraissions devant « vous, vous devez toujours reconnaître vos maî- « tresses. » Rosette et Lisbé n'étaient pas persuadées de la vérité de cette maxime, et polichinelle ne leur paraissait pas aussi respectable que le comte de Tuffières. Mais la conservation de leurs places tenait à leur silence, et elles se hâtèrent de mettre ces dames en état de paraître.

Quelques grands airs que nous prenions avec nos gens, à quelque distance que nous les tenions de nous, ils trouvent toujours l'occasion de se rapprocher et de prendre quelque revanche. Ce sont nos juges les plus sévères, et un certain auteur a eu raison de dire, qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Rosette et Lisbé, dégagées de leurs premiers soins auprès de ces dames, courent interroger sur leur traves-

tissement, Ducroc, Zéphire, le cocher et les piqueurs.

Chacun des personnages qu'elles questionnent, raconte, comme il le peut, les aventures de la veille et de la nuit. Il les tronque, il les morcelle; il fait ce qu'on appelle un roman historique, genre d'ouvrage très en vogue alors, et extrêmement utile à ceux qui veulent oublier l'histoire. Il manque toujours quelque chose à des femmes d'un certain genre. On s'était mis au lit, après avoir fait honneur à un déjeuner succulent que Thérèse avait trouvé le moyen de faire servir à la minute, et on avait donné, pour le lever, des ordres qui ne souffraient pas de retard. Rosette et Lisbé brûlaient de raconter ce qu'elles venaient d'entendre, et elles coururent chez la marchande de modes de Pithiviers, qui vendait des chapeaux et des rubans que, depuis six mois, une dévote même n'aurait pas osé porter à Paris. Il n'est pas de si petite marchande de modes qui ne sache ce qu'elle doit d'égards à des femmes de chambre qui peuvent faire durer trois semaines ce qu'il dépend d'elles de chiffonner en trois jours. En conséquence, notre marchande fit passer Rosette et Lisbé dans ce qu'il lui plaisait d'appeler son salon, et qui lui servait à midi de salle à manger, et de chambre à coucher, à neuf heures du soir. La conversation s'engage facilement entre trois personnes qui ont une envie égale de parler, et

les quolibets des filles suivantes, sur le compte de leurs maîtresses, ne finissaient pas. La petite demoiselle qui venait acheter une demi-aune de faveur rose pour mettre dans ses cheveux; la maman qui voulait faire présent d'un ruban de nuit ponceau à son mari, attrapaient, en passant, quelque chose de ce que racontaient Lisbé et Rosette.

C'est une terrible chose qu'une petite ville. Les gens qui y jouissent de quelque aisance n'y font rien, et, comme il faut user le temps, ils passent le leur à médire du prochain, et à imaginer des fables plus plaisantes les unes que les autres, plaisir très-économique sans doute. Dans les villes commerçantes, le négociant, qui, pendant les trois quarts de la journée s'est cassé la tête sur ses registres, se procure, le soir, les mêmes jouissances; à Paris même, on n'est pas tout-à-fait exempt de ces petits travers-là. Il faut qu'il y ait un attrait bien vif à dire du mal de ceux qu'on connaît, ou qu'on ne connaît pas, puisqu'on s'y livre aussi généralement. Quoi qu'il en soit, deux heures après l'arrivée de notre caravane à Pithiviers, on y disait partout que le colonel des chasseurs des Vosges et un capitaine de son régiment, avaient enlevé deux laitières de Rochefort. Il est tout simple que les maris avaient trouvé cette conduite très-déplacée, et qu'ils étaient venus, les armes à la main, réclamer leurs Hélènes. Un combat terrible avait eu lieu.

Le mari d'une des pastourelles avait perdu treize dents d'un coup de poignée de sabre; l'autre avait eu la peau du front et le bout du nez coupés. La maréchaussée était intervenue; six chasseurs, qui enlevaient aussi une fille d'auberge d'Étampes, s'étaient rangés à côté de leurs officiers. Alors, les coups de pistolets et de carabines plûrent de toutes parts, et le champ de bataille resta aux chasseurs des Vosges. Ils profitèrent du moment pour prendre la fuite à grande course de cheval. Mais, hélas! laitières, servante, officiers, chasseurs, tombèrent tous dans un fossé qu'ils n'eurent pas le temps d'éviter tant leur marche était rapide, et la pauvre fille d'auberge s'y noya.

Cette histoire était racontée avec tant de componction et d'un air si persuadé, qu'elle eut le cours le plus rapide et le plus brillant. L'autorité publique voulut d'abord se mêler de cette affaire; mais après une ample et mûre délibération, elle prononça que la force armée de Pithiviers ne pouvait arrêter deux officiers soutenus par un régiment de douze hommes, et qu'on instruirait des faits monseigneur le garde des sceaux.

Cependant les oisifs de Pithiviers, et ils composaient au moins la moitié des habitans de la ville, passaient et repassaient, sans relâche, sous les croisées de nos dames. Chacun était tourmenté de l'envie de voir ces dangereuses beautés, pour qui le sang avait coulé à flots. Sans doute les

nymphes de la fable n'étaient, comparées à elles, que des roses flétries. Nos voyageurs étaient plongés encore dans un sommeil doux et profond. Tout à coup on voit arriver, clopin-clopant, un cheval boiteux qu'un palefrenier traînait par la bride. A côté, marchait un jeune homme de fort bonne mine, quoique assez mal vêtu. Aussitôt les romanciers historiques arrangent leur texte. Il est évident que le cheval a été blessé à la bataille de Rochefort, et que les deux hommes qui l'accompagnent, viennent arracher leurs moitiés des bras de leurs ravisseurs. La nouvelle vole de bouche en bouche. « Le sang va couler. Fermez « vos portes, vos boutiques, criait-on de toutes « parts. Fermez vos volets; tenez-vous dans vos « chambres de derrière, si vous en avez. Si vous « n'en avez pas, descendez dans vos caves. »

En un moment les vingt-sept nouvellistes, fabulistes, alarmistes, qui battaient le pavé devant les maisons de d'Orville et de d'Oliban, se dispersent et vont veiller à leurs pénates. Un moment après il n'y a plus une porte ouverte dans la ville; il semble qu'elle soit menacée d'un pillage général.

Mais quel est le beau jeune homme qui marche à côté du cheval boiteux?... Cherchez... Vous ne le devinez pas? Non? Eh bien, je vais vous le dire.

Vingt fois le palefrenier avait été tenté de laisser sur la grande route le coursier du marquis. Semblable au coureur de la lanterne magique,

le pauvre animal ne pouvait plus faire que quatorze lieues en quinze jours. La nuit approchait. Le palefrenier n'avait pas dîné, et il n'y avait pas d'apparence qu'il pût souper. « Ne pas dîner, « passe, disait-il; mais marcher toute une nuit, « sans manger, ma foi, c'est trop fort. J'ai déja « l'estomac creux, comme l'étui d'une contre-« basse. Vas, maudit animal, vas où tu voudras; « moi, je vais gagner le prochain cabaret. » A peine a-t-il proféré ces mots, que n'avait pas dictés un zèle fort ardent pour son maître, qu'un homme traverse le grand chemin et passe à côté de lui. Un petit seigneur n'eût pas regardé le palefrenier; mais le passant reconnut en lui un être pétri du même limon, et il lui offrit ses services. « Écoutez, dit-il, quand son famélique « semblable lui eut fait part de sa position, je « suis sabotier de mon métier, et voilà ma hutte « là, adossée à ce petit bois. J'y vais souper et « dormir. Voulez-vous partager avec moi mon « pain noir et ma botte de paille? » La proposition n'était pas à dédaigner, et Tourangeau se mit en marche. Il tirait le cheval après lui, et le sabotier le chassait avec une houssine qu'il venait d'arracher à un arbre voisin.

Pour tout homme bien organisé, le premier mouvement est à la bienfaisance; le second appartient à la réflexion. « Ah çà, dit le sabotier, « êtes-vous un honnête homme?—Mais... je m'en « pique. — C'est que j'ai une confidence à vous

« faire. — Parlez. — Il y a trois semaines ou un « mois, j'ai recueilli dans ma cabane un joli gar- « çon qui était bien plus embarrassé que vous, « et aujourd'hui encore, il ne s'agit de rien moins « que sa vie. — Diable! — Jurez-moi, par votre « patron, que vous ne parlerez de ce jeune homme « à qui que ce soit au monde. — J'en jure par « saint André. — Et vous êtes sincère? — Si vous « en doutez, apportez-moi ici un morceau de pain, « et je passerai la nuit sur le revers de ce fossé. « — Je suis content de vous, mon brave; pour- « suivons notre route. »

On arrive à la cabane; on entre. « O ciel, c'est « vous, Tourangeau! Pour Dieu, ne me livrez « pas. — Vous livrer, M. Larose! Si je le voulais, « je ne le pourrais pas. J'ai de grandes nouvelles « à vous apprendre. — Oh, parlez, parlez, par « grace. — Un moment. Promettez-moi, d'abord, « de m'aider à ramener à mon maître ce chien de « cheval, que je voudrais qu'il ait tout entier « dans le ventre. — Je vous le promets, Touran- « geau, et je le ferai avec un grand plaisir. Mais « parlez, parlez donc. — Vous avez votre congé. « — Est-il possible! — Dame Thérèse consent à « votre mariage avec Julie. — Oh, mon Dieu... « mon Dieu! je vous remercie. » Et Larose tombe à genoux, et il fait dévotement sa prière, ce qui ne peut jamais rien gâter.

Pendant qu'il prie, le sabotier conte à Tourangeau tout ce qui est arrivé à Larose depuis qu'il

est commensal de sa hutte. Comment il est parvenu à changer l'habit du roi contre des guenilles; comment il a appris le métier de sabotier qu'il exerce déja joliment; comment il n'a pu voir l'annonce des journaux, parce que le maître ne sait pas lire, et qu'ainsi il n'est pas abonné; comment il a écrit à son père, pour le tranquilliser sur son sort, mais sans lui donner son adresse, de peur que sa lettre tombât en de mauvaises mains.

C'est donc Larose, le véritable Larose, qui a passé de la mort à la vie, et qui vient d'entrer à Pithiviers, ivre de joie, brûlant d'impatience et d'amour. Mais, qu'a fait sa Julie depuis qu'elle est arrivée en cette ville? Elle s'est établie chez le père Firmin, le greffier du bailliage, vous savez bien... C'est là qu'elle lisait et relisait la lettre dont je viens de vous parler; qu'elle la mouillait de larmes amères. Nos sensations sont l'effet de nos organes, et elles s'usent avec eux. Le père Firmin ne pleurait plus; il se bornait à regretter que son fils ne vînt pas jouir de son bonheur. Mais l'âge ne peut rien sur le cœur d'une mère: il est toujours aimant et jeune, quand il s'occupe d'un enfant chéri. La mère Firmin pleurait avec Julie; elle l'appelait sa fille; elle la pressait contre son sein, et toutes deux étaient moins malheureuses.

CHAPITRE XII.

La noce.

C'est Larose! c'est Larose! s'écrie Ducroc. C'est Larose! répète Zéphire. Quoi, c'est Larose, dit Thérèse d'une voix altérée par la joie et la surprise. Et elle accourt, et son pied pose à faux, et elle s'est donné une entorse, et elle est tombée sur les volumineux coussins qu'elle a reçus de la nature, et elle ne cesse d'appeler Larose, et Larose arrive, et elle lui ouvre ses bras dodus, dans lesquels il ne se laisse presser qu'autant que les bienséances l'exigent.

Ces cris de joie ont pénétré jusqu'à la chambre à coucher du marquis. Il s'éveille en sursaut, il écoute, il entend : Larose, Larose, et toujours Larose. Il saute de son lit, il passe un simple caleçon, il arrive, et il reconnaît son protégé. Il s'informe des particularités de son retour : il ouvre la porte de communication... Vous la connaissez. Il crie à son tour : « C'est Larose, mes-« dames, c'est Larose. Si je n'avais pas retenu le « cheval de la comtesse, je n'aurais pas estropié « le mien, et Larose ferait encore des sabots. « Suis-je encore l'officieux marquis, ce qui équi-« vaut presque à officieux maladroit? Sans doute, « j'ai été guidé par un heureux pressentiment qui

« va faire le bonheur d'une fille charmante et d'un « joli garçon. »

Ces dames avaient le cœur excellent, je vous l'ai dit; mais la meilleure des femmes n'aime pas qu'on la surprenne au lit. Quand elle y attend une *visite*, elle se montre sous un appareil très-simple en apparence; mais dont il n'y a pas un pli que l'art n'ait formé. Ces dames jetèrent de grands cris, et se cachèrent sous leurs draps, en se plaignant beaucoup de la toilette dans laquelle se présentait le marquis. Le marquis convint que son costume n'était pas d'une décence achevée; mais il ajouta qu'il avait cédé au désir d'annoncer, sans délai, une heureuse nouvelle. Ces dames prétendirent qu'il n'est pas de circonstance qui puisse excuser l'oubli des convenances, et, en effet, à travers des yeux humides de joie, d'Oliban avait remarqué que nos jeunes beautés avaient trente ans au lit, quand elles s'y mettaient sans apprêt.

Elles font retirer le marquis, elles sonnent; on les habille; elles descendent au salon commun, où la société entière est bientôt réunie.

« En vérité, marquis, dit la comtesse, vous « êtes né pour tout faire de travers. A-t-on jamais « éveillé une femme en sursaut? Que pouvais-je « penser de vos vociférations? Elles m'ont effrayée « plus que je ne peux vous le dire. Je suis sûre « que j'étais d'une pâleur extrême. Et moi, reprit « madame de Verneuil, je n'avais pas une goutte

« de sang dans les veines. » Pendant que l'amour-propre inquiet cherche des échappatoires, Ducroc a couru chez le père Firmin, dont il a presque fallu enfoncer la porte. Il a annoncé la grande nouvelle à Julie; il l'a soulevée de sa chaise, sur laquelle la surprise, le ravissement la tenaient clouée. Il a passé son bras sous le sien, pour aider à ses jambes défaillantes; il l'a mise dans ceux de son amant. Le père et la mère Firmin arrivaient aussi vite que le leur permettait leur âge : ils se hâtaient lentement.

Thérèse proteste que, malgré son entorse, elle conduira son gendre à l'autel, dût-elle y aller à l'aide d'une béquille. Zéphire, très-versé dans les usages du beau monde, prétend que l'honneur de conduire les mariés doit être déféré à monsieur le marquis, et à madame la comtesse. Thérèse déclare qu'elle ne cédera rien de ses droits, et que, dans cette circonstance, tous les marquis de l'univers ne valent pas une mère. Zéphire insiste, et je ne sais jusqu'où la conversation aurait été poussée, si d'Oliban ne fût venu séparer les interlocuteurs. « Cours à la poste, dit-il à Zéphire, « prends un cheval, et crèves-en deux, s'il le « faut. Vole à Orléans; présente-toi à l'officialité; « lèves-y une dispense de bans pour les futurs, « dont voilà les noms; paie, puisque tout se vend « là, et reviens. Père Firmin, c'est aujourd'hui « samedi. Allez trouver votre curé, et arrangez

« tout pour que le mariage se fasse lundi : je ne « veux pas de retard. »

Que fera-t-on en attendant le dîner? Un amour de six mois désire déjà d'assez longs momens de repos. Il est bien autrement apathique, quand il dure depuis un an ou deux. L'amour-propre, qu'on dit être son frère, ne s'affaiblit pas en vieillissant : *Vires acquirit eundo.* Ces dames grillaient de se montrer avec avantage dans Pithiviers; d'Orville et d'Oliban ne se prononçaient pas; mais ils étaient intérieurement de l'avis de ces dames. Vercelle était de ces hommes qui ne proposent jamais une folie; mais qui s'y prêtent quand il le faut : c'est le moyen d'être bien avec tout le monde.

Maîtres, laquais, piqueurs, chevaux sont tous en grande tenue. Vingt personnes sortent des trois maisons, et montent à cheval. « Il est bien « désagréable, dit la comtesse, de n'avoir per- « sonne qui s'écrie : Ah, que ces dames sont bien! « que la tournure de ces messieurs est élégante! « Où sont les habitans de cette bourgade? Pas un « être dans les rues; pas une porte ouverte! Ah, « je sais ce que c'est, répond le marquis. Les ha- « bitans sont allés probablement à la chasse au « loup, dans la forêt de Sercotte. — Mais, les « femmes ne chassent pas le loup. — Les habitans « de Pithiviers sont jaloux, et quand ils s'absen- « tent, ils mettent leurs femmes sous la clé. Je

« les aurai bientôt fait revenir; j'aurai bientôt fait « ouvrir les portes. Vous avez raison, mesdames, « il faut qu'on vous voie et qu'on vous admire : « je le veux absolument. Marchez toujours; je « vais vous rejoindre. »

Il court à l'hôtel-de-ville. Il n'y trouve qu'un vieux concierge, qui n'a pas osé s'enfermer, parce que son médecin lui a promis une attaque d'apoplexie dans la journée, et que dans cet état on a besoin de secours. Le marquis va, revient, tourne, retourne, arrive au beffroi, et se met à sonner le tocsin. Aussitôt les coups de marteau se font entendre de toutes parts. Ce n'est plus assez des verroux et des serrures; on cloue ses portes et ses volets. La cavalcade arrête; ceux qui la composent s'inquiètent; ils sont embarrassés et irrésolus. Vercelle prononce que le marquis a fait encore quelque étourderie. Il se rend à l'hôtel-de-ville, et il demande au concierge pourquoi on sonne le tocsin. Le concierge, à demi mort de vieillesse, d'infirmités et de peur, répond qu'il n'en sait rien. Le marquis, persuadé qu'il a répandu l'alarme à trois lieues à la ronde, descend, et aperçoit le baron. « Eh bien, mon ami, les « portes s'ouvrent-elles? — Au contraire, on les « cloue. — En dehors? — Non, en dedans. Quel « homme vous êtes! A-t-on jamais imaginé de « sonner le tocsin pour se faire voir aux habitans « d'une ville? »

Ceux des hameaux voisins, et des villages les

plus proches commençaient à arriver, armés de faux, de croissans et de pioches. Ils ne voient que deux dames à cheval, accompagnées de quelques messieurs, qui ne ressemblent pas à des perturbateurs du repos public. Ils leur demandent ce qu'il y a d'extraordinaire à Pithiviers. On leur répond qu'on ne le sait pas, et on passe, en commençant à réfléchir sur les sottises des vanités humaines. Cependant, le nombre des arrivans augmente à chaque minute. Nos dames commencent à trembler, et elles pensent que ce qu'elles peuvent faire de mieux, c'est d'aller aussi s'enfermer chez elles. Leurs cavaliers ne peuvent se dispenser de les conduire; on rentre, on ferme les portes. Les reproches, les remontrances tombent sans relâche sur le marquis, et il répondait à chaque mercuriale : « Vous vouliez être vues, « mesdames, et j'ai employé le moyen le plus sûr « de vous satisfaire. En effet, vous avez été admi- « rées par cent cinquante paysans au moins. »

Ces cent cinquante paysans allaient de rue en rue, et de porte en porte, criant sans cesse : « Tout « le monde est-il mort ici ? Pourquoi a-t-on sonné « le tocsin ? Que nous voulez-vous ? » On répondait à des clameurs, tellement générales, qu'on ne pouvait distinguer un mot, en enfonçant clou sur clou de tous les côtés.

Bientôt les rues s'emplirent au point, qu'il était impossible de circuler. L'homme dont le bonnet de laine allait tomber, et qui levait la main pour

le retenir, ne pouvait plus ramener son bras; celui qui voulait se moucher ne pouvait porter son mouchoir au nez. Fort heureusement ces messieurs n'étaient pas en linge blanc, et ils ne portaient pas de jabot.

Le bon Vercelle, désolé de ce qui se passait, essaie encore de ramener la sécurité et l'ordre public. Il sort, et ne peut faire que quatre pas. Affligé de ce contre-temps, il lève ses grands yeux au ciel, et il aperçoit à une croisée d'en-haut un vieux chevalier de Saint-Louis, qui a aussi fermé sa porte; mais qui est accoudé entre deux paires de pistolets, et qui attend bravement le moment de défendre ses pénates, il ne sait encore contre qui. Le baron lui adresse la parole; la conversation s'engage. Vercelle apprend pourquoi on a condamné toutes les portes. Le vieux militaire sait comment on a sonné le tocsin. De grands éclats de rire suivent l'explication. Elle se répand de proche en proche; elle passe de bouche en bouche. On entre-baille un porte ici, une autre là; le rire se communique comme le bâillement et toute autre chose. Bientôt toute la ville retentit d'éclats prolongés, et si violens, que dix des habitans se démettent la mâchoire. Les paysans s'imaginent qu'on s'est donné le mot pour se moquer d'eux. Ils entrent dans les maisons, et bientôt les maîtres ne savent plus où se placer chez eux. Ils répondent aux interpellations des paysans

en leur riant au nez, et, pour calmer les mouvemens qu'excite un procédé aussi irrégulier, ils leur versent, d'une main, le vin du crû, en se tenant le côté de l'autre. Enfin, quand ce rire épidémique fut calmé, qu'on put s'entendre, et que quinze cents bouteilles de vin eurent été vidées, parce qu'il avait plu à un marquis de sonner le tocsin, la foule s'écoula peu à peu, et les oisifs reprirent le pavé, riches d'une mine inépuisable d'histoires et de conjectures. Si M. de Vitrac eût été là, il eût présenté à d'Oliban le mémoire du vin bu extraordinairement. Mais les habitans de Pithiviers sont hospitaliers et généreux; ils avaient ri, et ne s'occupaient plus de ce qu'il leur en avait coûté.

Cependant, se disaient-ils, quelles sont ces dames? Ce ne sont pas des laitières, à la bonne heure; mais il faut bien qu'elles soient quelque chose. Quel champ vaste et nouveau s'ouvre à l'imagination des habitans d'une petite ville! Quel malheur que la nuit et le besoin de souper les arrachent les uns aux autres! On se sépare, en se promettant bien de se réunir le lendemain.

Et le dimanche matin, on se disait : Si ces dames étaient les femmes de ces messieurs, bien certainement elles ne les auraient pas suivis ici : vous voyez qu'on connaît le cœur féminin en province. Ce sont nécessairement leurs maîtresses. Voilà ce qu'on avait dit de plus vrai dans

toute la journée. Mais, de quelle classe sont-elles? Et puis, sont-elles jeunes? sont-elles jolies? ont-elles de la tournure, de l'esprit?

On ne pense pas à déjeuner, et la grand'messe a sonné. Ces dames ne sont pas d'une piété exemplaire; mais toute manière de représenter leur convient. Elles sortent, appuyées sur les bras de leurs amis, et Vercelle, qui est de toutes les parties, voltige de l'une à l'autre. Deux grands laquais, en livrée, ouvrent la marche. Ils portent avec appareil, chacun un énorme coussin de velours cramoisi, garni de crépines, de galons et de glands d'or. Deux autres valets marchaient derrière, portant un grand sac, semblable aux coussins, et dans lequel était une petite Journée du chrétien, reliée en maroquin et dorée sur tranche. C'est ainsi qu'une femme *comme il faut*, allait à la messe en ce temps-là.

On aurait pu monter en voiture pour se rendre à l'unique paroisse de la petite ville. Mais on a la jambe fine, le pied mignon, et on ne veut rien perdre de ses avantages. La berline, attelée de six chevaux élégamment enharnachés, suit le cortége à une distance respectueuse, parce qu'on peut vouloir se promener en sortant de l'office, et un cocher de six pieds de haut sur trois de large, aux moustaches noires, à l'immense chapeau bordé, commande sur la route la considération et presque le respect.

« Les avez-vous vus? — Qui? — Le colonel et

« ses dames. — Eh ! non. Ils viennent de passer « en grande pompe. — Ah ! mon Dieu, où sont-ils? « — A la messe. — J'y vais. — J'y cours. — Nous y « courons. » L'église s'encombre, comme l'ont été les rues.

On ne portait pas alors de ces énormes chapeaux, sous lesquels on ne peut voir une femme qu'autant qu'elle se renverse la tête, de manière à se rompre une ou deux vertèbres. Ces dames étaient coiffées en cheveux, et les curieux les plus mal placés pouvaient au moins juger la chevelure et la chute des reins, ce qui est quelque chose. Nos belles avaient un œil à leur livre, et l'autre se portait, circulairement, de droite à gauche. Elles étaient l'objet de l'admiration générale; on vantait leurs charmes; leur modestie, qui déroutait les observateurs; leur piété, qui paraissait si naturelle! Les femmes ne se trompent jamais sur l'effet qu'elles produisent, et ces dames jouissaient, dans toute l'acception du mot. Personne n'avait déjeuné à Pithiviers, et on ne s'apercevait pas que l'heure du dîner n'était pas éloignée.

J'ai déjà dit que, dans ce bas et pauvre monde, il n'est pas de félicité durable. Un homme, décoré du cordon rouge, entre dans l'église, et détourne sur lui l'admiration, exclusivement dirigée jusqu'alors sur ces dames. Il s'avance d'un air grave, et on se range respectueusement, pour lui faire place. Il aborde la comtesse.

« Madame, lui dit-il, je ne suis pas rigoriste, « vous le savez; mais je n'entends pas que vous « et moi soyons la fable du public. — J'espère, « monsieur le comte, que vous n'allez pas faire « une scène dans l'église. — Dans l'église, ni ail- « leurs, madame; mais on peut causer partout. « Voulez-vous bien me dire ce que vous êtes ve- « nue faire à Pithiviers? — Monsieur, j'ai ici une « filleule que j'aime beaucoup, et que je marie « demain. Il convenait qne je fisse les frais du « trousseau, et j'ai été bien aise de venir à la « noce. — N'était-il pas encore dans les conve- « nances, madame, que j'en susse quelque chose? « — Vous étiez à vos affaires ou à vos plaisirs; je « ne savais où vous prendre, et je vous ai écrit « un billet... — Que j'ai reçu douze heures après « votre départ. — Ce n'est pas ma faute, mon- « sieur. — Si vous aviez mis moins de précipitation « dans vos démarches... — Je vous ai dit, mon- « sieur, qu'on se marie demain, et je n'avais pas « un moment à perdre. — Et, dites-moi, madame, « votre amie est-elle la marraine du futur? — Non, « monsieur; mais il n'est pas décent qu'une « femme seule voyage avec des hommes, et j'ai « prié madame de Verneuil de m'accompagner. — « Vous avez trouvé là une excellente garantie. Et « où logez-vous, madame? — Je me suis mise, « avec mon amie, dans une très-petite maison... » Ici la comtesse lance un coup d'œil significatif au baron. « — Où vous êtes mal à votre aise; mais

« cela ne durera pas. Vous voudrez bien, après « l'office, monter avec moi dans ma chaise de « poste, et... — Pensez-vous à ce que vous dites, « monsieur? J'ai ordonné les apprêts; mes invi- « tations sont faites et acceptées. Voulez-vous vous « donner ici la réputation de mari jaloux; m'o- « bliger à manquer à ce qu'il y a de mieux en « ville? — En vérité, madame, votre conduite est « bien extraordinaire! — Vos procédés le sont bien « davantage, monsieur. Croyez-vous qu'en vous « épousant, j'aie voulu me mettre en curatelle? « — Plus bas, madame : tout le monde a les yeux « sur nous. — Chacun a son ton, monsieur; voilà « le mien. »

Que pouvait faire M. d'Orfeuil en pareille circonstance? Se taire, et c'est ce qu'il fit. Vercelle avait tout entendu. Il sentait bien que lui seul pouvait tirer la comtesse de ce mauvais pas. Cependant il est des choses dont un homme délicat n'aime pas à se mêler. Mais pouvait-il laisser cette dame dans l'embarras extrême où elle devait être, quand il dépendait de lui de tout arranger?

Il lui fallait un prétexte pour sortir de l'église. Un baron peut être sanguin comme un roturier; le sang peut se faire jour à la messe comme ailleurs. Vercelle porte son mouchoir au nez, et se retire. Il rencontre, au bas de l'église, Zéphire qui balançait, nonchalamment, un gros bouquet qu'il tenait à la main, et qui souriait agréablement à toutes les belles dont les yeux se tour-

naient de son côté. Le baron lui donne des ordres clairs, positifs et concis, et revient prendre sa place. Il parle à M. d'Orfeuil de la pluie et du beau temps, de la ville et de ses environs, de la guerre d'Amérique et de nos jeunes héros qui sont allés rejoindre les insurgés : il y a beaucoup à gagner, en faisant oublier à un homme qui a du caractère ,qu'il a quelques raisons d'avoir de l'humeur. Les premières idées se reproduisent sans doute, mais toujours plus faiblement.

Zéphire aura-t-il le temps de faire tout ce que lui a ordonné le baron? La comtesse était à peu près rassurée par un signe de son nouveau confident. Cependant une grand'messe, quoique bien longue, finit, et celle-ci pouvait finir trop tôt. L'amour-propre est de tous les états, et il vint au secours de la comtesse. La nouvelle de la présence des illustres étrangers avait passé jusqu'à la sacristie. Monsieur le curé, homme très-respectable sous tous les rapports, avait pourtant, ainsi que je viens de le dire, son petit grain de vanité. Il avait trouvé, je ne sais où, un sermon inédit de Massillon, qu'il avait débité une fois déja avec un succès prodigieux. Il céda à la tentation de donner à ses nouveaux auditeurs une certaine idée de ses talens; il monte en chaire... et voilà encore trois quarts d'heure de gagnés.

On sort. Madame d'Orfeuil prend amicalement le bras de son mari, et, confiante en sa fortune, elle le conduit chez elle. Le comte, qui a des

prétentions à la finesse, parcourt toute la maison; mais les portes de communication sont masquées par des commodes et des glaces qu'on s'est empressé d'y placer. Julie arrive, parée des dons du marquis, et fait de longs remercîmens à sa marraine. La marraine jette nonchalamment la vue sur la liste de ceux qu'elle a invités pour le lendemain, et trouve à côté de chaque nom : *accepté.* Zéphire a fait la leçon à Julie; il a couru la ville, et bien qu'une invitation doive être précédée d'une visite, personne n'avait refusé, parce qu'on grillait de voir ces dames de près, et de pouvoir juger leur esprit : on était connaisseur à Pithiviers.

Le comte savait intérieurement bon gré à sa femme d'avoir au moins respecté les bienséances, et de se donner la peine de le tromper avec de certaines formes; mais il ne voulait point passer dans son esprit pour un imbécile, et il lui dit : « Vous avez bien envie, madame, que je me prête « à tout ceci; mais pour que je ne fasse pas de « gaucheries, dites-moi si c'est à dîner ou à sou- « per que vous donnez demain. — Voyez ma liste, « monsieur », balbutie la dame. Le bourreau l'avait vue, et il s'écria : « Il est bien extraordinaire « que vous vous souveniez d'avoir été marraine il « y a seize ans; que vous ayez pensé à faire des « présens de noces, et que vous ayez oublié ce que « vous avez écrit ce matin. — Oh! je suis très- « distraite, monsieur. — Distraite au point que

« vous ne savez plus que la liste n'indique que des « noms. Il serait très-maladroit que je prisse des « informations sur ce que je dois savoir mainte- « nant comme vous. Faites-moi le plaisir, madame, « d'interroger votre confident, et que j'apprenne « au moins quel est le repas que j'aurai l'honneur « de partager avec vous. »

La comtesse était trop troublée pour avoir pu remarquer certain air d'ironie, qui perçait malgré les efforts de son mari. Elle prend au sérieux ce qu'il vient de lui dire; elle lui passe les bras au cou, le presse contre son cœur, et lui jure, de la meilleure foi du monde, qu'elle ne veut plus vivre que pour lui. « Vous allez me prouver, ma- « dame, la vérité de cette assertion. J'ai été bien « aise de vous apprendre qu'on ne me trompe que « quand je veux bien l'être. Laissons de côté les « niaiseries que vous m'avez dites, et suivez-moi. » Il lui présente la main; la comtesse se laisse conduire. Le valet de chambre de d'Orfeuil fait moins de bruit que Zéphire; mais il est aussi exact. La chaise de poste est là, et la comtesse recule en la voyant. « Mais mon dîner, monsieur... — Ou votre « souper, madame. — Mais vingt invitations... — « Sont-elles plus à respecter que celle de l'homme « pour qui vous voulez vivre désormais? » Et il tient, il serre la main de la comtesse; il emploie la force, de l'air le plus riant, pour la faire monter en voiture, et il crie à Lisbé : « Faites les

« malles, et revenez demain à l'hôtel. » Le postillon fouette; on est parti.

Du moment où le comte d'Orfeuil était entré à l'église, d'Orville avait prévu une scène; mais il sentait combien il serait déplacé qu'il intervînt dans cette affaire. Il s'était borné à s'enfermer chez lui, et, l'oreille fixée contre la porte de communication, il n'avait pas perdu un mot de ce que s'étaient dit la comtesse et son mari. Il prévoit qu'on va lui enlever, avec la dame, l'espoir d'être maréchal de camp dans quelques années; il descend, incertain, irrésolu... Il était déja trop tard.

Il entre chez le marquis, où il trouve le baron. Il répète ce qu'il a entendu, et il exprime de vives craintes sur le calme apparent de d'Orfeuil. « Voilà « la première fois, dit Vercelle, qu'il m'arrive de « faire l'officieux dans une circonstance délicate; « mais je suis corrigé, et pour toute ma vie. Et « moi aussi, s'écrie d'Oliban. » Il sort, il court à la poste; il se fait seller un bidet; il prend les premières bottes fortes qu'il trouve à l'écurie; il monte à cheval, il part; il joint la chaise de poste à une lieue de la ville; il fait arrêter le postillon.

« Mille pardons, monsieur le comte, si je me « permets de suspendre votre course; mais il y a « ici du malentendu, et il est bon de s'expliquer. « Madame n'est pas la marraine de Julie; c'est moi « qui ai payé les présens de noces, et qui donne « demain à souper, et, entre nous, monsieur le

« comte, ce serait madame, que soixante louis de « plus ou de moins ne valent pas l'humeur que « vous marquez à toute notre société. Ne la dé- « pouillez pas de son plus bel ornement, et rétro- « gradez, je vous en prie. — Avez-vous fini, mon- « sieur le marquis? — Oui, monsieur le comte. — « Fouette, postillon. »

Voilà un homme bien extraordinaire, pensait d'Oliban! Je lui fais des avances amicales; je veux rétablir la paix entre sa femme et lui, et il me laisse là, au milieu de la grande route, sans daigner me répondre un mot. Oh, quel vice que la parcimonie! Je n'en croyais pas le comte atteint.

Et le comte disait à sa femme : « Peut-être, cette « fois encore, aurais-je pu fermer les yeux sur vos « écarts. Mais l'histoire que vous m'avez faite est « connue d'un fou, qui ne manquera pas de la « publier, et je reviens irrévocablement au parti « que j'avais pris d'abord. — Et quel est-il, mon- « sieur? — Il y a dans Paris un grand personnage « qui ne vous refuse rien. J'en connais un autre « qui m'accorde tout ce que je lui demande de « raisonnable, et que je ne pâie pas aussi cher « que vous le vôtre. J'ai ici, dans ma poche, un « ordre sur lequel vous serez reçue dans le cou- « vent où je vous conduis. — M'enfermer, mon- « sieur! — Quand on abuse de sa liberté, madame, « on ne doit pas la conserver. » La comtesse cria, pleura, promit, menaça. « Depuis que j'ai cessé « de vous estimer, madame, j'ai repris sur moi

« l'empire qui convient à un homme raisonnable, « et toutes les scènes possibles ne changeront rien « à ma résolution. »

Ah! par exemple, je crois que voilà de la morale, et qui est marquée au meilleur coin.

Pendant que la comtesse courait, ventre à terre, à son couvent, le marquis, étonné et pensif, revenait à Pithiviers. Il ne s'attendait pas à la scène nouvelle qui s'y préparait.

Madame de Verneuil, confondue, terrifiée de l'enlèvement de la comtesse, n'avait plus un moment de repos. « Le comte d'Orfeuil, disait-elle, « est un homme abominable. Son exemple entraî- « nera tous les maris de la capitale, et pas une « femme *sensible* n'y sera en sûreté. M. de Ver- « neuil est un bon homme que je mène par le « nez. Mais il ne faut qu'un homme *à système* pour « lui monter la tête, et je veux éviter ce coup-là. « D'ailleurs, je ne peux rester seule ici, au milieu « de vous trois. Faites mettre des chevaux de poste « à la berline; je veux partir à l'instant, à la mi- « nute, à la seconde. »

Quand d'Oliban descendit de cheval, Rosette avait refait les malles; on les attachait derrière la voiture, et les chevaux étaient mis. Il combattit la résolution de son amie, autant que son amour usé put le lui permettre. La dame, qui ne voyait que grilles et verrous, ne s'attacha que pour la forme à ce que le marquis lui disait; elle répondit gauchement, froidement, et elle partit, ne

formant qu'un vœu, celui de n'être pas arrêtée au retour par une série d'événemens semblables à ceux qui l'avaient désolée sur la route de Paris à Pithiviers.

D'Orville et le marquis se regardaient d'un air qu'ils cherchaient à rendre dolent. C'est ainsi qu'une veuve paraît regretter son mari, et un mari sa femme. Intérieurement, le comte et d'Oliban n'étaient pas fâchés d'être séparés de leurs anciennes amies, sans qu'elles pussent leur faire le moindre reproche. Comme le veuvage est dur à supporter, quand on est jeune et qu'on a contracté certaines habitudes, ces messieurs, en faisant le semblant de se pincer les lèvres et de se mordre le bout des doigts, se jetaient à corps perdu dans l'avenir. D'Oliban s'occupait de mademoiselle d'Apremont, et des moyens de parvenir à un mariage agréable et avantageux. D'Orville pensait modestement que la fête du lendemain ne lui laisserait que l'embarras du choix.

« Ventrebleu! s'écria-t-il tout à coup, toute la « ville soupe ici demain, ces dames sont parties, « et les invitations ont été faites en leur nom. — « Au moins, dit le marquis, cette bévue-là ne « sera pas mise sur mon compte. — Je ne la prends « pas sur le mien, répliqua le baron. J'ai cru de- « voir tirer la comtesse d'embarras; maintenant « elle ne doit plus rien avoir à espérer, ou à « craindre, et les dames de la ville danseront avec

« nous, ou ne danseront pas, selon qu'elles le ju-
« geront à propos. »

D'Orville était d'avis qu'on dansât : la réunion des beautés de Pithiviers était nécessaire à ses projets. On se lie plus facilement à un bal qu'en dix visites, et les femmes, qui ont des projets, se gardent bien d'y être impénétrables. « Mes-
« sieurs, dit le colonel, je suis chef de corps, et
« c'est sur moi que tombera le blâme, si, en ar-
« rivant ici, nous commençons par manquer aux
« procédés les plus simples. Ces dames sont par-
« ties : elles ont eu, pour s'y décider, des raisons
« de la plus haute importance, à la bonne heure.
« Mais, j'ai encore le temps de faire des visites,
« et je veux aller partout. Je représenterai aux ri-
« goristes que toujours un commandant, quel qu'il
« soit, donne des fêtes, et que les dames les plus
« réservées ne font aucune difficulté de s'y trou-
« ver, même lorsqu'il n'est pas marié : la critique
« n'a rien à dire, quand les censeurs eux-mêmes
« partagent ou un plaisir innocent, ou une fai-
« blesse. Soyez tranquille, mon cher marquis; vos
« frais ne seront pas perdus, et votre bal vous
« fera un honneur infini. »

Le comte prend avec lui Zéphire, pour le guider, et il va de porte en porte. Vous avez vu quelquefois l'effet d'une traînée de poudre lorsqu'on y applique la mèche : la nouvelle du départ de ces dames s'était répandue avec la même

rapidité. « C'est affreux, disait-on ici; on ne se « joue pas plus impertinemment d'une femme « comme il faut. Et moi, s'écriait-on plus loin, qui « ai acheté deux aunes de tulle, qui vont jaunir « dans ma commode! Et ma guirlande de roses, « disait une jolie petite demoiselle, qui perdra sa « fraîcheur, avant que je puisse m'en servir! » Ma belle enfant, celles dont la nature vous a parée doivent se flétrir aussi. Jouissez-en pendant qu'elles sont dans tout leur éclat : faites un heureux.

La marchande de modes était prête à s'arracher les cheveux : on venait de contre-mander trois robes de crêpe, et elle avait mis le ciseau dans l'étoffe, et il fallait payer six ouvrières qu'elle avait prises pour lui aider. Ah, qu'est-ce que la vie!

Les visites du colonel arrangèrent un peu les choses. Les demoiselles ne demandaient qu'à danser, et il leur était fort égal que les belles dames de Paris fussent au bal ou non. Ce n'était qu'elles que les mamans voulaient voir, et les hommes, qui savaient leur Pithiviers par cœur, étaient piqués de ne pas jouir de la vue de deux femmes qu'ils avaient jugées charmantes. Et puis, on ne trouve pas, tous les jours, l'occasion de danser avec une comtesse et l'épouse d'un fermier-général.

Cependant les mamans sont influencées par leurs filles; les papas le sont par les mamans, et les jeunes gens par l'attrait du plaisir. Ainsi

les excuses, bien ou mal faites, du colonel, furent admises partout, et chacun se disposa à déployer sa magnificence, pour faire honneur à l'union de Julie et de Larose Firmin.

Enfin ce jour tant attendu, si vivement désiré, jaillit du sein de l'éternité, pour me servir de l'expression du bon papa Mercier.

Julie gâta la nature en croyant l'embellir. Larose s'en aperçut; mais son amie jouissait de sa parure, et il n'était pas capable de lui imposer une privation. Il se consolait, en pensant qu'il n'est pas d'usage qu'une mariée se couche avec une fraise plissée, un diadème de dentelle, un collier, des bracelets, des boucles d'oreilles et des bagues.

Thérèse était la seule femme de la ville qui se félicitât sincèrement du départ de ces dames; toujours décidée à maintenir ses droits, elle était dispensée d'un combat, dont l'issue aurait été incertaine. Elle s'était fait faire une béquille de bois de merisier, dont le dessus était garni de velours rose, parsemé, dans le pourtour, de clous dorés. Elle s'était exercée à marcher dans sa chambre, et à prendre des airs intéressans. Elle s'étudiait devant une glace, et elle n'oubliait rien de ce qui lui était avantageux. Elle poussa la recherche jusqu'à essayer de sauter avec quelque grace, parce qu'il y a des ruisseaux à Pithiviers, point de fiacres, et que madame de Verneuil était partie dans la berline.

Les trois officiers, dont le régiment n'était que de douze hommes, ne crurent pas que l'uniforme fût encore de rigueur. Les broderies les plus élégantes et les plus riches furent tirées des garde-robes, et le père Firmin, qui n'était pas entêté comme Thérèse, pria le marquis d'ouvrir la marche avec sa jolie fille, qui n'avait plus que quelques heures à l'être.

Le cortège se met en marche. Les deux cent soixante-trois croisées de la ville sont garnies de spectateurs. Les dames n'ont pas eu la maladresse de s'y montrer en ajustement de bal. Il ne faut pas anticiper sur la surprise qu'auront ce soir monsieur le comte et ses officiers : d'ailleurs on n'est pas fâché de faire voir qu'on a une garde-robe un peu montée.

Le chemin de la maison à l'église était jonché de fleurs et de verdure. Les polissons qui les avaient été prendre dans la campagne, suivaient les gens de la noce, et demandaient un *pour-boire*, comme une chose due. Les mendians s'étaient emparés des flancs, et faisaient entre eux un chœur lamentable. Thérèse répandait, en se rengorgeant, ses pièces de six liards à droite et à gauche. Larose donnait la petite pièce de six sous; le colonel et ses officiers lâchaient le petit écu; tout allait au mieux; chacun était content.

On était au bord d'un ruisseau, et Thérèse occupée, tantôt à distribuer ses aumônes, tantôt à reconnaître l'effet que la jolie figure du marié

produisait sur les personnes qui étaient aux croisées, Thérèse voit le ruisseau au moment où elle y va mettre le pied dont elle peut se servir; elle se hâte d'avancer sa béquille; elle manque l'aplomb; sa jambe artificielle lui échappe; le pied malade porte à terre, Thérèse pousse un cri du diable; elle veut s'accrocher de ses deux mains au bras de Larose; elle est volumineuse, et Larose, qui ne s'attend pas à un tel surcroît de pesanteur, chancelle et cède à l'impulsion que lui a donnée sa belle-mère. Pauvre Thérèse! Une toilette, qui lui a coûté deux heures de soins et de recherches, n'est plus présentable. Les polissons et les mendians rient, et Thérèse, outrée, après avoir distribué des aumônes, distribue des coups de béquille à ceux qui l'approchent de trop près. La marche est suspendue. Thérèse juré qu'elle n'ira pas à l'église dans cet état épouvantable, et que sa fille ne se mariera pas qu'elle ne soit présente. Julie a la larme à l'œil; Larose ne sait à quel parti s'arrêter.

On était sous les croisées du président de l'élection. Madame la présidente était à une fenêtre, en peignoir du matin. Ce peignoir était garni, par le bas, d'une large dentelle, qu'une pauvre cuisinière, qui aurait bien voulu se coucher, avait passé la nuit à faufiler. Or, cette dentelle ne pouvait se voir de la rue. La présidente descend. Elle est à demi coiffée; un aimable désordre règne dans toute sa personne, et un pied très-passable

est chaussé de la petite mule verte. Il y avait deux ans que le marquis de Bièvre avait dit à la reine, qui ce jour-là portait des souliers verts : *L'uni vert* est à vos pieds. Le mot était arrivé à Pithiviers depuis trois semaines, et toutes les dames à prétentions avaient adopté la chaussure verte.

Il y avait dans cette ville un maître de danse, qui avait été laquais de Vestris, et madame la présidente fut bien aise de donner une haute idée des talens de monsieur *le professeur*. Elle adressa, aux gens de la noce, trois révérences prises dans le menuet du ballet de Mirza, et elle offrit très-poliment à Thérèse d'entrer chez elle, et de choisir dans sa garde-robe ce qui lui conviendrait. Thérèse a la maladresse de prendre une proposition faite de bonne foi pour une ironie. « En « effet, dit-elle en ricanant, les robes de madame « m'iraient à merveille! Elle est longue, et je suis « courte ; elle est maigre, et j'ai de l'embonpoint. « Sachez, madame, que j'ai des robes de reste, et « je ne demande qu'une demi-heure à monsieur « le marquis pour faire une toilette nouvelle. »

Le comte d'Orville adresse à madame la présidente des excuses très-bien tournées, sur l'impolitesse de la femme de charge : c'est à lui qu'il convient de prendre la parole; il a fait ses visites. Le bedeau arrive gravement, et dit plus gravement encore, que le célébrant est prêt depuis un quart d'heure, et qu'il s'impatienterait, s'il ne craignait de manquer à la dignité de son minis-

tère. Thérèse répète qu'elle ne demande qu'une demi-heure ; mais qu'elle la veut absolument. Un capitaine de chasseurs n'a pas de raisons pour retenir ses mouvemens d'impatience, et d'Oliban s'écrie que les prétentions de la vieille sont ridicules; qu'on se passera fort bien d'elle, et il ordonne à Larose d'offrir son bras à la mère Firmin. La mère Firmin, piquée intérieurement de la préférence que s'était arrogée Thérèse, s'approche et se colle au bras de son fils.

« Ah ! vous le prenez sur ce ton-là ! s'écrie « Thérèse, rouge comme ses rubans ponceau ; « vous allez voir... vous allez voir... vous verrez. » On ne l'écoute pas; la noce se remet en marche, et Julie commence à sourire.

« Quel dommage, disait le marquis au baron, « que cette charmante fille ne fût pas mariée au- « jourd'hui ! Avec quel abandon elle se livre aux « mouvemens de son cœur ! Cette vieille Thérèse... « Elle nous eût retenus là deux heures, et je « vais servir Julie et Larose. Oh ! je ressemble à « Alexandre, moi : je coupe le nœud, quand je ne « peux le défaire. Jamais je ne suis embarrassé. »

On était placé ; la cérémonie était commencée ; le passionné Larose comptait, par approximation, les minutes qui devaient s'écouler encore avant que le prêtre prononçât l'imposant et si désiré *ego vos conjungo*. Je ne sais à quoi pensait Julie; mais elle regardait Larose; elle rougissait; elle baissait les yeux; elle les reportait sur l'ami

de son cœur... Un homme fend la presse; il entre dans le sanctuaire; il remet au célébrant un papier, et se retire en saluant à droite, à gauche, et jusqu'à terre.

Le célébrant paraît interdit : il balbutie quelques mots, que personne n'entend ; enfin il élève la voix, et déclare qu'il ne peut unir ces jeunes gens.

On s'approche de lui, on l'interroge; Julie chancelle et perd l'usage de ses sens. En revenant à elle, elle apprend que sa mère, entêtée comme dix Bretons, a été chez un huissier, et qu'elle vient de mettre opposition au mariage. « Ah, monsieur le marquis, dit la pauvre petite, « en sanglottant, que ne lui accordiez-vous la « demi-heure qu'elle vous demandait ! Oh, répète « le baron, je suis comme Alexandre, moi : je « coupe le nœud quand je ne peux le défaire. »

Et quel est le terme fixé par l'opposition? Elle est illimitée, et elle annonce que le lendemain on fera connaître un empêchement *dirimant.*

Il faut s'en retourner; il faut se séparer, pour être moins remarqué, et voilà encore une nouvelle pour les habitans de Pithiviers.

On rentre à l'hôtel, ou à la maison, comme il vous plaira l'appeler. Larose est au désespoir; Julie est sans pouls et sans haleine : Thérèse a pris un costume nouveau, aussi riche que le premier, et elle regarde les *désappointés* d'un air

triomphant; le marquis lui lance des regards de fureur.

« Je ne m'émeus pas de tout cela, dit Thérèse, « en sautant sur sa béquille. Bah! j'en ai vu bien « d'autres. Demain le mariage se fera; je condui- « rai mon gendre, et je ne tomberai pas dans le « ruisseau, parce qu'il y a des fiacres à Orléans, « et j'en ai envoyé chercher un. Demain, passe, « murmurait la petite. Ah! monsieur le marquis, « monsieur le marquis! »

Partout l'ordre est donné aux domestiques de se mettre en grande tenue. Ceux qui n'en ont pas, et c'est le plus grand nombre, enjoignent à leurs cuisinières de prendre à l'instant le bonnet et le tablier blancs. Des députations arrivent de toutes parts. On demande si la rupture du mariage entraîne ou non la suppression du bal. D'Orville se hâte de faire répondre que le mariage est remis au lendemain, et que la fête destinée à célébrer le jour consacrera la veille.

En conséquence, à six heures du soir, les personnages invités couvrent les rues de la ville. Il semblait qu'on fît à Pithiviers une procession générale. Le colonel et ses deux officiers n'avaient pas encore pris leur café, et il faut qu'ils s'imposent une privation, ou que les dames entrent dans la maison du milieu, sans y trouver personne pour les recevoir. Des chevaliers français sacrifient tout aux belles. Cependant, en quittant

la table, le marquis murmurait : Est-on jamais venu au bal à six heures! On dîne donc la veille dans ce pays-ci?

Plaisanterie à part, l'assemblée offrait un coup d'œil très-intéressant. Il y avait là plusieurs femmes très-jolies, et personne n'était ridicule. Les mamans de province s'exécutent de bien meilleure grace que celles de Paris. Elles avouent hautement leurs cinquante, leurs soixante ans. Les vieilles de la capitale s'imaginent que se persuader qu'on est encore jeune, c'est le faire croire aux autres.

Le marquis présenta à la compagnie Julie, qui ne pleurait plus, depuis qu'elle savait que son bonheur n'était différé que d'un jour. Il ouvrit le bal avec elle. Le baron, tout à son amour pour sa Sophie, était avec tout le monde d'une grande politesse, et prenait peu de part aux plaisirs bruyans. D'Orville promenait, de belle en belle, un œil animé par le désir.

Vous n'avez pas oublié ce brave chevalier de Saint-Louis, qui, au milieu de l'alarme générale, se disposait à défendre seul ses foyers. Il avait à conserver quelque chose de bien plus intéressant que des lares ou des pénates.

Il avait eu un extérieur séduisant, et il avait servi avec distinction. Les femmes aiment les jolis hommes, surtout quand ils sont braves; c'est très-naturel, et monsieur le chevalier avait eu en bonnes fortunes de quoi faire dix réputa-

tions. L'attrait du plaisir ne l'empêchait pas de donner à son instruction des momens qui, n'en déplaise au beau sexe, n'étaient pas ceux qu'il employait le plus mal. Les hommes l'estimaient; c'est faire en deux mots son éloge. Mais il faut toujours payer un tribut à la faible humanité. Le chevalier avait vieilli sans s'en apercevoir; son imagination joignait le printemps à l'automne de sa vie, et il disait souvent que les femmes n'avaient plus de *sensibilité*. Il n'avait d'autre faiblesse que de se croire encore ce qu'il était il y avait trente ans, et une demoiselle fort jeune, fort jolie, fort éveillée le confirma dans la bonne opinion qu'il avait de lui-même; il l'épousa. C'est ainsi que finissent les vieux garçons. Ils ne réfléchissent pas que le chapitre des accidens, auquel, dans le bel âge, ils ont fourni tant d'articles, n'est pas encore clos, et que la loi du talion, qui n'est pas de *droit*, s'exerce partout de *fait*.

Pendant la bagarre, Vercelle avait causé un moment avec le chevalier. Il chercha à se lier avec un homme dont la physionomie prévenait; il trouva sa conversation amusante et sensée à la fois; il s'attacha à lui, et ne le quitta que lorsque le jour vint séparer les danseurs.

Sa petite femme promenait ses yeux charmans d'un officier à l'autre. Elle savait du mariage tout juste ce qu'il en faut pour soupçonner ce qu'il peut être. Une certaine émotion, qu'elle ne pouvait définir, l'agitait fréquemment, et semblait

ne chercher qu'à croître. L'air sérieux du baron le lui fit prendre pour un philosophe. D'Oliban, allant de belle en belle, et ne s'arrêtant à aucune, lui rappela le papillon; les regards soutenus et passionnés de d'Orville fixèrent enfin son attention. Pauvre chevalier!

Vous savez que la nature s'est plu à combler notre colonel de ses dons, et vous connaissez ses projets. Agathe fit sur lui l'impression qu'il produisait sur elle. L'aimable enfant ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait; d'Orville avait de l'expérience, et il était pénétrant. Il danse souvent avec Agathe; il hasarde de ces mots, que l'innocence n'entend pas précisément; mais qu'elle cherche à interpréter, quand l'homme qui les lui adresse a le bonheur de plaire. D'Orville pressait tendrement une main, qui ne répondait pas encore; mais qu'on ne pensait pas à retirer. Il prévit facilement ce qu'il pouvait arriver, et lorsque les personnes invitées furent assises autour d'une table, que couvrait un superbe ambigu, il se leva et dit : « Mesdames et mes-« sieurs, le marquis, mon camarade, célèbre au-« jourd'hui la veille du mariage; permettez-moi « de fêter le jour, et veuillez embellir cette soi-« rée de votre présence. »

Deux bals de suite! Voilà qui est embarrassant. La robe qu'on a mise pour celui-ci a perdu sa fraîcheur, et on n'a pas deux costumes de fête. On changera bien la guirlande de fleurs qui en

orne le bas, et le ruban qui l'accompagne. Mais, la robe... la robe?... Hé bien, on la nettoiera, on l'empèsera, on la repassera, et elle ira. Après ces réflexions sommaires, l'invitation est généralement acceptée.

Julie n'a eu que deux heures à donner au sommeil, et elle les a usées à penser. Insomnie d'amour est si douce, que la petite, en se levant, ne regrettait pas les douceurs du repos. « Maman, « disait-elle en se parant, est-ce bien aujourd'hui « que je me marierai? Prenez garde, disait Ver- « celle au marquis, qu'il se présente encore ce « matin un nœud gordien; gardez-vous surtout « de le couper. »

Le fiacre qu'on a été chercher à Orléans est à la porte. Le beau Larose regarde Thérèse et le marquis d'un air suppliant. Il leur dit de ses grands yeux pleins d'amour : Plus de délais, je vous en conjure. Thérèse lui répond en s'appuyant sur son bras; elle descend; elle monte en voiture; elle prend la place d'honneur; elle ne s'informe pas si on la suit ou non; elle arrive; les gens de la noce sont sur ses pas; la cérémonie commence; elle se termine enfin. Larose embrasse sa femme; il n'a plus rien à redouter.

Le marquis n'a pas trouvé la moindre occasion de nuire en voulant obliger. Cependant il a retardé ce mariage de vingt-quatre heures; il est cause que ce soir il y aura un bal encore, et combien un bal de plus avance certaines affaires!

Je ne sais pas trop ce qui arrivera au brave chevalier; mais il est dans une position critique, et c'est d'Oliban qui l'y a mis.

Les mariés sont admis à l'honneur de dîner avec monsieur le comte, monsieur le marquis et monsieur le baron. « Nous aimons, disaient les « deux premiers, à nous rappeler quelquefois « l'égalité primitive. Ma foi, messieurs, leur ré- « pondit Vercelle, si un duc et pair ne trouvait « pas de rubanier pour frapper son cordon bleu, « de brodeuse pour faire son crachat, de tailleur « pour l'habiller, de cordonnier pour le chausser, « de lingère pour lui faire des chemises, il per- « drait beaucoup de sa dignité, et il serait très-aise « qu'un fort de la halle, si dans ce cas il pouvait « y en avoir, voulût bien le protéger. Estimons le « tiers-état, sans lequel nous ne serions rien; « persuadons-nous bien qu'un gentilhomme ne « déroge qu'en vivant avec des fripons ou des « gens vicieux, et, malheureusement pour eux, « le vice et la friponnerie ne se dérobent pas à « mes yeux sous un habit brodé. »

Vraiment notre baron gagne à se faire connaître. Je ne lui croyais pas tant de raison. Il m'inspire un vif intérêt, et je désire qu'il épouse sa Sophie, en dépit de tous les marquis du monde. Je tâcherai d'arranger cette affaire-là.

Il y a dans Paris un amour de convention qui se loge dans la tête. Il la monte, il l'échauffe, et quand il a frappé l'imagination, il produit exté-

rieurement les mêmes effets que lorsqu'il est dans le cœur. L'homme qui attaque, a des impatiences, des mouvemens brusques; sa conversation est sans suite; il porte involontairement les yeux sur l'objet qu'il désire, et ses regards ont une expression qu'il ne pense pas à modérer. Il suit tous les mouvemens de la beauté; il pénètre ses fantaisies; elle est obéie avant d'avoir parlé. La femme qui aime, mais qui se défend encore, est réservée; tout en elle est étudié; elle n'a qu'un objet: c'est de se rendre impénétrable. A-t-elle cédé? Le souvenir du bonheur, l'espoir de le voir renaître, l'importance du sacrifice qu'elle a fait, la crainte tardive de trouver un ingrat, tout l'émeut, tout l'agite, elle n'est plus maîtresse d'elle-même; elle se décèle à chaque instant. L'homme heureux se possède au contraire, parce qu'il n'a plus rien à espérer, à désirer, et un connaisseur, qui prend la peine d'observer, peut compter les couples amoureux qui se trouvent dans un salon, et décider où en est chaque intrigue.

D'après cet aperçu général, vous savez ce qui se passe au bal entre Agathe et d'Orville. Il se contraignait si peu, que les femmes les moins pénétrantes le jugèrent très-amoureux, et dans un cerveau féminin une idée en amène mille autres. On regardait alternativement le comte, la jeune dame, le bon chevalier, qu'on plaignait déja sincèrement, et qui seul ne voyait rien, parce que le baron s'était encore emparé de lui. Oh, que

ces dames étaient heureuses! Quelle découverte dans une petite ville! J'en connais une, où il n'est permis aux femmes de parler avec quelque abandon qu'à leurs proches parens. Reçoivent-elles deux fois de suite un homme qui leur est étranger? vite on en fait leur amant, quel que soit son âge. Mais leur conduite est irréprochable; mais cet homme a soixante ans; l'imputation est absurde; n'importe, il faut parler, et on parle avec un plaisir, une malice!... jusqu'à ce qu'un nouvel incident fasse oublier celui-ci.

D'Oliban, malgré son étourderie, s'était aussi aperçu de quelque chose, et dès-lors il n'avait point perdu de vue son colonel. En allant et venant, il lui adressait de ces mots qui ressemblent à de la finesse, et il l'éclaira sur le danger auquel il était exposé. Il trembla en pensant que le marquis pouvait l'avoir pénétré, et il changea aussitôt de conduite. Il s'éloigna d'Agathe, et parut s'attacher à une dame qui n'était ni grande ni petite, ni grasse ni maigre, ni laide ni jolie, ni sotte ni spirituelle; mais dont l'ensemble était assez passable pour qu'on pût lui sacrifier huit jours. Il pensait, avec quelque raison, que l'amour-propre d'Agathe le sauverait de la jalousie, et que, s'il avait fait naître le soupçon, il se partagerait et deviendrait incertain, irrésolu. Mais malgré lui ses yeux cherchaient Agathe, et il crut apercevoir dans les siens de l'humeur et de l'impatience. Il sortit, passa dans son cabinet, et écrivit un billet

très-tendre, dans lequel il développait ses motifs. Il invitait la jeune et tendre Agathe à se défier surtout de la pénétration du marquis, qui pourtant n'en avait pas trop.

Il remit ce billet avec assez d'adresse, en dansant avec celle à qui il l'adressait. La simple, l'ingénue, la presque innocente Agathe aurait été fort embarrassée, si, dans ce bon temps-là, les femmes n'eussent porté des poches. Le billet échappa à tous les yeux, et vous prévoyez bien que la contre-danse terminée, Agathe eut besoin de sortir à son tour. Les recommandations de d'Orville, le motif de ses assiduités auprès de la dame que je viens de vous dépeindre, lui déplurent d'abord : ce billet aurait été passable, tout au plus, si elle avait dit : J'aime. Mais elle réfléchit que le moment était vraiment critique, qu'il était essentiel qu'elle connût le marquis, et qu'une chose, déplacée dans telle circonstance, est impérieusement commandée par telle autre. Agathe est ingénue, et cependant je commence à lui croire d'heureuses dispositions.

D'Orville savait qu'il est indispensable que l'amant de la femme soit bien avec le mari. En conséquence, il s'approcha du chevalier; il lui fit toutes les avances qui pouvaient flatter son amour-propre, et il n'en eût pas éprouvé le moindre mouvement, qu'il se fût laissé prendre aux marques de politesse, d'intérêt même qu'il recevait du colonel, homme de qualité.

Le marquis ne dansait plus; il observait, et rien ne lui était échappé que le billet. L'impassible sang-froid d'Agathe l'étonnait, le révoltait. Il est impossible, pensait-il, qu'elle aime ce mari-là, et elle a un cœur. Qu'en veut-elle faire, si elle le refuse à d'Orville? Le donner à quelque avocat, quelque médecin, quelque marchand! Mon colonel aurait pour rival heureux un petit citadin! Oh, parbleu, j'y mettrai bon ordre. Mais ne précipitons rien; ne faisons pas de bévues; elles sont souvent difficiles à réparer.

Les jeunes mariés s'étaient retirés aussitôt que les bienséances le leur avaient permis. Quel lit que celui que l'amour a jonché de myrtes et de roses, dont il éloigne la cupidité, et la crainte du lendemain! Quel bonheur que celui qu'on peut avouer sans rougir! Délire heureux, ivresse du cœur et de l'ame, pourquoi n'êtes-vous pas éternels!

CHAPITRE XIII.

Le régiment se forme.

D'Orville, se défiant plus que jamais du marquis, faisait le tour de la ville pour arriver chez le chevalier. Il multipliait ses visites, pour qu'on ne lui attribuât aucune vue particulière. Il rencontrait d'Oliban dans la société, et il affectait en sa présence des empressemens si peu naturels,

qu'ils ne pouvaient pas même tromper la vanité de celle à qui ils s'adressaient. Il redevenait lui-même, quand il était auprès d'Agathe. Le chevalier aimait beaucoup le piquet; le comte faisait sa partie; il écartait ses *as*, et le marquis voyait tout cela. Il donnait fréquemment à dîner; il avait soin d'inviter plusieurs dames; ces petites fêtes paraissaient offertes à toutes; mais les hommages secrets étaient pour Agathe; elle en jouissait, comme La Valière des fêtes brillantes que son roi ne donnait que pour elle.

Au reste, le comte tenait une maison montée, et on avait pour lui la plus parfaite estime. Le chevalier était enchanté de ses manières, et il lui répétait souvent qu'il regrettait de ne pouvoir lui rendre les jouissances qu'il procurait à sa femme. Sa femme se chargeait de cela.

Cependant, les recrues arrivaient. Il fallait organiser et instruire le régiment. D'Orville devenait réellement amoureux : il est si doux de faire faire le premier faux-pas à une femme! D'Orville aurait voulu donner tous ses momens à l'amour. Il sentait d'ailleurs son insuffisance; il était paresseux comme le sont tous ceux qui n'ont besoin de rien, et il joignait des qualités à quelques défauts. Il avait celle de se connaître en hommes, et il avait jugé Vercelle. Il demanda, et il obtint pour lui une commission de capitaine aide-major; il le chargea de tout, et se réserva le commandement des grandes manœuvres. Les arrivans ne sa-

vaient rien, et cet arrangement donnait au colonel trois ou quatre mois encore, qu'il comptait bien consacrer à l'amour.

L'œil scrutateur du marquis lui déplaisait infiniment. Il ne manquait pas de le dépeindre à chaque officier qui arrivait au régiment. « C'est le « meilleur homme du monde, disait-il; il est même « fort aimable, quand il veut s'en donner la peine; « mais il est curieux et toujours empressé de se mê- « ler d'affaires d'autrui. Si vous lui dites un mot des « vôtres, il vous fera tourner la tête. »

Rien de plus gauche encore que cet avis charitable. Si d'Oliban s'était mêlé des affaires de cinq à six de ses camarades, son attention ne se serait pas portée exclusivement sur Agathe et le colonel. Ces messieurs étaient réservés, et quelquefois même silencieux avec lui. Mais le marquis les traitait souvent, et on ne dîne pas sans dire un mot. Plusieurs de ces officiers étaient instruits, et servaient depuis long-temps. Ils amenaient toujours la conversation sur l'art militaire. Ce sujet avait le double avantage de les amuser, et de dérouter la curiosité.

Ce genre d'entretien ne convenait pas au marquis. Il voulait bien traiter splendidement; mais il prétendait qu'on l'amusât, et il n'entendait rien aux marches, aux contre-marches, aux attaques, aux retraites, dont on parlait sans cesse autour de lui. « Ma foi, messieurs, leur dit-il un jour, « j'ai étudié particulièrement l'attaque et la dé-

« fense des places ; cet art-là en vaut bien un au-
« tre, et je ne serai pas aussi long que vous dans
« mes dissertations. Je viens au fait, et je termine
« en quatre mots. Regardez mon toupet, ce fer à
« cheval, que Zéphire crêpe si agréablement, ce
« fer à cheval est le fossé qui sépare la ville de la
« citadelle. La ville est prise ; je fais apporter les
« fascines ; je comble le fossé ; je donne l'assaut à
« la citadelle ; je m'en empare, et tout est fini.
« Allons, messieurs, parlons à présent de nos
« plaisirs, si nous en avons, et de nos affaires, si
« elles sont gaies. »

Les convives étaient étourdis de cette sortie. Ils se regardaient d'un air qui signifiait : se moque-t-il de nous avec son fer à cheval, ses fascines et sa citadelle ? S'il parle sérieusement, quel camarade nous a-t-on donné là ? C'est quelque nomination de femme. La comtesse avait aussi fait nommer le baron ; il avait du mérite ; mais elle ne le connaissait pas, et, n'eût-il pas su distinguer sa main droite de la gauche, il n'en eût pas moins été capitaine. Avis aux ministres nés et à naître.

D'Oliban voyait toujours avec dépit la feinte indifférence d'Agathe. Le comte était loin d'être malheureux ; il avait instruit la jeune femme ; il avait trouvé un élève docile et plein de dispositions. D'ailleurs, il ne la voyait ordinairement que chez elle, et les femmes qu'elle recevait ne pouvaient lui donner d'inquiétude. Elle était donc

impassible, autant peut-être par tempérament que par calcul.

La prudence fait commettre des fautes comme l'imprévoyance. Si le comte eût moins redouté le marquis, il n'eût pas prévenu Agathe contre lui; d'Oliban eût deviné le bonheur de son colonel, et il se fût tenu tranquille. Mais il ne concevait rien à la froideur marquée de la dame; il se confirmait, chaque jour, dans l'opinion qu'elle devait avoir une intrigue, et il jura de la découvrir, et de venger son colonel des dédains qu'il ne méritait pas.

En conséquence, il chargea Zéphire d'épier ceux qui allaient chez le chevalier, et de distinguer l'homme qu'il reconnaîtrait être le plus assidu. Pour se dissiper, en attendant le moment de la vengeance, il résolut de faire connaissance avec M. d'Apremont. Il fit mettre des chevaux à sa chaise de poste, et partit.

Vercelle se trouvait cloué à la garnison, et le plaisir d'être utile le dédommageait d'un travail soutenu et continuel. Cependant, en organisant en instruisant sa troupe, il s'occupait de Sophie; son image était gravée dans son cœur, et il agissait dans l'obscurité et le silence.

Madame Descourtils lui avait permis de la voir quand elle serait de retour au château d'Apremont. Il avait cru pouvoir, en arrivant à Pithiviers, la remercier par une lettre polie, animée et spirituelle, par une de ces lettres qu'une femme

bien élevée peut recevoir, et auxquelles elle ne se dispense pas de répondre. Rien de relatif au projet de mariage, dans cette correspondance. Mais les expressions de la jeune veuve étaient faciles à entendre par un homme prévenu, et c'est ce qu'elle voulait. Le baron savait qu'il était toujours aimé, et qu'il n'était pas le seul que l'avenir tourmentât. On lui avait dit clairement qu'on était, depuis quinze jours, tourmenté d'un rhume affreux; que cette indisposition avait seule empêché ces dames de retourner au château; qu'on espérait se mettre en route sous peu de jours, et que mademoiselle d'Apremont se portait à merveille. Le baron prenait patience, et il commandait l'exercice, il dirigeait le manége, l'habillement, l'équipement des chevaux, en attendant le jour où il reverrait celle qui lui était plus chère que sa vie.

Le marquis avait déja fait quelques voyages à Apremont. Il avait cherché la généalogie du seigneur dans le dictionnaire de la noblesse, et il se l'était gravée dans la mémoire : il a prouvé qu'il en avait beaucoup, par la facilité avec laquelle il avait retenu la leçon de guerre de siéges que lui avait donnée Zéphire. Il cherchait, et trouvait assez adroitement, l'occasion de parler des d'Apremont, de leurs actions d'éclat, et il flattait singulièrement l'amour-propre du seigneur actuel, en se faisant raconter les affaires de la guerre de Corse, où il avait figuré. M. d'Apre-

mont l'aurait jugé l'homme du monde le plus intéressant, s'il avait eu seulement dix quartiers de noblesse : il s'en fallait de quelque chose.

Il ne partait pas qu'on ne l'invitât à revenir promptement. Il buvait, assez faiblement, avec le seigneur; il chassait avec lui, tant bien que mal; mais il chantait, en second dessus, la chanson gaillarde; M. d'Apremont ne s'apercevait plus de l'absence de sa fille. Il en parla un jour, cependant, et avec intérêt. Le marquis fit d'elle l'éloge le plus complet, et le papa lui demanda d'où il l'a connaissait.

D'Oliban rappela ce qu'il avait remarqué au bal chez la comtesse; il s'exprima avec une chaleur factice, qui produisit cependant un grand effet. M. d'Apremont commença par froncer le sourcil, en pensant à l'inégalité des conditions. Cependant il réfléchit bientôt que cinquante mille écus de rente peuvent couvrir une tache; qu'il serait agréable, pour lui, d'avoir un gendre qui sût par cœur l'histoire de sa famille, qui la respectât, qui d'ailleurs ne haïssait ni le vin ni la chasse, et qui chantait le couplet grivois. Il résolut de voir venir le marquis, et même de l'encourager, si cela devenait nécessaire.

Le marquis allait seul à Apremont, parce qu'il avait ordonné à Zéphire, qui n'en faisait rien, de surveiller la maison du chevalier. Ses démarches étaient ignorées à Pithiviers. Le comte était enchanté de ses absences; le baron avait trop d'af-

faires pour remarquer quelque chose. Le sort semblait conjurer contre ce cher Vercelle.

On peut tout calculer, quand on a le cœur froid. D'Oliban s'apercevait de ses progrès sur l'esprit de M. d'Apremont, et, un jour, où il le trouva plus affectueux qu'à l'ordinaire, il hasarda de demander la main de Sophie. M. d'Apremont lui sourit : c'était répondre, et le marquis entra aussitôt dans le détail des avantages qu'il comptait faire à sa future épouse. D'abord il ne voulait pas de dot. Le papa avait soixante-dix ans, et la succession ne pouvait tarder à s'ouvrir. Mais la condition *sans dot* était entraînante, pour un vieux seigneur qui aimait la représentation, et qui pouvait marier sa fille sans rien diminuer de son train.

Le marquis assurait à Sophie cinquante mille livres de rente en douaire; il se chargeait du trousseau, de tous les frais, et les présens de noce devaient être magnifiques. Encore des présens de noces! Vous le voyez; je justifie mon second titre.

Quel père eût résisté à cela? « Ma fille est à « vous, dit le vieillard au marquis, en lui pres- « sant la main. Mettons-nous à table, et sablons « le vin du marché. »

Il est de règle, en pareil cas, que le futur, le moins attaché à sa prétendue, témoigne le plus vif empressement de la voir. D'Oliban s'exprima d'une manière assez naturelle; la physionomie

joua même un peu. « Ma nièce est très-enrhumée, « lui dit M. d'Apremont. Cette indisposition re- « tarde le départ de ces dames. Mais il n'y a pas « d'obstacles pour moi. Je vais donner l'ordre à ma « fille de revenir, et il faudra bien que sa cousine « la suive. — Cela serait un peu dur. Chargez-moi « d'une lettre, dans laquelle vous développerez « vos vues, et le moment où je la remettrai à « l'adorable Sophie sera le plus beau de ma vie. « — Vous avez raison, mon gendre. Voilà ce qui « concilie tout. »

Et M. d'Apremont écrit une longue lettre dans laquelle le bon sens ne brillait pas trop; mais où l'on trouvait facilement la volonté d'un père qui n'a pas l'habitude d'éprouver de la résistance.

D'Oliban retourne à sa garnison, étourdi de l'excellent mariage qu'il va faire. Il donne un souvenir à madame de Verneuil, à qui il le doit, et il se promet de lui en marquer sa reconnaissance, à la première occasion qui s'en offrira.

Il comptait employer une partie du premier jour à courir la poste, et le reste à se reposer; la matinée du lendemain à faire sa toilette et à lire quelques lettres de Saint-Preux pour se monter la tête; l'après-dîner à faire sa cour; la troisième journée à acheter la corbeille, et à revenir à Pithiviers.

Il lui fallait un congé. Il cherche, il trouve son colonel chez le chevalier. Il lui adresse sa demande; elle lui est aussitôt accordée : il eût de-

mandé un mois, qu'il l'eût obtenu avec la même facilité.

La politesse ne lui permettait pas de se retirer, avant que de s'être assis : il se rend à l'invitation du chevalier. Madame faisait une *impériale* avec d'Orville. Du moment où le marquis se présenta, les yeux se turent; les pieds et les genoux devinrent immobiles : ceci était très-bien vu; mais Agathe poussa les choses trop loin. D'Orville abattit trois *impériales;* la jeune dame jeta les cartes au plafond, et se retira dans un coin, où elle eut l'air de bouder. Le comte alla lui porter des paroles de paix; elle y répondit, en lui donnant sur les doigts des coups d'éventail, si vivement appliqués, que le petit meuble vola en morceaux. Le chevalier intervint, et gronda sa femme, bien doucement. D'Oliban sortit furieux.

« Qu'est-ce donc, disait-il, que cette espèce de « belle Arsène, qui traite mon colonel comme « un autre Alcindor, parce qu'il est aussi sotte- « ment patient que lui? Oh! il faut un charbon- « nier à cette femme-là, et il s'en trouvera un. « Zéphire? — Monsieur le marquis? — Rends-moi « compte de ce que tu as observé à l'égard de « ceux qui vont assidûment chez le chevalier. » D'Oliban s'imagine que son valet de chambre s'est occupé de lui : il avait bien assez de ses propres affaires. Madame la présidente avait une femme de chambre très-jeune, très-jolie, très-innocente, et M. Zéphire s'était chargé de son éducation. Il

lui montrait à lire, à écrire, et à faire ses quatre règles. Les leçons étaient données dans une espèce de trou, qui s'appelait l'antichambre. Quoi de moins suspect qu'un jeune homme qu'on reçoit dans un réduit obscur, qui sans cesse est ouvert à tout le monde? Mais on était méthodique à Pithiviers; les visites ne s'y faisaient qu'à des heures convenues, et ce n'était pas celles-là que choisissait M. Zéphire pour s'ériger en professeur. Il voulait de l'attention, de la docilité; il fallait donc qu'il évitât tout ce qui pouvait distraire mademoiselle Augustine. Aussi elle fit des progrès si rapides, qu'en peu de jours elle en vint à la *multiplication*, et dès-lors elle fut aussi savante que son maître.

Vous sentez bien que le *professeur*, fatigué des leçons de la journée, aimait mieux s'aller coucher que de se mettre en vedette à la porte du chevalier. Cependant il fallait répondre quelque chose, et, avec certaines gens, il vaut mieux dire une balourdise que se taire : on prouve du moins qu'on a fait de son mieux.

« Monsieur, dit Zéphire, deux fois de suite j'ai « vu entrer, à minuit, chez le chevalier, un « homme... — A minuit! Oh, la petite prude! Et « comment cet homme est-il fait? comment est-il « mis? — Monsieur, il porte un grand chapeau « rond, et il est enveloppé dans un manteau gris, « ce qui fait que je n'ai pu juger sa figure et sa « taille. — Mais, que présumes-tu qu'il puisse

« être? — Monsieur, il marche incliné, comme « s'il cherchait des épingles, et il porte les mains « en avant, comme s'il tenait, et qu'il voulût « mettre en place... Enfin, monsieur, je conjec- « ture que c'est un apothicaire! — Un apothicaire! « Une femme de condition s'abaisser jusque-là! « — Eh, monsieur, telle femme de condition « peut être fille du cocher de son père, comme « certaine femme de chambre peut être fille de « qualité, sans le savoir. — M. Zéphire, vous ne « croyez pas à la vertu des femmes. — Pas exces- « sivement, monsieur le marquis; et vous? — Je « crois que le faquin m'interroge. C'est assez; « laissez-moi.

« Un apothicaire! un apothicaire! Oh, mon « cher d'Orville, je vous vengerai de l'ignoble pré- « férence qu'on lui donne sur vous. Petite bé- « gueule! petite sotte!... Quelle heure est-il?... « onze heures... Zéphire, Zéphire? — Monsieur, « me voilà. — Enveloppe-toi dans une redingote, « prends un gros bâton, et suis-moi. »

Le marquis se travestit lui-même, et accompagné de son écuyer, il va droit à la rue qu'habitait le chevalier. L'auvent d'un marchand de drap leur sert de retraite à tous deux, et ils attendent l'amant fortuné. « Que voulez-vous, monsieur, « que je fasse de ce gros bâton? dit Zéphire bien « bas. — Tu le casseras sur le dos de l'insolent « apothicaire. » S'il ne doit servir qu'à cela, pensait le valet de chambre, il rentrera vierge au bûcher.

Pas du tout, un homme, droit comme un jonc, léger comme l'hirondelle, s'avance lestement et se dirige vers la maison du chevalier. « Vois-tu, « vois-tu, dit le marquis, comme l'apothicaire se « redresse; c'est pour n'être pas reconnu. Avance, « et frappe au moment où il mettra la main sur « la porte, car il ne faut pas faire ici de *quiproquo*. « — Et, vous me répondez des suites, monsieur? « — Eh, sans doute. » Allons, pensait Zéphire, apothicaire ou autre, il y passera.

L'apothicaire, très-intéressé à bien voir, s'aperçoit qu'on l'observe, et il double le pas. Zéphire craint que le dos roturier ne lui échappe, et il court de toutes ses forces. Les rues de Pithiviers n'étaient pas très-bien tenues alors. Un pavé, sorti de son orbite, fait trébucher Zéphire; il tombe; son bâton échappe de sa main, et va frapper les jambes de l'apothicaire, qui se précipite sur la porte. Elle s'ouvre, et se referme à l'instant.

« Parbleu, s'écria Zéphire en se relevant, il est « fort désagréable pour moi de m'estropier, en « voulant bâtonner un homme, qui ne vous a pas « fait de mal, et que vous auriez bien dû laisser « agir à son gré. — Te tairas-tu, criard? — Eh, « monsieur, je voudrais vous voir crotté de la tête « aux pieds, et meurtri de tous les côtés, par- « dessus cela. Je n'oserai me montrer de huit « jours. — C'est bon, c'est bon... Monsieur le « chevalier, monsieur le chevalier... Est-il sourd? « Monsieur le chevalier, monsieur le chevalier...

« Ah, mon Dieu! il ne m'entend pas... Monsieur « le chevalier, monsieur le chevalier? — Eh bien, « qu'est-ce? — Comment vous portez-vous? — « Ah, c'est le marquis! Eh! qui diable vous pousse « à venir vous informer de ma santé à minuit? — « Je viens de voir entrer chez vous un apothi- « caire, et j'ai pensé que vous ou madame... — « Un apothicaire!... Je crois que madame dort « profondément; je vais m'en assurer. »

Aussitôt on entend crier de l'intérieur : Au secours, au voleur, au voleur, au secours. « Je n'y « comprends plus rien, dit le marquis à Zéphire. « — Ni moi non plus, monsieur. — L'affaire se « complique furieusement. Sans doute le cheva- « lier rosse l'apothicaire, et peut-être sa femme; « voilà bien ce que je voulais. — En ce cas, mon- « sieur, nous n'avons plus affaire ici; retirons- « nous, croyez-moi; le dénoûment se fera bien « sans nous. — Tu as raison; viens, suis-moi. »

Mais, en effet, que se passe-t-il donc chez monsieur le chevalier? Je crois que pour être clair, il faut que je prenne les choses de plus haut.

Le comte était au mieux avec sa petite Agathe; mais il ne suffit pas de dire, j'aime, de se regarder d'une certaine manière, et de se caresser le bout du pied, quand on a des témoins. D'Orville avait un domestique assez adroit, qui, pour complaire à son maître, faisait sa cour à la cuisinière du chevalier, laide, mais laide à faire fuir un héros. La demoiselle avait cru ne devoir pas lais-

ser échapper la seule occasion qui se fût présentée, et peut-être la dernière qui dût s'offrir. En conséquence, Lafleur était admis clandestinement le soir, et, à minuit, lorsque sa compagne puisait de nouvelles forces dans les bras du sommeil, il se levait doucement, et allait ouvrir la porte de la rue. Lorsque Catherine ne dormait pas, le comte retournait chez lui, avec l'espoir du lendemain. D'après ces arrangemens, il semblait qu'on fût à l'abri de toute espèce de surprise, et qu'on pût jouir du présent avec une entière sécurité.

Aux cris que jetait le comte, qui avait reconnu la voix du marquis, le chevalier crut qu'une bande de voleurs s'était introduite chez lui. Il descend bravement en chemise, sa lampe de nuit dans une main, et son épée de l'autre. Il veut sauter les degrés de son escalier, aussi lestement qu'il courait, trente ans auparavant, sur les rochers pelés de l'île de Corse. Il fait un faux pas; la veilleuse roule sur les degrés et s'éteint, le chevalier reste où il est, et se met en garde. Le comte profite du moment, et s'échappe.

Le chevalier n'entendant plus rien, quitte sa position menaçante, rentre dans sa chambre, allume une bougie, et, la pointe de l'épée en avant, il commence une perquisition générale dans sa maison. Madame sait une partie des choses qui viennent de se passer; les incidens de la rue lui sont seuls étrangers. Elle est transie de peur,

et elle joue le sommeil de manière à tromper le plus fin observateur. Le chevalier, enchanté que son repos n'ait pas été troublé, passe plus loin, et ne trouve partout que silence et solitude. Il ne sait que penser de ce qu'il a entendu, et il est bien certain d'avoir entendu quelque chose. Il arrive à la chambre de Catherine, qui ne savait pas jouer la comédie.

« Catherine, n'a-t-on pas crié au voleur? » Catherine est rassurée sur le sort de son cher Lafleur : il s'est évadé aussi au moment où la veilleuse s'est éteinte. Catherine, qui croit n'avoir plus rien à redouter, a retrouvé sa présence d'esprit, et répond, d'un ton ferme, qu'elle a tout entendu, mais qu'elle ne s'effraie pas aisément. Elle ajoute qu'un des voleurs est entré dans sa chambre, et s'est approché de son lit; mais qu'il a trouvé à qui parler. « Voyez-vous ces cheveux, « monsieur, les voyez-vous? » Elle tenait à la main une pincée de crin, qu'en fille prévoyante, elle avait arrachée du sommier de son lit, pendant le tumulte et dans l'obscurité.

« Mais, lui dit le chevalier, ce voleur-là est un « homme bien extraordinaire. Il a donc l'habitude « de courir les rues, sa culotte sous le bras? — Je « ne sais pas comment il court, monsieur. — La « vois-tu, cette culotte? la vois-tu? Allons, tu es « une misérable. Un garçon apothicaire, car un « maître ne descendrait pas jusqu'à toi, un garçon « apothicaire vient te rendre des visites nocturnes,

« et il faut qu'il soit fou pour avoir crié comme il « l'a fait. Demain, mademoiselle, je rendrai compte « de votre conduite à madame, et vous pouvez « vous préparer à déloger dans les vingt-quatre « heures. »

Pauvre Catherine! La réputation de ta maîtresse est en sûreté, et la tienne est perdue. Ce que c'est que la destinée!

CHAPITRE XIV.

Suite du précédent.

Le comte était rentré chez lui de fort mauvaise humeur. C'est un véritable fléau que j'ai dans mon régiment, pensait-il, et, pendant des années encore, je suis destiné à être sa victime. Oh! si madame d'Orfeuil n'était pas sous des grilles, je lui ferais avoir une majorité, pour m'en défaire... Mais où diable a-t-il été imaginer que c'était un apothicaire qui venait d'entrer chez le chevalier? Dès que j'ai reconnu sa maudite voix, j'ai crié au voleur; je n'avais que ce moyen-là de me tirer d'affaire. Le bâton, roulant dans mes jambes, autorisait une méprise; j'aurais dit au chevalier que j'étais tombé la tête sur sa porte; qu'elle avait cédé à la violence du coup; je me serais plaint, et Agathe se serait levée, pour m'appliquer une compresse sur une bosse que je n'ai pas... Ah, ah, ah! Le chevalier m'aurait conté l'escapade

nouvelle du marquis, et tout se serait arrangé... A propos du marquis, « Lafleur, Lafleur? — Mon-
« sieur le comte, il n'est pas rentré. — Comment,
« ce drôle-là se permet de découcher! — Je ne
« sais, monsieur le comte... Ah, je crois qu'il
« rentre. — Lafleur, Lafleur?... Comment, drôle
« que vous êtes, vous vous permettez de paraître
« devant moi sans culotte. — Monsieur ne m'a pas
« donné le temps d'en prendre une. — Mais vous
« rentrez, faquin, et dans un état indécent. Qu'on
« me laisse avec lui; je veux éclaircir ce mystère.

« Eh bien, mon pauvre Lafleur, tu n'as donc
« pas eu le temps de prendre ta culotte. — Ma
« foi, monsieur, vous êtes fort heureux de n'avoir
« pas quitté la vôtre. — Mais, demain, ton aven-
« ture sera publiée. — Par qui? — Et parbleu, par
« tes camarades. Le chevalier, d'ailleurs, aura fait
« une visite générale dans sa maison... et si Cathe-
« rine n'a pas eu la prévoyance... — Oh! mon-
« sieur, elle n'a pu se douter que je laissasse,
« après moi, la partie essentielle de mon habille-
« ment. — Voilà une fille perdue de réputation.
« — Grace à votre capitaine. — Et on se moquera
« de toi, Lafleur. — Oh! monsieur, ce que l'usage
« permet aux femmes de montrer, n'est pas tou-
« jours ce qu'elles ont de plus beau. — Bien, très-
« bien, mon ami; voilà un texte excellent; c'est
« là-dessus qu'il faut établir ta défense. Au point
« du jour, tu iras dire à cet enragé marquis qu'il
« vienne me parler, avant que de partir pour

« Paris. Va te coucher; j'en vais faire autant, et « nous verrons quelles seront les suites de cette « aventure. »

En effet, le marquis se présente de très-bonne heure chez le comte. « Mon colonel, je ne serais « point parti sans avoir reçu vos ordres pour la « capitale. Mais je suis bien aise de pouvoir me « présenter avant l'heure fixée par l'étiquette; je « vais vous raconter l'histoire de nuit la plus plai- « sante... — C'est pour vous en parler que je vous « ai mandé, monsieur. Comment, vous employez « les nuits à épier ce que font les habitans de cette « ville! Vous éveillez le chevalier à minuit, pour « lui conter des fariboles, et compromettre son « repos et celui de sa femme! — Vous l'aimez ten- « drement, mon cher comte; elle vous traite avec « dédain, et j'ai voulu... — La perdre pour me « venger! Je veux aimer seul, monsieur; qu'avez- « vous à dire à cela? De quel droit vous chargez- « vous de ma vengeance? Ne deviez-vous pas au « moins vous concerter avec moi? — Monsieur le « comte, j'ai prévu que vous ne me diriez rien. « — C'est que sans doute je n'avais rien à vous « dire. Et vous rêvez que c'est un apothicaire qui « est entré chez le chevalier; vous criez cela, de « manière à être entendu de cent pas à la ronde. « Peut-être tous les apothicaires de cette ville sont « mariés, et vous les compromettez tous. Étourdi « que vous êtes, je vais vous prouver que ce n'est « pas un apothicaire qui est entré chez le cheva-

« lier; et s'y fussent-ils tous rassemblés, vous n'a-
« vez certainement pas le droit de les bâtonner.
« — Comment, ce n'est pas un apothicaire!... Oh!
« contez-moi cela, mon colonel. — Un de mes
« gens est bien avec la cuisinière... — Elle est
« épouvantable. — Vous n'avez vu que sa figure,
« monsieur. Telle qu'elle est, elle lui convient, et
« l'algarade, que vous avez faite, a obligé ce
« pauvre diable à s'enfuir, sans avoir le temps de
« prendre sa culotte. — Oh! voilà qui est plai-
« sant, très-plaisant. Cette culotte-là fera du bruit
« dans Pithiviers. — Pour finir, monsieur le mar-
« quis, je vous déclare très-sérieusement que, si
« vous provoquez quelque nouvelle scène, je vous
« mettrai pour trois mois aux arrêts. — Oh, colo-
« nel, trois mois d'arrêts pour vous avoir fait rire!
« — Je suis homme de parole, ne l'oubliez pas. »

Le marquis aurait pu répliquer au comte, qu'il ne le prouvait point par ses quatre-vingt mille francs, qu'il s'était solennellement engagé à rendre, et dont il n'avait pas encore payé un sou. Le reproche était venu jusque sur ses lèvres; mais, en homme adroit, il s'était bien gardé de laisser échapper un mot. C'est ainsi qu'on perd son argent; mais on est dédommagé par la bienveillance de l'homme de qui on dépend, et c'est quelque chose. Le beau chapitre que celui des compensations! Le marquis fut prié de prendre des informations sur le sort actuel de la comtesse; d'Orville le chargea de quelques autres commissions,

et s'applaudit d'avoir pu lui faire prendre si complètement le change sur les événemens de la nuit dernière.

Pendant qu'on déroutait d'Oliban d'un côté, une scène nouvelle se passait de l'autre. Le chevalier, toujours inquiet sur ce qui pouvait altérer la tranquillité apparente de madame, avait jugé à propos de passer le reste de la nuit *auprès* d'elle, ne pouvant faire mieux. Il lui raconta très-longuement ce qui venait d'arriver. Agathe soupira, en pensant qu'elle était obligée de renvoyer Catherine, qui lui avait rendu de grands services, sans le savoir. Le chevalier interpréta tout autrement ce soupir. « Vous avez raison, ma chère « amie, d'être péniblement affectée d'une telle « conduite. Mais, dès qu'il fera jour, nous pur- « gerons notre maison d'une fille sans mœurs. » Agathe soupira encore. Elle ne pouvait se refuser à certaine comparaison bien naturelle entre Catherine et elle. « Ne vous affligez pas, mon ange, « je vous dis qu'elle sera chassée, chassée impi- « toyablement. »

Le chevalier était à peine levé, qu'il quitta son bonnet de coton, prit sa perruque à la brigadière, s'enveloppa dans sa robe de chambre de damas jaune, se mit dans son grand fauteuil à oreillettes, fit placer Agathe à sa gauche, sur un siége plus modeste, et sonna.

Catherine comparut, d'un air assez décidé. Elle avait eu le temps de réfléchir qu'il faut une cui-

sinière à qui veut dîner un peu passablement, et que, par mille raisons, il peut y avoir tous les jours dix places vacantes chez les gourmets et autres. Le chevalier rapprocha ses sourcils épais, se fit une figure menaçante, et après s'être gratté l'oreille, il commença ainsi :

« Ma maison est sans doute la plus respectable « que je connaisse, et vous l'avez polluée. » Une larme s'échappa des yeux d'Agathe. « Je vois avec « plaisir, madame, combien vous êtes sensible à « l'affront que vous et moi avons reçu. Mais cal- « mez-vous; la punition sera aussi éclatante que « l'offense; je vous l'ai déjà dit.

« Parlez, malheureuse, et sachons quel est l'in- « solent qui ose s'introduire chez moi la nuit. — « Eh, monsieur, c'est... c'est... c'est...—Finissons. « Chez quel apothicaire avez-vous choisi le com- « plice de vos désordres? — Chez quel apothi- « caire!... — Parlerez-vous? — Mais, monsieur, je « ne vous comprends pas. — Je vais me faire en- « tendre. Allez chercher cette culotte qui dépose « contre vous... Point de pitié, madame; elle « étouffe la justice, et celle que je vais rendre « sera consignée dans les fastes de Pithiviers.

« — Eh bien, monsieur, la voilà, cette culotte. « — A qui appartient-elle? — A M. de Lafleur. — « Qu'est-ce que ce Lafleur? — Eh, monsieur, à « quoi bon toutes ces questions? Vous me ren- « voyez; je m'en vais, et tout doit être fini. — « Si tu ne me fais connaître ton Lafleur, je por-

« terai plainte contre lui au procureur du roi.
« C'est quelque fripon, sans doute. — Le procu-
« reur du roi? — Non, coquine; mais bien La-
« fleur. — Lafleur, un fripon, monsieur! C'est un
« garçon honnête, et la preuve de cela, c'est qu'il
« est au service de M. le comte d'Orville. — Je
« vais parler à son maître, et le faire chasser. Pour
« vous, Catherine... — Eh, monsieur le chevalier,
« dit Agathe, Catherine nous sert bien. Elle a eu
« une faiblesse, très-répréhensible, sans doute;
« mais le mariage répare bien des choses; et si
« vous vous entendiez là-dessus avec monsieur le
« comte... — Corbleu, madame, je suis juste; mais
« je ne suis pas entêté. Je trouve excellent l'avis
« que vous venez de me donner, et je veux le
« transmettre à l'instant au colonel. Rentrez dans
« ma cuisine, et restez-y jusqu'à nouvel ordre. Si
« ce mariage se fait, je vous rendrai mon estime;
« en attendant, je fermerai tous les soirs la porte
« de la rue moi-même, et je mettrai la clé sous
« mon oreiller... Vous pâlissez, madame, qu'avez-
« vous? — Je ne sais... Certain mal de cœur...
« — Un mal de cœur... un mal de cœur, mon
« ange... C'est la première fois... Je n'osais plus
« me flatter... Oh! je dirai cela au comte, et il en
« sera enchanté... Cet homme-là nous aime beau-
« coup. Catherine, Catherine?... Mon habit mar-
« ron, ma veste de brocard, mes souliers de castor,
« et mes boucles à pierres. » Le chevalier s'habille
et sort.

Le comte s'étonne de le voir entrer chez lui si matin; il s'inquiète, il tremble pour Agathe; le chevalier le rassure en lui jetant les bras au cou. « Félicitez-moi, monsieur le comte; madame vient « d'avoir des maux de cœur... des maux de cœur! « Vous savez ce que cela signifie. — Recevez mon « compliment, monsieur le chevalier, et croyez « que j'ai joint mes vœux aux vôtres, pour qu'en- « fin vous ayez un héritier de votre nom et de « votre valeur. — J'aurais pris une heure plus con- « venable pour vous faire part de ma satisfaction, « si je n'étais amené chez vous pour vous confier « une affaire majeure, qui m'embarrasse, et que « vous pouvez arranger avec moi. — Croyez, mon « cher chevalier, que je ferai tout ce qui pourra « vous être agréable. — J'ai une cuisinière, mon- « sieur le comte, dont j'étais très-content, et dont « la laideur devait garantir la vertu. Pas du tout, « un enragé, un diable, un de vos domestiques, « un Lafleur s'est amouraché de cette laideron-là, « et j'ai la preuve palpable que Catherine l'a reçu « chez moi pendant la nuit. Je voulais la chasser, « monsieur le comte... — Et vous aviez raison, « monsieur le chevalier. — Prendre des mesures « certaines, pour empêcher pareille chose d'arri- « ver à l'avenir. — Lesquelles encore? — Fermer « moi-même ma porte tous les soirs, et mettre la « clé dans ma poche. — Hem? plaît-il? — Vous « n'avez pas entendu? — Pardonnez-moi, pardon- « nez-moi; la clé dans votre poche. — Mais ma-

« dame m'a fait judicieusement observer que le « mariage couvrait tout... — Et alors il faudra bien « que Lafleur ait la facilité d'aller trouver sa femme « quand il aura fait son service. — Sans doute, « sans doute. Vous sentez que j'ai adopté cette « manière de voir : comment refuserais-je quelque « chose à madame, qui a des maux de cœur... Je « suis dans un ravissement, dans une ivresse!... « Que je vous embrasse encore, mon cher comte. « Ah çà, dites-moi, êtes-vous disposé à arranger « ce mariage-là? — Mais je ne sais trop ce que je « dois faire, chevalier. Lafleur est jeune, bien « tourné; il a de l'intelligence, et il peut se pous- « ser dans le monde. — Vous voulez donc que je « congédie ma cuisinière? Madame a blâmé sa « conduite, oh, oh! de la manière la plus posi- « tive; mais je vois bien qu'elle tient à Catherine. « Ne ferez-vous pas quelque chose pour mon Aga- « the? — Je saisirai toujours avec empressement « l'occasion de lui prouver mon dévouement res- « pectueux; mais je ne sais si Lafleur consentira « à se marier ici. Le drôle a de l'ambition... — « Ah! nous le ferons consentir : il est amoureux, « et je le mettrai à la diète, ah, ah, ah! La clé « dans ma poche jusqu'à ce que le mariage soit « fait, et Catherine gardée à vue pendant la jour- « née, ah, ah, ah! — Allons, monsieur le cheva- « lier, je verrai, je parlerai... je ferai tous mes « efforts pour déterminer Lafleur, je vous en « donne ma parole. »

Le chevalier sort enchanté, et d'Orville mande son domestique, bien persuadé d'avance de ce qu'il va lui répondre. Mais cette clé... cette clé!... Il faut l'avoir, n'importe à quel prix, et il est des circonstances où l'argent ne tient à rien.

« Lafleur, je suis dans un grand embarras. — « Comment cela, monsieur? — Je suis même af- « fligé. — Vous m'effrayez, monsieur. — J'adore « Agathe. — Et vous n'avez pas à vous en plaindre. « — Au contraire; mais ta diable de culotte a ou- « vert les yeux au chevalier. Il veut chasser Ca- « therine... — Eh bien, monsieur, je ferai l'amour « à celle qui la remplacera : je ne peux que ga- « gner au change. — Mais tous les soirs la maison « sera fermée comme une citadelle; plus de pos- « sibilité de m'introduire. — Que voulez-vous, « monsieur, que je fasse à tout cela? — Si tu m'es « attaché, Lafleur... — Monsieur n'en doute pas. « — Si tu veux sincèrement mon bonheur... — Eh « bien, monsieur, que faut-il faire? — On gardera « Catherine, si le mariage couvre sa faiblesse... « — Oh! vous voulez faire de moi un *officieux* « dans toutes les règles, une *doublure* de marquis! « Monsieur, monsieur, ceci est trop fort. — Tu « auras une clé pour entrer chez ta femme tous « les soirs. — Tous les soirs, toute ma vie! Eh, « j'en suis déja à ne pouvoir plus la regarder. — « Qu'importe, tu feras cela pour moi, Lafleur. « — Non, en vérité, monsieur. J'aimerais mieux « épouser les sept péchés capitaux. — Nous chan-

« gerons de garnison ; tu me suivras... — Et j'aurai « toujours ici une femme qui m'empêchera de faire « un mariage avantageux, si l'occasion s'en pré- « sente, et elle se présentera, car enfin, monsieur, « j'ai de la figure, et... — Épouse Catherine, La- « fleur ; je t'en prie, mon ami. — Non, monsieur, « non, de par tous les diables, non. — Je te don- « nerai mille écus. — Mille écus, et cette femme « là ! il n'y a pas de proportion. — Je donne six « mille francs. — Ce n'est pas assez, monsieur. « — Lafleur, tu me tiens le poignard sur la gorge. « — Et vous aussi, monsieur. — Veux-tu dix mille « francs ? — On en donne vingt à une danseuse, « et votre Agathe vaut tout l'Opéra. L'argent qui « va se fondre là ne profite à personne ; ici, vous « faites un sort à un domestique, qui se sacrifie « pour vous. Pensez, monsieur, réfléchissez, pe- « sez les circonstances. — Mais vingt mille francs, « Lafleur ! — Ou plus d'Agathe, monsieur. — Quel « présent de noces, Lafleur ! — Voyez, monsieur, « décidez-vous. »

Ah, pensait le comte, quelle scène je ferais à ce détestable marquis, si je ne lui devais de l'argent ! Mais de quel front lui proposer de doter Lafleur, quand... Allons, il faut que je m'exécute.

Il convient de tout avec Lafleur. Il se mariera séparé de biens, et le contrat indiquera qu'il apporte vingt mille francs. Ils seront livrés comptant, mais à condition que le mariage se fera sans délai, comme celui de Larose, car cette clé...

cette clé... C'est payer une clé bien cher, pensait le comte en soupirant; mais je l'adore; je ne peux vivre sans elle.

Ainsi, ce n'était ni l'amour, ni l'estime, ni la reconnaissance qui avait déterminé le comte à s'informer de la destinée de madame d'Orfeuil. Agathe était pour lui la seule femme qu'il y eût au monde; le marquis lui paraissait toujours redoutable, et il ne pensait plus à la comtesse que pour l'employer à servir ses nouvelles amours. Sacrifiez-vous donc à ces jolis messieurs-là, mesdames. Ils sont tous de même, je vous en avertis, et la faveur d'Agathe passera comme celle de la comtesse.

Je ne sais si le lecteur trouvera le trait moral caché sous ces dernières aventures; le voici : Malheur à l'homme qui se laisse subjuguer par ses passions! Il leur immole tout, jusqu'à son coffre-fort, à qui certaines gens tiennent par-dessus toute chose. Il démoralise un valet, dont il eût pu faire un honnête homme, à bien meilleur marché. C'est affreux, c'est horrible, et si j'avais le talent de Massillon... Eh bien, qu'en ferais-je? Je ferais des sermons.

CHAPITRE XV.

Sophie d'Apremont et d'Oliban. D'Orville et Agathe.

D'Oliban était arrivé à Paris, avec les idées les plus flatteuses. Il ne prévoyait pas d'obstacles, et il se portait dans l'avenir. Une fortune immense lui ouvrait l'accès aux premiers grades militaires; sa maison était la plus nombreuse, et la mieux tenue de la capitale; il avait deux garçons, parce qu'il en peut mourir un, et qu'il est essentiel que son nom soit transmis à la postérité la plus reculée. Madame la marquise, très-fêtée d'abord, est négligée ensuite, c'est la règle. Mais il a toujours pour elle d'excellens procédés, et dans les infidélités qu'il se permet, il ménage scrupuleusement les bienséances.

Il avait relevé, autant qu'il l'avait pu, une figure passable par toutes les recherches de l'art, et à cinq heures très-précises, il se présenta chez ces dames : aujourd'hui on ne peut décemment faire une visite avant neuf heures du soir, et pour peu qu'on cause, qu'on rie, qu'on joue, on ne se couche que le lendemain.

La tendre Sophie ne s'attendait pas au coup qui allait la frapper. Elle reçut d'Oliban avec une politesse froide : c'est tout ce qu'on doit à quel-

qu'un qu'on n'a vu qu'en passant. Bientôt elle se souvint de ce que Vercelle lui avait écrit sur le caractère du marquis, et elle résolut de ne pas lui dire un mot de plus; c'est un moyen certain, pensait-elle, de ne pas se laisser pénétrer.

Madame Descourtils avait plus d'expérience que sa cousine. Elle savait qu'un silence affecté s'interprète toujours, de quelque manière que ce soit, et elle entreprit de soutenir et de rendre piquante une conversation qu'elle voulait faire rouler sur des choses indifférentes. D'Oliban n'était pas venu à Paris pour entendre parler de la débutante, de la pièce nouvelle, et du bureau d'esprit de madame Geoffrin. Il se hâta de prendre la parole. Il s'étendit sur l'impression profonde que mademoiselle d'Apremont avait faite sur lui; il raconta la manière dont il avait fait connaissance avec son père; il parla, avec complaisance, de ses progrès rapides dans l'esprit du vieillard, de l'affection extraordinaire qu'il lui avait inspirée, et enfin il tira d'un portefeuille ambré, et il présenta la fatale lettre.

Sophie en avait lu la moitié à travers un nuage de larmes, dont les premières lignes avaient chargé ses yeux charmans. Il ne lui fut pas possible de poursuivre, et elle remit le cruel écrit à sa cousine. Elle se retira, et alla donner un libre cours à ses pleurs. Quelle situation, en effet, pour une jeune personne, qui a encore l'innocence du pre-

mier âge; qui croit qu'on ne peut aimer que son mari, et qui se voit forcée de renoncer à celui qui a fixé toutes ses affections!

Un grand usage du monde n'empêcha pas madame Descourtils de paraître embarrassée. Elle avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment, et elle se remit aussitôt. Elle assura le marquis que sa cousine se croyait sans doute honorée de sa recherche; mais que l'annonce subite d'un mariage, auquel rien n'avait préparé, produisait toujours une forte impression sur une très-jeune personne, et qu'elle-même avait été étourdie, un moment, de la résolution de son oncle. Elle débita au marquis beaucoup de ces lieux communs, qui persuadent ceux qui veulent bien y croire, et elle prétexta, pour le congédier, une soirée priée et parée, où elle ne pouvait se dispenser de paraître.

Son vrai motif était d'aller consoler Sophie, et de voir, avec elle, comment on s'y prendrait pour éviter le coup fatal. Il fut décidé d'abord, qu'enrhumé ou non, on retournerait le lendemain au château pour distraire M. d'Apremont de l'idée qui l'occupait actuellement, et le délivrer des obsessions du marquis; qu'on passerait le reste de la journée à écrire, au baron, une lettre badine et légère comme les précédentes; mais dans laquelle, par un choix heureux de mots, on lui ferait connaître ce qui se passe, sans paraître, cependant, lui donner de conseils directs. Si cet

homme-là, pensait madame Descourtils, s'était déclaré bien positivement, on s'expliquerait franchement avec lui. Mais sa modestie, qualité si rare dans un homme, est nuisible en cette circonstance, et arrête ma plume. N'importe, il connaîtra les projets du marquis, et ce n'est pas à une fille de dix-sept ans qu'il convient de les vouloir faire échouer. Au surplus, quand nous serons au château, nous verrons où en sont précisément les choses, et ce qu'on pourra tenter, pour ramener mon oncle à des sentimens paternels.

Le marquis ne manquait pas d'amour-propre, et il avait pris à la lettre ce que lui avait dit madame Descourtils. Il brûlait d'annoncer son mariage partout, et cependant il maîtrisa son impatience jusqu'au moment où une corbeille magnifique fut apportée chez lui. Pendant trois heures il avait couru de chez son bijoutier, chez la marchande de dentelle, de mousseline des Indes, de gros de Naples; chez le fourreur, chez tous les gens enfin en possession de donner des valeurs idéales pour de bon argent. Après avoir vu, revu, admiré ses présens de noces, il pensa à madame de Verneuil : il était naturel qu'il se félicitât, avec elle, de l'effet des conseils qu'il en avait reçus. La dame traita le marquis comme quelqu'un qu'on se souvient d'avoir vu, et de qui on a conservé un souvenir confus. D'Oliban trouva le procédé étrange, et s'en plaignit. « Monsieur, lui

« dit madame de Verneuil, vous avez eu un pré-
« décesseur; je vous ai donné un successeur; ma
« conduite est dans les règles, vous n'avez pas à
« vous plaindre. »

Ce n'étaient pas des plaintes que d'Oliban voulait lui faire entendre, mais il lui semblait extraordinaire qu'une femme pût oublier certaines choses, et que *les règles* l'y autorisassent : il était encore du neuvième siècle.

Sa surprise ne l'empêcha pas cependant de parler de la comtesse. « Oh! la comtesse jouit de
« tous ses droits. Mais je ne la vois plus. M. de Ver-
« neuil m'a priée de lui faire ce sacrifice, et je lui
« dois quelque complaisance. »

Le marquis devait passer d'un étonnement à un autre. Il ne trouvait pas concevable que le comte d'Orfeuil se fût adouci si promptement.
« Vous avez fait ce qui dépendait de vous, mon-
« sieur, pour que sa femme passât ses belles an-
« nées au couvent. — Au contraire, madame, je
« ne pensais qu'à calmer son mari. — Fort heu-
« reusement, il y a des lois en France, et on a fait
« entendre au comte que s'il ne mettait sa femme
« en liberté, il ne serait jamais maréchal de France.
« Le comte a sollicité la révocation de sa lettre
« de cachet, à condition qu'il serait séparé, de
« corps et de biens, d'avec la comtesse : c'est
« tout ce qu'on désirait. Peut-être même, en
« enfermant sa femme, avait-il prévu ce dénoû-
« ment. Quoi qu'il en soit, il a reçu hier le bâton,

« — Ah! d'Orville serait enchanté de savoir cela.
« — Il n'y gagnera rien, monsieur, son règne est
« passé comme le vôtre. A propos, que faites-vous
« de la petite d'Apremont? — Je l'épouse, ma-
« dame, je l'épouse, et... — Je vous en fais mon
« compliment... Ah, mon Dieu, dix heures!... Je
« vous demande pardon; mais une affaire inté-
« ressante... — Je vous entends, madame, je vous
« salue. »

Le marquis ne revenait plus de ce qu'il avait entendu, et il chercha à épancher son bonheur et sa joie dans le cœur de ses vrais amis. Un étourdi en a-t-il? Il plaît à ceux qui lui ressemblent : de là des parties de tous les genres; mais de l'affection, du véritable intérêt?... Pauvre d'Oliban, il courut jusqu'à minuit, et rentra chez lui fatigué, excédé, et ne concevant pas comment l'annonce de son mariage n'avait pas tourné dix têtes.

La bienséance, l'intérêt surtout, exigeaient qu'il fît une seconde visite à mademoiselle d'Apremont; il revint chez elle dans la matinée, et il apprit que ces dames étaient retournées à la campagne. Madame Descourtils s'était fait un principe de ne jamais heurter ouvertement personne, pas même ceux dont elle voulait se défaire. Elle avait laissé pour d'Oliban, un billet poli, qui, sans approuver ni refuser ses propositions, lui donnait à entendre qu'on allait sérieusement s'occuper de cette affaire-là avec M. d'Apremont. « C'est bien, c'est

« très-bien, disait le marquis : les expressions sont « réservées ; mais elles sont claires pour un homme « d'esprit. La jeune personne met beaucoup d'em- « pressement à être à moi, et je lui en tiendrai « compte. Allons, des chevaux de poste, et re- « tournons à Pithiviers. »

Lafleur est marié. Le bonheur de Catherine est envié de toutes les cuisinières de la ville. On se demande comment un garçon, jeune, bien tourné et riche, a préféré cette fille à tant d'autres dont le cœur eût volé au-devant du sien. Cette énigme occupa pendant trois jours toutes les têtes de Pithiviers, et ne fut jamais expliquée.

Lafleur ne revenait pas de la surprise où il était. Marié à une pareille femme ! Dans certains momens, il se sentait près de devenir fou. Il se remettait la tête, en visitant de temps en temps son coffre-fort, qu'il s'était bien gardé de mettre en communauté, et qu'il tenait sous trois clés, chez le comte. « Je t'augmenterai, mon cher petit, « lui disait-il quelquefois avec tendresse, et comme « je m'amuserai, quand nous changerons de gar- « nison ! »

Il était obligé de traiter Catherine avec beaucoup de douceur, par égard pour son maître. Mais, de jour en jour, il devenait plus exigeant. Il se faisait payer ses nuits conjugales par le comte, et le prix augmentait dans la proportion du dégoût que lui inspirait Catherine. D'Orville était subjugué, il le sentait, et ses réflexions ne

tournaient pas toujours à l'avantage d'Agathe. La pauvre petite ne se doutait pas qu'elle dût être abandonnée un jour : elle jugeait le cœur du comte par le sien, et elle répétait sans cesse ce refrain, si cher à l'innocence :

Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie?

Cependant les maux de cœur devenaient plus fréquens et plus forts. Le chevalier ne se possédait pas, et chaque indisposition de madame renouvelait son ivresse. Il courait la ville, pour ne parler que de cela, et un plaisant tenait note exacte des attaques. Il se proposait de publier, au moment de l'accouchement, l'état général des maux de cœur de madame, par heures, jours, semaines et mois.

Certains mouvemens, non équivoques, assurèrent enfin au chevalier les honneurs de la paternité. Il voulut célébrer son ravissement par un grand souper, et le comte fut invité le premier, parce que le premier il avait su la grossesse, présumée encore, de madame, et il en avait félicité le chevalier, avec des effusions de cœur vraiment pénétrantes.

Tous les convives arrivèrent, tenant à la main un bouquet, qu'ils présentèrent à madame; mais qui était réellement offert au petit chevalier, déja si remuant. Cette galanterie, d'un genre nouveau, avait été imaginée par un docteur qui comptait sur un accouchement, dont il avait raison de se

réjouir à l'avance. Il s'était bien gardé de communiquer cette idée heureuse à personne. Mais, sa voisine lui avait vu cueillir le bouquet, et elle entendit assez distinctement les derniers mots d'un monologue, qui lui apprirent à qui devait s'adresser cet hommage. Comme la femme de l'homme qui pond, de La Fontaine, elle avait de bonnes amies. L'idée du bouquet passa de bouche en bouche, et il n'y eut de rivalité que sur le volume de l'offrande.

Le docteur ouvrait des yeux, mais des yeux!... J'y suis, j'y suis, se dit-il bien bas. Très-certainement, je commencerai demain un ouvrage latin sur les sympathies, sur l'influence d'un corps sur un autre. Il ne prévoyait pas que, sans s'en douter, il arriverait droit au magnétisme, et qu'il se déshonorerait dans l'esprit de la faculté, pour qui il est évident que folies, niaiseries, bouffonnerie, jonglerie et magnétisme sont synonymes.

On se divertissait, on chantait chez le chevalier. Le comte, placé près de madame, lui adressait tendrement des couplets que feu M. d'Orville son père avait commandés à l'occasion de la première grossesse de la reine de France, épouse de Louis XV. Vercelle, qui ne se doutait pas de l'intimité qui régnait entre Agathe et son colonel, en avait fait, et de la meilleure foi du monde, pour le pauvre chevalier. Les dames de la ville chantèrent aussi, après s'être long-temps fait prier, des ariettes de Rose et Colas et de la belle

Arsène : c'était charmant. Lafleur aidait à son épouvantail de femme à faire les honneurs de la cuisine. Il avait été, pendant son enfance, le porte-chaise d'un marchand de chansons. Il avait la tête meublée de fort jolis *ponts-neufs*, et la valetaille de Pithiviers l'écoutait avec admiration... Il ne chantera pas long-temps. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, a dit le roi prophète, si ce n'est pourtant monsieur son fils, ce dont je ne suis pas bien sûr.

Pour l'intelligence de ceux qui ne savent pas le latin, je vais traduire, imiter, travestir le passage que j'ai cité. *Ce qui vient de la flûte*, dit un vieux proverbe... Y êtes-vous? Faut-il que je vous y mette?... Homme sans pénétration!

Pendant que M. de Lafleur faisait l'agréable, deux de ses camarades ne s'étaient pas oubliés. Ils avaient remarqué ses fréquentes visites à son coffre-fort, et ils avaient résolu de ne pas laisser échapper la première occasion de faire une petite fortune, aussi mal acquise que celle que Lafleur s'était procurée. Ils ignoraient les moyens dont il s'était servi pour s'enrichir; mais il était clair, pour eux, qu'il ne pouvait être qu'un fripon. Or, voler un voleur...

En conséquence de ce raisonnement, et pendant que tout le monde était dans la joie chez le chevalier, ils avaient forcé le coffre de Lafleur. On ne met pas vingt mille francs dans ses poches, et il est écrit : Il n'y aura parmi vous ni premier

ni dernier. Pourquoi donc Jasmin et Tourangeau iraient-ils à pied, quand monsieur le comte se promène à cheval ou en voiture? D'après ce nouveau raisonnement, nos philosophes sellent deux chevaux, garnissent deux valises, et comme on entre à Pithiviers et qu'on en sort librement, quand on n'a rien à démêler avec les commis de l'octroi, ils gagnèrent les champs, sans que personne s'occupât d'eux.

Le valet de chambre du comte rentrait tranquillement et sans penser à mal. Il trouve sur son lit deux habits de livrée, et il reconnaît qu'on lui en a pris deux dans sa garde-robe. Il fait une inspection générale dans la maison : il voit le coffre de Lafleur forcé, et les sacs vides jetés çà et là sur le parquet. Il accourt chez monsieur le chevalier, et la fatale nouvelle vole de bouche en bouche. Le procureur du roi jure qu'il fera une enquête terrible, et qu'il trouvera les coupables, fussent-ils cachés au fond de l'enfer. Lafleur est tombé sur la table de la cuisine, sans pouls et sans haleine. Son regard est incertain; une pâleur mortelle couvre son front. Sa femme veut le secourir, et la seule approche de l'épouvantable objet lui rend l'usage de ses sens. Voilà donc, s'écrie-t-il, le triste reste de ma splendeur passée, et il la repousse brutalement. Catherine va tomber, à dix pas, sur le plus informe des postérieurs. Elle croit que son cher, son sensible Lafleur a perdu la raison; elle se relève; elle revient

à lui; elle lui parle; elle le caresse; elle couvre ses joues de ses larmes conjugales. Lafleur pousse un cri d'horreur, et s'enfuit.

Le comte réfléchissait, à côté de son Agathe. Il était indispensable, pensait-il, que Lafleur se mariât. Il l'est, et bien certainement, je ne renouvellerai pas les présens de noce. Je suis curieux de savoir comment le coquin prendra cette affaire-ci.

D'Orville rentre chez lui : l'époux infortuné de Catherine l'attendait. « Eh bien, monsieur le « comte? — Eh bien, Lafleur? — Vous avez voulu.... « — Que tu te laissasses voler? — Non, monsieur, « mais... — J'ai rempli les conditions arrêtées « entre nous; tu observeras le traité aussi reli- « gieusement que moi. — Cela m'est impossible, « monsieur. — Vous êtes marié, bien marié, et « vous remplirez les devoirs auxquels vous vous « êtes soumis. — J'ai fait des miracles jusqu'à pré- « sent, Monsieur, et on n'est pas toujours disposé « à en faire. — Écoute, Lafleur, un louis chaque « fois que je voudrai que tu te montres bon mari. « — Et le voudrez-vous souvent, monsieur le « comte? — Mais, deux ou trois fois par semaine. « — C'est-à-dire, que pour me consoler de ce que « j'ai perdu, pour me dédommager des peines « qu'il faudra prendre, vous m'offrez une baga- « telle.... Oh! quelle femme, monsieur le comte, « quelle femme! — Un louis, ou chassé... Tu « m'entends. — Vous ne me chasserez pas, mon-

« sieur; vous savez que j'ai votre secret. — Ma-
« raud, tu veux me mettre dans ta dépendance!
« — Non, monsieur; mais vous ne me tiendrez
« pas sous la vôtre. Vous doublerez mes hono-
« raires. — Misérable! — Et vous me direz des
« injures tant qu'il vous plaira. »

Quel dommage que je n'aie pas attendu à mettre ici le trait moral, qui vous a sans doute édifié plus haut! Mais, en vérité, je ne savais point ce que je vous conterais plus bas.

Maudit marquis, chien de marquis, disait le comte en cédant encore. Il n'y avait que ce moyen-là pour qu'il retrouvât son Agathe, et que Catherine eût à se louer de son mari.

Les choses allèrent assez bien pendant un certain temps. Mais Lafleur jugea qu'enfin il avait acquis le droit de dormir, comme tant d'autres maris. Il entrait, se couchait et ronflait. Catherine lui avait accordé quelques nuits de repos; mais elle entendait qu'il s'éveillât enfin, brillant et radieux, comme Phébus se lançant dans la carrière sur les pas de l'Aurore. La comparaison n'est pas de madame Lafleur; elle est de moi, et elle n'en vaut pas mieux.

Catherine commence par le petit coup de coude, léger, presque imperceptible. Bientôt elle appuie davantage, et Lafleur est impassible. Elle tiraille l'oreille, elle serre le nez... Rien. Elle pince assez fort, plus fort, très-fort, et Lafleur, qui depuis long-temps est éveillé, ne se possède

plus. Il riposte par un vigoureux coup de poing, accompagné d'un *va te*... Un coup de poing, détaché la nuit, tombe où il peut : celui-ci arrive juste sur le nez de Catherine, qui déja ne ressemblait pas mal à une truffe. Le sang jaillit, et, en se débattant, en se plaignant, en criant, elle répand l'alarme dans la maison. Lafleur réitère la correction, pour lui imposer silence ; elle saute du lit à terre, et court de tous les côtés en hurlant, et en culbutant tout ce qui se trouve sur son passage. Le comte, effrayé, hors de lui, fait un paquet de ses habits, le jette par la fenêtre, et saute dessus, au risque de se casser une jambe.

Le chevalier était accouru aux premiers cris de Catherine, et, ne sachant encore trop de quoi il s'agissait, il était entré dans la chambre de sa femme, objet précieux de sa constante sollicitude. Il trouve une croisée ouverte ; il voit un homme, en chemise, qui se relève avec assez de difficulté ; il va, il court, il revient le pistolet au poing, et il va faire feu... L'homme en chemise a disparu.

Le chevalier ne manquait pas d'un certain bon sens. Je suis bien aise, pensa-t-il, que cet homme se soit éloigné : j'allais faire un éclat, qui eût aggravé le mal. Un vieillard, qui épouse une jeune femme, doit s'attendre à ces accidens-là, et le plus sage est celui qui a le bon esprit de se taire. Il ferma doucement la croisée, et se retira sans rien dire à Agathe ; mais il était nu aussi, et, en

sortant, il marcha sur une épaulette, qui indiquait clairement le grade du propriétaire. « Je sais « maintenant, dit-il, à quoi m'en tenir sur l'apo- « thicaire, la culotte de Lafleur, et les maux de « cœur de madame. Prenons un parti modéré, mais « décisif. »

Pendant qu'il réfléchit à ce qu'il doit faire, le comte court les rues, son paquet sous le bras; un tesson de bouteille se trouve sous son pied droit et le lui coupe jusqu'à l'os. Il peste, il s'emporte, il jure contre le marquis. S'il était là, il l'étranglerait. Cependant il ne perd pas la tête, il enfonce, en faisant une grimace de désespéré, le pied blessé, dans une de ses bottes: il est sûr qu'au moins on ne le convaincra pas, en le suivant à la trace. Il a toujours la clé d'une porte bâtarde, par laquelle il sort et rentre, sans que ses gens puissent se douter de rien. Il arrive à sa chambre à coucher, se met dans son lit, et sonne à tout briser.

Un domestique se présente, dans l'état, à peu près, où était le maître en quittant sa chère Agathe. « Cours chez le chirurgien-major du régi- « ment, et dis-lui que j'ai une forte hémorragie à « la jambe. »

Pendant que Catherine sanglottait, se désespérait, Lafleur avait aussi fait son paquet. Il venait de rentrer, et il voit tous les domestiques qui se lèvent à la hâte, en répétant : monsieur le comte a une hémorragie.

Lafleur court à la chambre de son maître. « Prends un de mes rasoirs et coupe-moi cette « botte : elle me fait horriblement souffrir. Chien « de marquis, damné marquis ! »

Lafleur avait à peine terminé son opération, que le chirurgien-major entra, aussi légèrement vêtu que les autres. Il semblait que, pendant cette nuit-là, on ne dût aller et venir qu'en chemise dans les rues de Pithiviers. D'Orville fait sortir ses gens, à l'exception de Lafleur, et il parla en ces termes à l'esculape du régiment : « Peu vous importe, « mon cher docteur, de savoir comment ce mal- « là est venu ; mais il est essentiel pour moi et « pour quelqu'un, à qui je dois des ménagemens, « que ce pansement-ci soit le second, et que vous « ayez fait le premier hier, à dix heures du soir. « — J'y suis, monsieur le comte. Hier, en ren- « trant chez vous, vous vous êtes foulé le pied ; « l'artère a pris une extension considérable, et « malgré mes soins, l'hémorragie vient d'avoir « lieu. — C'est cela, docteur, c'est cela. Que cette « histoire coure toute la ville, avant huit heures « du matin. Ah çà, dites-moi un peu, serai-je « long-temps à guérir ? — Ma foi, monsieur le « comte, je n'en sais rien. Occupons-nous d'abord « du moment. L'histoire que vous voulez que je « fasse, réussira-t-elle dans votre maison ? — La- « fleur ? — Monsieur le comte ? — Qu'en penses- « tu ? — Bah, tout domestique de grand seigneur « est nécessairement un mauvais sujet. Je suis sûr

« qu'hier, à dix heures du soir, pas un des vôtres « n'était ici. — Sonne, Lafleur.

« Dites-moi, messieurs, où étiez-vous hier soir? « — Monsieur le comte?... — Où étiez-vous, ré- « pondez. — J'étais... il était... nous étions... — A « faire des sottises par la ville, n'est-ce pas? Je « suis malade, je suis blessé, et de tous mes gens, « je n'ai à ma disposition que Lafleur pour me « donner des soins. Je chasserai celui de vous qui « ne sera pas rentré à neuf heures. Retirez-vous. « Bravo, bravo, dit le docteur. Je suis sûr main- « tenant de faire prendre notre histoire. Procé- « dons au pansement. »

Le chevalier, bien convaincu d'être... vous savez, voulait éviter la publicité, et il se décida à s'expliquer franchement avec d'Orville. Dans le trouble inévitable en un pareil moment, il avait caché l'épaulette dans le premier morceau de papier qu'il avait trouvé, et il l'avait mise dans la poche de son habit : c'était une pièce de conviction, par laquelle il comptait bien convaincre le comte ; mais qu'il aurait été désespéré que personne au monde ait vue chez lui.

Il entre chez d'Orville. « Monsieur le comte, je « me suis méconnu, et je mérite mon sort. Je ne « serai pas plus sévère, avec vous, que d'autres « maris l'ont été envers moi. Mais vous savez à « quoi l'honneur oblige un amant heureux, en « pareille circonstance, et, sans doute, vous ferez « ce qui dépendra de vous pour que le public

« ignore ce qui s'est passé cette nuit. — Je ne le « sais pas moi-même, monsieur le chevalier. Je « me suis blessé au pied, hier à dix heures du « soir, et j'ai été obligé de me mettre aussitôt au « lit. — Eh, monsieur, répondez à ma loyauté, « et ne cherchez pas à m'abuser par des contes « dépourvus de vraisemblance : je vous préviens « que vous ne réussirez pas. — Voyez, monsieur « le chevalier, ces linges teints de sang, ces cer- « ceaux qui soutiennent ma couverture au-dessus « de mon pied; voyez le pied même, si vous le « désirez. J'enverrai chercher mon chirurgien ; il « découvrira ma blessure, et il vous attestera « qu'hier soir il m'a pansé pour la première fois. « — Vous pouvez être blessé, je n'en disconviens « pas; il est des sauts très-dangereux. Mais que « cela vous soit arrivé à dix heures du soir... — « Monsieur le chevalier, je vous ai dit la vérité : « j'espère que vous ne me pousserez pas davan- « tage. — Eh bien, homme opiniâtre, homme in- « digne de mon indulgence, qui voulez démentir « le témoignage de mes yeux, refusez donc de « reconnaître cette épaulette, que vous avez laissé « tomber en vous retirant. » Ici, le comte pâlit. Ses regards se portèrent sur l'uniforme qu'il avait mis la veille, et que Lafleur avait étendu sur un canapé : les deux épaulettes y étaient. Il se rassure, et il les montre du doigt au chevalier. « Cela « ne prouve rien, monsieur le comte. Un homme « comme vous en a plusieurs paires. »

Il présente le papier à d'Orville ; d'Orville, qui est certain que le contenu ne lui appartient pas, le reçoit en riant. « Parbleu, mon cher che-
« valier, je vous remercie. Comment! de votre
« autorité privée vous me faites brigadier des ar-
« mées du roi! — Comment, monsieur... que
« dites-vous?... Ah, mon Dieu... mon Dieu!...
« cette épaulette est à moi. — Espiègle, vous avez
« voulu m'intriguer. — Non, en vérité... Il est
« vrai qu'hier après-midi, je suis monté chez ma-
« dame, et j'ai pu laisser tomber... — Monsieur le
« chevalier, je ne vous pardonne pas d'avoir douté
« de votre meilleur ami; d'avoir soupçonné l'in-
« nocence et la candeur. — Pas de grands mots,
« monsieur le comte; ceci n'est pas encore très-
« clair. Les croisées de madame, ouvertes à deux
« heures du matin... — Eh, qui pourrait les tenir
« fermées par la chaleur qu'il fait? Voyez, les
« miennes sont ouvertes aussi. — Mais cet homme
« en chemise... — Vous vous serez trompé, comme
« sur l'épaulette. — Parbleu, il n'y a pas à se mé-
« prendre. Je l'ai vu, ce qui s'appelle vu. — Vous
« avez été abusé par quelque effet d'optique. —
« Il est fort celui-là. — D'ailleurs, que ne descen-
« diez-vous, que ne touchiez-vous cet homme?...
« — Il a disparu comme un éclair. — Eh bien,
« admettons qu'il y ait eu un homme : qu'en con-
« clurez-vous? Votre maison est peut-être la
« dixième devant laquelle il s'est arrêté; il a pu
« s'arrêter devant dix autres : s'ensuit-il qu'il ait

« couché avec toutes ces dames? Pourquoi faire,
« de préférence, à votre épouse, une injure que
« le mari le moins raisonnable de Pithiviers est
« incapable de faire à la sienne? Mon cher che-
« valier, il est bien difficile à un mari âgé de
« n'être pas jaloux, et la jalousie voit toujours
« mal. — Ah, mon Dieu, je ne suis pas jaloux,
« vous le savez bien. Mais c'est qu'ici les apparen-
« ces étaient telles... — Oh, oui, ma foi, elles
« étaient convaincantes : la pièce avec laquelle
« vous pensiez me confondre, votre preuve essen-
« tielle... — S'est trouvée fausse, j'en conviens...
« Savez-vous que j'avais formé le projet de con-
« duire, aujourd'hui même, Agathe à Paris. —
« Vous auriez bien fait, mon ami. Elle serait en-
« chantée de passer quelque temps dans la capi-
« tale. — Oh, ce n'était pas là mon motif. Je vou-
« lais mettre fin à une intrigue... — Imaginaire.
« Et vous n'êtes pas jaloux! — Monsieur le comte,
« ne parlez pas de cela à ma femme, je vous en
« prie. — Je m'en garderai bien. Brouiller un mé-
« nage! J'en suis incapable, mon ami. — Et puis,
« une femme dans son état demande des égards.
« Un saisissement, une douleur profonde et in-
« stantanée suffiraient pour me priver des dou-
« ceurs de la paternité. — Et il est certains jeux
« auxquels on n'est pas heureux tous les jours,
« n'est-ce pas chevalier?

« — Ah çà, mon cher comte, vous ne m'en
« voulez point? — Oh, mon Dieu, pas du tout.

« — Prouvez-le-moi. — Et comment? — Nommez « l'enfant qui doit naître... ma foi... dans quatre « mois au plus. — J'y consens de tout mon cœur.

« — Parlons un peu de votre blessure. Cela m'in- « quiète, monsieur le comte. Madame y prendra « le plus vif intérêt. — Vous êtes bien bons l'un « et l'autre. »

Le chirurgien-major entra. Il prit le pouls du blessé, qui lui avait fait un signe. « Pas de fièvre « encore, dit le docteur. Je présume qu'elle vien- « dra dans les vingt-quatre heures, vers les dix « heures du soir. Savez-vous que j'ai été alarmé « en vous pansant hier. L'hémorragie pouvait « avoir des suites funestes. Mais la nuit a été « bonne; l'artère commence à se consolider, et « je réponds de tout. »

Toute la ville accourt pour voir monsieur le comte, qui s'est blessé hier à dix heures du soir : il donne de si jolis dîners! C'est à qui l'amusera, et lui fera le conte le plus plaisant. On est content de soi, quand il a ri. Parmi ces nombreuses visites, qui se succédaient sans interruption, le pauvre blessé ne comptait pas une femme. Celles de Pithiviers étaient alors réservées, juqu'au scrupule. Aucune d'elles n'aurait osé aller voir un garçon au lit, eût-il été âgé de soixante ans, et fût-il à l'article de la mort. Agathe seule, entraînée par son mari, dérogea à l'usage. Le bon chevalier l'avait voulu ainsi. Deux fois par jour, il la conduisait chez le comte, et quoiqu'il fût

toujours présent, on parla, on raisonna, on discuta, on déchira à la journée. C'était une drôle de petite ville que Pithiviers, en l'an de grace 1781.

Cependant d'Orville réfléchit sur le passé et l'avenir. Lafleur lui coûtait cher, et les accidens se répétaient de manière à lui en faire craindre de plus affligeans. Le bon chevalier pouvait être éclairé enfin par quelque coup imprévu du hasard, par quelque nouveau trait d'obligeance du marquis. Quand on commence à calculer les inconvéniens qui peuvent résulter d'une intrigue, l'amour a bien perdu. Enfin tout le monde sait que ce sentiment-là n'est pas éternel, et cela est fort heureux : comment un mari se consolerait-il de la perte de sa femme, la fillette de l'infidélité de son amant? Comment tant de veuves se remariraient-elles? Comment un joli homme aurait-il son tour auprès d'une femme à la mode? Ma foi, toutes réflexions faites, je suis tenté d'en venir à l'avis de Pangloss : Nous sommes dans *le meilleur des mondes possibles.*

Lorsque le comte trouva l'occasion de s'expliquer librement avec Agathe, il lui fit part de ses réflexions. C'était l'intérêt seul d'une femme adorée qui le déterminait à rompre avec elle. Il ne prévoyait que malheurs. Un époux furieux, exerçant sa vengeance; des grilles et des verroux, suffisant à peine pour le rassurer sur l'avenir; une femme charmante, passant ses plus belles

années dans un cloître, étrangère au fruit précieux des plus tendres amours ; l'abandon, le dédain de ses parens, de ses amis; une vieillesse malheureuse... Que ne prévoyait-il pas? Il peignait avec tant de vérité et de chaleur, que déja la tendre Agathe se crut perdue. Elle pleura, elle pleura beaucoup le premier jour. Elle n'avait aimé que d'Orville; elle aimait comme on aime pour la première fois. Elle sentait l'étendue du sacrifice qu'exigeaient son repos, sa sûreté; elle estimait davantage l'homme sensible qui avait le courage de le lui prescrire.

Elle pleura moins le second jour; moins encore le troisième. Elle cessa de pleurer, enfin, et, au bout du mois, elle s'avouait franchement que les jouissances que procure une liaison clandestine ne sont pas à comparer aux embarras, aux dangers qu'elle traîne avec elle.

Lafleur n'avait plus rien à prétendre, à ce qu'il paraît du moins. Mais il était grand calculateur, et il représenta à son maître que s'il cessait tout à coup de se montrer attaché à ses devoirs de mari, le chevalier et même le public, pourraient en tirer des conséquences. Il était difficile de combattre victorieusement ce raisonnement-là, et, quoiqu'à regret, le comte céda à Lafleur. Lafleur touchait ses honoraires et ne les gagnait pas. Semblable au czar Pierre Ier, Catherine, à force d'être battue, avait appris à battre. Un beau matin, Lafleur rentra avec la tête enveloppée

d'un mouchoir : le pied d'un chandelier de fer s'était incrusté dans la peau du front et en avait fait descendre une partie sur le nez.

Le chevalier ne tint pas à cette dernière scène. Il fit changer la serrure de sa porte d'entrée, et pria le comte d'interdire à son valet, pendant le jour, l'accès d'une maison où il portait sans cesse le trouble et le désordre. Lafleur, de son côté, jurait que madame son épouse ne le reverrait de sa vie. Il parlait même à d'Orville de quitter la ville, si... Il s'arrêtait toujours au *si*, et au sens suspendu. Le comte un jour acheva sa phrase : *Si*, *si*, je veux te donner de l'argent.

Il n'était pas tranquille sur le sort d'Agathe. Un valet, qui n'avait plus d'intérêt à se taire, pouvait la compromettre horriblement. D'Orville était honnête homme avec les femmes. Il se décida à faire un dernier sacrifice à la tranquillité de sa jeune amie.

Lafleur partit, et il apprit à plusieurs de ses maîtres qu'on entre facilement où on a son domestique marié. Il se maria à Londres, à Hambourg, et il se fit pendre à Madrid, où la pluralité des femmes n'est pas admise.

CHAPITRE XVI.

A vos moutons, à vos moutons, dit Bartholin à M. Guillaume.

Nous avons laissé à Paris le cher marquis, qui jusqu'à présent m'a fourni amplement de quoi vous faire bâiller ou rire. Revenons à lui : il en est temps.

Autant que je peux m'en souvenir, il montait dans sa chaise de poste, pour retourner à Pithiviers, au moment où je l'ai quitté. Le voyage n'est pas long; il n'arrive pas tous les jours des aventures sur cette route-là, et, d'un trait de plume, je fais rentrer mon officieux dans sa petite maison de province.

Son premier soin fut de faire monter Zéphire dans sa chaise; de lui faire mettre sur ses genoux l'éblouissante corbeille; de l'envoyer en faire hommage à la séduisante Sophie, et d'annoncer, pour le lendemain, son arrivée au château d'Apremont.

Ce premier devoir rempli, il court chez son colonel. Après les premiers complimens, il lui annonce son mariage. L'infortuné baron était présent. Il se fait répéter les détails; il doute s'il veille : il n'a pas reçu encore le billet de madame Descourtils; il se croit abandonné. On ne lui a rien dit de positif; cependant on a reçu ses soins

d'une manière encourageante, et doit-on accueillir, quand il n'inspire que l'indifférence, l'homme dont l'amour se peint dans le moindre de ses mouvemens? doit-on l'engager à venir dans un château, où se prépare le bonheur d'un rival? Vercelle, pendant quelques minutes, ne sentit plus que du mépris pour celle qu'il avait adorée. Mais bientôt un sentiment vrai, profond, inaltérable reprit ses premiers droits. Le baron ne s'était pas déclaré; lui devait-on quelque chose? Son ressentiment n'était pas fondé; il le sentait; il se reprochait son injustice. Mais se bornera-t-il à former d'inutiles regrets? Un homme, qui ne le vaut pas, qui est incapable d'aimer réellement, obtiendra un prix qui n'appartient qu'au véritable amour? N'y aurait-il pas de la lâcheté à y consentir, à ne pas tenter tous les moyens possibles de le lui enlever.

Telles sont les réflexions que le baron communiqua au comte, quand d'Oliban fut sorti. « Il ne « l'épousera pas, s'écria d'Orville. Il m'a fait trop « de mal pour que je ne lui suscite pas obstacle « sur obstacle. Je suis aussi riche que lui; beau- « coup plus noble; d'un rang bien plus élevé, et, « s'il faut en venir aux grands expédiens, je ferai « ma cour à la demoiselle, à sa cousine, au père, « à toute la famille, et je l'épouserai... — Vous « oubliez, monsieur le comte, que je l'aime éper- « dûment. — C'est vrai, baron, c'est vrai, et je « vous en fais mes excuses; mais j'avais la tête

« montée, et je sens qu'elle se monte encore, à « la seule idée de me venger de ce chien d'homme-« là. Possédons-nous, mon ami, et voyons ce qu'il « faut faire.

« Ces dames vous ont invité à les aller voir au « château; il faut partir de suite. — Mais, mon-« sieur le comte, je suis de service cette semaine... « — Le service ira comme il pourra. Partez, vous « dis-je, je vous donnerai, pour le vieux d'Apre-« mont, une lettre polie, par laquelle je m'excu-« serai, sur mes occupations militaires et ma bles-« sure, de n'avoir pas encore été lui rendre mes « devoirs : cette démarche le flattera, et vous se-« rez bien reçu. Il aime la table; vous vous gri-« serez avec lui. C'est un chasseur déterminé; vous « le mettrez sur les dents, lui et ses chiens. Il a « servi avec distinction; il est instruit, et il a de « l'imagination... le matin. Vous causerez avec lui, « et il sentira bientôt votre supériorité sur d'Oli-« ban. Dans quelques jours, je pourrai sortir, et « j'irai vous appuyer. Vous n'avez que douze mille « livres de rente; mais votre noblesse est vieille « comme la monarchie, et d'Apremont tient beau-« coup à cela. Vos talens, en tactique, ne se bor-« nent pas à faire du dessus de votre tête une ville, « un fossé et une citadelle; vous avez beaucoup « d'instruction, et vous êtes fait pour prétendre à « tout. Je ferai la demande, quand vous serez « connu; je combattrai, je détruirai les objections

« du père ; enfin, je lèverai tous les obstacles. As-
« surez-vous bien de la demoiselle ; si elle n'ose
« résister ouvertement, qu'elle trouve, avec sa
« cousine, des raisons de différer, et tout finira
« au gré de vos vœux. Partez, mon ami. A la pre-
« mière invitation du père, établissez-vous dans
« le château, et attendez-moi. »

L'espoir est rentré dans le cœur de Vercelle. Il monte à cheval, suivi de son domestique, modestement vêtu, portant en croupe la valise de son maître. Zéphire est déja au château ; déja M. d'Apremont a présenté à sa fille l'inappréciable corbeille... Le croira-t-on ? La richesse, l'élégance des objets qu'elle renferme ont, pour un moment, fasciné les yeux de Sophie. Elle a souri à ces magnifiques présens ; elle s'est vue parée des trésors de Golconde, et Vercelle a été oublié. La vanité est-elle réellement la première passion des femmes, et Sophie, comme les autres... Non, non, une chaumière et mon amant, avait-elle dit bientôt. Mais son père avait remarqué le sourire, l'épanouissement de tous ses traits ; il avait cru lire son consentement dans ses yeux ; il l'avait embrassée avec tendresse, et il l'avait laissée au milieu de ses trésors.

Nonchalamment assise dans une bergère, ses bras tombans auprès d'elle, elle porte partout des yeux qui ne voient rien. Étourdie de la méprise de son père, affligée d'y avoir donné lieu,

frémissant de l'avenir qu'elle s'est préparé, elle ne sait à quelle idée s'arrêter; sa tête se trouble; ce n'est plus qu'une frêle machine.

Madame Descourtils entre, et la trouve dans un accablement, auquel succèdent des mouvemens convulsifs. « Ah! ma cousine, je me suis « perdue. — Je le sais, mon enfant. Mon oncle est « venu m'embrasser, en m'annonçant que tu es « folle du marquis, et que le mariage se fera dans « huit jours. — Ah, je suis au désespoir! — Cruel « enfant, au lieu de parler à mon oncle... — Au- « rait-il voulu m'entendre? — De tes sentimens « secrets... — Il les aurait condamnés. — Tu l'auto- « rises à croire... — Oui, j'ai eu tort, grand tort. « Pauvre baron! — Pauvre Sophie! — Ah, ma cou- « sine, conseille-moi, aide-moi. — On m'écrit de « Paris que d'Oliban a publié son mariage; tu « viens de recevoir ses présens; ton père, qui a « dîné, court le village, et annonce partout cette « alliance, qui te désespère. Que puis-je faire à « présent? Est-il possible que ton père rétro- « grade? Ferme dans ses volontés, ne s'appuiera- « t-il pas du consentement tacite que tu as donné « à ses vues? Me permettrai-je de le contredire, « sans espoir de succès? Me brouillerai-je avec « lui, sans aucun fruit pour toi? Si quelqu'un « pouvait changer quelque chose à la situation « des affaires, ce serait le modeste et sentimental « baron. Mais où est-il? Que fait-il? Il compose

« une romance, peut-être, qu'il te dédiera, qu'il « t'enverra, et son rival marche vers son but. — « Loin de me secourir, tu ne me donnes pas même « de consolations. — Je pleurerai avec toi, si tu le « veux; mais de quoi cela t'avancera-t-il? Je suis « furieuse contre le baron. Jamais homme n'a « porté aussi loin la défiance de lui-même... Ah, « vous voilà enfin, monsieur. Voyez-vous les pré- « sens de noces offerts et reçus; votre Sophie dans « les larmes?... — Ma Sophie, madame! Ai-je bien « entendu!—Oui, monsieur, votre Sophie. Il faut « bien qu'elle se déclare, puisque vous ne voulez « pas parler. »

Le réfléchi, le raisonnable Vercelle ne se possède plus. Il est aux pieds de Sophie, il se relève pour embrasser les genoux de la compatissante cousine. Il veut parler; il ne trouve pas d'expressions, qui puissent rendre ce qu'il éprouve. Il est muet; mais que ce silence a de charmes! Tout est vie, tout est passion dans l'amant, qui passe subitement du désespoir aux illusions les plus douces, les plus enivrantes. Sophie se ranime au feu de ses regards; elle ne connaît plus d'autre bonheur que celui qui naît d'un amour mutuel. Elle est heureuse en ce moment, parfaitement heureuse. Elle laisse tomber une main dans celles de son amant.

Égarés, hors d'eux, plongés dans la plus délicieuse ivresse, le couple charmant oubliait l'univers : madame Descourtils veillait pour ses pro-

tégés. « Levez-vous, levez-vous donc, vous ne sa-
« vez rien faire à propos. Baron, levez-vous, vous
« dis-je, si vous ne voulez pas que M. d'Apre-
« mont vous trouve aux genoux de sa fille. »

En effet, la voix et la marche du vieillard se faisaient distinctement entendre. Il ouvre, il entre. Le baron a pris un masque; Sophie ne sait pas encore feindre.

« Qu'as-tu, ma Sophie, qu'as-tu, mon enfant?
« — Rien, mon oncle; un malaise, une légère
« indisposition... — Je sais ce que c'est, je sais ce
« que c'est. Sa mère a éprouvé les mêmes sensa-
« tions, quand elle a acceptë ma main. Les caus-
« tiques répandaient que le chagrin seul l'agitait;
« mais elle m'aimait tendrement, et, corbleu, elle
« me l'a prouvé pendant le reste de sa vie... Ah,
« monsieur, je vous demande pardon; je ne vous
« avais pas aperçu. »

Vercelle salue profondément, et présente la lettre de son colonel. Le vieillard lit, et la satisfaction se peint dans tous ses traits. « Comment
« donc, M. le comte d'Orville veut bien s'excuser
« de ne m'avoir pas vu encore, et il pousse les
« procédés jusqu'à m'envoyer un officier de son
« régiment, un officier d'un mérite distingué! Il
« est blessé, ce pauvre comte; mais il espère pou-
« voir monter en voiture au premier jour. Je serai
« enchanté de le recevoir... Parbleu, je veux qu'il
« soit de la noce. Monsieur, je marie ma fille à
« un de vos camarades, au marquis d'Oliban. Le

« cœur de Sophie s'est trouvé d'accord avec ma « volonté, et j'en suis fort aise : j'aurais été fâché « d'employer l'autorité. C'est cependant ce que « j'aurais fait, si j'avais trouvé de la résistance, « car je suis convaincu que si l'amabilité et les « graces sont le partage de la jeunesse, la raison et « la prévoyance sont celui de l'âge mûr... Étourdi « que je suis! Ce mariage-là me fait oublier les « choses les plus simples! C'est que ma joie, mon « ravissement... Monsieur, je vous demande mille « pardons : vous arrivez de Pithiviers, et vous avez « besoin de vous rafraîchir. Suivez-moi, je vous « en prie. Nous ferons connaissance le verre à la « main. »

Le baron avait la tête plus forte que le marquis. Il ne refusait jamais, et le papa était enchanté de son hôte. Il remarqua qu'il était tard, et il engagea le baron à coucher au château. Pour le déterminer, il lui annonça que ses gens avaient détourné un sanglier, et qu'ils devaient le lancer le lendemain à la pointe du jour. Vercelle prit feu à l'instant. Il parla chasse comme M. Western, et d'Apremont ne revenait pas de son étonnement. « Corbleu, dit-il, il ne manque à d'Oli- « ban que de boire sec, et de bien connaître la « chasse. Mais une bouteille du Clos-Vougeot l'é- « tourdit; il rompt les chiens en voulant les sou- « tenir. Vous êtes mon homme, vous. Nous passe- « rons la journée de demain ensemble : voilà qui « est arrangé. »

Le marquis avait passé une nuit heureuse à Pithiviers. Bercé par des songes flatteurs, il avait joui de tout ce que l'ambition offre de plus séduisant. Pas une pensée pour Sophie : ne serait-elle pas trop heureuse de partager son opulence et ses grandeurs ?

Cependant il est des formes dont il est impossible de s'écarter : d'Oliban était attendu à Apremont, et déja Vercelle courait les bois avec le vieux seigneur, lorsque son rival en était encore à ses projets de toilette. Une longue discussion s'engagea entre lui et Zéphire. Le maître voulait étaler un luxe éblouissant; le valet de chambre soutenait que les femmes ont un goût décidé pour l'uniforme, et que c'est en capitaine qu'il doit se présenter à mademoiselle d'Apremont, qui, d'ailleurs, l'a vu à Paris en habit brodé, en plumet, et en talons rouges. Après deux heures de raisonnemens sublimes, il fut arrêté qu'on entasserait, dans une malle, une garde-robe de ville et une de guerre.

L'heure du déjeuner était venue. Le marquis n'avait pas fait dire à quelle heure il arriverait au château. Il pouvait donc disposer des trois quarts de la journée. Il était, d'ailleurs, plus empressé d'éblouir Sophie que de lui plaire. Il se fit donner à déjeuner.

D'Orville était bien aise que le baron ait la journée à lui, pour s'établir dans l'esprit du père, et convenir de quelque chose avec les dames. Il

envoya chercher le marquis, et le retint deux heures encore, sous différens prétextes. « Ma foi, « s'écria à la fin d'Oliban, on m'attend à Apre- « mont, et je ne peux sans grossièreté... — Eh, « mon cher marquis, vous n'êtes pas amoureux; « vous êtes fort aimable; vous êtes aimé, sans « doute, et on sera trop heureux de vous prendre « quand vous arriverez. Je vais m'ennuyer à mou- « rir, et je veux absolument que vous dîniez avec « moi. — Impossible, monsieur le comte, impos- « sible.—Vous me refusez, monsieur !—C'est bien « malgré moi; mais les bienséances exigent... — « Que vous me cédiez. »

D'Oliban était fort embarrassé, lorsqu'on vient lui dire que Larose, en robe de greffier, et sa jolie petite femme, venaient lui faire une visite de cérémonie, et le remercier de ses bontés. Vous savez que les trois maisons communiquent entre elles, et que, pour aller de l'une à l'autre, il suffit de traverser deux ou trois chambres. Les deux époux l'attendaient, et lui furent présentés par le père et la mère Firmin.

Il est des maladies qui règnent, par intervalles, sans que les médecins, qui savent tant, aient encore pu nous dire pourquoi. Le Français, qui rit de tout, appelle cela maladie à la mode. Les maux de cœur étaient alors très *à la mode* à Pithiviers, et cette fois les docteurs en précisaient parfaitement la cause : Mettez-moi la main dans un sac de froment, et je vous dirai s'il est plein.

Julie avait ses maux de cœur tout comme une autre. Elle était pâle, abattue; le beau Larose, au contraire, avait un air triomphant. Le marquis le félicita sur ses succès, et, n'ayant plus rien à lui dire, il lui parla de sa robe, de l'air grave et imposant qu'elle lui donnait. Julie fit un mouvement de tête, qui annonçait que la robe n'avait pas pour elle les charmes de l'uniforme. On m'a assuré depuis, qu'à la fin de l'année son mari n'avait plus qu'une figure ordinaire, et que son caractère ne lui paraissait pas aimable du tout. Le prisme de l'illusion était brisé. Diable de prisme! Pourquoi est-il de verre? Qu'est-il résulté pour Julie de sa fragilité? Je l'ignore, et, ma foi, je ne m'en inquiète guère.

Le comte était aussi empressé de garder d'Oliban à la garnison, qu'il l'avait été de l'en éloigner, lorsqu'il ne vivait que pour Agathe. On vint annoncer au marquis que son colonel était servi, et que, décidément, il comptait sur lui. D'Oliban crut ne pouvoir mieux faire que d'envoyer Zéphire et un billet d'excuses au château d'Apremont.

D'Orville fit durer le dîner long-temps, comme vous pouvez le croire. Il proposa ensuite *une impériale*, que le marquis fut contraint d'accepter. Je suis en règle, pensait-il; M. d'Apremont a maintenant mon billet, et me voilà à l'abri de tout reproche. Mais demain je n'y serai pas repris : je partirai à la pointe du jour.

Voyons maintenant comment Vercelle a employé la journée que lui a procurée le vindicatif colonel.

Le sanglier était lancé... Celui de Calydon n'était qu'un marcassin, comparé à celui-là. Il passe à vingt pas de M. d'Apremont. Le papa n'avait encore pris que ce qu'il appelait sa tisane, une bouteille de petit vin blanc, avec laquelle il était dans l'usage de se rincer la bouche tous les matins. Il n'avait rien perdu encore de sa vivacité, et ses nerfs, assouplis et ranimés par la tisane, lui permirent d'ajuster avec prestesse. Il lâche la détente, et la balle glisse dans les chairs, le long des côtes. Le sanglier, furieux, se détourne, et va droit à lui.

Nouveau Méléagre, Vercelle pousse son cheval, et tire son coup de pistolet, au moment où l'animal, usant du droit naturel que nous avons de nous défendre, allait ouvrir, d'un coup de boutoir, la jambe et la cuisse de son adversaire. Il n'a pas besoin de tisane pour tirer juste : il a fait sauter la cervelle au sanglier; il en a couvert la botte de M. d'Apremont.

Ce moment fut tout à la reconnaissance, et aux plus tendres effusions. On pensa à retourner au château, et, après avoir épuisé tout ce qu'il était possible de dire sur le sanglier, on parla guerre : M. d'Apremont l'aimait beaucoup et l'entendait bien. Il fut étonné des connaissances qu'avait le baron en ce genre, et de la facilité avec laquelle

il s'exprimait. Il lui serra la main pour la vingtième fois, et l'invita avec tant de chaleur à passer le reste de la semaine avec lui, qu'il eût eté difficile à un homme qui n'aurait pas eu de projets, de se défendre plus long-temps. Vercelle accepta. Mais sa délicatesse se révoltait quelquefois contre lui. Elle lui reprochait d'abuser de la loyauté d'un vieillard, pour tâcher de rompre ses desseins, et éloigner sa fille de la soumission qu'elle lui devait. Le souvenir, l'image de la séduisante Sophie dissipait aussitôt ce nuage, faible reste d'une probité à toute épreuve, celle de l'amour seul exceptée.

Ah çà, monsieur l'auteur, cachez donc vos *fils* mieux que cela. Il est clair que vous les tendez de manière à enlever le consentement du père à force de services et de qualités. Ma foi, monsieur le lecteur, je ne vous dissimule pas que tous mes vœux sont pour le baron. C'est un jeune homme aimable, qui a des principes que j'honore beaucoup, du jugement, ce qui est assez rare, et surtout de la raison, dont je fais le plus grand cas : voilà pourquoi j'en mets tant dans mes ouvrages. Cependant je vous déclare, dans toute la bonne foi de mon ame, que je ne sais encore qui des deux rivaux l'emportera sur l'autre. Continuons d'aller devant nous, et je vous réponds que le dénoûment viendra à la fin du volume.

La cloche annonça le retour des chasseurs et le dîner. Les dames descendirent, et M. d'Apre-

mont leur présenta Vercelle comme quelqu'un qui, probablement, lui avait sauvé la vie. Grands complimens de la part de madame Descourtils; beaucoup de modestie de celle du baron; un simple sourire effleura les lèvres rosées de Sophie; mais ce sourire disait tout pour l'amant heureux.

« Mesdames, dit d'Apremont, je n'entends pas « qu'on se borne à remercier par de froides po- « litesses, un homme qui m'a rendu un service « essentiel. Présentez-lui la joue... Allons, point « d'hésitation. Embrassez, Vercelle, embrassez. » Vous rappelez-vous le premier baiser d'amour que vous ayez donné et reçu à l'aurore de votre vie? Ah, Sophie, quel baiser! quelle impression il a faite sur vous! mais aussi quelle triste réflexion il a produite. Faudra-t-il en donner de semblables au marquis, en recevoir de lui? Oh! ces baisers-là ne seront jamais ceux de l'amour.

M. d'Apremont avait l'habitude de dîner copieusement. Ce repas était suivi d'une sieste plus ou moins longue; mais le roi fût venu à son château, que personne n'eût osé l'éveiller. Il fit part au baron de cet usage, auquel il attribuait la conservation de sa santé, et il prit congé de lui pour une heure ou deux.

On se retira dans l'appartement des dames, où nos amans n'eurent d'autre témoin que leur aimable confidente. Le baron, sûr d'être aimé, ne connut plus cette réserve, qui aurait pu lui être si funeste. Son cœur avait besoin de s'épancher,

et l'amour est toujours éloquent. Sophie l'interrompait souvent, pour lui adresser quelque chose de tendre et de flatteur. Il parle comme un ange, disait-elle quelquefois à sa cousine.

Après les plus doux épanchemens, après avoir passé du délire à l'ivresse, avoir épuisé toutes les sensations, il fallut revenir au présent, et l'avenir, avec sa main de fer, se présenta sous une forme effrayante. On s'aime; on est heureux de se l'entendre dire, de le répéter soi-même. Mais M. d'Apremont est absolu, et Sophie est timide et subjuguée; il est opiniâtre et intéressé; l'engagement fatal doit être contracté dans huit jours. Comment parvenir à s'y soustraire? comment amener ensuite M. d'Apremont à recevoir le baron pour son gendre? Douze mille livres de rente sont-elles à comparer à un revenu de cent cinquante mille francs? On ne voyait plus que des obstacles, que la crainte multipliait encore, et qu'elle présentait comme insurmontables. Les cœurs se serraient; ils soupiraient à l'unisson, et à chaque soupir les yeux se portaient sur la cousine. Elle avait les siens au plafond, et sa tête était appuyée sur sa main. C'est une source de pensées bien féconde qu'un plafond, puisque tous ceux qui sont embarrassés vont toujours en chercher là. Si cette opinion est fondée, que d'actions de graces nous devons tous à notre maçon!

« Je voulais d'abord, dit enfin madame Des-« courtils, engager le baron à se déclarer fran-

« chement à mon oncle. Il aurait essuyé une bou-
« rasque qui l'aurait forcé à retourner à Pithiviers.
« Mais il aurait écrit; mon oncle aurait fini par
« me parler de ses lettres, et j'aurais dit bien dou-
« cement ma façon de penser, car il est des mo-
« mens où il me fait peur aussi. Des amis puissans,
« des gens considérés auraient appuyé la demande
« de monsieur. Mais j'ai réfléchi qu'auprès d'un
« homme du caractère de mon oncle, rien ne peut
« balancer cinquante mille écus de rente, et l'a-
« vantage de marier sa fille sans lui donner de
« dot. Mes chers enfans, on m'accorde quelque
« esprit, de l'imagination, et je vous avoue qu'il
« ne se présente à moi aucune idée à laquelle je
« puisse m'arrêter.

« Je ne ressemble pas, dit le baron, à ces écer-
« velés qui veulent tuer un homme, pour l'em-
« pêcher de se marier à son gré. Mais je voudrais
« bien que ce marquis, qui ne fait que des sot-
« tises, se permît de me faire une querelle d'éclat.
« — Vous me faites frémir, s'écria Sophie! Ex-
« poser vos jours! perdre la vie, peut-être! Vous
« voulez donc que je meure avec vous. — Allons,
« monsieur le baron, vous lui baiserez les mains
« une autre fois. Raisonnons : nous n'avons pas
« de temps à perdre. D'après ce que vous m'avez
« dit de ce marquis, il est impossible qu'il soit
« quatre jours ici, sans faire quelque chose qui
« déplaise à mon oncle, et que nous aurons le
« soin de bien envenimer. L'essentiel est de gagner

« du temps : bornons-nous à cela pour aujourd'hui.
« — Voyons, cherchons, ma cousine. — Sophie
« feindra d'être malade. — Mais, madame, le mé-
« decin découvrira la ruse. — Faut-il tout vous
« dire, monsieur le baron? Depuis que ce mariage
« est arrêté, Sophie a toujours été indisposée :
« vous seul avez pu la rendre à elle-même. — Oh,
« ma cousine, comment vous permettez-vous de
« dire... — Ce qui a fait tant de plaisir à monsieur?
« — C'est malheureux, en vérité. Allons, dès ce
« soir tu sentiras du malaise, un mal de tête
« quelconque; tu paraîtras accablée, triste. — Cela
« ne me sera pas difficile : il me suffira de penser
« à M. d'Oliban. — Bon. Demain tu seras réelle-
« ment malade; on mandera le médecin; il fera
« des ordonnances, et je jetterai les remèdes par
« la fenêtre. — C'est très-bien, madame; c'est ad-
« mirable. Mais je supplie mademoiselle de n'être
« pas malade jusqu'à garder sa chambre. — Non,
« non, ce serait vous séparer, et je ne veux pas
« que vous le soyez. Sophie aura besoin de dissi-
« pation, d'un peu d'exercice. Elle résistera; j'in-
« sisterai; elle viendra chez moi, et vous y serez;
« elle fera un tour ou deux dans le parc, et vous
« lui donnerez le bras. Est-ce cela, monsieur le
« baron? »

Vercelle, hors de lui, tombe aux pieds de madame Descourtils. La porte s'ouvre... c'est Zéphire. Il n'a pu se présenter à M. d'Apremont, qui repose encore. Il a cherché madame Descour-

tils, qui représente son oncle quand il n'est pas visible. Il lui remet le billet du marquis et se retire. Mais le coquin a vu le baron aux genoux de l'aimable cousine; il ne doute pas qu'ils soient au mieux ensemble, et il se propose bien d'amuser son maître d'une anecdote nouvelle et piquante.

L'heure ordinaire du réveil était passée, et on ne s'en était pas aperçu. Madame Descourtils sort; elle va, sur la pointe des pieds, écouter à la porte de son oncle; elle entend quelque chose; elle revient. « Descendons dans le parc, dit-elle, « et ayons l'air de causer de choses indifférentes. »

M. d'Apremont étendait les bras, et poussait un dernier bâillement devant une des croisées de sa chambre. Il voit nos promeneurs, et les appelle avec un *hom*, *hom*. On revient à lui avec empressement; on s'estime trop heureux de complaire à celui dont on attend quelque chose d'essentiel. « Corbleu, dit le papa, j'ai dormi aujour- « d'hui plus long-temps que de coutume. Cette « chasse m'avait fatigué. Voyons, mesdames, à quoi « passerons-nous la soirée? — Nous ferons ce qui « vous plaira le mieux, mon oncle. — Moi, mon- « sieur, je suis à vos ordres. — Tu ne dis rien, « Sophie. — Papa, je me sens un peu indisposée. « — Cela ne sera rien, mon enfant. Du reste, je « n'entends pas te gêner. Tu causeras avec ta cou- « sine; et nous, baron, que ferons-nous? Je n'aime « pas les cartes. — Amusement futile, monsieur. « — Il y a pourtant des femmes qui passent à cela

« la moitié de leur vie. Quel jeu jouez-vous, mon « cher Vercelle? — Mais, le trictrac, les dames, « les échecs... — Les échecs! Vous jouez aux « échecs! j'en suis enchanté. J'aime passionné- « ment ce jeu-là : il est l'image de la guerre. As- « seyez-vous, mon ami, et commençons. »

Le papa, assez bon tacticien, avait des prétentions sans bornes aux échecs. Il ne remuait pas une pièce, qu'il ne rappelât une marche du prince Eugène, de Turenne, ou de Maurice de Saxe. Il voulait qu'on admirât la profondeur de ses combinaisons. Cependant le baron reconnut bientôt qu'il n'était pas de sa force. Il ménagea son jeu de manière à disputer la partie jusqu'à la fin, et poliment il la perdit. « Vous êtes fort, monsieur. « Il a fallu toutes mes combinaisons pour que je « vous gagnasse. Je vous donne votre revanche. » Malgré ses combinaisons, M. d'Apremont la perdit. « J'ai été distrait, corbleu, j'ai été distrait. — « Je crois m'en être aperçu, monsieur. — Vrai- « ment?... Jouons la partie d'honneur. » M. d'Apremont la gagna, et cela devait être. Il était heureux, très-heureux en ce moment. Il ne cessait de parler de la force du baron, moyen déja usé de faire valoir la sienne. « Je regrette beau- « coup que mon gendre futur ne sache pas ce « jeu-là. Ah, c'est un homme aimable, et par « conséquent superficiel. Il faut des têtes comme « les nôtres, baron, pour vaincre les difficultés « que présentent les échecs... Qu'as-tu donc, ma

« Sophie? Tu m'inquiètes. — Papa, j'ai un grand « mal de tête. — Ma nièce, conduis-la chez elle, « et fais-lui prendre quelque chose, du thé, de « la camomille, que sais-je, moi? Va, mon enfant, « va. Demain matin, j'irai savoir de tes nouvelles. »

Le baron s'était aperçu que le vieillard était mauvais, très-mauvais joueur. Il lui avait vu froncer le sourcil à chaque coup décisif dont il était menacé, et un gros rire s'échappait, quand son adversaire avait eu la complaisance de ne pas le consommer. Deux ou trois *corbleu*, bien ronflans, avaient suivi la perte de la seconde partie, et des plaisanteries assez vives avaient succédé aux éloges, après le gain des deux autres. Vercelle se promit bien de perdre toujours deux parties sur trois.

Il se retira dans sa chambre, où il passa la nuit, tantôt à dormir, tantôt à penser à Sophie. Il se rappelait, avec délices, ce qu'elle avait fait pour lui, ce qu'elle allait faire encore. Un mot, un sourire, un regard, un mouvement, indifférens peut-être, mais qu'il avait interprétés, se retraçaient à sa pensée. Le jour le surprit, bercé par ses douces rêveries. Les amans se rapprochent facilement de la nature : les premiers rayons du soleil, la verdure qu'il colorait de ses feux, l'émail des fleurs, le gazouillement des oiseaux, qui chantaient leurs amours et leur bonheur, l'appelèrent dans les jardins, dans le parc. Il ne voyait, il n'entendait que des êtres heureux. Hélas! se

disait-il, l'ordre social a tout interverti. On a opposé, au sentiment, des lois, des autorités, des distinctions, des vues d'intérêt. L'homme dégradé n'est plus que le jouet des préjugés, des préventions, des passions factices, que fait naître la civilisation. J'adore l'être dont je suis aimé; nos cœurs ne cessent de s'élancer l'un vers l'autre, et des institutions cruelles nous séparent.

Il est distrait de ses idées philosophiques, par le bruit des fouets, des chevaux et des roues : c'est d'Oliban qui arrive, qui descend de sa voiture, et qui ne conçoit pas qu'on ne soit point levé encore, lorsqu'il l'est depuis deux heures. Le baron est loin de le chercher; mais, le marquis apprend qu'il est dans le parc; il court à son camarade, non qu'il soit entraîné par l'amitié; mais il est instruit de l'amour de Vercelle pour madame Descourtils, et le besoin invincible de se mêler de cette affaire-là est son stimulant et son guide.

« Je ne vous croyais pas ici, mon cher baron; « mais, hier soir, Zéphire m'a appris certaines « choses... Les gens raisonnables ont donc aussi « leurs faiblesses. Vous voilà donc amoureux. Ma « foi, je vous fais mon compliment. Madame Des- « courtils n'est plus de la première jeunesse; mais « elle est jolie, aimable, spirituelle, et je lui crois « un caractère excellent. J'aurais dû me douter « de quelque chose, à un certain bal donné par « la comtesse d'Orfeuil : vous avez été assidu près

« de l'intéressante veuve; mais je ne suis ni cu-
« rieux, ni observateur, et j'avais oublié tout cela.

« Ah çà, où en êtes-vous? On vous écoute fa-
« vorablement, je le sais; mais cela ne suffit pas.
« Vous êtes-vous ouvert au cher oncle? A-t-il
« bien reçu vos propositions? A quand la noce?»

Le pauvre baron, étourdi de cette sortie, ne trouvait pas un mot; il ne pensait pas même à répondre. Il était tout entier à la position nouvelle où le marquis allait le mettre, et il bénissait son étoile de ce que Zéphire ne l'avait pas surpris aux genoux de mademoiselle d'Apremont, ce qui serait infailliblement arrivé, s'il fût entré quelques minutes plus tôt.

« Eh bien, mon camarade, vous vous taisez?
« Toujours modeste et réservé! Écoutez-moi. J'é-
« pouse mademoiselle d'Apremont, et je ne la
« laisserai pas ici, son père doit s'y attendre. Vous
« avez peu de fortune; madame Descourtils n'est
« pas plus riche que vous; il n'est pas possible
« que vous teniez une maison. M. d'Apremont ne
« peut vivre seul, et votre mariage lui assure de
« la société et des soins. Madame la baronne lui
« restera, et vous viendrez passer vos semestres
« au château. N'est-ce pas cela? Allons, parlez. Le
« futur beau-père ne me refuse rien : voulez-vous
« que j'arrange votre mariage dans la journée?»

Que Vercelle consentît ou non, il avait lieu de craindre que son amour prétendu devînt l'histoire du château. Cependant, plus il réfléchissait,

plus il s'applaudissait que le marquis ait pris aussi complètement le change. Mais il ne pouvait se décider à faire jouer à madame Descourtils un rôle au-dessous d'elle. Il résolut d'ôter au marquis tout espoir de succès, en lui avouant qu'il aimait beaucoup; mais qu'il n'avait pas le bonheur de plaire, et qu'il n'entendait pas devoir la main de madame Descourtils à l'autorité de son oncle.

« Vous aimez beaucoup; vous ne plaisez pas! « Cela n'est pas croyable, baron. Que diable fai- « siez-vous hier soir aux genoux de madame Des- « courtils? Cette position est celle d'un amant « heureux; on ne la prend pas pour se plaindre « des rigueurs de sa belle... Ah! je vois ce que « c'est. J'ai fait quelques maladresses dans ma vie, « et vous me redoutez. Mais cette affaire-ci doit « aller d'elle-même, et je vous répète que je n'aurai « qu'un mot à dire à M. d'Apremont. — Monsieur « le marquis, écoutez-moi attentivement, je vous « en prie, et n'oubliez rien de ce que vous allez « entendre. J'aime madame Descourtils, et je n'en « ai reçu que des marques de froideur. Je suis « tombé hier dans un accès de désespoir, que je « n'ai pu modérer, et qui l'a effrayée. Je me suis « jeté à ses pieds pour lui demander pardon, et « implorer l'oubli d'un transport insensé. Touchée « de mon état, et surtout de mon repentir, elle « m'a répondu avec la plus grande bonté. Mais, « pour faire cesser des poursuites qui la fatiguent,

« elle m'a avoué franchement que son cœur n'est « plus à elle. Voyez maintenant, monsieur, si « vous voulez lui susciter des persécutions, en « faisant connaître à son oncle des sentimens « qu'elle ne peut partager.

« — Voilà qui est extraordinaire : je suis le « seul officier du régiment qui soit heureux en « amour. Il y a donc un malin génie qui plane « sur les chasseurs des Vosges?... Vous me per- « mettrez au moins de parler à madame Descour- « tils; de chercher à la détromper sur les per- « fections imaginaires qui l'abusent. — Ah, par « exemple, ce sera me rendre un service essen- « tiel. Mais pas un mot à M. d'Apremont, s'il « vous plaît. — Eh, non, eh, non, la chose est « arrêtée. — Mais quel est ce rival? Le connaissez- « vous? — Elle a refusé de le nommer. — Il ne « lui convient pas, voilà qui est clair. Une femme « de vingt-huit à trente ans, maîtresse de ses ac- « tions, avoue l'amant dont elle n'a pas à rougir. « — Vous allez un peu loin, monsieur le mar- « quis. Si le parti, au contraire, est tellement « au-dessus d'elle... — Ah, oui, j'entends. Quelque « jeune écervelé, qui tient à une famille illustre, « que ce mariage affligerait. — Convenez au moins « que cela peut être, et apprenez à ne jamais « précipiter votre jugement. — Il est possible en- « core que l'amant aimé soit arrêté par un deuil, « par un procès; que sais-je, moi? N'importe, je

« parlerai à votre aimable veuve, et je vous ser-
« virai chaudement. Je fais mon affaire de la vôtre;
« soyez-en sûr. »

Vercelle ne savait trop jusqu'à quel point il pouvait compter sur la discrétion du marquis. Mais il avait fait ce qui était en lui pour que madame Descourtils ne fût pas compromise, et il ne chercha plus que l'occasion de lui faire connaître ce qui venait de se passer. Il essaya de plusieurs prétextes pour se défaire du marquis, qui avait toujours quelque chose à lui dire. « A propos,
« baron, j'ai préparé à M. d'Apremont quelques
« soirées agréables. Il aime beaucoup les échecs.
« — Je le sais. — Je suis lié avec Philidor. Je lui
« ai envoyé un cabriolet; je lui ai écrit quatre
« mots. Il arrivera ce soir; je le présenterai sous
« un nom supposé, et nous jouirons de la sur-
« prise et de la satisfaction de mon très-futur
« beau-père. — Voilà qui est bien vu, parfaite-
« ment vu. Je vous reconnais à ce trait, mon
« obligeant camarade. Mais pas de vilain tour aux
« femmes, cela est indigne de vous. Je crois qu'il
« est temps que nous nous présentions aux maî-
« tres du château. — Neuf heures et demie... Il
« n'y a pas d'indiscrétion à se faire voir à cette
« heure-là, à la campagne. »

Tout était en l'air dans la maison. Sophie avait eu une nuit fâcheuse, et elle souffrait réellement de l'inquiétude de son père. Des domestiques étaient en course. L'un allait à Orléans; un autre

à Paris : il semblait qu'on ne pût rassembler assez de médecins. Les femmes préparaient des boissons rafraîchissantes qu'on avait commandées, sans savoir pourquoi, et qu'on contremandait sans motif. Vercelle laissa le marquis avec M. d'Apremont. Il courut à sa chambre; il écrivit à madame Descourtils un billet assez détaillé, et il rejoignit son camarade et le seigneur du château.

Le marquis ne put s'empêcher de demander la permission de voir sa charmante future. C'est un terrible métier que celui d'un coureur de dot : il faut toujours feindre ce qu'on est loin de sentir. Le baron profita, sans rien dire, de la permission accordée à son camarade, et pendant que d'Oliban débitait des lieux communs, le billet parvint à son adresse.

Quand il eut parlé, que ses tendres plaintes sur l'indisposition de Sophie furent épuisées, que la source de ses soupirs fut tarie, il prit d'un air leste et familier la main de madame Descourtils, et il la conduisit dans l'embrasure d'une croisée. « Ah çà, ma charmante cousine, j'ai à me plaindre « de vous. — Et en quoi donc, mon aimable cou- « sin ? — J'aime beaucoup mon camarade Vercelle, « et vous le désespérez. C'est un jeune homme « plein de mérite, qui vous adore, qui vous con- « vient, et vous lui préférez je ne sais qui. — En « vérité, marquis, je ne vous comprends pas. — « Oh, que si, oh, que si. Les femmes entendent « de reste quand on touche une certaine corde;

« mais, quelquefois, elles ont leurs raisons pour « dissimuler. — Plaira-t-il à monsieur le marquis « de vouloir être plus clair ? — Je vais m'expli- « quer, puisque vous le voulez, et vous aurez « l'air d'apprendre ce que vous savez mieux que « moi. » Madame Descourtils s'aperçut enfin que, de l'autre bout de la chambre, le baron ne cessait de lui faire des signes. « Je vous demande « mille pardons, monsieur le marquis; mais il faut « que je sorte un moment. — Cette conversation « vous embarrasse; vous croyez m'échapper... « mais... — J'espère que vous ne prétendez, ni « me retenir, ni me suivre. » Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si solennel, que d'Oliban ne sut que répondre, et qu'il resta cloué à sa place.

Au bout d'un moment, madame Descourtils rentra en riant aux éclats. « Vous ne perdez pas « de temps, monsieur le marquis, et vous servez « vos amis chaudement. Vous prétendez donc que « je me marie pour vous ? — Non, madame, mais « pour Vercelle. — Je vous donne ma parole « d'honneur que je ne l'épouserai jamais. — Ne « jurez pas, je vous en prie; c'est vous ôter la « possibilité de revenir. — Oh! je n'en ai nulle « envie. — Et vous comptez persévérer dans votre « aveuglement ? — J'en jure par votre amour pour « Sophie. — Et vous croyez que je m'en tiendrai « à des plaintes stériles; que je me bornerai à « déplorer le sort de mon ami ? — Non, non; je

« sais que vous n'êtes pas capable de cela. Vous « direz à mon oncle ce que vous savez, et ce que « vous ne savez pas. Il me parlera en faveur de « monsieur; je lui répondrai que je veux rester « veuve, et tout sera fini. »

Des voitures, des chevaux de selle, qui entraient dans les cours, interrompirent un dialogue, que le marquis se proposa bien de reprendre à la première occasion. Le baron se hâta de présenter la main à l'aimable cousine. « Laissez « parler d'Oliban, lui dit-elle bien bas : son erreur « nous sera utile. Mon cher oncle criera d'abord; « j'y suis accoutumée. Il rira plus tard, et le public « aussi, car ceci percera quand on vous verra « épouser Sophie. — Ah! si j'étais assez heureux!... « — Plus bas, baron, plus bas. Le marquis est « sur nos talons. — Ah, ah, vous lui donnez des « espérances, et vous voulez me le cacher! Cela « n'est pas bien, cousine. Vous savez quel tendre « intérêt je vous porte à tous deux. »

Deux médecins d'Orléans, un de Pithiviers, un de Dourdan, et le célèbre M. Petit, qui arrivait en poste, interrompirent encore la conversation. Conduits par M. d'Apremont, accompagnés de madame Descourtils, de d'Oliban et du baron, ils se rangèrent autour du lit de Sophie, avec la gravité d'usage. Le pouls, la langue, les yeux furent d'abord examinés par M. Petit, bien entendu : les autres n'étaient plus là que pour opiner du bonnet doctoral, et toucher ensuite leurs honoraires.

Après des questions, des interpellations et de longues réflexions, M. Petit dit à l'oreille de M. d'Apremont : « Il faut marier mademoiselle « sans délai ; le pouls indique une passion vio- « lente... — J'en connais l'objet, répond tout haut « le papa. C'est le marquis d'Oliban ; elle en est « folle, et ils seront unis dans six jours. — Il y a « aussi des vapeurs dans son fait. Voyez-vous ces « larmes qui coulent sans motif, et qui ne sont « pas de joie. » Sophie prend les mains de son père ; elle l'attire ; elle le presse dans ses bras ; elle le regarde avec une expression... « La re- « connaissance de la jeune personne, reprend le « docteur, passe les bornes ordinaires. Je vous « engage, monsieur, à avancer le mariage. Ne « serait-il pas possible que demain... — Cela ne « se peut pas, monsieur. Rien ne sera prêt que « la veille du jour que j'ai fixé. — Pardonnez-moi, « mon père. J'ai abusé de votre confiance ; je ne « suis pas malade. Mais, au nom de Dieu, ne me « sacrifiez pas. J'aime le baron ; j'en suis tendre- « ment aimée ; consentez à notre bonheur. — « Voilà du délire, s'écrie d'Oliban. Vercelle adore « madame Descourtils, qui ne peut pas le souffrir. « — En effet, poursuit le médecin, le sang est « dans une agitation excessive, et il est évident « qu'il se porte au cerveau. Des bains de pieds, « un régime rafraîchissant, et la célébration du « mariage aussitôt que vous le pourrez. »

Sophie avait à peine cessé de parler, qu'elle se repentit de s'être laissée aller à sa franchise, et à ce qu'elle devait à son père. La réplique du marquis lui avait ôté la faculté de rien ajouter. Le docteur voulut bien prendre son silence pour du calme, et il invita tout le monde à se retirer. Madame Descourtils resta seule avec sa cousine. Elle lui expliqua les paroles, inintelligibles pour elle, que d'Oliban venait de prononcer, et elle retourna au salon.

Là commençait une grande explication entre M. d'Apremont et le marquis. « Que diable con-« tiez-vous là-haut sur l'amour prétendu du baron « pour ma nièce? — Je vous ai dit la vérité, mon-« sieur. — Quoi, réellement, baron, vous êtes « amoureux de madame? — Monsieur... monsieur... « Je ne sais... j'ignore... — Je ne sais, j'ignore... « Parlez, madame. Est-il vrai que le baron vous « aime? — Il faut bien que cela soit, puisque M. d'O-« liban le dit. — Ma nièce, M. de Vercelle connaît « la guerre, les échecs; il est bon vivant et chas-« seur déterminé; il m'a rendu un grand service, « et, ma foi, je ne dis pas que... — Mais mon on-« cle, vous mettez à tout ce que vous faites une « précipitation... — Qui ne te déplaît pas trop, « conviens-en? Le baron n'est pas riche, qu'im-« porte? Tu resteras avec moi, et ton mari vien-« dra passer ici ses quartiers d'hiver. Voilà pré-« cisément, s'écria le marquis, comment j'avais

« arrangé cette affaire. — Nous reviendrons là-« dessus, quand le mariage de ma fille sera ter-« miné. »

Personne ne s'opposant aux vues que venait de développer M. d'Apremont, il crut qu'elles étaient adoptées. Le marquis ne manqua pas d'attribuer à la chaleur de ses sollicitations le consentement tacite que venait de donner madame Descourtils. Le baron sortit avec elle, pour se consulter sur les embarras nouveaux, que tout le monde s'était accordé à leur susciter. Il semblait, en effet, qu'il y eût une conspiration générale contre l'amour. « Allez, mes amis, leur dit M. d'A-« premont, allez parler de vos tendres sentimens. « Ils seront bientôt couronnés. Que disiez-vous « donc là-haut, marquis? Vercelle adore madame « Descourtils, qui ne peut le souffrir. — Il le « croyait. — Il le craignait. — Il me l'a dit. — « Que diable, vous voyez que ma nièce ne s'est « pas permis la moindre observation. Écoutez « donc; elle ne s'est peut-être pas souciée de « vous mettre dans sa confidence : vous avez une « certaine réputation... — Faut-il vous parler fran-« chement? eh bien! je l'ai pensé comme vous. »

Le comte n'était pas en état de marcher encore, et il bouillait d'impatience dans sa chambre. Que fait Vercelle à Apremont? Est-il bien vu du seigneur? Est-il convenu de quelque chose avec la demoiselle et sa cousine? Quel plan ont-ils adopté pour supplanter le marquis? « Ma foi, s'écria-t-il,

« la curiosité et l'impatience me font plus de mal « que ma blessure, et je n'y saurais tenir plus « long-temps. » Il fait mettre des chevaux à sa calèche; il part, il arrive au château; il est reçu avec la cordialité ordinaire aux gentilshommes campagnards, et la déférence due à sa naissance et à son grade.

Sophie sentait qu'elle avait poussé les choses un peu loin. Il suffit d'une indisposition pour faire différer un mariage. L'amant peut insister et se plaindre; mais les parens savent qu'une jeune personne a, dans certaines circonstances, le plus grand besoin de toute sa santé. Il n'était donc pas à craindre que M. d'Apremont voulût absolument tenir au jour qu'il avait fixé, et il était indispensable de lui rendre sa tranquillité. Telles étaient les réflexions que madame Descourtils avait communiquées à sa cousine. Sophie se leva, et descendit au salon. Sa présence fit la plus douce impression sur le cœur de son père. Il l'embrassa, se félicita, pressa la main du marquis. Cela voulait dire : Il n'y aura rien de changé à nos arrangemens.

On allait se mettre à table, lorsqu'un laquais avertit d'Oliban qu'on le demandait à l'antichambre. Il sort, et rentre un instant après, introduisant un homme d'assez bonne mine. « C'est « M. Dupré, dit-il au futur beau-père, mon ami « particulier, et fort joueur d'échecs. Il a entendu « parler avec éloge de votre talent en ce genre,

« et il m'a prié de lui procurer l'occasion de se « mesurer avec vous. — M. Dupré est le bien venu. « Il dînera avec nous. Il est donc vrai, monsieur, « qu'on parle de moi dans le monde? Je suis « d'une assez jolie force, j'en conviens; mais, « qu'on s'en occupe à Paris, c'est ce que j'ai de « la peine à concevoir. Au reste, j'accepte votre « défi, monsieur, et quand j'aurai fait ma sieste, « ma foi, nous bataillerons. »

Le baron regarda la cousine d'une certaine manière. Ses yeux lui disaient : C'est Philidor. Ceux de l'aimable veuve lui répondaient : Je le sais bien, et le marquis de s'écrier : « Voyez, voyez comme « ils se regardent. Doutez-vous maintenant qu'ils « soient bien ensemble? Allons, il est clair qu'ils « se sont défiés de moi. »

On avait quitté la table. Vercelle tira d'Oliban à part. « Mon camarade, vous seul ici connaissez « Philidor. Il convient que vous l'amusiez jusqu'au « moment où M. d'Apremont se rendra à la so- « ciété. — A qui dites-vous cela, mon cher baron? « Je vais le faire jouer au billard, au volant, au « ballon, à tout ce qu'il voudra. » Le comte, Vercelle, madame Descourtils et Sophie s'enfoncent dans le parc. Ils y cherchent un endroit où ils puissent parler librement, sans crainte d'être surpris.

« Je ne conçois rien, dit d'Orville, à la marche « que vous avez adoptée. Madame a laissé croire « à son oncle que Vercelle l'aime, et qu'il est

« payé de retour. M. d'Apremont a donné son « consentement à leur union; voilà le roman ter- « miné; d'Oliban n'aura plus rien à faire, et vous « l'aurez sans cesse sur les bras. Il faut remettre « en scène le rival préféré du baron; il faut pi- « quer la curiosité du marquis, et cela n'est pas « difficile; le pousser à chercher, à déterrer ce ri- « val, et à vous laisser ainsi maîtres de vos ac- « tions. Mais comme il faut toujours mettre la « vraisemblance de son côté, il est nécessaire de « faire entendre au marquis que madame n'a paru « consentir que parce qu'elle redoute le caractère « violent de son oncle, et qu'elle tient plus que « jamais à l'inconnu qui possède son cœur : Ver- « celle se chargera de cette partie de la scène. « Moi, je désolerai d'Oliban, en lui protestant « que je connais le rival heureux de son cama- « rade, et en refusant de le lui nommer. Je lais- « serai cependant échapper quelques mots qui « lui feront soupçonner quelle est la ville qu'il « habite. C'en sera assez pour le tenir dans une « activité continuelle. Mais ceci ne servira qu'à « nous faire gagner quelques jours. Il faudra enfin « agir offensivement, et nous n'avons pas encore « la moindre idée sur le parti que nous pren- « drons. Quoi qu'il arrive, le marquis n'épousera « pas mademoiselle; je le tuerai plutôt que de le « laisser faire ce mariage. — Oh! le tuer, mon- « sieur le comte, ce serait passer la plaisanterie. « — Je ne plaisante pas, madame, je le hais à la

« mort. Si vous saviez ce qu'il m'a fait... Ah, ah! « voilà une jolie maison là-bas, au bout de cette « avenue. A qui appartient-elle? — A un marchand, « qui a voulu se donner les airs d'avoir un châ- « teau, des maîtresses, des chevaux, des voitures; « qui, par vanité, n'a jamais rien su refuser à sa « femme, et qui vient de faire banqueroute. La « maison est à louer, monsieur le comte, et si « vous voulez être notre voisin... — A votre tour, « madame, vous croyez plaisanter, mais j'adopte « votre idée. Nous ne pouvons, le baron et moi, « rester éternellement chez M. d'Apremont, et il « peut se présenter telle circonstance qui nous « oblige à avoir un camp retranché. Le plus faible « avantage que nous retirerons de cette habitation « sera d'y parler en sûreté, quand nous voudrons « fermer les portes, et de voir tous les jours « M. d'Apremont et sa charmante demoiselle, sans « leur être à charge. Je suis décidé; je loue la « maison. »

« Où êtes-vous donc, mesdames et messieurs, « criait le marquis de cinq cents pas de distance? « Venez, venez donc. La grande partie d'échecs « va commencer. » On se lève, on s'empresse, on se hâte, on joint d'Oliban en riant, en jouant, en fredonnant l'ariette du jour.

Les ennemis sont en présence. « Quel avantage « voulez-vous que je vous fasse, demanda M. Du- « pré à M. d'Apremont? — Comment, quel avan-

« tage? Corbleu, nous jouons à but. Je joue-
« rais avec Philidor lui-même, que je n'accepterais
« pas un pion. » M. Dupré se pique, il ne répond pas un mot; mais il joue tout son jeu. En moins de dix minutes, M. d'Apremont est *échec et mat.*

« Corbleu, monsieur, on ne gagne pas ainsi
« une partie d'échecs en un tour de main. Il y a
« là-dessous quelque chose d'extraordinaire. Mon-
« sieur le marquis, vous regardiez M. Dupré d'un
« air qui faisait sur moi un effet singulier. Vous
« aviez le nez sur l'échiquier, et je ne voyais pas
« mes pièces. Éloignez-vous, je vous en prie. Mon-
« sieur, je vous demande ma revanche. »

M. Dupré enlève une, deux, trois parties. Le seigneur châtelain est furieux. Il se lève, il marche à grands pas; d'Oliban l'aborde d'un air tout-à-fait agréable, et passe son bras sous le sien. « Pos-
« sédez-vous, papa, possédez-vous. Il n'est pas
« étonnant que vous soyez battu : vous venez de
« jouer avec Philidor. — Avec Philidor! — Vous
« n'aviez pas encore eu ce plaisir-là : c'est moi
« qui vous l'ai procuré; ne suis-je pas bien ai-
« mable? — Comment, monsieur, vous me met-
« tez aux prises avec le plus fort joueur d'échecs
« de l'Europe, et vous ne m'en prévenez pas!
« — Je m'en suis bien gardé : j'ai voulu jouir de
« votre surprise, de votre admiration pour mon-
« sieur. — Vous avez voulu jouir de ma défaite,
« de mon humiliation. Corbleu, c'est une mysti-
« fication que vous vous êtes permise, monsieur.

« Je ne vous le pardonnerai jamais. — Mais vous « prenez les choses avec un sérieux... — Ne faut-il « pas que je rie pour amuser monsieur? Ne me « ménagez plus de surprise de ce genre-là, je « vous en prie.

« Pardon, M. Philidor. Je suis naturellement « vif; mais ce n'est pas du tout à vous que j'en « veux. Pour vous le prouver, je vous demande « une leçon. Voulez-vous me la donner? — Très- « volontiers, monsieur. — On peut avouer par- « tout qu'on est l'élève de Philidor. Mais être battu « par un M. Dupré, qui n'est connu de personne, « c'est en vérité trop fort. Ah, marquis, vous voilà « à présent sur mes épaules. Vous êtes un terrible « homme. Allez dire quelque chose d'aimable à « ma Sophie, allez. »

Sophie, sa cousine et le baron avaient joui de cette scène. S'il pouvait en faire encore trois ou quatre comme cela, se disaient-ils à l'oreille! Le comte était allé voir la maison à louer, et il ne rentra qu'avec le sous-seing privé de location dans sa poche.

Le marquis se plaignit à Sophie de la sortie plus que vive qu'il venait d'essuyer. « Mon oncle « est comme cela, dit madame Descourtils; mais « il est plein de qualités, et nous l'aimons ten- « drement. Cependant il n'a jamais voulu nous « accorder une chose à laquelle nous tenons es- « sentiellement. — Qu'est-ce donc, charmante « cousine? — Il ne part jamais pour la chasse,

« sans nous laisser dans une inquiétude mortelle.
« Hier il a failli à y perdre la vie, et demain il
« veut courre un chevreuil. — J'entends. Vous
« voudriez le dégoûter de cet amusement. Cela
« n'est pas facile. — Vous avez tant d'imagination,
« mon petit cousin! — Oh... Voyez comme il a
« reçu la plaisanterie que je viens de me per-
« mettre. — Monsieur le marquis, dit mademoi-
« selle d'Apremont, du ton le plus doux, vous ne
« connaissez donc pas l'idylle charmante intitulée
« *la Violette*, et qui finit par ces deux vers :

Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie.

« — J'y suis, mademoiselle, j'y suis. Il faut
« rendre le service, et cacher la main qui le rend.
« — Eh! sans doute, monsieur. — Je ne vois plus
« qu'une difficulté. — Et laquelle? — C'est que je
« ne sais comment m'y prendre pour... — Eh!
« mon Dieu, vous aviez tant d'imagination! Ma
« cousine s'y connaît, et elle vient de vous le dire.
« — Par exemple, je ne suis pas embarrassé de
« faire manquer la chasse de demain; mais les au-
« tres? — Vous trouverez des moyens. — Ma foi,
« cela pourrait bien être. — Que mon oncle nous
« reste demain, et nous verrons après. »

« Vous êtes vraiment obligeant, monsieur, lui
« dit le comte, en le tirant à l'écart; mais vous
« ne calculez pas assez les suites des services que
« vous rendez. Ce que vous me proposez de faire

« demain est sans doute une action louable; mais,
« vous n'avez pas réfléchi qu'en voulant servir le
« baron, vous exposez madame Descourtils à des
« désagrémens sans nombre. — Elle est folle de
« notre camarade. — Vous l'avez cru, parce qu'elle
« n'a rien répondu à son oncle; mais pouvait-elle
« s'exposer à son burlesque ressentiment? Vous
« devez maintenant connaître un peu son carac-
« tère : on dit que pendant la promenade que je
« viens de faire, il vous a fait une scène... — Que
« diable, elle et le baron se regardent sans cesse
« en souriant; ils ont toujours quelque chose à se
« dire à l'oreille... — C'est pour détourner les
« soupçons de l'oncle, et peut-être pour vous
« tromper vous-même. — Et Vercelle se prête à
« ce manége-là? — Oh, il est plein de délicatesse et
« de générosité. — Je le sais bien, parbleu, et
« cependant je ne peux ajouter foi à ce que vous
« me dites. — Je vous parle avec connaissance de
« cause. Je connais l'homme que madame Des-
« courtils voudrait épouser. — Vraiment! — Il était
« l'ami intime de son mari. Le cher homme, au
« moment d'expirer, a uni leurs mains, et a fait
« jurer à sa femme qu'elle n'épouserait jamais que
« lui. — Bah, croyez-vous que ces sermens-là en-
« gagent réellement? — Madame Descourtils tient
« à sa parole. — Qu'elle ait des scrupules, j'y con-
« sens; mais ils ne tiendront pas contre l'amour
« qu'elle a pour le baron. Je vois clair, monsieur
« le comte. Ne peut-on pas la débarrasser de cet

« homme-là, sans qu'elle ait rien à se reprocher?
« — Et comment? — Ah, comment... D'abord, il
« faudrait que je le connusse. Son nom, s'il vous
« plaît? — Trouvez bon que je le taise. — Ma
« foi, que madame Descourtils l'épouse ou ne
« l'épouse pas, que m'importe après tout? Je suis
« bien bon de me casser la tête de tout cela. —
« Oh, mon Dieu, comme vous vous découragez
« promptement! — Vous voyez que je suis prêt à
« tout faire pour Vercelle, et vous ne voulez rien
« dire. —Tout ce que je peux vous apprendre, c'est
« qu'il demeure à Orléans, et qu'il y tient un rang
« distingué. — Eh bien, qui empêche madame
« Descourtils de s'expliquer franchement avec son
« oncle, et de terminer, si vraiment elle n'aime
« pas le baron. »

A force de mentir, on est décousu, on se contredit, et on finit par s'enferrer. Le comte se pinça les lèvres; il réfléchit pendant quelques secondes, en faisant semblant de se moucher, de cracher, et de prendre du tabac. « Avez-vous en-
« tendu parler, marquis, d'un démêlé terrible que
« M. d'Apremont a eu il y a six ans, au sujet
« d'un morceau de pain bénit? — Non... Je ne le
« crois pas du moins. — C'était précisément avec
« l'homme dont je vous parle. Ce différent a oc-
« casioné un procès qui a duré quinze mois, qui
« a coûté vingt mille francs, et que M. d'Apre-
« mont a perdu. Il a juré une haine éternelle à
« sa partie adverse, et il tient plus que jamais à

« son serment. — Attendez, attendez, je vais ar-
« ranger tout cela. Vercelle, un mot, s'il vous
« plaît.

« Mon camarade, vous avez un rival, je n'en
« doute plus maintenant. Mais je n'ai pas lieu de
« le croire bien redoutable. — Oh! il ne l'est que
« par le consentement de certaine personne... —
« Qui reviendra à des sentimens plus favorables
« pour vous. — Puissiez-vous dire vrai. — Écou-
« tez, baron. Il n'y a presque pas de roman où
« quelque beauté ne soit enlevée de gré ou de
« force... — Vous voulez que le baron enlève
« madame Descourtils! — Non, monsieur le
« comte. Fi donc, c'est un moyen usé. Moi, j'aime
« le nouveau, l'extraordinaire. — Je n'ai jamais
« ouï dire qu'un amant ait enlevé son rival; hé
« bien! nous enlèverons celui-ci. — Bravo, bra-
« vo, s'écrie le comte. Vous êtes content de moi,
« répond M. d'Apremont en riant de tout son
« cœur? Je le crois, corbleu : je viens de saisir un
« coup magnifique.

« Raisonnons un peu, marquis, dit le baron.
« L'enlèvement que vous proposez est-il dans les
« principes de l'honnêteté, d'une probité rigou-
« reuse? — Oh! allez-vous aussi avoir des scrupules?
« — Mais, si la chose vous regardait, vous per-
« mettriez-vous d'enlever... — Je n'y manquerais
« certainement pas. — M'en donnez-vous votre pa-
« role d'honneur? — Hé, sans doute, mon cama-
« rade. Enlevons, enlevons. En vérité, dit le comte,

« votre idée, mon cher marquis, est excellente,
« admirable.

« Ah çà, reprit d'Oliban, c'est quelque chose
« que d'enlever; mais cela ne suffit pas. Que fe-
« rons-nous de ce cher homme, quand nous le
« tiendrons? — Oh, messieurs, quel trait de lu-
« mière! — Expliquez-vous, monsieur le comte. — Je
« viens de louer une jolie maison de campagne,
« à une portée de fusil d'ici... — Et vous préten-
« dez le mettre là? Ah! ah! ah. — Un moment,
« marquis. Demain j'envoie louer ou acheter des
« meubles à Orléans. Après demain je donne un
« grand souper. Le rival du baron y sera. — Vous
« oubliez que M. d'Apremont ne peut le souffrir.
« — Vous oubliez que M. d'Apremont ne soupe
« pas. — C'est vrai, c'est vrai.

« J'ai, continue le comte, un intérêt considé-
« rable dans un corsaire qu'on vient d'équiper au
« Havre. Il charge maintenant ses provisions à
« Quillebœuf, petit port presque désert, et le ca-
« pitaine me doit son commandement. C'est un
« de ces hommes dont on fait tout ce qu'on veut
« pour de l'argent. — J'en donnerai s'il en faut.
« — Vraiment, marquis? — Oui, ma foi. Conti-
« nuez, monsieur le comte.

« Demain je fais disposer des relais. C'est très-
« bien vu, dit le marquis. Si on se servait de che-
« vaux de poste, notre homme crierait, on l'en-
« tendrait... — Et on le délivrerait. — En vérité,
« ce cher d'Oliban a une pénétration unique. —

« Vous me flattez, monsieur le comte. Après? — « Je fais sortir mon homme, sous un prétexte « quelconque, de la salle à manger; on le saisit; « on l'enferme dans une chaise de poste. On court « ventre à terre; on arrête à Quillebœuf; on re- « met au capitaine du corsaire le rival, un sac « d'or et une lettre; on loge notre homme à fond « de cale; on met à la voile... — Et on le mène « faire la guerre aux Anglais. C'est charmant, c'est « charmant, monsieur le comte. — N'est-il pas « vrai, marquis? Ah çà, ne parlez de rien. — Je « n'ai garde, parbleu. Mais vous voudrez bien « vous souvenir tous les deux que l'idée première « est de moi. — Soyez tranquille; nous ne l'ou- « blierons pas.

« — L'enlèvement ne doit avoir lieu, dites- « vous, qu'après demain, et d'ici là il faut que je « m'occupe. Je vais rêver aux moyens d'empêcher « M. d'Apremont de forcer demain son chevreuil. « Tâchez, messieurs, d'amuser un peu ces dames « pendant mon absence. — Soyez tranquille, mar- « quis, nous nous en chargeons. »

Vercelle court annoncer, à sa Sophie et à l'aimable cousine, que d'Oliban est d'avis qu'il faut enlever son rival, quand on ne peut s'en défaire autrement. Ces dames pouvaient causer six heures sur ce fond, sans s'apercevoir que l'auteur du projet était absent. Le comte, rancuneux comme un vieux jésuite, était allé mettre, sur les pas du marquis, deux domestiques, sur lesquels il

comptait absolument. Il ne suffit pas, pensait-il, que ce diable d'homme empêche la chasse de demain d'avoir lieu; il faut le convaincre d'en être la cause, et selon les jurisprudences de tous les pays : *Testis unus*, *testis nullus*. Il nous faut donc deux témoins.

Le marquis se grattait le front dans les bosquets, précédé et suivi des deux domestiques. L'un cherchait des nids d'oiseaux, et l'autre des violettes. D'Oliban jurait tout bas, ce qui prouvait que son imagination n'était pas aussi riche que ces dames avaient voulu le lui faire croire. Des bosquets n'ont pas l'étendue de la forêt des Ardennes, et à force de marcher et de jurer, on finit par en trouver le bout. Le marquis arriva, sans y penser, dans la cour où étaient les écuries. Un garçon maréchal, portant fièrement sa trousse par devant, et ses tricoises à la main, s'avançait en sifflant un petit air. Ma foi, se dit d'Oliban, tout moyen est bon, pourvu qu'il réussisse, et j'emploierai celui-ci, puisque je n'en trouve pas de plus ingénieux. « Où vas-tu comme cela, l'ami? « — Je vais voir s'il ne manque pas quelques « clous aux chevaux de chasse de not'seigneur. — « C'est un bien digne homme que M. d'Apremont. « — Il est un peu entêté; mais il donne beaucoup « aux pauvres du village. — C'est un homme à « conserver. — Je le crois bien, morguène. — « Moi j'ai décidé qu'il ne mourra que de vieillesse. « — Je le souhaite comme vous, monsieur. — Tu

« peux m'aider dans ce louable dessein. — Vrai-
« ment, monsieur! — Et gagner bien plus qu'à
« mettre des clous aux pieds de ses chevaux. —
« Parlons, mon beau monsieur, parlons. — Ton
« seigneur est fou de la chasse. — Oh, pour ça,
« c'est un enragé. — Et quelque jour il s'y cassera
« le cou ou il s'y fera tuer. — Eh bien, monsieur,
« que voulez-vous que je fasse à cela? — L'empê-
« cher de chasser à l'avenir. — Un moment, mon-
« sieur. Si not'seigneur ne chasse plus, il vendra
« ses chevaux, et je ne pourrai plus les ferrer. —
« Je viens de t'offrir plus que ne te rapporte ton
« travail. Voyons, combien M. d'Apremont a-t-il
« de chevaux de chasse? — Six, monsieur. —
« Voilà six louis; ils sont à toi, si tu veux les pi-
« quer chacun à un pied. Ils resteront quinze
« jours sur la litière, et, au bout de ce temps-là,
« nous verrons. — Un moment, monsieur, par-
« lons encore un peu, s'il vous plaît. Si je fais ce
« coup-là, il faut que je me sauve, car je serais
« assommé par le seigneur ou par not'bourgeois,
« qui n'est pas plus maniable que lui. Mettez les
« dix louis, et je suis votre homme. »

D'Oliban paie, et il rentre au château, avec l'air vaniteux de quelqu'un qui vient de faire quelque chose d'admirable. Il allait de l'oreille de Sophie à celle de sa cousine; il s'adressait au comte, au baron, et il répétait tout bas: Il ne chassera pas demain.

Il était nuit; la leçon d'échecs était terminée

depuis long-temps. Philidor, fêté, caressé par le maître du château, avait été forcé de rester. « Tant « mieux, tant mieux, dit le marquis. Vous lui « donnerez encore une leçon demain. — Oh! de- « main, il va à la chasse. — *Br!... va-t'en voir...* »

Sentez-vous la force de ce *va-t'en voir?* Souvent sur un mot aussi simple un criminel a été convaincu.

CHAPITRE XVII.

L'enquête, l'enlèvement.

Dès le point du jour les chasseurs étaient sur pied. Le premier piqueur faisait résonner son cor, qui, dans cette circonstance, équivalait à un boute-selle. Le baron avait devancé l'aurore, et M. d'Apremont le trouva prêt à monter à cheval. « Bien, mon ami, très-bien, lui dit le vieux sei- « gneur, en lui frappant sur l'épaule. Vous êtes « un sujet distingué, et quand vous serez mon « neveu, nous passerons les journées au bois, à « table, à l'échiquier. Il paraît que le marquis « n'est pas levé encore. Bah, ces damoiseaux-là « ne sont pas bons à grand'chose. Celui-ci crie « encore *taïaut* quand on sonne *à la lie*. Laissons- « le dormir; il nous joindra plus tard si cela lui « convient. — Le temps est magnifique. — Oui, « mon cher baron, et je me fais une fête de « courre ce chevreuil. Il nous donnera de la peine.

« J'ai là-bas de petits taillis, où, en cinq ou six « sauts, il mettra mes chiens en défaut. — Je les « soutiendrai pendant toute la chasse, et je les « remettrai sur la voie. — Bravo, mon camarade, « bravo. Ah, voilà monsieur le comte. »

Un palefrenier se présente. Il est abattu, accablé, anéanti. « Qu'as-tu, Liévin? — Monsieur, je « suis au désespoir. — Diable! conte-moi cela, « mon garçon. — Je ne sais qui est entré hier « dans les écuries, après que nous avons eu donné « à souper aux chevaux; mais il n'y en a pas un « en état d'être monté; ils boitent tous jusqu'à « terre. — Corbleu, ceci est violent! Qu'on aille « chercher mon maréchal. — On y est allé, mon- « sieur. On a commencé par là.

« — Comment cette chasse n'aurait pas lieu! je « ne m'en consolerais de ma vie. Je vous aurais « fait voir mes bois et la vaste plaine qui les sé- « pare. Nous allions essayer dix couples de chiens « neufs... Mais je n'en reviens pas. Messieurs, il « y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire. « Six chevaux boiteux à la fois! — En effet, dit « le comte, d'un ton mystérieux, cela n'est pas « concevable. — Corbleu, je découvrirai le cou- « pable, et malheur à lui! »

Le vieux seigneur prend sa cravache et va au-devant du maréchal qui sortait des écuries. Son fidèle baron et le comte ne le quittent pas. « Eh « bien, Dupont, qu'est-il arrivé à mes chevaux? « — Monsieur, ils sont tous piqués au pied

« montoir de devant, et si bien piqués qu'il en « faudra dessoler deux. — Et quel est le misé- « rable... — C'est sans doute mon garçon, mon- « sieur. Hier, à la chute du jour, je l'ai envoyé « voir s'il ne manquait pas quelques clous à vos « chevaux de chasse, et en rentrant à la forge, il « a voulu compter avec moi; il a pris son paquet, « et il est parti sans avoir soupé. — Mais, quelle « raison a pu porter ce misérable à faire un pareil « coup? Ce n'est pas la vengeance : jamais je ne « lui ai fait de mal. Il y a quelque chose là-des- « sous, messieurs, je le répète, il y a quelque « chose là-dessous. Je regrette bien, lui dit le « comte, de n'avoir ici que des chevaux de car- « rosse. Les autres sont sur la litière, et j'ai été « obligé de les laisser à la garnison. » Le marquis avait fait partir les siens la nuit, et les avait envoyés à Beaugency, pour n'être pas obligé de les prêter.

Philidor ne respirait pas tous les jours un air frais et serein, et il avait voulu jouir d'une superbe matinée. Il s'était levé avec l'aurore, et il se promenait dans les bosquets, une feuille de papier rayé d'une main, et un crayon de l'autre. Il travaillait à un air champêtre, qui ne s'accordait pas du tout avec les vociférations du seigneur. Le musicien, surpris, inquiet même, s'approche, s'informe, interroge. M. d'Apremont s'emporte toujours davantage, à mesure qu'il parle de ses chevaux piqués, et on n'est pas précis quand on

est en colère. Cependant, à travers son galimatias, Philidor démêle le sujet de cette violente exaspération. Il réfléchit quelque temps, et tout à coup il dit, de la meilleure foi du monde : « Adressez-vous à monsieur le marquis. — Comment, à monsieur le marquis ! — Oui, je crois « qu'hier il se doutait de quelque chose, et aux « termes où vous êtes ensemble, il se fera sans « doute un plaisir de vous nommer le coupable. « — Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là, « M. Philidor? Que diable, si le marquis avait été « instruit, il n'aurait pas manqué de m'avertir. — « Peut-être n'avait-il que des soupçons; peut-être « a-t-il craint de compromettre quelqu'un, sans « motifs suffisans. — Enfin que vous a-t-il dit? parlez, car vous commencez à m'impatienter aussi. « — Moins de feu, s'il vous plaît, monsieur, moins « de feu. — Vous avez raison, je suis trop vif; « mais vous me voyez dans une position cruelle, « désespérante. Voyons; que vous a dit le marquis? — Il me félicitait de l'accueil que j'ai reçu « de vous, et il ajoutait que j'aurais encore aujourd'hui l'honneur de faire votre partie. Je lui « ai répondu que cela était douteux, parce que « vous alliez à la chasse. *Br*, a-t-il répliqué, *va-t'en* « *voir*... — En effet, on pourrait inférer de là... « Qu'avez-vous à rire, vous autres? » C'est aux deux domestiques du comte que la question s'adressait. « Qu'avez-vous à rire? je veux le savoir. « — Monsieur... monsieur... — Faites-les parler,

« monsieur le comte, je vous en prie. — Parlez,
« M. d'Apremont l'exige. — Eh bien, monsieur,
« puisque vous le voulez absolument, vous saurez
« qu'hier soir je cherchais des nids de linottes,
« et mon camarade cueillait des violettes... — Et
« qu'est-ce que cela me fait? Achevez. — Nous
« étions là, derrière cette touffe d'églantiers, et
« nous avons vu monsieur le marquis parler au
« garçon maréchal, et lui donner de l'argent. Mi-
« sérables, s'écrie le comte, vous osez calomnier
« le marquis, mon ami intime, capitaine dans mon
« régiment! Vous n'êtes plus à mon service.—Vous
« les garderez, monsieur le comte, vous les gar-
« derez. Pensez que vous les avez forcés à parler,
« et que leur déposition s'accorde avec le *va-t'en*
« *voir* de M. Philidor. Corbleu, étais-je destiné à
« trouver dans mon gendre futur mon plus cruel
« ennemi! Je vais parler à ce petit monsieur-là.
« Suivez-moi, mes amis, et vous verrez qu'on ne
« m'offense pas impunément. — Une querelle avec
« votre gendre! Et ce sont ces drôles-là qui en
« sont la cause! Sortez de ma présence, vous
« dis-je. Allez, que je ne vous revoie jamais. —
« Monsieur le comte, si vous les chassez, je me
« brouille avec vous. Ils m'ont rendu un service
« essentiel; ils m'ont fait connaître l'homme...,
« ou plutôt ils ne m'ont rien appris du tout : le
« *va-t'en voir* de M. Philidor a suffi pour m'éclai-
« rer. — Puisque absolument vous l'exigez, mon-
« sieur, ils resteront à mon service. Mais je vous

« prie de reconnaître, en m'accordant une grace, « la déférence que j'ai pour vous. — Eh bien, que « voulez-vous de moi? — Que vous traitiez le « marquis avec douceur. — Avec douceur! Un « homme qui m'empêche de forcer un chevreuil, « et qui fait estropier mes chevaux! — Je fais tout « ce que vous voulez, monsieur, et je ne peux « gagner sur vous que vous vous modériez un « peu! — Allons, je me modère; monsieur, je me « modère; mais, corbleu, je vais lui faire connaître « que je ne suis pas dupe de sa dissimulation, et, « en termes mesurés, je lui dirai franchement ce « que je pense. »

D'Oliban, ravi de ce qu'il avait fait, était descendu dans les bosquets. Il promenait sa joie vaniteuse dans une robe de chambre de taffetas et de petites pantoufles de maroquin; il pensait à ce qui devait se passer en ce moment, et sa figure était rayonnante. Au détour d'une allée, il se trouve nez à nez avec M. d'Apremont. « Eh bien! « monsieur, vous n'êtes pas à la chasse? — Je « vous conseille, monsieur, de joindre la fade « plaisanterie à un trait qui n'a pas de nom! — « Qu'avez-vous donc, mon cher beau-père? — « Votre beau-père a toujours été le maître chez « lui, même du vivant de sa femme, et il prétend « l'être encore. Que ferez-vous quand vous serez « mon gendre, si, avant votre mariage, vous pre- « nez la haute main dans ma maison? Corbleu, « ai-je l'air d'un homme qui se laisse mettre en

« curatelle. — Je n'en ai pas la prétention, mon-
« sieur. — Je le crois, ventrebleu, et si vous l'aviez,
« vous pourriez chanter, comme hier au soir,
« *va-t'en voir*.... — Comment, *va-t'en voir?*...
« Ah! ce mot que j'ai dit à Philidor... — Et qu'il
« m'a rendu dans toute la simplicité de son ame,
« étant loin de vous croire l'assassin de mes cou-
« reurs, et l'ennemi de mes plaisirs. — Allons,
« cher papa, raisonnons de sang-froid, et dites-
« moi s'il ne vaut pas mieux faire, tranquillement,
« une partie d'échecs que de vous excéder de fa-
« tigue, et vous exposer à vous faire éventrer par
« un sanglier? Est-ce être ennemi de vos plaisirs
« que vous assurer ceux qui conviennent à votre
« âge? N'est-ce pas, au contraire, vous donner la
« preuve la plus convaincante de mon attache-
« ment, du désir que j'ai de vous conserver? Avez-
« vous pu interpréter, d'une manière aussi cruelle
« pour moi, l'action que je me suis permise, et
« qui m'a été suggérée par mon cœur? — Tout
« cela est fort bien, monsieur; je suis sensible
« autant que je dois l'être à vos sentimens pour
« moi; mais je vous déclare franchement que si
« les choses n'étaient pas aussi avancées entre
« nous... Je vous le répète, je veux être maître
« de mes actions, réglez là-dessus votre conduite
« à venir, si vous voulez que nous vivions en
« bonne intelligence. Allons, M. Philidor, venez
« me donner une leçon d'échecs, puisque d'Oli-
« ban ne me permet pas d'aller à la chasse. »

Le vieux seigneur tourne brusquement le dos au marquis, et il rentre au château. « Il est réel-« lement indisposé contre moi, dit notre officieux « au comte et au baron. En vérité, les hommes « sont bien injustes. Ils méritent bien peu qu'on « s'y attache et qu'on les serve. Ma foi, je ne « me mêlerai plus des affaires de personne; mon « active bienveillance ne m'a jamais attiré que « des désagrémens. Savez-vous qu'à la manière « dont M. d'Apremont prend les choses, il ne « faudrait qu'un bon office de plus pour faire « manquer mon mariage. — Eh non, lui répondit « le comte. M. d'Apremont est violent; mais la « boutade passée, il est docile comme un enfant. « Vous avez voulu qu'il jouât aux échecs aujour-« d'hui, eh bien, il y est allé. Cela ne prouve-t-il « pas qu'il vous rend justice au fond du cœur? — « Vous avez beau dire, monsieur le comte; je « viens d'essuyer une scène fort désagréable. — « C'est votre faute. Vous donnez de l'argent au « milieu d'une cour, où on peut être vu de tous « les côtés, et vous chantez à Philidor : *Va-t'en « voir*... Le baron et moi nous menons nos affaires « plus prudemment, et l'enlèvement de son ri-« val... — Oh, si je n'aimais pas autant Vercelle, « je vivrais pour moi, dans une indifférence ab-« solue sur tout le reste du genre humain. Si « même je n'étais pas entré dans votre innocente « conspiration contre ce rival... — Oh, ne vous « gênez pas, marquis, nous l'enlèverons bien sans

« vous. — Non, non, le gant est jeté, et mon parti « est pris. Mais très-certainement, ceci terminé « heureusement, je deviendrai dur comme l'acier, « inaccessible à toute espèce de sensibilité... Ah « çà, où en sommes-nous? Vos dispositions sont- « elles faites? L'homme d'Orléans est-il invité? — « Oh, lui et beaucoup d'autres. — C'est bien, c'est « très-bien. Au milieu de l'aimable désordre, qui « règne dans une assemblée nombreuse, on ne « pense pas à un homme qu'on ne voit plus, celui- « ci courra toute la nuit, et si le lendemain on « s'occupe de lui, on n'ira pas le chercher dans la « cale d'un corsaire mouillé à Quillebœuf. Par- « bleu, le tour sera plaisant, bien joué; j'en rirai « long-temps. — Et nous, marquis, et nous! — Il « me réconciliera tout-à-fait avec M. d'Apremont : « cet homme est son ennemi capital.

« Messieurs, je vous ai empêché de chasser; « mais je n'entends pas vous mettre à la diète. « Allons voir si on pense à nous faire déjeuner. »

Le marquis fut reçu, par les dames, comme un ami vrai, un protecteur, un dieu tutélaire. C'est à lui qu'on devra l'existence d'un oncle et d'un père, qui chaque jour prodiguait sa vie. D'Oliban était le petit cousin, l'aimable futur. Sophie et sa cousine avaient un double but en le gâtant ainsi. Elles voulaient lui faire oublier l'humeur de M. d'Apremont, et le pousser, tête baissée, dans le nouveau piége qu'on voudrait lui tendre.

Le vieux seigneur était satisfait de sa manière

de jouer, et ses progrès le consolaient un peu de n'avoir pas été à la chasse. Le comte et le baron avaient indiqué aux dames l'heure, le moment où le rival disparaîtrait. Tout le monde était satisfait, et le déjeuner fut gai. Sophie oublia qu'elle était indisposée, et son père s'écria : « Elle va « bien, très-bien; je ne changerai rien à mes dis- « positions. Dans deux jours la noce, mes enfans. « J'ai encore quinze bouteilles de Malvoisie, ven- « dangé sous le règne de Louis XIV. Nous ferons « sauter les bouchons. — Demain soir je traite les « amans. — Vraiment, monsieur le comte? — Oui, « je veux célébrer la veille de ce grand jour. Je « n'engage pas M. d'Apremont à être de ma petite « fête; il ne soupe pas; il se couche de bonne « heure... — Quand on marie sa fille, une fille « unique, une fille chérie, on peut déroger à ses « usages. J'irai vous voir souper, monsieur le « comte. » D'Oliban donne un grand coup de coude au baron, et il le regarde d'un air qui veut dire : Le rival y sera, donc il y aura une scène. L'un ou l'autre sera obligé de sortir, et notre plan tombera net. « Non, cher papa, non, « vous ne changerez rien à vos habitudes. Vous « passerez une bonne nuit, et, après demain, « vous donnerez la main à mademoiselle, frais, « gaillard et dispos. — Qu'est-ce à dire, s'il vous « plaît, monsieur? Vous me faites mystifier par « M. Philidor; vous estropiez tous mes chevaux, « et cela ne vous suffit pas? Vous voulez main-

« tenant me mettre au régime ? J'aurais assisté « simplement au souper du comte; eh bien, cor- « bleu, je mangerai pour vous faire enrager. — « Vous serez malade. — Il faut que les médecins « vivent. — Je ne dois pas me prêter à cela. — « Qui vous demande votre consentement? Oh! je « commence à vous connaître, et je prends mon « parti : je vous laisserai dire, et j'irai mon train. « Allons, baron, allons tirer un lapin, puisque « nous ne pouvons faire mieux. »

Lorsque M. d'Apremont fut sorti, Sophie et sa cousine félicitèrent d'Oliban sur le courage qu'il venait de marquer. « Oh, soyez tranquilles, mes- « dames, je vous réponds que je le ferai vivre cent « ans. » Il s'empare du comte; il l'entraîne dans le parc, et là il s'étend sur les inconvéniens qui doivent résulter de la présence du papa. Il prévoit un orage, que rien ne pourra calmer. On ira, on viendra, on verra, on remarquera une chaise de poste, dont personne, en apparence, ne devra avoir besoin; on trouvera trois ou quatre vauriens; on les interrogera; on les embarrassera; on s'en défiera, et on les expulsera. « Oh, ma foi, « dit le comte, je ne sais pas prévoir les choses « de si loin. Vous sentez que je n'ai pu me dis- « penser d'inviter M. d'Apremont; il veut venir ? « Eh bien, il viendra, et nous nous conduirons « selon les circonstances. — Vous verrez qu'il nous « sera impossible d'enlever le rival du baron. Je « serais désespéré que l'entreprise manquât. Ce-

« pendant, malgré toute ma bonne volonté, je ne « peux casser une jambe au beau-père pour l'em- « pêcher d'aller chez vous. — Il s'y ferait porter. « — Il en est bien capable.

« Nommez-moi cet insupportable rival, je pars « pour Orléans, et je l'enlève ce soir. — Mais rien « n'est prêt encore. Modérez-vous un peu. Pre- « nons un fusil, et allons joindre ces messieurs. « — Je tire mal, je m'écorcherais les jambes, et « je me marie après demain. — Allez faire votre « cour à mademoiselle d'Apremont. — Je ne peux « faire ma cour pendant toute une journée. — « Faites ce qu'il vous plaira, et laissez-moi tran- « quille. J'ai encore bien des choses à régler pour « notre affaire de demain soir. »

En effet, des laquais à travestir; des volets de bois, fermant à clé, à faire substituer aux glaces d'une chaise de poste; des chevaux de relais à faire placer, de distance en distance; des chemins de traverse à reconnaître, sur la carte, pour déterminer les différens points; des provisions de bouche, à faire placer dans le coffre de la voiture; une malle bien garnie qui sera attachée derrière, car il ne suffit pas de se battre contre les Anglais, il faut aussi pouvoir changer de chemise. Que de détails pour un homme de cour accoutumé à ne se mêler de rien!

Quelques-uns de ces objets étaient réglés; plusieurs choses restaient à faire. Le marquis voulut absolument être de moitié dans les dispositions.

« Eh bien, allez à Pithiviers et chargez-vous de « faire arranger la chaise de poste. — Je donnerai « la mienne. Elle est d'une solidité à toute épreuve. « Il n'y a pas de coup de coude ou de genou qui « puisse ébranler un panneau. Je vous réponds « que le rival de Vercelle n'en sortira qu'à sa des- « tination. »

Il part, il arrive, il mande les ouvriers, il s'explique, il ordonne, et comme il n'est pas ordinaire de fermer une chaise de poste, comme une place forte, il donne à entendre, pour éloigner le soupçon, qu'il veut envoyer des objets précieux à Paris, et les garantir des curieux et des amateurs. Un menuisier, un serrurier s'inquiètent fort peu de ce que devient leur ouvrage, quand il est sorti de leurs mains, et surtout qu'il est payé. Ceux-ci n'écoutèrent que ce qui les concernait, et ils promirent de finir leur ouvrage dans la matinée du lendemain. Le marquis laissa Zéphire, avec injonction expresse de surveiller, de hâter les ouvriers, de faire arriver la chaise le lendemain soir, et de la ranger sous des charmilles élevées, qui fermaient les jardins du comte. Il revint au château, regrettant de n'avoir rien à faire jusqu'à l'heure du dîner. Il prit une houssine et alla s'amuser dans les jardins à abattre des têtes de pavots : ce plaisir-là est du genre de celui du vicomte du Misantrope qui, désœuvré comme un marquis, crachait dans un puits pour faire des ronds.

M. d'Apremont et son cher Vercelle rentrèrent fatigués, harassés; mais les gardes ployaient sous leur charge de lapins. Le chevreuil était oublié, et le dîner fut aussi gai que le déjeuner. « Corbleu, baron, disait le vieux seigneur, en sa-« blant le marasquin, vous avez fait un joli coup « de fusil là-bas, au coin de ce taillis; mais ce la-« pin que poussait le furet, qui s'élança du ter-« rier comme un trait, et que je tuai au vol. Hem? « — Et celui qui partit derrière vous, et que vous « ajustâtes en décrivant un demi-quart de cercle? « Et celui que vous tirâtes au juger dans ces grandes « herbes qui bordent le marais? Voilà des coups, « monsieur, des coups qui ne peuvent s'oublier. « — Ma foi, messieurs, il est fort agréable de « chasser avec le baron. Il est connaisseur, et « rien ne lui échappe. En vérité, dit le marquis, « je regrette à présent d'avoir fait piquer vos che-« vaux. Vous auriez du moins chassé commodé-« ment, et vous voilà, monsieur, dans un état « déplorable. Votre imagination seule vous sou-« tient. — Ne parlez pas de cela, mon gendre, « vous n'y entendez rien. Vous ne serez jamais « chasseur. — Moi? j'en serais bien fâché, et je « n'ai fait semblant de l'être que pour vous plaire. « En effet, qu'est-ce que la chasse?

Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine;
Interrompre, au matin, un tranquille sommeil;
Aller dans les forêts prévenir le soleil;

Fatiguer de ses cris les échos des montagnes;
Passer en plein midi, les guérets, les campagnes;
Dans les plus creux vallons fondre en désespérés;
Percer rapidement les bois les plus fourrés;
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide;
Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las et recru,
Estropiés souvent: dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

« — Dites-moi, mon gendre, quel est le sot qui « a fait ces vers-là? — Monsieur, c'est Regnard. « — Et quel est cet homme? — C'est un de nos « meilleurs auteurs comiques. — Un auteur co- « mique! belle autorité, ma foi! Celui que vous « citez n'a peut-être pas vu un sanglier dans toute « sa vie. Monsieur le marquis, dit le baron, quand « on fait une citation il faut la faire entière. J'ai « de la mémoire aussi, et voilà ce que répond le « même auteur aux vers que vous venez de nous « dire:

Ces occupations et ces nobles travaux
Sont les amusemens des plus fameux héros,
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent à leurs jeux l'image de la guerre.

« — Bravo, bravo, bravissimo, mon ami, s'écrie « M. d'Apremont, » et il se lève, il va passer ses bras au cou de Vercelle, et il l'embrasse à cinq à six reprises. « Faites l'amour, marquis, ma fille « s'en trouvera bien; mais en vérité, vous ne vau-

« drez jamais le baron. Allons, mon neveu, fai-
« sons une partie d'échecs. Je n'ai plus Philidor;
« mais il m'en a assez appris pour que je vous
« roule comme un lapin. Ah, ah, ah ! »

A chaque instant le baron gagnait sur l'esprit du papa. La jeune demoiselle s'en apercevait. Elle pressait la main de sa cousine, qui lui souriait avec une satisfaction! Elles désiraient bien que d'Oliban fît, ou dît encore quelque bévue. Mais il bâillait, en les regardant faire du filet, ou il se promenait à grands pas dans le salon, en pensant à l'enlèvement du lendemain. Vercelle employait mieux son temps : il perdait toutes ses parties, et à la fin de chacune, il s'étonnait; il ne concevait pas la facilité avec laquelle M. d'Apremont avait profité des leçons de Philidor. Le bon papa était enchanté.

Le lendemain, il ne fut pas possible au marquis de déplaire à M. d'Apremont, et ces dames en étaient bien fâchées. Mais d'Orville avait pensé que l'inaction pourrait lui donner envie de parler du fameux projet, et il l'occupa chez lui, jusqu'au moment où il ne lui restait que le temps nécessaire pour s'habiller, et venir lui aider à faire les honneurs de sa petite maison.

D'Oliban donna la main aux dames. Il monta en voiture avec elles et M. d'Apremont, et il les présenta à une assemblée bien choisie, quoique assez nombreuse. Les Orléanais étaient prévenus que le mariage devait être célébré le lendemain,

et les complimens, bons ou mauvais, accablèrent le marquis, Sophie et son père. D'Oliban cherchait, dans les yeux de M. d'Apremont, à connaître le rival qui venait se livrer avec tant de bonhomie : les traits du papa n'annonçaient aucune sensation pénible. Il cherchait, sur toutes les figures orléanaises, quelque altération, quelque indice d'humeur, ou du moins de mécontentement. Tous ces visages marquaient une inaltérable tranquillité. D'Oliban en témoignait son étonnement au comte. « Bah, lui répond d'Orville, vous « ne savez donc pas encore que les gens bien « élevés ont toujours un masque dans le monde? « — Je sais cela comme vous; mais les passions « haineuses percent ce masque-là. — Il serait plai- « sant que quelqu'un se permît d'oublier ici les « bienséances, et ce qui m'est dû. — M. d'Apre- « mont ne dissimulerait pas même devant le roi, « et madame Descourtils ne paraît être ici en re- « lation avec personne. — Voulez-vous qu'elle se « trahisse en présence de son oncle? — Tenez, « monsieur le comte, vos réponses sont évasives, « et ne me persuadent pas. Il y a dans tout ceci « quelque chose de mystérieux, que je ne pénètre « pas, et qui prouve le peu de confiance que vous « avez en moi. — Oubliez-vous que vous m'avez « promis de m'aider à faire les honneurs de chez « moi, et que le moment n'est pas du tout propre « à une explication.—Plus vous parlez, monsieur, « et moins je comprends les motifs d'une réserve

« qui m'offense. — Il entrait dans mon plan que « vous ne fussiez instruit qu'après le souper. Vous « voulez l'être de suite; suivez-moi. Je vous donne « ma parole d'honneur que vous saurez tout. »

On était dans le salon, et tous les domestiques s'occupaient à couvrir la table, ceux qui devaient faire le voyage de Quillebœuf exceptés. Ceux-là avaient reçu l'ordre de ne pas quitter la porte extérieure, et de saisir le marquis au premier coup de sifflet. D'Orville commença, en sortant, un conte préparatoire, auquel il ne manquait, pour fixer l'attention, que la vraisemblance et le sens commun. D'Oliban s'impatientait; mais il était curieux; il attendait quelque chose de positif, et il s'avançait vers les charmilles fatales.

Quand le comte jugea qu'il était assez loin de la maison, pour qu'il fût impossible au marquis de se faire entendre, il cessa de débiter des sornettes, et il vint droit au but. « Le baron a un « rival, et ce rival, c'est vous. Vous tenez à l'hon- « neur de nous avoir suggéré un enlèvement; vous « ne trouverez donc pas mauvais qu'on l'exécute « sur votre personne. — Voilà des contes d'une au- « tre espèce, à présent. — Je vous dis que Vercelle « adore Sophie; qu'il en est tendrement aimé, et « vous les gênez beaucoup. Vous allez faire la « course sur les Anglais; j'espère que vous vous « comporterez en brave homme, et que vous fe- « rez honneur au régiment. » D'Oliban, étourdi, incertain, ne sait comment il doit répondre à

cette harangue laconique. Le coup de sifflet se fait entendre, et quatre grands drôles saisissent l'auteur d'*un tour plaisant, bien joué, et qui doit le faire rire long-temps.* « Riez, riez donc, lui di-« sait le comte, pendant qu'on l'enfermait dans sa « propre chaise de poste. Je suis fâché que vous « n'ayez pas soupé, avant que de partir; mais vous « êtes toujours si pressé! Au reste, vous trouverez « dans le coffre de quoi vous soutenir en route. « Bon voyage, monsieur le marquis. »

D'Orville rentre promptement dans le salon, et un coup d'œil, adressé à ses alliés, à ses complices, si vous le voulez, leur annonce que monsieur le marquis *est parti pour la gloire.*

CHAPITRE XVIII.

Le dénoûment, bon ou mauvais.

Le marquis nous disait hier : « Au milieu de « l'aimable désordre, qui règne dans une assem-« blée nombreuse, on ne pense pas à un homme « qu'on ne voit plus. » En effet, en attendant le souper, chacun causait de son côté, d'une manière plus ou moins agréable, et personne ne s'occupait des sorties et des rentrées. M. d'Apremont était le seul qui s'intéressât au marquis, et il parlait à un vieux commandeur de Malte du généalogiste d'Hozier : il était bien aise que son gendre fût enté sur quelque vieux tronc, et il

priait le commandeur de le diriger dans cette affaire-là. D'Orville était maître de maison; il allait et venait; rien ne paraissait plus naturel.

Le maître d'hôtel vient annoncer qu'on est servi. On présente la main aux dames; on passe dans la salle à manger; chacun cherche son nom sur les serviettes; on s'assied... Une seule place n'est pas occupée : c'est celle du marquis. Le perfide comte a fait mettre son couvert auprès de celui de Sophie, qui, depuis le coup d'œil dont je vous ai parlé à la fin du chapitre précédent, a recouvré la gaieté, la santé, et la facilité d'expression qui lui est naturelle. « Eh bien, dit M. d'Apremont, « je ne vois pas mon gendre. » D'Orville, dont rien ne peut altérer la tranquillité, donne, avec un calme admirable, l'ordre à ses gens de chercher le marquis. Les valets viennent, à la file les uns des autres, dire que le marquis ne se trouve pas. Le comte ordonne de sonner la cloche. « Peut-« être, dit-il, en regardant Sophie en dessous, « est-il dans les jardins, à faire un couplet. Le « son de la cloche nous le ramènera. — Un cou-« plet, un couplet! dit M. d'Apremont. Un homme « de qualité ne fait pas de ces choses-là; il les « achète toutes faites. La cloche ne cesse point, « et d'Oliban ne paraît pas. Voyez donc, mon cher « baron, où cet étourdi-là peut être. »

Le baron était mal à son aise. Il avait trempé dans une action, que sa conscience lui reprochait : une marche oblique n'était ni dans son caractère,

ni dans ses habitudes. Étranger à toute espèce de perfidie et à la dissimulation, il s'empressa d'aller cacher, dans l'ombre, son trouble et ses regrets. Il sortit, et s'enfonça dans les bosquets, où une foule d'idées le tourmenta. La présence de Sophie l'avait soutenu jusqu'alors; auprès d'elle, il n'avait vu que le côté plaisant de l'enlèvement. Abandonné à lui-même, il jugea qu'arriver au bonheur par de pareils moyens, c'est se déshonorer à ses propres yeux; mais, que faire? Le marquis court depuis une heure, et il n'y a plus un cheval, dont on puisse disposer, dans les écuries du château.

Pendant qu'il fait de tardives réflexions, le souper refroidit; les convives se taisent; mais ils s'impatientent. M. d'Apremont prie le comte d'aller chercher Vercelle, et de ne pas obliger un des convives à l'aller chercher à son tour. D'Orville appelle; son protégé lui répond. Ils rentrent ensemble. On leur demande si le marquis est retrouvé. « Non, dit Vercelle en soupirant. — Ne « vous affligez pas, mon cher baron, lui dit le « papa. Il est allé faire quelque nouvelle étourde- « rie, et il nous rejoindra au champagne. Soupons, « soupons. — Soupons, répètent les Orléanais. » Et bientôt on ne pense plus au marquis.

Cependant on était au dessert; le vin d'Aï allait briser sa prison, et répandre une chaleur nouvelle dans toutes les têtes, dans tous les cœurs. « Ceci devient inquiétant, s'écria M. d'Apremont;

« il ne paraît pas. Qui peut donc le retenir loin « d'une demoiselle, qu'il aime, et qu'il épouse de- « main? Labrie, courez au château, et amenez- « moi son valet de chambre.

« Vous allez nous trahir, tout découvrir, disait « le comte au baron. Vouliez-vous qu'il vous en- « levât Sophie? Regardez-la, regardez sa cousine : « elles sont radieuses. — Elles ont eu connaissance « du projet, je l'avoue; mais elles ne l'ont pas « exécuté. — Eh, n'est-ce pas la même chose? Si « tout le monde avait votre scrupuleuse probité, « la vie serait d'une uniformité insupportable. » Tout cela se disait bien bas, comme vous pouvez le croire.

Zéphire paraît. « Où est votre maître? lui de- « mande M. d'Apremont. — Je l'ignore, monsieur. « —Ne savez-vous rien, au moins, qui puisse nous « aider à établir quelques conjectures? — Hier, il « m'a mené avec lui à Pithiviers. Il m'a chargé de « faire mettre de solides volets de bois à sa chaise « de poste, de bonnes serrures aux portières, et « de conduire cette chaise ici, ce soir, à la nuit « tombante, sous les grandes charmilles qui bor- « dent les jardins de monsieur le comte. — Des « volets de bois à une chaise de poste! des ser- « rures aux portières! Que signifie tout cela? — « Je l'ignore, monsieur. — Votre maître ne vous « a rien dit sur l'usage qu'il voulait faire de cette « voiture? — Non, monsieur. — Est-elle encore « sous les grandes charmilles? — Non, monsieur.

« — Vous en êtes sûr. — J'ai passé par là, en me « rendant à vos ordres. — Corbleu, je prévoyais « une étourderie; mais ceci me paraît aussi grave « qu'inexplicable. Et cette mauvaise tête-là ne m'a « pas laissé un cheval qui puisse servir. J'enver- « rais mes domestiques sur toutes les routes... Mon- « sieur le comte, prêtez-moi des chevaux... » Depuis le matin, d'Orville avait fait partir tous les siens, et ceux du marquis ne devaient revenir que le lendemain, pour la cérémonie du mariage. « Vous savez, monsieur, que je n'ai ici que des « chevaux de carrosse. — Et ceux de votre maître, « Zéphire, qu'il a pris la précaution d'éloigner « pour faire entièrement manquer ma partie de « chasse?... — Monsieur, ils ne sont pas revenus. « — Corbleu, tout ceci est diabolique.

« Monsieur, reprit d'Orville, pourquoi tant « vous tourmenter? Il est évident que le marquis « a fait arranger, pour un usage très-particulier, « cette chaise de poste qui ne se trouve plus; « qu'il est parti lui-même dans cette voiture; qu'il « a trois heures d'avance sur tous ceux qu'on « pourrait envoyer après lui; que la nuit, d'ail- « leurs, favorise sa marche, et qu'il est impossible « qu'il ne rentre pas, au plus tard, à la pointe « du jour. — Je le crois comme vous, monsieur « le comte. S'il ne paraissait pas demain, s'il fai- « sait un pareil affront à ma fille!... Corbleu, j'ai « soixante ans; mais mon épée ne tient pas dans « le fourreau... Expliquez-moi donc, vous autres,

« ce que signifient ces gros volets de bois, et ces « serrures aux portières. En vérité, je m'y perds. « — Eh, qui ne s'y perdrait pas! C'est probable- « blement, comme vous le disiez tout à l'heure, « un nouveau coup de tête... — Coup de tête, « monsieur le comte, vous êtes bien bon. Une « crânerie, un acte de démence, quelque chose « qui surpassera tout ce qu'il a fait jusqu'ici... En « vérité, je suis déja bien las de mon gendre, et « si je pouvais décemment rompre avec lui... — « Et qui vous en empêche, monsieur?—La crainte « du public, du ridicule, et surtout l'amour qu'il « a inspiré à Sophie, je ne sais comment. — Vous « me trouverez toujours prête, papa, à respecter « votre volonté. — Je le sais, mon enfant, je le « sais... Comment diable! une heure du matin « Allons nous coucher. Labrie, tu viendras m'é- « veiller quand le marquis sera rentré. »

Que fait ce cher marquis enfermé dans sa propre chaise, et courant toujours? Au moment du départ, il commença par jurer contre le comte, le baron et même contre Sophie, qui tous trois s'étaient joués de sa crédulité, et de son penchant à rendre service. Après d'inutiles juremens vinrent les réflexions. Où me conduisent-ils? Je ferai la course contre les Anglais, me disait d'Orville; ils me mènent donc à quelque port de mer, et bien certainement je ne me marierai pas demain. On ne dira rien à M. d'Apremont; il m'attendra à l'heure de la cérémonie, je ne paraîtrai pas, il sera fu-

rieux, et voilà la moitié de ma fortune au diable. Il faut sortir d'ici, dussé-je me mettre les coudes et les genoux en sang... Tout cela est d'une solidité!... J'ai trop bien pris mes précautions... Tous les rieurs seront contre moi, et je crois que je rierais moi-même, sans la perte que je vais faire, de cent mille livres de rente. Bah! le papa d'Apremont n'est pas le seul homme de France qui ait de la fortune, et si sa petite Sophie est coiffée du sentimental baron, je ne dois pas trop la regretter. Cependant je voudrais bien faire échouer leur projet, ou plutôt le mien. Si je pouvais, inopinément, reparaître au milieu d'eux, les déconcerter par ma présence, rentrer dans mes droits, et conduire, à leurs yeux, ma future à l'autel... Oh, ce serait charmant, divin... Que diable, les chevaux qui sont à ma voiture n'iront pas jusqu'à Calais, jusqu'à Dieppe, jusqu'au Havre. On relaiera à quelque maison de poste; je crierai, on m'entendra, on me délivrera, et je reviendrai triomphant railler les railleurs.

Il y a de la philosophie dans ce que pensait alors le marquis, et dans le fond, de quoi pouvait-il raisonnablement se fâcher? C'est lui qui avait préparé le coup, dont il venait d'être frappé.

La voiture arrête, et le marquis se met à crier d'une manière à briser les glaces de sa chaise, s'il y en avait eu. « Ne vous fatiguez point la poi-« trine, monsieur le marquis. Nous sommes dans « les champs, et vous ne pouvez être entendu

« que de nous. — Oh, oh, le comte était digne « d'être mon second : il a tout prévu. Dites donc, « un tel, où me conduisez-vous? — Au prochain « relais, monsieur le marquis. — Me voilà bien « instruit, en vérité. »

Allons, pensait-il, puisque nous ne changeons de chevaux qu'au milieu des champs, il est clair que je ne pourrai m'échapper qu'en descendant de ma chienne de chaise... Tudieu, comme ces chevaux-là vont! Ah, c'est tout simple : pour qu'on m'embarque sans opposition, il faut que j'arrive avant le jour... Que diable, du château d'Apremont au port le plus voisin, il y a au moins quarante lieues; je suis parti à neuf heures; l'automne s'avance; le soleil ne se montre qu'à six heures... Oui, cela peut se faire, en crevant quelques chevaux.

Je commence à m'apercevoir que je n'ai pas soupé, et le prévoyant d'Orville m'a dit que je trouverais ici des provisions... Cherchons dans le coffre... Un petit poulet rôti, un pain au lait... On ne meurt pas de faim avec cela... Des pêches un peu froissées? qu'importe. Du vin, du sirop de groseille tout préparé... Me voilà dans l'abondance. Goûtons d'abord le vin. A la santé de ceux qui sont à table là-bas, et qui ne se doutent pas que je cours à la gloire. Je le répète : le tour est plaisant, bien joué; j'en rirai long-temps... Mais cette petite Sophie? qui l'aurait crue capable, avec son air innocent, de mener une intrigue? Ma foi,

toutes réflexions faites, je dois m'estimer heureux de ne pas l'épouser. Son baron aurait fort bien pu me jouer quelque tour, plus piquant que celui-ci.

On va, on arrête, on relaie, on repart. Ah, ah, dit le marquis, nous sortons des chemins de traverse; nous sommes sur le pavé; j'arrive sans doute à ma destination. En effet on arrête encore, et c'est pour la dernière fois. D'Oliban entend dételer, et emmener les chevaux. Il crie, il frappe avec les poings, avec les bouteilles vides, et personne ne lui répond.

Tout avait été parfaitement calculé. L'équipage du corsaire avait passé, la veille, la revue du commis aux classes de la marine, et déja il aurait été sous voiles, sans l'indispensable fête du *Foyus*. Un foyus est la dernière débauche, que font à terre ceux qui vont la quitter, très-incertains de la revoir. Celle-ci avait été poussée très-loin, et le capitaine avait donné l'exemple de l'intempérance, en attendant qu'il pût donner celui de la bravoure. Il avait passé la nuit au cabaret, au milieu de sa troupe et des bouteilles. C'est là que le trouvèrent les gens de d'Orville, après l'avoir inutilement cherché sur son bord. Ils s'efforcèrent de lui faire entendre la mission dont ils étaient chargés, le service que le comte attendait de lui, et le prix qu'il y mettait. Le capitaine les interrompait à chaque mot, leur versait à boire et criait : Vive le roi, et le bon vin.

Ces domestiques avaient passé une nuit fatigante, et l'accueil du capitaine leur convenait assez. Cependant, après avoir apaisé leur première faim, ils pensèrent au marquis qu'ils avaient laissé sur le bord de la Seine, et ils se demandèrent ce qu'ils en feraient, puisque le capitaine était hors d'état d'agir. Après des propositions, des réflexions, et d'inutiles discussions, ils se décidèrent à mettre eux-mêmes le marquis à fond de cale, et à l'y garder, jusqu'à ce que le capitaine eût recouvré la raison.

Ce parti n'était pas sans danger. Il faisait grand jour; le marquis, en sortant de sa prison, pourrait fort bien se défendre; les passans ne manqueraient pas d'intervenir, et à Quillebœuf, comme ailleurs, il y a des gens qui sont spécialement chargés d'empêcher la violence, et de punir ceux qui se permettent d'en commettre. Ces considérations ralentirent un peu le zèle du valet de chambre, que d'Orville avait établi chef de l'expédition.

Cependant il n'y avait pas d'inconvénient à reconnaître si le bord de la rivière était libre encore, sauf à se déterminer d'après les circonstances. Ces fidèles et précieux domestiques montent sur une éminence, d'où ils doivent découvrir la voiture. Ils regardent; ils se frottent les yeux... elle a disparu.

Retournons à petites journées, dit le valet de chambre, et ramenons ceux de nos chevaux que nous trouverons en état de marcher.

Mais, que sont devenus la chaise de poste et notre prisonnier? Quelques pêcheurs, habitans du hameau voisin, descendaient tranquillement la rivière, et ne comptaient que sur la modique journée que leur procurait leur travail. Ils entendent des cris; ils quittent l'aviron, ils se lèvent, ils voient la voiture; ils jettent leur petite ancre, et ils descendent à terre. Le marquis, qui présumait bien qu'il finirait par être entendu, ne cessait de crier et de frapper. Les pêcheurs l'interrogent; il leur répond par une phrase à laquelle on ne réplique pas souvent : Vingt-cinq louis à qui me tirera d'ici.

On ne pêche pas ordinairement avec des haches et des leviers, et on ne force pas des serrures avec des hameçons. Mais on ne renonce pas aisément à vingt-cinq louis, quand on ne possède pas six francs, et on veut les gagner, n'importe comment. Les pêcheurs coupent les cordes de leurs manœuvres; ils s'attellent aux brancards, et, en suant, en soufflant, en hâletant, ils traînent chez eux la voiture, qu'ils se proposent de confisquer à leur profit, si celui qui est dedans ne veut, ou ne peut pas leur tenir parole.

Ils font sauter un des volets, et le marquis s'élance, en leur montrant une bourse pleine d'or. Plusieurs raisons le pressaient de sortir de sa voiture. Le comte avait pourvu à ses besoins; mais il n'avait pas pensé aux suites ordinaires de la digestion. D'Oliban, plus calme, s'occupa de son

état présent, et il jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de dormir, pendant quelques heures. On courut tout le hameau, pour composer un lit passable à un beau monsieur, qu'une duchesse a fait enlever, et qui paie sa liberté vingt-cinq louis : vous voyez qu'au village, comme à la ville, on aime les nouvelles, et qu'on en fait, quand il n'y en a pas.

Les femmes des pêcheurs mirent tout cuire pour régaler monsieur, quand il s'éveillerait ; les maris juraient que si les domestiques de madame la duchesse venaient rôder autour du hameau, ils les assommeraient. Le marquis, bâillant, et déja sommeillant, se déshabillait sans rien entendre, sans même rien écouter.

A son réveil, il fit gaiement honneur au repas qu'on lui avait préparé. Il envoya chercher à Quillebœuf un ouvrier qui, tant bien que mal, mit sa chaise en état de servir à un homme libre ; il fit venir des chevaux de poste, paya généreusement ses hôtes, et reprit la route du château d'Apremont.

Qu'a-t-on fait dans ce château depuis que nous en sommes partis ? Le vieux seigneur passa la nuit à rêver au singulier voyage de d'Oliban, et, à chaque instant, il croyait entendre le bruit d'une voiture ; à chaque instant, il se mettait sur son séant, il prêtait l'oreille, et laissait retomber sa tête sur son oreiller. Madame Descourtils riait,

en pensant au passé et à l'avenir. Sophie soupirait. Le comte arrangeait le discours, que probablement il serait obligé d'adresser à M. d'Apremont. Le baron écoutait sa conscience, et il ajoutait, complaisamment, aux reproches qu'elle lui faisait.

Au point du jour, le comte entra chez lui. « Vous vous êtes conduit, hier, comme un enfant, « mon cher Vercelle : on n'a pu vous tirer un mot « de toute la soirée. Vous prenez, au tragique, « une chose qui me paraît très-plaisante, et rien « de plus. — Laissez-moi, monsieur le comte, « laissez-moi. — Comment, que je vous laisse ! « — Si le marquis rencontre les Anglais, il se bat- « tra, et s'il est tué, je serai coupable d'un meur- « tre. — Ce sera lui, ce sera moi : vous ne vous « êtes presque pas mêlé de cette affaire-là. Reve- « nez à vous, le dénoûment approche. Je veux « bien me charger de le préparer ; mais au moins, « secondez-moi.

« Eh bien, messieurs, savez-vous quelque chose « de cet insensé-là ? dit M. d'Apremont qui n'avait « pu rester au lit, et s'était levé avec l'aurore. Ma « foi, non, répond le comte ? Mais concevez-vous « quelque chose à cet événement-là, reprend le « vieux seigneur ! — Oh, cela s'expliquera tôt ou « tard, réplique d'Orville. — Tôt ou tard ! Mais « dans quatre heures il doit épouser ma fille, et « corbleu, j'en suis bien fâché... — Qu'avez-vous,

« mon cher baron? Vous pâlissez, vous chance-
« lez... — A mes pieds! à mes pieds, Vercelle! que
« signifie cela?

— « Oh, le baron ne parlera pas. Je vais vous
« expliquer, monsieur, une affaire qui vous pa-
« raît furieusement embrouillée, et qui pourtant
« est très-claire. — De grace, monsieur le comte,
« laissez-moi m'accuser, solliciter mon pardon...
« — Oh, parbleu, vous direz de belles choses! Je
« vais parler, vous dis-je, car enfin il est temps
« d'en finir.

« Vous avez un grand caractère, monsieur, et
« cela doit être, puisque vous descendez directe-
« ment de ce fameux Quillebert, que Godefroy
« de Bouillon nomma marquis de Joppé dans la
« Terre-Sainte. Ce grand homme bâtit, sur un
« mamelon du mont Sinaï, une forteresse, dans
« laquelle il se défendit trente mois contre les
« Sarrazins. Cette montagne était *âpre* à monter,
« et de là est venu le nom d'Apremont, que les
« descendans de Quillebert ont toujours porté de-
« puis. — Tout cela est très-vrai, monsieur le
« comte; mais quel rapport y a-t-il entre ma gé-
« néalogie, la fuite du marquis, et le mariage de
« ma fille? — J'y viendrai, monsieur, j'y viendrai.

« Si les descendans de Quillebert se sont tou-
« jours fait remarquer par leur valeur et leur fer-
« meté, que le misérable vulgaire appelle entête-
« ment, les femmes de cette famille ont toujours
« été citées comme des modèles de douceur. —

« Cela est encore vrai; mais au fait, par grace. —
« M'y voici.

« Vous avez ordonné à mademoiselle d'Apre-
« mont de recevoir le marquis en qualité d'époux...
« — Et elle n'a pas eu de peine à m'obéir. — Elle
« en a eu beaucoup à vous cacher ses sentimens
« secrets, et... — Des sentimens secrets! Cela ne
« se peut pas. Corbleu, si ma fille était capable...
« — On ne donne pas son cœur par avis de pa-
« rens. Tout ce que peut faire une demoiselle bien
« née, c'est d'accepter l'époux qu'on lui présente.
« — Vous êtes bien sûr qu'elle n'aime pas le mar-
« quis? — Sa soumission, sa docilité, l'ont seules
« portée à vous le laisser croire. — Eh bien, qui
« aime-t-elle? Finissons... Allons, voilà l'autre qui
« retombe à mes genoux... Je n'aime pas ces dé-
« monstrations-là. Je vous ai promis ma nièce, et
« vous l'aurez. — Il n'y a qu'une difficulté; c'est
« qu'il n'aime pas madame Descourtils. — Mon-
« sieur le baron, vous m'avez joué! — Je vous
« l'avoue, le cœur brisé de repentir. — Je ne vous
« le pardonnerai de ma vie. Et ma nièce n'a pas
« craint de m'abuser, de partager cette superche-
« rie! — Je vous défie, monsieur, de citer un mot
« d'elle, qui ait pu vous faire croire qu'elle aimât
« le baron, ou qu'elle en fût aimée.

« Oui, monsieur, il y a eu ici une conspiration,
« dont le but était innocent, peut-être même lé-
« gitime. Nous avons voulu vous faire connaître
« un fou, dont l'alliance vous aurait donné des

« chagrins, et aurait fait le malheur de mademoi-
« selle votre fille. — Par exemple, je m'attendais
« à cela, je l'avoue. Mais, baron, vous m'avez
« trompé, vous que j'estime, que j'aime, que je
« me serais complu à nommer mon neveu! — Il
« dépend de vous, monsieur, qu'il vous appar-
« tienne de plus près. — Halte-là, s'il vous plaît,
« monsieur le comte. Le descendant du marquis
« de Joppé a cent bonnes mille livres de rente,
« et ma foi... — Pourquoi, celui que vous jugiez
« digne d'être votre neveu, ne le serait-il pas d'être
« votre gendre? Il descend, lui, de ce fameux Si-
« mon de Montfort, qui n'a pas fait le voyage de
« la Terre-Sainte; mais qui s'est croisé contre les
« Albigeois; que le pape a proclamé souverain du
« Languedoc, et qui est mort glorieusement au
« siége de Toulouse, en 1218. — Oh, je connais
« et je respecte sa noblesse. — Il n'est pas riche,
« et un vil intérêt ne le dirige pas. Il n'entend
« point que vous vous dépouilliez, et il a assez
« d'aisance pour ne pas vous être à charge. Il ne
« vous privera pas de la douceur de passer votre
« vie avec votre charmante fille. Elle restera avec
« vous, et le baron se fera un devoir, un plaisir
« de vous marquer sa reconnaissance. Il quittera
« le service, et il embellira vos derniers jours. Af-
« fectueux, empressé, prévenant, il vous fera bé-
« nir l'instant où vous aurez exaucé ses vœux. —
« Corbleu, finissez, monsieur le comte, vous m'at-

« tendrissez, et cela m'humilie. — Je n'ajouterai « qu'un mot : Vercelle vous a sauvé la vie. — C'en « est trop, c'en est trop !... Voilà ma nièce, à pré- « sent ! Eh bien, oui, madame, je pleure. Dites- « le, si vous le voulez, à vos parens, à vos amis, « à vos connaissances. — Le baron est chasseur. « — Bon, excellent, brave chasseur. — Il joue « aux échecs. — Il n'est pas de ma force, mais « qu'importe? Il aime mon petit vin blanc. — Et « il adore votre fille. — Passons chez elle, mes « amis. Ah, un moment. Qu'avez-vous fait du « marquis? Sans doute il est victime de votre con- « spiration. Il est de ces fous qui donnent de la « suite à leurs idées, et il serait ici, si vous ne « l'aviez fait disparaître. »

D'Orville raconte comment le marquis a cru à l'amour du baron pour l'aimable veuve; par quels motifs on l'a maintenu dans son erreur; comment on lui a persuadé que Vercelle avait un rival à Orléans; comment il a conçu le sublime projet d'enlever ce rival, pour servir son camarade, et comment il l'a été lui-même, par suite des mesures qu'il a prises, des soins qu'il s'est donnés; d'Orville raconte enfin tout ce que vous venez de lire.

« C'est bien, c'est très-bien, dit M. d'Apremont « en éclatant de rire. Corbleu, ce gendre-là m'en « aurait fait voir de belles! Votre corsaire sera « pris, monsieur le comte, et le marquis, qui n'est

« pas très-rigoureusement noble, ira faire sa cour à « quelque *lady* qu'il ne tardera pas à détromper « sur son compte. Passons chez ma fille.

« ... En voici bien d'une autre à présent! Dites-« moi, mademoiselle, que signifie cette toilette « éblouissante? — Vous m'avez ordonné, papa, « d'être prête de très-bonne heure. — Je vous ai « ordonné! et vous me répondez cela en riant. « Vous saviez bien, espiègle, que toutes ces fan-« freluches ne serviraient à rien, puisque l'officieux « court maintenant l'Océan à pleines voiles. Re-« mettez tout cela dans sa corbeille, et qu'on la « reporte à Paris à son hôtel. Cependant tu ne te « marieras pas sans bijoux, entends-tu? Le baron « n'est pas opulent; je le suis, moi, et ta cor-« beille sera plus riche que celle-ci... Ah! encore « à mes genoux, et toujours à mes genoux. Levez-« vous tous les deux. Sophie, accorde à Vercelle « la permission d'embrasser son épouse. Allons, « mon gendre, en attendant le déjeuner, faisons « une partie d'échecs que vous perdrez. »

Il eût été difficile au baron de gagner: il n'était pas à son jeu. Il se tournait vers Sophie; il se levait; il prenait, il baisait sa main; il revenait à son père; il lui demandait pardon; il retournait à Sophie; il lui adressait les choses les plus tendres; il prenait la main de M. d'Apremont, il la portait sur son cœur; il le regardait avec une expression! Le papa était enchanté et oubliait sa partie. « Voilà de l'amour, disait-il, et le marquis

« ne le connut jamais. Cet homme-là n'était amou-
« reux que de ma fortune. Vercelle, mon cher
« Vercelle, tu quitteras le service, tu resteras
« avec moi, n'est-il pas vrai? Toute ma vie, mon
« père. » Et son père l'embrasse, et Sophie le presse contre son sein, et madame Descourtils lui ouvre ses bras, et le comte le félicite. La scène était touchante, variée, entraînante; des larmes de joie roulaient dans tous les yeux.

« Je veux que le mariage se fasse, sans délai,
« s'écria le papa d'une voix, que la sensibilité
« rendait tremblotante. De ma vie, je n'ai été
« aussi heureux qu'aujourd'hui, et si vous n'aviez
« pas envoyé ce fou de marquis batailler contre
« les Anglais, je serais, à l'heure qu'il est, triste
« comme mon bonnet de nuit. — Si, pourtant,
« disait en soupirant le baron, il allait se faire
« tuer. — Oh, que non, oh, que non. Et puis,
« mon gendre, c'est lui qui l'a voulu. Il vous a
« même priés de lui laisser l'honneur de l'inven-
« tion. Ne nous occupons pas de cet homme-là
« plus long-temps. Rions, buvons, chantons. —
« Soit, répond la jeune veuve. — Soit, répète
« Sophie. — Soit, disent le comte et le baron. »

Le marquis réfléchissait en courant la poste. Pourquoi, pensait-il, renoncerais-je à mademoiselle d'Apremont? Elle aime Vercelle? Celle que j'épouserai n'aura-t-elle pas, avant ou après, quelque chevalier, quelque beau lieutenant, que je n'aurai pas l'air de voir? Je ne me suis pas trouvé,

ce matin, à l'heure indiquée; parbleu, ce n'est pas ma faute, et il m'est facile de le prouver. Ce qui ne s'est pas fait aujourd'hui, ne peut-il se faire demain? Sera-ce la première fois qu'un mariage aura été retardé de vingt-quatre heures? Ma foi, un homme sage ne renonce à un parti, de cent mille livres de rente, qu'à la dernière extrémité.

En roulant, en réfléchissant, en dormant, le marquis s'approchait du château. On y avait dîné, et on était tout au bonheur, quand on fut distrait par le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour. « Oh, oh, dit le comte, c'est la chaise du marquis! « Mes gens ont fait diligence : ces coquins-là au- « ront crevé les deux tiers de mes chevaux. Eh, « eh, c'est bien mieux que la chaise, le propriétaire est dedans. »

D'Oliban saute, entre, et se présente avec un petit air aisé. « Ma foi, marquis, lui dit M. d'Apremont, je vous croyais aux prises avec les Anglais. « — Comment, monsieur, vous êtes aussi du com- « plot? — Je n'en étais pas hier; mais j'en suis à « présent. — Je ne reviens pas, monsieur, de la « surprise... — Qu'y a-t-il là qui doive vous éton- « ner? Puis-je mieux faire que de suivre votre « exemple? Vous avez voulu protéger le baron; « moi, je le protège réellement, et ma fille a eu « égard à ma recommandation. — Quoi, made- « moiselle épouse le baron! — Elle l'épouse, mon « cher. Il lui faut un mari qui s'occupe d'elle, et

« vous êtes toujours tellement surchargé d'af-
« faires, que vous l'auriez nécessairement négli-
« gée. — Ah!... diable!... c'est différent.... En ce
« cas, monsieur, ce que j'ai de mieux à faire,
« c'est de me retirer. — Monsieur le marquis,
« vous êtes le maître... Ah! vous trouverez la
« corbeille à votre hôtel. Quand je congédie le fu-
« tur, je rends les présens de noces. »

D'Oliban salue légèrement, cavalièrement, et fait une pirouette sur le talon. « Un moment,
« lui dit le comte. Comment se fait-il donc que
« vous ne soyez pas embarqué; vous aviez si bien
« pris vos mesures! — Ma foi, je n'en sais rien.
« Ma chaise s'est arrêtée à Quillebœuf sur le bord
« de la Seine. J'ai crié; des pêcheurs m'ont déli-
« vré, et me voilà. Colonel, vous n'avez pas d'or-
« dres à me donner pour la garnison? — Pardon-
« nez-moi, pardonnez-moi. Je vous prie de faire
« part à vos camarades du mariage de Vercelle et
« de mademoiselle d'Apremont. — La plaisanterie
« est un peu vive; mais, les rieurs ne sont pas
« de mon côté, je le sens bien. Cependant je suis
« l'inventeur du projet: vous ne le nierez pas:
« ainsi, je ne suis la dupe de personne. Mesdames
« et messieurs, je vous salue. »

Il est des procédés, dont on ne s'éloigne jamais trop dans la bonne compagnie. On s'égaya bien davantage, sur le compte du marquis, quand il se fut éloigné. Cependant on ne comprenait rien à l'abandon, où on l'avait laissé dans sa voiture,

aux pêcheurs du hameau voisin, et à tout ce qu'il venait de raconter. Le retour du valet de chambre de d'Orville éclaircit les faits le lendemain.

Le mariage fut célébré dans la semaine, à l'extrême satisfaction des jeunes époux. Vercelle tint plus qu'il n'avait promis; il partageait son existence entre sa femme et son père, et, comme on ne peut faire l'amour le jour et la nuit, que l'amitié a aussi besoin de repos, et qu'il faut se créer des occupations à la campagne, il travailla à une histoire détaillée des Quillebert. M. d'Apremont se contenta de la faire transcrire sur vélin par Saint-Omer, afin de ne pas humilier, par l'impression, les très-grands seigneurs, dont les aïeux étaient ignorés lors des voyages en Terre-Sainte.

On ne protège pas les amours sans être susceptible d'aimer, et madame Descourtils s'attachait, sans s'en apercevoir, à d'Orville, qui, sans se rendre compte de rien, gardait sa maison de campagne, qui semblait lui être devenue inutile. Fort heureusement pour lui, l'aimable veuve était la première femme estimable qu'il eût encore rencontrée, et un libertin qui s'attache à ce qu'il est forcé de respecter, ne peut aimer qu'avec passion. Le comte sentit enfin que des qualités, et un extérieur séduisant valent bien la fortune. Il jugea qu'un homme, qui veut renoncer à de vieilles erreurs, doit trouver, dans sa femme, une amie sincère, et il était décidé à renoncer aux amours errans, vagabonds, auxquels il avait sacrifié jus-

qu'alors. Il proposa sa main, avec la timidité du baron, dont il s'était si souvent moqué. L'aimable veuve lui sourit, et laissa répondre des yeux pleins d'expression. D'Orville allait exprimer toute sa reconnaissance, quand madame Descourtils l'arrêta. « Il ne suffit pas de se marier, lui dit-elle, « il faut vivre, et je crois vos affaires dérangées. « — Je vous proteste, madame... — Il faut que « cela soit, mon cher d'Orville, puisque vous ne « pouvez rendre, au marquis, quatre-vingt mille « livres que vous lui devez depuis long-temps. — « Je vous entends, madame, et vous serez satis- « faite. Mais permettez-moi d'espérer que le jour « où je vous présenterai la quittance de d'Oliban « sera celui de mon bonheur. — Mon ami, je « vous le jure. »

Le marquis devint la fable du régiment. Il reçut et donna quelques coups d'épée. Il se décida enfin à quitter le service, parce qu'il est désagréable de se faire tuer quand on a cinquante mille écus de rente. Il se fixa à sa terre d'Oliban, où il prit les grands airs. Il commença par brouiller le curé avec ses paroissiens; les filles avec leurs parens; les maris avec leurs femmes, toujours dans l'intention d'obliger. On le fuyait à la fin, on le détestait, lorsqu'un beau matin, M. Zéphire le trouva mort dans son lit, d'un coup de sang, et au lieu de *requiem*, on n'entendit dans le village que des *alleluia*.

FIN DE L'OFFICIEUX.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

ADÉLAIDE DE MÉRAN.

(SUITE).

CHAPITRE XXIII. Nouvelles persécutions... Page 1
CHAPITRE XXIV. Hélas! 22
CHAPITRE XXV. Quel titre lui donner?..... 45
CHAPITRE XXVI. Procès instruit et jugé..... 75
CHAPITRE XXVII. Son père et Jules..... 92
CHAPITRE XXVIII. Trois jours passés dans un camp russe..... 120
CHAPITRE XXIX. Conclusion..... 157

L'OFFICIEUX.

INTRODUCTION..... 193
CHAPITRE Ier. Faisons connaissance avec notre principal personnage..... 196
CHAPITRE II. Julie..... 201
CHAPITRE III. Larose est introduit à l'hôtel..... 210
CHAPITRE IV. Monsieur le marquis fait de nouvelles bévues..... 217
CHAPITRE V. Événemens nouveaux..... 230
CHAPITRE VI. Il commence mal. Comment finira-t-il?..... 244
CHAPITRE VII. Il est capitaine..... 259

CHAPITRE VIII. Cécile ..... Page 266
CHAPITRE IX. Larose. Encore un bal. Départ pour Pithiviers 291
CHAPITRE X. Aventures de voyage 306
CHAPITRE XI. On arrive enfin à Pithiviers 348
CHAPITRE XII. La noce 359
CHAPITRE XIII. Le régiment se forme 395
CHAPITRE XIV. Suite du précédent 411
CHAPITRE XV. Sophie d'Apremont et d'Oliban. D'Orville et Auguste 423
CHAPITRE XVI. A vos moutons, à vos moutons, dit Bartholin à M. Guillaume 447
CHAPITRE XVII. L'enquête, l'enlèvement 492
CHAPITRE XVIII. Le dénoûment, bon ou mauvais. 510

FIN DE LA TABLE.

421591
LF Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
P628 de l'Épinoy, called
Oeuvres complètes. v.19-20.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED